Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

NE,

FRY

FRY

ŒUVRES

DE MONSIEUR.

DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.

.....Prolem sine matre creatam.
OVID.

A LONDRES,
Chez NOURSE.

M. DCC. LXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1955
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES PERSANES.

TOME III.

A

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR
LES LETTRES PERSANES.

RIEN n'a plu davantage dans les lettres Perſanes, que d'y trouver, ſans y penſer, une eſpece de roman. On en voit le commencement, le progrès, la fin : les divers perſonnages ſont placés dans une chaîne qui les lie. A meſure qu'ils font un plus long ſéjour en Europe, les mœurs de cette partie du monde prennent, dans leur tête, un air moins merveilleux & moins bizarre : & ils ſont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux, ſuivant la différence de leurs caracteres. D'un autre côté, le déſordre croît dans le ſerrail d'Aſie, à proportion de la longueur de l'abſence d'Usbek ; c'eſt-à-dire, à meſure que la fureur augmente, & que l'amour diminue.

D'ailleurs, ces ſortes de romans réuſſiſſent ordinairement, parce que l'on rend compte ſoi-même de ſa ſituation actuelle; ce qui fait plus ſentir les paſſions, que tous les récits qu'on en pourroit

faire. Et c'eſt une des cauſes du ſuccès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les lettres Perſanes.

Enfin, dans les romans ordinaires, les digreſſions ne peuvent être permiſes que lorſqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y ſçauroit mêler des raiſonnemens, parce qu'aucuns des Perſonnages n'y ayant été aſſemblés pour raiſonner, cela choqueroit le deſſein & la nature de l'ouvrage. Mais, dans la forme de lettres, où les acteurs ne ſont pas choiſis, & où les ſujets qu'on traite, ne ſont dépendans d'aucun deſſein ou d'aucun plan déja formé, l'auteur s'eſt donné l'avantage de pouvoir joindre de la philoſophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne ſecrette &, en quelque façon, inconnue.

Les lettres Perſanes eurent d'abord un débit ſi prodigieux, que les libraires mirent tout en uſage pour en avoir des ſuites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monſieur, *diſoient-ils*, faites-moi des lettres Perſanes.

Mais ce que je viens de dire, ſuffit pour faire voir qu'elles ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſuite, encore moins d'aucun mêlange avec des lettres écri-

tes d'une autre main, quelque ingénieuſes qu'elles puiſſent être.

Il y a des traits que bien quelques gens ont trouvés trop hardis ; mais ils ſont priés de faire attention à la nature de cet ouvrage. Les Perſans, qui devoient y jouer un ſi grand rôle, ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premieres penſées devoient être ſingulieres : il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpece de ſingularité qui peut compatir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne ſe ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne devoient pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parloient de nos coutumes & de nos uſages. Et, s'ils trouvent quelquefois

nos dogmes ſinguliers, cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos autres vérités.

On fait cette juſtification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du reſpect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie donc le lecteur de ne pas ceſſer un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la ſurpriſe de gens qui devoient en avoir, ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il eſt prié de faire attention, que tout l'agrément conſiſtoit dans le contraſte éternel entre les choſes réelles, & la maniere ſinguliere, naïve ou bizarre, dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le deſſein des lettres Perſanes ſont ſi à découvert, qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront ſe tromper eux-mêmes.

INTRODUCTION.

Je ne fais point ici d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira, s'il eſt bon; &, s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces premieres lettres, pour eſſayer le goût du public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais, c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu : car, ſi l'on vient à ſçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme qui marche aſſez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'eſt aſſez des défauts de l'ouvrage, ſans que je préſente encore à la critique ceux de ma perſonne. Si l'on ſçavoit qui je ſuis, on diroit : Son livre jure avec ſon caractere; il devroit employer ſon temps à quel-

que choſe de mieux; cela n'eſt pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces ſortes de réflexions, parce qu'on les peut faire ſans eſſayer beaucoup ſon eſprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logés avec moi; nous paſſions notre vie enſemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens tranſplantés de ſi loin ne pouvoient plus avoir de ſecrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres; je les copiai. J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie Perſane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur: toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai ſoulagé le lecteur du langage Aſiatique, autant que je l'ai pu, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient ennuyé juſques dans les nues.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous ; j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné ; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, juſqu'à en connoître les plus fines circonſtances, & à remarquer des choſes qui, je ſuis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long ſéjour qu'ils y ont fait : ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des

mœurs des Aſiatiques dans quatre ; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de ſa verſion, ou de ſa gloſe, du panégyrique de l'original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on devinera facilement les raiſons. Une des meilleures eſt que ce ſeroit une choſe très-ennuyeuſe, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même ; je veux dire une préface.

LETTRES PERSANES.

LETTRE PREMIERE.

USBEK à ſon ami RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné qu'un jour à Com. Lorſque nous eûmes fait nos dévotions ſur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophetes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, vingt-cinquieme jour de notre départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi ſommes peut-être les premiers, parmi les Perſans, que l'envie de ſçavoir ait fait ſortir de leur pays, & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieuſement la ſageſſe.

Nous ſommes nés dans un royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances, & que la lumiere orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flatte point : je ne compte pas ſur un grand nombre d'approbateurs. Adreſſe ta lettre à Erzeron, où je ſéjour-

nerai quelque temps. Adieu, mon cher Ruſtan. Sois aſſuré qu'en quelque lieu du monde où je ſois, tu as un ami fidele.

De Tauris, le 15 de la lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK au PREMIER EUNUQUE NOIR.

A ſon ſerrail d'Iſpahan.

TU es le gardien fidele des plus belles femmes de Perſe : je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher : tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles ſur ce dépôt précieux de mon cœur, il ſe repoſe & jouit d'une ſécurité entiere. Tu fais la garde dans le ſilence de la nuit, comme dans le tumulte du jour. Tes ſoins infatigables ſoutiennent la vertu, lorſqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient ſortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'eſpérance. Tu es le fléau du vice & la colomne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du ſerrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les ſervices les plus vils : tu te ſoumets, avec reſpect & avec crainte, à leurs ordres légitimes : tu les ſers comme l'eſclave de leurs eſclaves. Mais, par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modeſtie.

Souviens-toi toujours du néant d'où je t'ai fait ſortir, lorſque tu étois le dernier de mes eſclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaiſſement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur, en même

temps, ſentir leur extrême dépendance. Procure-leur tous les plaiſirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes : perſuade-leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main-baſſe ſur tous les hommes qui ſe préſenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté, qui eſt l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18 *de la lune de Saphar* 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

NOUS avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere & quitter nos litieres, nous nous mîmes, ſelon la coutume, dans des boîtes : deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton ſerrail d'Iſpahan ? dans ces lieux qui, me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par-tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée. Tantôt je me voyois en ce lieu où, pour la premiere fois de ma vie, je te reçus dans mes bras ; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes : Chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté : nous nous

préſentâmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaiſir les miracles de notre art ; tu admiras juſqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruiſis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la ſimplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne penſai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-temps errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-temps ſans ſe fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baiſers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets : tu nous fis paſſer, en un inſtant, dans mille ſituations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéiſſance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek ; une paſſion encore plus vive que l'ambition me fait ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſiblement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris, tu me quittas ; tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le déſeſpoir pour mes rivales : il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes tranſports, elles auroient ſenti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que, ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité..... Mais où ſuis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne ſçais pas même ce que tu perds. Je pouſſe des ſoupirs qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent,

& tu n'en jouis pas; il ſemble que l'amour reſpire dans le ſerrail, & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe! Ah! mon cher Usbek, ſi tu ſçavois être heureux!

Du ſerrail de Fatmé, le 21 de la lune de Mabarram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS à USBEK.

A Erzeron.

ENFIN ce monſtre noir a réſolu de me déſeſpérer. Il veut, à toute force, m'ôter mon eſclave Zélide, Zélide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces. Il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe; il veut encore qu'elle ſoit déshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance: &, parce qu'il s'ennuie derriere la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes, que je ne ſçais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe! Ma retraite, ni ma vertu, ne ſçauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans: un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même, pour deſcendre juſques à des juſtifications: je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; &, s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du ſerrail de Fatmé, le 29 de la lune de Mabarram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK.

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légéreté d'eſprit, les autres à quelque chagrin : tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne. On ne peut comprendre que tu puiſſes quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica eſt inconſolable; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me ſens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſçaurois te pardonner ton abſence; &, quelques raiſons que tu m'en puiſſes donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

D'Iſpahan, le 28 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VI.

USBEK à ſon ami NESSIR.

A Iſpahan.

À UNE journée d'Erivan, nous quittâmes la Perſe, pour entrer dans les terres de l'obéiſſance des Turcs. Douze jours après, nous arrivâmes à Erzeron, où nous ſéjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Neſſir : j'ai ſenti une douleur ſe-

ſecrette, quand j'ai perdu la Perſe de vue, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmanlins. A meſure que j'entrois dans les pays de ces profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, ſe ſont préſentés à mon eſprit : ma tendreſſe s'eſt réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que, pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes. Je ne puis penſer à elles, que je ne ſois dévoré de chagrins.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime : je me trouve, à cet égard, dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux ſerrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même : mais, de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſecrette qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laiſſées preſque à elles-mêmes ; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes eſclaves étoient fideles : que ſera-ce, s'ils ne le ſont pas ? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de remede : c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mieux mille fois une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir : c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte, dans l'état où je ſuis.

D'Erzeron, le 10 *de la lune de Rebiab*, 2, 1711.

LETTRE VII.

FATMÉ à USBEK.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek; &, dans l'abattement où je ſuis, je ne puis pas me le perſuader encore. Je cours tout le ſerrail, comme ſi tu y étois; je ne ſuis point déſabuſée. Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime; qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras; qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe; libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour!

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vu le viſage d'un homme: tu es le ſeul encore dont la vue m'ait été permiſe * : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point homme. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſante, que les charmes enchanteurs de ta perſonne. Je te le jure, Usbek; quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne; quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations; Usbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi. Il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une

(*) Les femmes Perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les femmes Turques, & les femmes Indiennes.

beauté qui t'eſt chere. Quoique je ne doive être vue de perſonne, & que les ornemens dont je me pare ſoient inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes. Je me rappelle ce temps heureux, où tu venois dans mes bras ; un ſonge flatteur, qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flatte dans ſes eſpérances. Je penſe quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'appartiennent ni à la veille ni au ſommeil : je te cherche à mes côtés, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu, qui me dévore, diſſipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes eſprits. Je me trouve pour lors ſi animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek ; il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je ſens ſi bien ! & comment ſens-je ſi bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire ; que, livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs & dans la fureur d'une paſſion irritée ; que, bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un ſerrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon époux !

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayions des paſſions que nous ne puiſſions pas ſatisfaire : vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles ; & vous ſeriez bien fâchés que nous le fuſſions : vous croyez que nos deſirs, ſi long-temps mortifiés, ſeront irrités à votre vue. Il y a de la peine à ſe faire aimer ; il eſt plus court d'obtenir du déſeſpoir de nos ſens ce que vous n'oſez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne

vis que pour t'adorer : mon ame eſt toute pleine de toi ; & ton abſence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.

LETTRE VIII.

USBEK à ſon ami RUSTAN.

A Iſpahan.

TA lettre m'a été rendue à Erzeron, où je ſuis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en ſuis point mis en peine. Que veux-tu que je ſuive ? la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeuneſſe. Je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompoit point : je formai même un grand deſſein, j'oſai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai enſuite, pour le démaſquer. Je portai la vérité juſqu'aux pieds du trône ; j'y parlai un langage juſqu'alors inconnu : je déconcertai la flatterie, & j'étonnai en même temps les adorateurs & l'idole.

Mais, quand je vis que ma ſincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalouſie des miniſtres, ſans avoir la faveur du prince ; que, dans une cour corrompue, je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je réſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les ſciences ; &, à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens : je reſtois toujours expoſé à la malice de mes ennemis, & je m'étois preſque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis ſecrets me firent penſer à moi ſérieuſe-

ment : je réſolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la cour m'en fournit un prétexte plauſible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'inſtruire dans les ſciences de l'occident ; je lui inſinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ſes yeux ; je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Ruſtan, le véritable motif de mon voyage. Laiſſe parler Iſpahan ; ne me défends que devant ceux qui m'aiment. Laiſſe à mes ennemis leurs interprétations malignes : je ſuis trop heureux que ce ſoit le ſeul mal qu'ils me puiſſent faire.

On parle de moi à préſent : peut-être ne ſerai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Ruſtan, je ne veux point me livrer à cette triſte penſée : je leur ſerai toujours cher ; je compte ſur leur fidélité, comme ſur la tienne.

D'Erzeron, le 20 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE IX.

LE PREMIER EUNUQUE à IBBI.

A Erzeron.

TU ſuis ton ancien maître dans ſes voyages ; tu parcours les provinces & les royaumes ; les chagrins ne ſçauroient faire d'impreſſion ſur toi : chaque inſtant te montre des choſes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le temps ſans le ſentir.

Il n'en eſt point de même de moi, qui, enfermé dans une affreuſe priſon, ſuis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis, accablé ſous le poids des ſoins & des inquiétudes de cinquante années ; &, dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerein, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé, par des ſéductions ſoutenues de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même; las de ſervir dans les emplois les plus pénibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement, & non pas la perte : j'eſpérois que je ſerois délivré des atteintes de l'amour, par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des paſſions ſans en éteindre la cauſe; &, bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le ſerrail, où tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vue, que pour me déſoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce temps de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître, je ne l'ai jamais déshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux déſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſérable jeuneſſe. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſéveres : j'étois perdu, ſi elles m'avoient pénétré; quel avantage n'en auroient-elles pas pris?

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entiérement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois fait confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence; je perdis entiérement mon autorité ſur elle; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeuneſſe ont paſſé; je ſuis vieux, & je me trouve à cet égard, dans un état tranquille: je regarde les femmes avec indifférence; & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens toujours que j'étois né pour les commander; & il me ſemble que je redeviens homme, dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais, depuis que je les enviſage de ſang froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes. Quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrette : quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il me revient toujours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le ſerrail comme dans un petit empire; & mon ambition, la ſeul paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis. Auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens; je me préſente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête ſoudain : je m'arme de refus; je me hériſſe de ſcrupules; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les déſeſpere, en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du maître : je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité; & je ſemble vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de déſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir ſur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a, entre nous, comme un flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion : elles font toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &, ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me

font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relaient pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccedent : ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois, elles m'attachent derriere leur porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſçavent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut, dans ces occaſions, une obéiſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouie ; &, ſi je balançois à leur obéir, elles ſeroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais ſûr d'être un inſtant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemies dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne ſuis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuſe rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſemens, & de leurs plaiſirs même : elles ſont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles : les ſervices préſens effacent, dans un moment, tous mes ſervices paſſés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'eſt plus à lui-même.

Combien de fois m'eſt-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la diſgrace ? Le jour que je fus fouetté ſi indignement autour du ſerrail, qu'avois-je fait ? Je laiſſe une femme dans les bras de mon

maîtresse : dès qu'elle le vit enflammé, elle verſa un torrent de larmes ; elle ſe plaignit, & ménagea ſi bien ſes plaintes, qu'elles augmentoient, à meſure de l'amour qu'elle faiſoit naître. Comment aurois-je pu me ſoutenir dans un moment ſi critique ? Je fus perdu, lorſque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Usbek. Il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſqu'au dernier de tes jours.

Du ſerrail d'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE X.

MIRZA à ſon ami USBEK.

A Erzeron.

TU étois le ſeul qui pût me dédommager de l'abſence de Rica ; & il n'y avoit que Rica qui pût me conſoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek ; tu étois l'ame de notre ſociété. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'eſprit ont formés !

Nous diſputons ici beaucoup ; nos diſputes roulent ordinairement ſur la morale. Hier on mit en queſtion, ſi les hommes étoient heureux par les plaiſirs & les ſatisfactions des ſens ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai ſouvent oui dire que les hommes étoient nés pour être vertueux ; & que la juſtice eſt une qualité qui leur eſt auſſi propre que l'exiſtence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks, qui me déſeſperent avec leurs paſſages de l'alcoran ; car je ne leur parle pas comme

vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen; comme pere de famille. Adieu.

D'Iſpahan, le dernier de la lune de Saphar, 1711.

LETTRE XI.

USBEK à MIRZA.

A Iſpahan.

TU renonces à ta raiſon, pour eſſayer la mienne; tu deſcends juſqu'à me conſulter; tu me crois capable de t'inſtruire. Mon cher Mirza, il y a une choſe qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi; c'eſt ton amitié, qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcris, je n'ai pas cru devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir; telles ſont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une philoſophie ſubtile.

Il y avoit, en Arabie, un petit peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les hiſtoriens, reſſembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne ſiffloient point, ils avoient deux yeux : mais ils étoient ſi méchans & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangere, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévérement : mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent, pour choiſir un gouvernement; &, après bien des diſſentions, ils

créerent des magiſtrats. Mais, à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent inſupportables; & ils les maſſacrerent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage. Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à perſonne; que chacun veilleroit uniquement à ſes intérêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette réſolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers. Ils diſoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me ſoucie point ? Je penſerai uniquement à moi. Je vivrai heureux; que m'importe que les autres le ſoient ? Je me procurerai tous mes beſoins; &, pourvu que je les aie, je ne me ſoucie point que tous les autres Troglodites ſoient miſérables.

On étoit dans le mois où l'on enſemence les terres : chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir; une plus grande quantité me ſeroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuſes; & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année, la ſéchereſſe fut très-grande, de maniere que les terres qui étoient dans des lieux élevés manquerent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très-fertiles : ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année d'enſuite fut très-pluvieuſe : les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine; mais ces miſérables trouverent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle, ſon voiſin en devint amoureux, & l'enleva : il s'émut une grande querelle; & après bien des injures & des

coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la république ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes. Je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-deſſus, il les quitta, & s'en alla travailler ſa terre. Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin & de la dureté du juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle, qui revenoit de la fontaine: il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut; & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur. Il l'enleva, & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin: deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſerent de ſa maiſon, occuperent ſon champ: ils firent entre eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper; & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois. Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long: deux autres Troglodites vinrent l'attaquer; il ſe trouva trop foible pour ſe défendre, & il fut maſſacré.

Un Troglodite preſque tout nud vit de la laine qui étoit à vendre; il en demanda le prix: le marchand dit en lui-même; naturellement je ne devrois eſpérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux meſures de bled; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit meſures. Il fallut en paſſer par-là, & payer le prix demandé. Je ſuis bien

aiſe, dit le marchand, j'aurai du bled à préſent. Que dites-vous, reprit l'acheteur? vous avez beſoin de bled? J'en ai à vendre : il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous ſçaurez que le bled eſt extrêmement cher, & que la famine regne preſque par-tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une meſure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duſſiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée. Un médecin habile y arriva d'un pays voiſin, & donna ſes remedes ſi à propos, qu'il guérit tous ceux qui ſe mirent dans ſes mains. Quand la maladie eut ceſſé ; il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander ſon ſalaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans ſon pays, & il y arriva accablé des fatigues d'un ſi long voyage. Mais bientôt après, il apprit que la même maladie ſe faiſoit ſentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les regles de l'équité vous ſont inconnues : je croirois offenſer les dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colere.

D'Erzeron, le 3 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1711.

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Iſpahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les

victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles, il n'en reſta que deux, qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit, dans ce pays, deux hommes bien ſinguliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoiſſoient la juſtice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la déſolation générale, & ne la reſſentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient, avec une ſollicitude commune, pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends, que ceux qu'une douce & tendre amitié faiſoit naître : &, dans l'endroit du pays le plus écarté, ſéparés de leurs compatriotes indignes de leur préſence, ils menoient une vie heureuſe & tranquille : la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur repréſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi triſte : ils leur faiſoient ſur-tout ſentir que l'intérêt des particuliers ſe trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre ; que la vertu n'eſt point une choſe qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la juſtice pour autrui eſt une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la conſolation des peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans qui leur reſſemblent. Le jeune peuple qui s'éleva ſous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple ſi juſte devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords d'une muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins, où la joie ne regnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve ; c'eſt là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'eſt là que la pudeur virginale faiſoit, en rougiſſant, un aveu ſurpris, mais bientôt confirmé par le conſentement des peres ; & c'eſt là que les tendres meres ſe plaiſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richeſſes, & une onéreuſe abondance ; de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſçavoient les deſirer que pour leurs compatriotes. Ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans. Les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur, & ne leur demandoit d'autre grace que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'aſſembloient ; & dans un repas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites, leurs malheurs, la vertu renaiſſante avec un nouveau peuple, & ſa félicité : ils célébroient les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours préſentes aux hommes qui les implorent, & leur colere inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence. Bientôt, ils s'abandonnoient à un ſommeil, que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs qu'à leurs beſoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere : ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Tro-

glodite ſe regardoit comme une ſeule famille : les troupeaux étoient preſque toujours confondus; la ſeule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIII.

USBEK au même.

JE ne ſçaurois aſſez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux diſoit un jour : Mon pere doit demain labourer ſon champ : je me leverai deux heures avant lui; &, quand il ira à ſon champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre diſoit en lui-même : Il me ſemble que ma ſœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé ſon troupeau : J'en ſuis bien fâché, dit-il; car il y avoit une géniſſe toute blanche, que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux; car mon frere, que mon pere aime tant, & que je chéris ſi fort, a recouvré la ſanté.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent ſont tous les jours expoſés aux ardeurs du ſoleil : il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce cri-

crime, dirent les jeunes Troglodites : mais, s'il l'a fait, puiſſe-t-il mourir le dernier de ſa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie : les peuples voiſins s'aſſemblerent ; &, ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes ? Non : nous ſommes juſtes, & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait pour vos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons, par ce qu'il y a de plus ſacré, que, ſi vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la vertu. Ces

peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas honte de fuir, & ils céderent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchés.

D'Erzeron, le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1711.

LETTRE XIV.

USBEK au même.

COMME le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un roi; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juſte; & ils jetterent tous les yeux ſur un vieillard vénérable par ſon âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lorſqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui: A dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi. Vous me déférez la couronne; &, ſi vous le voulez abſolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu, en naiſſant, les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis. A ces mots, il ſe mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour, diſoit-il! & pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix ſévere: Je vois bien ce que c'eſt, ô Troglodites! votre vertu commence à vous peſer. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous; ſans cela, vous ne ſçauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur: vous aimez mieux être ſoumis à un prince, & obéir à ſes loix moins rigides que vos mœurs. Vous ſçavez que, pour lors, vous pourrez

contenter votre ambition, acquérir des richeſſes, & languir dans une lâche volupté; & que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je faſſe? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature? O Troglodites! je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos ſacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1711.

LETTRE XV.

LE PREMIER EUNUQUE à JARON, eunuque noir.

A Erzeron.

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux, & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie gueres jamais connu cet engagement qu'on appelle amitié, & que je me ſois enveloppé tout entier dans moi-même, tu m'as cependant fait ſentir que j'avois encore un cœur; &, pendant que j'étois de bronze pour tous ces eſclaves qui vivoient ſous mes loix, je voyois croître ton enfance avec plaiſir.

Le temps vint où mon maître jetta ſur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé, lorſque le fer te ſépara de la nature. Je ne te dirai point

ſi je te plaignis, ou ſi je ſentis du plaiſir à te voir élevé juſqu'à moi. J'appaiſai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une ſeconde naiſſance, & ſortir d'une ſervitude où tu devois toujours obéir, pour entrer dans une ſervitude où tu devois commander. Je pris ſoin de ton éducation. La ſévérité, toujours inſéparable des inſtructions, te fit long-temps ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime ſon fils, ſi ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre deſtinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens, qui n'ont jamais cru. Il eſt impoſſible que tu n'y contractes bien des ſouillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ſes ennemis ? Je voudrois que mon maître fît, à ſon retour, le pélerinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 10 *de la lune de Gemmadi*, 1711.

LETTRE XVI.

USBEK au mollak MÉHÉMET ALI, gardien des trois tombeaux.

A Com.

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le ſéjour des étoiles. Tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le ſoleil : tu n'as point de taches comme cet aſtre ; mais, comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abyme plus profond que l'océan : ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu ſçais ce qui ſe paſſe dans les neuf chœurs des puiſſances céleſtes : tu lis l'alcoran

ſur la poitrine de notre divin prophete ; &, lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un ange, par ſon ordre, déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône, pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois, par ton moyen, avoir avec les ſéraphins une intime correſpondance : car enfin, treizieme iman, n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abyme & l'empirée ?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : Permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites : diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue, au lever de l'aurore, le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conſeils : prends ſoin de mon ame : enivre-la de l'eſprit des prophetes : nourris-la de la ſcience du paradis ; & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1711.

LETTRE XVII.

USBEK au même.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience : je ne ſçaurois attendre ta ſublime réponſe. J'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; ramene-la dans le droit chemin : viens m'éclairer, ſource de lumiere ; foudroie, avec ta plume divine, les difficultés que je vais te propoſer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que notre légiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que pour purifier notre ame, il nous

ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La boue ne nous paroît ſale, que parce qu'elle bleſſe notre vue, ou quelqu'autre de nos ſens : mais, en elle-même, elle ne l'eſt pas plus que l'or & les diamans. L'idée de ſouillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne ſe lavent point ne bleſſoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fuſſent impurs?

Les ſens, divin Mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes? Mais, comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres; il ſuit que le témoignage des ſens ne peut ſervir ici de regle : à moins qu'on ne diſe que chacun peut, à ſa fantaiſie, décider ce point, & diſtinguer, pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollak, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par notre divin prophete, & les points fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges?

D'Erzeron, le 20 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1711.

LETTRE XVIII.

MÉHÉMET ALI, ſerviteur des prophetes, à USBEK.

A Erzeron.

VOUS nous faites toujours des queſtions qu'on a faites mille fois à notre ſaint prophete. Que ne liſez-vous

les traditions des docteurs? Que n'allez-vous à cette ſource pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes réſolus.

Malheureux! qui toujours embarraſſés des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, ſans oſer, ni l'embraſſer, ni la ſuivre!

Profanes! qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'éternel, vos lumieres reſſemblent aux ténebres de l'abyme; & les raiſonnemens de votre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font élever, lorſque le ſoleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de chahban.

Auſſi le zénith de votre eſprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums * : Votre vaine philoſophie eſt cet éclair, qui annonce l'orage & l'obſcurité : vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il eſt bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut, pour cela, que vous raconter ce qui arriva un jour à notre ſaint prophete, lorſque tenté par les chrétiens, éprouvé par les juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le juif Abdias Ibeſalon † lui demanda pourquoi dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'eſt pas ſans raiſon, répondit Mahomet : c'eſt un animal immonde; & je vais vous en convaincre. Il fit ſur ſa main, avec de la boue, la figure d'un homme; il la jetta à terre, & lui cria : Levez-vous. Sur le champ, un homme ſe leva, & dit : Je ſuis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux auſſi blancs quand tu es mort, lui dit le ſaint prophete? Non, répondit-il : mais, quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du jugement étoit venu; & j'ai eu une ſi grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or çà, raconte-moi, lui dit l'envoyé de dieu, toute

---

* Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez les Perſans.

† Tradition Mahométane.

l'hiſtoire de l'arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit paſſé les premiers mois; après quoi, il parla ainſi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche; ce qui la fit ſi fort pencher, que nous en eûmes une peur mortelle; ſur-tout nos femmes, qui ſe lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conſeil de dieu, il lui commanda de prendre l'éléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous, Usbek, que, depuis ce temps-là, nous nous en ſoyons abſtenus, & que nous l'ayions regardé comme un animal immonde?

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer; & il ſortit de ſon nez un rat, qui alloit rongeant tout ce qui ſe trouvoit devant lui : ce qui devint ſi inſupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de conſulter dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup ſur le front, qui éternua auſſi, & fit ſortir de ſon nez un chat. Croyez-vous que ces animaux ſoient encore immondes? Que vous en ſemble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raiſon de l'impureté de certaines choſes, c'eſt que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé entre dieu, les anges, & les hommes. Vous ne ſçavez pas l'hiſtoire de l'éternité; vous n'avez point lu les livres qui ſont écrits au ciel; ce qui vous en a été révélé n'eſt qu'une petite partie de la bibliotheque divine : & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les ténebres. Adieu. Mahomet ſoit dans votre cœur.

De Com, le dernier de la lune de Chabban, 1711.

LETTRE XIX.

USBEK à ſon ami RUSTAN.

A Iſpahan.

NOUS n'avons ſéjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche, nous ſommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une ſeule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foibleſſe de l'empire des Oſmanlins. Ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un régime doux & tempéré, mais par des remedes violens, qui l'épuiſent & le minent ſans ceſſe.

Les bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les provinces, & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices. Les places ſont démantelées, les villes déſertes, les campagnes déſolées, la culture des terres & le commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement ſévere : les chrétiens qui cultivent les terres, les juifs qui levent les tributs, ſont expoſés à mille violences.

La propriété des terres eſt incertaine ; & par conſéquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé juſques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience ſur la mer, point d'ha-

bileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens, ſortis d'un rocher *, font ſuer les Ottomans, & fatiguent leur empire.

Incapables de faire le commerce, ils ſouffrent preſqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers, de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étendue de pays que j'ai traverſée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puiſſe regarder comme une ville riche & puiſſante. Ce ſont les Européens qui la rendent telle; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet empire, qui, avant deux ſiecles, ſera le théâtre des triomphes de quelque conquérant.

De Smyrne, le 2 de la lune de Ramazan, 1711.

---

* Ce ſont, apparemment, les chevaliers de Malthe.

LETTRE XX.

USBEK à ZACHI, ſa femme.

Au ſerrail d'Iſpahan.

VOUS m'avez offenſé, Zachi; & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le temps de changer de conduite, & d'appaiſer la violente jalouſie dont je ſuis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée ſeule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de ſa tête ſon infidélité & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs

deſtinés à vous ſervir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne ſont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite. Cela ne ſuffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une choſe que les loix du ſerrail vous défendent; pour moi, en cè que vous m'ôtez l'honneur, en vous expoſant à des regards; que dis-je, à des regards? peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſouillée par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le déſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs, qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayiez point fait tout ce que j'ai lieu de ſoupçonner; que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacrileges; que vous ayiez refuſé de prodiguer à ſa vue les délices de ſon maître; que, couverte de vos habits, vous ayiez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous; que, frappé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux; que, manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens qu'il ſe prépare: quand tout cela ſeroit vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe qui eſt contre votre devoir. Et, ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées, qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon, comme il eſt pour vos compagnes un aſyle favorable contre les atteintes du vice, un temple ſacré où votre ſexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les déſavantages de la nature? Que feriez-vous, ſi, laiſſée à vous-même, vous n'aviez, pour vous dé-

fendre, que votre amour pour moi, qui eſt ſi griévement offenſé, & votre devoir, que vous avez ſi indignement trahi? Que les mœurs du pays où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent aux attentats des plus vils eſclaves! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puiſque ce n'eſt que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le chef des eunuques, parce qu'il a toujours les yeux ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils. Sa laideur, dites-vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine: comme ſi, dans ces ſortes de poſtes, on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige eſt de n'avoir pas à ſa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre premiere eſclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec le jeune Zélide étoient contre la bienſéance: voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge ſévere; je ne ſuis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouſe, m'a laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

De Smyrne, le 12 *de la lune de Zilcadé*, 1711.

LETTRE XXI.

USBEK au PREMIER EUNUQUE BLANC.

VOUS devez trembler à l'ouverture de cette lettre; ou plutôt vous le deviez, lorſque vous ſouffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui, dans une vieilleſſe froide &

languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilege ſur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous, que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie ; qui n'exiſtez qu'autant que vous ſçavez obéir ; qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe ; & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité ?

Je ſçais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſteres du devoir ; que la préſence continuelle d'un eunuque noir les ennuie ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux, qui leur ſont donnés pour les ramener à leur époux ; je le ſçais : mais vous qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les prophetes du ciel, & par Hali le plus grand de tous, que, ſi vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des inſectes que je trouve ſous mes pieds.

De Smyrne, le 12 *de la lune de Zilcadé*, 1711.

LETTRE XXII.

JARON au PREMIER EUNUQUE.

À MESURE qu'Usbek s'éloigne du ſerrail, il tourne ſa tête vers ſes femmes ſacrées : il ſoupire, il verſe des larmes : ſa douleur s'aigrit, ſes ſoupçons ſe fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer, avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui : il craint pour ce qui lui eſt mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre ſous tes loix, & partager tes ſoins. Grand dieu ! qu'il faut de choſes pour rendre un ſeul homme heureux !

La nature ſembloit avoir mis les femmes dans la dépendance, & les en avoir retirées : le déſordre naiſſoit entre les deux ſexes, parce que leurs droits étoient réciproques. Nous ſommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie : nous avons mis, entre les femmes & nous, la haine ; &, entre les hommes & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir ſévere. Je laiſſerai tomber des regards ſombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors ſera tranquille, & l'eſprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieilleſſe, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaiſir à ſuivre mon maître dans l'occident ; mais ma volonté eſt ſon bien. Il veut que je garde ſes femmes : je les garderai avec fidélité. Je ſçais comment je dois me conduire avec ce ſexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir ſuperbe ; & qu'il eſt moins aiſé d'humilier, que d'anéantir. Je tombe ſous tes regards.

De Smyrne, le 12 *de la lune de Zilcadé*, 1711.

LETTRE XXIII.

USBEK à ſon ami IBBEN.

A Smyrne.

NOUS ſommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'eſt une ville nouvelle; elle eſt un témoignage du génie des ducs de Toſcane, qui ont fait, d'un village marécageux, la ville d'Italie la plus floriſſante.

Les femmes y jouiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſies : elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile *. Leurs beaux-freres, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un mahométan, de voir, pour la premiere fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, juſques dans les moindres bagatelles, quelque choſe de ſingulier, que je ſens, & que je ne ſçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille : notre ſéjour n'y ſera pas long. Le deſſein de Rica, & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiege de l'empire d'Europe. Les voyageurs chetchent toujours les grandes villes, qui ſont une eſpece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois perſuadé que je t'aimerai toujours.

De Livourne, le 12 de la lune de Saphar, 1712.

(*) Les Perſanes en ont quatre.

LETTRE XXIV.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

NOUS ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan : les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne ſont habitées que par des aſtrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrémement peuplée; & que, quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François : ils courent; ils volent : les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en ſyncope. Pour moi, qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois réguliérement & périodiquement : un homme, qui vient après moi & qui me paſſe, me fait faire un demi-tour; & un autre, qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai point fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant-à-préſent, te parler à fond des mœurs & des coutumes Européennes : je

je n'en ai moi-même qu'une légere idée, & je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Eſpagne ſon voiſin : mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; &, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, & ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce roi eſt un grand magicien ; il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets ; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, & qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader, qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent ; & ils en ſont auſſitôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les touchant, tant eſt grande la force & la puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres choſes de cette eſpece.

Et, pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne, de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit, qu'il appella *conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du prince, qui ſe ſoumit auſſitôt, & donna l'exemple à ſes ſujets :

mais quelques-uns d'entre eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce ſont les femmes qui ont été les motrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la cour, tout le royaume, & toutes les familles. Cette conſtitution leur défend de lire un livre que tous les chrétiens diſent avoir été apporté du ciel : c'eſt proprement leur alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout contre la conſtitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occaſion, ne veulent point avoir de privilege. On doit pourtant avouer que ce mouſti ne raiſonne pas mal ; &, par le grand Hali ! il faut qu'il ait été inſtruit des principes de notre ſainte loi : car, puiſque les femmes ſont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos prophetes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles ſe mêlent de lire un livre qui n'eſt fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

J'ai oui raconter du roi des choſes qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans ſon royaume un nombre innombrable d'ennemis inviſibles qui l'entouroient : on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans ; & que malgré les ſoins infatigables de certains dervis, qui ont ſa confiance, il n'en a pu trouver un ſeul. Ils vivent avec lui ; ils ſont à ſa cour, dans ſa capitale, dans ſes troupes, dans ſes tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir ſans les avoir trouvés. On diroit qu'ils exiſtent en général, & qu'ils ne ſont plus rien en particulier : c'eſt un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été aſſez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le génie & le deſtin ſont au-deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choſes

bien éloignées du caractere & du génie Perſan. C'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du pays où je vis, & ceux du pays où tu es, ſont des hommes bien différens.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXV.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le deſſein de voir l'Italie; que l'unique but de ſon voyage eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue lettre; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude : pour moi, qui penſe plus lentement, je ne ſuis en état de te rien dire.

Tu es le ſujet de nos converſations les plus tendres: nous ne pouvons aſſez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smyrne, & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis auſſi reconnoiſſans & auſſi fideles que nous!

Puiſſé-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent ſi doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.

LETTRE XXVI.

USBEK à ROXANE.

Au ſerrail d'Iſpahan.

QUE vous êtes heureuſe, Roxane, d'être dans le doux pays de Perſe, & non pas dans ces climats empoiſonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureuſe! Vous vivez dans mon ſerrail comme dans le ſéjour de l'innocence, inacceſſible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joie dans une heureuſe impuiſſance de faillir : jamais homme ne vous a ſouillée de ſes regards laſcifs : votre beau-pere même, dans la liberté des feſtins, n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même, à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance! Quel chagrin pour moi, dans les premiers jours de notre mariage, de ne pas vous voir! Et quelle impatience, quand je vous eus vue! Vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas; vous l'irritiez, au contraire, par les refus obſtinés d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos eſclaves, qui me trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous ſouvient-il de cet autre, où, voyant vos larmes impuiſſantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous ſouvient-il, lorſque toutes les reſſources vous manquerent, de celles

que vous trouvâtes dans votre courage? Vous prîtes un poignard, & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chériſſiez plus que votre époux même. Deux mois ſe paſſerent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous pouſſâtes trop loin vos chaſtes ſcrupules : vous ne vous rendîtes pas même, après avoir été vaincue : vous défendîtes juſqu'à la derniere extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'oſiez me regarder ſans rougir : votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, ſans avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci, vous n'auriez pas été ſi troublée. Les femmes y ont perdu toute retenue ; elles ſe préſentent devant les hommes à viſage découvert, comme ſi elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les moſquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'uſage de ſe faire ſervir par des eunuques leur eſt inconnu. Au lieu de cette noble ſimplicité, & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, ſi vous étiez ici, vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie où votre ſexe eſt deſcendu ; vous fuiriez ces abominables lieux, & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes ſûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus précieuſes ; quand vous vous parez

de vos plus beaux habits; quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieuſement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayiez d'autre objet que celui de me plaire; &, quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuſes, je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour aller juſques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas. Elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige : mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi, quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves, que nous gênons ſi fort vos deſirs, lorſqu'ils volent trop loin; ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité : mais c'eſt que nous ſçavons que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane. Votre chaſteté, ſi long-temps éprouvée, méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même réprimer les deſirs que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris, le 7 de la lune de Regeb, 1712.

LETTRE XXVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

NOUS sommes à préſent à Paris, cette ſuperbe rivale de la ville du ſoleil *.

Lorſque je partis de Smyrne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelques préſens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou ſix cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des ſiennes auſſi facilement que s'il étoit à Iſpahan, & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marſeille, d'où il part continuellement des vaiſſeaux pour Smyrne : de-là, il envoie celles qui ſont pour la Perſe, par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Iſpahan.

Rica jouit d'une ſanté parfaite : la force de ſa conſtitution, ſa jeuneſſe & ſa gaieté naturelle, le mettent au-deſſus de toutes les épreuves.

Mais, pour moi, je ne me porte pas bien ; mon corps & mon eſprit ſont abbattus : je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus triſtes : ma ſanté, qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie, & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure, fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis. Si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes ; & ſi elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardieſſe.

Si mes eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient eſpérer l'impunité d'une lâche complaiſance, ils ceſſeroient bientôt d'être ſourds à la voix flatteuſe de

* Iſpahan.

ce ſexe, qui ſe fait entendre aux rochers, & remue les choſes inanimées.

Adieu, Neſſir. J'ai du plaiſir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5 de la lune de Chabban, 1712.

LETTRE XXVIII.

*RICA à ***.*

JE vis hier une choſe aſſez ſinguliere, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dînée, & va jouer une eſpece de ſcene, que j'ai entendu appeller comédie. Le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le théâtre. Aux deux côtés, on voit, dans de petits réduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des ſcenes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Ici, c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur; une autre, plus animée, dévore des yeux ſon amant, qui la regarde de même: toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence qui, pour être muette, n'en eſt que plus vive. Là, les actrices ne paroiſſent qu'à demi-corps; & ont ordinairement un manchon, par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a, en bas, une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le théâtre; & ces derniers rient, à leur tour, de ceux qui ſont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoutenir la fatigue. Ils ſont obligés d'être par-tout; ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage

en étage ; ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges ; ils plongent, pour ainſi dire ; on les perd, ils reparoiſſent ; ſouvent ils quittent le lieu de la ſcene, & vont jouer dans un autre. On en voit même qui, par un prodige qu'on n'auroit oſé eſpérer de leurs béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on ſe rend à des ſalles où l'on joue une comédie particuliere : on commence par des révérences, on continue par des embraſſades : on dit que la connoiſſance la plus légere met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe. En effet, on dit que les princeſſes, qui y regnent, ne ſont point cruelles ; &, ſi on en excepte deux ou trois heures du jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que, le reſte du temps, elles ſont traitables, & que c'eſt une yvreſſe, qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici ſe paſſe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'opéra : toute la différence eſt qu'on parle à l'un, & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où ſe déshabilloit une des principales actrices. Nous fimes ſi bien connoiſſance, que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

MONSIEUR,

Je ſuis la plus malheureuſe fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuſe actrice de l'opéra. Il y a ſept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prêtreſſe de Diane, un jeune abbé vint m'y trouver ; & ſans reſpect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence. J'ai beau lui exagérer le ſacrifice que je lui ai fait, il ſe met à rire, & me ſoutient qu'il m'a trouvée très-profane. Cependant je ſuis ſi groſſe, que je n'oſe plus me préſenter ſur le théâtre : car je ſuis, ſur le chapitre de l'honneur, d'une délicateſſe inconcevable ; & je ſoutiens toujours qu'à une fille bien née, il eſt plus facile de faire perdre la vertu que la modeſtie. Avec

cette délicateſſe, vous jugez bien que ce jeune abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir. Mais, puiſque ſon infidélité m'a déshonorée, je ne veux plus vivre à l'opéra, où, entre vous & moi, l'on ne me donne gueres de quoi vivre : car, à préſent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma penſion, qui eſt toujours la même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai appris, par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini, dans votre pays, d'une bonne danſeuſe; & que, ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſitôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille qui, par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontés. Je ſuis.....

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXIX.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

LE pape eſt le chef des chrétiens. C'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes mêmes; car il les dépoſoit auſſi facilement que nos magnifiques ſultans dépoſent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il ſe dit ſucceſſeur d'un des premiers chrétiens, qu'on appelle ſaint Pierre : & c'eſt certainement une riche ſucceſſion; car il a des tréſors immenſes, & un grand pays ſous ſa domination.

Les évêques ſont des gens de loi qui lui ſont ſubor-

donnés, & ont, ſous ſon autorité, deux fonctions bien différentes. Quand ils ſont aſſemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils ſont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction, que de diſpenſer d'accomplir la loi. Car tu ſçauras que la religion chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : &, comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ſes devoirs, que d'avoir des évêques qui en diſpenſent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de ſorte que, ſi on ne veut pas faire le rahmazan, ſi on ne veut pas s'aſſujettir aux formalités des mariages, ſi on veut rompre ſes vœux, ſi on veut ſe marier contre la défenſe de la loi, quelquefois même ſi on veut revenir contre ſon ſerment, on va à l'évêque, ou au pape, qui donne auſſitôt la diſpenſe.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui ſoulevent entre eux mille queſtions nouvelles ſur la religion : on les laiſſe diſputer long-temps, & la guerre dure juſqu'à ce qu'une déciſion vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Chriſt.

Ceux qui mettent au jour quelque propoſition nouvelle ſont d'abord appellés hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt, pour ceux qui y ſont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'eſt hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une diſtinction à ceux qui accuſent d'héréſie ; &, quelle que ſoit la diſtinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire appeller orthodoxe.

Ce que je te dis, eſt bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Eſpagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie ; & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de pe-

tits grains de bois à la main, qui a porté ſur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice! Sans cela, un pauvre diable eſt bien embarraſſé. Quand il jureroit, comme un païen, qu'il eſt orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner ſa diſtinction, point de diſtinction; il ſeroit en cendres, avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écouter.

Les autres juges préſument qu'un accuſé eſt innocent; ceux-ci le préſument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour regle, de ſe déterminer du côté de la rigueur; apparemment, parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font, dans leur ſentence, un petit compliment à ceux qui ſont revêtus d'une chemiſe de ſouffre, & leur diſent qu'ils ſont bien fâchés de les voir ſi mal habillés, qu'ils ſont doux, qu'ils abhorrent le ſang, & ſont au déſeſpoir de les avoir condamnés : mais, pour ſe conſoler, ils confiſquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre qui eſt habitée par les enfans des prophetes! Ces triſtes ſpectacles y ſont inconnus *. La ſainte religion que les anges y ont apportée ſe défend par ſa vérité même; elle n'a point beſoin de ces moyens violens pour les maintenir.

De Paris, le 4 de la lune de Chalval, 1712.

---

* Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les Mahométans.

LETTRE XXX.

RICA au même.

A Smyrne.

LES habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres; ſi j'étois aux thuilleries, je voyois auſſitôt un cercle ſe former autour de moi; les femmes mêmes faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure : enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient preſque jamais ſortis de leur chambre, qui diſoient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Perſan. Choſe admirable! je trouvois de mes portraits par-tout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, ſur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas aſſez vu.

Tant d'honneurs ne laiſſent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme ſi curieux & ſi rare; &, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me ſerois jamais imaginé que je duſſe troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit réſoudre à quitter l'habit Perſan, & à en endoſſer un à l'Européenne, pour voir s'il reſteroit encore, dans ma phyſionomie, quelque choſe d'admirable. Cet eſſai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juſte. J'eus ſujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un inſtant, l'attention & l'eſtime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant

affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, ſans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occaſion d'ouvrir la bouche : mais, ſi quelqu'un, par haſard, apprenoit à la compagnie que j'étois Perſan, j'entendois auſſitôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monſieur eſt Perſan ? C'eſt une choſe bien extraordinaire ! Comment peut-on être Perſan ?

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXI.

RHÉDI à USBEK.

A Paris.

JE ſuis à préſent à Veniſe, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe : on ſera toujours étonné de voir une ville, des tours & des moſquées ſortir de deſſous l'eau ; & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poiſſons.

Mais cette ville profane manque du tréſor le plus précieux qui ſoit au monde, c'eſt-à-dire, d'eau-vive ; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à notre ſaint prophete ; il ne la regarde jamais, du haut du ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek, je ſerois charmé de vivre dans une ville où mon eſprit ſe forme tous les jours. Je m'inſtruis des ſecrets du commerce, des intérêts des princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les ſuperſtitions Européennes ; je m'applique à la médecine, à la phyſique, à l'aſtronomie ; j'étudie les arts ; enfin je ſors des nuages qui couvroient mes yeux dans le pays de ma naiſſance.

De Veniſe, le 16 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXII.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une maiſon où l'on entretient environ trois cens perſonnes aſſez pauvrement. J'eus bientôt fait; car l'égliſe & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui ſont dans cette maiſon étoient aſſez gais; pluſieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je ſortois, un de ces hommes ſortoit auſſi; & m'ayant entendu demander le chemin du marais, qui eſt le quartier le plus éloigné de Paris : J'y vais, me dit-il, & je vous y conduirai; ſuivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me ſauva adroitement des carroſſes & des voitures. Nous étions prêts d'arriver, quand la curioſité me prit : Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſçavoir qui vous êtes? Je ſuis aveugle, monſieur, me répondit-il. Comment! lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priiez-vous cet honnête homme, qui jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il : il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez: je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette égliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens qu'ils ne m'embarraſſeront.

De Paris, le 17 de la lune de Chalval, 1712.

LETTRE XXXIII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

LE vin eſt ſi cher à Paris, par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie & la réputation de nos monarques, ç'a été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Je le dirai, à la honte des hommes. La loi interdit à nos princes l'uſage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même; cet uſage, au contraire, eſt permis aux princes chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même. Dans une débauche licencieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes; & la loi, faite pour nous rendre juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais, quand je déſapprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la raiſon, je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égaient. C'eſt la ſageſſe des Orientaux, de chercher des remedes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre reſſource que la lecture d'un philoſophe, qu'on appelle Séneque : mais les Aſiatiques, plus ſenſés qu'eux & meilleurs phyſiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations ti-

rées

rées de la néceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du deſtin, de l'ordre de la providence, & du malheur de la condition humaine. C'eſt ſe moquer, de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable : il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame, unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tyranniſée. Si le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe : mais, ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égaient, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

De Paris, le 25 de la lune de Zilcadé, 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LES femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France ; mais celles de France ſont plus jolies. Il eſt difficile de ne point aimer les premieres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes : les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y menent ; elles ne jouent, ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le ſerrail eſt plutôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs :

c'eſt une vie unie, qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joies ſéveres; & on ne les goûte preſque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la gaieté qu'ont les François : on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de pere en fils, perſonne n'a ri, depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne ſe voient que lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnue : ils ſe retirent dans leurs maiſons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend; de maniere que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée.

Un jour que je m'entretenois là-deſſus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligés de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toujours de la baſſeſſe de leur condition. Ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent, depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car, enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſérable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes vertus, parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par déſeſpoir; qui, brûlant de ſe venger des deux ſexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puiſſe déſoler le plus foible; qui, tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité, tout l'éclat de ſa con-

dition, n'eſt eſtimé que parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin, rivé pour jamais à la porte, où il eſt attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où, chargé de la jalouſie de ſon maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe?

De Paris, le 14 de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK à GEMCHID, ſon couſin, dervis du brillant monaſtere de Tauris.

QUE penſes-tu des chrétiens, ſublime dervis? Crois-tu qu'au jour du jugement ils ſeront, comme les infideles Turcs, qui ſerviront d'ânes aux juifs, & les meneront au grand trot en enfer? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais, parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des moſquées dans leur pays, crois-tu qu'ils ſoient condamnés à des châtimens éternels? & que dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te le dire: j'ai ſouvent examiné ces chrétiens; je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes: j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infideles que nos ſaints prophetes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du ciel: ils ſont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vînt éclairer le viſage de notre grand prophete.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur religion, on

y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai oui parler d'un livre de leurs docteurs, intitulé *la polygamie triomphante*, dans lequel il eſt prouvé que la polygamie eſt ordonnée aux chrétiens. Leur baptême eſt l'image de nos ablutions légales; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croient devoir ſuffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient, comme nous, ſept fois le jour. Ils eſperent de jouir d'un paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps. Ils ont, comme nous, des jeûnes marqués, des mortifications avec leſquelles ils éſperent fléchir la miſéricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges, & ſe méfient des mauvais. Ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que dieu opere par le miniſtere de ſes ſerviteurs. Ils reconnoiſſent, comme nous, l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un interceſſeur auprès de dieu. Je vois par-tout le mahométiſme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire; la vérité s'échappe, & perce toujours les ténebres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra ſur la terre que des vrais croyans. Le temps, qui conſume tout, détruira les erreurs mêmes. Tous les hommes ſeront étonnés de ſe voir ſous le même étendard: tout, juſques à la loi, ſera conſommé; les divins exemplaires ſeront enlevés de la terre, & portés dans les céleſtes archives.

De Paris, le 20 *de la lune de Zilhagé*, 1713.

LETTRE XXXVI.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

Le caffé eſt très-en uſage à Paris : il y a un grand nombre de maiſons publiques où on le diſtribue. Dans quelques-unes de ces maiſons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le caffé de telle maniere qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorſqu'il y eſt entré.

Mais, ce qui me choque de ces beaux eſprits, c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur patrie, & qu'ils amuſent leurs talens à des choſes puériles. Par exemple : lorſque j'arrivai à Paris je les trouvai échauffés ſur une diſpute la plus mince qui ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux poëte Grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, auſſi bien que le temps de ſa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit queſtion que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais, parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement, de part & d'autre, des injures ſi groſſieres, on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute. Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller, devant un de ces défenſeurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé ! & je crois que ce zele, ſi délicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit bien pour défendre celle

des vivans ! Mais, quoi qu'il en ſoit, ajoutois-je, dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des cenſeurs de ce poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine ſi implacable ! Ils frappent à préſent des coups en l'air ; mais que ſeroit-ce, ſi la fureur étoit animée par la préſence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler diſputent en langue vulgaire ; & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de diſputeurs, qui ſe ſervent d'une langue barbare, qui ſemble ajouter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens ; ils ſe nourriſſent de diſtinctions ; ils vivent de raiſonnemens obſcurs & de fauſſes conſéquences. Ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre. On a vu une nation entiere, chaſſée de ſon pays, traverſer les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux néceſſités de la vie, qu'un redoutable talent pour la diſpute. Adieu.

De Paris, le dernier de la lune de Zilhagé, 1713.

LETTRE XXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LE roi de France eſt vieux. Nous n'avons point d'exemple, dans nos hiſtoires, d'un monarque qui ait ſi longtemps regné. On dit qu'il poſſede à un très-haut degré le talent de ſe faire obéir : il gouverne avec le même génie ſa famille, ſa cour, ſon état ; on lui a ſouvent entendu dire que, de tous les gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre auguſte ſultan, lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale !

J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre : par exemple, il a un miniſtre qui n'a que dix-huit ans, & une maîtreſſe qui en a quatre-vingt : il aime ſa religion, & il ne peut ſouffrir ceux qui diſent qu'il la faut obſerver à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes, & qu'il ſe communique peu, il n'eſt occupé, depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ſes troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être, en même-temps, comblé de plus de richeſſes qu'un prince n'en ſçauroit eſpérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent ; mais il paie auſſi libéralement les aſſiduités, ou plutôt l'oiſiveté de ſes courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes capitaines : ſouvent il préfere un homme qui le déshabille, ou qui lui donne la ſerviette lorſqu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des villes, ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces ; &, ſans examiner ſi celui qu'il comble des biens eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel : auſſi lui a-t-on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſur-tout dans ſes bâtimens : il y a plus de ſtatues dans les jardins de ſon palais, que de citoyens dans une grande ville. Sa garde eſt auſſi forte que celle du prince devant qui tous les trônes ſe renverſent ; ſes armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & ſes finances auſſi inépuiſables.

De Paris, le 7 de la lune de Mabarram, 1713.

LETTRE XXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

C'EST une grande queſtion, parmi les hommes, de ſçavoir s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laiſſer. Il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuſes les perſonnes que l'on aime; nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées eſt embarraſſant; ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent, à leur tour, que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidelles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites, que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme, plus ſage que moi, ſeroit embarraſſé de décider : car, ſi les Aſiatiques ſont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſçavoir ſi la loi naturelle

ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire, que nous avons ſur elles, eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conſéquent, plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages, qui devoient ſans doute leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le ſommes point.

Or, s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les pays; mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts? Mais c'eſt une véritable injuſtice. Nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis; & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs; chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité ſur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Iſis; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On diſoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéiſſoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la ſervitude de ce ſexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à ſoutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophete a décidé la queſtion, & a réglé les droits de l'un & de l'autre ſexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris: leurs maris les doivent honorer; mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 2, 1713.

LETTRE XXXIX.

*HAGI * IBBI, au juif BEN JOSUÉ, proſélyte mahométan.*

A Smyrne.

IL me ſemble, Ben Joſué, qu'il y a toujours des ſignes éclatans, qui préparent à la naiſſance des hommes extraordinaires; comme ſi la nature ſouffroit une eſpece de criſe, & que la puiſſance céleſte ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de ſi merveilleux que la naiſſance de Mahomet. Dieu, qui, par les décrets de ſa providence, avoit réſolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce grand prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui paſſant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin juſqu'à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit deſcendu des patriarches.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même prophete, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne ceſſât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circonciſion.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut ſur ſon viſage dès ſa naiſſance: la terre trembla trois fois, comme ſi elle eût enfanté elle-même; toutes les idoles ſe proſternerent; les trônes des rois furent renverſés; Lucifer fut jetté au fond de la mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il ſortit de l'abyme, & s'enfuit ſur le mont Cabès, d'où, avec une voix terrible, il appella les anges.

Cette nuit, dieu poſa un terme entre l'homme & la

---

* *Hagi* eſt un homme qui a fait le pélerinage de la Mecque.

femme, qu'aucun d'eux ne pût paſſer. L'art des magiciens & négromans ſe trouva ſans vertu. On entendit une voix du ciel qui diſoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidele.

Selon le témoignage d'Isben Aben, hiſtorien Arabe, les générations des oiſeaux, des nuées, des vents, & tous les eſcadrons des anges, ſe réunirent pour élever cet enfant, & ſe diſputerent cet avantage. Les oiſeaux diſoient, dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevaſſent, parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient, & diſoient : c'eſt plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter, de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non, diſoient les nuées, non ; c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié, parce que nous lui ferons part, à tous les inſtans, de la fraîcheur des eaux. Là deſſus, les anges indignés s'écrioient : Que nous reſtera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue, qui termina toutes les diſputes : Il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels, parce que heureuſes les mammelles qui l'allaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maiſon qu'il habitera, & le lit où il repoſera.

Après tant de témoignages ſi éclatans, mon cher Joſué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire ſa ſainte loi. Que pouvoit faire davantage le ciel pour autoriſer ſa miſſion divine, à moins de renverſer la nature, & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

De Paris, le 20 *de la lune de Rhégeb*, 1713.

LETTRE XL.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

DÈS qu'un grand eſt mort, on s'aſſemble dans une moſquée, & l'on fait ſon oraiſon funebre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres. Il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes même de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devons nous affliger, ou nous réjouir : nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui, toutes les années, va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire peſer comme un bœuf; quand je vois les peuples ſe réjouir de ce que ce prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-à-dire, moins capable de les gouverner; j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLI.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK.

ISMAEL, un de tes eunuques noirs, vient de mourir, magnifique ſeigneur; & je ne puis m'empêcher de

le remplacer. Comme les eunuques ſont extrêmement rares à préſent, j'avois penſé de me ſervir d'un eſclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pu juſqu'ici le porter à ſouffrir qu'on le conſacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'eſt ſon avantage, je voulus l'autre jour uſer, à ſon égard, d'un peu de rigueur; &, de concert avec l'intendant de tes jardins, j'ordonnai que, malgré lui, on le mît en état de te rendre les ſervices qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'oſe pas même regarder : mais il ſe mit à hurler, comme ſi on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace, ſoutenant que je n'ai conçu ce deſſein que par un deſir inſatiable de vengeance ſur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure, par les cent mille prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton ſervice, la ſeule choſe qui me ſoit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me proſterne à tes pieds.

Du ſerrail de Fatmé, le 7 de la lune de Mabarram, 1713.

LETTRE XLII.

PHARAN à USBEK, ſon ſouverain ſeigneur.

Si tu étois ici, magnifique ſeigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; & il n'y en auroit pas aſſez pour écrire toutes les inſultes que ton premier eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites ſur le malheur de ſa condition, il exerce ſur ma tête une vengeance inépuiſable, il a animé contre

moi le cruel intendant de tes jardins, qui, depuis ton départ, m'oblige à des travaux inſurmontables, dans leſquels j'ai penſé mille fois laiſſer la vie, ſans perdre un moment l'ardeur de te ſervir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : j'ai un maître rempli de douceur, & je ſuis le plus malheureux eſclave qui ſoit ſur la terre!

Je te l'avoue, magnifique ſeigneur : je ne me croyois pas deſtiné à de plus grandes miſeres : mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à ſa méchanceté. Il y a quelques jours que, de ſon autorité privée, il me deſtina à la garde de tes femmes ſacrées ; c'eſt-à-dire à une exécution, qui ſeroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui, en naiſſant, ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, ſe conſolent peut-être ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime ſeigneur, dans une humilité profonde. Fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée ; & qu'il ne ſoit pas dit que, par ton ordre, il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des jardins de Fatmé, le 7 de la lune de Maharram, 1713.

LETTRE XLIII.

USBEK à PHARAN.

Aux jardins de Fatmé.

RECEVEZ la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caracteres ; faites-les baiſer au grand eunuque, & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter

l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux; car ſçachez que, plus mes bontés ſont grandes, plus vous ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

Il y a, en France, trois ſortes d'états; l'égliſe, l'épée & la robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils artiſans qui ne diſputent ſur l'excellence de l'art qu'ils ont choiſi; chacun s'éleve au-deſſus de celui qui eſt d'une profeſſion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eſt faite de la ſupériorité de la ſienne.

Les hommes reſſemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui ſouhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaiſſeau François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la juſtice à ſes ſujets ſous un arbre. Il étoit ſur ſon trône, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois, auſſi fier que s'il eût été aſſis ſur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois, un paraſol, en

forme de dais, le couvroit de l'ardeur du ſoleil; tous ſes ornemens & ceux de la reine, ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miſérable, demanda à ces étrangers ſi on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : &, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, ſi bon leur ſemble : & ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ſes eſclaves, & les inſulte réguliérement deux fois par jour.

De Paris, le 28 de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLV.

RICA à USBEK.

*A ***.*

HIER matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut ſoudain ouverte, ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque ſociété, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeſte; ſa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre ſon pourpoint noir; & il avoit renoncé, pour ce jour-là, aux ſages précautions, avec leſquelles il avoit coutume de déguiſer le délabrement de ſon équipage.

Levez-vous, me dit-il; j'ai beſoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je ſerai bien aiſe

aiſe que ce ſoit avec vous : il faut, premiérement, que nous allions, rue ſaint Honoré, parler à un notaire, qui eſt chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me ſuis arrêté un moment au fauxbourg ſaint Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus ; & j'eſpere paſſer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment deſcendre. Commençons, dit-il, par acheter un carroſſe, & établiſſons l'équipage. En effet, nous achetâmes, non ſeulement un carroſſe, mais encore pour cent mille francs de marchandiſes, en moins d'une heure : tout cela ſe fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais ; auſſi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois ſur tout ceci : &, quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes & de pauvreté ; de maniere que je ne ſçavois que croire. Mais enfin, je rompis le ſilence ; &, le tirant à part, je lui dis, Monſieur, qui eſt-ce qui paiera tout cela ? Moi, dit-il : venez dans ma chambre ; je vous montrerai des tréſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands monarques : mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le ſuis. Nous grimpons à ſon cinquieme étage ; &, par une échelle, nous nous guindons à un ſixieme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à préſent toutes les qualités que les philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle

& un million d'autres chercherent toujours, eſt venu juſques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Faſſe le ciel que je ne me ſerve de tant de tréſors qu'il m'a communiqués, que pour ſa gloire!

Je ſortis, & je deſcendis, ou plutôt je me précipitai par cet eſcalier, tranſporté de colere, & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon hôpital. Adieu, mon cher Usbek. J'irai te voir demain; &, ſi tu veux, nous reviendrons enſemble à Paris.

De Paris, le dernier de la lune de Rhégeb, 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

Je vois ici des gens qui diſputent, ſans fin, ſur la religion: mais il ſemble qu'ils combattent en même temps à qui l'obſervera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens; & c'eſt ce qui me touche: car, dans quelque religion qu'on vive, l'obſervation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, ſont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il profeſſe? Mais le moyen le plus ſûr, pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les regles de la ſociété, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en ſuppoſe une, il faut bien que l'on ſuppoſe auſſi que dieu aime les hommes, puiſqu'il établit une religion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on eſt aſſuré de lui plaire

en les aimant auſſi ; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix ſous leſquelles ils vivent.

Par-là, on eſt bien plus ſûr de plaire à dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, & dans la ſuppoſition que dieu les a commandées : mais c'eſt la matiere d'une grande diſcuſſion : on peut facilement s'y tromper ; car il faut choiſir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à dieu cette priere : Seigneur, je n'entends rien dans les diſputes que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque homme que je conſulte veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſçais en quelle langue je dois vous parler. Je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres ſoutiennent que vous me regarderez avec horreur, ſi je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva, l'autre jour, de manger un lapin dans un caravanſera : trois hommes, qui étoient auprès de-là, me firent trembler : ils me ſoutinrent tous trois que je vous avois griévement offenſé ; l'un, * parce que cet animal étoit immonde ; l'autre, ** parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin, † parce qu'il n'étoit pas poiſſon. Un brachmane, qui paſſoit par-là & que je pris pour juge, me dit : Ils ont tort, car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable, & que dieu ne vous pardon-

* Un Juif.
** Un Turc.
† Un Arménien.

nera jamais, me dit-il d'une voix ſévere : que ſavez-vous ſi l'ame de votre pere n'étoit pas paſſée dans cette bête ? Toutes ces choſes, ſeigneur, me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne ſois menacé de vous offenſer : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne ſçais ſi je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eſt de vivre en bon citoyen dans la ſociété où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

De Paris, le 8 de la lune de Chahban, 1713.

LETTRE XLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me ſuis réconciliée avec Zéphis ; le ſerrail, partagé entre nous, s'eſt réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regnè : viens, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi : elles étoient venues à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain, nous partîmes pour la campagne, où nous eſpérions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le temps d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque, toujours induſtrieux, prit une autre précaution ; car il joignit

à la toile qui nous empêchoit d'être vues, un rideau ſi épais que, nous ne pouvions abſolument voir perſonne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviere, qu'il faut traverſer, chacune de nous ſe mit, ſelon la coutume, dans une boîte, & ſe fit porter dans le bateau : car on nous dit que la riviere étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour; un autre, qu'on trouva ſe baignant tout nud ſur le rivage, eut le même ſort : & tes fideles eunuques ſacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reſte de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent ſi impétueux s'éleva & un nuage ſi affreux couvrit les airs, que nos matelots commencerent à déſeſpérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes preſque toutes. Je me ſouviens que j'entendis la voix & la diſpute de nos eunuques, dont les uns diſoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre priſon : mais leur chef ſoutint toujours qu'il mourroit plutôt que de ſouffrir que ſon maître fût ainſi déshonoré, & qu'il enfoncroit un poignard dans le ſein de celui qui feroit des propoſitions ſi hardies. Une de mes eſclaves, toute hors d'elle, courut vers moi, déshabillée, pour me ſecourir; mais un eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit ſortie. Pour lors je m'évanouis, & ne revins à moi qu'après que le péril fut paſſé.

Que les voyages ſont embarraſſans pour les femmes! Les hommes ne ſont expoſés qu'aux dangers qui menacent leur vie; nous ſommes, à tous les inſtans, dans la crainte de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

Du ſerrail de Fatmé, le 2 de la lune de Rhamazan, 1713.

LETTRE XLVIII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

CEUX qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs. Quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner : j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéreſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres, ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les ſociétés. Je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché. Notre air étranger n'offenſe plus perſonne ; nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe ; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient ſans ceſſe, & qui me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme, dont la ſimplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha

à moi ; de ſorte que nous nous trouvions toûjours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe : mais je vous ſupplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne ſçaurois démêler. Mon eſprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un ſeul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cens fois la torture ; & je ne les devinerois de mille ans ; ils me ſont plus inviſibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui eſt ſi familier avec vos ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile ? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité : mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger ; mais il me ſemble qu'il y a, en général, une certaine politeſſe commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là : eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, eſt un fermier : il eſt autant au-deſſus des autres par ſes richeſſes, qu'il eſt au-deſſous de tout le monde par ſa naiſſance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui : il eſt bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par ſon cuiſinier : auſſi n'en eſt-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit ſi lugubre, avec un air ſi gai & un teint ſi

fleuri ? il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un prédicateur, &, qui pis eſt, un directeur. Tel que vous le voyez, il en ſçait plus que les maris ; il connoît le foible des femmes : elles ſçavent auſſi qu'il a le ſien. Comment, dis-je ! il parle toujours de quelque choſe, qu'il appelle la grace ? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de ſa chûte : il foudroie en public, mais il eſt doux comme un agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! ſi on le diſtingue ? C'eſt un homme néceſſaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées ; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; il eſt excellent.

Mais, ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'eſprit ? C'eſt, me répondit-il, un poëte, & le groteſque du genre humain. Ces gens-là diſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont ; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie ; c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne-t-on point : on verſe ſur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon ; & il y eſt bien reçu du maître & de la maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur épithalame lorſqu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie ; car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta-t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a, parmi nous, des mariages heureux, & des femmes dont la vertu eſt un gardien ſévere. Les gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être trou-

blée ; ils ſont aimés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe ; c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaiſe compagnie. Ce n'eſt pas que je les déſapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de ſi bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont les vices ſont plus rafinés ; & peut-être en eſt-il comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car, outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiege où il n'ait pas monté à la tranchée : il ſe croit ſi néceſſaire à notre hiſtoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques bleſſures qu'il a reçues, comme la diſſolution de la monarchie : &, à la différence de ces philoſophes qui diſent qu'on ne jouit que du préſent, & que le paſſé n'eſt rien, il ne jouit, au contraire, que du paſſé, & n'exiſte que dans les campagnes qu'il a faites : il reſpire dans les temps qui ſe ſont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le ſervice ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il ; mais le ſervice l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place, où il racontera ſes aventures le reſte de ſes jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il : c'eſt de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois ſubalternes : nous les regardons comme des gens dont l'eſprit eſt rétréci dans les détails, & qui, par l'habitude des petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme, qui n'a pas

les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrein de pluſieurs lieues dans toutes ſes ſituations différentes, cette préſence d'eſprit qui fait que, dans une victoire, on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerra jamais ces talens : c'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans, pour ces hommes grands & ſublimes, que le ciel a partagés non ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque ; & des emplois ſubalternes, pour ceux dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre, ſont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obſcure : ils ne réuſſiſſent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de queſtions, ſi vous voulez encore ſouffrir celle-ci. Qui eſt ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'eſprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & ſe ſçait ſi bon gré d'être au monde ? C'eſt un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots, des gens entrerent, d'autres ſortirent, on ſe leva, quelqu'un vint parler à mon gentilhomme, & je reſtai auſſi peu inſtruit qu'auparavant. Mais, un moment après, je ne ſçais par quel haſard ce jeune homme ſe trouva auprès de moi ; &, m'adreſſant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, monſieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut poſſible, & nous ſortîmes enſemble. Je ſuis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaiſir à la maîtreſſe de la maiſon, avec laquelle je ne ſuis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne ſera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder : car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand'choſe. Apparemment, monſieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus aſſidu auprès d'elles. Non,

monſieur : je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou déſeſpérer un pere ; j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous ſommes quelques jeunes gens qui partageons ainſi tout Paris, & l'intéreſſons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus conſidéré qu'un grave magiſtrat. Si vous étiez en Perſe, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au viſage ; & je crois que, pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahiſon, le rapt, la perfidie & l'injuſtice, conduiſent à la conſidération ? où l'on eſtime un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la ſéduction ! La lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend ſemblables aux anges & aux puiſſances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le ſoleil jette ſes premiers regards, tu n'es point ſouillée par les crimes horribles qui obligent cet aſtre à ſe cacher dès qu'il paroît dans le noir occident.

De Paris, le 5 de la lune de Rabmazan, 1713.

LETTRE XLIX.

RICA à USBEK.

*A ***.*

ÉTANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe deſcendoit juſqu'à ſa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : ſon habit étoit gris, groſſier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut ſi biſarre, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaiſie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monſieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perſe, où vous tenez un rang diſtingué. Je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois religieux. Mon pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perſe? Moi, monſieur! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je ſuis ici provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc? C'eſt, me répondit-il, que, ſi nous avions cet hoſpice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoiſſez apparemment, lui dis-je, ces religieux? Non, monſieur, je ne les connois pas. Eh morbleu! que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe? C'eſt un beau projet de faire reſpirer l'air de Casbin à deux capucins! cela ſera très-utile & à l'Europe & à l'Aſie! il eſt fort néceſſaire d'intéreſſer là-dedans les monarques! voilà ce qui s'appelle de belles colonies! Allez; vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantés, &

vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

De Paris, le 15 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE L.

*RICA à ***.*

J'AI vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir; ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces gens vertueux qui ſemblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit ſurprendre.

Si la modeſtie eſt une vertu néceſſaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces inſectes qui oſent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois, de tous côtés, des gens qui parlent ſans ceſſe d'eux-mêmes : leurs converſations ſont un miroir qui préſente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choſes qui leur ſont arrivées, & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les groſſiſſe à vos yeux : ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout penſé: ils ſont un modele univerſel, un ſujet de comparaiſons inépuiſables, une ſource d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange eſt fade, lorſqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous accabla, pendant deux heures, de lui, de ſon mérite & de ſes talens : mais, comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il ceſſa de

parler. La converſation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroiſſoit aſſez chagrin, commença par ſe plaindre de l'ennui répandu dans les converſations. Quoi ! toujours des ſots, qui ſe peignent eux-mêmes, & qui ramenent tout à eux ? Vous avez raiſon, reprit bruſquement notre diſcoureur : il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien, de la naiſſance, je fais de la dépenſe, mes amis diſent que j'ai quelque eſprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : ſi j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent ; &, pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas : heureux celui qui a aſſez de vanité pour ne dire jamais du bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point ſon mérite avec l'orgueil des autres !

De Paris, le 20 de la lune de Rahmazan, 1713.

LETTRE LI.

NARGUM, envoyé de Perſe en Moſcovie, à USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit, d'Iſpahan, que tu avois quitté la Perſe, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé pluſieurs négociations importantes.

Tu ſais que le czar eſt le ſeul des princes chrétiens dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs, comme nous.

Son empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes états du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie & des biens de ſes ſujets, qui ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le lieutenant des prophetes, le roi des rois, qui a le ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le climat affreux de la Moſcovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé : cependant, dès qu'un grand eſt diſgracié, on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophete nous défend de boire du vin, celle du prince le défend aux Moſcovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes, qui n'eſt point du tout Perſane. Dès qu'un étranger entre dans une maiſon, le mari lui préſente ſa femme, l'étranger la baiſe ; & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les peres, au contrat de mariage de leurs filles, ſtipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne ſauroit croire combien les femmes Moſcovites * aiment à être battues : elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut. Une conduite oppoſée, de ſa part, eſt une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à ſa mere.

MA CHERE MERE,

Je ſuis la plus malheureuſe femme du monde : il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier, j'avois mille affaires dans la maiſon ; je ſortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus, à mon retour, qu'il me battroit bien fort ; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée : ſon mari la bat tous les jours ; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'aſſomme

* Ces mœurs ſont changées.

ſoudain : ils s'aiment beaucoup auſſi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiere : mais je ne lui donnerai pas long-temps ſujet de me mépriſer. J'ai réſolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce ſoit : je le ferai ſi bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battue, & que je vivrai dans la maiſon ſans que l'on penſe à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon ; & je crois que, ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſupplie, ma chere mere, de vouloir bien repréſenter à mon mari qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même ; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chere mere.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'empire, fût-ce pour voyager. Ainſi, ſéparés des autres nations par les loix du pays, ils ont conſervé leurs anciennes coutumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût poſſible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à préſent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au ſujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Aſie la gloire de ſa nation, oubliée juſqu'ici, & preſque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet, & ſans ceſſe agité, il erre dans ſes vaſtes états, laiſſant par-tout des marques de ſa ſévérité naturelle.

Il les quitte, comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embraſſe, mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moſcow, le 2 de la lune de Chaval, 1713.

LET-

LETTRE LII.

RICA à USBEK.

A ***.

J'ÉTOIS l'autre jour dans une ſociété, où je me divertis aſſez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingt ans, une de ſoixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain inſtinct me fit approcher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui, à ſon âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je; c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de ſa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette ? C'eſt du temps perdu, lui dis-je; & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de ſi ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur-de-feu : elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit; car cela approche de l'enfance. Ah, bon dieu ! dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : Nous avons aſſez monté; deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs; je vous crois, à peu près, de même âge. Vraiment, monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas

qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de ſoixante ans. Il faut, madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait ſix mois de différence. Bon, m'y voilà ; continuons. Je deſcendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire ſi c'eſt pour rire que vous appellez cette demoiſelle, qui eſt à l'autre table, votre niece ? Vous êtes auſſi jeune qu'elle ; elle a même quelque choſe dans le viſage de paſſé, que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroiſſent ſur votre teint... Attendez, me dit-elle : je ſuis ſa tante ; mais ſa mere avoit, pour le moins, vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai oui dire à feue ma ſœur que ſa fille & moi naquîmes la même année. Je le diſois bien, madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui ſe ſentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeuneſſe. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour ſe tromper elles-mêmes, & ſe dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIII.

ZÉLIS à USBEK.

A Paris.

JAMAIS paſſion n'a été plus forte & plus vive que celle de Coſrou, eunuque blanc, pour mon eſclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur,

que je ne puis la lui refuſer. Et pourquoi ferois-je de la réſiſtance, lorſque ſa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît ſatisfaite de l'idée de ce mariage impoſteur, & de l'ombre vaine qu'on lui préſente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouſie; qui ne ſortira de ſa froideur que pour entrer dans un déſeſpoir inutile; qui ſe rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire ſouvenir de ce qu'il n'eſt plus; qui, toujours prêt à ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition?

Et quoi! être toujours dans les images & dans les fantômes? ne vivre que pour imaginer? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté; & que tu préferes mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oui dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue; que la nature ſe dédommage de ſes pertes; qu'elle a des reſſources qui réparent le déſavantage de leur condition; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible; & que, dans cet état, on eſt comme dans un troiſieme ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le ſerrail. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.

LETTRE LIV.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'ÉTOIS ce matin dans ma chambre, qui, comme tu ſçais, n'eſt ſéparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits; de ſorte qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme, qui ſe promenoit à grands pas, diſoit à un autre : Je ne ſçais ce que c'eſt; mais tout ſe tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui ne m'ait fait honneur; & je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours; jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir : j'avois un conte fort joli à faire; mais, à meſure que j'ai voulu l'approcher, on l'a eſquivé comme ſi on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui, depuis quatre jours, vieilliſſent dans ma tête, ſans que j'en aie pu faire le moindre uſage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot; il ſemble que ce ſoit mon étoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier, j'avois eſpéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'en impoſent point, & je voulois dire les plus jolies choſes du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converſation; mais elles ne tinrent jamais un propos ſuivi, & elles couperent, comme des parques fatales, le fil de tous mes diſcours. Veux-tu que je te diſe? la réputation de bel eſprit coûte bien à ſoutenir. Je ne ſçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une penſée, reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'eſprit; aſſocions-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons

de quoi nous devons parler : & nous nous ſecourrons ſi bien, que, ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes ; &, s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra ſourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait & à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la vivacité de notre eſprit & le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des ſignes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu ſeras mon ſecond. J'entrerai avec toi dans une maiſon, & je m'écrierai, en te montrant : Il faut que je vous diſe une réponſe bien plaiſante que monſieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me retournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un ſouper, & il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils ſe défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il ſortira de-là ; à merveilles ; quelle préſence d'eſprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions eſcarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui ſont des recueils de bons mots, compoſés à l'uſage de ceux qui n'ont point d'eſprit, & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modeles. Je veux qu'avant ſix mois, nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention ; c'eſt de ſoutenir leur fortune : ce n'eſt pas aſſez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le ſemer par-tout ; ſans cela, autant de perdu ; & je t'avoue qu'il n'y a rien de ſi déſolant que de voir une jolie choſe, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſottiſes qui paſſent *incognito* ; & c'eſt la ſeule choſe qui peut nous conſoler dans cette oc-

caſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, &, je te promets, avant ſix mois, une place à l'académie : c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu ſeras homme d'eſprit, malgré que tu en aies. On remarque, en France, que, dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'eſprit du corps : tu ſeras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudiſſemens.

De Paris, le 6 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LV.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart d'heure du mariage applanit toutes les difficultés : les dernieres faveurs ſont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y ſont point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrein quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de ſi plénier : ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre : mais on ſçait toujours, choſe honteuſe ! le moment de leur défaite ; &, ſans conſulter les aſtres, on peut prédire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes : c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-malheureux que perſonne ne conſole, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce ſont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t-il point de pays où ils ſoient en ſi petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'eſt pas fondée ſur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion qu'ils en ont. Toutes les ſages précautions des Aſiatiques, les voiles qui les couvrent, les priſons où elles ſont détenues, la vigilance des eunuques, leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie de ce ſexe, qu'à la laiſſer. Ici, les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé qui voudroit jouir de la lumiere du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici, un mari qui aime ſa femme eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre ; qui abuſe de la néceſſité de la loi, pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent ; qui ſe ſert de tous ſes avantages, au préjudice d'une ſociété entiere ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement ; & qui agit, autant qu'il eſt en lui, pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin, ſe porte ici ſans inquiétude. On ſe ſent en état de faire diverſion partout. Un prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre : dans le temps que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la fortereſſe de Candahar ?

Un homme qui, en général, ſouffre les infidélités de ſa femme, n'eſt point déſapprouvé ; au contraire, on le loue de ſa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées ; mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer : mais elles étoient toutes ſi laides, qu'il faut être un ſaint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent

gueres de conſtance. Ils croient qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien, ou qu'on ſera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle, de ſon côté, leur promet d'être toujours aimable; &, ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croient plus engagés à la leur.

De Paris, le 7 de la lune de Zilcadé, 1714.

LETTRE LVI.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

Le jeu eſt très-en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être joueur ; ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens, ſans examen ; quoiqu'il n'y ait perſonne qui ne ſçache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très-ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur-tout très-adonnées. Il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere ; mais, à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir, & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; &, pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe, juſqu'à la vieilleſſe la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coqueterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu ſouvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix ſiecles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs eſpérances, dans leurs craintes, dans leurs

joies, ſur-tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le temps de s'appaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur déſeſpoir : tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que notre ſaint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raiſon. Il nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie ; il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de haſard ; &, quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'amour, parmi nous, ne porte ni trouble, ni fureur : c'eſt une paſſion languiſſante, qui laiſſe notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire : elle tempere la violence de nos deſirs.

De Paris, le 10 *de la lune de Zilhagé*, 1714.

LETTRE LVII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux, d'obéiſſance, de pauvreté & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous ; quant au ſecond, je te réponds qu'il ne l'eſt point ; je te laiſſe à juger du troiſieme.

Mais, quelque riches que ſoient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux ſultan renonceroit plutôt à ſes magnifiques & ſublimes titres : ils ont raiſon ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins, & quelques-uns de ces dervis, qu'on

appelle confeſſeurs, ſont toujours ici ou trop eſtimés, ou trop mépriſés : cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des médecins que des confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux, vénérable par ſes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement : il me fit voir toute la maiſon. Nous entrâmes dans le jardin, & nous nous mîmes à diſcourir. Mon pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monſieur, me répondit-il avec un air très-content de ma queſtion, je ſuis caſuiſte. Caſuiſte ? repris-je. Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas oui parler de cette charge. Quoi ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un caſuiſte ? Hé bien, écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiſſera rien à deſirer. Il y a deux ſortes de péchés ; de mortels, qui excluent abſolument du paradis ; & de véniels, qui offenſent dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or tout notre art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de péchés ; car, à la réſerve de quelques libertins, tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a gueres perſonne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait ſon affaire. Il y a des hommes qui n'aſpirent pas à une ſi grande perfection ; &, comme ils n'ont point d'ambition, ils ne ſe ſoucient pas des premieres places : auſſi entrent-ils en paradis le plus juſte qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y ſoient, cela leur ſuffit : leur but eſt de n'en faire ni plus ni moins. Ce ſont des gens qui raviſſent le ciel, plutôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui diſent à dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promeſſes : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous diſpenſe de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous ſommes donc des gens néceſſaires, monſieur. Ce n'eſt pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre choſe. L'action ne fait pas le crime, c'eſt la connoiſ-

ſance de celui qui la commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en eſt pas un, eſt en ſûreté de conſcience : &, comme il y a un nombre infini d'actions équivoques, un caſuiſte peut leur donner un degré de bonté qu'elles n'ont point, en les déclarant bonnes; &, pourvu qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier où j'ai vieilli; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choſes qui en paroiſſent les moins ſuſceptibles. Mon pere, lui dis-je, cela eſt fort bon: mais comment vous acçommodez-vous avec le ciel? Si le ſophi avoit à ſa cour un homme qui fît à ſon égard ce que vous faites contre votre dieu, qui mît de la différence entre ſes ordres, & qui apprît à ſes ſujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler ſur l'heure. Je ſaluai mon dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

De Paris, le 23 de la lune de Mabarram, 1714.

LETTRE LVIII.

RICA à RHÉDI.

A Veniſe.

A PARIS, mon cher Rhédi, il y a bien des métiers. Là, un homme obligeant vient, pour un peu d'argent, vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les eſprits aëriens, pourvu que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans avoir de femmes.

Vous trouverez encore des devins ſi habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils aient ſeulement eu un quart d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites ſont de la virginité une fleur, qui périt & renaît tous les jours, & ſe cueille la centieme fois plus douloureuſement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui, réparant par la force de leur art toutes les injures du temps, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle; même rappeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre, dans une ville qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie : chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui pourſuivent le revenu de quelque moſquée, auroit auſſitôt compté les ſables de la mer, & les eſclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues, d'arts & de ſciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas : & ce talent eſt bien conſidérable, car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait, mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement; la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire : car il y a, dans tous les coins, des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques ſont tendues de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs. L'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entiere pour lui faire acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on apprend à le conſerver : ſeul avantage des étrangers dans cette ville enchantereſſe.

De Paris, le 10 *de la lune de Saphar*, 1714.

LETTRE LIX.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'ÉTOIS l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpece : je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans ; mais, à préſent, je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutte ; le temps n'eſt plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde ſe portoit bien, on marchoit ; on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à préſent, tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après, la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux ſeigneur, l'état n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à préſent un miniſtre comme monſieur Colbert ; je le connoiſſois beaucoup, ce monſieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faiſoit toujours payer de mes penſions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à ſon aiſe ; mais, aujourd'hui, je ſuis ruiné. Monſieur, dit pour lors un eccléſiaſtique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'héréſie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme qui n'avoit point encore parlé ? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille, cet homme eſt charmé de l'édit ; &

il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Negres peignent le diable d'une blancheur éblouiſſante, & leurs dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent juſques aux cuiſſes; & qu'enfin tous les idolâtres aient repréſenté leurs dieux avec une figure humaine, & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, ſi les triangles faiſoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent ſur un atome, c'eſt-à-dire la terre, qui n'eſt qu'un point de l'univers, ſe propoſer directement pour modeles de la providence, je ne ſçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petiteſſe.

De Paris, le 14 de la lune de Saphar, 1714.

LETTRE LX.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

Tu me demandes s'il y a des juifs en France? Sçaches que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Préciſément ce qu'ils font en Perſe : rien ne reſſemble plus à un juif d'Aſie, qu'un juif Européen.

Ils font paroître chez les chrétiens, comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur religion, qui va juſqu'à la folie.

La religion juive eſt un vieux tronc qui a produit

deux branches qui ont couvert toute la terre ; je veux dire le mahométiſme, & le chriſtianiſme : ou plutôt, c'eſt une mere qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais, quelque mauvais traitemens qu'elle en ait reçu, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde : elle ſe ſert de l'une & de l'autre, pour embraſſer le monde entier, tandis que, d'un autre côté, ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les temps.

Les juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute religion : ils nous regardent, au contraire, comme des hérétiques qui ont changé la loi, ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croient qu'ils auroient été facilement ſéduits : mais, comme il s'eſt fait tout-à-coup & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance ; ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous des âges, & ſe tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouiſſent. On commence à ſe défaire, parmi les chrétiens, de cet eſprit d'intolérance qui les animoit : on s'eſt mal trouvé en Eſpagne de les avoir chaſſés, & en France d'avoir fatigué les chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du prince. On s'eſt apperçu que le zele pour les progrès de la religion eſt différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que, pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas néceſſaire de haïr & de perſécuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que nos muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément, ſur cet article, que les chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints prophetes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de reſpect, & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter

leur faveur, quelque place que dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite, ou bien ſous le marche-pied de ſon trône.

De Paris, le 18 *de la lune de Sapbar*, 1714.

LETTRE LXI.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

J'ENTRAI l'autre jour dans une égliſe fameuſe, qu'on appelle Notre-Dame : pendant que j'admirois ce ſuperbe édifice, j'eus occaſion de m'entretenir avec un eccléſiaſtique, que la curioſité y avoit attiré comme moi. La converſation tomba ſur la tranquillité de ſa profeſſion. La plupart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raiſon : cependant il a ſes déſagremens : nous ne ſommes point ſi ſéparés du monde, que nous n'y ſoyons appellés en mille occaſions : là, nous avons un rôle très-difficile à ſoutenir.

Les gens du monde ſont étonnans : ils ne peuvent ſouffrir notre approbation, ni nos cenſures : ſi nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; ſi nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-deſſous de notre caractere. Il n'y a rien de ſi humiliant que de penſer qu'on a ſcandaliſé les impies mêmes. Nous ſommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'en impoſer aux libertins, non pas par un caractere décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniere dont nous recevons leurs diſcours. Il faut avoir beaucoup d'eſprit pour cela ; cet état de neutralité eſt difficile : les gens du monde, qui haſardent tout, qui ſe livrent à toutes leurs ſaillies, qui, ſelon le ſuccès, les pouſſent ou les abandonnent, réuſſiſſent bien mieux.

Ce

Ce n'eſt pas tout. Cet état ſi heureux & ſi tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conſervons pas dans le monde. Dès que nous y paroiſſons, on nous fait diſputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere, à un homme qui ne croit pas en dieu ; la néceſſité du jeûne, à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame : l'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler, en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'état ; nous nous tourmentons nous-mêmes, pour faire recevoir des points de religion qui ne ſont point fondamentaux ; & nous reſſemblons à ce conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes ſujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux ou les ongles.

Le zele même que nous avons, pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés les devoirs de notre ſainte religion, eſt ſouvent dangereux : & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur, nommé Théodoſe, fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville, même les femmes & les enfans : s'étant enſuite préſenté pour entrer dans une égliſe, un évêque, nommé Ambroiſe, lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un ſacrilege ; &, en cela, il fit une action héroïque. Cet empereur, ayant enſuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, étant admis dans l'égliſe, alla ſe placer parmi les prêtres ; le même évêque l'en fit ſortir : &, en cela, il fit l'action d'un fanatique ; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zele. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres ?

De Paris, le 1 *de la lune de Rébiab*, 1, 1714.

LETTRE LXII.

ZÉLIS à ÚSBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſeptieme année, j'ai cru qu'il étoit temps de la faire paſſer dans les appartemens intérieurs du ſerrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne ſçauroit, de trop bonne heure, priver une jeune perſonne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les ſacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorſqu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux; qui, les condamnant au ſerrail plutôt qu'elles ne les y conſacrent, leur font embraſſer violemment une maniere de vie qu'elles auroient dû leur inſpirer. Faut-il tout attendre de la force de la raiſon, & rien de la douceur de l'habitude?

C'eſt en vain que l'on nous parle de la ſubordination où la nature nous a miſes : ce n'eſt pas aſſez de nous la faire ſentir; il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous ſoutienne dans ce temps critique où les paſſions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : ſi nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais, quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent auſſi loin d'eux que ſi nous en étions à cent mille lieues.

La nature, induſtrieuſe en faveur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que nous fuſſions

des inſtrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer, ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même où tu me retiens, je ſuis plus libre que toi. Tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouiſſe de tes inquiétudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie, tes chagrins, ſont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek : fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur, en aſſurant le tien ; & ſçache que je ne redoute rien que ton indifférence.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

Je crois que tu veux paſſer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante ; que tu y trouves une ſociété qui te convient, que tu y raiſonnes tout à ton aiſe : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je mene à peu près la même vie que tu

à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au ſerrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuſe dans la ſuite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ſerrail, qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque, l'homme le plus ſévere que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire abſolu. On n'y entendoit parler ni de diviſions, ni de querelles: un ſilence profond regnoit partout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure: elles entroient dans le bain tour à tour, elles en ſortoient au moindre ſigne que nous leur en faiſions: le reſte du temps, elles étoient preſque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une regle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables: le moindre refus d'obéir étoit puni ſans miſéricorde. Je ſuis, diſoit-il, eſclave; mais je le ſuis d'un homme qui eſt votre maître & le mien; & j'uſe du pouvoir qu'il m'a donné ſur vous: c'eſt lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître, qu'elles n'y fuſſent appellées; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées ſans ſe plaindre. Enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce ſerrail tranquille, j'étois mille fois plus reſpecté que je ne le ſuis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté; il parla de moi à mon maître, comme d'un homme capable de travailler ſelon ſes vues, & de lui ſuccéder dans le poſte qu'il rempliſſoit: il ne fut point étonné de ma grande jeuneſſe; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans ſa confiance, qu'il ne faiſoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis ſi longtemps. C'eſt ſous ce grand maître que j'appris l'art dif-

ficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai ſous lui le cœur des femmes : il m'apprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit à me les voir conduire juſqu'au dernier retranchement de l'obéiſſance ; il les faiſoit enſuite revenir inſenſiblement, & vouloit que je paruſſe, pour quelque temps, plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens où il les trouvoit tout près du déſeſpoir, entre les prieres & les reproches : il ſoutenoit leurs larmes ſans s'émouvoir, & ſe ſentoit flatté de cette eſpece de triomphe. Voilà, diſoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarraſſe pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi ſes fideles eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit ?

Il avoit non-ſeulement de la fermeté, mais auſſi de la pénétration. Il liſoit leurs penſées & leurs diſſimulations ; leurs geſtes étudiés, leur viſage feint ne lui déroboient rien. Il ſçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus ſecretes. Il ſe ſervoit des unes pour connoître les autres, & il ſe plaiſoit à récompenſer la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorſqu'elles étoient averties, l'eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de ſon maître ſur celles qu'il avoit en vue ; & cette diſtinction étoit la récompenſe de quelque ſecret révélé. Il avoit perſuadé à ſon maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laiſſât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique ſeigneur, dans un ſerrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perſe.

Laiſſe-moi les mains libres : permets que je me faſſe obéir : huit jours remettront l'ordre dans le ſein de la confuſion : c'eſt ce que ta gloire demande, & que ta ſûreté exige.

De ton ſerrail d'Iſpahan, le 9 de la lune de Rébiab, 1, 1714.

LETTRE LXV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ſerrail d'Iſpahan.

J'APPRENDS que le ſerrail eſt dans le déſordre, & qu'il eſt rempli de querelles & de diviſions inteſtines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes ; étoit-ce pour me tromper ?

C'eſt vous qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand eunuque ; ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſçais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre conſidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand ſujet de ſe plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état ? N'eſt-ce pas à lui que, pendant mon abſence, votre vertu eſt confiée ? C'eſt un tréſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire. Mais ces mépris, que vous lui témoignez, ſont voir que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie ; & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejetter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos. Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis votre époux.

De Paris, le 5 de la lune de Chahban, 1714.

LETTRE LXVI.

*RICA à ***.*

ON s'attache ici beaucoup aux ſciences, mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme philoſophe, n'oſe rien nier comme théologien; cet homme contradictoire eſt toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'eſt d'avoir de l'eſprit; & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit; c'eſt de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé : la nature ſembloit avoir ſagement pourvu à ce que les ſottiſes des hommes fuſſent paſſageres; & les livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures; il veut que ſa ſottiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu, & qu'elle ſçache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous les côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces ouvriers d'imprimerie, qui rangent des caracteres, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux; & il me ſemble que c'eſt une eſpece de profanation, de tirer les pieces qui les compoſent du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Qu'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais, je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un

habile homme! Vous venez dans ma bibliotheque; & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas: c'eſt un beau chef-d'œuvre!

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la ſcience univerſelle: mais il m'a rompu la tête, ſans m'avoir rien appris. Adieu.

De Paris, le 8 de la lune de Chabban, 1714.

LETTRE LXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

TROIS vaiſſeaux ſont arrivés ici ſans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade? ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien, que ſera-ce au milieu de la Perſe, & dans le ſein de ta famille? Mais peut-être que je me trompe: tu es aſſez aimable pour trouver par-tout des amis; le cœur eſt citoyen de tous les pays; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue; je reſpecte les anciennes amitiés; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été, j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie: j'ai eu le même empreſſement pour les gens vertueux; la même compaſſion, ou plutôt la même tendreſſe pour les malheureux; la même eſtime pour ceux que la proſpérité n'a point aveuglés. C'eſt mon caractere, Usbek: par-tout où je trouverai des hommes, je me choiſirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur: c'eſt l'ame de la pro-

bité même. Des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes : &, quoiqu'il cherche la vie obſcure, il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes lettres; je remarque que cela lui fait plaiſir, & je vois déja que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE

D'APHÉRIDON & D'ASTARTÉ.

Je ſuis né parmi les Guebres, d'une religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur : mes yeux s'attachoient toujours ſur elle; &, lorſqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere, étonné d'une ſi forte ſympathie, auroit bien ſouhaité de nous marier enſemble, ſelon l'ancien uſage des Guebres, introduit par Cambyſe; mais la crainte des mahométans, ſous le joug deſquels nous vivons, empêche ceux de notre nation de penſer à ces alliances ſaintes, que notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet, & qui ſont des images ſi naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de ſuivre mon inclination & la ſienne, réſolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naiſſante, mais qui étoit déja à ſon dernier période : il prétexta un voyage, & m'emmena avec lui, laiſſant ma ſœur entre les mains d'une de ſes parentes; car ma mere étoit morte depuis deux

ans. Je ne vous dirai point quel fut le déſeſpoir de cette ſéparation : j'embraſſai ma ſœur toute baignée de larmes, mais je n'en verſai point : car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa & s'en retourna chez lui.

Quelque temps après, j'appris que, par le crédit d'un de ſes amis, il avoit fait entrer ma ſœur dans le beiram du roi, où elle étoit au ſervice d'une ſultane. Si l'on m'avoit appris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car, outre que je n'eſpérois plus de la revoir, ſon entrée dans le beiram l'avoit rendue mahométane ; & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant, ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Iſpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-je, la colere de dieu & du ſoleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que ſi vous aviez ſouillé les élémens, puiſque vous avez ſouillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que dieu vous faſſe ſentir ! A ces mots, je ſortis : &, pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les murailles du beiram, & conſidérer le lieu où ma ſœur pouvoit être ; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen ma ſœur ſortit du ſerrail, & prit, avec ſon eunuque, une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler, l'eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours ſous divers prétextes. Enfin, j'entrai dans ſon beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une ja-

louſie : des yeux de lynx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au ſon de ſa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis ſi près, & ſi éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle verſa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes ; mais je le traitai comme le dernier des eſclaves. Il fut bien embarraſſé, quand il vit que je parlai à ma ſœur une langue qui lui étoit inconnue ; c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt notre langue ſacrée. Quoi, ma ſœur ! lui dis-je, eſt-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres ? Je ſçais qu'en entrant au beiram, vous avez dû faire profeſſion du mahométiſme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pu conſentir, comme votre bouche, à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous, cette religion qui nous doit être ſi chere ? pour un miſérable encore flétri des fers qu'il a portés ; qui, s'il étoit homme, ſeroit le dernier de tous. Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, eſt mon mari : il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît ; & je ſerois auſſi la derniere des femmes, ſi.... Ah, ma ſœur ! lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'eſt ni votre époux, ni ne peut l'être : ſi vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Hélas ! dit-elle, que cette religion ſe montre à moi de loin ! A peine en ſçavois-je les préceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toujours ; que, depuis ce temps-là, je n'ai eu que de fauſſes joies ; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour que je n'aie penſé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'eſpérance de vous revoir. Mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore ! je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari frémit de rage & de jalouſie : je ne vous verrai plus ; je vous parle

ſans doute pour la derniere fois de ma vie : ſi cela étoit, mon frere, elle ne ſeroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit; &, ſe voyant hors d'état de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après, je demandai à voir ma ſœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais, outre que ces ſortes de maris n'ont pas ſur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit ſi éperduement ma ſœur, qu'il ne ſçavoit lui rien refuſer. Je la vis encore dans le même lieu & ſous les mêmes voiles, accompagnée de deux eſclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliere. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verrouils & ces grilles, ces miſérables gardiens qui vous obſervent, me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouiſſoient vos ancêtres? Votre mere, qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari, pour garant de ſa vertu, que ſa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle; & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat dont vous ſemblez jouir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuſe égalité, qui fait l'honneur de votre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes, non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah, mon frere! dit-elle, reſpectez mon époux, reſpectez la religion que j'ai embraſſée : ſelon cette religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur! lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable, cette religion? Ah! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire : &, ſi mes doutes..... A ces mots, elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés, quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une religion qui vous rend malheureuſe

dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſpérance pour l'autre ? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe, & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont les commencemens ne ſont point connus ; que ce n'eſt que le haſard qui y a introduit le mahométiſme ; que cette ſecte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens mages. Tranſportez-vous dans ces ſiecles reculés : tout vous parlera du magiſme, & rien de la ſecte mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que dieu ; au lieu que vous adorez encore le ſoleil, les étoiles, le feu, & même les élémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris, parmi les muſulmans, à calomnier notre ſainte religion. Nous n'adorons ni les aſtres, ni les élémens, & nos peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices. Ils leur ont ſeulement rendu un culte religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifeſtations de la divinité. Mais, ma ſœur, au nom de dieu qui nous éclaire, recevez ce livre ſacré que je vous porte ; c'eſt le livre de notre légiſlateur Zoroaſtre : liſez-le ſans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le liſant : ſouvenez-vous de vos peres, qui ont ſi long-temps honoré le ſoleil dans la ville ſainte de Balk ; & enfin ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point ; j'attendis, dans le ſilence, l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par un Guebre. J'ai long-temps combattu : mais, dieux ! que l'amour leve de difficultés ! Que je ſuis ſoulagée ! Je ne

crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en eſt légitime. Ah ! que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez ſçu rompre les chaînes que mon eſprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment, je me donne à vous: faites voir, par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce préſent vous eſt cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embraſſer, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je ſentis à ces paroles : je me crus & je me vis en effet, en un inſtant, le plus heureux de tous les hommes : je vis preſque accomplir tous les deſirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue ſi laborieuſe. Mais, quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je trouvai que je n'étois pas ſi près de mon bonheur, que je me l'étois figuré tout à coup, quoique j'euſſe ſurmonté le plus grand de tous les obſtacles. Il falloit ſurprendre la vigilance de ſes gardiens; je n'oſois confier à perſonne le ſecret de ma vie : je n'avois que ma ſœur, elle n'avoit que moi : ſi je manquois mon coup, je courois riſque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que ſon pere lui avoit laiſſée, & que je mettrois dedans une lime, pour ſcier les jalouſies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue, & une corde nouée pour deſcendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits, ſous cette fenêtre, attendre qu'elle pût exécuter ſon deſſein. Je paſſai quinze nuits entieres ſans voir perſonne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le temps favorable. Enfin, la ſeizieme, j'entendis une ſcie qui travailloit : de temps en temps l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde ; elle ſe laiſſa aller, & gliſſa dans mes bras. Je ne connus plus le danger, & je reſtai longtemps ſans bouger de-là : je la conduiſis hors de la ville,

où

où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai, avec toute la promptitude imaginable, d'un lieu qui pouvoit nous être ſi funeſte. Nous arrivâmes avant le jour chez un guebre, dans un lieu déſert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ſes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui ; &, par ſon conſeil, nous entrâmes dans une épaiſſe forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, juſqu'à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté, ſans témoins, nous répétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toujours, attendant l'occaſion que quelque prêtre guebre pût faire la cérémonie du mariage preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui dis-je, que cette union eſt ſainte ! la nature nous avoit unis, notre ſainte loi va nous unir encore. Enfin, un prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe. Il fit, dans la maiſon du payſan, toutes les cérémonies du mariage : Il nous bénit, & nous ſouhaita mille fois toute la vigueur de Guſtaſpe, & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après, nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais, comme mon argent alloit finir, & que je craignois la miſere pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non ſeulement inutile, mais funeſte : car, ayant trouvé d'un côté tous nos biens confiſqués, de l'autre mes parens preſque dans l'impuiſſance de me ſecourir, je ne rapportai d'argent préciſément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon déſeſpoir ! je ne trouvai plus ma ſœur. Quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incurſion dans la ville où elle étoit ; &, comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des juifs qui alloient en Turquie, & ne laiſſerent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je ſuivis ces juifs, & les joignis à trois lieues de-là : mes prieres, mes lar-

mes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente tomans, & ne ſe relâcherent jamais d'un ſeul. Après m'être adreſſé à tout le monde, avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens, je m'adreſſai à un marchand arménien ; je lui vendis ma fille, & me vendis auſſi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma ſœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma ſœur, & je puis vous embraſſer ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle ; vous vous êtes vendu ? Oui, lui dis-je. Ah, malheureux ! qu'avez-vous fait ? N'étois-je pas aſſez infortunée, ſans que vous travaillaſſiez à me le rendre davantage ? Votre liberté me conſoloit, & votre eſclavage va me mettre au tombeau. Ah, mon frere ! que votre amour eſt cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ? Je l'ai vendue auſſi, lui, dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon maître, & ma ſœur y arriva preſque auſſi-tôt que moi ; elle ſe jetta à ſes genoux. Je vous demande, dit-elle, la ſervitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi ; vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il ſe fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux ! dit-elle, as-tu penſé que je puſſe accepter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront, ſi vous nous ſéparez. Je me donne à vous, payez-moi : peut-être que cet argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'oſe vous demander. Il eſt de votre intérêt de ne nous point ſéparer : comptez que je diſpoſe de ſa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs. Servez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que, dans un an, je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition. Si, lorſque vous ſerez libres, vous êtes auſſi heureux que vous le méritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que

vous me ſatisferez de la perte que je ſouffrirai. Nous embraſſâmes tous deux ſes genoux, & le ſuivîmes dans ſon voyage. Nous nous ſoulagions l'un & l'autre dans les travaux de la ſervitude, & j'étois charmé lorſque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma ſœur.

La fin de l'année arriva; notre maître tint ſa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là, je trouvai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec ſuccès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent enſuite à Smyrne, où je m'établis. J'y vis depuis ſix ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce ſociété du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été aſſez heureux pour retrouver le marchand arménien, à qui je dois tout; & je lui ai rendu des ſervices ſignalés.

De Smyrne, le 27 de la lune de Gemmadi, 2, 1714.

LETTRE LXVIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe, qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de bien des choſes, je lui dis : Monſieur, il me paroît que votre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez, répondit-il : de la maniere dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais quoi ? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé de choſes qui ne ſont point intéreſſantes ? Vous avez raiſon ; ces choſes ne ſont point intéreſſantes, car nous nous y intéreſſons ſi

peu que rien ; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la choſe d'une maniere ſi dégagée, je continuai, & lui dis : Monſieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois ; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus beſoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliotheque, & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laiſſa que mon livre de raiſon. Ce n'eſt pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine ſcience. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix ? Preſque tous les cas ſont hypothétiques, & ſortent de la regle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir ? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix, ſi elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer, ſi on ne les ſçait pas ? Si vous connoiſſiez le palais, reprit le magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui ſont les avocats : ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité ; il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre, & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillés à la légere, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dents.

De Paris, le 13 *de la lune de Chabban*, 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus métaphyſicien que je ne l'étois : cela eſt pourtant; & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoſophie.

Les philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être ſouverainement parfait; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet ſans ſe détruire.

Les poëtes d'occident diſent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déeſſe de la beauté, aſſembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus agréable, dont il fit un tout pour reſſembler à la plus belle de toutes les déeſſes. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune; qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere, il auroit paſſé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'eſt jamais limité que par lui-même; il eſt lui-même ſa néceſſité. Ainſi, quoique dieu ſoit tout-puiſſant, il ne peut pas violer ſes promeſſes, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuiſſance n'eſt pas dans lui, mais dans les choſes relatives; & c'eſt la raiſon pourquoi il ne peut pas changer l'eſſence des choſes.

Ainſi, il n'y a point ſujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient oſé nier la preſcience infinie

de dieu; ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la métaphyſique s'y prête merveilleuſement. Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que dieu prévoie les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres; parce que ce qui n'eſt point arrivé n'eſt point, &, par conſéquent, ne peut être connu; car le rien, qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle : car, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action qui la détermine n'eſt point en elle.

L'ame eſt l'ouvriere de ſa détermination : mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment dieu pourroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture, ce qui eſt contradictoire avec la preſcience infinie : ou bien il les verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe qui les produiroit de même; ce qui eſt plus contradictoire : car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition; &, dans le fait, elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais, quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir, ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter : c'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer. Mais, quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toujours;

parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant, par ſes décrets, les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon, dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons : un monárque ignore ce que ſon ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere ; & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue : Dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des eſprits ; & il ſemble que ce ſoit la premiere vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte abſurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin, un tel être peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires ? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſçu la priſe de Bagdat, diſoit à un autre : je vous donne cent tomans, ſi Bagdat n'eſt pas pris. Ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

Mon cher Rhédi, pourquoi tant de phyloſophie ? Dieu eſt ſi haut, que nous n'appercevons pas même ſes nuages. Nous ne le connoiſſons bien que dans ſes préceptes. Il eſt immenſe, ſpirituel, infini. Que ſa grandeur nous ramene à notre foibleſſe. S'humilier toujours, c'eſt l'adorer toujours.

De Paris, le dernier de la lune de Chabban, 1714.

LETTRE LXX.

ZÉLIS à USBEK.

A Paris.

SOLIMAN, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premieres cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon eunuque, & couverte, ſelon la coutume, depuis la tête juſqu'aux pieds. Mais, dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre, pour accommoder l'affaire ; &, après bien de la réſiſtance, Soliman convint de faire un petit préſent à ſon gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent, & l'on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence : mais, une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure. Il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les peres ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement, je crois que j'en mourrois de douleur.

Du ſerrail de Fatmé, le 9 de la lune de Gemmadi, 1, 1714.

LETTRE LXXI.

USBEK à ZÉLIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles ſoient clairement établies par leurs livres ſacrés, & que leur ancien légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix eunuques pour la garder : qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du ſerrail où elle eſt deſtinée : qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorés, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes ! Et, pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire !

De Paris, le 5 de la lune de Chalval, 1714.

LETTRE LXXII.

RICA à IBBEN.

*A ***.*

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure, il décida trois queſtions de morale, quatre problêmes hiſtoriques, & cinq points de phyſique. Je n'ai jamais vu un déciſionnaire ſi univerſel; ſon eſprit ne fut jamais ſuſpendu par le moindre doute. On laiſſa les ſciences; on parla des nouvelles du temps : il décida ſur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perſe : mais, à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé ſur l'autorité de meſſieurs Tavernier & Chardin. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, quel homme eſt-ce là? Il connoîtra tout à l'heure les rues d'Iſpahan mieux que moi! Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laiſſai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8 *de la lune de Zilcadé*, 1715.

LETTRE LXXIII.

*RICA à ***.*

J'AI oui parler d'une eſpece de tribunal, qu'on appelle l'académie Françoiſe. Il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde; car on dit qu'auſſi-tôt qu'il a

décidé, le peuple caſſe ſes arrêts, & lui impoſe des loix qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer ſon autorité, il donna un code de ſes jugemens. Cet enfant de tant de peres étoit preſque vieux quand il naquit; &, quoiqu'il fût légitime, un bâtard, qui avoit déja paru, l'avoit preſque étouffé dans ſa naiſſance.

Ceux qui le compoſent n'ont d'autres fonctions que de jaſer ſans ceſſe : l'éloge va ſe placer, comme de lui-même, dans leur babil éternel; &, ſitôt qu'ils ſont initiés dans ſes myſteres, la fureur du panégyrique vient les ſaiſir, & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores & d'anthiteſes : tant de bouches ne parlent preſque que par exclamation : ſes oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en eſt pas queſtion : il ſemble qu'il ſoit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds; car le temps, qui eſt ſon fléau, l'ébranle à tous les inſtans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides; je ne t'en dirai rien, & je laiſſe décider cela à ceux qui le ſçavent mieux que moi.

Voilà des biſarreries, ***, que l'on ne voit point dans notre Perſe. Nous n'avons point l'eſprit porté à ces établiſſemens ſinguliers & biſarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes ſimples, & nos manieres naïves.

De Paris, le 27 de la lune de Zilhagé, 1715.

LETTRE LXXIV.

USBEK à RICA.

A ***.

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris ; je vous mene à préſent chez un grand ſeigneur, qui eſt un des hommes du royaume qui repréſente le mieux.

Que veut dire cela, monſieur, eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable que les autres? Non, me dit-il. Ah! j'entends : il fait ſentir, à tous les inſtans, la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'approchent : ſi cela eſt, je n'ai que faire d'y aller ; je la lui paſſe toute entiere, & je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : & je vis un petit homme ſi fier ; il prit une priſe de tabac avec tant de hauteur, il ſe moucha ſi impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il careſſa ſes chiens d'une maniere ſi offenſante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah, bon dieu! dis-je en moi-même, ſi, lorſque j'étois à la cour de Perſe, je repréſentois ainſi, je repréſentois un grand ſot! Il auroit fallu, Rica, que nous euſſions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites inſultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils ſçavoient bien que nous étions au-deſſus d'eux ; &, s'ils l'avoient ignoré ; nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire reſpecter, nous faiſions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurciſſent toujours, ils nous trouvoient ſenſibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-deſſus d'eux ; nous deſcendions juſqu'à leurs beſoins.

Mais, lorſqu'il falloit ſoutenir la majeſté du prince dans les cérémonies publiques ; lorſqu'il falloit faire reſpecter la nation aux étrangers ; lorſqu'enfin, dans les occaſions périlleuſes, il falloit animer les ſoldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions deſcendus ; nous ramenions la fierté ſur notre viſage ; & l'on trouvoit quelquefois que nous repréſentions aſſez bien.

De Paris, le 10 *de la lune de Saphar*, 1715.

LETTRE LXXV.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

IL faut que je te l'avoue : je n'ai point remarqué, chez les chrétiens, cette perſuaſion vive de leur religion, qui ſe trouve parmi les muſulmans. Il y a bien loin, chez eux, de la profeſſion à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La religion eſt moins un ſujet de ſanctification, qu'un ſujet de diſputes, qui appartient à tout le monde. Les gens de cour, les gens de guerre, les femmes même, s'élevent contre les eccléſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminés par raiſon, & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fauſſeté de cette religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebelles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoué avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai plus ou moins

d'eſprits animaux, que mon eſtomac digere bien ou mal, que l'air que je reſpire eſt ſubtil ou groſſier, que les viandes dont je me nourris ſont légeres ou ſolides, je ſuis ſpinoſiſte, ſocinien, catholique, impie, ou dévot. Quand le médecin eſt auprès de mon lit, le confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la religion de m'affliger, quand je me porte bien; mais je lui permets de me conſoler quand je ſuis malade : lorſque je n'ai plus rien à eſpérer d'un côté, la religion ſe préſente, & me gagne par ſes promeſſes; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſpérance.

Il y a long-temps que les princes chrétiens affranchirent tous les eſclaves de leurs états; parce que, diſent-ils, le chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaiſſoient par-là les ſeigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont enſuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des eſclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de religion qui les touchoient tant. Que veux-tu que je te diſe? Vérité dans un temps, erreur dans un autre. Que ne faiſons-nous comme les chrétiens? Nous ſommes bien ſimples de refuſer des établiſſemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux *, parce que l'eau n'y eſt pas aſſez pure pour nous laver; ſelon les principes du ſaint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puiſſant, qui a envoyé Hali ſon grand prophete, de ce que je profeſſe une religion qui ſe fait préférer à tous les intérêts humains, & qui eſt pure comme le ciel, dont elle eſt deſcendue.

De Paris, le 13 *de la lune de Saphar*, 1715.

---

* Les mahométans ne ſe ſoucient point de prendre Veniſe, parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

LETTRE LXXVI.

USBEK à ſon ami IBBEN.

A Smyrne.

LES loix ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainſi dire, une ſeconde fois; ils ſont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines, & me priver cruellement d'un remede qui eſt en mes mains?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une ſociété dont je conſens de n'être plus? que je tienne, malgré moi, une convention qui s'eſt faite ſans moi? La ſociété eſt fondée ſur un avantage mutuel: mais, lorſqu'elle me devient onéreuſe, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre, lorſqu'elle ne l'eſt plus: la cauſe ceſſe; l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le prince veut-il que je ſois ſon ſujet, quand je ne retire point les avantages de la ſujétion? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon déſeſpoir? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

Je ſuis obligé de ſuivre les loix, quand je vis ſous les loix: mais, quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence. Dieu a uni votre ame avec votre corps; & vous l'en ſéparez: vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui réſiſtez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence, lorſque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres loix du mouvement, c'eſt-à-dire, les loix de la création & de la conſervation, avoient faite ronde ? Non, ſans doute : je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné : &, en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'oppoſe à la providence.

Lorſque mon ame ſera ſéparée de mon corps y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers. Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite, & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque choſe ? & que les ouvrages de dieu ſoient moins grands, ou plutôt moins immenſes ?

Penſez-vous que mon corps, devenu un épi de bled, un ver, un gazon, ſoit changé en un ouvrage de la nature, moins digne d'elle ? & que mon ame, dégagée de tout ce qu'elle avoit de terreſtre, ſoit devenue moins ſublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que notre orgueil. Nous ne ſentons point notre petiteſſe ; & malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantiſſement d'un être auſſi parfait que nous, dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde ; que dis-je ! tous les hommes enſemble, cent millions de têtes comme la nôtre, ne ſont qu'un atome ſubtil & délié, que dieu n'apperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

De Paris, le 15 de la lune de Saphar, 1715.

LET-

LETTRE LXXVII.

IBBEN à USBEK.

A Paris.

MON cher Usbek, il me ſemble que, pour un vrai muſulman, les malheurs ſont moins des châtimens que des menaces. Ce ſont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenſes. C'eſt le temps des proſpérités qu'il faudroit abréger. Que ſervent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux, indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il eſt la félicité même?

Si un être eſt compoſé de deux êtres, & que la néceſſité de conſerver l'union marque plus la ſoumiſſion aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuſe : ſi cette néceſſité de conſerver l'union eſt un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

De Smyrne, le dernier jour de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXVIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici : je crois que tu ſeras bien aiſe de la voir.

Je parcours, depuis ſix mois, l'Eſpagne & le Portu-

gal; & je vis parmi des peuples qui, mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux nations: elle ſe manifeſte principalement de deux manierés; par les lunettes, & par la mouſtache.

Les lunettes font voir démonſtrativement que celui qui les porte eſt un homme conſommé dans les ſciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vue en eſt affoiblie : & tout nez, qui en eſt orné ou chargé, peut paſſer, ſans contredit, pour le nez d'un ſçavant.

Quant à la mouſtache, elle eſt reſpectable par elle-même, & indépendamment des conſéquences; quoiqu'on ne laiſſe pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités, pour le ſervice du prince & l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes * : car, ſe trouvant avoir beſoin d'argent, il ſe coupa une de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille piſtoles ſur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves & flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil: auſſi en ont-ils. Ils le fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Eſpagne & du Portugal ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lorſqu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont pas originaires de ceux à qui l'inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiecles d'embraſſer la religion chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattés, lorſqu'ils conſiderent qu'ils ont le ſublime mérite d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu, dans le ſerrail du grand ſeigneur, de ſultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint,

* Jean de Caſtro.

lorſqu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſés. Un homme de cette conſéquence, une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors du monde; & ne ſe réſoudroit jamais, par une vile & méchanique induſtrie, de compromettre l'honneur & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſçavoir que, lorſqu'un homme a un certain mérite en Eſpagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante guittare, il ne travaille plus : ſon honneur s'intéreſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour obtient préciſément la moitié plus de conſidération qu'un autre qui n'en reſte que cinq, parce que c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquillité philoſophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur; car ils ſont toujours amoureux. Ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes; & tout Eſpagnol qui n'eſt pas enrhumé ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premiérement dévots, & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un ſoldat criblé de coups, ou d'un magiſtrat décrépit : mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux, ou un robuſte Franciſcain qui les éleve.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le ſein découvert : mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, & qu'on les ſurprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rigueurs de l'amour ſont cruelles; elles le ſont encore plus pour les Eſpagnols. Les femmes les guériſſent de leurs peines; mais elles ne font que leur en faire changer; & il leur reſte ſouvent un long & fâcheux ſouvenir d'une paſſion éteinte.

Ils ont de petites politeſſes, qui, en France, paroîtroient mal placées : par exemple, un capitaine ne bat

jamais ſon ſoldat, ſans lui en demander permiſſion; & l'inquiſition ne fait jamais brûler un juif, ſans lui faire ſes excuſes.

Les Eſpagnols qu'on ne brûle pas paroiſſent ſi attachés à l'inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter. Je voudrois ſeulement qu'on en établît une autre; non pas contre les hérétiques, mais contre les héréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux ſept ſacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénerent; & qui ſont ſi dévots, qu'ils ſont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliotheques, les romans d'un côté, & les ſcholaſtiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé, par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs livres qui ſoit bon eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenſes dans le nouveau monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur propre continent : il y a, ſur leurs rivieres, tel pont qui n'a pas encore été découvert, & dans leurs montagnes des nations qui leur ſont inconnues. *

Ils diſent que le ſoleil ſe leve & ſe couche dans leur pays : mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées déſertes.

Je ne ſerois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Eſpagnol qui voyageroit en France; je crois qu'il vengeroit bien ſa nation. Quel vaſte champ pour un homme flegmatique & penſif! Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris :

Il y a ici une maiſon où l'on met les fous : on croi-

---

* Las Baruecas.

roit d'abord qu'elle eſt la plus grande de la ville ; non : le remede eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voiſins, enferment quelques fous dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon Eſpagnol. Adieu, mon cher Usbek.

De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715.

LETTRE LXXIX.

LE GRAND EUNUQUE NOIR à USBEK.

A Paris.

HIER des Arméniens menerent au ſerrail une jeune eſclave de Circaſſie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens ſecrets, je la déshabillai, je l'examinai avec les regards d'un juge : &, plus je l'examinai, plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale ſembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qui lui en coûtoit pour obéir : elle rougiſſoit de ſe voir nue, même devant moi, qui, exempt des paſſions qui peuvent alarmer la pudeur, ſuis inanimé ſous l'empire de ce ſexe ; & qui, miniſtre de la modeſtie, dans les actions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards, & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me proſternai à ſes pieds, je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu poſſedes plus de beautés, que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaiſir pour toi, de trouver, à ton retour, tout ce que la Perſe a de plus raviſſant ! & de voir, dans ton ſerrail, renaître les gra-

ces, à meſure que le temps & la poſſeſſion travaillent à les détruire!

Du ſerrail de Fatmé, le 1 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXX.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

DEPUIS que je ſuis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'eſt pas comme en Aſie, où les regles de la politique ſe trouvent partout les mêmes.

J'ai ſouvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de frais; de ſorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, eſt le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un gouvernement ſévere; le premier eſt préférable, puiſqu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans un état, les peines, plus ou moins cruelles, ne font pas que l'on obéiſſe plus aux loix. Dans les pays où les châtimens ſont modérés, on les craint comme dans ceux où ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toujours par degrés; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on eſt : huit jours de priſon, ou une légere amende, frappent autant l'eſprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur, que la perte d'un bras inti-

mide un Aſiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à ſa façon : le déſeſpoir de l'infamie vient déſoler un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de ſommeil à un Turc.

D'ailleurs, je ne vois pas que la police, la juſtice & l'équité ſoient mieux obſervées en Turquie, en Perſe, chez le Mogol, que dans les républiques de Hollande, de Veniſe, & dans l'Angleterre même : je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes, intimidés par la grandeur des châtimens, y ſoient plus ſoumis aux loix.

Je remarque, au contraire, une ſource d'injuſtice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince, qui eſt la loi même, moins maître que par-tout ailleurs.

Je vois que, dans ces momens rigoureux, il y a toujours des mouvemens tumultueux, où perſonne n'eſt le chef : & que, quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne pour la faire revenir :

Que le déſeſpoir même de l'impunité, confirme le déſordre, & le rend plus grand :

Que, dans ces états, il ne ſe forme point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſéduction.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y ſoient préparés par de grandes cauſes : au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, ſouvent auſſi imprévue de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Lorſqu'Oſman, empereur des Turcs, fut dépoſé, aucun de ceux qui commirent cet attentat ne ſongeoit à le commettre : ils demandoient ſeulement, en ſupplians, qu'on leur fît juſtice ſur quelque grief : une voix, qu'on n'a jamais connue, ſortit de la foule par haſard ; le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut empereur.

De Paris, le 2 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXI.

NARGUM, envoyé de Perſe en Moſcovie, à USBEK.

A Paris.

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des Tartares par la gloire, ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'univers : tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir : il eſt également le fondateur & le deſtructeur des empires : dans tous les temps, il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéiſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le trône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ; & ils dominent ſur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler des temps plus reculés, c'eſt d'eux que ſont ſortis quelques-uns des peuples qui ont renverſé l'empire Romain.

Qu'eſt-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaiſon de celles de Genghiſcan ?

Il n'a manqué à cette victorieuſe nation que des hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſevelies dans l'oubli ! que d'empires par eux fondés dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuſe nation, uniquement occu-

pée de ſa gloire préſente, ſûre de vaincre dans tous les temps, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir par la mémoire de ſes conquêtes paſſées.

De Moſcow, le 4 de la lune de Rébiab, 1, 1715.

LETTRE LXXXII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

QUOIQUE les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de dervis taciturnes, qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils ſe coupent la langue en entrant dans le couvent : & on ſouhaiteroit fort que tous les autres dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſçavent parler ſans rien dire ; & qui amuſent une converſation pendant deux heures de temps, ſans qu'il ſoit poſſible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes de gens ſont adorés des femmes : mais ils ne le ſont pas tant que d'autres, qui ont reçu de la nature l'aimable talent de ſourire à propos, c'eſt-à-dire, à chaque inſtant, & qui portent la grace d'une joyeuſe approbation ſur tout ce qu'ils diſent.

Mais ils ſont au comble de l'eſprit, lorſqu'ils ſçavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choſes les plus communes.

J'en connois d'autres qui ſe ſont bien trouvés d'introduire dans les converſations des choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde,

leur tabatiere, leur canne, & leurs gants. Il eſt bon de commencer de la rue à ſe faire écouter par le bruit du carroſſe, & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reſte du diſcours : &, quand l'exorde eſt beau, il rend ſupportables toutes les ſottiſes qui viennent enſuite, mais qui, par bonheur, arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens, dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon ſens ne brille gueres devant eux.

De Paris, le 6 de la lune de Rébiab, 2, 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

S'IL y a un dieu, mon cher Rhédi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car, s'il ne l'étoit pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La juſtice eſt un rapport de convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce rapport eſt toujours le même, quelque être qui le conſidere, ſoit que ce ſoit dieu, ſoit que ce ſoit un ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : ſouvent même, lorſqu'ils les voient, ils s'en éloignent ; & leur intérêt eſt toujours ce qu'ils voient le mieux. La juſtice éleve ſa voix ; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont intérêt de les commettre, & qu'ils préferent leur propre ſatisfaction à celle des autres. C'eſt toujours par

un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuitement : il faut qu'il y ait une raiſon qui détermine ; & cette raiſon eſt toujours une raiſon d'intérêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que dieu faſſe rien d'injuſte : dès qu'on ſuppoſe qu'il voit la juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car, comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même, il ſeroit le plus méchant de tous les êtres, puiſqu'il le ſeroit ſans intérêt.

Ainſi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la juſtice ; c'eſt-à-dire, faire nos efforts pour reſſembler à cet être dont nous avons une ſi belle idée, & qui, s'il exiſtoit, ſeroit néceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penſer que la juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce ſeroit une vérité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourés d'hommes plus forts que nous : ils peuvent nous nuire de mille manieres différentes ; les trois quarts du temps, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous, de ſçavoir qu'il y a, dans le cœur de tous ces hommes, un principe intérieur qui combat en notre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes ?

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurés un moment de notre bien, de notre honneur, & de notre vie.

Toutes ces penſées m'animent contre ces docteurs qui repréſentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; &, dans leurs opinions contradictoires, le repréſentent, tantôt comme un être mauvais, tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte! Ce plaiſir, tout ſévere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon être autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au-deſſus des tigres & des ours. Oui, Rhédi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

De Paris, le 1 *de la lune de Gemmadi*, 1, 1715.

LETTRE LXXXIV.

RICA à ***.

Je fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'étois prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre.

Quel ſpectacle, de voir aſſemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne reſpirent que pour la défendre; & qui, ſe ſentant le même cœur, & non pas la même force, ne ſe plaignent que de l'impuiſſance où elles ſont de ſe ſacrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable, que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, obſerver une diſcipline auſſi exacte que s'ils y étoient contraints par la préſence d'un ennemi, chercher leur derniere ſatisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur eſprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire!

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fuſſent conſervés dans les temples, & écrits dans des regiſtres qui fuſſent comme la ſource de la gloire & de la nobleſſe.

De Paris, le 5 *de la lune de Gemmadi*, 1, 1715.

LETTRE LXXXV.

USBEK à MIRZA.

A Iſpahan.

TU ſçais, Mirza, que quelques miniſtres de Cha-Soliman avoient formé le deſſein d'obliger tous les Arméniens de Perſe de quitter le royaume, ou de ſe faire mahométans, dans la penſée que notre empire ſeroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces infideles.

C'étoit fait de la grandeur Perſane, ſi, dans cette occaſion, l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſçait comment la choſe manqua. Ni ceux qui firent la propoſition, ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conſéquences : le haſard fit l'office de la raiſon & de la politique, & ſauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Arméniens, on penſa détruire, en un ſeul jour, tous les négocians, & preſque tous les artiſans du royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres rois des Indes, ſes ſujets les plus induſtrieux, il auroit cru leur donner la moitié de ſes états.

Les perſécutions que nos mahométans zélés ont faites aux guebres, les ont obligés de paſſer en foule dans les Indes, & ont privé la Perſe de cette nation, ſi appliquée au labourage, & qui ſeule, par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſtérilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire : c'étoit de ruiner l'induſtrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même, & avec lui, par une ſuite né-

ceſſaire, cette même religion qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention, je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que, dans un état, il y ait pluſieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des religions tolérées ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence & leurs richeſſes, ils ſont portés à en acquérir par leur travail, & à embraſſer les emplois de la ſociété les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la ſociété, il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité?

Ce ſont des rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers : chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui déshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris & aux cenſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t-on toujours remarqué qu'une ſecte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'intérêt du prince de ſouffrir pluſieurs religions dans ſon état. Quand toutes les ſectes du monde viendroient s'y aſſembler, cela ne lui porteroit aucun préjudice; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avoue que les hiſtoires ſont remplies de guerres de religion : mais qu'on y prenne bien garde; ce n'eſt point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'eſt l'eſprit d'intolérance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de proſélytiſme, que les juifs ont pris des Egyptiens, qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie épidémique & populaire, aux mahométans & aux chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.

Car enfin, quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres, quand il n'en réſulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers, il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui me veut faire changer de religion ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer : il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être, pour l'empire du monde.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1, 1715.

LETTRE LXXXVI.

*RICA à ***.*

Il ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules. Le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme, le pere ſur ſes enfans, le maître ſur ſes eſclaves. La juſtice ſe mêle de tous leurs différends; & ſois ſûr qu'elle eſt toujours contre le mari jaloux, le pere chagrin, le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où ſe rend la juſtice. Avant d'y arriver, il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant : mais il devient lugubre, lorſqu'on entre dans les grandes ſalles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin, on entre dans le lieu ſacré, où ſe révelent tous les ſecrets des familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là, une fille modeſte vient avouer les tourmens d'une

virginité trop long-temps gardée, ſes combats, & ſa douloureuſe réſiſtance : elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; &, pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages qu'elle a faits à ſon époux, comme une raiſon d'en être ſéparée.

Avec une modeſtie pareille, une autre vient dire qu'elle ſe laſſe de porter le titre de femme, ſans en jouir : elle vient révéler les myſteres cachés dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre au regard des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat que les témoins rendent ſi difficile : épreuve auſſi flétriſſante pour la femme qui la ſoutient, que pour le mari qui y ſuccombe.

Un nombre infini de filles, ravies ou ſéduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités, de filles abuſées, d'amans infideles, & de maris chagrins.

Par la loi qui y eſt obſervée, tout enfant né pendant le mariage eſt cenſé être au mari : il a beau avoir de bonnes raiſons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui, & le ſoulage de l'examen & des ſcrupules.

Dans ce tribunal, on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu, par expérience, qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure : & cela eſt aſſez naturel ; car il y a très-peu d'eſprits juſtes, & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

De Paris, le 1 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1715.

LET-

LETTRE LXXXVII.

*RICA à ***.*

ON dit que l'homme eſt un animal ſociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excellence ; car il ſemble être fait uniquement pour la ſociété.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui non-ſeulement ſont ſociables, mais ſont eux-mêmes la ſociété univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peſte & de la famine. On demande, dans les écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux ; ils ſont une preuve de ce que les philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toujours empreſſés, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſéance de viſiter chaque jour le public en détail, ſans compter les viſites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble : mais, comme la voie en eſt trop abrégée, elles ſont comptées pour rien dans les regles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les portiers, on y trouveroit chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres ſuiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de condoléance, ou dans des félicitations de mariage. Le roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes ſujets, qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur

joie. Enfin, ils reviennent chez eux, bien fatigués, ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude, & on mit cette épitaphe ſur ſon tombeau : C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cens trente enterremens. Il s'eſt réjoui de la naiſſance de deux mille ſix cens quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a félicité ſes amis, toujours en des termes différens, montent à deux millions ſix cens mille livres ; le chemin qu'il a fait ſur le pavé, à neuf mille ſix cens ſtades ; celui qu'il a fait dans la campagne, à trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante ; il avoit un fonds tout fait de trois cens ſoixante-cinq contes ; il poſſédoit d'ailleurs, depuis ſon jeune âge, cent dix-huit apophtegmes tirés des anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin à la ſoixantieme année de ſon âge. Je me tais, voyageur ; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu ?

De Paris, le 3 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

A PARIS, regne la liberté & l'égalité. La naiſſance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnue. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon carroſſe.

Un grand ſeigneur eſt un homme qui voit le roi, qui parle aux miniſtres, qui a des ancêtres, des dettes

& des penſions. S'il peut, avec cela, cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perſe, il n'y a de grand, que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, ſe ſervent toujours des machines les plus ſimples.

La faveur eſt la grande divinité des François. Le miniſtre eſt le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillés de blanc : tantôt ſacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

De Paris le 9 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LE deſir de la gloire n'eſt point différent de cet inſtinct que toutes les créatures ont pour leur conſervation. Il ſemble que nous augmentons notre être, lorſque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'eſt une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient auſſi précieuſe que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne ſont pas également attachés à la vie, ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toujours gravée dans leur cœur; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette différence, qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de peuple à peuple.

On peut poſer pour maxime que, dans chaque état, le deſir de la gloire croît avec la liberté des ſujets, & diminue avec elle : la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude.

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perſe; auſſi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François, avec plaiſir & avec goût, ce que votre ſultan n'obtient de ſes ſujets qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſupplices & les récompenſes.

Auſſi, parmi nous, le prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a, pour le maintenir, des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréſor ſacré de la nation, & le ſeul dont le ſouverain n'eſt pas le maître, parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi, ſi un ſujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon prince, ſoit par quelque préférence, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte, ſur le champ, ſa cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La différence qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres, c'eſt que les unes, compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les autres ſe préſentent aux coups avec délices, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les républiques, & dans les pays où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacédémone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une ſtatue, une éloge, étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une ville priſe.

Là, un homme qui avoit fait une belle action ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même.

Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes qu'il ne reſſentît le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices, par celui de ſes concitoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme : mais c'eſt reſſembler aux dieux, que de contribuer au bonheur d'une ſociété entiere.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entiérement éteinte dans le cœur de vos Perſans, chez qui les emplois & les dignités ne ſont que des attributs de la fantaiſie du ſouverain ? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du prince, avec laquelle elles naiſſent & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'eſtime publique n'eſt jamais ſûr de ne pas être déshonoré demain : le voilà aujourd'hui général d'armée ; peut-être que le prince le va faire ſon cuiſinier, & qu'il ne lui laiſſera plus à eſpérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

De Paris, le 15 de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XC.

USBEK au même.

A Smyrne.

De cette paſſion générale que la nation Françoiſe a pour la gloire, il s'eſt formé, dans l'eſprit des particuliers, un certain je ne ſçais quoi, qu'on appelle point-d'honneur ; c'eſt proprement le caractere de chaque profeſſion : mais il eſt plus marqué chez les gens de guerre, & c'eſt le point-d'honneur par excellence. Il me ſeroit bien difficile de te faire ſentir ce que c'eſt ; car nous n'en avons point préciſément d'idée.

Autrefois les François, ſur-tout les nobles, ne ſuivoient gueres d'autres loix que celles de ce point-d'honneur :

elles régloient toute la conduite de leur vie; & elles étoient ſi ſéveres, qu'on ne pouvoit, ſans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfreindre, mais en éluder la plus petite diſpoſition.

Quand il s'agiſſoit de régler les différends, elles ne preſcrivoient gueres qu'une maniere de déciſion, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultés. Mais, ce qu'il y avoit de mal, c'eſt que ſouvent le jugement ſe rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéreſſées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre, il falloit qu'il entrât dans la diſpute, & qu'il payât de ſa perſonne, comme s'il avoit été lui-même en colere. Il ſe ſentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence ſi flatteuſe : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre piſtoles à un homme pour le ſauver de la potence, lui & toute ſa famille, ne faiſoit aucune difficulté d'aller riſquer pour lui mille fois ſa vie.

Cette maniere de décider étoit aſſez mal imaginée; car, de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre, il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les rois l'ont-ils défendu ſous des peines très-ſéveres : mais c'eſt en vain; l'honneur, qui veut toujours regner, ſe révolte, & il ne reconnoît point de loix.

Ainſi les François ſont dans un état bien violent : car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe venger quand il a été offenſé; mais, d'un côté, la juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe venge. Si l'on ſuit les loix de l'honneur, on périt ſur un échafaud; ſi l'on ſuit celles de la juſtice, on eſt banni pour jamais de la ſociété des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

De Paris, le 18 *de la lune de Gemmadi*, 2, 1715.

LETTRE XCI.

USBEK à RUSTAN.

A Iſpahan.

IL paroît ici un perſonnage traveſti en ambaſſadeur de Perſe, qui ſe joue inſolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François, des préſens que le nôtre ne ſçauroit donner à un roi d'Irimette ou de Géorgie : &, par ſa lâche avarice, il a flétri la majeſté des deux empires.

Il s'eſt rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que ſur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il ſembloit avoir voulu ſe faire refuſer lui-même : &, comme ſi la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur Perſane que lui, elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il eſt le mépris.

Ne dis point ceci à Iſpahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos miniſtres le puniſſent de leur propre imprudence, & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris, le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715.

LETTRE XCII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

LE monarque qui a ſi long-temps regné n'eſt plus. * Il a bien fait parler des gens pendant ſa vie ; tout le monde s'eſt tû à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au deſtin. Ainſi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de ſon nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a penſé à ſes affaires, & à prendre ſes avantages dans ce changement. Le roi, arriere petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, ſon oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un teſtament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement ; &, y expoſant tous les droits de ſa naiſſance, il a fait caſſer la diſpoſition du monarque, qui, voulant ſe ſurvivre à lui-même, ſembloit avoir prétendu regner encore après ſa mort.

Les parlemens reſſemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne ſe mêlent gueres plus que de rendre la juſtice ; & leur autorité eſt toujours languiſſante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont ſuivi le deſtin des choſes humaines : ils ont cédé au temps qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité ſuprême qui a tout abattu.

* Il mourut le 1 Septembre 1715.

Mais le régent, qui a voulu ſe rendre agréable au peuple, a paru d'abord reſpecter cette image de la liberté publique; &, comme s'il avoit penſé à relever de terre le temple & l'idole, il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Rhégeb, 1715.

LETTRE XCIII.

USBEK à ſon frere, SANTON au monaſtere de Casbin.

JE m'humilie devant toi, ſacré ſanton, & je me proſterne : je regarde les veſtiges de tes pieds, comme la prunelle de mes yeux. Ta ſainteté eſt ſi grande, qu'il ſemble que tu aies le cœur de notre ſaint prophete : tes auſtérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du ſommet de la gloire, & ont dit : Comment eſt-il encore ſur la terre, puiſque ſon eſprit eſt avec nous, & vole autour du trône qui eſt ſoutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai appris, de nos docteurs, que les dervis, même infideles, ont toujours un caractere de ſainteté qui les rend reſpectables aux vrais croyans; & que dieu s'eſt choiſi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a ſéparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes ſuſpendiſſent ſa colere, prête à tomber ſur tant de peuples rebelles ?

Les chrétiens diſent des merveilles de leurs premiers ſantons, qui ſe refugierent à milliers dans les déſerts affreux de la Thébaïde, & eurent pour chefs, Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en diſent eſt vrai,

leurs vies ſont auſſi pleines de prodiges que celles de nos plus ſacrés immaums. Ils paſſoient quelquefois dix ans entiers ſans voir un ſeul homme : mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons : ils étoient ſans ceſſe tourmentés par ces eſprits malins : ils les trouvoient au lit, il les trouvoient à table ; jamais d'azyle contre eux. Si tout ceci eſt vrai, ſanton vénérable, il faudroit avouer que perſonne n'auroit jamais vécu en plus mauvaiſe compagnie.

Les chrétiens ſenſés regardent toutes ces hiſtoires comme une allégorie bien naturelle, qui nous peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous, dans le déſert, un état tranquille ; les tentations nous ſuivent toujours : nos paſſions, figurées par les démons, ne nous quittent point encore : ces monſtres du cœur, ces illuſions de l'eſprit, ces vains fantômes de l'erreur & du menſonge, ſe montrent toujours à nous pour nous ſéduire, & nous attaquent juſques dans les jeûnes & les cilices, c'eſt-à-dire, juſques dans notre force même.

Pour moi, ſanton vénérable, je ſçais que l'envoyé de dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abymes : il a purifié la terre, autrefois pleine de ſon empire, & l'a rendue digne du ſéjour des anges & des prophetes.

De Paris, le 9 de la lune de Chabban, 1715.

LETTRE XCIV.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais oui parler du droit public, qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés ; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient

les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés : mais ils naiſſent tous liés les uns aux autres ; un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient : voilà la ſociété, & la cauſe de la ſociété.

Le droit public eſt plus connu en Europe qu'en Aſie : cependant on peut dire que les paſſions des princes, la patience des peuples, la flatterie des écrivains, en ont corrompu tous les principes.

Ce droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une ſcience qui apprend aux princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs intérêts. Quel deſſein, Rhédi, de vouloir, pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême, d'en donner des regles, d'en former des principes, & d'en tirer des conſéquences !

La puiſſance illimitée de nos ſublimes ſultans, qui n'a d'autre regle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres, que cet art indigne, qui veut faire plier la juſtice, tout inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhédi, qu'il y a deux juſtices toutes différentes : l'une qui regle les affaires des particuliers, qui regne dans le droit civil ; l'autre qui regle les différends qui ſurviennent de peuple à peuple, qui tyranniſe dans le droit public : comme ſi le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil ; non pas, à la vérité, d'un pays particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai, dans une autre lettre, mes penſées là-deſſus.

De Paris, le 1 *de la lune de Zilhagé*, 1716.

LETTRE XCV.

USBEK au même.

Les magiſtrats doivent rendre la juſtice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de

lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger, parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations ſont ordinairement ſi ſéparés, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver; on ne peut gueres ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en ſociété, leurs intérêts ſont ſi mêlés & ſi confondus, il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes : les unes qui ſe font pour repouſſer un ennemi qui attaque, les autres pour ſecourir un allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du prince, ou du peuple qui l'a commis. Ainſi un prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe la préſéance. La raiſon en eſt que, comme la déclaration de guerre doit être un acte de juſtice, dans laquelle il faut toujours que la peine ſoit proportionnée à la faute, il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car, faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le droit public, l'acte de juſtice le plus ſévere, c'eſt la guerre; puiſqu'elle peut avoir l'effet de détruire la ſociété.

Les repréſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime.

Un troiſieme acte de juſtice, eſt de priver un prince

des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offenſe.

Le quatrieme acte de juſtice, qui doit être le plus fréquent, eſt la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à ſe plaindre. Cette peine répond à celle du baniſſement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la ſociété. Ainſi, un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché de notre ſociété, & n'eſt plus un des membres qui la compoſent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à ſon alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conſervation.

Mais, pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : ainſi une alliance, faite entre deux nations pour en opprimer une troiſieme, n'eſt pas légitime ; & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du prince, de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie, & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renonçoit à ſon amitié & à ſon alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorſque le peuple ſubſiſte, elle eſt un gage de la paix & de la réparation du tort : &, ſi le peuple eſt détruit, ou diſperſé, elle eſt le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix ſont ſi ſacrés parmi les hommes, qu'ils ſemblent qu'ils ſoient la voix de la nature, qui réclame ſes droits. Ils ſont tous légitimes, lorſque les conditions en ſont telles, que les deux peuples peuvent ſe conſerver : ſans quoi, celle des deux ſociétés qui doit périr, privée de ſa défenſe naturelle par la paix, la peut chercher dans la guerre.

Car la nature, qui a établi les différens degrés de force & de foibleſſe parmi les hommes, a encore ſouvent égalé la foibleſſe à la force par le déſeſpoir.

Voilà, cher Rhédi, ce que j'appelle le droit public : voilà le droit des gens, ou plutôt celui de la raiſon.

De Paris, le 4 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVI.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

Il eſt arrivé ici beaucoup de femmes jeunes du royaume de Viſapour : j'en ai acheté une pour ton frere le gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya, il y a un mois, ſon commandement ſublime & cent tomans.

Je me connois en femmes, d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublés par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vu de beauté ſi réguliere & ſi parfaite : ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & relevent l'éclat d'une couleur qui pourroit effacer tous les charmes de la Circaſſie.

Le premier eunuque d'un négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi : mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes regards, & ſembloit chercher les miens, comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre époux.

Je te l'avoue : je ſens dans moi-même une joie ſecrete, quand je penſe aux charmes de cette belle perſonne : il me ſemble que je la vois entrer dans le ſerrail de ton frere : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ſes femmes ; la douleur impérieuſe des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuſe, des autres ; la conſolation maligne de celles qui n'eſperent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui eſperent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un ſerrail de face. Que de paſſions je vais émouvoir ! Que de craintes & de peines je prépare !

Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne ſera pas moins tranquille : les grandes révolutions ſeront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins ſeront dévorés, & les joies contenues : l'obéiſſance ne ſera jamais moins exacte, & la regle moins inflexible : la douceur, toujours contrainte de paroître, ſortira du fond même du déſeſpoir.

Nous remarquons que, plus nous avons de femmes ſous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de ſoumiſſion, tout cela leur forme des chaînes. Les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres : il ſemble que, de concert avec nous, elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles ſont une partie de notre ouvrage, & nous ouvrent les yeux, quand nous les fermons. Que dis-je ? elles irritent ſans ceſſe le maître contre leurs rivales : & elles ne voient pas combien elles ſe trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique ſeigneur, tout cela n'eſt rien ſans la préſence du maître. Que pouvons-nous faire, avec ce vain fantôme d'une autorité qui ne ſe communique jamais toute entiere ? Nous ne repréſentons que foiblement la moitié de toi-même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſévérité. Toi, tu temperes la crainte par les eſpérances ; plus abſolu quand tu careſſes, que tu ne l'es quand tu menaces.

Reviens donc, magnifique ſeigneur, reviens dans ces lieux porter par-tout les marques de ton empire. Viens adoucir des paſſions déſeſpérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens appaiſer l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin ſoulager tes fideles eunuques d'un fardeau qui s'appeſantit chaque jour.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Zilhagé, 1716.

LETTRE XCVII.

USBEK à HASSEIN, dervis de la montagne de Jaron.

O TOI, ſage dervis, dont l'eſprit curieux brille de tant de connoiſſances, écoute ce que je vais te dire.

Il y a ici des philoſophes, qui, à la vérité, n'ont point atteint juſqu'au faîte de la ſageſſe orientale : ils n'ont point été ravis juſqu'au trône lumineux : ils n'ont, ni entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentiſſent, ni ſenti les formidables accès d'une fureur divine : mais, laiſſés à eux-mêmes, privés des ſaintes merveilles, ils ſuivent, dans le ſilence, les traces de la raiſon humaine.

Tu ne ſçaurois croire juſqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le cahos ; & ont expliqué, par une méchanique ſimple, l'ordre de l'architecture divine. L'auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas fallu davantage pour produire cette prodigieuſe variété d'effets que nous voyons dans l'univers.

Que les légiſlateurs ordinaires nous propoſent des loix, pour régler les ſociétés des hommes ; des loix auſſi ſujettes au changement, que l'eſprit de ceux qui les propoſent, & des peuples qui les obſervent : ceux-ci ne nous parlent que des loix générales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception, avec un ordre, une régularité, & une promptitude infinie, dans l'immenſité des eſpaces.

Et que crois-tu, homme divin, que ſoient ces loix ? Tu t'imagines peut-être qu'entrant dans le conſeil de l'éternel, tu vas être étonné par la ſublimité des myſteres : tu renonces par avance à comprendre ; tu ne te propoſes que d'admirer.

Mais tu changeras bientôt de penſée : elles n'éblouiſſent point par un faux reſpect : leur ſimplicité les a fait long-

long-temps méconnoître ; & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a vu toute la fécondité & toute l'étendue.

La premiere eſt que tout corps tend à décrire une ligne droite, à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en détourne : & la ſeconde, qui n'en eſt qu'une ſuite, c'eſt que tout corps qui tourne autour d'un centre tend à s'en éloigner ; parce que, plus il en eſt loin, plus la ligne qu'il décrit approche de la ligne droite.

Voilà, ſublime dervis, la clef de la nature : voilà des principes féconds, dont on tire des conſéquences à perte de vue.

La connoiſſance de cinq ou ſix vérités a rendu leur philoſophie pleine de miracles ; & leur a fait faire preſqu'autant de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos ſaints prophetes.

Car enfin, je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos docteurs qui n'eût été embarraſſé, ſi on lui eût dit de peſer, dans une balance, tout l'air qui eſt autour de la terre, ou de meſurer toute l'eau qui tombe chaque année ſur ſa ſurface ; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieues le ſon fait dans une heure ; quel temps un rayon de lumiere emploie à venir du ſoleil à nous ; combien de toiſes il y a d'ici à Saturne, quelle eſt la courbe ſelon laquelle un vaiſſeau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que, ſi quelque homme divin avoit orné les ouvrages de ces philoſophes de paroles hautes & ſublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies & des allégories myſtérieuſes, il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cédé qu'au ſaint alcoran.

Cependant, s'il te faut dire ce que je penſe, je ne m'accommode gueres du ſtyle figuré. Il y a, dans notre alcoran, un grand nombre de petites choſes, qui me paroiſſent toujours telles, quoiqu'elles ſoient relevées par la force & la vie de l'expreſſion. Il ſemble d'abord que les livres inſpirés ne ſont que les idées divines rendues en langage humain : au contraire, dans notre alcoran,

on trouve ſouvent le langage de dieu, & les idées des hommes; comme ſi, par un admirable caprice, dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les penſées.

Tu diras peut-être que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus ſaint parmi nous; tu croiras que c'eſt le fruit de l'indépendance où l'on vit dans ce pays. Non: graces au ciel, l'eſprit n'a pas corrompu le cœur; &, tandis que je vivrai, Hali ſera mon prophete.

De Paris, le 15 de la lune de Chabban, 1716.

LETTRE XCVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

Il n'y a point de pays au monde où la fortune ſoit ſi inconſtante que dans celui-ci. Il arrive, tous les dix ans, des révolutions qui précipitent le riche dans la miſere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides au comble des richeſſes. Celui-ci eſt étonné de ſa pauvreté; celui-là l'eſt de ſon abondance. Le nouveau riche admire la ſageſſe de la providence; le pauvre, l'aveugle fatalité du deſtin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tréſors: parmi eux, il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere miſere. Ils ſont mépriſés comme de la boue, pendant qu'ils ſont pauvres: quand ils ſont riches, on les eſtime aſſez; auſſi ne négligent-ils rien pour acquérir de l'eſtime.

Ils ſont à préſent dans une ſituation bien terrible. On vient d'établir une chambre, qu'on appelle de juſtice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils ne peuvent, ni détourner, ni cacher leurs effets; car on les

oblige de les déclarer au juſte, ſous peine de la vie : ainſi on les fait paſſer par un défilé bien étroit, je veux dire, entre la vie & leur argent. Pour comble d'infortune, il y a un miniſtre connu par ſon eſprit, qui les honore de ſes plaiſanteries, & badine ſur toutes les délibérations du conſeil. On ne trouve pas tous les jours des miniſtres diſpoſés à faire rire le peuple ; & l'on doit ſçavoir bon gré à celui-ci de l'avoir entrepris. . . .

Le corps des laquais eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs : c'eſt un ſéminaire de grands ſeigneurs ; il remplit le vuide des autres états. Ceux qui le compoſent prennent la place des grands malheureux, des magiſtrats ruinés, des gentilshommes tués dans les fureurs de la guerre : &, quand ils ne peuvent pas ſuppléer par eux-mêmes, ils relevent toutes les grandes maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes. Si elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais, quand on examine qui ſont les gens qui en ſont les plus chargés, à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

De Paris, le 26 de la lune de Mabarram, 1717.

LETTRE XCIX.

RICA à RHÉDI.

A Veniſe.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés

cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le feront cet hyver : mais, ſur-tout, on ne ſçauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre ſa femme à la mode.

Que me ſerviroit de te faire une deſcription exacte de leur habillement & de leurs parures ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; &, avant que tu euſſes reçu ma lettre, tout ſeroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller paſſer ſix mois à la campagne, en revient auſſi antique que ſi elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de ſa mere, tant l'habit, avec lequel elle eſt peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'eſt quelque Américaine qui y eſt repréſentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ſes fantaiſies.

Quelquefois les coëffures montent inſenſiblement, & une révolution les fait deſcendre tout-à-coup. Il a été un temps que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place ; les talons faiſoient un piédeſtal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été ſouvent obligés de hauſſer, de baiſſer, & d'élargir leurs portes, ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les regles de leur art ont été aſſervies à ces caprices. On voit quelquefois, ſur un viſage, une quantité prodigieuſe de mouches ; & elles diſparoiſſent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille & des dents ; aujourd'hui il n'en eſt pas queſtion. Dans cette changeante nation, quoi qu'en diſent les mauvais plaiſans, les filles ſe trouvent autrement faites que leurs meres.

Il en eſt des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs, ſelon l'âge de leur roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractere de ſon eſprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du

ſouverain eſt un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 *de la lune de Saphar*, 1717.

LETTRE C.

RICA au même.

JE te parlois l'autre jour de l'inconſtance prodigieuſe des François ſur leurs modes. Cependant il eſt inconcevable à quel point ils en ſont entêtés : ils y rappellent tout : c'eſt la regle avec laquelle ils jugent de tout ce qui ſe fait chez les autres nations ; ce qui eſt étranger leur paroît toujours ridicule. Je t'avoue que je ne ſçaurois gueres ajuſter cette fureur pour leurs coutumes, avec l'inconſtance avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui eſt étranger, je ne parle que des bagatelles ; car, ſur les choſes importantes, ils ſemblent s'être méfiés d'eux-mêmes, juſqu'à ſe dégrader. Ils avouent de bon cœur que les autres peuples ſont plus ſages, pourvu qu'on convienne qu'ils ſont mieux vêtus : ils veulent bien s'aſſujettir aux loix d'une nation rivale, pourvu que les perruquiers François décident en légiſlateurs ſur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît ſi beau que de voir le goût de leurs cuiſiniers regner du ſeptentrion au midi, & les ordonnances de leurs coëffeuſes portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le bon ſens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils aient pris de leurs voiſins tout ce qui concerne le gouvernement politique & civil ?

Qui peut penſer qu'un royaume, le plus ancien & le plus puiſſant de l'Europe, ſoit gouverné, depuis plus de dix ſiecles, par des loix qui ne ſont pas faites pour

lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne ſeroit pas difficile à comprendre : mais ils ſont les conquérans.

Ils ont abandonné les loix anciennes, faites par leurs premiers rois dans les aſſemblées générales de la nation : &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les loix Romaines, qu'ils ont priſes à la place, étoient en partie faites & en partie rédigées par des empereurs contemporains de leurs légiſlateurs.

Et, afin que l'acquiſition fût entiere, & que tout le bon ſens leur vînt d'ailleurs, ils ont adopté toutes les conſtitutions des papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur droit : nouveau genre de ſervitude.

Il eſt vrai que, dans les derniers temps, on a rédigé par écrit quelques ſtatuts des villes & des provinces : mais ils ſont preſque tous pris du droit Romain.

Cette abondance de loix adoptées, &, pour ainſi dire, naturaliſées eſt ſi grande, qu'elle accable également la juſtice & les juges. Mais ces volumes de loix ne ſont rien en comparaiſon de cette armée effroyable de gloſſateurs, de commentateurs, de compilateurs ; gens auſſi foibles par le peu de juſteſſe de leur eſprit, qu'ils ſont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'eſt pas tout : ces loix étrangeres ont introduit des formalités dont l'excès eſt la honte de la raiſon humaine. Il ſeroit aſſez difficile de décider ſi la forme s'eſt rendue plus pernicieuſe, lorſqu'elle eſt entrée dans la juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la médecine : ſi elle a fait plus de ravages ſous la robe d'un juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un médecin ; & ſi, dans l'une, elle a plus ruiné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

De Paris, le 17 de la Lune de Saphar, 1717.

LETTRE CI.

USBEK à ***.

ON parle toujours ici de la conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : j'ai donné mon mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites : mais liſez-le ce mandement ; & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. J'ai bien ſué pour le faire, dit-il en portant la main ſur le front ; j'ai eu beſoin de toute ma doctrine ; & il m'a fallu lire bien des auteurs latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva là ; car c'eſt un bel ouvrage : & je défierois bien ce jéſuite, qui vient ſi ſouvent vous voir, d'en faire un meilleur. Liſez-le donc, reprit-il ; & vous ſerez plus inſtruit ſur ces matieres dans un quart-d'heure, que ſi je vous en avois parlé toute la journée. Voilà comme il évitoit d'entrer en converſation, & de commettre ſa ſuffiſance. Mais, comme il ſe vit preſſé, il fut obligé de ſortir de ſes retranchemens ; & il commença à dire théologiquement force ſottiſes, ſoutenu d'un dervis qui les lui rendoit très-reſpectueuſement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe, il diſoit d'abord : cela eſt certain, nous l'avons jugé ainſi ; & nous ſommes des juges infaillibles. Et comment, lui dis-je alors, êtes-vous des juges infaillibles ? Ne voyez-vous pas, reprit-il, que le ſaint eſprit nous éclaire ? Cela eſt heureux, lui répondis-je ; car, de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui, je reconnois que vous avez grand beſoin d'être éclairé.

De Paris, le 18 *de la lune de Rébiab*, 1, 1717.

LETTRE CII.

USBEK à IBBEN.

A Smyrne.

LES plus puiſſans états de l'Europe ſont ceux de l'empereur, des rois de France, d'Eſpagne & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, ſont partagées en un nombre infini de petits états, dont les princes ſont, à proprement parler, les martyrs de la ſouveraineté. Nos glorieux ſultans ont plus de femmes que quelques-uns de ces princes n'ont de ſujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre : leurs états ſont ouverts comme des caravanſeras, où ils ſont obligés de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plutôt que de leur amitié.

La plupart des gouvernemens d'Europe ſont monarchiques, ou plutôt ſont ainſi appellés : car je ne ſçais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins eſt-il difficile qu'ils aient ſubſiſté long-temps dans leur pureté. C'eſt un état violent, qui dégénere toujours en deſpotiſme, ou en république. La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le peuple & le prince ; l'équilibre eſt trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminue d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre : mais l'avantage eſt ordinairement du côté du prince, qui eſt à la tête des armées.

Auſſi le pouvoir des rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étendue que nos ſultans ; premiérement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs & la religion des peuples, ſecondement, parce qu'il n'eſt pas de leur intérêt de les porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus nos princes de la condition de leurs ſujets, que cet immenſe pouvoir qu'ils exercent ſur eux; rien ne les ſoumet plus aux revers & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion qui doit être entre les fautes & les peines, qui eſt comme l'ame des états, & l'harmonie des empires; & cette proportion, ſcrupuleuſement gardée par les princes chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos ſultans.

Un Perſan qui, par imprudence ou par malheur, s'eſt attiré la diſgrace du prince, eſt ſûr de mourir: la moindre faute ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais, s'il avoit attenté à la vie de ſon ſouverain, s'il avoit voulu livrer ſes places aux ennemis, il en ſeroit quitte auſſi pour perdre la vie: il ne court pas plus de riſque dans ce dernier cas que dans le premier.

Auſſi, dans la moindre diſgrace, voyant la mort certaine, & ne voyant rien de pis, il ſe porte naturellement à troubler l'état, & à conſpirer contre le ſouverain; ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien que la bienveillance & la faveur. Ils ſe retirent de la cour, & ne ſongent qu'à jouir d'une vie tranquille & des avantages de leur naiſſance. Comme on ne les fait gueres périr que pour le crime de leſe-majeſté, ils craignent d'y tomber, par la conſidération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner: ce qui fait qu'on voit peu de révoltes, & peu de princes qui périſſent d'une mort violente.

Si, dans cette autorité illimitée qu'ont nos princes, ils n'apportoient pas tant de précautions pour mettre leur vie en ſûreté, ils ne vivroient pas un jour; & s'ils n'avoient à leur ſolde un nombre innombrable de troupes pour tyranniſer le reſte de leurs ſujets, leur empire ne ſubſiſteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq ſiecles qu'un roi de France prit des gardes, contre l'uſage de ces temps-là, pour

ſe garantir des aſſaſſins qu'un petit prince d'Aſie avoit envoyés pour le faire périr : juſques-là les rois avoient vécu tranquilles au milieu de leurs ſujets, comme des peres au milieu de leurs enfans.

Bien loin que les rois de France puiſſent, de leur propre mouvement, ôter la vie à un de leurs ſujets, comme nos ſultans, ils portent au contraire toujours avec eux la grace de tous les criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces monarques ſont comme le ſoleil qui porte par-tout la chaleur & la vie.

De Paris, le 8 *de la lune de Rébiab*, 2, 1717.

LETTRE CIII.

USBEK au même.

POUR ſuivre l'idée de ma derniere lettre, voici, à peu près, ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé.

Le plus mauvais parti que les princes d'Aſie aient pu prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils ſont. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables : mais ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi ; & attachent l'eſprit des ſujets à un certain trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toujours la même pour le peuple. Quoique dix rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgés l'un après l'autre, il ne ſent aucune différence : c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des eſprits.

Si le déteſtable parricide de notre grand roi Henri IV avoit porté ce coup ſur un roi des Indes ; maître du ſceau royal, & d'un tréſor immenſe qui auroit ſemblé amaſſé pour lui, il auroit pris tranquillement les rênes

de l'empire, ſans qu'un ſeul homme eût penſé à réclamer ſon roi, ſa famille & ſes enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a preſque jamais de changement dans le gouvernement des princes d'orient : d'où vient cela, ſi ce n'eſt de ce qu'il eſt tyrannique & affreux ?

Les changemens ne peuvent être faits que par le prince, ou par le peuple : mais là, les princes n'ont garde d'en faire ; parce que, dans un ſi haut degré de puiſſance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir : s'ils changeoient quelque choſe, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux ſujets, ſi quelqu'un d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'exécuter ſur l'état, il faudroit qu'il contrebalançât, tout-à-coup, une puiſſance redoutable & toujours unique ; le temps lui manque, comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le trône, pendant que le monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un mécontent, en Europe, ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette, à ſe jetter chez les ennemis, à ſe ſaiſir de quelque place, à exciter quelques vains murmures parmi les ſujets. Un mécontent, en Aſie, va droit au prince, étonne, frappe, renverſe : il en efface juſqu'à l'idée ; dans un inſtant l'eſclave & le maître, dans un inſtant uſurpateur & légitime.

Malheureux le roi qui n'a qu'une tête ! Il ſemble ne réunir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

De Paris, le 17 de la lune de Rébiab, 2, 1717.

LETTRE CIV.

USBEK au même.

TOUS les peuples d'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe gueres à leur roi le temps d'appeſantir ſon autorité. La ſoumiſſion & l'obéiſſance ſont les vertus dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent, là-deſſus, des choſes bien extraordinaires. Selon eux, il n'y a qu'un lien qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude : un mari, une femme, un pere & un fils, ne ſont liés entre eux que par l'amour qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : & ces motifs divers de reconnoiſſance ſont l'origine de tous les royaumes, & de toutes les ſociétés.

Mais, ſi un prince, bien loin de faire vivre ſes ſujets heureux, veut les accabler & les détruire, le fondement de l'obéiſſance ceſſe ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pu avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent-ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous que nous n'en avons nous-mêmes : or, nous n'avons pas ſur nous-mêmes un pouvoir ſans bornes ; par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre, un tel pouvoir.

Le crime de leſe-majeſté n'eſt autre choſe, ſelon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui déſobéiſſant, de quelque maniere qu'il lui déſobéiſſe. Auſſi le peuple d'Angleterre, qui ſe trouva le plus fort contre un de leurs rois, déclara-t-il que c'étoit un crime de leſe-majeſté à un prince de faire la guerre à ſes ſujets. Ils ont donc grande raiſon, quand ils diſent que le précepte de leur alcoran, qui ordonne de

ſe ſoumettre aux puiſſances, n'eſt pas bien difficile à ſuivre, puiſqu'il leur eſt impoſſible de ne le pas obſerver; d'autant que ce n'eſt pas au plus vertueux qu'on les oblige de ſe ſoumettre, mais à celui qui eſt le plus fort.

Les Anglois diſent qu'un de leurs rois, ayant vaincu & fait priſonnier un prince qui lui diſputoit la couronne, voulut lui reprocher ſon infidélité & ſa perfidie : il n'y a qu'un moment, dit le prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux eſt le traître.

Un uſurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point opprimé la patrie comme lui; &, croyant qu'il n'y a pas de loi là où il ne voit point de juges, il fait révérer, comme des arrêts du ciel, les caprices du haſard & de la fortune.

De Paris, le 20 *de la lune de Rébiab*, 2, 1717.

LETTRE CV.

RHÉDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des ſciences & des arts cultivés en occident. Tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais uſage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oui dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les peuples de l'Europe. Les princes ne pouvant plus confier la garde des places aux bourgeois, qui, à la premiere bombe, ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec leſquelles ils ont, dans la ſuite, opprimé leurs ſujets.

Tu ſçais que, depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprénables; c'eſt-à-dire, Usbek, qu'il

n'y a plus d'aſyle ſur la terre contre l'injuſtice & la violence.

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples & les nations entieres.

Tu as lu les hiſtoriens : fais-y bien attention ; preſque toutes les monarchies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des arts, & n'ont été détruites que parce qu'on les a trop cultivés. L'ancien empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il n'y a pas long-temps que je ſuis en Europe ; mais j'ai oui parler à des gens ſenſés des ravages de la chymie. Il ſemble que ce ſoit un quatrieme fléau, qui ruine les hommes & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros, mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la bouſſole, & la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richeſſes ? L'or & l'argent avoient été établis, par une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'ils devinſſent plus communs, & que, pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais, d'un autre côté, cette invention a été bien pernicieuſe aux pays qui ont été découverts. Les nations entieres ont été détruites ; & les hommes qui ont échappé à la mort, ont été réduits à une ſervitude ſi rude, que le récit en fait frémir les muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet ! Aimable ſimplicité, ſi chérie de notre ſaint prophete, vous me rappellez toujours la naïveté des anciens temps, & la tranquillité qui regnoit dans le cœur de nos premiers peres.

De Veniſe, le 5 de la lune de Rhamazan, 1717.

LETTRE CVI.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

OU tu ne penſes pas ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penſes. Tu as quitté ta patrie pour t'inſtruire; & tu mépriſes toute inſtruction : tu viens, pour te former, dans un pays où l'on cultive les beaux arts; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je ? Rhédi, je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'es avec toi-même.

As-tu bien refléchi à l'état barbare & malheureux où nous entraîneroit la perte des arts ? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a encore des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur; il s'y trouveroit, à peu-près, à la portée des autres habitans; on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier ni le caractere bizarre; il paſſeroit tout comme un autre, & ſeroit même diſtingué par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des empires ont preſque tous ignoré les arts. Je ne te nie pas que des peuples Barbares n'aient pu, comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre, & couvrir de leurs armées féroces les royaumes les plus policés. Mais, prends-y garde; ils ont appris les arts, ou les ont fait exercer aux peuples vaincus; ſans cela, leur puiſſance auroit paſſé comme le bruit du tonnerre & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de deſtruction plus cruelle que celle qui eſt en uſage. Non : ſi une fatale invention venoit à ſe découvrir, elle ſeroit bientôt prohibée par le droit des gens; & le conſentement unanime des nations enſeveliroit cette découverte. Il n'eſt point de l'intérêt des princes de

faire des conquêtes par de pareilles voies : ils doivent chercher des ſujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre & des bombes ; tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de place imprenable : c'eſt-à-dire, que tu trouves étrange que les guerres ſoient aujourd'hui terminées plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué, en liſant les hiſtoires, que, depuis l'invention de la poudre, les batailles ſont beaucoup moins ſanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a preſque plus de mêlée.

Et, quand il ſe ſeroit trouvé quelque cas particulier où un art auroit été préjudiciable, doit-on, pour cela, le rejetter ? Penſes-tu, Rhédi, que la religion que notre ſaint prophete a apportée du ciel ſoit pernicieuſe, parce qu'elle ſervira un jour à confondre les perfides chrétiens ?

Tu crois que les arts amolliſſent les peuples, &, par-là, ſont cauſe de la chûte des empires. Tu parles de la ruine de celui des anciens Perſes, qui fut l'effet de leur molleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide, puiſque les Grecs, qui les vainquirent tant de fois, & les ſubjuguerent, cultivoient les arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les arts rendent les hommes efféminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y appliquent ; puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui, de tous les vices, eſt celui qui amollit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en jouiſſent. Mais, comme, dans un pays policé, ceux qui jouiſſent des commodités d'un art ſont obligés d'en cultiver un autre, à moins de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe ; il ſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs ; mais c'eſt peut-être celle où l'on mene une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une cer-

certaine parure ; il faut que, dès ce moment, cinquante artiſans ne dorment plus, & n'aient plus le loiſir de boire & de manger : elle commande & elle eſt obéie plus promptement que ne ſeroit notre monarque, parce que l'intérêt eſt le plus grand monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette paſſion de s'enrichir, paſſe de condition en condition, depuis les artiſans juſqu'aux grands. Perſonne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au-deſſous de lui. Vous voyez, à Paris, un homme qui a de quoi vivre juſqu'au jour du jugement, qui travaille ſans ceſſe, & court riſque d'accourcir ſes jours, pour amaſſer, dit-il, de quoi vivre.

Le même eſprit gagne la nation ; on n'y voit que travail & qu'induſtrie. Où eſt donc ce peuple efféminé dont tu parles tant ?

Je ſuppoſe, Rhédi, qu'on ne ſouffrît dans un royaume que les arts abſolument néceſſaires à la culture des terres, qui ſont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannît tous ceux qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie ; je le ſoutiens, cet état ſeroit un des plus miſérables qu'il y eût au monde.

Quand les habitans auroient aſſez de courage pour ſe paſſer de tant de choſes qu'ils doivent à leurs beſoins, le peuple dépériroit tous les jours ; & l'état deviendroit ſi foible, qu'il n'y auroit ſi petite puiſſance qui ne pût le conquérir.

Il ſeroit aiſé d'entrer dans un long détail, & de te faire voir que les revenus des particuliers ceſſeroient preſque abſolument, & par conſéquent ceux du prince. Il n'y auroit preſque plus de relation de facultés entre les citoyens : on verroit finir cette circulation de richeſſes, & cette progreſſion de revenus, qui vient de la dépendance où ſont les arts les uns des autres : chaque particulier vivroit de ſa terre, & n'en retireroit que ce qu'il lui faut préciſément pour ne pas mourir de faim. Mais, comme ce n'eſt pas quelquefois la vingtieme partie des revenus d'un état, il faudroit que le nombre

des habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la vingtieme partie.

Fais bien attention juſqu'où vont les revenus de l'induſtrie. Un fonds ne produit, annuellement, à ſon maître, que la vingtieme partie de ſa valeur; mais, avec une piſtole de couleur, un peintre fera un tableau qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des orfevres, des ouvriers en laine, en ſoie, & de toutes ſortes d'artiſans.

De tout ceci, on doit conclure, Rhédi, que, pour qu'un prince ſoit puiſſant, il faut que ſes ſujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes ſortes de ſuperfluités, avec autant d'attention que les néceſſités de la vie.

De Paris, le 14 de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

J'AI vu le jeune monarque. Sa vie eſt bien précieuſe à ſes ſujets : elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pourroit produire. Mais les rois ſont comme les dieux; &, pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majeſtueuſe, mais charmante : une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déja un grand prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des rois d'occident, juſqu'à ce qu'ils aient paſſé par les deux grandes épreuves, de leur maîtreſſe, & de leur confeſſeur. On verra bientôt l'un & l'autre travailler à ſe ſaiſir de l'eſprit de celui-ci; & il ſe livrera, pour cela, de grands combats. Car, ſous un

jeune prince, ces deux puiſſances ſont toujours rivales: mais elles ſe concilient & ſe réuniſſent, ſous un vieux. Sous un jeune prince, le dervis a un rôle bien difficile à ſoutenir; la force du roi fait ſa foibleſſe : mais l'autre triomphe également de ſa foibleſſe & de ſa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu roi abſolument gouverné par les femmes : & cependant, dans l'âge où il étoit, je crois que c'étoit le monarque de la terre qui en avoit le moins beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit : Il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune colonel; ſa valeur m'eſt connue; j'en parlerai au miniſtre. Une autre diſoit : Il eſt ſurprenant que ce jeune abbé ait été oublié; il faut qu'il ſoit évêque; il eſt homme de naiſſance, & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours fuſſent des favorites du prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie; choſe pourtant très-facile à faire chez les princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelque emploi à la cour, dans Paris, ou dans les Provinces, qui n'ait une femme, par les mains de laquelle paſſent toutes les graces & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres, & forment une eſpece de république, dont les membres toujours actifs ſe ſecourent & ſe ſervent mutuellement : c'eſt comme un nouvel état dans l'état; & celui qui eſt à la cour, à Paris, dans les provinces, qui voit agir des miniſtres, des magiſtrats, des prélats, s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme un homme qui voit bien une machine qui joue, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un miniſtre pour coucher avec lui? Quelle idée! c'eſt pour lui préſenter cinq ou ſix placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroît dans l'empreſſement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On ſe plaint, en Perſe, de ce que le royaume eſt gou-

verné par deux ou trois femmes : c'eſt bien pis en France, où les femmes en général gouvernent, & non-ſeulement prennent en gros, mais même ſe partagent en détail toute l'autorité.

De Paris, le dernier de la lune de Chalval, 1717.

LETTRE CVIII.

USBEK à ***.

IL y a une eſpece de livres que nous ne connoiſſons point en Perſe, & qui me paroiſſent ici fort à la mode : ce ſont les journaux. La pareſſe ſe ſent flattée en les liſant ; on eſt ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs ſont aux abois : il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliſer par un *in-douze ;* celui-là par un *in-quarto ;* un autre, qui a de plus belles inclinations, viſe à l'*in-folio :* il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion ; ce qu'il fait ſans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui ſe tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne ſçais, ***, quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruiner ma ſanté, & un libraire.

Le grand tort qu'ont les journaliſtes, c'eſt qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme ſi la vérité étoit jamais nouvelle. Il me ſemble que, juſqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raiſon de leur préférer les nouveaux.

Mais, lorſqu'ils s'impoſent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imdoſent une autre, qui eſt d'être très-ennuyeux. Ils n'ont

garde de critiquer les livres dont ils ſont les extraits, quelque raiſon qu'ils en aient : & en effet, quel eſt l'homme aſſez hardi, pour vouloir ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois ?

La plupart des auteurs reſſemblent aux poëtes, qui ſouffriront une volée de coups de bâton ſans ſe plaindre ; mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs ouvrages, qu'ils ne ſçauroient ſoutenir la moindre critique. Il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un endroit ſi ſenſible ; & les journaliſtes le ſçavent bien. Ils ſont donc tout le contraire : ils commencent par louer la matiere qui eſt traitée ; premiere fadeur : de-là ils paſſent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui ſont encore en haleine, tout prêts à ſe faire faire raiſon, & à foudroyer, à coups de plume, un téméraire journaliſte.

De Paris, le 5 de la lune de Zilcadé, 1718.

LETTRE CIX.

RICA à ***.

L'UNIVERSITÉ de Paris eſt la fille ainée des rois de France, & très-ainée ; car elle a plus de neuf cens ans : auſſi rêve-t-elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eut, il y a quelque temps, un grand démêlé avec quelques docteurs, à l'occaſion de la lettre *Q* *, qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un *K*. La diſpute s'échauffa ſi fort, que quelques-uns furent dépouillés de leurs biens : il fallut que le parlement terminât le différend ; & il accorda permiſſion, par un arrêt ſolemnel, à tous les ſujets du roi

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

de France, de prononcer cette lettre à leur fantaiſie. Il faiſoit beau voir les deux corps de l'Europe les plus reſpectables, occupés à décider du ſort d'une lettre de l'alphabet !

Il me ſemble, mon cher ***, que les têtes des plus grands hommes s'étréciſſent lorſqu'elles ſont aſſemblées; & que, là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſageſſe. Les grands corps s'attachent toujours ſi fort aux minuties, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai oui dire qu'un roi d'Arragon * ayant aſſemblé les états d'Arragon & de Catalogne, les premieres ſéances s'employerent à décider en quelle langue les délibérations ſeroient conçues : la diſpute étoit vive; & les états ſe ſeroient rompus mille fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit que la demande ſeroit faite en langue Catalane, & la réponſe en Arragonois.

De Paris, le 25 de la lune de Zilbagé, 1718.

* C'étoit en 1610.

LETTRE CX.

RICA à ***.

Le rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe. Il n'y a rien de plus ſérieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au milieu de ſes domeſtiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer ſa droite, ou ſon corps de réſerve, qu'elle en met à poſter une mouche qui peut manquer, mais dont elle eſpere ou prévoit le ſuccès.

Quelle gêne d'eſprit, quelle attention, pour concilier ſans ceſſe les intérêts de deux rivaux; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eſt livrée

à l'un & à l'autre ; & ſe rendre médiatrice ſur tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire ſuccéder & renaître les parties de plaiſirs, & prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela, la plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir ; c'eſt de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez ; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puiſſe croire qu'elles ſe ſont réjouies.

Je fus, il y a quelques jours, d'un ſouper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin, elles diſoient ſans ceſſe : au moins, il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſéquent aſſez ſérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertiſſons bien : il n'y a pas aujourd'hui, dans Paris, une partie ſi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me ſecoua, & me dit : hé bien, ne ſommes-nous pas de bonne humeur ? Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je creverai à force de rire. Cependant la triſteſſe triomphoit toujours des réflexions ; &, quant à moi, je me ſentis conduit, de bâillement en bâillement, dans un ſommeil léthargique, qui finit tous mes plaiſirs.

De Paris, le 11 *de la lune de Mabarram*, 1718.

LETTRE CXI.

USBEK à ***.

Le regne du feu roi a été ſi long, que la fin en avoit fait oublier le commencement. C'eſt aujourd'hui la mode de ne s'occuper que des événemens arrivés dans ſa minorité ; & on ne lit plus que les mémoires de ces temps-là.

Voici le diſcours qu'un des généraux de la ville de

Paris prononça dans un conſeil de guerre : & j'avoue que je n'y comprends pas grand'choſe.

MESSIEURS, quoique nos troupes aient été repouſſées avec perte, je crois qu'il nous ſera facile de réparer cet échec. J'ai ſix couplets de chanſon tout prêts à mettre au jour, qui, je m'aſſure, remettront toutes choſes dans l'équilibre. J'ai fait choix de quelques voix très-nettes, qui, ſortant de la cavité de certaines poitrines très-fortes, émouvront merveilleuſement le peuple. Ils ſont ſur un air qui a fait, juſqu'à préſent, un effet tout particulier.

Si cela ne ſuffit pas, nous ferons paroître une eſtampe qui fera voir Mazarin pendu.

Par bonheur pour nous, il ne parle pas bien François, & il l'écorche tellement, qu'il n'eſt pas poſſible que ſes affaires ne déclinent. Nous ne manquons pas de faire bien remarquer au peuple le ton ridicule dont il prononce. Nous relevâmes, il y a quelques jours, une faute de grammaire ſi groſſiere, qu'on en fit des farces par tous les carrefours.

J'eſpere qu'avant qu'il ſoit huit jours, le peuple fera, du nom de Mazarin, un mot générique, pour exprimer toutes les bêtes de ſomme, & celles qui ſervent à tirer.

Depuis notre défaite, notre muſique l'a ſi furieuſement vexé ſur le péché originel, que, pour ne pas voir ſes partiſans réduits à la moitié, il a été obligé de renvoyer tous ſes pages.

Ranimez-vous donc ; reprenez courage : & ſoyez ſûrs que nous lui ferons repaſſer les monts à coups de ſifflets.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXII.

USBEK à RHÉDI.

A Paris.

PENDANT le ſéjour que je fais en Europe, je lis les hiſtoriens anciens & modernes : je compare tous les temps ; j'ai du plaiſir à les voir paſſer, pour ainſi dire, devant moi : & j'arrête ſur-tout mon eſprit à ces grands changemens qui ont rendu les âges ſi différens des âges, & la terre ſi peu ſemblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une choſe qui cauſe tous les jours ma ſurpriſe. Comment le monde eſt-il ſi peu peuplé, en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t-elle pu perdre cette prodigieuſe fécondité des premiers temps ? Seroit-elle déja dans ſa vieilleſſe ? & tomberoit-elle de langueur ?

J'ai reſté plus d'un an en Italie, où je n'ai vu que le débris de cette ancienne Italie, ſi fameuſe autrefois. Quoique tout le monde habite les villes, elles ſont entiérement déſertes & dépeuplées : il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore que pour marquer le lieu où étoient ces cités puiſſantes dont l'hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule ville de Rome contenoit autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui. Il y a eu tel citoyen Romain qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves, ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne : &, comme on y comptoit quatre ou cinq cens citoyens, on ne peut fixer le nombre de ſes habitans, ſans que l'imagination ne ſe révolte.

Il y avoit autrefois, dans la Sicile, de puiſſans royaumes, & des peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis : cette iſle n'a plus rien de conſidérable que ſes volcans.

La Grece eſt ſi déſerte, qu'elle ne contient pas la centieme partie de ſes anciens habitans.

L'Eſpagne, autrefois ſi remplie, ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées; & la France n'eſt rien, en comparaiſon de cette ancienne Gaule dont parle Céſar.

Les pays du nord ſont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les peuples y ſoient, comme autrefois, obligés de ſe partager, & d'envoyer dehors, comme des eſſaims, des colonies & des nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne & la Turquie en Europe n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſçauroit trouver, dans l'Amérique, la cinquantieme partie des hommes qui formoient de ſi grands empires.

L'Aſie n'eſt gueres en meilleur état. Cette Aſie mineure, qui contenoit tant de puiſſantes monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes villes, n'en a plus que deux ou trois. Quant à la grande Aſie, celle qui eſt ſoumiſe au Turc n'eſt pas plus peuplée : pour celle qui eſt ſous la domination de nos rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très-petite partie des habitans qui étoient ſans nombre du temps des Xerxès & des Darius.

Quant aux petits états qui ſont autour de ces grands empires, ils ſont réellement déſerts : tels ſont les royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Ces princes, avec de vaſtes états, comptent à peine cinquante mille ſujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué que les autres pays.

Enfin, je parcours la terre, & je n'y trouve que des délabremens : je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toujours été ſi inconnue, qu'on ne peut en parler ſi préciſément que des autres parties du monde : mais, à ne faire attention qu'aux côtes de la méditerranée, connues de tout temps, on voit qu'elle a extrêmement déchu de ce qu'elle étoit ſous les Carthaginois

& les Romains. Aujourd'hui, ſes princes ſont ſi foibles, que ce ſont les plus petites puiſſances du monde.

Après un calcul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qu'il y a, à peine, ſur la terre la dixieme partie des hommes qui y étoient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours; &, ſi cela continue, dans dix ſiecles, elle ne ſera qu'un déſert.

Voilà, mon cher Usbek, la plus terrible cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde. Mais à peine s'en eſt-on apperçu, parce qu'elle eſt arrivée inſenſiblement, & dans le cours d'un grand nombre de ſiecles : ce qui marque un vice intérieur, un venin ſecret & caché, une maladie de langueur, qui afflige la nature humaine.

De Veniſe, le 10 *de la lune de Rhégeb*, 1718.

LETTRE CXIII.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

Le monde, mon cher Rhédi, n'eſt point incorruptible; les cieux mêmes ne le ſont pas : les aſtronomes ſont des témoins oculaires de leurs changemens, qui ſont des effets bien naturels du mouvement univerſel de la matiere.

La terre eſt ſoumiſe, comme les autres planetes, aux loix des mouvemens : elle ſouffre, au-dedans d'elle, un combat perpétuel de ſes principes : la mer & le continent ſemblent être dans une guerre éternelle; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes, dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain : cent mille

cauſes peuvent agir, capables de les détruire; &, à plus forte raiſon, d'augmenter ou de diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les hiſtoriens, qui ont détruit des villes & royaumes entiers : il y en a de générales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles qui ont, tour à tour, déſolé l'univers. Elles parlent d'une entre autres qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu, juſqu'à l'empire du Catay : un degré de plus de corruption auroit, peut-être dans un ſeul jour, détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux ſiecles que la plus honteuſe de toutes les maladies ſe fit ſentir en Europe, en Aſie & en Afrique; elle fit, dans très-peu de temps, des effets prodigieux : c'étoit fait des hommes, ſi elle avoit continué ſes progrès avec la même furie. Accablés de maux dès leur naiſſance, incapables de ſoutenir le poids des charges de la ſociété, ils auroient péri miſérablement.

Qu'auroit-ce été, ſi le venin eût été un peu plus exalté? Et il le ſeroit devenu, ſans doute, ſi l'on n'avoit été aſſez heureux pour trouver un remede auſſi puiſſant que celui qu'on a découvert. Peut-être que cette maladie, attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la deſtruction qui auroit pu arriver au genre humain? N'eſt-elle pas arrivée en effet? & le déluge ne le réduiſit-il pas à une ſeule famille?

Il y a des philoſophes qui diſtinguent deux créations : celle des choſes, & celle de l'homme : ils ne peuvent comprendre que la matiere & les choſes créées n'aient que ſix mille ans; que dieu ait différé pendant toute l'éternité, ſes ouvrages, & n'ait uſé que d'hier de ſa puiſſance créatrice. Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pu? ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu? Mais, s'il ne l'a pas pu dans un temps, il ne l'a pas pu dans l'autre. C'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu : mais, com-

me il n'y a point de ſucceſſion dans dieu, ſi l'on admet qu'il ait voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toujours, & dès le commencement.

* Cependant, tous les hiſtoriens nous parlent d'un premier pere : ils nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du déluge; & que ces grands événemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du monde ?

Mais toutes les deſtructions ne ſont pas violentes. Nous voyons pluſieurs parties de la terre ſe laſſer de fournir à la ſubſiſtance des hommes : que ſçavons-nous ſi la terre entiere n'a pas des cauſes générales, lentes & imperceptibles de laſſitude ?

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particuliérement à ta lettre ſur la diminution des peuples, arrivée depuis dix-ſept à dix-huit ſiecles. Je te ferai voir, dans une lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

De Paris, le 8 de la lune de Chabban, 1718.

---

* *Dans les précédentes éditions, avant cet alinéa, on liſoit celui-ci :* Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des grains de ſable de la mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

LETTRE CXIV.

USBEK au même.

TU cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : &, ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la religion chrétienne & la mahométane ont partagé le monde Romain, les choſes ſont bien changées : il s'en faut de beaucoup que ces deux religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpece, que celle de ces maîtres de l'univers.

Dans cette derniere, la polygamie étoit défendue ; &, en cela, elle avoit un très-grand avantage ſur la religion mahométane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſidérable, ſur la chrétienne.

Je ne trouve rien de ſi contradictoire que cette pluralité des femmes permiſe par le ſaint alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire, donné dans le même livre. Voyez vos femmes, dit le prophete, parce que vous leur êtes néceſſaires comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un précepte qui rend la vie d'un véritable muſulman bien laborieuſe. Celui qui a les quatre femmes établies par la loi, & ſeulement autant de concubines, ou d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens ?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le prophete ; approchez-vous donc de vos labourages : faites du bien pour vos ames ; & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon muſulman comme un athlete, deſtiné à combattre ſans relâche ; mais qui, bientôt foible & accablé de ſes premieres fatigues, languit dans le champ même de la victoire ; & ſe trouve, pour ainſi dire, enſéveli ſous ſes propres triomphes.

La nature agit toujours avec lenteur, & pour ainſi dire, avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes ; juſques dans ſes productions, elle veut de la tempérance : elle ne va jamais qu'avec regle & meſure ; ſi on la précipite, elle tombe bientôt dans la langueur ; elle emploie toute la force qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu productrice, & ſa puiſſance générative.

C'eſt dans cet état de défaillance que nous met toujours ce grand nombre de femmes ; plus propre à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire. Il eſt très-ordinaire, parmi

nous, de voir un homme, dans un ſerrail prodigieux, avec un très-petit nombre d'enfans : ces enfans même ſont, la plupart du temps, foibles & mal-ſains, & ſe ſentent de la langueur de leur pere.

Ce n'eſt pas tout : ces femmes, obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la religion, la jalouſie, & la raiſon même, ne permettent pas d'en laiſſer approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre, ſoit afin de maintenir la tranquillité au-dedans parmi les guerres que ces femmes ſe font ſans ceſſe, ſoit pour empêcher les entrepriſes du dehors. Ainſi un homme qui a dix femmes, ou concubines, n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la ſociété, que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'en ſuivre!

Les filles eſclaves qui ſont dans le ſerrail, pour ſervir avec les eunuques ce grand nombre de femmes, y vieilliſſent preſque toujours dans une affligeante virginité: elles ne peuvent pas ſe marier pendant qu'elles y reſtent; & leurs maîtreſſes, une fois accoutumées à elles, ne s'en défont preſque jamais.

Voilà comment un ſeul homme occupe à ſes plaiſirs tant de ſujets de l'un & de l'autre ſexe, les fait mourir pour l'état, & les rend inutiles à la propagation de l'eſpece.

Conſtantinople & Iſpahan ſont les capitales des deux plus grands empires du monde : c'eſt là que tout doit aboutir ; & que les peuples, attirés de mille manieres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles périſſent d'elles-mêmes ; & elles ſeroient bientôt détruites, ſi les ſouverains n'y faiſoient venir, preſque à chaque ſiecle, des nations entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre lettre.

De Paris, le 13 *de la lune de Chabban*, 1718.

LETTRE CXV.

USBEK au même.

LES Romains n'avoient pas moins d'eſclaves que nous; ils en avoient même plus; mais ils en faiſoient un meilleur uſage.

Bien loin d'empêcher, par des voies forcées, la multiplication de ces eſclaves, ils la favoriſoient, au contraire, de tout leur pouvoir; ils les aſſocioient, le plus qu'ils pouvoient, par des eſpeces de mariages: par ce moyen, ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les ſexes, de tous les âges, & l'état d'un peuple innombrable.

Ces enfans, qui faiſoient, à la longue, la richeſſe d'un maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui: il étoit ſeul chargé de leur nourriture & de leur éducation: les peres, libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient, ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que, parmi nous, tous les eſclaves ſont occupés à garder nos femmes, & à rien de plus; qu'ils ſont, à l'égard de l'état, dans une perpétuelle léthargie: de maniere qu'il faut reſtreindre à quelques hommes libres, à quelques chefs de famille, la culture des arts & des terres, leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains. La république ſe ſervoit, avec un avantage infini, de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule, qu'il poſſédoit aux conditions que ſon maître lui impoſoit: avec ce pécule, il travailloit, & ſe tournoit du côté où le portoit ſon induſtrie. Celui-ci faiſoit la banque; celui-là ſe donnoit au commerce de la mer; l'un vendoit des marchandiſes en détail; l'autre s'appliquoit à quelque art méchanique, ou bien affermoit & faiſoit

valoir

valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât, de tout ſon pouvoir, à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit, en même temps, l'aiſance dans la ſervitude préſente, & l'eſpérance d'une liberté future : cela faiſoit un peuple laborieux, animoit les arts & l'induſtrie.

Ces eſclaves, devenus riches par leurs ſoins & leur travail, ſe faiſoient affranchir, & devenoient citoyens. La république ſe réparoit ſans ceſſe, & recevoit dans ſon ſein de nouvelles familles, à meſure que les anciennes ſe détruiſoient.

J'aurai peut-être, dans mes lettres ſuivantes, occaſion de te prouver que, plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit ; je prouverai auſſi facilement que, plus le commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente : ces deux choſes s'entr'aident, & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'eſclaves, toujours laborieux, devroit-il s'accroître & s'augmenter ? L'induſtrie & l'abondance les faiſoient naître ; & eux, de leur côté, faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

De Paris, le 16 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK au même.

NOUS avons juſqu'ici parlé des pays mahométans, & cherché la raiſon pourquoi ils ſont moins peuplés que ceux qui étoient ſoumis à la domination des Romains : examinons à préſent ce qui a produit cet effet chez les chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la religion païenne, & il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de ſi petite conſéquence, eut inſenſible-

ment des ſuites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-ſeulement toute la douceur du mariage, mais auſſi l'on donna atteinte à ſa fin : en voulant reſſerrer ſes nœuds, on les relâcha ; &, au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les ſépara pour jamais.

Dans une action ſi libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité, & la fatalité du deſtin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'inſociabilité des humeurs : on voulut fixer le cœur, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus variable & de plus inconſtant dans la nature : on attacha, ſans retour & ſans eſpérance, des gens accablés l'un de l'autre, & preſque toujours mal aſſortis : & l'on fit comme ces tyrans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portés à ſoutenir patiemment les peines domeſtiques, ſçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir : & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie, ſans en uſer, par cette ſeule conſidération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des chrétiens, que leurs peines préſentes déſeſperent pour l'avenir. Ils ne voient, dans les déſagrémens du mariage, que leur durée, &, pour ainſi dire, leur éternité : de-là viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris ; & c'eſt autant de perdu pour la poſtérité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel : on paſſe enſemble trente ans de froideur : il ſe forme des ſéparations inteſtines auſſi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques : chacun vit & reſte de ſon côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bientôt un homme, dégoûté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joie : commerce honteux & ſi contraire à la ſociété ; lequel, ſans remplir l'objet du mariage, n'en repréſente tout au plus que les plaiſirs.

Si, de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une qui

n'eſt pas propre au deſſein de la nature, & à la propagation de l'eſpece, ſoit par ſon tempérament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc point s'étonner ſi l'on voit, chez les chrétiens, tant de mariages fournir un ſi pétit nombre de citoyens. Le divorce eſt aboli; les mariages mal aſſortis ne ſe racommodent plus; les femmes ne paſſent plus, comme chez les Romains, ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient, dans le chemin, le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire : ſi, dans une république comme Lacédémone, où les citoyens étoient ſans ceſſe gênés par des loix ſingulieres & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille qui étoit la république, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les chrétiens à abolir le divorce. Le mariage, chez toutes les nations du monde, eſt un contrat ſuſceptible de toutes les conventions; & on n'en a dû bannir que celles qui auroient pu en affoiblir l'objet : mais les chrétiens ne les regardent pas dans ce point de vue; auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt. Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de myſtérieux, que je ne comprends point.

De Paris, le 19 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK au même.

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des pays chrétiens : le grand nom-

bre d'eunuques qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des prêtres & des dervis, de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe vouent à une continence éternelle : c'eſt, chez les chrétiens, la vertu par excellence ; en quoi je ne les comprends pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le mariage eſt ſaint, & que le célibat, qui lui eſt oppoſé, l'eſt encore davantage, ſans compter qu'en fait de précepte & de dogmes fondamentaux, le bien eſt toujours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de célibat eſt prodigieux. Les peres y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau : aujourd'hui, ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui revient à peu près à la même choſe.

Ce métier de continence a anéanti plus d'hommes, que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit, dans chaque maiſon religieuſe, une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres. Ces maiſons ſont toujours ouvertes, comme autant de gouffres où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette politique eſt bien différente de celle des Romains, qui établiſſoient des loix pénales contre ceux qui ſe refuſoient aux loix du mariage, & vouloient jouir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des pays catholiques. Dans la religion proteſtante, tout le monde eſt en droit de faire des enfans ; elle ne ſouffre ni prêtres, ni dervis : & ſi, dans l'établiſſement de cette religion, qui ramenoit tout aux premiers temps, ſes fondateurs n'avoient été accuſés ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere qui ſépare, en ce point, le Nazaréen & Mahomet.

Mais, quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la reli-

gion donne aux proteſtans un avantage infini ſur les catholiques.

J'oſe le dire, dans l'état préſent où eſt l'Europe, il n'eſt pas poſſible que la religion catholique y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les catholiques étoient beaucoup plus forts que les proteſtans. Ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre. Les proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſans, & les catholiques plus foibles.

Les pays proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplés que les catholiques : d'où il ſuit, premiérement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion du nombre de ceux qui les paient : ſecondement, que les terres y ſont mieux cultivées : enfin, que le commerce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire; & qu'avec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le commerce périſſe; &, lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le commerce, il faut que la culture des terres manque : c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même temps, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux pays catholiques, non-ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée, mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe : elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une langue morte. Dès qu'un homme a cette proviſion pardevers lui, il ne doit plus s'embarraſſer de ſa fortune; il trouve, dans le cloître, une vie tranquille, qui, dans le monde, lui auroit coûté des ſueurs & des peines.

Ce n'eſt pas tout, les dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'état; c'eſt une ſociété de gens avares, qui prennent toujours, & ne rendent jamais; ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour acquérir des capitaux. Tant de richeſſes tombent, pour

ainſi dire, en paralyſie; plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures.

Il n'y a point de prince proteſtant qui ne leve ſur ſes peuples beaucoup plus d'impôts, que le pape n'en leve ſur ſes ſujets: cependant ces derniers ſont pauvres, pendant que les autres vivent dans l'opulence. Le commerce ranime tout chez les uns, & le monachiſme porte la mort par-tout chez les autres.

De Paris, le 26 de la lune de Chabban, 1718.

LETTRE CXVIII.

USBEK au même.

NOUS n'avons plus rien à dire de l'Aſie & de l'Europe; paſſons à l'Afrique. On ne peut gueres parler que de ſes côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'intérieur.

Celles de Barbarie, où la religion mahométane eſt établie, ne ſont plus ſi peuplées qu'elles étoient du temps des Romains, par les raiſons que je t'ai déja dites. Quant aux côtes de la Guinée, elles doivent être furieuſement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits rois, ou chefs des villages, vendent leurs ſujets aux princes de l'Europe, pour les porter dans leurs colonies en Amérique.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette Amérique, qui reçoit tous les ans tant de nouveaux habitans, eſt elle-même déſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces eſclaves, qu'on tranſporte dans un autre climat, y périſſent à milliers: & les travaux des mines où l'on occupe ſans ceſſe & les naturels du pays & les étrangers, les exhalaiſons malignes qui en ſortent, le vif-argent dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de

la terre l'or & l'argent ; ces métaux d'eux-mêmes abſolument inutiles, & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on les a choiſis pour en être les ſignes.

De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1718.

LETTRE CXIX.

USBEK au même.

LA fécondité d'un peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde ; de maniere qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs, toujours exterminés, & toujours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtructions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un roi puiſſant, qui ſera le maître de la terre.

Les anciens rois de Perſe n'avoient tant de millièrs de ſujets, qu'à cauſe de ce dogme de la religion des mages, que les actes les plus agréables à dieu que les hommes puiſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer : car, comme les enfans regardent leurs peres comme des dieux ; qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croient que leurs ames, anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté, les pays des mahométans deviennent tous les jours déſerts, à cauſe d'une opinion, qui, toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets

très-pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des voyageurs qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans, les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le préſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine, ni de réparer les édifices publics, ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins : nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi, chez les Européens, l'injuſte droit d'aineſſe, ſi défavorable à la propagation, en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres; en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'oppoſer à l'établiſſement de pluſieurs; enfin, en ce qu'il détruit l'égalité des citoyens, qui en fait toute l'opulence.

De Paris, le 4 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXX.

USBEK au même.

LES pays habités par les ſauvages ſont ordinairement peu peuplés, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte, que, lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis, ils ne lui ſouhaitent autre choſe que d'être réduit à labourer un champ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe & la pêche qui ſoit un exercice noble & digne d'eux.

Mais, comme il y a ſouvent des années où la chaſſe & la pêche rendent très-peu, ils ſont déſolés par des

famines fréquentes : ſans compter qu'il n'y a pas de pays ſi abondant en gibier & en poiſſon, qu'il puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand peuple, parce que les animaux fuient toujours les endroits trop habités.

D'ailleurs, les bourgades de ſauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, détachées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparés que ceux de deux empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands états dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutuellement.

Il y a, chez les ſauvages, une autre coutume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe que la premiere; c'eſt la cruelle habitude où ſont les femmes de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas déſagréables à leurs maris.

Il y a ici des loix terribles contre ce déſordre; elles vont juſqu'à la fureur. Toute fille qui n'a point été déclarer ſa groſſeſſe au magiſtrat, eſt punie de mort, ſi ſon fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens même, ne l'excuſent pas.

De Paris, le 9 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXI.

USBEK au même.

L'EFFET ordinaire des colonies eſt d'affoiblir les pays d'où on les tire, ſans peupler ceux où on les envoie.

Il faut que les hommes reſtent où ils ſont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent préciſément de ce qu'on en change.

L'air ſe charge, comme les plantes, des particules de la terre de chaque pays. Il agit tellement ſur nous, que notre tempérament en eſt fixé. Lorſque nous ſommes tranſportés dans un autre pays, nous devenons ma-

lades. Les liquides étant accoutumés à une certaine conſiſtance, les ſolides à une certaine diſpoſition, tous les deux à un certain degré de mouvement, n'en peuvent plus ſouffrir d'autres, & ils réſiſtent à un nouveau pli.

Quand un pays eſt déſert, c'eſt un préjugé de quelque vice particulier de la nature du terrein ou du climat : ainſi, quand on ôte les hommes d'un ciel heureux, pour les envoyer dans un tel pays, on fait préciſément le contraire de ce qu'on ſe propoſe.

Les Romains ſçavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne; & ils faiſoient paſſer des juifs. Il fallut ſe conſoler de leur perte; choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſérables rendoit très-facile.

Le grand Cha-Abas, voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur les frontieres, tranſporta preſque tous les Arméniens hors de leur pays, & en envoya plus de vingt mille familles dans la province de Guilan, qui périrent preſque toutes en très-peu de temps.

Tous les tranſports de peuples faits à Conſtantinople n'ont jamais réuſſi.

Ce nombre prodigieux de Negres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

Depuis la deſtruction des Juifs ſous Adrien, la Paleſtine eſt ſans habitans.

Il faut donc avouer que les grandes deſtructions ſont preſque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point reſte dans le même état : & ſi, par haſard, il ſe rétablit, il faut des ſiecles pour cela.

Que ſi, dans un état de défaillance, la moindre des circonſtances dont je t'ai parlé vient à concourir, non-ſeulement il ne ſe répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne ſe fait encore ſentir comme le premier jour : bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévaſtation de l'Amérique, les Eſpagnols, qui ont pris la place de ſes anciens habitans, n'ont

pu la repeupler : au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une juſtice divine, les deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes, & ſe conſument tous les jours.

Les princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grands pays par des colonies. Je ne dis pas qu'elles ne réuſſiſſent quelquefois : il y a des climats ſi heureux, que l'eſpece s'y multiplie toujours; témoins ces iſles * qui ont été peuplées par des malades que quelques vaiſſeaux y avoient abandonnés, & qui recouvroient auſſi-tôt la ſanté.

Mais, quand ces colonies réuſſiroient, au lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager; à moins qu'elles n'euſſent très-peu d'étendue, comme ſont celles que l'on envoie pour occuper quelque place pour le commerce.

Les Carthaginois avoient, comme les Eſpagnols, découvert l'Amérique, ou au moins de grandes iſles dans leſquelles ils faiſoient un commerce prodigieux : mais, quand ils virent le nombre de leurs habitans diminuer, cette ſage république défendit à ſes ſujets ce commerce & cette navigation.

J'oſe le dire : au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes, il faudroit faire repaſſer les Indiens & les métifs en Eſpagne; il faudroit rendre à cette monarchie tous ſes peuples diſperſés : &, ſi la moitié ſeulement de ces grandes colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les empires à un arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien n'eſt plus propre à corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces deux nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des royaumes immenſes, plus étonnées de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite,

* L'auteur parle peut-être de l'iſle de Bourbon.

ſongerent aux moyens de les conſerver; & prirent chacune, pour cela, une voie différente.

Les Eſpagnols, déſeſpérant de retenir les nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des peuples fideles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple, auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre, à l'arrivée de ces barbares, qui ſemblerent, en découvrant les Indes, n'avoir penſé qu'à découvrir aux hommes quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie, ils conſerverent ce pays ſous leur domination. Juge par-là combien les conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels : car enfin, ce remede affreux étoit unique. Comment auroient-ils pu retenir tant de millions d'hommes dans l'obéiſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le temps à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voie toute oppoſée, ils n'employerent pas les cruautés : auſſi furent-ils bien-tôt chaſſés de tous les pays qu'ils avoient découverts. Les Hollandois favoriſerent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel prince envieroit le ſort de ces conquérans ? qui voudroit de ces conquêtes à ces conditions ? Les uns en furent auſſi-tôt chaſſés; les autres en firent des déſerts, & rendirent leur propre pays un déſert encore.

C'eſt le deſtin des héros de ſe ruiner à conquérir des pays qu'ils perdent ſoudain, ou à ſoumettre des nations qu'ils ſont obligés eux-mêmes de détruire; comme cet inſenſé qui ſe conſumoit à acheter des ſtatues qu'il jettoit dans la mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

De Paris, le 18 *de la lune de Rhamazan*, 1718.

LETTRE CXXII.

USBEK au même.

LA douceur du gouvernement contribue merveilleuſement à la propagation de l'eſpece. Toutes les républiques en ſont une preuve conſtante; &, plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais pays de l'Europe, ſi l'on conſidere la nature du terrein, & qui cependant ſont les plus peuplés.

Rien n'attire plus les étrangers, que la liberté, & l'opulence qui la ſuit toujours : l'une ſe fait rechercher par elle-même, & nous ſommes conduits par nos beſoins dans les pays où l'on trouve l'autre.

L'eſpece ſe multiplie dans un pays où l'abondance fournit aux enfans, ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des peres.

L'égalité même des citoyens, qui produit ordinairement l'égalité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du corps politique, & la répand par-tout.

Il n'en eſt pas de même des pays ſoumis au pouvoir arbitraire : le prince, les courtiſans, & quelques particuliers, poſſedent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas; ou, s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pourroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur pere.

J'avoue que le ruſtique ou payſan, étant une fois marié, peuplera indifféremment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il ſoit pauvre : cette conſidération ne le touche pas: il a toujours un héritage ſûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau; & rien ne l'empêche de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la nature.

Mais à quoi ſert, dans un état, ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la miſere ? Ils périſſent preſque tous, à meſure qu'ils naiſſent : ils ne proſperent jamais : foibles & débiles, ils meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils ſont emportés en gros par les fréquentes maladies populaires que la miſere & la mauvaiſe nourriture produiſent toujours : ceux qui en échappent atteignent l'âge viril ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont comme les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées : chez les peuples miſérables, l'eſpece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand exemple de tout ceci. Dans les guerres paſſées, la crainte où étoient tous les enfans de famille d'être enrôlés dans la milice les obligeoit de ſe marier, & cela dans un âge trop tendre & dans le ſein de la pauvreté. De tant de mariages, il naiſſoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la miſere, la famine & les autres maladies en ont fait diſparoître.

Que ſi, dans un ciel auſſi heureux, dans un royaume auſſi policé que la France, on fait de pareilles remarques, que ſera-ce dans les autres états ?

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1718.

LETTRE CXXIII.

USBEK au mollak MÉHÉMET ALI, gardien des trois tombeaux à Com.

QUE nous ſervent les jeûnes des immaums, & les cilices des mollaks ? La main de dieu s'eſt deux fois appeſantie ſur les enfans de la loi. Le ſoleil s'obſcurcit, & ſemble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs

armées s'assemblent, & elles sont dissipées comme la poussiere.

L'empire des Osmanlins est ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçus : un moufti chrétien ne le soutient qu'avec peine : le grand vizir d'Allemagne est le fléau de dieu, envoyé pour châtier les sectateurs d'Omar : il porte par-tout la colere du ciel, irrité contre leur rebellion & leur perfidie.

Esprit sacré des immaums, tu pleures nuit & jour sur les enfans du prophete que le détestable Omar a dévoyés : tes entrailles s'émeuvent à la vue de leurs malheurs : tu desires leur conversion, & non pas leur perte : tu voudrois les voir réunis sous l'étendard d'Hali, par les larmes des saints, & non pas dispersés dans les montagnes & dans les déserts, par la terreur des infideles.

De Paris, le 1 *de la lune de Chalval*, 1718.

LETTRE CXXIV.

USBEK à RHÉDI.

A Venise.

QUEL peut être le motif de ces libéralités immenses que les princes versent sur leurs courtisans ? Veulent-ils se les attacher ? ils leur sont déja acquis autant qu'ils peuvent l'être. Et, d'ailleurs, s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant, il faut bien, par la même raison, qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand je pense à la situation des princes, toujours entourés d'hommes avides & insatiables, je ne puis que les plaindre : & je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entends jamais parler de leurs libéralités, des graces & des penſions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions : une foule d'idées ſe préſente à mon eſprit; il me ſemble que j'entends publier cette ordonnance.

» Le courage infatigable de quelques-uns de nos ſujets » à nous demander des penſions, ayant exercé ſans re- » lâche notre magnificence Royale, nous avons enfin » cédé à la multitude des requêtes qu'ils nous ont pré- » ſentées, leſquelles ont fait juſqu'ici la plus grande ſol- » licitude du trône. Ils nous ont repréſenté qu'ils n'ont » point manqué, depuis notre avénement à la couronne, » de ſe trouver à notre lever; que nous les avons tou- » jours vus ſur notre paſſage immobiles comme des bor- » nes, & qu'ils ſe ſont extrêmement élevés pour regar- » der, ſur les épaules les plus hautes, notre ſérénité. Nous » avons même reçu pluſieurs requêtes de la part de quel- » ques perſonnes du beau ſexe, qui nous ont ſupplié de » faire attention qu'il eſt notoire qu'elles ſont d'un entre- » tien très-difficile : quelques-unes même très-ſurannées » nous ont prié, branlant la tête, de faire attention qu'elles » ont fait l'ornement de la cour des rois nos prédéceſſeurs; » & que, ſi les généraux de leurs armées, ont rendu l'état » redoutable par leurs faits militaires, elles n'ont point » rendu la cour moins célebre par leurs intrigues. Ainſi, » deſirant traiter les ſupplians avec bonté, & leur accor- » der toutes leurs prieres, nous avons ordonné ce qui ſuit.

» Que tout laboureur, ayant cinq enfans, retranchera » journellement la cinquieme partie du pain qu'il leur donne. » Enjoignons aux peres de famille de faire la diminution, » ſur chacun d'eux, auſſi juſte que faire ſe pourra.

» Défendons expreſſément à tous ceux qui s'appli- » quent à la culture de leurs héritages, ou qui les ont » donnés à titre de ferme, d'y faire aucune réparation, » de quelque eſpece qu'elle ſoit.

» Ordonnons que toutes perſonnes qui s'exercent à des » travaux vils & méchaniques, leſquelles n'ont jamais été » au lever de notre majeſté, n'achetent déſormais d'habits,

à

à eux, à leurs femmes, & à leurs enfans, que de quatre « ans en quatre ans : leur interdiſons en outre, très-étroi- « tement, ces petites réjouiſſances qu'ils avoient coutume « de faire dans leurs familles les principales fêtes de l'année. «

» Et, d'autant que nous demeurons avertis que la « plupart des bourgeois de nos bonnes villes ſont entiére- « ment occupés à pourvoir à l'établiſſement de leurs filles, « leſquelles ne ſe ſont rendues recommandables, dans no- « tre état, que par une triſte & ennuyeuſe modeſtie ; « nous ordonnons qu'ils attendront à les marier, juſqu'à « ce qu'ayant atteint l'âge limité par les ordonnances, elles « viennent à les y contraindre. Défendons à nos magiſ- « trats de pourvoir à l'éducation de leurs enfans. «

De Paris, le premier de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXV.

*RICA à ***.*

ON eſt bien embarraſſé dans toutes les religions ; quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs qui ſont deſtinés à ceux qui ont bien vécu. On épouvante facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les menace : mais, pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre. Il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en repréſenter d'autres.

J'ai vu des deſcriptions du paradis, capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens : les uns font jouer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes ; d'autres les condamnent au ſupplice de ſe promener éternellement ; d'autres enfin, qui les font rêver là-haut aux maîtreſſes d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût de ces inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens, à ce propos, d'une hiſtoire que j'ai oui raconter à un homme qui avoit été dans le pays du Mogol ; elle fait voir que les prêtres Indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres, dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du paradis.

UNE FEMME, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permiſſion de ſe brûler : mais comme, dans les pays ſoumis aux mahométans, on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné ! Il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie ! A-t-on jamais vu rien de pareil ? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont bien brûlées. Et, quand je vais demander permiſſion à ce maudit gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par haſard un jeune bonze : homme infidele, lui dit le gouverneur, eſt-ce toi qui as mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais, ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice ; elle fera une action agréable au dieu Brama : auſſi en ſera-t-elle bien récompenſée ; car elle retrouvera, dans l'autre monde, ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous ? dit la femme ſurpriſe. Je retrouverai mon mari ? Ah ! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que, ſi le dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, ſûrement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour lui !... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me ſéduiſoient, & qui ſçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais, ſi le dieu Brama n'a que ce préſent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monſieur le gouverneur, je me fais mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pou-

vez, ſi vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVI.

RICA à USBEK.

A ***.

JE t'attends ici demain : cependant je t'envoie tes lettres d'Iſpahan. Les miennes portent que l'ambaſſadeur du grand Mogol a reçu ordre de ſortir du royaume. On ajoute qu'on a fait arrêter le prince, oncle du roi, qui eſt chargé de ſon éducation ; qu'on l'a fait conduire dans un château, où il eſt très-étroitement gardé ; & qu'on l'a privé de tous ſes honneurs. Je ſuis touché du ſort de ce prince, & je le plains.

Je te l'avoue, Usbek, je n'ai jamais vu couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri : je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes : & les grands même, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté quand ils ſont élevés, je les aime ſitôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la proſpérité d'une inutile tendreſſe ? elle approche trop de l'égalité. Ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour. Mais, ſitôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes qui puiſſent leur en rappeller l'idée.

Je trouve quelque choſe de bien naïf, & même de bien grand, dans les paroles d'un prince, qui, prêt de tomber entre les mains de ſes ennemis, voyant ſes courtiſans autour de lui qui pleuroient : je ſens, leur dit-il, à vos larmes, que je ſuis encore votre roi.

De Paris, le 3 de la lune de Chalval, 1718.

LETTRE CXXVII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

TU as oui parler mille fois du fameux roi de Suede. Il aſſiégeoit une place, dans un royaume qu'on nomme la Norwege : comme il viſitoit la tranchée, ſeul avec un ingénieur, il a reçu un coup dans la tête dont il eſt mort. On a fait ſur le champ arrêter ſon premier miniſtre : les états ſe ſont aſſemblés, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accuſé d'un grand crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de ſon roi : forfait qui, ſelon moi, mérite mille morts.

Car enfin, ſi c'eſt une mauvaiſe action de noircir dans l'eſprit du prince le dernier de ſes ſujets ; qu'eſt-ce, lorſque l'on noircit la nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la providence a établi pour faire ſon bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlaſſent aux rois, comme les anges parlent à notre ſaint prophete.

Tu ſçais que, dans les banquets ſacrés, où le ſeigneur des ſeigneurs deſcend du plus ſublime trône du monde, pour ſe communiquer à ſes eſclaves, je me ſuis fait une loi ſévere de captiver une langue indocile : on ne m'a jamais vu abandonner une ſeule parole qui pût être amere au dernier de ſes ſujets. Quand il m'a fallu ceſſer d'être ſobre, je n'ai point ceſſé d'être honnête homme ; &, dans cette épreuve de notre fidélité, j'ai riſqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne ſçais comment il arrive qu'il n'y a preſque jamais de prince ſi méchant, que ſon miniſtre ne le ſoit encore davantage ; s'il fait quelque action mauvaiſe, elle

a preſque toujours été ſuggérée : de maniere que l'ambition des princes n'eſt jamais ſi dangereuſe, que la baſſeſſe d'ame de ſes conſeillers. Mais comprends-tu qu'un homme, qui n'eſt que d'hier dans le miniſtere, qui peut-être n'y ſera plus demain, puiſſe devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de ſa famille, de ſa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui qu'il va faire opprimer ?

Un prince a des paſſions; le miniſtre les remue : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon miniſtere : il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître. Les courtiſans le ſéduiſent par leurs louanges; & lui le flatte plus dangereuſement par ſes conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par les maximes qu'il lui propoſe.

De Paris, le 25 de la lune de Saphar, 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

JE paſſois l'autre jour ſur le pont-neuf, avec un de mes amis : il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qu'il me dit être un géometre; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit dans une rêverie profonde; il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, & le ſecouât pour le faire deſcendre juſqu'à lui; tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils ſe firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, & s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces diſcours les menerent juſques ſur la porte d'un caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géometre y fut reçu de tout le monde avec empreſſement, & que les garçons du

caffé en faiſoient beaucoup plus de cas que de deux mouſquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il ſe trouvoit dans un lieu agréable : car il dérida un peu ſon viſage, & ſe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant ſon eſprit régulier toiſoit tout ce qui ſe diſoit dans la converſation. Il reſſembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec ſon épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-deſſus des autres. Martyr de ſa juſteſſe, il étoit offenſé d'une ſaillie, comme une vue délicate eſt offenſée par une lumiere trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Auſſi ſa converſation étoit-elle ſinguliere. Il étoit arrivé ce jour-là, de la campagne, avec un homme qui avoit un château ſuperbe, & des jardins magnifiques : & il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long, ſur trente-cinq de large, & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaité que les regles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les allées des avenues euſſent paru par-tout de même largeur ; & il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort ſatisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ſtructure fort ſinguliere : il s'échauffa fort contre un ſçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureuſement lui demanda ſi ce cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un nouvelliſte parla du bombardement du château de Fontarabie : & il nous donna ſoudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrite en l'air ; &, charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entiérement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant, par une inondation : ce que vous me dites là m'eſt fort agréable, dit alors le géometre : je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation que j'ai faite ; & qu'il eſt au moins tombé, ſur la terre, deux pouces d'eau plus que l'année paſſée.

Un moment après, il ſortit, & nous le ſuivîmes. Comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils ſe choquerent rudement ; & de ce

coup, ils rejaillirent chacun de leur côté, en raiſon réciproque de leur vîteſſe & de leurs maſſes. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdiſſement, cet homme, portant la main ſur le front, dit au géometre : je ſuis bien aiſe que vous m'ayiez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre : je viens de donner mon Horace au public. Comment ! dit le géometre : il y a deux mille ans qu'il y eſt. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'eſt une traduction de cet ancien auteur, que je viens de mettre au jour : il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi, monſieur ! dit le géometre, il y a vingt ans que vous ne penſez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils penſent pour vous ? Monſieur, dit le ſçavant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand ſervice au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familiere ? Je ne dis pas tout-à-fait cela : j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies que vous traveſtiſſez : mais vous ne leur reſſemblerez point ; car, ſi vous traduiſez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions ſont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le peuple ; mais elles ſont toujours foibles & d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts ; & j'avoue que vous leur donnez bien un corps : mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conſeil, ils ſe ſéparerent, je crois, très-mécontens l'un de l'autre.

De Paris, le dernier de la lune de Rébiab, 2, 1719.

LETTRE CXXIX.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

LA plupart des légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le haſard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils aient méconnu la grandeur & la dignité même de leur ouvrage : ils ſe ſont amuſés à faire des inſtitutions puériles, avec leſquelles ils ſe ſont, à la vérité, conformés aux petits eſprits, mais décrédités auprès des gens de bon ſens.

Ils ſe ſont jettés dans des détails inutiles ; ils ont donné dans les cas particuliers : ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties, & n'embraſſe rien d'une vue générale.

Quelques-uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre langue que la vulgaire ; choſe abſurde pour un faiſeur de loix : comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connues ?

Ils ont ſouvent aboli ſans néceſſité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont jetté les peuples dans les déſordres inſéparables des changemens.

Il eſt vrai que, par une bizarrerie qui vient plutôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois néceſſaire de changer certaines loix. Mais le cas eſt rare ; &, lorſqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit obſerver tant de ſolemnités, & apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les loix ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalités pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop ſubtiles, & ont ſuivi des idées logiciennes, plutôt que l'équité naturelle. Dans

la ſuite, elles ont été trouvées trop dures; & par un eſprit d'équité, on a cru devoir s'en écarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que ſoient les loix, il faut toujours les ſuivre, & les regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toujours.

Il faut pourtant avouer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention qui marque beaucoup de ſageſſe; c'eſt qu'ils ont donné aux peres une grande autorité ſur leurs enfans. Rien ne ſoulage plus les magiſtrats; rien ne dégarnit plus les tribunaux; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un état, où les mœurs ſont toujours de meilleurs citoyens que les loix.

C'eſt, de toutes les puiſſances, celle dont on abuſe le moins : c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures; c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes & de punitions, les familles ſont mieux réglées : les peres ſont l'image du créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette lettre ſans te faire remarquer la bizarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu, des loix Romaines, un nombre infini de choſes inutiles, & même pis; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

De Paris, le 4 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXX.

RICA à ***.

JE te parlerai, dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un jardin magnifique, où leur oiſiveté eſt toujours occupée. Ils ſont très-inutiles à l'état ; & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un ſilence auſſi long : cependant ils ſe croient conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands intérêts.

La baſe de leurs converſations eſt une curioſité frivole & ridicule : il n'y a point de cabinet ſi myſtérieux, qu'ils ne prétendent pénétrer ; ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe ; ils ſçavent combien notre auguſte ſultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années, &, quoiqu'ils ne faſſent aucune dépenſe en eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs & celui des Mogols.

A peine ont-ils épuiſé le préſent, qu'ils ſe précipitent dans l'avenir ; &, marchant au devant de la providence, ils la préviennent ſur toutes les démarches des hommes. Ils conduiſent un général par la main ; &, après l'avoir loué de mille ſottiſes qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les grues, & tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts ſur toutes les rivieres, des routes ſecrettes dans toutes les montagnes, des magaſins immenſes dans les ſables brûlans : il ne leur manque que le bon ſens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçut cette lettre d'un nouvelliſte : comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai ; la voici.

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures ſur les affaires du temps. Le premier janvier 1711, je prédis que l'empereur Joſeph mourroit dans le cours de l'année: il eſt vrai que, comme il ſe portoit fort bien, je crus que je me ferois moquer de moi, ſi je m'expliquois d'une maniere bien claire; ce qui fit que je me ſervis de termes un peu énigmatiques: mais les gens qui ſçavent raiſonner m'entendirent bien. Le 17 avril de la même année, il mourut de la petite vérole.

Dès que la guerre fut déclarée entre l'empereur & les Turcs, j'allai chercher nos meſſieurs dans tous les coins des thuilleries; je les aſſemblai près du baſſin, & leur prédis qu'on feroit le ſiege de Belgrade, & qu'il ſeroit pris. J'ai été aſſez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie. Il eſt vrai que, vers le milieu du ſiege, je pariai cent piſtoles qu'il ſeroit pris le 18 août, il ne fut pris que le lendemain: peut-on perdre à ſi beau jeu?*

Lorſque je vis que la flotte d'Eſpagne débarquoit en Sardaigne, je jugeai qu'elle en feroit la conquête: je le dis, & cela ſe trouva vrai. Enflé de ce ſuccès, j'ajoutai que cette flotte victorieuſe iroit débarquer à Final, pour faire la conquête du Milanès. Comme je trouvai de la réſiſtance à faire recevoir cette idée, je voulus la ſoutenir glorieuſement: je pariai cinquante piſtoles, & je les perdis encore: car ce diable d'Albéroni, malgré la foi des traités, envoya ſa flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands politiques, le duc de Savoie & moi.

Tout cela, monſieur, me déroute ſi fort, que j'ai réſolu de prédire toujours, & de ne parier jamais. Autrefois, nous ne connoiſſions point aux thuilleries l'uſage des paris, & feu monſieur le comte L. ne les ſouffroit gueres: mais, depuis qu'une troupe de petits-maîtres s'eſt mêlée parmi nous, nous ne ſçavons plus où nous en ſommes. A peine ouvrons-nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propoſe de parier contre.

---

* 1717.

*L'autre jour, comme j'ouvrois mon manuſcrit, & accommodois mes lunettes ſur mon nez, un de ces fanfarons, ſaiſiſſant juſtement l'intervalle du premier mot au ſecond, me dit : Je parie cent piſtoles que non. Je fis ſemblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis ; Monſieur le maréchal de *** ayant appris.... Cela eſt faux, me dit-il : vous avez toujours des nouvelles extravagantes ; il n'y a pas de ſens commun à tout cela. Je vous prie, monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente piſtoles ; car je vous avoue que ces paris m'ont fort dérangé. Je vous envoie la copie de deux lettres que j'ai écrites au miniſtre. Je ſuis*, &c.

Lettres d'un nouvelliſte au miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le ſujet le plus zélé que le roi ait jamais eu. C'eſt moi qui obligeai un de mes amis d'éxécuter le projet que j'avois formé d'un livre, pour démontrer que Louis le grand étoit le plus grand de tous les princes qui ont mérité le nom de grand. Je travaille depuis long-temps à un autre ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à notre nation, ſi votre grandeur veut m'accorder un privilege : mon deſſein eſt de prouver que, depuis le commencement de la monarchie, les François n'ont jamais été battus ; & que ce que les hiſtoriens ont dit juſqu'ici de nos déſavantages, ſont de véritables impoſtures. Je ſuis obligé de les redreſſer en bien des occaſions ; & j'oſe me flatter que je brille ſur-tout dans la critique. Je ſuis, monſeigneur, &c.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS la perte que nous avons faite de monſieur le comte de L. nous vous ſupplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un préſident. Le déſordre ſe met dans nos conférences ; & les affaires d'état n'y ſont pas trai-

tées avec la même diſcuſſion que par le paſſé : nos jeunes gens vivent abſolument ſans égard pour les anciens, & entre eux ſans diſcipline : c'eſt le véritable conſeil de Roboam, où les jeunes impoſent aux vieillards. Nous avons beau leur repréſenter que nous étions paiſibles poſſeſſeurs des thuilleries vingt ans avant qu'ils fuſſent au monde : je crois qu'ils nous en chaſſeront à la fin ; & qu'obligés de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos héros françois, il faudra que nous allions tenir nos conférences au jardin du roi, ou dans quelque lieu plus écarté. Je ſuis....

De Paris, le 7 de la lune de Gemmadi, 2, 1719.

LETTRE CXXXI.

RHÉDI à RICA.

A Paris.

UNE des choſes qui a le plus exercé ma curioſité en arrivant en Europe, c'eſt l'hiſtoire & l'origine des républiques. Tu ſçais que la plupart des Aſiatiques n'ont pas ſeulement d'idée de cette ſorte de gouvernement, & que l'imagination ne les a pas ſervis juſqu'à leur faire comprendre qu'il puiſſe y en avoir ſur la terre d'autre que le deſpotiſme.

Les premiers gouvernemens que nous connoiſſons étoient monarchiques : ce ne fut que par haſard, & par la ſucceſſion des ſiecles, que les républiques ſe formerent.

La Grece ayant été abymée par un déluge, de nouveaux habitans vinrent la peupler : elle tira preſque toutes ſes colonies d'Egypte, & des contrées de l'Aſie les plus voiſines : &, comme ces pays étoient gouvernés par des rois, les peuples qui en ſortirent furent gouvernés de même. Mais la tyrannie de ces princes devenant trop peſante, on ſecoua le joug ; &, du débris de tant de

royaumes, s'éleverent ces républiques, qui firent ſi fort fleurir la Grece, ſeule polie au milieu des Barbares.

L'amour de la liberté, la haine des rois, conſerva long-temps la Grece dans l'indépendance; & étendit au loin le gouvernement républicain. Les villes Grecques trouverent des alliées dans l'Aſie mineure : elles y envoyerent des colonies auſſi libres qu'elles, qui leur ſervirent de remparts contre les entrepriſes des rois de Perſe. Ce n'eſt pas tout : la Grece peupla l'Italie; l'Italie, l'Eſpagne, & peut-être les Gaules. On ſait que cette grande Heſpérie, ſi fameuſe chez les anciens, étoit au commencement de la Grece; que ſes voiſins regardoient comme un ſéjour de félicité : les Grecs, qui ne trouvoient point chez eux ce pays heureux, l'allerent chercher en Italie; ceux d'Italie, en Eſpagne; ceux d'Eſpagne, dans la Bétique ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les anciens. Ces colonies Grecques apporterent avec elles un eſprit de liberté, qu'elles avoient pris dans ce doux pays. Ainſi on ne voit gueres, dans ces temps reculés, de monarchies dans l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules. Tu verras bientôt que les peuples du nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : &, ſi l'on trouve des veſtiges de quelque royauté parmi eux, c'eſt qu'on a pris pour des rois les chefs des armées ou des républiques.

Tout ceci ſe paſſoit en Europe : car, pour l'Aſie & l'Afrique, elles ont toujours été accablées ſous le deſpotiſme, ſi vous en exceptez quelques villes de l'Aſie mineure dont nous avons parlé, & la république de Carthage en Afrique.

Le monde fut partagé en deux puiſſantes républiques, celle de Rome & celle de Carthage : il n'y a rien de ſi connu que les commencemens de la république Romaine, & rien qui le ſoit ſi peu que l'origine de Carthage. On ignore abſolument la ſuite des princes Africains depuis Didon, & comment ils perdirent leur puiſſance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'aggrandiſſement prodigieux de la république Romaine, s'il n'y avoit pas eu cette différence injuſte, entre les citoyens Ro-

mains & les peuples vaincus ; ſi l'on avoit donné aux gouverneurs des provinces une autorité moins grande ; ſi les loix ſi ſaintes, pour empêcher leur tyrannie, avoient été obſervées ; & s'ils ne s'étoient pas ſervis, pour les faire taire, des mêmes tréſors que leur injuſtice avoit amaſſés.

Céſar opprima la république Romaine, & la ſoumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-temps ſous un gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle oppreſſion.

Cependant une infinité de nations inconnues ſortirent du nord, ſe répandirent comme des torrens dans les provinces Romaines ; &, trouvant autant de facilité à faire des conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, elles démembrerent l'empire, & fonderent des royaumes. Ces peuples étoient libres ; & ils bornoient ſi fort l'autorité de leurs rois, qu'ils n'étoient proprement que des chefs ou des généraux. Ainſi ces royaumes, quoique fondés par la force, ne ſentirent point le joug du vainqueur. Lorſque les peuples d'Aſie, comme les Turcs & les Tartares, firent des conquêtes ; ſoumis à la volonté d'un ſeul, ils ne ſongerent qu'à lui donner de nouveaux ſujets, & à établir, par les armes, ſon autorité violente : mais les peuples du nord, libres dans leur pays, s'emparant des provinces Romaines, ne donnerent point à leur chef une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Eſpagne, dépoſoient leurs rois dès qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits : &, chez les autres, l'autorité du prince étoit bornée de mille manieres différentes : un grand nombre de ſeigneurs la partageoient avec lui : les guerres n'étoient entrepriſes que de leur conſentement : les dépouilles étoient partagées entre le chef & les ſoldats ; aucun impôt en faveur du prince ; les loix étoient faites dans les aſſemblées de la nation. Voilà le principe fondamental de tous ces états, qui ſe formerent des débris de l'empire Romain.

De Veniſe, le 20 *de la lune de Rhégeb*, 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA à ***.

JE fus, il y a cinq ou ſix mois, dans un caffé, j'y remarquai un gentilhomme aſſez bien mis, qui ſe faiſoit écouter : il parloit du plaiſir qu'il y avoit de vivre à Paris ; il déploroit ſa ſituation d'être obligé d'aller languir dans la province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rentes en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux, ſi j'avois le quart de ce bien-là en argent & en effets portables par-tout. J'ai beau preſſer mes fermiers, & les accabler de fraix de juſtice ; je ne fais que les rendre plus inſolvables : je n'ai jamais pu voir cent piſtoles à la fois. Si je devois dix mille francs, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : mais, me trouvant hier dans ce quartier, j'entrai dans la même maiſon ; & j'y vis un homme grave, d'un viſage pâle & allongé, qui, au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs, paroiſſoit morne & penſif, juſqu'à ce que, prenant bruſquement la parole : Oui, meſſieurs, dit-il en hauſſant la voix, je ſuis ruiné ; je n'ai plus de quoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres de billets de banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une ſituation affreuſe ; je me ſuis cru riche, & me voilà à l'hôpital : au moins, ſi j'avois ſeulement une petite terre où je puſſe me retirer, je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre ; mais je n'ai pas grand comme ce chapeau de fonds de terre.

Je tournai, par haſard, la tête d'un autre côté ; & je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſédé. A qui ſe fier déſormais ? s'écrioit-il. Il y a un traître, que je croyois ſi fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent : & il me l'a rendu ! quelle perfidie horrible ! Il a beau faire ; dans mon eſprit il ſera toujours déshonoré.

Tout

Tout près de-là, étoit un homme très-mal vêtu, qui, élevant les yeux au ciel, diſoit : Dieu béniſſe les projets de nos miniſtres ! puiſſé-je voir les actions à deux mille, & tous les laquais de Paris plus riches que leurs maîtres ! J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit-on ; auſſi a-t-il un pauvre métier : il eſt généalogiſte, & il eſpere que ſon art rendra, ſi les fortunes continuent ; & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui, pour réformer leur nom, décraſſer leurs ancêtres, & orner leurs carroſſes : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il treſſaillit de joie, de voir multiplier ſes pratiques.

Enfin, je vis entrer un vieillard pâle & ſec, que je reconnus pour nouvelliſte, avant qu'il ſe fût aſſis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & préſagent toujours les victoires & les trophées : c'étoit, au contraire, un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles triſtes. Les affaires vont bien mal du côté d'Eſpagne, dit-il : nous n'avons point de cavalerie ſur la frontiere ; & il eſt à craindre que le prince Pio, qui en a un gros corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit, vis-à-vis de moi, un philoſophe aſſez mal en ordre, qui prenoit le nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules, à meſure que l'autre hauſſoit la voix. Je m'approchai de lui, & il me dit à l'oreille : vous voyez que ce fat nous entretient, il y a une heure, de ſa frayeur pour le Languedoc : & moi, j'apperçus hier au ſoir une tache dans le ſoleil, qui, ſi elle augmentoit, pourroit faire tomber toute la nature en engourdiſſement ; & je n'ai pas dit un ſeul mot.

De Paris, le 17 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXIII.

*RICA à ***.*

J'ALLAI, l'autre jour, voir une grande bibliotheque dans un couvent de dervis, qui en ſont comme les dépoſitaires, mais qui ſont obligés d'y laiſſer entrer tout le monde à certaines heures.

En entrant, je vis un homme grave, qui ſe promenoit au milieu d'un nombre innombrable de volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces livres, que je voyois mieux reliés que les autres. Monſieur, me dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois perſonne. Bien des gens me font de pareilles queſtions; mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces livres pour les ſatisfaire : j'ai mon bibliothécaire qui vous donnera ſatisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là : c'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très-à charge, parce qu'il ne travaille point pour le couvent. Mais j'entends l'heure du réfectoire qui ſonne. Ceux qui, comme moi, ſont à la tête d'une communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En diſant cela, le moine me pouſſa dehors, ferma la porte; &, comme s'il eût volé, diſparut à mes yeux.

De Paris, le 21 *de la lune de Rhamazan*, 1719.

LETTRE CXXXIV.

RICA au même.

JE retournai le lendemain à cette bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme que celui que j'avois

vu la premiere fois. Son air étoit ſimple, ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très-affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même, en qualité d'étranger, de m'inſtruire.

Mon pere, lui dis-je, quels ſont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliotheque? Ce ſont, me dit-il, les interpretes de l'écriture. Il y en a un grand nombre! lui repartis-je : il faut que l'écriture fût bien obſcure autrefois, & bien claire à préſent. Reſte-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points conteſtés? S'il y en a, bon dieu! s'il y en a, me répondit-il. Il y en a preſque autant que de lignes. Oui, lui dis-je? Et qu'ont donc fait tous ces auteurs? Ces auteurs, me repartit-il, n'ont point cherché dans l'écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étoient contenus les dogmes qu'ils devoient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'eſt pour cela qu'ils en ont corrompu tous les ſens, & ont donné la torture à tous les paſſages. C'eſt un pays où les hommes de toutes les ſectes ſont des deſcentes, & vont comme au pillage; c'eſt un champ de bataille où les nations ennemies qui ſe rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près de-là, vous voyez les livres aſcétiques ou de dévotion; enſuite, les livres de morale, bien plus utiles; ceux de théologie, doublement inintelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter; les ouvrages des myſtiques, c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah, mon pere! lui dis-je : un moment; n'allez pas ſi vîte; parlez-moi de ces myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe un cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion; ſouvent il ſe perfectionne, ou plutôt

dégénere en quiétiſme : vous ſçavez qu'un quiétiſte n'eſt autre choſe qu'un homme fou, dévot & libertin.

Voyez les caſuiſtes, qui mettent au jour les ſecrets de la nuit ; qui forment, dans leur imagination, tous les monſtres que le démon d'amour peut produire, les raſſemblent, les comparent, & en font l'objet éternel de leurs penſées ; heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits & ſi nuement peints !

Vous voyez, monſieur, que je penſe librement, & que je vous dis tout ce que je penſe. Je ſuis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un étranger, qui voulez ſçavoir les choſes, & les ſçavoir telles qu'elles ſont. Si je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration ; je vous dirois ſans ceſſe, cela eſt divin, cela eſt reſpectable ; il y a du merveilleux. Et il en arriveroit, de deux choſes l'une, ou que je vous tromperois, ou que je me déshonorerois dans votre eſprit.

Nous en reſtâmes là ; une affaire, qui ſurvint au derviſ, rompit notre converſation juſqu'au lendemain.

De Paris, le 23 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXV.

RICA au même.

JE revins à l'heure marquée ; & mon homme me mena préciſément dans l'endroit où nous nous étions quittés. Voici, me dit-il, les grammairiens, les gloſſateurs, & les commentateurs. Mon pere, lui dis-je, tous ces gens-là ne peuvent-ils pas ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens ? Oui, dit-il, ils le peuvent ; & même il n'y paroît pas : leurs ouvrages n'en ſont pas plus mauvais ; ce qui eſt

très-commode pour eux. Cela eſt vrai, lui dis-je; & je connois bien des philoſophes qui feroient bien de s'appliquer à ces ſortes de ſciences.

Voilà, pourſuivit-il, les orateurs, qui ont le talent de perſuader indépendamment des raiſons; & les géometres, qui obligent un homme, malgré lui, d'être perſuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les livres de métaphyſique, qui traitent de ſi grands intérêts, & dans leſquels l'infini ſe rencontre partout; les livres de phyſique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaſte univers, que dans la machine la plus ſimple de nos artiſans.

Les livres de médecine, ces monumens de la fragilité de la nature & de la puiſſance de l'art, qui font trembler quand ils traitent des maladies même les plus légeres, tant ils nous rendent la mort préſente; mais qui nous mettent dans une ſécurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près de-là, ſont les livres d'anatomie, qui contiennent bien moins la deſcription des parties du corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnés; choſe qui ne guérit, ni le malade de ſon mal, ni le médecin de ſon ignorance.

Voici la chymie, qui habite, tantôt l'hôpital, & tantôt les petites maiſons, comme des demeures qui lui ſont également propres.

Voici les livres de ſcience, ou plutôt d'ignorance occulte; tels ſont ceux qui contiennent quelque eſpece de diablerie : exécrables, ſelon la plupart des gens; pitoyables, ſelon moi. Tels ſont encore les livres d'aſtrologie judiciaire. Que dites-vous, mon pere? Les livres d'aſtrologie judiciaire, repartis-je avec eux! Et ce ſont ceux dont nous faiſons le plus de cas en Perſe: ils reglent toutes les actions de notre vie, & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes : les aſtrologues ſont proprement nos directeurs; ils font plus, ils entrent dans le gouvernement de l'état. Si cela eſt, me dit-il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que ce-

lui de la raiſon : voilà le plus étrange de tous les empires : je plains bien une famille, & encore plus une nation, qui ſe laiſſe ſi fort dominer par les planetes. Nous nous ſervons, lui repartis-je, de l'aſtrologie, comme vous vous ſervez de l'algebre. Chaque nation a ſa ſcience, ſelon laquelle elle regle ſa politique. Tous les aſtrologues enſemble n'ont jamais fait tant de ſottiſes en notre Perſe, qu'un ſeul de vos algébriſtes en a faites ici. Croyez-vous que le concours fortuit des aſtres ne ſoit pas une regle auſſi ſûre que les beaux raiſonnemens de votre faiſeur de ſyſtême ? Si l'on comptoit les voix là-deſſus en France & en Perſe, ce ſeroit un beau ſujet de triomphe pour l'aſtrologie ; vous verriez les calculateurs bien humiliés : quel accablant corollaire n'en pourroit-on pas tirer contre eux ?

Notre diſpute fut interrompue, & il fallut nous quitter.

De Paris, le 26 de la lune de Rhamazan, 1719.

LETTRE CXXXVI.

RICA au même.

DANS l'entrevue ſuivante, mon ſçavant me mena dans un cabinet particulier. Voici les livres d'hiſtoire moderne, me dit-il. Voyez, premiérement, les hiſtoriens de l'égliſe & des papes ; livres que je lis pour m'édifier, & qui font ſouvent en moi un effet tout contraire.

Là, ce ſont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de monarchies, & ſur la chûte duquel il s'en forma auſſi tant de nouvelles. Un nombre infini de peuples barbares, auſſi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout-à-coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépécerent, & fonderent tous les royaumes que vous voyez à préſent en Europe. Ces peuples

n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient libres : mais ils le ſont devenus, depuis que, ſoumis pour la plupart à une puiſſance abſolue, ils ont perdu cette douce liberté, ſi conforme à la raiſon, à l'humanité & à la nature.

Vous voyez ici les hiſtoriens de l'empire d'Allemagne, qui n'eſt qu'une ombre du premier empire ; mais qui eſt, je crois, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre que la diviſion n'a point affoiblie ; la ſeule, je crois encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes ; & qui, lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des rois ſe former, mourir deux fois, renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiecles ; mais, prenant inſenſiblement des forces, accrue de toutes parts, monter à ſon dernier période : ſemblable à ces fleuves qui, dans leur courſe, perdent leurs eaux, ou ſe cachent ſous terre ; puis, reparoiſſant de nouveau, groſſis par les rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage.

Là, vous voyez la nation Eſpagnole, ſortir de quelques montagnes : les princes mahométans ſubjugués auſſi inſenſiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de royaumes réunis dans une vaſte monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſqu'à ce qu'accablée de ſa propre grandeur & de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueil de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les hiſtoriens d'Angleterre, où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde & de la ſédition ; le prince, toujours chancelant ſur un trône inébranlable ; une nation impatiente, ſage dans ſa fureur même ; & qui, maîtreſſe de la mer, (choſe inouie juſqu'alors), mêle le commerce avec l'empire.

Tout près de-là, ſont les hiſtoriens de cette autre reine de la mer, la république de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable en Aſie, où ſes négocians voient tant de rois proſternés devant eux.

Les hiſtoriens d'Italie vous repréſentent une nation autrefois maîtreſſe du monde, aujourd'hui eſclave de toutes les autres; ſes princes diviſés & foibles, & ſans autre attribut de ſouveraineté, qu'une vaine politique.

Voilà les hiſtoriens des républiques; de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté; de Veniſe, qui n'a de reſſources qu'en ſon économie; & de Gênes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du nord, & entre autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté & du droit qu'elle a d'élire ſes rois, qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par-là les peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus, nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

De Paris, le 2 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVII.

RICA au même.

LE lendemain, il me mena dans un autre cabinet. Ce ſont ici les poëtes, me dit-il; c'eſt-à-dire, ces auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon ſens, & d'accabler la raiſon ſous les agrémens, comme on enſéveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs ornemens & leurs parures. Vous les connoiſſez; ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le ſoleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations même.

Voilà les poëmes épiques. Hé! qu'eſt-ce que les poëmes épiques? En vérité, me dit-il, je n'en ſais rien: les connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux, & que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point: c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas. Ils diſent, de plus, qu'il eſt impoſſible d'en faire de nouveaux, & cela eſt encore plus ſurprenant.

Voici les poëtes dramatiques, qui, ſelon moi, ſont

les poëtes par excellence, & les maîtres des paſſions. Il y en a de deux ſortes; les comiques, qui nous remuent ſi doucement; & les tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les lyriques, que je mépriſe autant que j'eſtime les autres, & qui font de leur art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les auteurs des idylles & des églogues, qui plaiſent, même aux gens de cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce ſont ceux qui aiguiſent les épigrammes, qui ſont de petites fleches déliées, qui font une plaie profonde & inacceſſible aux remedes.

Vous voyez ici les romans, dont les auteurs ſont des eſpeces de poëtes, & qui outrent également le langage de l'eſprit & celui du cœur; ils paſſent leur vie à chercher la nature, & la manquent toujours; leurs héros y ſont auſſi étrangers que les dragons aîlés & les hippocentaures.

J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans : &, ſi vous voyiez les nôtres, vous en ſeriez encore plus choqué. Ils ſont auſſi peu naturels, & d'ailleurs extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de paſſion, avant qu'un amant ait pu voir ſeulement le viſage de ſa maîtreſſe. Cependant les auteurs ſont forcés de faire paſſer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or, il eſt impoſſible que les incidens ſoient variés : on a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir; c'eſt aux prodiges. Je ſuis ſûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne faſſe ſortir une armée de deſſous terre; qu'un héros, lui ſeul, en détruiſe une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans : ces aventures froides, & ſouvent répétées, nous font languir; & ces prodiges extravagans nous révoltent.

De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1719.

LETTRE CXXXVIII.

RICA à IBBEN.

A Smyrne.

LES miniſtres ſe ſuccedent, & ſe détruiſent ici, comme les ſaiſons : depuis trois ans, j'ai vu changer quatre fois de ſyſtême ſur les finances. On leve aujourd'hui les tributs en Turquie & en Perſe, comme les levoient les fondateurs de ces empires : il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les Occidentaux. Nous croyons qu'il n'y a pas plus de différence entre l'adminiſtration des revenus du prince & celle des biens d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille tomans, ou en compter cent : mais il y a ici bien plus de fineſſe & de myſtere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent ſans ceſſe, & avec douleur, de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priés ; qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un cabinet impénétrable aux grands, & ſacré aux petits ; qu'ils aient toujours la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de ſyſtêmes nouveaux ; & qu'abſorbés dans les méditations, ils ſoient privés de l'uſage de la parole, & quelquefois même de celui de la politeſſe.

Dès que le feu roi eut fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal ; mais on ne ſçavoit comment faire pour être mieux. On ne s'étoit pas bien trouvé de l'autorité ſans bornes des miniſtres précédens ; on la voulut partager. On créa, pour cet effet, ſix ou ſept conſeils ; & ce miniſtere eſt peut-être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens : la durée en fut courte, auſſi bien que celle du bien qu'elle produiſit.

La France, à la mort du feu roi, étoit un corps accablé de mille maux : Noailles prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & appliqua quelques remedes topiques. Mais il reſtoit toujours un vice intérieur à guérir. Un étranger eſt venu, qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a cru lui avoir rendu ſon embonpoint, & il l'a ſeulement rendue bouffie.

Tous ceux qui étoient riches il y a ſix mois ſont à préſent dans la pauvreté, & ceux qui n'avoient pas de pain régorgent de richeſſes. Jamais ces deux extrémités ne ſe ſont touchées de ſi près. L'étranger a tourné l'état comme un frippier tourne un habit : il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous ; & ce qui étoit deſſus, il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſpérées, incroyables même à ceux qui les ont faites ! Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant. Que de valets ſervis par leurs camarades, & peut-être demain par leurs maîtres !

Tout ceci produit ſouvent des choſes bizarres. Les laquais qui avoient fait fortune ſous le regne paſſé, vantent aujourd'hui leur naiſſance : ils rendent, à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine rue, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a ſix mois : ils crient de toute leur force : La nobleſſe eſt ruinée ; quel déſordre dans l'état ! quelle confuſion dans les rangs ! on ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux ; & que, dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

De Paris, le 1 *de la lune de Zilcadé*, 1720.

LETTRE CXXXIX.

RICA au même.

VOICI un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non ſeulement dans une femme, mais dans une reine.

La reine de Suede voulant, à toute force, aſſocier le prince ſon époux à la couronne, pour applanir toutes les difficultés, a envoyé aux états une déclaration, par laquelle elle ſe déſiſte de la régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années, qu'une autre reine, nommée Chriſtine, abdiqua la couronne, pour ſe donner toute entiere à la philoſophie. Je ne ſçais lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la nature l'a mis; & que je ne puiſſe louer la foibleſſe de ceux qui, ſe trouvant au-deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpece de déſertion; je ſuis cependant frappé de la grandeur d'ame de ces deux princeſſes, & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſupérieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le temps que les autres ne ſongent qu'à jouir : & l'autre ne veut jouir, que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon auguſte époux.

De Paris, le 27 de la lune de Mabarram, 1720.

LETTRE CXL.

RICA à USBEK.

A ***.

Le parlement de Paris vient d'être relégué dans une petite ville qu'on appelle Pontoiſe. Le conſeil lui a envoyé enregiſtrer ou approuver une déclaration qui le déshonore; & il l'a enregiſtrée d'une maniere qui déshonore le conſeil.

On menace d'un pareil traitement quelques parlemens du royaume.

Ces compagnies ſont toujours odieuſes : elles n'approchent des rois que pour leur dire de triſtes vérités :

&, pendant qu'une foule de coutiſans leur repréſentent ſans ceſſe un peuple heureux ſous leur gouvernement, elles viennent démentir la flatterie & apporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Usbek, que celui de la vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux princes! Ils doivent bien penſer que ceux qui s'y déterminent y ſont contraints; & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes & ſi affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur reſpect, & même leur amour.

De Paris, le 21 *de la lune de Gemmadi*, 1, 1720.

LETTRE CXLI.

RICA au même.

J'IRAI te voir ſur la fin de la ſemaine. Que les jours couleront agréablement avec toi!

Je fus préſenté, il y a quelques jours, à une dame de la cour, qui avoit quelqu'envie de voir ma figure étrangere. Je la trouvai belle, digne des regards de notre monarque, & d'un rang auguſte dans le lieu ſacré où ſon cœur repoſe.

Elle me fit mille queſtions ſur les mœurs des Perſans, & ſur la maniere de vivre des Perſanes. Il me parut que la vie du ſerrail n'étoit pas de ſon goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne put voir ſans envie, le bonheur de l'un; & ſans pitié, la condition des autres. Comme elle aime la lecture, ſur-tout celle des poëtes & des romans, elle ſouhaita que je lui parlaſſe des nôtres. Ce que je lui en dis redoubla ſa curioſité: elle me pria de lui faire traduire un fragment

de quelques-uns de ceux que j'ai apportés. Je le fis ; & je lui envoyai, quelques jours après, un conte Perſan. Peut-être ſeras-tu bien aiſe de le voir traveſti.

DU TEMPS de Cheik-ali-Can, il y avoit, en Perſe, une femme nommée Zuléma : elle ſçavoit par cœur tout le ſaint alcoran ; il n'y avoit point de dervis qui entendît mieux qu'elle les traditions des ſaints prophetes ; les docteurs Arabes n'avoient rien dit de ſi myſtérieux, qu'elle n'en comprît tous les ſens ; & elle joignoit, à tant de connoiſſances, un certain caractere d'eſprit enjoué, qui laiſſoit à peine deviner ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes compagnes dans une des ſalles du ſerrail, une d'elles lui demanda ce qu'elle penſoit de l'autre vie ; & ſi elle ajoutoit foi à cette ancienne tradition de nos docteurs, que le paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle : il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader notre ſexe. Il y a même une nation répandue par toute la Perſe, qu'on appelle la nation juive, qui ſoutient, par l'autorité de ſes livres ſacrés, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'autre origine que l'orgueil des hommes, qui veulent porter leur ſupériorité au-delà même de leur vie ; & ne penſent pas que, dans le grand jour, toutes les créatures paroîtront devant dieu comme le néant, ſans qu'il y ait entre elles de prérogatives que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes : & comme les hommes qui auront bien vécu, & bien uſé de l'empire qu'ils ont ici-bas ſur nous, ſeront dans un paradis plein de beautés céleſtes & raviſſantes, & telles que, ſi un mortel les avoit vues, il ſe donneroit auſſi-tôt la mort, dans l'impatience d'en jouir ; auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enivrées d'un torrent de voluptés, avec des hommes divins qui leur ſeront ſoumis : chacune d'elles aura un ſerrail, dans lequel ils ſeront enfermés ; & des

eunuques, encore plus fideles que les nôtres, pour les garder.

J'ai lu, ajouta-t-elle, dans un livre Arabe, qu'un homme, nommé Ibrahim, étoit d'une jalouſie inſupportable. Il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniere très-dure : il ne ſe fioit plus à ſes eunuques, ni aux murs de ſon ſerrail ; il les tenoit preſque toujours ſous la clef, enfermées dans leur chambre, ſans qu'elles puſſent ſe voir, ni ſe parler ; car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ſes actions prenoient la teinture de ſa brutalité naturelle : jamais une douce parole ne ſortit de ſa bouche ; & jamais il ne fit le moindre ſigne, qui n'ajoutât quelque choſe à la rigueur de leur eſclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes aſſemblées dans une ſalle de ſon ſerrail, une d'entre elles, plus hardie que les autres, lui reprocha ſon mauvais naturel. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toujours auparavant ceux de ſe faire haïr. Nous ſommes ſi malheureuſes, que nous ne pouvons nous empêcher de deſirer un changement : d'autres, à ma place, ſouhaiteroient votre mort ; je ne ſouhaite que la mienne ; &, ne pouvant eſpérer d'être ſéparée de vous que par-là, il me ſera encore bien doux d'en être ſéparée. Ce diſcours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuſe colere ; il tira ſon poignard, & le lui plongea dans le ſein. Mes cheres compagnes, dit-elle d'une voix mourante, ſi le ciel a pitié de ma vertu, vous ſerez vengées. A ces mots, elle quitta cette vie infortunée, pour aller dans le ſéjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu jouiſſent d'un bonheur qui ſe renouvelle toujours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruiſſeau, dont les eaux étoient plus pures que le cryſtal, y faiſoit un nombre infini de détours. Elle entra enſuite dans des bocages charmans, dont le ſilence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiſeaux. De magnifiques jardins ſe préſenterent enſuite ; la na-

ture les avoit ornés avec ſa ſimplicité, & toute ſa magnificence. Elle trouva enfin un palais ſuperbe, préparé pour elle, & rempli d'hommes céleſtes, deſtinés à ſes plaiſirs.

Deux d'entre eux ſe préſenterent auſſi-tôt pour la déshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuſes eſſences : on lui donna enſuite des habits infiniment plus riches que les ſiens : après quoi, on la mena dans une grande ſalle, où elle trouva un feu fait avec des bois odoriférans, & une table couverte de mets les plus exquis. Tout ſembloit concourir au raviſſement de ſes ſens : elle entendoit, d'un côté, une muſique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre ; de l'autre, elle ne voyoit que des danſes de ces hommes divins, uniquement occupés à lui plaire. Cependant tant de plaiſirs ne devoient ſervir qu'à la conduire inſenſiblement à des plaiſirs plus grands. On la mena dans ſa chambre : &, après l'avoir encore une fois déshabillée, on la porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçurent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enivrée, & que ſes raviſſemens paſſerent même ſes deſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur diſoit-elle : je croirois mourir, ſi je n'étois ſûre de mon immortalité. C'en eſt trop, laiſſez-moi ; je ſuccombe ſous la violence des plaiſirs. Oui, vous rendez un peu le calme à mes ſens ; je commence à reſpirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à préſent conſidérer votre beauté divine ? que ne puis-je voir.... Mais, pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers tranſports. O dieux ! que ces ténebres ſont aimables ! Quoi ! je ſerai immortelle, & immortelle avec vous ! je ſerai..... Non, je vous demande grace ; car je vois bien que vous êtes gens à n'en demander jamais.

Après pluſieurs commandemens réitérés, elle fut obéie : mais elle ne le fut que lorſqu'elle voulut l'être bien ſérieuſement. Elle ſe repoſa languiſſamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de ſommeil réparerent ſa laſſitude : elle reçut deux baiſers, qui l'enflamme-

flammerent ſoudain, & lui firent ouvrir les yeux. Je ſuis inquiette, dit-elle; je crains que vous ne m'aimiez plus. C'étoit un doute dans lequel elle ne vouloit pas reſter long-temps : auſſi eut-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit deſirer. Je ſuis déſabuſée, s'écria-t-elle; pardon, pardon; je ſuis ſûre de vous. Vous ne me dites rien; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire : oui, oui, je vous le confeſſe, on n'a jamais tant aimé. Mais, quoi! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader! Ah! ſi vous vous diſputez, ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite, je ſuis perdue; vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincue: mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour. Ses fideles & aimables domeſtiques entrerent dans ſa chambre, & firent lever ces deux jeunes hommes, que deux vieillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardés pour ſes plaiſirs. Elle ſe leva enſuite, & parut d'abord à cette cour idolâtre dans les charmes d'un déshabillé ſimple, & enſuite couverte des plus ſomptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie; elle avoit donné de la vie à ſon teint, & de l'expreſſion à ſes graces. Ce ne fut, pendant tout le jour, que danſes, que concerts, que feſtins, que jeux, que promenades; & l'on remarquoit qu'Anaïs ſe déroboit de temps en temps, & voloit vers ſes deux jeunes héros : après quelques précieux inſtans d'entrevue, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toujours avec un viſage plus ſerein. Enfin, ſur le ſoir, on la perdit tout-à-fait : elle alla s'enfermer dans le ſerrail, où elle vouloit, diſoit-elle, faire connoiſſance avec ces captifs immortels qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle viſita donc les appartemens de ces lieux les plus reculés & les plus charmans, où elle compta cinquante eſclaves d'une beauté miraculeuſe : elle erra toute la nuit de chambre en chambre, recevant par-tout des hommages toujours différens, & toujours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs paſſoit ſa vie, tan-

tôt dans des plaiſirs éclatans, tantôt dans des plaiſirs ſolitaires; admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu : ſouvent elle quittoit un palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs ſembloient naître ſous ſes pas, & les jeux ſe préſentoient en foule au-devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuſe, que toujours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une ſeule réflexion : elle avoit joui de ſon bonheur ſans le connoître, & ſans avoir eu un ſeul de ces momens tranquilles, où l'ame ſe rend, pour ainſi dire, compte à elle-même, & s'écoute dans le ſilence des paſſions.

Les bienheureux ont des plaiſirs ſi vifs, qu'ils peuvent rarement jouir de cette liberté d'eſprit : c'eſt pour cela qu'attachés invinciblement aux objets préſens, ils perdent entiérement la mémoire des choſes paſſées, & n'ont plus aucun ſouci de ce qu'ils ont connu ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs, dont l'eſprit étoit vraiment philoſophe, avoit paſſé preſque toute ſa vie à méditer : elle avoit pouſſé ſes réflexions beaucoup plus loin qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laiſſée à elle-même. La retraite auſtere que ſon mari lui avoit fait garder ne lui avoit laiſſé que cet avantage.

C'eſt cette force d'eſprit qui lui avoit fait mépriſer la crainte dont ſes compagnes étoient frappées, & la mort qui devoit être la fin de ſes peines, & le commencement de ſa félicité.

Ainſi elle ſortit peu à peu de l'ivreſſe des plaiſirs, & s'enferma ſeule dans un appartement de ſon palais. Elle ſe laiſſa aller à des réflexions bien douces ſur ſa condition paſſée, & ſur ſa félicité préſente; elle ne put s'empêcher de s'attendrir ſur le malheur de ſes compagnes : on eſt ſenſible à des tourmens que l'on a partagés. Anaïs ne ſe tint pas dans les ſimples bornes de la compaſſion : plus tendre envers ces infortunées, elle ſe ſentit portée à les ſecourir.

Elle donna ordre à un de ſes jeunes hommes, qui

étoient auprès d'elle, de prendre la figure de ſon mari; d'aller dans ſon ſerrail, de s'en rendre maître, de l'en chaſſer; & d'y reſter à ſa place, juſqu'à ce qu'elle le rappellât.

L'exécution fut prompte : il fendit les airs, arriva à la porte du ſerrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frappe; tout lui eſt ouvert; les eunuques tombent à ſes pieds. Il vole vers les appartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées. Il avoit, en paſſant, pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu inviſible. Il entre, & les ſurprend d'abord par ſon air doux & affable; &, bientôt après, il les ſurprend davantage par ſes empreſſemens, & par la rapidité de ſes entrepriſes. Toutes eurent leur part de l'étonnement; & elles l'auroient pris pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles ſcenes ſe jouent dans le ſerrail, Ibrahim heurte, ſe nomme, tempête & crie. Après avoir eſſuyé bien des difficultés, il entre, & jette les eunuques dans un déſordre extrême. Il marche à grands pas; mais il recule en arriere, & tombe comme des nues, quand il voit le faux Ibrahim, ſa véritable image, dans toutes les libertés d'un maître. Il crie au ſecours; il veut que les eunuques lui aident à tuer cet impoſteur : mais il n'eſt pas obéi. Il n'a plus qu'une bien foible reſſource; c'eſt de s'en rapporter au jugement de ſes femmes. Dans une heure, le faux Ibrahim avoit ſéduit tous ſes juges. L'autre eſt chaſſé, & traîné indignement hors du ſerrail; & il auroit reçu la mort mille fois, ſi ſon rival n'avoit ordonné qu'on lui ſauvât la vie. Enfin, le nouvel Ibrahim, reſté maître du champ de bataille, ſe montra de plus en plus digne d'un tel choix, & ſe ſignala par des miracles juſqu'alors inconnus. Vous ne reſſemblez pas à Ibrahim, diſoient ces femmes. Dites, dites plutôt que cet impoſteur ne me reſſemble pas, diſoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être votre époux, ſi ce que je fais ne ſuffit pas?

Ah! nous n'avons garde de douter, dirent les fem-

mes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous ſuffit que vous ayiez ſi bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet impoſteur. N'en doutez pas, dirent-elles d'une commune voix ; nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-temps abuſées : le traître ne ſoupçonnoit point notre vertu, il ne ſoupçonnoit que ſa foibleſſe : nous voyons bien que les hommes ne ſont point faits comme lui ; c'eſt à vous, ſans doute, qu'ils reſſemblent. Si vous ſçaviez combien vous nous le faites haïr ! Ah ! je vous donnerai ſouvent de nouveaux ſujets de haine, reprit le faux Ibrahim ; vous ne connoiſſez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de ſon injuſtice par la grandeur de votre vengeance, reprirent-elles. Oui, vous avez raiſon, dit l'homme divin ; j'ai meſuré l'expiation au crime : je ſuis bien aiſe que vous ſoyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, ſi cet impoſteur revient, que ferons-nous ? Il lui ſeroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il ; dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne ſe ſoutient gueres par la ruſe : & d'ailleurs je l'enverrai ſi loin, que vous n'entendrez plus parler de lui. Pour lors je prendrai ſur moi le ſoin de votre bonheur. Je ne ſerai point jaloux ; je ſçaurai m'aſſurer de vous, ſans vous gêner ; j'ai aſſez bonne opinion de mon mérite, pour croire que vous me ſerez fidelles : ſi vous n'étiez pas vertueuſes avec moi, avec qui le ſeriez-vous ? Cette converſation dura long-temps entre lui & ces femmes, qui, plus frappées de la différence des deux Ibrahims, que de leur reſſemblance, ne ſongeoient pas même à ſe faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin, le mari déſeſpéré revint encore les troubler : il trouva toute ſa maiſon dans la joie, & ſes femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux ; il ſortit furieux : & un inſtant après le faux Ibrahim le ſuivit, le prit, le tranſporta dans les airs, & le laiſſa à deux mille lieues de-là.

O dieux ! dans quelle déſolation ſe trouverent ces femmes, dans l'abſence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs eunuques avoient repris leur ſévérité naturelle ; toute la maiſon étoit en larmes ; elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé n'étoit qu'un ſonge ; elles ſe regardoient toutes les unes les autres, & ſe rappelloient les moindres circonſtances de ces étranges aventures. Enfin, le céleſte Ibrahim revint, toujours plus aimable ; il leur parut que ſon voyage n'avoit pas été pénible. Le nouveau maître prit une conduite ſi oppoſée à celle de l'autre, qu'elle ſurprit tous les voiſins. Il congédia tous les eunuques, rendit ſa maiſon acceſſible à tout le monde : il ne voulut pas même ſouffrir que ſes femmes ſe voilaſſent. C'étoit une choſe ſinguliere de les voir, dans les feſtins, parmi des hommes auſſi libres qu'eux. Ibrahim crut, avec raiſon, que les coutumes du pays n'étoient pas faites pour des citoyens comme lui. Cependant il ne ſe refuſoit aucune dépenſe : il diſſipa avec une immenſe profuſion les biens du jaloux, qui, de retour trois ans après des pays lointains où il avoit été tranſporté, ne trouva plus que ſes femmes, & trente-ſix enfans.

De Paris, le 26 de la lune de Gemmadi, 1720.

LETTRE CXLII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

VOICI une lettre que je reçus hier d'un ſçavant : elle te paroîtra ſinguliere.

MONSIEUR,

IL y a ſix mois que j'ai recueilli la ſucceſſion d'un oncle très-riche, qui m'a laiſſé cinq ou ſix cens mille li-

vres, & une maiſon ſuperbement meublée. Il y a plaiſir d'avoir du bien, lorſqu'on en ſçait faire un bon uſage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaiſirs : je ſuis preſque toujours enfermé dans un cabinet, où je mene la vie d'un ſçavant. C'eſt dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la vénérable antiquité.

Lorſque mon oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort ſouhaité de le faire enterrer avec les cérémonies obſervées par les anciens Grecs & Romains : mais je n'avois pour lors ni lacrimatoires, ni urnes, ni lampes antiques.

Mais depuis, je me ſuis bien pourvu de ces précieuſes raretés. Il y a quelques jours que je vendis ma vaiſſelle d'argent pour acheter une lampe de terre qui avoit ſervi à un philoſophe ſtoïcien. Je me ſuis défait de toutes les glaces dont mon oncle avoit couvert preſque tous les murs de ſes appartemens, pour avoir un petit miroir un peu fêlé, qui fut autrefois à l'uſage de Virgile : je ſuis charmé d'y voir ma figure repréſentée, au lieu de celle du cygne de Mantoue. Ce n'eſt pas tout : j'ai acheté cent louis d'or cinq ou ſix pieces d'une monnoie de cuivre qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne ſçache pas avoir à préſent dans ma maiſon un ſeul meuble qui n'ait été fait avant la décadence de l'empire. J'ai un petit cabinet de manuſcrits fort précieux & fort chers : quoique je me tue la vue à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir, que des exemplaires imprimés, qui ne ſont pas ſi corrects, & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais, je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins qui étoient du temps des Romains. Il y en a un qui eſt près de chez moi, qu'un proconſul des Gaules fit faire, il y a environ douze cens ans : lorſque je vais à ma maiſon de campagne, je ne manque jamais d'y paſſer, quoiqu'il ſoit très-incommode, & qu'il m'allonge de plus d'une lieue : mais ce qui me fait enrager, c'eſt qu'on y a mis des poteaux de bois de diſtance en diſtance, pour marquer l'éloignement des villes voiſines. Je ſuis déſeſpéré de voir ces miſérables indices, au lieu des colonnes militaires qui y étoient autrefois : je ne doute pas

que je ne les faſſe rétablir par mes héritiers, & que je ne les engage à cette dépenſe par mon teſtament. Si vous avez, monſieur, quelque manuſcrit Perſan, vous me ferez plaiſir de m'en accommoder : je vous le paierai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai, par-deſſus le marché, quelques ouvrages de ma façon, par leſquels vous verrez que je ne ſuis point un membre inutile de la république des lettres. Vous y remarquerez, entre autres, une diſſertation, où je fais voir que la couronne, dont on ſe ſervoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier : vous en admirerez une autre, où je prouve, par de doctes conjectures tirées des plus graves auteurs Grecs, que Cambyſe fut bleſſé à la jambe gauche, & non pas à la droite ; une autre, où je démontre qu'un petit front étoit une beauté très-recherchée chez les Romains. Je vous enverrai encore un volume in-quarto, *en forme d'explications d'un vers du ſixieme livre de l'Enéide de Virgile. Vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : &, quant à préſent, je me contente de vous envoyer ce fragment d'un ancien mythologiſte Grec, qui n'avoit point paru juſques ici, & que j'ai découvert dans la pouſſiere d'une bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai ſur les bras : il s'agit de reſtituer un beau paſſage de Pline le naturaliſte, que les copiſtes du cinquieme ſiecle ont étrangement défiguré. Je ſuis*, &c.

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DANS une iſle près des Orcades, il naquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, dieu des vents, & pour mere une nymphe de Calédonie. On dit de lui qu'il apprit tout ſeul à compter avec ſes doigts ; & que, dès l'âge de quatre ans, il diſtinguoit ſi parfaitement les métaux, que ſa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton au lieu d'une d'or, il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, ſon pere lui apprit le ſecret d'enfermer les vents dans des outres, qu'il vendoit enſuite à

tous les voyageurs : mais, comme la marchandiſe n'étoit pas fort priſée dans ſon pays, il le quitta, & ſe mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle dieu du haſard.

Il apprit, dans ſes voyages, que, dans la Bétique, l'or reluiſoit de toutes parts ; cela fit qu'il y précipita ſes pas. Il y fut fort mal reçu de Saturne, qui regnoit pour lors : mais ce dieu ayant quitté la terre, il s'aviſa d'aller dans tous les carrefours, où il crioit ſans ceſſe d'une voix rauque : Peuples de Bétique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent. Votre erreur me fait pitié. Croyez-moi : quittez le pays des vils métaux ; venez dans l'empire de l'imagination, & je vous promets des richeſſes qui vous étonneront vous-mêmes. Auſſi-tôt il ouvrit une grande partie des outres qu'il avoit apportées, & il diſtribua de ſa marchandiſe à qui en voulut.

Le lendemain, il revint dans les mêmes carrefours, & il s'écria : Peuples de Bétique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le ſuis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup auſſi : mettez-vous tous les matins dans l'eſprit que votre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous enſuite ; &, ſi vous avez des créanciers, allez les payer de ce que vous aurez imaginé ; & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelques jours après, & il parla ainſi : Peuples de Bétique, je vois bien que votre imagination n'eſt pas ſi vive que les premiers jours : laiſſez-vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui ſera pour vous la ſource des richeſſes : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles ſeront bien ſignificatives ; car elles régleront la dot de vos femmes, la légitime de vos enfans, le nombre de vos domeſtiques. Et quant à vous, dit-il à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quant à vous, mes chers enfans (je puis vous appeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une ſeconde naiſſance), mon écriteau décidera de la magnificence de vos équipages, de la ſomptuoſité de vos feſtins, du nombre & de la penſion de vos maîtreſſes.

A quelques jours de-là, il arriva dans le carrefour tout eſſouflé ; &, tranſporté de colere, il s'écria : Peuples de Bétique, je vous avois conſeillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien ! à préſent je vous l'ordonne. Là-deſſus, il les quitta bruſquement : mais la réflexion le rappella ſur ſes pas. J'apprends que quelques-uns de vous ſont aſſez déteſtables pour conſerver leur or & leur argent. Encore paſſe pour l'argent ; mais, pour de l'or.... pour de l'or.... Ah ! cela me met dans une indignation.... Je jure, par mes outres ſacrées, que, s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai ſéverement. Puis il ajouta, d'un air tout-à-fait perſuaſif. Croyez-vous que ce ſoit pour garder ces miſérables métaux que je vous les demande ? Une marque de ma candeur, c'eſt que, lorſque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis ſur le champ la moitié.

Le lendemain, on l'apperçut de loin, & on le vit s'inſinuer avec une voix douce & flatteuſe : Peuples de Bétique, j'apprends que vous avez une partie de vos tréſors dans les pays étrangers : je vous prie, faites-les-moi venir ; vous me ferez plaiſir, & je vous en aurai une reconnoiſſance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher ; ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus. Mais, reprenant courage, il haſarda encore une petite priere. Je ſçais que vous avez des pierres précieuſes : au nom de Jupiter, défaites-vous-en ; rien ne vous appauvrit comme ces ſortes de choſes : défaites-vous-en, vous dis-je. Si vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaire excellens. Que de richeſſes vont couler chez vous, ſi vous faites ce que je vous conſeille ! Oui, je vous promets tout ce qu'il y a de plus pur dans mes outres.

Enfin, il monta ſur un tréteau ; &, prenant une voix plus aſſurée, il dit : Peuples de Bétique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes, avec celui où je vous trouvai lorſque j'arrivai ici ; je vous vois le plus riche peuple de la terre : mais, pour achever votre for-

tune, ſouffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aîle légere, le fils d'Eole diſparut, & laiſſa ſes auditeurs dans une conſternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainſi: Je m'apperçus hier que mon diſcours vous déplut extrêmement. Eh bien, prenez que je ne vous aie rien dit. Il eſt vrai; la moitié, c'eſt trop. Il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens, pour arriver au but que je me ſuis propoſé. Aſſemblons nos richeſſes dans un même endroit; nous le pouvons facilement; car elles ne tiennent pas un gros volume. Auſſi-tôt il en diſparut les trois quarts.

De Paris, le 9 de la lune de Chabban, 1720.

LETTRE CXLIII.

RICA à NATHANAEL LEVI, médecin juif à Livourne.

TU me demandes ce que je penſe de la vertu des amulettes, & de la puiſſance des taliſmans. Pourquoi t'adreſſes-tu à moi? Tu es juif, & je ſuis mahométan; c'eſt-à-dire, que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toujours ſur moi plus de deux mille paſſages du ſaint alcoran : j'attache à mes bras un petit paquet, où ſont écrits les noms de plus de deux cens dervis: ceux d'Hali, de Fatmé, & de tous les purs, ſont cachés en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant, je ne déſapprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribue à de certaines paroles. Il nous eſt bien plus difficile de répondre à leurs raiſonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons ſacrés par une longue habitude, pour me conformer à une pratique univerſelle: je crois que, s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on ſe pare, ils n'en

ont pas moins. Mais toi, tu mets toute ta confiance ſur quelques lettres myſtérieuſes; &, ſans cette ſauvegarde, tu ſerois dans un effroi continuel.

Les hommes ſont bien malheureux! Ils flottent ſans ceſſe entre de fauſſes eſpérances & des craintes ridicules: &, au lieu de s'appuyer ſur la raiſon, ils ſe font des monſtres qui les intimident, ou des phantômes qui les ſéduiſent.

Quel effet veux-tu que produiſe l'arrangement de certaines lettres? quel effet veux-tu que leur dérangement puiſſe troubler? Quelle relation ont-elles avec les vents, pour appaiſer les tempêtes; avec la poudre à canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les médecins appellent l'humeur peccante & la cauſe morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que ceux qui fatiguent leur raiſon pour lui faire rapporter de certains événemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire pour s'empêcher d'en voir la véritable cauſe.

Tu me diras que de certains preſtiges ont fait gagner une bataille: & moi, je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver, dans la ſituation du terrein, dans le nombre ou dans le courage des ſoldats, dans l'expérience des capitaines, des cauſes ſuffiſantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cauſe.

Je te paſſe, pour un moment, qu'il y ait des preſtiges: paſſe-moi, à mon tour, pour un moment, qu'il n'y en ait point; car cela n'eſt pas impoſſible. Ce que tu m'accordes n'empêche pas que deux armées ne puiſſent ſe battre: veux-tu que, dans ce cas-là, aucune des deux ne puiſſe remporter la victoire?

Crois-tu que leur ſort reſtera incertain, juſqu'à ce qu'une puiſſance inviſible vienne le déterminer? que tous les coups ſeront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile?

Penſes-tu que la mort, dans ces occaſions, rendue préſente de mille manieres, ne puiſſe pas produire dans les eſprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer? Veux-tu que, dans une armée de cent

mille hommes, il ne puiſſe pas y avoir un ſeul homme timide ? Crois-tu que le découragement de celui-ci ne puiſſe pas produire le découragement d'un autre ? que le ſecond, qui quitte un troiſieme, ne lui faſſe pas bientôt abandonner un quatrieme ? Il n'en faut pas davantage pour que le déſeſpoir de vaincre ſaiſiſſe ſoudain toute une armée, & la ſaiſiſſe d'autant plus facilement qu'elle ſe trouve plus nombreuſe.

Tout le monde ſçait, & tout le monde ſent que les hommes, comme toutes les créatures qui tendent à conſerver leur être, aiment paſſionnément la vie ; on ſçait cela en général : & on cherche pourquoi, dans une certaine occaſion particuliere, ils ont craint de la perdre ?

Quoique les livres ſacrés de toutes les nations ſoient remplis de ces terreurs paniques ou ſurnaturelles, je n'imagine rien de ſi frivole ; parce que, pour s'aſſurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, eſt ſurnaturel, il faut avoir auparavant examiné ſi aucune de ces cauſes n'a agi ; ce qui eſt impoſſible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël : il me ſemble que la matiere ne mérite pas d'être ſi ſérieuſement traitée.

De Paris, le 20 de la lune de Chabban, 1720.

P. S. COMME je finiſſois, j'ai entendu crier dans la rue une lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, ſe publient, & s'achetent). J'ai cru que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du rapport à notre ſujet. *

---

* *L'auteur, dans le manuſcrit qu'il avoit confié, de ſon vivant, aux libraires, a jugé à propos de faire des retranchemens. On n'a pas cru devoir en priver le lecteur, qui les trouvera ici en notes.*

Il y a bien des choſes que je n'entends pas : mais toi, qui es médecin, tu dois entendre le langage de tes confreres.

LETTRE

d'un médecin de province à un médecin de Paris.

IL y avoit, dans notre ville, un malade qui ne dormoit point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvoit ſe réſoudre à le prendre ; & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à ſon médecin : Monſieur, je vous demande quartier ſeulement juſqu'à demain : je connois un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'inſomnie ; ſouffrez que je l'envoie quérir ; &, ſi je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais : Tiens, va-t-en chez monſieur Anis, & dis-lui qu'il vienne me parler. Monſieur Anis arrive. Mon cher monſieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir : n'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G., ou bien quelque livre de dévotion compoſé par un R. P. J. que vous n'ayiez pas pu vendre ? car ſouvent les remedes les plus gardés ſont les meilleurs. Monſieur, dit le libraire, j'ai chez moi la cour ſainte du pere Cauſſin, en ſix volumes, à votre ſervice : je vais vous l'envoyer : je ſouhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, jéſuite Eſpagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous-en au pere Cauſſin : j'eſpere, avec l'aide de dieu, qu'une période du pere Cauſſin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. Là-deſſus, monſieur Anis ſortit, & courut chercher le remede à ſa boutique. La cour ſainte arrive : on en ſecoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en ſentit le premier l'effet ; à la ſeconde page, il ne prononçoit que d'une voix mal articulée, & déja toute la compagnie ſe ſentoit affoiblie ; un inſtant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été long-temps éprouvé, s'aſſoupit à la fin.

Le médecin arrive de grand matin. Hé bien! a-t-on pris mon opium? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon, tous transportés de joie, lui montrent le pere Cauſſin. Il demande ce que c'eſt : on lui dit, Vive le pere Cauſſin; il faut l'envoyer relier. Qui l'eût dit? qui l'eût cru? c'eſt un miracle. Tenez, monſieur; voyez donc le pere Cauſſin; c'eſt ce volume-là qui a fait dormir mon pere. Et, là-deſſus, on lui expliqua la choſe, comme elle s'étoit paſſée. *

---

* Voyez la note de la page précédente.

Le médecin étoit un homme ſubtil, rempli des myſteres de la cabale, & de la puiſſance des paroles & des eſprits : cela le frappa; &, après pluſieurs réflexions, il réſolut de changer abſolument ſa pratique. Voilà un fait bien ſingulier, diſoit-il. Je tiens une expérience; il faut la pouſſer plus loin. Hé pourquoi un eſprit ne pourroit-il pas tranſmettre à ſon ouvrage les mêmes qualités qu'il a lui-même? ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins, cela vaut-il bien la peine de l'eſſayer. Je ſuis las des apothicaires; leurs ſyrops, leurs juleps & toutes les drogues galéniques ruinent des malades & leur ſanté. Changeons de méthode; éprouvons la vertu des eſprits. Sur cette idée, il dreſſa une nouvelle pharmacie, comme vous allez voir par la deſcription que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Piſane purgative.

Prenez trois feuilles de la logique d'Ariſtote en Grec; deux feuilles d'un traité de théologie ſcholaſtique le plus aigu, comme, par exemple, du ſubtil Scot; quatre de Paracelſe; une d'Avicenne; ſix d'Averroès; trois de Porphire; autant de Plotin; autant de Jambique. Faites infuſer le tout pendant vingt-quatre heures, & prenez-en quatre priſes par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A** du C*** concernant la B** & la C** des I**; faites-les diſtiller au bain-marie; mortifiez une goutte de l'humeur âcre & piquante qui en viendra, dans un verre d'eau commune : avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez ſix harangues; une douzaine d'oraiſons funebres indifféremment, prenant garde pourtant de ne point ſe ſervir de celles de M. de N.; un recueil de nouveaux opéra; cinquante romans; trente mémoires nouveaux. Mettez le tout dans un matras; laiſſez-le en digeſtion pendant deux jours : puis faites-le diſtiller au feu de ſable. Et, ſi tout cela ne ſuffit pas,

Autre plus puiſſant.

Prenez une feuille de papier marbré, qui ait ſervi à couvrir un recueil des pieces des J. F.; faites-la infuſer l'eſpace de trois minutes; faites chauffer une cuillerée de cette infuſion; & avalez.

Remede très-ſimple pour guérir de l'aſthme.

Liſez tous les ouvrages du révérend pere Maimbourg, ci-devant jéſuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque période : & vous ſentirez la faculté de reſpirer vous reve-

nir peu à peu, ſans qu'il ſoit beſoin de réitérer le remede.

Pour préſerver de la galle, gratelle, teigne, farcin des chevaux.

Prenez trois cathégories d'Ariſtote, deux degrés métaphyſiques, une diſtinction, ſix vers de Chapelain, une phraſe tirée des lettres de M. l'abbé de S. Cyran : Ecrivez le tout ſur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Miraculum chymicum, de violentâ fermentatione, cum fumo, igne & flammâ.

Miſce Queſnollianam infuſionem, cum infuſione Lallemandâ; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus alcalinos ſales : fiet evaporatio ardentium ſpirituum. Pone liquorem fermentatum in alembico : nihil indè extrahes, & nihil invenies, niſi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ anodini chartas duas; Eſcobaris relaxativi paginas ſex; Vaſquii emolientis folium unum : infunde in aquæ communis lib. iiij. *Ad conſumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; &, in expreſſione, diſſolve Bauni deterſivi & Tamburini abluentis folia* iij.

Fiat cliſter.

In chloroſim, quam vulgus palli-dos-colores, aut febrim-amatoriam, appellat.

Recipe Aretini figuras iiij; *R. Themæ Sanchii de matrimonio folia* ij. *Infundantur in aquæ communis libras quinque.*

Fiat ptiſana aperiens.

Voilà les drogues que notre médecin mit en pratique, avec un ſuccès imaginable. Il ne vouloit pas, diſoit-il, pour ne pas ruiner ſes malades, employer des remedes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point : comme, par exemple, une épitre dédicatoire qui n'ait fait bâiller perſonne ; une préface trop courte ; un mandement fait par un évêque ; & l'ouvrage d'un janſéniſte mépriſé par un janſéniſte, ou bien admiré par un jéſuite. Il diſoit que ces ſortes de remedes ne ſont propres qu'à entretenir la charlatanerie, contre laquelle il avoit une antipathie inſurmontable.

LETTRE CXLIV.

USBEK à RICA.

Je trouvai, il a quelques jours, dans une maiſon de campagne où j'étois allé, deux ſçavans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractere me parut admirable. La converſation du premier, bien appréciée, ſe réduiſoit à ceci : ce que j'ai dit eſt vrai, parce que je l'ai dit. La converſation du ſecond portoit ſur autre choſe : ce que je n'ai pas dit n'eſt pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois aſſez le premier : car qu'un homme ſoit opiniâtre, cela ne me fait abſolument rien ; mais qu'il ſoit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ſes opinions ; c'eſt ſon bien : le ſecond attaque les opinions des autres ; & c'eſt le bien de tout le monde.

Oh, mon cher Usbek ! que la vanité ſert mal ceux qui en ont une doſe plus forte que celle qui eſt néceſſaire pour la conſervation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés, à force de déplaire. Ils cherchent à être ſupérieurs ; & ils ne ſont pas ſeulement égaux.

Hommes modeſtes, venez, je vous embraſſe. Vous faites la douceur & le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; & moi, je vous dis que vous avez tout. Vous penſez que vous n'humiliez perſonne ; & vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes abſolus que je vois par-tout, je les précipite de leur tribunal, & je les mets à vos pieds.

De Paris, le 22 de la lune de Chabban, 1720.

LETTRE CXLV.

*USBEK à ***.*

UN homme d'eſprit eſt ordinairement difficile dans les ſociétés. Il choiſit peu de perſonnes ; il s'ennuie avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaiſe compagnie ; il eſt impoſſible qu'il ne faſſe un peu ſentir ſon dégoût : autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il néglige très-ſouvent de le faire.

Il eſt porté à la critique, parce qu'il voit plus de choſes qu'un autre, & les ſent mieux.

Il ruine preſque toujours ſa fortune, parce que ſon eſprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échoue dans ſes entrepriſes, parce qu'il haſarde beaucoup. Sa vue, qui ſe porte toujours loin, lui fait voir des objets qui ſont à de trop grandes diſtances. Sans compter que, dans la naiſſance d'un projet, il eſt moins frappé des difficultés qui viennent de la choſe, que des remedes qui ſont de lui, & qu'il tire de ſon propre fonds.

Il néglige les menus détails, dont dépend cependant la réuſſite de preſque toutes les grandes affaires.

L'homme médiocre, au contraire, cherche à tirer parti de tout : il ſent bien qu'il n'a rien à perdre en négligences.

L'approbation univerſelle eſt, plus ordinairement, pour l'homme médiocre. On eſt charmé de donner à celui-ci, on eſt enchanté d'ôter à celui-là. Pendant que l'envie fond ſur l'un, & qu'on ne lui pardonne rien, on ſupplée tout en faveur de l'autre : la vanité ſe déclare pour lui.

Mais, ſi un homme d'eſprit a tant de déſavantages, que dirons-nous de la dure condition des ſçavans ?

Je n'y penſe jamais, que je ne me rappelle une lettre d'un d'eux à un de ſes amis. La voici :

MONSIEUR,

JE ſuis un homme qui m'occupe, toutes les nuits, à regarder, avec des lunettes de trente pieds, ces grands corps qui roulent ſur nos têtes : &, quand je veux me délaſſer, je prends mes petits microſcopes, & j'obſerve un ciron ou une mitte.

Je ne ſuis point riche, & je n'ai qu'une ſeule chambre : je n'oſe même y faire du feu, parce que j'y tiens mon thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hauſſer. L'hiver dernier, je penſai mourir de froid : &, quoique mon thermometre, qui étoit au plus bas degré, m'avertît que mes mains alloient ſe geler, je ne me dérangeai point. Et j'ai la conſolation d'être inſtruit exactement des changemens de temps les plus inſenſibles de toute l'année paſſée.

Je me communique fort peu : &, de tous les gens que je vois, je n'en connois aucun. Mais il y a un homme à Stockholm, un autre à Leipſick, un autre à Londres, que je n'ai jamais vus, & que je ne verrai ſans doute jamais, avec leſquels j'entretiens une correſpondance ſi exacte, que je ne laiſſe pas paſſer un courier ſans leur écrire.

*Mais, quoique je ne connoiſſe perſonne dans mon quartier, j'y ſuis dans une ſi mauvaiſe réputation, que je ſerai, à la fin, obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement inſulté par une de mes voiſines, pour avoir fait la diſſection d'un chien qu'elle prétendoit lui appartenir. La femme d'un boucher, qui ſe trouva là, ſe mit de la partie. Et, pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'aſſommoit à coups de pierres, conjointement avec le docteur ***, qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible ſur l'os frontal & occipital, dont le ſiege de ſa raiſon fut très-ébranlé.*

Depuis ce temps-là, dès qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il eſt auſſi-tôt décidé qu'il a paſſé par mes mains. Une bonne bourgeoiſe, qui en avoit perdu un petit, qu'elle aimoit, diſoit-elle, plus que ſes enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre; &, ne le trouvant pas, elle me cita devant le magiſtrat. Je crois que je ne ſerai jamais délivré de la malice importune de ces femmes, qui, avec leurs voix glapiſſantes, m'étourdiſſent ſans ceſſe de l'oraiſon funebre de tous les automates qui ſont morts depuis dix ans.

Je ſuis, &c.

Tous les ſçavans étoient autrefois accuſés de magie. Je n'en ſuis point étonné. Chacun diſoit en lui-même : j'ai porté les talens naturels auſſi loin qu'ils peuvent aller ; cependant un certain ſçavant a des avantages ſur moi : il faut bien qu'il y ait là quelque diablerie.

A préſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; & un ſçavant ne ſçauroit gueres éviter le reproche d'irreligion ou d'héréſie. Il a beau être abſous par le peuple : la plaie eſt

faite ; elle ne ſe fermera jamais bien. C'eſt toujours, pour lui, un endroit malade. Un adverſaire viendra, trente ans après, lui dire modeſtement : à dieu ne plaiſe que je diſe que ce dont on vous accuſe ſoit vrai ; mais vous avez été obligé de vous défendre. C'eſt ainſi qu'on tourne contre lui ſa juſtification même.

S'il écrit quelque hiſtoire, & qu'il ait de la nobleſſe dans l'eſprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui ſuſcite mille perſécutions. On ira contre lui ſoulever le magiſtrat, ſur un fait qui s'eſt paſſé il y a mille ans ; & on voudra que ſa plume ſoit captive, ſi elle n'eſt pas vénale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches, qui abandonnent leur foi pour une médiocre penſion ; qui, à prendre toutes leurs impoſtures en détail, ne les vendent pas ſeulement une obole ; qui renverſent la conſtitution de l'empire, diminuent les droits d'une puiſſance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits ſurannés, flattent les paſſions qui ſont en crédit de leur temps, & les vices qui ſont ſur le trône ; impoſant à la poſtérité, d'autant plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais ce n'eſt point aſſez, pour un auteur, d'avoir eſſuyé toutes ces inſultes ; ce n'eſt point aſſez, pour lui, d'avoir été dans une inquiétude continuelle ſur le ſuccès de ſon ouvrage. Il voit le jour, enfin, cet ouvrage qui lui a tant coûté. Il lui attire des querelles de toutes parts. Et comment les éviter ? Il avoit un ſentiment ; il l'a ſoutenu par ſes écrits : il ne ſçavoit pas qu'un homme, à deux cens lieues de lui, avoit dit tout le contraire. Voilà cependant la guerre qui ſe déclare.

Encore, s'il pouvoit eſpérer d'obtenir quelque conſidération ! Non. Il n'eſt, tout au plus, eſtimé que de ceux qui ſe ſont appliqués au même genre de ſcience que lui. Un philoſophe a un mépris ſouverain pour un homme qui a la tête chargée de faits : & il eſt, à ſon tour, regardé comme un viſionnaire par celui qui a une bonne mémoire.

Quant à ceux qui ſont profeſſion d'une orgueilleuſe ignorance, ils voudroient que tout le genre humain fût enſéveli dans l'oubli où ils ſeront eux-mêmes.

Un homme, à qui il manque un talent, ſe dédommage en le mépriſant : il ôte cet obſtacle qu'il rencontroit entre le mérite & lui, &, par-là, ſe trouve au niveau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin, il faut joindre, à une réputation équivoque, la privation des plaiſirs, & la perte de la ſanté.

De Paris, le 26 de la lune de Chabban, 1720.

LETTRE CXLVI.

USBEK à RHÉDI.

A Veniſe.

IL y a long-temps que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand miniſtre.

Un particulier peut jouir de l'obſcurité où il ſe trouve ; il ne ſe décrédite que devant quelques gens ; il ſe tient couvert devant les autres : mais un miniſtre qui manque à la probité a autant de témoins, autant de juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oſerai-je le dire ? le plus grand mal que fait un miniſtre ſans probité n'eſt pas de deſſervir ſon prince, & de ruiner ſon peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'eſt le mauvais exemple qu'il donne.

Tu ſçais que j'ai long-temps voyagé dans les Indes. J'y ai vu une nation, naturellement généreuſe, pervertie en un inſtant, depuis le dernier des ſujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un miniſtre : j'y ai vu tout un peuple, chez qui la généroſité, la probité, la candeur & la bonne foi, ont paſſé de tout temps

pour les qualités naturelles, devenir tout-à-coup le dernier des peuples; le mal ſe communiquer, & n'épargner pas même les membres les plus ſains; les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes; & violer les premiers principes de la juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils appelloient des loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches; & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vu la foi des contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéanties, toutes les loix des familles renverſées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des loix & de la rigueur des temps, feindre un paement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bienfaicteurs.

J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, acheter preſque pour rien, ou plutôt ramaſſer de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la ſubſtance des veuves & des orphelins.

J'ai vu naître ſoudain, dans tous les cœurs, une ſoif inſatiable des richeſſes. J'ai vu ſe former, en un moment, une déteſtable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail & une généreuſe induſtrie, mais par la ruine du prince, de l'état & des concitoyens.

J'ai vu un honnête citoyen, dans ces temps malheureux, ne ſe coucher qu'en diſant : j'ai ruiné une famille aujourd'hui; j'en ruinerai une autre demain.

Je vais, diſoit un autre, avec un homme noir qui porte une écritoire à la main & un fer pointu à l'oreille, aſſaſſiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre diſoit : je vois que j'accommode mes affaires : il eſt vrai que, lorſque j'allai il y a trois jours faire un certain paiement, je laiſſai toute une famille en larmes, que je diſſipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon; le pere en mourra de douleur, la mere périt de triſteſſe; mais je n'ai fait que ce qui eſt permis par la loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un mi-

niſtre, lorſqu'il corrompt les mœurs de toute une nation, dégrade les ames les plus généreuſes, ternit l'éclat des dignités, obſcurcit la vertu même, & confond la plus haute naiſſance dans le mépris univerſel ?

Que dira la poſtérité, lorſqu'il lui faudra rougir de la honte de ſes peres ? Que dira le peuple naiſſant, lorſqu'il comparera le fer de ſes aïeux, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de nobleſſe qui les déshonore, & ne laiſſent la génération préſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

De Paris, le 11 *de la lune de Rhamazan*, 1720.

LETTRE CXLVII.

LE GRAND EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

LES choſes ſont venues à un état qui ne ſe peut plus ſoutenir : tes femmes ſe ſont imaginées que ton départ leur laiſſoit une impunité entiere : il ſe paſſe ici des choſes horribles : je tremble moi-même au cruel récit que je vais te faire.

Zélis, allant il y a quelques jours à la moſquée, laiſſa tomber ſon voile, & parut preſque à viſage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ſes eſclaves, choſe ſi défendue par les loix du ſerrail.

J'ai ſurpris, par le plus grand haſard du monde, une lettre que je t'envoie : je n'ai jamais pu découvrir à qui elle étoit adreſſée.

Hier au ſoir, un jeune garçon fut trouvé dans le jardin du ſerrail, & il ſe ſauva par-deſſus les murailles.

Ajoute à cela ce qui n'eſt pas parvenu à ma connoiſ-

ſance; car ſûrement tu es trahi. J'attends tes ordres : &, juſqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais être dans une ſituation mortelle. Mais, ſi tu ne mets ces femmes à ma diſcrétion, je ne te réponds d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 1 *de la lune de Rhégeb*, 1717.

LETTRE CXLVIII.

USBEK au PREMIER EUNUQUE.

Au ſerrail d'Iſpahan.

RECEVEZ, par cette lettre, un pouvoir ſans bornes ſur tout le ſerrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte & la terreur marchent avec vous : courez d'appartemens en appartemens porter les punitions & les châtimens : que tout vive dans la conſternation; que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le ſerrail : commencez par les eſclaves; n'épargnez pas mon amour : que tout ſubiſſe votre tribunal redoutable : mettez au jour les ſecrets les plus cachés : purifiez ce lieu infame; & faites-y rentrer la vertu bannie. Car, dès ce moment, je mets ſur votre tête les moindres fautes qui ſe commettront. Je ſoupçonne Zélis d'être celle à qui la lettre que vous avez ſurpriſe s'adreſſoit : examinez cela avec des yeux de lynx.

De ***, *le* 11 *de la lune de Zilhagé*, 1718.

LETTRE CXLIX.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

LE grand eunuque vient de mourir, magnifique ſeigneur : comme je ſuis le plus vieux de tes eſclaves, j'ai pris ſa place, juſqu'à ce que tu aies fait connoître ſur qui tu veux jetter les yeux.

Deux jours après ſa mort, on m'apporta une de tes lettres qui lui étoit adreſſée : je me ſuis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec reſpect, & l'ai ſerrée, juſqu'à ce que tu m'aies fait connoître tes ſacrées volontés.

Hier, un eſclave vint, au milieu de la nuit, me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le ſerrail : je me levai, j'examinai la choſe, & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime ſeigneur ; & je te prie de compter ſur mon zele, mon expérience & ma vieilleſſe.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 5 de la lune de Gemmadi, 1, 1718.

LETTRE CL.

USBEK à NARSIT.

Au ſerrail d'Iſpahan.

MALHEUREUX que vous êtes ! vous avez dans vos mains des lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me déſeſpérer ; & vous demeurez tranquille, ſous un vain prétexte !

Il ſe paſſe des choſes horribles : j'ai peut-être la moitié de mes eſclaves qui méritent la mort. Je vous envoie la lettre que le premier eunuque m'écrivit là-deſſus, avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui eſt adreſſé, vous y auriez trouvé des ordres ſanglans. Liſez-les donc, ces ordres : & vous périrez, ſi vous ne les exécutez pas.

*De ***, le 25 de la lune de Chalval, 1718.*

LETTRE CLI.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

Si je gardois plus long-temps le ſilence, je ſerois auſſi coupable que tous ces criminels que tu as dans le ſerrail.

J'étois le confident du grand eunuque, le plus fidele de tes eſclaves. Lorſqu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit appeller, & me dit ces paroles : je me meurs : mais le ſeul chagrin que j'aie en quittant la vie, c'eſt que mes derniers regards ont trouvé les femmes de mon maître criminelles. Le ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prévois ! Puiſſe, après ma mort, mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux ; va les porter au plus vieux des noirs. Mais ſi, après ma mort, il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ſçais ce qu'il t'écrivit, quelque temps avant ſa mort, ſur la conduite de tes femmes : il y a, dans le ſerrail, une lettre qui auroit porté la terreur, avec elle, ſi elle avoit été ouverte. Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieues d'ici. Je ne ſçais ce que c'eſt ; tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenue : depuis la mort du grand eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis : la ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſévere qui y regnoit autrefois : une joie nouvelle, répandue dans ces lieux, eſt un témoignage infaillible, ſelon moi, de quelque ſatisfaction nouvelle. Dans les plus petites choſes, je remarque des libertés juſqu'alors inconnues. Il regne même, parmi tes eſclaves, une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obſervation des regles, qui me ſurprend ; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton ſervice, qui ſembloit animer tout le ſerrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin a été gagné ; & qu'un jour avant qu'elles arrivaſſent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir, lorſque nous étions retirés. Le vieux eunuque, qui eſt à préſent à notre tête, eſt un imbécille à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je ſuis agité d'une colere vengereſſe contre tant de perfidies : &, ſi le ciel vouloit, pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſes capable de gouverner, je te promets que, ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidelles.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLII.

NARSIT à USBEK.

A Paris.

ROXANE & Zélis ont ſouhaité d'aller à la campagne: je n'ai pas cru devoir le leur refuſer. Heureux Usbek! tu as des femmes fidelles, & des eſclaves vigilans : je commande en des lieux où la vertu ſemble s'être choiſi un aſyle. Compte qu'il ne s'y paſſera rien que tes yeux ne puiſſent ſoutenir.

Il eſt arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques marchands Arméniens, nouvellement arrivés à Iſpahan, avoient apporté une de tes lettres pour moi; j'ai envoyé un eſclave pour la chercher; il a été volé à ſon retour, & la lettre eſt perdue. Ecris-moi donc promptement; car je m'imagine que, dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conſéquence à me mander.

Du ſerrail de Fatmé, le 6 de la lune de Rébiab, 1, 1719.

LETTRE CLIII.

USBEK à SOLIM.

Au ſerrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main. Je te confie ce que j'ai à préſent dans le monde de plus cher, qui eſt ma vengeance. Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié. J'écris à mes femmes de t'obéir aveuglément : dans la confuſion de tant de crimes, elles

tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur & mon repos. Rends-moi mon ſerrail comme je l'ai laiſſé. Mais commence par l'expier, extermine les coupables, & fais trembler ceux qui ſe propoſoient de le devenir. Que ne peux-tu pas eſpérer de ton maître pour des ſervices ſi ſignalés ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au-deſſus de ta condition même, & de toutes les récompenſes que tu as jamais deſirées.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1719.

LETTRE CLIV.

USBEK à SES FEMMES.

Au ſerrail d'Iſpahan.

PUISSE cette lettre être comme la foudre qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim eſt votre premier eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le ſerrail s'abaiſſe devant lui. Il doit juger vos actions paſſées : &, pour l'avenir, il vous fera vivre ſous un joug ſi rigoureux, que vous regretterez votre liberté, ſi vous ne regrettez pas votre vertu.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1719.

LETTRE CLV.

USBEK à NESSIR.

A Erzeron.

HEUREUX celui qui, connoiſſant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repoſe ſon cœur au milieu de

ſa famille, & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, préſent à tout ce qui m'importune, abſent de tout ce qui m'intéreſſe. Une triſteſſe ſombre me ſaiſit; je tombe dans un accablement affreux : il me ſemble que je m'anéantis; & je ne me retrouve moi-même, que lorſqu'une ſombre jalouſie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les ſoupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Neſſir; tu as toujours vu dans mon cœur comme dans le tien. Je te ferois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable. J'attends quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du ſerrail; je compte tous les inſtans qui s'écoulent : mon impatience me les allonge toujours : &, lorſque celui qui a été tant attendu eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine; ma main tremble d'ouvrir une lettre fatale; cette inquiétude qui me déſeſpéroit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être, & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais, quelque raiſon que j'aie eú de ſortir de ma patrie, quoique je doive ma vie à ma retraite, je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Et ne mourrois-je pas tout de même, en proie à mes chagrins? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere : mais il s'oppoſe à toutes mes réſolutions; il m'attache ici par mille prétextes : il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie; ou plutôt, il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même, tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore! Eh! qu'y ferai-je? Je vais rapporter ma tête à mes ennemis. Ce n'eſt pas tout : j'entrerai dans le ſerrail; il faut que j'y demande compte du temps funeſte de mon abſence; &, ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je? Et ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin, que ſera-ce, lorſque ma préſence la rendra plus vive? que ſera-ce, s'il faut que je voie, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir? que ſera-ce enfin,

s'il faut que des châtimens, que je prononcerai moi-même, ſoient des marques éternelles de ma confuſion & de mon déſeſpoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi que pour les femmes qui y ſont gardées ; j'y porterai tous mes ſoupçons ; leurs empreſſemens ne m'en déroberont rien ; dans mon lit, dans mes bras, je ne jouirai que de mes inquiétudes ; dans un temps ſi peu propre aux réflexions, ma jalouſie trouvera à en faire. Rebut indigne de la nature humaine, eſclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les ſentimens de l'amour, vous ne gémiriez plus ſur votre condition, ſi vous connoiſſiez le malheur de la mienne.

De Paris, le 4 de la lune de Chabban, 1719.

LETTRE CLVI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'HORREUR, la nuit & l'épouvante regnent dans le ſerrail : un deuil affreux l'environne : un tigre y exerce à chaque inſtant toute ſa rage. Il a mis dans les ſupplices deux eunuques blancs, qui n'ont avoué que leur innocence : il a vendu une partie de nos eſclaves, & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zélis ont reçu dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne ; le ſacrilege n'a pas craint de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement ; &, quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile. Il ne nous eſt plus permis de nous parler ; ce ſeroit un crime de nous écrire : nous n'avons plus rien de libre que les pleurs.

Une troupe de nouveaux eunuques eſt entrée dans le ſerrail, où ils nous aſſiegent nuit & jour : notre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long-temps, & que ces peines finiront avec ma vie. Elle ne ſera pas longue, cruel Usbek : je ne te donnerai pas le temps de faire ceſſer tous ces outrages.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Mabarram, 1720.

LETTRE CLVII.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

O CIEL! un barbare m'a outragée juſques dans la maniere de me punir! Il m'a infligé ce châtiment qui commence par alarmer la pudeur ; ce châtiment qui met dans l'humiliation extrême ; ce châtiment qui ramene, pour ainſi dire, à l'enfance.

Mon ame, d'abord anéantie ſous la honte, reprenoit le ſentiment d'elle-même, & commençoit à s'indigner, lorſque mes cris firent retentir les voûtes des mes appartemens. On m'entendit demander grace au plus vil de tous les humains, & tenter ſa pitié, à meſure qu'il étoit plus inexorable.

Depuis ce temps, ſon ame inſolente & ſervile s'eſt élevée ſur la mienne. Sa préſence, ſes regards, ſes paroles, tous les malheurs viennent m'accabler. Quand je ſuis ſeule, j'ai du moins la conſolation de verſer des larmes : mais, lorſqu'il s'offre à ma vue, la fureur me ſaiſit ; je la trouve impuiſſante, & je tombe dans le déſeſpoir.

Le tigre oſe me dire que tu es l'auteur de toutes ces barbaries. Il voudroit m'ôter mon amour, & profaner

juſques aux ſentimens de mon cœur. Quand il me prononce le nom de celui que j'aime, je ne ſçais plus me plaindre; je ne puis plus que mourir.

J'ai ſoutenu ton abſence, & j'ai conſervé mon amour, par la force de mon amour. Les nuits, les jours, les momens, tout a été pour toi. J'étois ſuperbe de mon amour même; & le tien me faiſoit reſpecter ici. Mais à préſent.... Non, je ne puis plus ſoutenir l'humiliation où je ſuis deſcendue. Si je ſuis innocente, reviens pour m'aimer : reviens, ſi je ſuis coupable, pour que j'expire à tes pieds.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLVIII.

ZÉLIS à USBEK.

A Paris.

À MILLE lieues de moi, vous me jugez coupable: à mille lieues de moi, vous me puniſſez.

Qu'un eunuque barbare porte ſur moi ſes viles mains, il agit par votre ordre : c'eſt le tyran qui m'outrage, & non pas celui qui exerce la tyrannie.

Vous pouvez, à votre fantaiſie, redoubler vos mauvais traitemens. Mon cœur eſt tranquille, depuis qu'il ne peut plus vous aimer. Votre ame ſe dégrade, & vous devenez cruel. Soyez ſûr que vous n'êtes point heureux. Adieu.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 2 de la lune de Maharram, 1720.

LETTRE CLIX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique ſeigneur, & je te plains : jamais ſerviteur fidele n'eſt deſcendu dans l'affreux déſeſpoir où je ſuis. Voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure, par tous les prophetes du ciel, que, depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles ; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes. J'ai commencé mon miniſtere par les châtimens ; & je les ai ſuſpendus, ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que dis-je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile ? Oublie tous mes ſervices paſſés ; regarde-moi comme un traître, & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pu empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô ciel ! à qui ſe fiet déſormais ? Tu ſoupçonnois Zélis, & tu avois pour Roxane une ſécurité entiere : mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture ; c'étoit le voile de ſa perfidie. Je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un jeune homme, qui, dès qu'il s'eſt vu découvert, eſt venu ſur moi ; il m'a donné deux coups de poignard : les eunuques, accourus au bruit, l'ont entouré : il s'eſt défendu long-temps, en a bleſſé pluſieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane. Mais enfin, il a cédé au nombre, & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime ſeigneur, tes ordres ſéveres. Tu as mis ta vengeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

J'AI pris mon parti : tes malheurs vont diſparoître : je vais punir.

Je ſens déja une joie ſecrette : mon ame & la tienne vont s'appaiſer : nous allons exterminer le crime, & l'innocence va pâlir.

O vous, qui ſemblez n'être faites que pour ignorer tous vos ſens, & être indignées de vos deſirs mêmes ; éternelles victimes de la honte & de la pudeur, que ne puis-je vous faire entrer à grands flots dans ce ſerrail malheureux, pour vous voir étonnées de tout le ſang que j'y vais répandre !

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

LETTRE CLXI.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé, j'ai ſéduit tes eunuques ; je me ſuis jouée de ta jalouſie ; & j'ai ſçu, de ton affreux ſerrail, faire un lieu de délices & de plaiſirs.

Je vais mourir ; le poiſon va couler dans mes veines : car que ferois-je ici, puiſque le ſeul homme qui me retenoit à la vie n'eſt plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée : je viens d'envoyer devant moi ces gardiens ſacrileges, qui ont répandu le plus beau ſang du monde.

Comment as-tu penſé que je fuſſe aſſez crédule pour m'imaginer que je ne fuſſe dans le monde que pour adorer tes caprices? que, pendant que tu te permets tout, tu euſſes le droit d'affliger tous mes deſirs? Non: j'ai pu vivre dans la ſervitude; mais j'ai toujours été libre: j'ai réformé tes loix ſur celles de la nature; & mon eſprit s'eſt toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du ſacrifice que je t'ai fait; de ce que je me ſuis abaiſſée juſqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurois dû faire paroître à toute la terre; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en ſouffrant qu'on appellât de ce nom ma ſoumiſſion à tes fantaiſies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les tranſports de l'amour: ſi tu m'avois bien connue, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-temps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'étoit ſoumis: nous étions tous deux heureux; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage, ſans doute, te paroît nouveau. Seroit-il poſſible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçaſſe encore d'admirer mon courage? Mais, c'en eſt fait, le poiſon me conſume, ma force m'abandonne; la plume me tombe des mains; je ſens affoiblir juſqu'à ma haine: je me meurs.

Du ſerrail d'Iſpahan, le 8 de la lune de Rébiab, 1, 1720.

FIN DES LETTRES PERSANES.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans les lettres Perſanes.

A.

ABDIAS IBESALON, *juif.* Queſtion qu'il fait à Mahomet, *page* 39
Académie Françoiſe, 102
— Le peuple caſſe ſes arrêts, 138
— Son dictionnaire, 139
— Portrait des académiciens, *ibid.*
Actrices. Leurs mœurs, 56, 57
ADAM. Sa déſobéiſſance, 135
— Eſt-il le premier de tous les hommes? 205
Afrique. Son intérieur a toujours été inconnu, 202
— Ses côtes ſont beaucoup moins peuplées qu'elles ne l'étoient ſous les Carthaginois & les Romains, *ibid.*
— Pourquoi? 214
— Elle a toujours été accablée ſous le deſpotiſme, 238
Agriculture. Un état qui ne ſouffriroit que cet art, ſe dépeupleroit infailliblement, 193
Aineſſe. Ce droit eſt contraire à la propagation, 216
Alchymiſtes. Leur extravagance plaiſamment décrite, 80, 81
— Leur charlatanerie, 107
Alcoran. Il ne ſuffit pas pour expliquer la vraie morale, 25
— Il s'éleve ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſolue, 135
— Il eſt plein de choſes puériles, pompeuſement exprimées, 177
— Le précepte qu'il contient ſur les devoirs du mariage eſt contraire à la propagation, 206
ALEXANDRE comparé à Genghiſ-kan, 152
Allemagne. La petiteſſe de la plupart de ſes états rend ſes princes martyrs de la ſouveraineté, 184
— Comment cet empire ſe maintient, 247
Alliance. Quand on doit renoncer à celle d'un prince, 173

Ambaſſadeur de Perſe ſous Louis XIV, 167
Ambaſſadeurs. Doit-on porter la guerre chez les nations qui ont manqué d'égards pour eux? 172
AMBROISE (*ſaint*). Son zele héroïque dégénere en fanatiſme, 113
Ame (*l'*). Se détermine-t-elle librement & par elle-même, 134
Amérique. Ses mines d'or ſont la cauſe de ſa dévaſtation, 190
— Elle ne contient pas la cinquantieme partie des habitans qu'elle contenoit autrefois, 202
— Elle ne ſe repeuple point, quoiqu'on y envoie ſans ceſſe de nouveaux habitans, 214 218
— Pourquoi? 214, 215
Amour. Il ſe détruit lui-même dans un ſerrail, 17, 105
Amour-propre bien entendu. Ce que c'eſt, 94
Amulettes. Fort en uſage chez les juifs & les Mahométans, 266
Anatomie. Jugement ſur les livres qui en traitent, 245
Anciens. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, 69, 70
Angleterre. Un des plus puiſſans états de l'Europe, 184
— Autorité de ſes rois, 188
— Portrait abrégé de ſon gouvernement, 247
Anglois. Leurs maximes ſur le gouvernement, 188, 189
Antiquaires. Leurs extravagances, 261 *& ſuiv.*
APHÉRIDON & ASTARTÉ, guebres. Leur hiſtoire, 123 *& ſuiv.*
Arméniens. Ne mangent que du poiſſon, 83
— Tranſportés dans la province de Guilan, ils y périrent preſque tous, 218
Arragon (*Etats d'*). Expédient dont on s'aviſa, pour y terminer une querelle d'étiquette, 198
Arrêt qui permet à tous les Franç. de prononcer la lettre *Q* comme ils jugeront à propos, *ibid.*
Arts. Sont-ils utiles ou pernicieux? 189
— Incompatibles avec la molleſſe & l'oiſiveté, 192
— Sont tous dans la dépendance les uns des autres, 193
Aſcétiques. Livres moins utiles que ceux de morale, 243
Aſie. Beaucoup moins peuplée qu'autrefois, 202
— Elle a toujours été accablée ſous le deſpotiſme, 238
Aſie mineure. Elle n'a plus que deux ou trois de ſes anciennes villes, 202
Aſtrologie judiciaire. Mépriſée aujourd'hui en Europe, gouverne la Perſe, 245
Aſtronomes. Regardent avec pitié les événemens qui ſe paſſent ſur la terre, 241
Avocats. Les juges doivent ſe défier des embûches qu'ils leur tendent, 132
Auteurs. La plupart ne font qu'apprendre à la poſtérité qu'ils ont été des ſots, 121
— La plupart meſurent leur gloire à la groſſeur de leurs volumes, 196

Auteurs. La plupart craignent plus la critique que les coups de bâton, 197

B.

Babyloniens. Ils étoient ſoumis à leurs femmes, en l'honneur de Sémiramis, 73
Bachas. Leur tyrannie; leur avarice, 41
Balk. Ville ſainte, où les Guebres honoroient le ſoleil, 127
Barbares. Pour ſe conſerver la conquête d'un peuple policé, ils ont été obligés de cultiver les arts, 191, 192
— Gouvernement de ceux qui ont détruit l'empire Romain, 239
Bataille. La terreur panique d'un ſeul ſoldat peut en décider, 268
Batuecas (*las*). Nation Eſpagnole inconnue dans ſon propre pays, 148
Béatitude éternelle. Ce dogme mal entendu eſt contraire à la propagation, 216
Beaux-eſprits. Leur portrait: leur manege, 153
Beiram, 114
Voyez *ſerrail.*
Bel-eſprit. C'eſt la fureur des François, 121
Bibliotheques. Examen des différens livres qui les compoſent, 242
Bombes. Leur invention a fait perdre la liberté à tous les peuples de l'Europe, 189
Bonne compagnie. Ce que c'eſt, 89
Bonne-foi. Doit être l'ame du miniſtere, 276
Bourbon (*iſle de*). Salubrité de ſon air, 219
Bourgeois. Depuis quand la garde des villes ne leur eſt plus confiée, 189
Bouſſole. A quoi a ſervi ſon invention, 190
Brachmanes. Admettent la métempſycoſe, 83
— Conſéquences qu'ils en tirent, 83

C.

Cabaliſtes, 107, 108
Caffé. Deſcription des endroits où l'on s'aſſemble pour en prendre, 69
Capucins. Deſcription de leur habillement, 92
— Leur zele pour former des établiſſemens dans les pays étrangers, *ibid.*
Carthage. C'eſt la ſeule république qui ait exiſté dans l'Afrique, 238
— La ſucceſſion de ſes princes, depuis Didon, n'eſt point connue, *ibid.*
Carthaginois. Avoient découvert l'Amérique, 219
— Pourquoi ils en abandonnerent le commerce, *ibid.*
Caſuiſtes. Leurs vaines ſubtilités, 106, 107
— Dangers que court continuellement leur innocence, 244
Catalogne (*Etat de*). Expédient dont on s'aviſa pour y terminer une querelle d'étiquette, 218
Catholiciſme. Moins favorable à la propagation que le proteſtantiſme, 212 *& ſuiv.*

Célibat. C'eſt la vertu par excellence dans la religion catholique, 212
— Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle que les chrétiens attribuent au mariage, *ibid.*
— Etoit puni à Rome, *ibid.*
Cérémonies religieuſes. Elles n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes, 83
CÉSAR opprime la liberté de Rome, 239
Chambre de juſtice, 178
Chanſons ſatyriques. Effet qu'elles font ſur les François, 200
Chapelets, 60
Charité. C'eſt une des principales vertus dans toutes les religions, 83
Charlatans de pluſieurs eſpeces, 107
CHARLES XII. Sa mort, 228
Chartreux. Leur ſilence rigoureux, 153
Chat. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition mahométane, 40
Chine. Cauſe de ſa population, 215
Chymie. Ses ravages, 190
Chymiſtes. Demeures qui leur ſont propres, 245
Chrétiens. Cultivent les terres en Turquie, & y ſont perſécutés par les bachas, 41
— La plupart d'entre eux ne veulent gagner le paradis qu'au meilleur marché qu'il eſt poſſible. De-là l'origine des caſuiſtes, 106
— Commencent à ſe défaire de cet eſprit d'intolérance, 114
Chrétiens. Ne paroiſſent pas ſi perſuadés de leur religion que les Muſulmans, 114
— Leur mariage eſt un myſtere, 211
Chriſtianiſme. Comparé avec le Mahométiſme, 67
— Cette religion eſt une fille de la religion Juive, 111
— N'eſt pas favorable à la population, 209 & *ſuiv.*
CHRISTINE, reine de Suede, abdique la couronne, 252
Circaſſie. Royaume preſque déſert, 202
Circaſſiennes. Précautions que prennent les eunuques en les achetant pour leurs maîtres, 149
Cochon. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition Muſulmane, 40
Colonies. Ne ſont point favorables à la population, 217
— Celles que les Romains envoyoient en Sardaigne y périſſoient, 140
— N'ont jamais réuſſi à Conſtantinople, ni à Iſpahan, 207.
Comédie. Point-de-vue ſous lequel ce ſpectacle s'eſt préſenté à Rica, 56
Commerce. Quand on doit l'interrompre de nation à nation, 172
— Fleurit à proportion de la population, 213
Commentateurs. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 244
Compilateurs. Sont, de tous les auteurs, les plus mépriſables: leur occupation, 120

Confesseurs. Les héritiers les aiment moins qu'ils n'aiment les médecins, 106
— des rois. Leur rôle est difficile à soutenir sous un jeune prince, 194
Conquêtes. Droit qu'elles donnent, 173
Conscience (*liberté de*), 157
Constantinople. Causes de sa dépopulation, 207
— Les colonies n'y ont jamais réussi, 218
Constitution. Comment reçue en France, à son arrivée, 49
— Conversation à ce sujet, 183
Conte Persan, 254, 261
Corps (*les grands*) s'attachent trop aux minuties, 198
Cour, On ne peut pas y être sincere impunément, 20
Courouc. Ordre qui se publie en Perse pour empêcher qu'aucun homme ne se trouve sur le passage des femmes de qualité, 84
Courtisans. Leur avidité, 134
— Les pensions qu'ils obtiennent sont onéreuses aux peuples : ordonnance plaisante à ce sujet, 135
Coutumes. Celles des différentes provinces de France sont tirées, en partie, du droit Romain, 182
— Leur multiplicité, *ibid.*
Czar. Il est despotique, 94
Voyez PIERRE I.

D.

Décrétales. Ont pris, en France, la place des loix du pays, 181
Décisionnaires. Leur portrait, 138
Déluge. Celui de Noé est-il le seul qui ait dépeuplé l'univers? 205
Dépopulation de l'univers. Ses causes, 201 *& suiv.*
I. Combat des principes du monde physique, qui occasionne la peste, &c. 204 *& suiv.*
II. Religion mahométane, 206
1. Polygamie, 206
2. Le grand nombre des eunuques, 207
3. Le grand nombre de filles esclaves qui servent dans le serrail, *ibid.*
III. Religion chrétienne, 209 *& suiv.*
1. Prohibition du divorce, 209
2. Célibat des prêtres & des Religieux de l'un & de l'autre sexe, 212
IV. Les mines de l'Amérique, 214
V. les opinions des peuples, 215
1. La croyance que cette vie n'est qu'un passage, 216
2. Le droit d'ainesse, *ibid.*
VI. Maniere de vivre des sauvages, 217
1. Leur aversion pour la culture de la terre, 216
2. Le défaut de commerce entre les différentes bourgades, 217
3. L'avortement volontaire des femmes, *ibid.*
VII. Les colonies, 217 *& suiv.*
VIII. La dureté du gouvernement, 221 *& suiv.*
Désespoir. Egale la foiblesse à la force, 173

Deſpote. Il eſt moins maître qu'un monarque, 151
— Danger que ſon autorité outrée lui fait courir, *ibid.*
Deſpotiſme. Eſt le tombeau de l'honneur, 165
— Rapproche les princes de la condition des ſujets, 185
— Ses inconvéniens, *ibid.*
— Il ne préſente aux mécontens qu'une tête à abattre, 187
Devins. Leur ſecret, 107
Dictionnaire de l'Académie, 138
DIEU. Moyens ſûrs de lui plaire, 82 *& ſuiv.*
— Ne peut violer ſes promeſſes, ni changer l'eſſence des choſes, 133
— Il y a des attributs qui paroiſſent incompatibles aux yeux de la raiſon humaine, 133 *& ſuiv.*
— Comment il prévoit les futurs contingens, 134
— On ne doit point chercher à en connoître la nature, *ibid.*
— Eſt eſſentiellement juſte, 154
— Fauſſe idée que quelques docteurs en donnent, 155
— Il n'y a point de ſucceſſion dans lui, 205
Dieux. Pourquoi on les a repréſentés avec une figure humaine, 110
Diſgrace. Ne fait perdre, en Europe, que la faveur du prince: en Aſie, elle entraîne preſque toujours la perte de la vie, 185
Directeurs. Leur portrait, 88
Divorce. Favorable à la population, 206 *& ſuiv.*
— Sa prohibition donne atteinte à la fin du mariage, 183
Dom Quichotte. C'eſt le ſeul bon livre des Eſpagnols, 148
Droit public. Plus connu en Europe qu'en Aſie, 171
— On en a corrompu tous les principes, *ibid.*
— Ce que c'eſt; comment les peuples doivent l'exercer entre eux, 172 *& ſuiv.*
Duels. Leur abolition louée: par qui, 109
— Quel en eſt le principe, 166
— Ils ſont ordonnés par le point d'honneur, & punis par les loix, *ibid.*

E.

Eccléſiaſtiques. Leur avidité pour les bénéfices, 108
— Agrémens & déſagrémens de leur profeſſion, 112
— Ils ont un rôle fort difficile à ſoutenir dans le monde, *ibid.*
— Leur eſprit de proſélitiſme eſt ſouvent dangereux, 113
Ecriture-ſainte, beaucoup interprétée, & fort peu éclaircie, 243
Ecrivains mercénaires. Leur lâcheté, 275
Egliſe. Effet que produit ſon hiſtoire dans l'eſprit de ceux qui la liſent, 246
— (*Gens d'*). Mépriſent les gens de robe & ceux d'épée, & en ſont mépriſés, 79
Eglogues. Pourquoi elles plaiſent, même aux gens de qualité, 249
Egypte. Elle n'a preſque plus de peuples, 202
Egyptiens. Ils étoient ſoumis aux femmes en l'honneur d'Iſis, 71

Empereur (*l'*). Ses poſſeſſions ſont un des plus puiſſans états de l'Europe, 184
Enfans. Ils appartiennent au mari de leur mere, 160
Epée (*les gens d'*). Mépriſent les gens de robe, & en ſont mépriſés, 79
Epigrammes. C'eſt le genre de poéſie le plus dangereux, 249
Epitaphe d'un philantrope outré, 162
Eſclavage. Raiſons pour leſquelles les princes chrétiens l'ont aboli dans un pays, & permis dans un autre, 142
Eſclaves. Ceux des Romains étoient fort utiles à la propagation, 208
Eſpagne (*l'*) eſt un des plus grands états de l'Europe, 184
— A été originairement peuplée par l'Italie, 238
— On s'y eſt mal trouvé d'en avoir chaſſé les Maures, 111
— Leur expulſion s'y fait encore ſentir comme le premier jour, 218
— C'eſt un royaume vaſte & déſert, 148
— Elle n'a preſque plus de peuple, 201
— Au lieu d'envoyer des colonies en Amérique, elle devroit avoir recours aux Indiens pour ſe repeupler, 219
— Elle n'a conſervé que l'orgueil de ſon ancienne puiſſance, 247
— Sa guerre contre la France, ſous la régence, 227
Eſpagnols. Ils mépriſent toutes les nations, & haïſſent les François, 146
Eſpagnols. La gravité, l'orgueil, & la pareſſe ſont leur caractere dominant, 146
— En quoi ils font conſiſter leur principal mérite, *ibid.*
— Comment ils traitent l'amour, 147
— Leur jalouſie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion, *ibid.*
— Ils ſouffrent que leurs femmes laiſſent voir leur gorge, & non pas le bout de leurs pieds, *ibid.*
— Leur politeſſe inſultante, 148
— Leur attachement pour l'inquiſition, & pour les petites pratiques ſuperſtitieuſes, *ibid.*
— Ils ont du bon ſens ; mais il n'en faut pas chercher dans leurs livres, *ibid.*
— Leurs découvertes dans le nouveau monde, & leur ignorance de leur propre pays, *ibid.*
— Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 218
— Moyens affreux dont ils ſe ſont ſervis pour conſerver les leurs, 220
Eſprit. Ceux qui en ont ſe communiquent peu ; ſe font des ennemis ; & ruinent ſouvent leurs affaires. Comparés avec les hommes médiocres, 272
— On prend toujours celui du corps dont on eſt membre, 102
Eſprit humain. Il ſe révolte avec fureur contre les préceptes, 64
Etats. Chacun eſtime plus le ſien que tous les autres états, 76

Etrangers. Ils apprennent à Paris à conſerver leur bien, 108
Evêques. Ont deux fonctions oppoſées, 58
— Lumieres de quelques-uns, 183
— Leur infaillibilité, *ibid.*
Eunuques. Leur devoir dans le ſerrail, 12, 13, 14
— Leur moindre imperfection eſt de n'être point hommes, 18
— On éteint en eux l'effet des paſſions, ſans en éteindre la cauſe, 22
— Leur malheur redouble à la vue d'un homme toujours heureux, *ibid.*
— Leur état dans leur vieilleſſe, *ibid. & ſuiv.*
— Comment regardés par les orientaux, 45
— Place qu'ils tiennent entre les deux ſexes, 46
— Leur volonté même eſt le bien de leur maître, 47
— Leur portrait, 66
— Leurs mariages, 99
— Ont moins d'autorité ſur leurs femmes que les autres maris, 126
— Ne peuvent inſpirer aux femmes que l'innocence, 149
— Leur grand nombre, en Aſie, eſt une des cauſes de ſa dépopulation, 207
Eunuque (le premier blanc). Soins dont il eſt chargé : dangers qu'il court quand il les néglige, 45
Eunuques blancs. Punis de mort, lorſqu'on les trouve, dans le ſerrail, avec les femmes, 42
Eunuque noir (le grand). Son hiſtoire, 117 *& ſuiv.*
Eunuque noir (le grand). Veut obliger un eſclave noir à ſouffrir la mutilation, 77
— Sa mort : déſordres qu'elle occaſionne dans le ſerrail, 279
Europe. Paris eſt le ſiege de ſon empire, 47
— Quels en ſont les plus puiſſans états, 184
— La plupart de ces états ſont monarchiques, *ibid.*
— La ſûreté de ſes princes vient principalement de ce qu'ils ſe communiquent, 186 *& ſuiv.*
— Les mécontens n'y peuvent exciter que de très-légers mouvemens, 187
— Elle a gémi long-temps ſous le gouvernement militaire, 239
Européens. Ils font tout le commerce des Turcs, 42
— Sont auſſi punis par l'infamie, que les orientaux par la perte d'un membre, 151

F.

Fat. Son portrait, 93
Faveur. C'eſt la grande divinité des François; 163
Femmes. Malheur de celles qui ſont enfermées dans les ſerrails, 19
— Façon de penſer des hommes à leur ſujet, *ibid.*
— Momens où leur empire a le plus de force, 24, 25
— Il eſt moins aiſé de les humilier que de les anéantir, 46
— La gêne, dans laquelle elles vivent en Italie, paroît un excès de liberté à un mahométan, 46

Femmes. Sont d'une création inférieure à l'homme, 50
— Comparaiſon de celles de France avec celles de Perſe, 53 & *ſuiv.* 65
— Eſt-il plus avantageux de leur ôter la liberté que de la leur laiſſer? 72
— La loi naturelle les ſoumet-elle aux hommes? *ibid.*
— Il y en a, en France, dont la vertu ſeule eſt un gardien auſſi ſévere que les eunuques qui gardent les orientales, 88
— Elles voudroient toujours qu'on les crût jeunes, 97
— Portrait de celles qui ſont vertueuſes, 103
— Le jeu n'eſt, chez elles, qu'un prétexte dans la jeuneſſe : c'eſt une paſſion dans un âge plus avancé, 104
— Moyens qu'elles ont, dans les différens âges, pour ruiner leurs maris, *ibid.*
— Leur pluralité ſauve de leur empire, 105
— Elles ſont l'inſtrument animé de la félicité des hommes, 115
— On ne peut les bien connoître qu'en fréquentant celles de l'Europe, 116
— Quel eſt le talent qui leur plaît le plus, 116
— C'eſt par leurs mains que paſſent toutes les graces de la cour, & à leur ſollicitation que ſe font les injuſtices, 195
— Importance & difficulté du rôle d'une jolie femme, 198
— Sa plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir; c'eſt de le paroître, 199
Femmes jaunes du Viſapour. Font l'ornement des ſerrails de l'Aſie, 174
Voyez *Françoiſes*, *Orientales*, *Perſanes* : Voyez auſſi ROXANE.
Fermiers-généraux. Portrait de l'un d'entre eux, 87
Filles de joie. Il y en a beaucoup en Europe, 105
— Leur commerce ne remplit pas l'objet du mariage, 210
Finances. Elles ſont réduites en ſyſtême dans l'Europe, 250
Financiers. Leur portrait; leurs richeſſes, 178
FLAMMEL (*Nicolas*). Paſſe pour avoir trouvé la pierre philoſophale, 81
Fondateurs des empires. Ont preſque tous ignoré les arts, 191
Forme judiciaire. Elle fait autant de ravages que la forme de la médecine, 182
Fouet. Eſt un des châtimens que l'on inflige aux femmes Perſanes, 287
France (*le roi de*) eſt un grand magicien, 49
— Les peuples qui l'habitent ſont partagés en trois états qui ſe mépriſent mutuellement, 79
France. On n'y éleve jamais ceux qui ont vieilli dans des emplois ſubalternes, 89
— On s'y eſt mal trouvé d'avoir fatigué les huguenots, 111
— Il y arrive de fréquentes révolutions dans la fortune des ſujets, 178
— C'eſt un des plus puiſſans états de l'Europe, 184

France. Depuis quand les rois y ont pris des gardes, 185
— La préſence ſeule de ſes rois donne la grace aux criminels, 186
— Le nombre de ſes habitans n'eſt rien en comparaiſon de ceux de l'ancienne Gaule, 202
— Sa guerre avec l'Eſpagne, ſous la régence, 225
— Révolutions de l'autorité de ſes rois, 247
François. Vivacité de leur démarche oppoſée à la gravité orientale, 48
— Leur vanité eſt la ſource des richeſſes de leurs rois, 49
— Ne ſont pas indignes de l'eſtime des étrangers, 86
— Raiſons pour leſquelles ils ne parlent preſque jamais de leurs femmes, 102
— Sort des maris jaloux parmi eux : il y en a peu; pourquoi, 102
— Leur inconſtance en amour, 103
— Le badinage eſt leur caractere eſſentiel : tout ce qui eſt ſérieux leur paroît ridicule, 116
— Ont la fureur du bel-eſprit, 121
— Doivent paroître foux aux yeux d'un Eſpagnol, 149
— Leurs loix civiles, 160
— Semblent faits uniquement pour la ſociété : excès de la philantropie de quelques-uns d'entre eux : épitaphe d'un de ces philantropes, 161
— La faveur eſt leur grande divinité, 163
François. Leur inconſtance en fait de modes : plaiſanteries à ce ſujet, 180
— Changent de mœurs, ſuivant l'âge & le caractere de leurs rois, *ibid.*
— Aiment mieux être regardés comme légiſlateurs dans les affaires de mode, que dans les affaires eſſentielles, 181
— Ont renoncé à leurs propres loix, pour en adopter d'étrangeres, 182
— Ils ne ſont pas ſi efféminés qu'ils le paroiſſent, 193
— Efficacité qu'ils attribuent aux ridicules qu'ils jettent ſur ceux qui déplaiſent à la nation, 200
— En adoptant les loix Romaines, ils en ont rejetté ce qu'il y avoit de plus utile, 233
— Le ſyſtême de Law a, pendant un temps, converti en vices les vertus qui leur ſont naturelles, 278
Françoiſes. Ne ſe piquent pas de conſtance en amour, 103
— Leurs modes, 179
FURETIERE. Son dictionnaire, 139

G.

Gardes. Depuis quand les rois de France en ont pris, 185
Gaules (les). Etoient beaucoup plus peuplées que ne l'eſt actuellement la France, 202
— Elles ont été originairement peuplées par l'Italie, 238
Généalogiſtes, 241
Gênes. N'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens, 248
GENGIS-KAN. Plus grand conquérant qu'Alexandre, 152

Genre-humain. Révolutions qu'il a eſſuyées, 201, 222
— Réduit à la dixieme partie de ce qu'il étoit autrefois, 203
Voyez *Dépopulation.*
Géometres. Leur portrait, 229 *& ſuiv.*
— Convainquent avec tyrannie, 245
Gloire. Ce que c'eſt : pourquoi les peuples du nord y ſont plus attachés que ceux du midi, 163 *& ſuiv.*
Gloſſateurs. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 244
GÔRTZ (*le baron de*). Pourquoi condamné en Suede, 228
Gouvernement. Quel eſt le plus parfait, 150
— Sa douceur contribue à la propagation de l'eſpece, 221, 222
Grammairiens. Peuvent ſe diſpenſer d'avoir du bon ſens, 244
Grands. Le reſpect leur eſt acquis : ils n'ont beſoin que de ſe rendre aimables, 140
— Ce qui leur reſte après leur chûte, 227
Grands-ſeigneurs. Ce que c'eſt : différence entre ceux de France & ceux de Perſe, 162
Grece. Elle ne contient pas la centieme partie de ce qu'elle avoit autrefois d'habitans, 202
— Elle fut d'abord gouvernée par des monarques, 237
— Comment les républiques s'y établirent, *ibid.*
Guebres. Leur religion eſt une des plus anciennes du monde, 122
— Elle ordonne les mariages entre freres & ſœurs, 124
Guebres. Ils rendent un culte au ſoleil, 124
— Quel culte, 127
— Ont conſervé l'ancien langage Perſan ; c'eſt leur langue ſacrée, 125
— N'enferment point leurs femmes, 126
— Zoroaſtre eſt leur légiſl. 127
— Cérémonies de leurs mariages, 129
— Perſécutés par les Mahométans, paſſent en foule dans les Indes, 157
Guerres. Celles qui ſont juſtes ; celles qui ſont injuſtes, 172 *& ſuiv.*
Guinée (*roi de la côte de*). Croit que ſon nom doit être porté d'un pôle à l'autre, 79
— Les eſclaves que l'on en tire ont dû la dépeupler conſidérablement, 214
Guriel. Royaume preſque déſert, 202
GUSTAPE. Révéré par les Guebres, 129

H.

Habit. C'eſt à lui qu'on doit la plupart des honneurs que l'on reçoit, 61
HALI, gendre de Mahomet, prophete des Perſans. Etoit le plus beau des hommes, 67
— Son épée ſe nommoit *Zufâgar*, 36
Héréſiarques. C'eſt l'être que de ne faire conſiſter la religion que dans de petites pratiques, 148
Héréſies. Comment elles naiſſent ; comment elles ſe terminent, 59

Hérésies. Abolies en France, 109
Hibernois. Chassés de leur pays, viennent disputer en France, 70
HOHORASPE (*l'*). Révéré par les Guebres, 129
Hollande. La douceur de son gouvernement en a fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 221
— Sa puissance, 247
HOMERE. Dispute sur ce poëte, 74
Hommes. Leur façon de penser sur le compte des femmes, 19
— Ne sont heureux que par la pratique de la vertu : histoire à ce sujet, 25
— Ne sçavent quand ils doivent s'affliger ou se réjouir, 76
— Rapportent tout à leurs idées : faits singuliers qui le prouvent, 79
— Ne jugent les choses que par un retour secret qu'ils font sur eux-mêmes, 110
— Leur jalousie prouve qu'ils sont dans la dépendance des femmes, 115
— Se croient un objet important dans l'univers, 144
— Ne voient pas toujours les rapports de la justice : quand ils les voient, leurs passions les empêchent souvent de s'y livrer, 154
— Leur propre sûreté exige qu'ils pratiquent la justice : satisfaction qu'ils en retirent, 155
— La fausseté de leurs espérances & de leurs craintes les rend malheureux, 267
Hommes à bonnes fortunes. Leur portrait, 90, 91
Hommes à bonnes fortunes. Emploi qu'on leur destineroit en Perse, s'il y en avoit, 91
Honnêtes-gens. Portrait de ceux qui méritent ce nom, 87, 88, 93
Honneur. C'est l'idole à laquelle les François sacrifient tout, 164
Huguenots. On s'est mal trouvé, en France, de les avoir fatigués, 111
Humanité. C'est une des principales vertus dans toutes les religions, 82

J.

Jalousie. Singularité de celle des Orientaux, 17
— Celle des hommes prouve combien ils dépendent des femmes, 115
Jaloux. Leur sort en France : il y en a peu dans ce pays ; pourquoi, 102
Jansénistes désignés, 50
JAPHET. Raconte, par l'ordre de Mahomet, ce qui s'est passé dans l'arche de Noé, 39, 40
Idylles. Pourquoi elles plaisent, même aux gens de qualité, 249
Idolâtres. Pourquoi ils donnoient à leurs dieux une figure humaine, 110
Jeu. Il est très en usage en Europe, 104
— Ce n'est, chez les femmes, qu'un prétexte dans leur jeunesse ; c'est une passion dans un âge plus avancé, *idid.*
Jeux de hasard. Pourquoi défendus chez les Musulmans, 105

Jeuneſſe. Il y a des femmes qui ont l'art de la rétablir ſur un viſage décrépit, 108
Ignorans. Croient ſe mettre au niveau des ſçavans, en mépriſant les ſciences, 276
Imans. Chefs des moſquées, 37
Immaums, 39
Immeubles. Eſt-ce le genre de biens le plus commode? 240, 241
Impôts. Rendent le vin fort cher à Paris, 33
Imprimerie (*Ouvriers d'*). Comparés aux compilateurs. 122
Induſtrie. C'eſt le fonds qui rapporte le plus, 194
Inquiſition. Sa façon de procéder, 59, 60
— Attachement des Eſpagnols & des Portugais pour ce tribunal, 148
— Elle fait excuſes à tous ceux qu'elle envoie à la mort, 148
Intérêt. C'eſt le plus grand monarque de la terre, 193
Interpretes. N'ont fait qu'embrouiller l'écriture, 240, 241
Intolérance politique. Malheurs qui la ſuivent : elle eſt funeſte, même à la religion dominante : par qui introduite dans le monde, 157 *& ſuiv.*
Invalides (*Hôtel des*). C'eſt le lieu le plus reſpectable de la terre, 156
Joueur. C'eſt un état en Europe, *ibid.*
Joueuſes. Leur portrait, 104
Journaux. Flattent la pareſſe, 196
— Devroient parler des livres anciens, auſſi bien que des nouveaux, *ibid.*
Journaux. Sont ordinairement très-ennuyeux : pourquoi? 196
Irimette. Royaume preſque déſert, 202
Iſpahan. Auſſi grand que Paris, 48
— Cauſes de ſa dépopulation, 207
— Les colonies n'y ont jamais réuſſi, 219
Italie. La gêne dans laquelle les femmes y ſont retenues paroît un excès de liberté aux Orientaux, 47
— La petiteſſe de la plupart de ſes états rend ſes princes les martyrs de la ſouveraineté, 184
— Leurs pays ſont ouverts au premier venu, *ibid.*
— moderne, ne préſente que les débris de l'ancienne, 201, 202
— Fut originairement peuplée par la Grece, 237
— N'a plus, des attributs de la ſouveraineté, qu'une vaine politique, 248
Juges. Leurs occupations; leurs fatigues, 132
— Doivent ſe défier des embûches que les avocats leur tendent, 132
Juifs. Levent les tributs en Turquie, & y ſont perſécutés par les bachas, 41
— Seront menés au grand trot, en enfer, par les Turcs, 67
— Regardent le lapin comme un animal immonde, 83
— Il y en a par-tout où il y a de l'argent, 110
— Sont par-tout uſuriers, & opiniâtrément attachés à leur religion : pourquoi? 110

Juifs. Calme dont ils jouiſſent actuellement en Europe, 110
— Regardent les Chrétiens & les Mahométans comme des Juifs rebelles, 111
— Leurs livres ſemblent s'élever contre le dogme de la preſcience abſolue, 135
— Pourquoi toujours renaiſſans, quoique toujours exterminés, 215
— N'ont pu ſe relever de leur deſtruction ſous Adrien, 218
— Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux taliſmans, 266
— Leur religion eſt la mere du chriſtianiſme & du mahométiſme : elle embraſſe le monde entier, & tous les temps, 111
Juriſconſultes. Leur nombre accablant, 183
— Ils ont fort peu de juſteſſe dans l'eſprit, *ibid.*
Juſtice. Sa définition, 154
— Elle eſt la même pour tous les êtres, *ibid.*
— L'intérêt & les paſſions la cachent quelquefois aux hommes, *ibid.*
— Nous devons l'aimer, indépendamment de toutes conſidérations & de toutes conventions : notre intérêt l'exige, 155
— Celle qui gouverne les nations, comparée à celle qui gouverne les particuliers, 171
Juſtice divine. Paroît incompatible avec la preſcience, 134

L.

Lacédémone. Cette république ne compoſoit qu'une famille, 211
Laquais. Leur corps eſt le ſéminaire des grands ſeigneurs, 179
Law. Fauſſe opulence que ſon ſyſtême procure à la France : bouleverſement qu'il occaſionne dans les fortunes, 250, 251
— Hiſtoire allégorique de ſon ſyſtême, 264 *& ſuiv.*
Légiſlateurs. Regles qu'ils auroient dû ſuivre, 232
Lenitivum, 271
Leze-Majeſté. Ce que les Anglois entendent par ce mot, 188
Liberté. Elle fait naître l'opulence, & contribue à la population, 221
Libre-arbitre. Paroît incompatible avec la preſcience, 134
Lionne (*M. le comte de L.*) préſident des nouvelliſtes, 236
Littératures. Peu de cas qu'en font les philoſophes, 275
Livourne. Ville la plus floriſſante de l'Italie, 47
Livres. Immortaliſent la ſottiſe de leurs auteurs, 121
— *originaux.* Reſpect qu'on doit avoir pour eux, *ibid.*
Loix. Ont-elles leur application à tous les cas? 132
— Regles ſuivant leſquelles elles auroient du être faites, 232
— On doit ſe déterminer difficilement à les abroger, *ibid.*

Loix Romaines. Ont pris, en France, la place de celles du pays, 182
LOUIS XIV, 50
— Son portrait, . 70 *& ſuiv.*
— Sa mort : événemens qui l'ont ſuivie, 168
— Son goût pour les femmes juſques dans ſa vieilleſſe, 195
LOUIS XV. Son portrait, 194
Luxe. Fait la puiſſance des princes, 193, 194

M.

Mages. Préceptes de leur religion utiles à la propagation, 215
Voyez *Guebres.*
MAHOMET. Comment il prouve que la chair de pourceau eſt immonde, 39, 40
— Signes qui ont précédé & accompagné ſa naiſſance, 74 *& ſuiv.*
— Donne la ſupériorité aux hommes ſur les femmes, 73
Mahométans. Croient que le voyage de la Mecque les purifie des ſouillures qu'ils contractent parmi les Chrétiens, 35, 36
— En quoi ils font conſiſter la ſouillure, 37, 38
— Leur ſurpriſe, en entrant, pour la premiere fois, dans une ville chrétienne, 47
— Pourquoi ils ont en horreur la ville de Veniſe, 62
— Leurs princes, malgré la défenſe, font plus d'excès de vin que les princes chrétiens, 64
Mahométans. Ne connoiſſent leurs femmes, avant de les épouſer, que ſur le rapport de femmes qui les ont vues dans leur enfance, 136
— Leur loi leur permet de renvoyer une femme qu'ils croient n'avoir pas trouvée vierge, 136, 137
— Paroiſſent plus perſuadés de leur religion que les Chrétiens, 141
— Pourquoi il y a des pays dont ils ne veulent pas faire la conquête? 142
— L'idée qu'ils ont de la vie future nuit, chez eux, à la propagation & à tout établiſſement utile, 215
— Prêtent une grande vertu aux amulettes & aux taliſmans, 266
Mahométiſme. Comparé au chriſtianiſme, 67, 68
— Cette religion eſt une fille de la religion juive, 110
— Ne donne aux femmes aucune eſpérance au-delà de cette vie, 126
— N'a été établi que par la voie de conquête, & non par celle de la perſuaſion, 127
— Défavorable à la population, 215 *& ſuiv.*
MAINE (*le duc* DU). Fait priſonnier, 227
Maîtres de ſciences. La plupart ont le talent d'enſeigner ce qu'ils ne ſçavent pas, 108
Maîtreſſes des rois, 194
Maladie vénérienne. Danger dans lequel elle a mis le genre-humain, 204
Malthe (les chevaliers de). Fatiguent l'empire Ottoman, 42

Maltotiers. Sont eſtimés à proportion de leurs richeſſes : auſſi ne négligent-ils rien pour mériter l'eſtime, 178
— Chambre de juſtice établie contre eux, *ibid.*
Mandemens. Combien ils coûtent de peine à faire à quelques évêques, 183
Mariages. Tous les enfans, qui naiſſent pendant le mariage, appartiennent au mari, 160
— La prohibition du divorce a donné atteinte à ſa fin, 209 *& ſuiv.*
— Celui des chrétiens eſt un myſtere, 214
— Sa ſainteté paroît contradictoire avec celle du célibat, 212
Marchands, 108
Maures. On s'eſt mal trouvé, en Eſpagne, de les avoir chaſſés ; 111
— Leur expulſion a dépeuplé ce pays, 218
MAZARIN. Ses ennemis croyoient le perdre, en le chargeant de ridicules, 199, 200
Mecque (la). Les muſulmans croient s'y purifier des ſouillures qu'ils contractent parmi les chrétiens, 36
Médecine. Ses formes ſont auſſi pernicieuſes que les formes judiciaires, 181, 182
— (*Livres de*) Effraient & conſolent tout à la fois, 245
Médecins. Préférés aux confeſſeurs par les héritiers, 105
— Recettes ſingulieres d'un médecin de province, 269 & *ſuiv.*
Médiocrité d'eſprit. Plus utile que la ſupériorité d'eſprit, 273
Métaphyſiciens. Objet principal de leur ſcience, 245
Militaires. Portrait de ceux qui ont vieilli dans les emplois ſubalternes, 89
Mines. Sont, en partie, cauſe de la dépopulation de l'Amérique, 214
Miniſtere. La bonne foi en eſt l'ame, 276
Miniſtres. Ceux qui ôtent aux peuples la confiance de leurs rois méritent mille morts, 228
— Sont toujours la cauſe de la méchanceté de leurs maîtres, *ibid.*
— Incertitude de leur état, 249
— Leur mauvaiſe foi les déshonore à la face de tout l'état : celle des particuliers les déshonore devant un petit nombre de gens ſeulement, 277
— Les mauvais exemples qu'ils donnent ſont le plus grand mal qu'ils puiſſent faire, *ibid.*
Miracles. On ne doit pas attribuer à des cauſes ſurnaturelles ce qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, 298
Miraculum chymicum, 271
Mode. Ses caprices : plaiſanteries à ce ſujet, 179, 180
Modernes. Ridicule de la querelle ſur les anciens & les modernes, 69, 70
Modeſtie. Ses avantages ſur la vanité, 272
Mogol. Plus il eſt matériel, plus ſes ſujets le croient capable de faire leur bonheur, 79

Mogol. Hiſtoire plaiſante d'une femme de ce pays qui vouloit ſe brûler ſur le corps de ſon mari, 226
Moines. Leur nombre : leurs vœux ; comment ils les obſervent, 105
— Leur titre de pauvre les empêche de l'être, *ibid.*
MOÏSE, 135
Mollaks. N'entendent rien à expliquer la morale, 25
Molleſſe. Incompatible avec les arts, 192
Monachiſme. Il contribue à la dépopulation, 211
— Ses abus, 213 214
Monarchie. C'eſt le gouvernement dominant en Europe, 184
— Y a-t-il jamais eu des états vraiment monarchiques? *ibid.*
— C'eſt la premiere eſpece de gouvernement connue, 149
Monarque. Pourquoi ceux d'Europe n'exercent pas leur pouvoir avec autant d'étendue que les Sultans, 184
Monde. Cauſes de la dépopulation, 201, 222
— N'a pas à préſent la dixieme partie des habitans qu'il contenoit autrefois, 204
Voyez *Dépopulation.*
— A-t-il eu un commencement? 204, 205
MONTESQUIEU (M. de). Se peint dans la perſonne d'Uſbek, 85
Morale. Il ne ſuffit pas d'en perſuader les vérités ; il faut les faire ſentir, 25
— (*livres de*). Plus utiles que les livres aſcétiques, 143
Moſcovie. C'eſt le ſeul état chrétien, dont les intérêts ſoient mêlés avec ceux de la Perſe, 95
— Son étendue, *ibid.*
Moſcovites. Ils ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles, *ibid.*
— Pays où l'on exile les grands, *ibid.*
— Le vin leur eſt défendu, *ibid.*
— Accueil qu'ils font à leurs hôtes, *ibid.*
— Les femmes Moſcovites aiment à être battues par leurs maris : lettre à ce ſujet, 95, 96
— Ne peuvent ſortir de l'empire, 96
— Leur attachement pour leur barbe, *ibid.*
Mouvement. Ses loix ſont tout le ſyſtême de la nature : quelles ſont ces loix ? 176 *& ſuiv.*
MUSTAPHA. Comment il fut élevé à l'empire, 151
Muſulmans. Voyez *Mahométans.* 215
Myſtiques. Leurs extaſes ſont le délire de la dévotion, 243

N.

Nations. Leur droit public n'eſt qu'une eſpece de droit civil univerſel, 171
— Comment elles doivent l'exercer entre elles, 172 *& ſuiv.*
Negres. Pourquoi leurs dieux ſont noirs, & leur diable blanc, 110
*N***.* Ses plaiſanteries ſur les maltotiers que la chambre de juſtice faiſoit regorger, 178

*N****. Cherche à rétablir les finances, 250
Nord. Loin d'être en état d'envoyer, comme autrefois, des colonies, ſes pays ſont dépeuplés, 202
— Les peuples y étoient libres : on a pris pour des rois ce qui n'étoit que des généraux d'armée, 238
Nouvelliſtes. Leur portrait. Deux lettres plaiſantes à ce ſujet, 234

O.

Opéra, 57
Opulence. Eſt toujours compagne de la liberté, 221
Or. Signe des valeurs : il ne doit pas être trop abondant, 190
Oraiſons funebres. Appréciées à leur juſte valeur, 79
Orateurs. En quoi conſiſtent leurs talens, 245
Orientales. Pourquoi moins gaies que les Européennes, 86
Orientaux. Le ſerrail eſt le tombeau de leurs deſirs : ſingularité de leur jalouſie, 17
— Comment ils banniſſent le chagrin, 65
— Le peu de commerce qu'il y a entre eux eſt la cauſe de leur gravité, 66
— Vices de leur éducation, *ibid*.
— Ne ſont pas plus punis, par la perte de quelque membre, que les Européens le ſont par l'infamie ſeule, 150
— L'autorité outrée de leurs princes les rapproche de la condition de leurs ſujets, 185
Orientaux. Précaution que leurs princes ſont obligés de prendre, pour mettre leur vie en ſûreté, 185
— En ſe rendant inviſibles, ils font reſpecter la royauté, & non pas le roi, 186, 187
— Leurs poéſies, leurs romans, 248, 249
OSMAN. Comment il fut dépoſé, 152
Oſmanlins, 17
Voyez *Turcs*.

P.

Palais (le), 159
Pape. Plus grand magicien que le roi de France, 49
— Son autorité ; ſes richeſſes, 58
Papes. Effet que leur hiſtoire produit dans l'eſprit des lecteurs, 246
Paradis. Chaque religion differe ſur les joies qu'on doit y goûter, 225
Paris. Siege de l'empire de l'Europe, 48
— Embarras de ceux qui y arrivent, *ibid*.
— Contient pluſieurs villes bâties en l'air, *ibid*.
— Embarras de ſes rues, *ibid*.
— Différens moyens d'y attraper de l'argent, 107 & *ſuiv*.
— Chacun n'y vit que de ſon induſtrie, 108
— Rend les étrangers plus précautionnés, *ibid*.
— Tous les états y ſont confondus, 162
— C'eſt la ville la plus voluptueuſe, & celle où la vie eſt la plus dure, 192

Pariſiens. Leur curioſité ridicule, 61
Parlement. Ce que c'eſt, 168
— Matieres qui y ſont le plus ſouvent agitées, 159
— On y prend les voix à la majeure, 160
— Querelle importante qu'il décide, 197
— Relégué à Pontoiſe ; pourquoi, 252
Payſans. Lorſqu'ils ſont dans la miſere, leur population eſt inutile à l'état, 221
Pécule. Celui que les Romains laiſſoient à leurs eſclaves animoit les arts & l'induſtrie, 208
Peines. Elles doivent être modérées ; pourquoi, 150
— Leur proportion avec les crimes fait la ſûreté des princes de l'Europe ; leur diſpropotion met, à chaque inſtant, la vie des princes Aſiatiques en danger, 184
Pélerinages de la Mecque, 36
— de ſaint Jacques en Galice, 60
Peres. Le reſpect qu'on leur porte contribue à la population, 215
Perſanes. Elles obéiſſent & commandent en même temps à leurs eunuques, 12
— Moyens qu'elles emploient pour obtenir la primauté dans le ſerrail, 13
— On ne leur permet pas de privautés, même avec les perſonnes de leur ſexe, 14, 85, 278
— Ne voient jamais qu'un ſeul homme en leur vie, 18
— Sont plus étroitement gardées que les femmes Turques & Indiennes, *ibid.*
Perſanes. Flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion, dans les ſerrails, entre elles & les eunuques, 23, 24
— Tout commerce avec les eunuques blancs leur eſt interdit, 42
— Opiniâtreté avec laquelle elles défendent leur pudeur dans les commencemens de leur mariage, 52 *& ſuiv.* 91, 102
— Leur façon de voyager : on tue tous les hommes qui approchent leurs voitures de trop près, 85
— On les laiſſeroit plutôt périr que de les ſauver, ſi, pour le faire, il falloit les expoſer aux regards des hommes, 83
— A quel âge on les enferme dans le ſerrail, 114
— Leurs caracteres ſont tous uniformes, parce qu'ils ſont forcés, 119
— Diſſentions qui regnent entre elles, 117, 118
— En quoi conſiſte leur félicité, 137
— Forcées de déguiſer toutes leurs paſſions, 174
— C'eſt un crime, pour elles, que de paroître à viſage découvert, 278
— Le fouet eſt un des châtimens qu'on leur inflige, 286
Perſans. Il y en a peu qui voyagent, 11
— Leur haine contre les Turcs, 17
— Cachent avec beaucoup de ſoin le titre de mari d'une jolie femme, 103
— Leur autorité ſur leurs femmes, 120

Perſans. Idée de leurs contes, 254, 260
Perſe. On y cultive peu les arts, 62
— A quel âge on y enferme les filles dans le ſerrail, 114
— Perte qu'ils ont faite, en perſécutant les Guebres, 15
— Quels ſont ceux que l'on y regarde comme grands, 162
— (*Ambaſſadeur de*) auprès de Louis XIV, 167
— Ce royaume eſt gouverné par deux ou trois femmes, 195
— Elle n'a plus qu'une très-petite partie des habitans qu'elle avoit du temps des Darius & des Xerxès, 202
— Peu de perſonnes y travaillent à la culture des terres, 208
— Pourquoi elle étoit ſi peuplée autrefois, 215
— Eſt gouvernée par l'aſtrologie judiciaire, 245
— On y leve aujourd'hui les tributs de la façon dont on les y a toujours levés, 250
Petits-maîtres. Leur occupation aux ſpectacles, 56
— Leur art de parler ſans rien dire : ils font parler pour eux leur tabatiere, &c. 154
Petites-Maiſons. Ce n'eſt pas aſſez d'un lieu de cette nature en France, 148, 149
PHILIPPE D'ORLÉANS, régent de France. Il fait caſſer le teſtament de Louis XIV, & releve le parlement de Paris, 168, 169,
— Il le relegue à Pontoiſe, 252
Philoſophes. Peu de cas qu'en font les littérateurs, 275
Philoſophie. Elle s'accorde difficilement avec la théologie, 122
Phyſiciens. Rien ne leur paroît ſi ſimple que la ſtructure de l'univers, 245
Phyſique. Simplicité de celle des modernes, 176
PIERRE I. Changemens qu'il introduit dans ſes états : ſon caractere, 96
Pierre philoſophale. Extravagance de ceux qui la cherchent plaiſamment décrite, 80, 81
— Charlataniſme des alchymiſtes, 85
Poëmes épiques. Y en a-t-il plus de deux? 248
Poëtes. Leur portrait, 87
— Leur métier, 248, 249
Poëtes dramatiques. Sont les poëtes par excellence, 249
— *lyriques.* Peu eſtimables, *ibid.*
Point d'honneur. Ce que c'eſt : il étoit autrefois la regle de toutes les actions des François, 165
Polygamie. Livre dans lequel il eſt prouvé qu'elle eſt ordonnée aux chrétiens, 68
— Défavorable à la population : pourquoi, 206 *& ſuiv.*
Pologne. Elle eſt preſque déſerte, 202
— Uſe mal de ſa liberté, 248
Pompes funebres. Sont inutiles, 76
Portugais. Ils mépriſent toutes les nations, & haïſſent les François, 146
— La gravité, l'orgueil & la pareſſe ſont leur caractere, 146, 147

Portugais. Leur jalouſie : bornes ridicules qu'y met leur dévotion, 147
— Leur attachement pour l'inquiſition, & pour les pratiques ſuperſtitieuſes, 148, 149
— Sont un exemple capable de corriger les princes de la fureur des conquêtes lointaines, 219
— La douceur de leur domination, dans les Indes, leur a fait perdre preſque toutes leurs conquêtes, 220
Poudre. Depuis ſon invention, il n'y a plus de places imprenables, 189
— Son invention a abrégé les guerres, & rendu les batailles moins ſanglantes, 192
Pratiques monachales & ſuperſtitieuſes. Sont des héréſies, 148, 149
Préjugés. Contribuent ou nuiſent à la population, 215, 216
Preſcience. Elle paroît incompatible avec la juſtice divine, 134
Preſtiges. Y en a-t-il? 267
Prêtres. Sont reſpectables dans toutes les religions, 169
Procédure. Ses ravages, 182
Proteſtantiſme. Plus favorable à la propagation que le catholiciſme, 212 & *ſuiv.*
Ptyſanne purgative. 270
Puiſſance paternelle. C'eſt un des établiſſemens les plus utiles, 233
Pureté légale. Il ſemble qu'elle devroit plutôt être fixée par les ſens que par la religion, 37, 38
Purgatif violent. 270

Q.

Quiétiſtes. Ce que c'eſt, 244
Quinze-vingt, 63

R.

Rat. Pourquoi immonde, ſuivant la tradition muſulmane, 40
Raymond Lulle. A cherché inutilement la pierre philoſophale, 81
Recueil de bons mots. Leur uſage, 101
Régence. Ses commencemens, 250
Régent. Voyez Philippe d'Orléans. 148, 149
Religion. Dieu impute-t-il aux hommes de ne pas pratiquer celles qu'ils ſont dans l'impoſſibilité morale de connoître, 67
— La charité & l'humanité en ſont les premieres loix, 82, 83
— Dieu ne l'a établie que pour rendre les hommes heureux, 83
— Il faut diſtinguer le zele pour ſes progrès d'avec l'attachement qu'on lui doit, 111
— Il ſemble qu'elle eſt, chez les chrétiens, plutôt un ſujet de diſputes, que de ſanctification, 141
— Il y en a, parmi eux, dont la foi dépend des circonſtances, *ibid.*
Religions. Leur grand nombre embarraſſe ceux qui cherchent la vraie : priere ſinguliere ſur ce ſujet, 82, 83

Religions. Leur multiplicité dans un état eſt-elle utile? Elles préchent toute la ſoumiſſion, 158
— Différentes béatitudes qu'elles promettent, 225
Religion chrétienne. Elle n'eſt pas favorable à la population, 210 & *ſuiv.*
— *juive.* Eſt la mere du chriſtianiſme & du mahométiſme, 111
— Embraſſe le monde entier & tous les temps, *ibid.*
— *mahométane.* Défavorable à la population, 206 & *ſuiv.*
— *des anciens Romains.* Favorable à la population, 206
Remede pour guérir de l'aſthme, 270
— Pour préſerver de la galle, &c. *ibid.*
— Autre *in chloroſim*, *ibid.*
Repréſailles. Sont juſtes, 172
Repréſenter. Portrait d'un homme qui repréſente bien, 140, 141
Républiques. Elles ſont le ſanctuaire de l'honneur & de la vertu, 164
— Sont moins anciennes que les monarchies, 185 & *ſuiv.*
Reſpect. Il eſt tout acquis aux grands : ils n'ont beſoin que de ſe rendre aimables, 140
RICA, compagnon de voyage d'Usbek : ſon caractere, 51
Richeſſes. Pourquoi la providence n'en a pas fait le prix de la vertu, 179
Robe (*les gens de*). Mépriſent les gens d'égliſe & ceux d'épée, & en ſont mépriſés, 76
Rois. Leurs libéralités ſont onéreuſes au peuple, 223
Rois. Leur ambition eſt toujours moins dangereuſe que la baſſeſſe d'ame de leurs miniſtres, 229
— *Europe.* Leur caractere ne ſe développe qu'entre les mains de leurs maîtreſſes ou de leurs confeſſeurs, 194
Romans. Jugement ſur ces ſortes d'ouvrages, 248, 249
— des Orientaux, 249
Romains. Ils obéiſſoient à leurs femmes, 73
— Une partie des peuples qui ont détruit leur empire étoient originaires de Tartarie, 152
— Leur religion étoit favorable à la population, 206
— Leurs eſclaves rempliſſoient l'état d'un peuple innombrable, 208
— Les criminels qu'ils reléguoient en Sardaigne y périſſoient, 218
— Tous les royaumes de l'Europe ſont formés des débris de leur empire, 246, 247
Rome ancienne. Nombre énorme de ſes habitans, 201
— On y puniſſoit le célibat, 212
— Origine de cette république : ſa liberté opprimée par Céſar, 238, 239
ROXANE, *femme d'*USBEK. Uſbek vante ſa ſageſſe & ſa vertu, 44
— Opiniâtreté avec laquelle elle réſiſte aux empreſſemens de ſon mari, pendant les premiers mois de ſon mariage, 52
— Conſerve tous les extérieurs de la vertu, au milieu des déſordres qui regnent dans le ſerrail, 282

ROXANE. Ses plaintes ſur les châtimens que le grand eunuque fait ſubir aux autres femmes d'Usbek, 22
— Surpriſe entre les bras d'un jeune homme, 286
— S'empoiſonne : ſa lettre à Usbek, 290

S.

Samos (roi de). Pourquoi un monarque d'Egypte renonce à ſon alliance, 173
Santons. Eſpece de moines : idée que les muſulmans ont de leur ſainteté, 169
Sauromates. Ce peuple barbare étoit dans la ſervitude des femmes, 73
Sauvages. Leurs mœurs ſont contraires à la population, 216
Savans. Leur entêtement pour leurs opinions, 271, 272
— Malheur de leur condition : lettre à ce ſujet, 273 & *ſuiv.*
Scapulaires, 60
Scholaſtique, 70
Sciences. En feignant de s'y attacher, on s'y attache réellement, 21
Sciences occultes (livres de). Pitoyables, ſuivant les gens de bon ſens, 249
SÉNEQUE. Auteur peu propre à conſoler les affligés, 64
Sens. Les plaiſirs qu'ils procurent ne ſont pas le vrai bonheur : hiſtoire à ce ſujet, 25, 34
— Sont juges plus compétens que la religion de la pureté ou impureté des choſes, 37, 38
Serrail. Son gouvernement intérieur, 12, 13, 15, 21 & *ſuiv.* 42, 94, 276 & *ſuiv.*
— L'amour s'y détruit par lui-même, 17
— Malheur des femmes qui y ſont enfermées, 18, 19
— Plus fait pour la ſanté que pour les plaiſirs, 65
— A quel âge on y enferme les filles, 114
— Diſſentions qui y regnent, 117
— On égorge tous ceux qui en approchent de trop près, 124
— Les filles qui y ſervent ne ſe marient preſque jamais, 207
— Toutes privautés y ſont défendues, même entre perſonnes de même ſexe, 278
— Déſordres arrivés dans celui d'Usbek pendant ſon abſence, 278 & *ſuiv.*
— Solim le remplit de ſang, 289
Sévérité. Quand elle eſt outrée, elle ne corrige point les caracteres féroces, 27
Smyrne. Ville riche & puiſſante, 42
Sibérie, 95
Sicile. Cette iſle eſt devenue déſerte, 201
Sincérité. Cette vertu eſt odieuſe à la cour, 20
Société. Scrupule avec lequel quelques François en obſervent les devoirs, 161 & *ſuiv.*
— Ce que c'eſt : quelle en eſt l'origine, 170
Soleil. Les guebres lui rendent un culte, 124
— Quel, 127
— Ils l'honoroient principalement dans la ville ſainte de Balk, *ibid.*

Solitaires de la Thébaïde. Ce qu'on doit penſer des prodiges qui leur ſont arrivés, 169
Soporifique ſingulier, 269
Souillures. Comment elles ſe contractent dans la loi Muſulmane, 38
Souverains. Doivent chercher des ſujets, & non des terres, 192
Subordination. Ce n'eſt pas aſſez de la faire ſentir; il faut la faire pratiquer, 114
Suicide. Loix d'Europe contre ce crime : Apologie du ſuicide : Réfutation de cette apologie, 143 *& ſuiv.*
Suiſſe (la). La douceur de ſon gouvernement en fait un des pays les plus peuplés de l'Europe, 221
— Elle eſt l'image de la liberté, 248
Superſtition. C'eſt une héréſie, 147, 148
Syſtême de Law. Ses effets funeſtes, 240, 241
— Comparé à l'aſtrologie judiciaire, 246
— Son hiſtoire allégorique, 263 *& ſuiv.*
— Bouleverſemens qu'il a occaſionnés dans les fortunes, dans les familles & dans les vertus de la nation Françoiſe : il l'a déshonorée, 277

T.

Taliſmans. Les Mahométans y attachent une grande vertu, 266
Tartares. Sont les plus grands conquérans de la terre : leurs conquêtes, 152
Tartarie (le kan de) inſulte tous les rois du monde deux fois par jour, 80
Tentations. Elles nous ſuivent juſques dans la vie la plus auſtere, 170
Terre. Elle ſe laſſe quelquefois de fournir à la ſubſiſtance des hommes, 205
Thébaïde. Voyez *Solitaires.*
Théodose. Son crime & ſa pénitence, 113
Théologie. Elle s'accorde difficilement avec la philoſophie, 121
Théologie (Livres de). Doublement inintelligibles, 243
Tolérance, 111
— *politique.* Ses avantages, 158
Toſcane (Duc de). On fait d'un village marécageux, la ville la plus floriſſante de l'Italie, 47
Traducteurs. Parlent pour les anciens, qui ont penſé pour eux, 231
Traités de paix. Il ſemble qu'ils ſoient la voix de la nature, 173
— Quels ſont ceux qui ſont légitimes, *ibid.*
Triangles. Quelle forme ils donneroient à leur dieu, s'ils en avoient un, 110
Tributs. Sont plus forts chez les proteſtans que chez les catholiques, 195
Triſteſſe. Les orientaux ont, contre cette maladie, une recette préférable à la nôtre, 64
Troglodites. Leur hiſtoire prouve qu'on ne peut être heureux que par la pratique de la vertu, 26, 34
Turcs. Cauſes de la décadence de leur empire, 41, 42

Turcs. Il y a, chez eux, des familles où l'on n'a jamais ri, 66
— ſerviront d'ânes aux Juifs pour les mener en enfer, 67
— Ne mangent point de viande étouffée, 83
— Leur défaite par les Impériaux, 225
Turquie. Sera conquiſe avant deux ſiecles, 42
— On y leve aujourd'hui des tributs, comme on les a toujours levés, 250
— *d'Europe.* Eſt preſque déſerte, 202
— Ainſi que celle d'Aſie, *ibid.*
TYEN. (*le*) Divinité des Chinois. 215

V.

Vanité. Sert mal ceux qui en ont une doſe trop forte, 272
Veniſe. Situation ſinguliere de cette ville : pourquoi elle eſt en horreur aux Muſulmans, 62
— N'a de reſſources que dans ſon économie, 248
VÉNUS. Comment certains peuples la repréſentent, 110
Vérités morales. Elles dépendent des circonſtances, 141, 142
Vertu. Sa pratique ſeule rend les hommes heureux : hiſtoire à ce ſujet, 26, 34
— Elle fait ſans ceſſe des efforts pour ſe cacher, 93
Vieilleſſe. Elle eſt juge de tout, ſuivant ſon état actuel : hiſtoires à ce ſujet, 109 *& ſuiv.*
Villes. Pourquoi les voyageurs cherchent les grandes villes, 47
Villes. Depuis quand la garde n'en eſt plus confiée aux bourgeois, 189
Vin. Les impôts le rendent fort cher à Paris, 64
— Funeſtes effets de cette liqueur, *ibid.*
— Pourquoi défendu chez les Muſulmans, 105
Virginité. Se vend en France, pluſieurs fois, 108
— Il n'y en a point de preuves, 137
Viſapour. Il y a, dans ce royaume, des femmes jaunes qui ſervent à orner les ſerrails de l'Aſie, 174
ULRIQUE-ELÉONORE, reine de Suede, met la couronne ſur la tête de ſon époux, 252
Univerſité. Querelle ridicule qu'elle ſoutient au ſujet de la lettre *Q*, 197
Vomitif, 270
Vomitif plus puiſſant, 270
Voyages. Sont plus embarraſſans pour les femmes que pour les hommes, 85
USBEK. Part de la Perſe. Route qu'il tient, 11, 16, 41, 47, 48
— Ce qu'on penſe à Iſpahan de ſon départ, 16
— Sa douleur en quittant la Perſe : ſon inquiétude par rapport à ſes femmes, 16, 17
— Motifs de ſon voyage, 20
— Paroît à la cour dès ſa plus tendre jeuneſſe : Sa ſincérité lui attire la jalouſie des miniſtres, *ibid.*
— S'attache aux ſciences : quitte la cour, & voyage pour fuir la perſécution, *ibid.*

USBEK. Ordres qu'il donne au premier eunuque de ſon ſerrail, 12
— Tout bien examiné, il donne la préférence à Zachi ſur ſes autres femmes, 14
— Eſt jaloux de Nadir, eunuque blanc, ſurpris avec ſa femme Zachi, 42
— Croit Roxane vertueuſe, 44
— Tourmenté par ſa jalouſie, il renvoie un des eunuques, avec tous les noirs qui l'accompagnoient, pour augmenter le nombre des gardiens de ſes femmes, 46
— Ses inquiétudes touchant la conduite de ſes femmes, 78
— Nouvelles accablantes qu'il reçoit du ſerrail, 275, 279, 281, 282
— Ordres qu'il envoie au premier eunuque, 279
USBEK. Après ſa mort à Narſis, ſon ſucceſſeur, 280
— donne la place de premier eunuque à Solim, & lui remet le ſoin de ſa vengeance, 283, 284
— Ecrit une lettre foudroyante à ſes femmes, 284
— Chagrins qui le dévorent, 285
— Lettres de reproches qu'il reçoit de ſes femmes, 286 *& ſuiv.*
Uſurpateurs. Leurs ſuccès leur tiennent lieu de droit 186, 187

Z.

ZOROASTRE. Légiſlateur des guebres ou mages : a fait leurs livres ſacrés, 127
Zufagar, épée d'Hali, 36

FIN.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

Il ne faut pas prendre, de la ville de Rome, dans ſes commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne ſoit celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les beſtiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet uſage.

La ville n'avoit pas même de rues, ſi l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y

aboutiſſoient. Les maiſons étoient placées ſans ordre, & très-petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne ſe tenoient gueres dans les maiſons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ſes édifices publics. Les ouvrages (*a*) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de ſa puiſſance, ont été faits ſous les rois. On commençoit déja à bâtir la ville éternelle.

Romulus & ſes ſucceſſeurs furent preſque toujours en guerre avec leurs voiſins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux : cela y cauſoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent, dans la ſuite, la principale cauſe des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ſes forces par ſon union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient deſcendus. Romulus (*b*) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier Argien, dont il s'étoit ſervi juſqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs uſages, ſitôt qu'il en ont trouvé de meilleurs.

On penſoit alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi ne les obligeoient point envers ſon ſucceſſeur ; c'étoit, pour elles, une eſpece de droit des gens (*c*) : ainſi tout ce qui avoit été ſoumis par un roi de Rome ſe prétendoit libre ſous un autre, & les guerres naiſſoient toujours des guerres.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laiſſer Rome dans ſa médiocrité ; &, ſi elle

---

(*a*) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarn. ſur les égoûts faits par Tarquin ; *Ant. Rom.* liv. III. Ils ſubſiſtent encore.

(*b*) *Plutarque*, dans la vie de Romulus.

(*c*) Cela paroît par toute l'hiſtoire des rois de Rome.

eût eu, dans ce temps-là, un territoire moins borné & une puiſſance plus grande, il y a apparence que ſa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des cauſes de ſa proſpérité, c'eſt que ſes rois furent tous de grands perſonnages. On ne trouve point ailleurs, dans les hiſtoires, une ſuite non interrompue de tels hommes d'état, & de tels capitaines.

Dans la naiſſance des ſociétés, ce ſont les chefs des républiques qui font l'inſtitution; & c'eſt enſuite l'inſtitution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne, ſans être élu par le ſénat (*d*), ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire : il le rendit abſolu. Ces deux révolutions furent bientôt ſuivies d'une troiſieme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une choſe qui a preſque toujours fait chaſſer les tyrans d'une ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait ſi bien ſentir ſa ſervitude, prend d'abord une réſolution extrême.

Un peuple peut aiſément ſouffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne ſçait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais, quand on lui fait un affront, il ne ſent que ſon malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui ſont poſſibles.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une; ou que Rome changeroit ſon gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre monarchie.

L'hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remar-

(*d*) Le ſénat nommoit un magiſtrat de l'interregne, qui éliſoit le roi : cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnaſſe, liv. II, III & IV.

quable ; car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands ; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privileges du peuple (*e*) pour abaiſſer le ſénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a pas été flatté ; ſon nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit ; ſa douceur pour les peuples vaincus ; ſa libéralité envers les ſoldats ; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation ; ſes ouvrages publics ; ſon courage à la guerre ; ſa conſtance dans ſon malheur ; une guerre de vingt ans qu'il fit, ou qu'il fit faire, au peuple Romain, ſans royaume & ſans biens ; ſes continuelles reſſources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne ſont ſujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit !

Rome, ayant chaſſé les rois, établit des conſuls annuels ; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les princes ont, dans leur vie, des périodes d'ambition ; après quoi, d'autres paſſions, & l'oiſiveté même, ſuccedent. Mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le ſénat à propoſer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déja aſſez porté de lui-même : car,

(*e*) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

étant fatigué ſans ceſſe par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le diſtraire de ſes inquiétudes, & à l'occuper au-dehors (*f*).

Or, la guerre étoit preſque toujours agréable au peuple; parce que, par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville ſans commerce, & preſque ſans arts, le pillage étoit le ſeul moyen que les particuliers euſſent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la diſcipline dans la maniere de piller; & on y obſervoit, à-peu-près, le même ordre qui ſe pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (*g*), & on le diſtribuoit aux ſoldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant que de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à ſon profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux ſur le ſerment, qui fut toujours le nerf de leur diſcipline militaire.

Enfin les citoyens, qui reſtoient dans la ville, jouiſſoient auſſi des fruits de la victoire. On confiſquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faiſoit deux parts : l'une ſe vendoit au profit du public; l'autre étoit diſtribuée aux pauvres citoyens, ſous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les conſuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faiſoient la guerre avec une impétuoſité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit dans une guerre éternelle, & toujours violente : or, une nation toujours en guerre & par principe de gouvernement, devoit néceſſairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais ſi propres à attaquer, ni ſi préparées à ſe défendre.

Par-là, les Romains acquirent une profonde connoiſ-

(*f*) D'ailleurs l'autorité du ſénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

(*g*) Voyez Polybe, livre X.

ſance de l'art militaire. Dans les guerres paſſageres, la plupart des exemples ſont perdus; la paix donne d'autres idées, & on oublie ſes fautes & ſes vertus mêmes.

Une autre ſuite du principe de la guerre continuelle, fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuſe avec un peuple, pour en aller attaquer un autre?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à meſure de leurs défaites : par-là, ils conſternoient les vainqueurs, & s'impoſoient à eux-mêmes une plus grande néceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur leur devinrent néceſſaires; & ces vertus ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun (*b*) uſage des machines propres à faire les ſieges; &, de plus, les ſoldats n'ayant point de paie, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place : ainſi peu de leurs guerres étoient déciſives. On ſe battoit, pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ſes terres; après quoi, le vainqueur & le vaincu ſe retiroient chacun dans ſa ville. C'eſt ce qui fit la réſiſtance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté des Romains à les ſubjuguer; ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laiſſerent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voiſines, ils ſe ſeroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal; &, par la deſtinée de preſque tous les états du monde, ils au-

---

(*b*) Denys d'Halicarnaſſe le dit formellement, liv. IX; & cela paroît par l'hiſtoire. Ils ne ſçavoient point faire de galeries pour ſe mettre à couvert des aſſiégés; ils tâchoient de prendre les villes par eſcalade. Ephorus a écrit qu'Artemon, ingénieur, inventa les groſſes machines pour battre les plus fortes murailles. Périclès s'en ſervit le premier au ſiege de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès.

roient passé trop vîte de la pauvreté aux richesses, & des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des efforts, & trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance, sans pouvoir l'étendre; &, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses & par leur luxe : les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie & de la grande Grece, languissoient dans l'oisiveté & dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques, & les Volsques aimoient passionnément la guerre : ils étoient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, & furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (*i*) par Latinus Sylvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs; & Servius Tullius (*k*) les avoit engagés à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance & une société (*l*) de guerres avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'état sembla avoir perdu (*m*) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus, dans la ville, que deux sortes de gens; ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui,

---

(*i*) Comme on le voit dans le traité intitulé *Origo gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurélius Victor.

(*k*) Denys d'Halicarnasse, livre IV.

(*l*) Voyez, dans Denys d'Halicarnasse, liv. VI, un des traités faits avec eux.

(*m*) Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez Denys d'Halicarnasse, livre XI.

pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire ſouffrir. Les ſénateurs ſe retirerent de Rome comme d'une ville étrangere, & les peuples voiſins ne trouverent de réſiſtance nulle part.

Le ſénat ayant eu le moyen de donner une paie aux ſoldats, le ſiege de Veïes fut entrepris; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre : leurs ſuccès furent plus éclatans : ils profiterent mieux de leurs victoires : ils firent de plus grandes conquêtes : ils envoyerent plus de colonies : enfin, la priſe de Veïes fut une eſpece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. Sils porterent de plus rudes coups aux Toſcans, aux Eques, & aux Volſques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes arts & la même diſcipline qu'eux, les abandonnerent; que des ligues ſe formerent chez les Toſcans; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établiſſement de la paie, le ſénat ne diſtribua plus aux ſoldats les terres des peuples vaincus : il impoſa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (*n*) à l'armée une ſolde pendant un certain temps, de lui donner du bled & des habits.

La priſe de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ſes forces : l'armée, plus diſſipée que vaincue, ſe retira entiere à Veïes; le peuple ſe ſauva dans les villes voiſines; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de paſteurs.

(*n*) Voyez les traités qui furent faits.

CHAPITRE II.

De l'art de la guerre, chez les Romains.

LES Romains ſe deſtinant à la guerre, & la regardant comme le ſeul art, ils mirent tout leur eſprit & toutes leurs penſées à le perfectionner. C'eſt ſans doute un dieu, dit Végece (*a*), qui leur inſpira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux ſoldats de la légion des armes offenſives & défenſives, plus fortes & plus (*b*) peſantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais, comme il y a des choſes à faire, dans la guerre, dont un corps peſant n'eſt pas capable; ils voulurent que la légion contînt, dans ſon ſein, une troupe légere, qui pût en ſortir, pour engager le combat; &, ſi la néceſſité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour pourſuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toute ſorte de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle ſe retranchât; & fût, comme dit Végece (*c*), une eſpece de place de guerre.

Pour qu'ils puſſent avoir des armes plus peſantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils ſe rendiſſent plus qu'hommes; c'eſt ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices

---

(*a*) Liv. II, chap. 1.

(*b*) Voyez dans Polybe, & dans Joſephe *de bello judaïco*, liv. II, quelles étoient les armes du ſoldat Romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les ſoldats Romains. „ Ils portent, dit Cicéron, leur nourriture pour « plus de quinze jours, tout ce « qui eſt à leur uſage, tout ce qu'il « faut pour ſe fortifier; &, à l'é- « gard de leurs armes, ils n'en « ſont pas plus embarraſſés que de « leurs mains. " Tuſcul. liv. III.

(*c*) *Lib. II, cap.* 25.

qui leur donnoient de l'adreſſe, laquelle n'eſt autre choſe qu'une diſpenſation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périſſent beaucoup par le travail (*d*) immodéré des ſoldats; & cependant c'étoit par un travail immenſe que les Romains ſe conſervoient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que nos ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs (*e*) nous diſent de l'éducation des ſoldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faiſoit porter des poids de ſoixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de ſauter tout armés; ils prenoient (*f*), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une peſanteur double des armes ordinaires; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas ſeulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit, dans la ville, un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars): après le travail (*g*), ils ſe jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la pouſſiere & la ſueur.

Nous n'avons plus une juſte idée des exercices du corps: un homme qui s'y applique trop nous paroît mépriſable, par la raiſon que la plupart de ces exercices

---

(*d*) Sur-tout par le fouillement des terres.

(*e*) Voyez Végece, liv. I. Voyez, dans Tite Live, livre XXVI, les exercices que Scipion l'Afriquain faiſoit faire aux ſoldats après la priſe de Carthage la neuve. Marius, malgré ſa vieilleſſe, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abbattue, & lançoit ſes javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

(*f*) Végece, liv. I.

(*g*) *Idem, ibid.*

n'ont plus d'autre objet que les agrémens; au lieu que, chez les anciens, tout, juſqu'à la danſe, faiſoit partie de l'art militaire.

Il eſt même arrivé, parmi nous, qu'une adreſſe trop recherchée dans l'uſage des armes, dont nous nous ſervons à la guerre, eſt devenue ridicule; parce que, depuis l'introduction de la coutume des combats ſinguliers, l'eſcrime a été regardée comme la ſçience des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ſes héros la force, l'adreſſe ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluſte bien ridicule, qui loue Pompée (*h*) de ce qu'il couroit, ſautoit, & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon temps.

Toutes les fois que les Romains ſe crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique conſtante, chez eux, d'affermir la diſcipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples auſſi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius ſonge à augmenter la force du commandement, & fait mourir ſon fils, qui avoit vaincu ſans ſon ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (*i*). Les légions Romaines ont-elles paſſé ſous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les inſtitutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: & Sylla fait ſi bien (*k*) travailler les ſoldats de ſon armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Naſica, ſans beſoin, leur fit conſtruire une armée navale. On craignoit plus l'oiſiveté que les ennemis.

(*h*) *Cùm alacribus ſaltu, cùm velocibus curſu, cùm validis vecte certabat.* Fragment de Salluſte, rapporté par Végece, liv. I. chap. 9.

(*i*) Il vendit toutes les bêtes de ſomme de l'armée, & fit porter à chaque ſoldat du bled pour trente jours, & ſept pieux. Somme de Florus, liv. LVII.

(*k*) Frontin, ſtratagêmes, livre I, chap. 11.

Aulugelle (*l*) donne d'aſſez mauvaiſes raiſons de la coutume des Romains de faire ſaigner les ſoldats qui avoient commis quelque faute : la vraie eſt que la force étant la principale qualité du ſoldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes ſi endurcis étoient ordinairement ſains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées Romaines, qui faiſoient la guerre en tant de climats, périſſent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive preſque continuellement, aujourd'hui, que des armées, ſans avoir combattu, ſe fondent, pour ainſi dire, dans une campagne.

Parmi nous, les déſertions ſont fréquentes, parce que les ſoldats ſont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage ſur les autres. Chez les Romains elles étoient plus rares : des ſoldats tirés du ſein d'un peuple ſi fier, ſi orgueilleux, ſi ſûr de commander aux autres, ne pouvoient gueres penſer à s'avilir juſqu'à ceſſer d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuſes, il étoit aiſé de pourvoir à leur ſubſiſtance ; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aiſément les fautes & les violations de la diſcipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient conſtruits, les mettoient en état de faire des marches (*m*) longues & rapides. Leur préſence inopinée glaçoit les eſprits ; ils ſe montroient, ſurtout après un mauvais ſuccès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a gueres de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuſte & plus aguerri que ſon ennemi, comptoit toujours ſur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu qui eſt le ſentiment de ſes propres forces.

(*l*) Liv. X, chap. 8.

(*m*) Voyez ſur-tout la défaite d'Aſdrubal, & leur diligence contre Viriatus.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que, dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques (*n*).

Les épées tranchantes (*o*) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur cavalerie (*p*), d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite en y mêlant des vélites (*q*). Quand ils eurent connu l'épée Espagnole (*r*), ils quitterent la leur. Ils éluderent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polype nous a décrite. Enfin, comme dit Josephe (*s*), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint, de la nature ou de son inf-

(*n*) Fragment de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athénée, liv. IV. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capitolin, vie de Maxime & de Balbin.

(*o*) Les Rom. présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées Gauloises, & les émoussoient.

(*p*) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

(*q*) C'étoient de jeunes hommes légérement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valere Maxime, liv. II. Tite Live, liv. XXVI.

(*r*) Frag. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα.

(*s*) *De bello judaico*, liv. II.

titution, quelque avantage particulier, ils en firent d'abord uſage : ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaiſſeaux rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont, dans ces temps-ci, à-peu-près les mêmes arts, les mêmes armes, la même diſcipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuſe fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle diſproportion dans la puiſſance, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un petit état ſorte, par ſes propres forces, de l'abaiſſement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchiſſe : ſans quoi, nous verrions des événemens ſans les comprendre ; &, ne ſentant pas bien la différence des ſituations, nous croirions, en liſant l'hiſtoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince, qui a un million de ſujets, ne peut, ſans ſe détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes républiques ; car cette proportion des ſoldats au reſte du peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avoient également partagé les terres : cela ſeul faiſoit un peuple puiſſant, c'eſt-à-dire, une ſociété bien réglée : cela faiſoit

auſſi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre ſa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidement obſervées, les choſes revenoient au point où elles ſont à préſent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faiſoient paſſer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduiſoient pour les beſoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faiſoit qu'il n'y avoit preſque plus de citoyens, ni de ſoldats ; car les fonds de terre, deſtinés auparavant à l'entretien de ces derniers étoient employés à celui des eſclaves & des artiſans, inſtrumens du luxe des nouveaux poſſeſſeurs : ſans quoi, l'état, qui, malgré ſon déréglement doit ſubſiſter, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'état étoient partagés entre les ſoldats, c'eſt-à-dire, les laboureurs : lorſque la république étoit corrompue, ils paſſoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux eſclaves & aux artiſans, d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des ſoldats.

Or, ces ſortes de gens n'étoient gueres propres à la guerre : ils étoient lâches, & déja corrompus par le luxe des villes, & ſouvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouiſſoient de leur induſtrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conſerver.

Dans un dénombrement de Rome (*a*), fait quelque temps après l'expulſion des rois, & dans celui que Démétrius de Phalère fit à Athenes (*b*), il ſe trouva, à-peu-près, le même nombre d'habitans ; Rome en avoit quatre cens quarante mille. Athenes quatre cens trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de ſon inſ-

(*a*) C'eſt le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnaſſe, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de ſon ſixieme livre, qui fut fait ſeize ans après l'expulſion des rois.

(*b*) Ctéſiclès, dans Athénée, liv. VI.

titution, & celui d'Athenes dans un temps où elle étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faiſoit, à Rome, le quart de ſes habitans; & qu'il faiſoit, à Athenes, un peu moins du vingtieme : la puiſſance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers temps, à-peu-près comme un quart eſt à un vingtieme, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois Agis & Cléomenes, voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (*c*), il n'y en avoit plus que ſept cens dont à peine cent poſſédoient des terres (*d*), & que tout le reſte n'étoit qu'une populace ſans courage, ils entreprirent de rétablir les loix à cet égard (*e*); & Lacédémone reprit ſa premiere puiſſance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de ſortir d'abord de ſon abaiſſement, & cela ſe ſentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorſque les Latins ayant refuſé le ſecours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva ſur le champ dix légions dans la ville (*f*). » A peine à préſent, dit Tite Live, Rome, » que le monde entier ne peut contenir, en pourroit-elle » faire autant, ſi un ennemi paroiſſoit tout-à-coup devant » ſes murailles; marque certaine que nous ne ſommes point » aggrandis, & que nous n'avons fait qu'augmenter le » luxe & les richeſſes qui nous travaillent. «

» Dites-moi, diſoit Tibérius Gracchus aux nobles (*g*), » qui

(*c*) C'étoient des citoyens de la ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit, pour eux, neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plutarque vie de Lycurgue.

(*d*) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomenes.

(*e*) Voyez Plutarque, *ibid.*

(*f*) Tite Live, premiere décade, liv. VII. Ce fut quelque temps après la priſe de Rome, ſous le conſulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Craſſus.

(*g*) Appian, de la guerre civile.

qui vaut mieux, un citoyen, ou un eſclave perpétuel; « un ſoldat, ou un homme inutile à la guerre? Voulez-vous, pour avoir quelques arpens de terre plus que « les autres citoyens, renoncer à l'eſpérance de la conquête du reſte du monde, ou vous mettre en danger « de vous voir enlever, par les ennemis, ces terres que « vous nous refuſez? «

CHAPITRE IV.

1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallele de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obſtination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaiſe: auſſi furent-ils traités à-peu-près comme, dans les derniers ſiecles, les Mexiquains l'ont été par les Eſpagnols. Et ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ces peuples, que les Romains rencontrerent dans preſque tous les lieux, & dans preſque tous les temps, ſe laiſſerent détruire les uns après les autres, ſans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cauſe de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui réſiſter, & de s'inſtruire par ſes victoires; il leur apprit à ſe retrancher, à choiſir & à diſpoſer un camp; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne conſiſtoit que dans ſes qualités perſonnelles. (*a*) Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir ſix mille hommes de pied, & cinq

(*a*) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

cens chevaux qu'il avoit (*b*). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faiſoit des entrepriſes continuelles, parce qu'il ne pouvoit ſubſiſter qu'en entreprenant.

Tarente, ſon alliée, avoit bien dégénéré de l'inſtitution des Lacédémoniens, ſes ancêtres (*c*). Il auroit pu faire de grandes choſes avec les Samnites; mais les Romains les avoient preſque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit auſſi été plutôt corrompue : ainſi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues; tout ce que le public peut donner aux particuliers ſe vendoit à Carthage, & tout ſervice rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de ſa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république. L'avantage d'un état libre eſt que les revenus y ſont mieux adminiſtrés : mais, lorſqu'ils le ſont plus mal, l'avantage d'un état libre eſt qu'il n'y a point de favoris : mais, quand cela n'eſt pas, & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout eſt perdu; les loix ſont éludées plus dangereuſement qu'elles ne ſont violées par un prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à ſa conſervation.

Des anciennes mœurs, un certain uſage de la pauvreté, rendoient, à Rome, les fortunes à-peu-près égales; mais, à Carthage, des particuliers avoient les richeſſes des rois.

De deux factions qui regnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impoſſible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

(*b*) Vie de Pyrrhus. (*c*) Juſtin, liv. XX.

Pendant qu'à Rome la guerre réuniſſoit d'abord tous les intérêts, elle les ſéparoit encore plus à Carthage (*d*).

Dans les états gouvernés par un prince, les diviſions s'appaiſent aiſément, parce qu'il a dans ſes mains une puiſſance coërcitive qui ramene les deux partis; mais, dans une république, elles ſont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puiſſance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple ſouffroit que le ſénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit, par cela même, du déſavantage : l'or & l'argent s'épuiſent; mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant ſans ceſſe la recette & la dépenſe, firent toujours la guerre ſans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulévement des nations voiſines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne ſe conduiſoit point par le ſentiment des biens & des maux; elle ne ſe déterminoit que par ſa gloire : &, comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être ſi elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'eſpérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impoſée.

(*d*) La préſence d'Annibal fit ceſſer, parmi les Romains, toutes les diviſions : mais la préſence de Scipion aigrit celles qui étoient déja parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui reſtoit de force; les généraux, le ſénat, les grands devinrent plus ſuſpects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voyez, dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion.

Il n'y a rien de ſi puiſſant qu'une républiqtie où l'on obſerve les loix, non pas par crainte, non pas par raiſon, mais par paſſion, comme furent Rome & Lacédémone : car, pour lors, il ſe joint à la ſageſſe d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois ſe ſervoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des inſtrumens pour des triomphes futures, ils rendirent ſoldats tous les peuples qu'ils avoient ſoumis ; &, plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur république. Ainſi nous voyons les Samnites, qui ne furent ſubjugués qu'après vingt-quatre triomphes (*e*), devenir les auxiliaires des Romains ; &, quelque temps avant la ſeconde guerre punique, ils tirerent d'eux, & de leurs alliés, c'eſt-à-dire, d'un pays qui n'étoit gueres plus grand que les états du pape & de Naples, ſept cens mille hommes de pied ; & ſoixante & dix mille de cheval, pour oppoſer aux Gaulois (*f*).

Dans le fort de la ſeconde guerre punique, Rome eut toujours ſur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions ; cependant il paroît, par Tite Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-ſept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, Rome pour ſe défendre : celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient ; & elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois : ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon pays étoit moins foible que celui de Rome dans le ſien : cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme

---

(*e*) Florus, liv. I.

(*f*) Voyez Polybe. Le ſommaire de Florus dit qu'ils leverent 300000 hommes dans la ville & chez les Latins.

les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'eſt que les Samnites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, ſe rendoient d'abord à quiconque ſe préſentoit pour les prendre : auſſi tous ceux qui y débarquerent, Agathocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au déſeſpoir.

On ne peut gueres attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choſes (*h*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus inſolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les puniſſoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le conſul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*) : ils avoient ſi fort tourmenté les peuples d'Eſpagne, que, lorſque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs : & ſi l'on fait attention aux ſommes immenſes qu'il leur en coûta pour ſoutenir une guerre où ils ſuccomberent, on verra bien que l'injuſtice eſt mauvaiſe ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ſes vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la ſuperſtition banniſſoit, en quelque façon, les étrangers de l'Egypte; &, lorſque les Perſes l'eurent conquiſe, ils n'avoient ſongé qu'à affoiblir leurs nouveaux ſujets : mais, ſous les rois Grecs, l'Egypte fit preſque

(*g*) Tite Live, liv. XXVII.
(*h*) Voyez Appien, *liber lybycus*.
(*i*) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, ſur-tout dans le fragment du livre IX. Extrait des vertus & des vices.

tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les puiſſances établies par le commerce peuvent ſubſiſter long-temps dans leur médiocrité ; mais leur grandeur eſt de peu de durée. Elles s'élevent peu-à-peu, & ſans que perſonne s'en apperçoive : car elles ne font aucun acte particulier qui faſſe du bruit, & ſignale leur puiſſance : mais, lorſque la choſe eſt venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainſi dire, que par ſurpriſe.

La cavalerie Carthaginoiſe valoit mieux que la Romaine, par deux raiſons ; l'une que les chevaux Numides & Eſpagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie ; & l'autre que la cavalerie Romaine étoit mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la premiere guerre punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choiſirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie ; &, dans la ſeconde, Annibal dut à ſes Numides ſes principales victoires (*l*).

Scipion ayant conquis l'Eſpagne, & fait alliance avec Maſſiniſſe, ôta aux Carthaginois cette ſupériorité. Ce fut la cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience, ſur la mer, & connoiſſoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me ſemble que cet avantage n'étoit pas, pour lors, ſi grand qu'il le ſeroit aujourd'hui.

Les anciens, n'ayant pas la bouſſole, ne pouvoient gueres naviger que ſur les côtes : auſſi ils ne ſe ſervoient que de bâtimens à rames petits & plats ; preſque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la ſcience des pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu

---

(*k*) Liv. VI.

(*l*) Des corps entiers de Numides paſſerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à reſpirer.

de choſe. Auſſi Ariſtote diſoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, & que les laboureurs ſuffiſoient pour cela (*m*).

L'art étoit ſi imparfait, qu'on ne faiſoit gueres, avec mille rames, que ce qui ſe fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaiſſeaux étoient déſavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions néceſſaires. Antoine en fit, à Actium, une funeſte expérience (*o*); ſes navires ne pouvoient ſe remuer, pendant que ceux d'Auguſte, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaiſſeaux anciens étant à rames, les plus légers briſoient aiſément celles des plus grands, qui, pour lors, n'étoient plus que des machines immobiles, comme ſont aujourd'hui nos vaiſſeaux démâtés.

Depuis l'invention de la bouſſole, on a changé de maniere : on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a conſtruit de gros vaiſſeaux; la machine eſt devenue plus compoſée, & les pratiques ſe ſont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une choſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée; c'eſt que la force des armées navales a plus que jamais conſiſté dans l'art : car, pour réſiſter à la violence du canon, & ne pas eſſuyer un feu ſupérieur, il a fallu de gros navires. Mais, à la grandeur de la machine, on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Les petits vaiſſeaux d'autrefois s'accrochoient ſoudain, & les ſoldats combattoient des deux parts, on mettoit ſur une flotte toute une armée de terre : dans la ba-

---

(*m*) Polit. livre VII, chapitre 6.

(*n*) Voyez ce que dit Perrault ſur les rames des anciens. Eſſai de Phyſique, tit. III, méchanique des animaux.

(*o*) La même choſe arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémiſtocle. L'hiſtoire eſt pleine de faits pareils.

(*p*) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puiſque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de ſupériorité ſur eux.

taille navale que Régulus & ſon collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains, contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors, les ſoldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à préſent, les ſoldats ſont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du conſul Duillius fait bien ſentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de la navigation : une galere Carthaginoiſe échoua ſur leurs côtes; ils ſe ſervirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de temps, leurs matelots furent dreſſés, leur flotte fut conſtruite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine, à préſent, toute une vie ſuffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puiſſance qui a déja l'empire de la mer; c'eſt peut-être la ſeule choſe que l'argent ſeul ne peut pas faire. Et ſi, de nos jours, un grand prince (*q*) réuſſit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'eſt un exemple qui peut être plus admiré que ſuivi (*r*).

La ſeconde guerre punique eſt ſi fameuſe, que tout le monde la ſçait. Quand on examine bien cette foule d'obſtacles qui ſe préſenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de conſtance. Après les journées du Téſin, de Trébies & de Thraſimene, après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'eſt que le ſénat ne ſe départoit jamais des maximes anciennes; il agiſſoit avec Annibal, comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie : & je trouve, dans Denys d'Halicarnaſſe (*ſ*),

(*q*) Louis XIV.
(*r*) L'Eſpagne & la Moſcovie.
(*ſ*) Antiquités Romaines, livre VIII.

que, lors de la négociation de Coriolan, le ſénat déclara qu'il ne violeroit point ſes coutumes anciennes; que le peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient ſur ſes terres; mais que, ſi les Volſques ſe retiroient, on accorderoit tout ce qui ſeroit juſte.

Rome fut ſauvée par la force de ſon inſtitution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verſer des larmes; le ſénat refuſa de racheter les priſonniers, & envoya les miſérables reſtes de l'armée faire la guerre en Sicile, ſans récompenſe ni aucun honneur militaire, juſqu'à ce qu'Annibal fût chaſſé d'Italie.

D'un autre côté, le conſul Térentius Varron avoit fui honteuſement juſqu'à Vénouſe : cet homme, de la plus baſſe naiſſance, n'avoit été élevé au conſulat que pour mortifier la nobleſſe. Mais le ſénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit néceſſaire qu'il s'attirât, dans cette occaſion, la confiance du peuple; il alla au-devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas déſeſpéré de la république.

Ce n'eſt pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'eſt-à-dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui eſt ſi funeſte à un état; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laiſſées.

Il y a des choſes que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute inſigne de n'avoir point été aſſiéger Rome après la bataille de Cannes. Il eſt vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en eſt pas de la conſternation d'un peuple belliqueux, qui ſe tourne preſque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capoue, où elle s'amollit : mais l'on ne conſidere point que l'on ne remonte pas à la

vraie cauſe. Les ſoldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue? Alexandre, qui commandoit à ſes propres ſujets, prit, dans une occaſion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre : il fit mettre le feu au bagage de ſes ſoldats, & brûla toutes leurs richeſſes & les ſiennes. On nous dit que Kouli-kan, après la conquête des Indes, ne laiſſa à chaque ſoldat que cent roupies d'argent (*t*).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magiſtrats de Carthage; il recevoit très-peu de ſecours, ſoit par la jalouſie d'un parti, ſoit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il reſta avec ſon armée enſemble, il battit les Romains : mais, lorſqu'il fallut qu'il mît des garniſons dans les villes, qu'il défendît ſes alliés, qu'il aſſiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être aſſiégées, ſes forces ſe trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de ſon armée. Les conquêtes ſont aiſées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ſes forces : elles ſont difficiles à conſerver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ſes forces.

(*t*) Hiſtoire de ſa vie. Paris, 1642, pag. 40.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaiſſement des Carthaginois.

JE m'imagine qu'Annibal diſoit très-peu de bons mots, & qu'il en diſoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite Live jetter ſes fleurs ſur ces énormes coloſſes de

l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui ſçait ſi bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les diſcours qu'on fait tenir à Annibal fuſſent ſenſés. Que ſi, en apprenant la défaite de ſon frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne ſçache rien de plus propre à déſeſpérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de ſi grandes récompenſes après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Eſpagne, en Sicile & en Sardaigne, n'oppoſoient aucune armée qui ne fût malheureuſe, Annibal, dont les ennemis ſe fortifioient ſans ceſſe, fut réduit à une guerre défenſive. Cela donna aux Romains la penſée de porter la guerre en Afrique : Scipion y deſcendit. Les ſuccès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeller d'Italie Annibal, qui pleura de douleur, en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour ſauver ſa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune ſembla prendre pláiſir à confondre ſon habileté, ſon expérience & ſon bon ſens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ſes vaiſſeaux & ſes éléphans, à ne faire la guerre à perſonne ſans le conſentement du peuple Romain ; &, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puiſſance de Maſſiniſſe, ſon ennemi éternel.

Après l'abbaiſſement des Carthaginois, Rome n'eut preſque plus que de petites guerres & de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit, dans ces temps-là, comme deux mondes ſéparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre ; on n'y penſoit

point à ce qui ſe paſſoit en occident (*a*) : car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Annibal, il n'eut preſque point de ſuite ; & ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles ſecours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaiſe volonté inutile.

Lorſqu'on voit de grands peuples ſe faire une guerre longue & opiniâtre, c'eſt ſouvent une mauvaiſe politique de penſer qu'on peut demeurer ſpectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui eſt le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de ſoldats va combattre contre des peuples qui ne ſont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre, pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors, dans l'Orient, que quatre puiſſances capables de réſiſter aux Romains ; la Grece, & les royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faût voir quelle étoit la ſituation de ces deux premieres puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit, dans la Grece, trois peuples conſidérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des aſſociations de villes libres, qui avoient des aſſemblées générales & des magiſtrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole & de leurs ſermens ; enfin, faiſant la guerre ſur la terre, comme les pirates la font ſur mer. Les Achaïens étoient ſans ceſſe fatigués par des voiſins ou des défenſeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le ſentiment préſent

(*a*) Il eſt ſurprenant, comme Joſephe le remarque dans le livre contre Appion, qu'Hérodote ni Thucidide n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils euſſent fait de ſi grandes guerres.

du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter : &, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (*b*).

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étoient, en quelque façon, asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déja été extrêmement abbatus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés, tour-à-tour, par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes, & sans alliés (*c*), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; & l'on ne montoit plus sur la tribune, où avoit parlé Démosthene, que pour proposer les décrets les plus lâches & les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art; & elle auroit été invincible, si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas subjuguée : & les rois de Macédoine, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner leurs prétentions & leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables; & il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

(*b*) Les magistrats, pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. Voyez un fragment du liv. XX de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*c*) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. Polybe, liv. VIII.

La Grece ſe maintenoit par une eſpece de balance: les Lacédémoniens étoient, pour l'ordinaire, alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens: mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (*d*), le moindre échec étoit de conſéquence : d'ailleurs, ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches; & les ſuccès qu'ils avoient dans les guerres entrepriſes pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une eſpece d'allure donnée dans le commencement. Continuellement inſtruits par les périls & par les affaires, embarraſſés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, & diviſer ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur perſonne à chaque inſtant.

Philippe, qui, dans le commencement de ſon regne, s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par ſa modération, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juſte par politique & par ambition (*e*). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenſes; il avoit fini la guerre à l'avantage de ſes alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il penſât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita, au contraire, par de petites uſurpations; &, s'amuſant à diſcuter de vains intérêts, quand il s'agiſſoit de ſon exiſtence, par trois ou quatre mauvaiſes actions, il ſe rendit odieux & déteſtable à tous les Grecs.

(*d*) Voyez Plutarque, vie de Flaminius.

(*e*) Voyez, dans Polybe, les injuſtices & les cruautés par leſquelles Philippe ſe décrédita.

Les Etoliens furent les plus irrités : & les Romains, ſaiſiſſant l'occaſion de leur reſſentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée de Cynocéphales; & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut ſi fort conſterné, qu'il ſe réduiſit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ſes propres forces; il fit ſortir ſes garniſons de toute la Grece, livra ſes vaiſſeaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec ſon bon ſens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut priſe par tous les rois ſucceſſeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance Romaine; & il y a apparence qu'il a raiſon, ſi l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la ſeconde guerre punique, c'eſt qu'Annibal arma d'abord ſes ſoldats à la Romaine : mais les Grecs ne changerent ni leurs armes, ni leur maniere de combattre; il ne leur vint point dans l'eſprit de renoncer à des uſages avec leſquels ils avoient fait de ſi grandes choſes.

Le ſuccès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'aſſurer de la Grece, ils abbaiſſerent, par toutes ſortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnerent que chaque ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre prince, ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres loix.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs ſe livrerent à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens, qui s'étoient imaginé qu'ils domine-

roient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que ſe donner des maîtres, furent au déſeſpoir : &, comme ils prenoient toujours des réſolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Anthiocus, roi de Syrie, comme ils y avoient appellé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puiſſans des ſucceſſeurs d'Alexandre ; car ils poſſédoient preſque tous les états de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choſes qui avoient fait que leur puiſſance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de ſa vie, détruit le royaume de Lyſimaque. Dans la confuſion des choſes, pluſieurs provinces ſe ſouleverent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie ſe formerent. Mais ces petits états timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne ſongerent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent pluſieurs provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la baſſe Aſie, mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorſque la capitale & les principales forces ſont dans les provinces baſſes de l'Aſie, on ne peut pas conſerver les hautes ; & que, quand le ſiege de l'empire eſt dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les baſſes. L'empire des Perſes & celui de Syrie ne furent jamais ſi forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, ſi Séleucus étoit reſté à Babylone, & avoit laiſſé les provinces maritimes aux ſucceſſeurs d'Antigone, l'empire des Perſes auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorſque les Romains les paſſerent, les Parthes les firent

firent preſque toujours périr (*f*) : quand les Parthes oſerent les paſſer, ils furent d'abord obligés de revenir : &, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient, dans leur pays, deux ſortes de ſujets, les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet eſprit d'indépendance qui nous porte à ſecouer le joug, mais cette impatience qui nous fait deſirer de changer de maître.

Mais la foibleſſe principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où regnoient des ſucceſſeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité & la molleſſe, qui en aucun ſiecle n'a quitté les cours d'Aſie, regnoient ſur-tout dans celle-ci. Le mal paſſa au peuple & aux ſoldats, & devint contagieux pour les Romains même, puiſque la guerre qu'ils firent contre Antiochus eſt la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la ſituation du royaume de Syrie, lorſqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choſes, entreprit la guerre contre les Romains : mais il ne ſe conduiſit pas même avec la ſageſſe que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il ſe montra dans la Grece avec une petite partie de ſes forces ; &, comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ſes plaiſirs. Il fut battu, & s'enfuit en Aſie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains, comme par un torrent, les ſervit de tout ſon pouvoir, & devint l'inſtrument de leurs victoires. Le plaiſir de ſe venger & de ravager l'Etolie, la promeſſe qu'on lui diminueroit le tribut & qu'on lui laiſſeroit quelques villes, des jalouſies qu'il eut d'Antiochus, enfin de

(*f*) J'en dirai les raiſons au chapitre XV. Elles ſont tirées, en partie, de la deſcription géographique des deux empires.

petits motifs le déterminerent ; &, n'oſant concevoir la penſée de ſecouer le joug, il ne ſongea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea ſi mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laiſſeroient tranquille en Aſie. Mais ils l'y ſuivirent : il fut vaincu encore ; &, dans ſa conſternation, il conſentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne ſçache rien de ſi magnanime que la réſolution que prit un monarque qui a regné de nos jours (g), de s'enſévelir plutôt ſous les débris du trône, que d'accepter des propoſitions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fiere, pour deſcendre plus bas que ſes malheurs ne l'avoient mis ; & il ſçavoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'eſt une choſe commune de voir des princes qui ſçavent donner une bataille. Il y en a bien peu qui ſçachent faire une guerre ; qui ſoient également capables de ſe ſervir de la fortune, & de l'attendre ; &, qui, avec cette diſpoſition d'eſprit qui donne de la méfiance avant d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abbaiſſement d'Antiochus, il ne reſtoit plus que de petites puiſſances, ſi l'on en excepte l'Egypte, qui, par ſa ſituation, ſa fécondité, ſon commerce, le nombre de ſes habitans, ſes forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ſes rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuſes voluptés, les rendirent ſi odieux à leurs ſujets, qu'ils ne ſe ſoutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit, en quelque façon, une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les ſœurs ſuccédoient avec les freres ; &, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la ſœur. Or, il eſt difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de ſucceſſion : car tous les

(g) Louis XIV.

petits démêlés domeſtiques devenant des déſordres dans l'état, celui des deux qui avoit le moindre chagrin ſoulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immenſe, toujours prête à ſe joindre au premier de ſes rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maiſon, avec des droits réciproques ſur le tout, il arrivoit qu'il y avoit preſque toujours des princes regnans, & des prétendans à la couronne ; que ces rois étoient ſur un trône chancelant ; & que, mal établis au-dedans, ils étoient ſans pouvoir au-dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Aſie, conſiſtoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'eſprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient ſans ceſſe à toutes ſortes d'exercices du corps : ils avoient, dans leurs principales villes, des jeux établis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece ; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le ſuccès dépendoit de la force & de l'adreſſe de celui qui s'en ſervoit, on ne peut douter que des gens ainſi exercés n'euſſent de grands avantages ſur cette foule de barbares pris indifféremment, & menés ſans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter ſans bruit, leurs principales forces, firent deux choſes : premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime, chez les Grecs, qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du ſecours ou faire la guerre à qui que ce fût, ſans leur conſentement : de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains ; ce qui les réduiſit à leurs troupes nationales (*h*).

(*h*) Ils avoient déja eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent, par le traité, à ne plus ſe ſervir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour ſoumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de proſpérités où l'on ſe néglige pour l'ordinaire, le ſénat agiſſoit toujours avec la même profondeur; &, pendant que les armées conſternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abbattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenſes que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faiſoit deux choſes; il attachoit à Rome des rois, dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à eſpérer; & il en affoibliſſoit d'autres, dont elle n'avoit rien à eſpérer & tout à craindre.

On ſe ſervoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruiſit les deſtructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le ſecours des Rhodiens; mais, après qu'on leur eut donné des récompenſes éclatantes, on les humilia pour jamais, ſous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Perſée.

Quand ils avoient pluſieurs ennemis ſur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui ſe croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé ſa ruine.

Lorſque l'on étoit occupé à une grande guerre, le ſénat diſſimuloit toutes ſortes d'injures, & attendoit, dans le ſilence, que le temps de la punition fût venu : que ſi quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refuſoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & ſe réſerver une vengeance utile.

Comme ils faiſoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne ſe formoit gueres de ligues contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril ne vouloit pas en approcher.

Par-là, ils recevoient rarement la guerre, mais la faiſoient toujours dans le temps, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit; &, de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'euſſent ſouffert toutes ſortes d'injures, ſi l'on avoit voulu les laiſſer en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambaſſadeurs, qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore ſenti leur puiſſance, étoient ſûrement maltraités; ce qui étoit un prétexte ſûr pour faire une nouvelle guerre (*a*).

Comme ils ne faiſoient jamais la paix de bonne foi, & que, dans le deſſein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des ſuſpenſions de guerre; ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit. Ils faiſoient ſortir les garniſons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou ſe faiſoient livrer les chevaux ou les éléphans; &, ſi ce peuple étoit puiſſant ſur la mer, ils l'obligeoient de brûler ſes vaiſſeaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ſes finances, par des taxes exceſſives, ou un tribut, ſous prétexte de lui faire payer les fraix de la guerre: nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ſes ſujets, & de perdre leur amour.

Lorſqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ſes freres ou de ſes enfans en otage; ce qui leur donnoit le moyen de troubler ſon royaume à leur fantaiſie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le poſſeſſeur: s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en ſervoient pour animer les révoltes des peuples.

(*a*) Un des exemples de cela, c'eſt leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit ſouſtrait de l'obéiſſance de ſon ſouverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple Romain (*b*); &, par-là, ils le rendoient ſacré & inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être ſûr de ſes ſujets, ni même de ſa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une eſpece de ſervitude, il étoit néanmoins très-recherché (*c*); car on étoit ſûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſpérer qu'elles ſeroient moindres : ainſi il n'y avoit point de ſervices que les peuples & les rois ne fuſſent prêts de rendre, ni de baſſeſſes qu'ils ne fiſſent, pour l'obtenir.

Ils avoient pluſieurs ſortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établiſſement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Maſſiniſſe, Eumenès & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur aggrandiſſement; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient ſujets par un long uſage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes Grecques; pluſieurs enfin, par des traités forcés, & par la loi de leur ſujétion, comme Philippe & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſoumettoient point de peuple qui ne leur ſervît à en abbaiſſer d'autres.

Lorſqu'ils laiſſoient la liberté à quelques villes, ils y faiſoient d'abord naître deux factions (*d*); l'une défendoit les loix & la liberté du pays, l'autre ſoutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : &, comme

---

(*b*) Voyez ſur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chapitre 8.

(*c*) Ariarathe fit un ſacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

(*d*) Voyez Polybe ſur les villes de Grece.

cette derniere faction étoit toujours la plus puiſſante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils ſe rendoient maîtres d'un pays, ſous prétexte de ſucceſſion : ils entrerent en Aſie, en Bithynie, en Lybie, par les teſtamens d'Attalus, de Nicomede (*e*) & d'Appion; & l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrene.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçuſſent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (*f*); &, comme ils ne la refuſoient à aucun des voiſins d'un prince puiſſant, cette condition miſe dans un traité de paix, ne lui laiſſoit plus d'alliés.

De plus, lorſqu'ils avoient vaincu quelque prince conſidérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ſes différends, avec les alliés des Romains (c'eſt-à-dire, ordinairement, avec tous ſes voiſins); mais qu'il les mettoit en arbitrage : ce qui lui ôtoit, pour l'avenir, la puiſſance militaire.

Et, pour ſe la réſerver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambaſſadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Pruſias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui ſouvent l'avoit épuiſé, un ambaſſadeur Romain ſurvenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut ſe rappeller comment, avec une parole, ils chaſſerent d'Egypte Antiochus.

Sçachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne ſeroit permis à aucun roi d'Aſie d'entrer en Europe, & d'y aſſujettir quelque peuple que ce fût (*g*). Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate

---

(*e*) Fils de Philopator.

(*f*) Ce fut le cas d'Antiochus.

(*g*) La défenſe faite à Antiochus, même avant la guerre, de paſſer en Europe, devint générale contre les autres rois.

fut que, contre cette défenſe, il avoit ſoumis quelques barbares (*h*).

Lorſqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'euſſent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laiſſoient pas de paroître ſur la ſcene; &, comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnaſſe (*i*), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur ſecours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par haſard; c'étoient des principes toujours conſtans: & cela ſe peut voir aiſément; car les maximes dont ils firent uſage contre les plus grandes puiſſances furent préciſément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils ſe ſervirent d'Eumenès & de Maſſiniſſe, pour ſubjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient ſervis des Latins & des Herniques, pour ſubjuguer les Volſques & les Toſcans; ils ſe firent livrer les flottes de Carthage & des rois d'Aſie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium; ils ôterent les liaiſons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes Latines (*k*).

Mais, ſur-tout, leur maxime conſtante fut de diviſer. La république d'Achaïe étoit formée par une aſſociation de villes libres; le ſénat déclara que chaque ville ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres loix, ſans dépendre d'une autorité commune.

La république des Boétiens étoit pareillement une ligue de pluſieurs villes: mais, comme dans la guerre contre Perſée, les uns ſuivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en

---

(*h*) Appian, *de bello Mithrid.*
(*i*) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambaſſades.
(*k*) Tite Live, liv. VII.

grace, moyennant la diſſolution de l'alliance commune.

Si un grand prince, qui a regné de nos jours, avoit ſuivi ces maximes, lorſqu'il vit un de ſes voiſins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le ſoutenir, & le borner dans l'iſle qui lui reſta fidelle: en diviſant la ſeule puiſſance qui pût s'oppoſer à ſes deſſeins, il auroit tiré d'immenſes avantages du malheur même de ſon allié.

Lorſqu'il y avoit quelques diſputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire; &, par-là, ils étoient ſûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même ſang qui ſe diſputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (*l*). Si l'un d'eux étoit en bas âge (*m*), ils décidoient en ſa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choſes au point, que les peuples & les rois étoient leurs ſujets, ſans ſçavoir préciſément par quel titre; étant établi que c'étoit aſſez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être ſoumis.

Ils ne faiſoient jamais de guerres éloignées ſans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ſes troupes à l'armée qu'ils envoyoient: &, comme elle n'étoit jamais conſidérable par le nombre, ils obſervoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voiſine de l'ennemi, & une troiſieme dans Rome, toujours prête à marcher (*n*). Ainſi ils n'expoſoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au haſard toutes les ſiennes (*o*).

(*l*) Comme il arriva à Ariarathe & Holopherne, en Cappadoce. Appian, *in Syriac.*

(*m*) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils ſe déclarerent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius, qui étoit chez eux en otage, & qui les conjuroit de lui rendre juſtice, diſant que Rome étoit ſa mere & les ſénateurs ſes peres.

(*n*) C'étoit une pratique conſtante, comme on peut voir par l'hiſtoire.

(*o*) Voyez comme ils ſe conduiſirent dans la guerre de Macédoine.

Quelquefois ils abuſoient de la ſubtilité des termes de leur langue. Ils détruiſirent Carthage, diſant qu'ils avoient promis de conſerver la cité, & non pas la ville. On ſçait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés; les Romains prétendirent que la ſignification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes ſortes de choſes, des perſonnes, des terres, des villes, des temples, & des ſépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainſi, lorſqu'ils voulurent abaiſſer les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme préſent, mais comme amie & alliée.

Lorſqu'un de leurs Généraux faiſoit la paix pour ſauver ſon armée prête à périr, le ſénat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainſi, quand Jugurtha eut enfermé une armée Romaine, & qu'il l'eut laiſſé aller ſous la foi d'un traité, on ſe ſervit, contre lui, des troupes même qu'il avoit ſauvées : &, lorſque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit ſauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le conſul qui l'avoit ſignée (*p*).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, ſous des conditions raiſonnables; &, lorſqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainſi, quand ils ſe furent fait livrer (*q*) par Jugurtha ſes éléphans, ſes chevaux, ſes tréſors, ſes transfuges, ils lui demanderent de livrer ſa perſonne; choſe qui, étant pour un prince le

---

(*p*) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Luſitaniens, & les peuples de Corſe. Voyez ſur ces derniers, un fragment du livre I de Dion.

(*q*) Ils en agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes; à quoi ni lui ni les ſiens ne purent conſentir. Fragment de Dion.

dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe ; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sûreté ; & ils firent accuser Persée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours ; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande ; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains auroit suffi pour les vaincre (r).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les trésors : ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant sçu que Ptolomée, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent (s) une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuisé : car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de

---

(r) Les présens que le sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise & un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magistrature.

(s) Florus, liv. III, chap. 9.

l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confiſquoient les biens des plus riches citoyens : on faiſoit mille crimes, pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne ſervit mieux Rome, que le reſpect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le ſilence, & les rendit comme ſtupides. Il ne s'agiſſoit pas du degré de leur puiſſance ; mais leur perſonne propre étoit attaquée. Riſquer une guerre, c'étoit s'expoſer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainſi des rois, qui vivoient dans le faſte & dans les délices, n'oſoient jetter des regards fixes ſur le peuple Romain ; &, perdant le courage, ils attendoient, de leur patience & de leurs baſſeſſes, quelque délai aux miſeres dont ils étoient menacés (*t*).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Aſie, & de la Grece, ſans y avoir preſque de villes en propre. Il ſembloit qu'ils ne conquiſſent que pour donner : mais ils reſtoient ſi bien les maîtres, que, lorſqu'ils faiſoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainſi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes priſes à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : ſi, après la ſeconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Aſie, ils n'auroient pu conſerver des conquêtes ſi peu ſolidement établies (*u*).

Il falloit attendre que toutes les nations fuſſent accoutumées à obéir, comme libres & comme alliées,

---

(*t*) Ils cachoient, autant qu'ils pouvoient, leur puiſſance & leurs richeſſes aux Romains. Voyez, là-deſſus, un fragment du premier livre de Dion.

(*u*) Ils n'oſerent y expoſer leurs colonies : ils aimerent mieux mettre une jalouſie éternelle entre les Carthaginois & Maſſiniſſe ; & ſe ſervir du ſecours des uns & des autres, pour ſoumettre la Macédoine & la Grece.

avant de leur commander comme ſujettes; & qu'elles euſſent été ſe perdre peu à peu dans la république Romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille (x) : il fut un des principaux fondemens de leur puiſſance. On n'y trouve pas un ſeul mot qui puiſſe faire ſoupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on ſe contentoit de l'affoiblir; on lui impoſoit des conditions qui le minoient inſenſiblement; s'il ſe relevoit, on l'abbaiſſoit encore davantage: & il devenoit ſujet, ſans qu'on pût donner une époque de ſa ſujétion.

Ainſi Rome n'étoit pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Eſpagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient ſuivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conſerver.

C'eſt la folie des conquérans, de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes : cela n'eſt bon à rien; car, dans toute ſorte de gouvernement, on eſt capable d'obéir.

Mais Rome n'impoſant aucunes loix générales, les peuples n'avoient point entre eux de liaiſons dangereuſes; ils ne faiſoient un corps que par une obéiſſance commune; &, ſans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés ſur les loix des fiefs n'ont jamais été durables, ni puiſſans : mais il n'y a rien au monde de ſi contradictoire que le plan des Romains & celui des Barbares : &, pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foibleſſe : dans l'un, la ſujétion étoit extrême; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

(x) Denys d'Halicarnaſſe le rapporte, liv. VI, chap. 95, édition d'Oxf.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur réſiſter.

DE tous les rois que les Romains attaquerent, Mithridate ſeul ſe défendit avec courage, & les mit en péril.

La ſituation de ſes états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inacceſſible du Caucaſe, rempli de nations féroces dont on pouvoit ſe ſervir; delà, ils s'étendoient ſur la mer du Pont: Mithridate la couvroit de ſes vaiſſeaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Aſie étoit ouverte à ſes invaſions: il étoit riche, parce que ſes villes ſur le Pont-Euxin faiſoient un commerce avantageux avec des nations moins induſtrieuſes qu'elles.

Les proſcriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligerent pluſieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ſes meilleures troupes (*a*).

D'un autre côté, Rome travaillée par ſes diſſentions civiles, occupée de maux plus preſſans, négligea les affaires d'Aſie, & laiſſa Mithridate ſuivre ſes victoires, ou reſpirer après ſes défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le deſir manifeſte qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné, par-là, tous les autres peuples, de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant ſortir eux-mê-

---

(*a*) Frontin, Stratagêmes, liv. II, dit qu'Archélaus, lieutenantenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ſes chariots à faulx; au ſecond, ſa phalange; au troiſieme, les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez auſſi Plutarque, vie de Lucullus.

mes. Mais Mithridate fit d'abord ſentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le ſeroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Aſie, voyant que le joug des Romains s'appeſantiſſoit tous les jours ſur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette diſpoſition des choſes produiſit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'hiſtoire Romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déja vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Perſée & Jugurtha; mais un roi magnanime, qui, dans les adverſités, tel qu'un lion qui regarde ſes bleſſures, n'en étoit que plus indigné.

Elles ſont ſingulieres, parce que les révolutions y ſont continuelles & toujours inopinées : car, ſi Mithridate pouvoit aiſément réparer ſes armées, il arrivoit auſſi que, dans les revers, où l'on a plus beſoin d'obéiſſance & de diſcipline, ſes troupes barbares l'abandonnoient : s'il avoit l'art de ſolliciter les peuples, & de faire revolter les villes, il éprouvoit, à ſon tour, des perfidies de la part de ſes capitaines, de ſes enfans & de ſes femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux Romains mal habiles, on envoya contre lui, en divers temps, Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce prince, après avoir battu les généraux Romains, & fait la conquête de l'Aſie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à ſon tour par Sylla, réduit, par un traité, à ſes anciennes limites; fatigué par les généraux Romains; devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquérant de l'Aſie; chaſſé par Lucullus, & ſuivi dans ſon propre pays, fut obligé de ſe retirer chez Tigrane : &, le voyant perdu ſans reſſource, après ſa défaite, ne comptant plus que ſur lui-même, il ſe réfugia dans ſes propres états, & s'y rétablit.

Pompée ſuccéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé : il fuit de ſes états; & paſſant l'Araxe, il marcha, de péril en péril, par le pays des Laziens : &,

ramaſſant dans ſon chemin ce qu'il trouva de barbares; il parut dans le Boſphore, devant ſon fils Maccharès qui avoit fait ſa paix avec les Romains (*b*).

Dans l'abyme où il étoit, il forma le deſſein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'aſſervirent quelques ſiecles après, & par le même chemin qu'elles tinrent (*c*).

Trahi par Pharnace, un autre de ſes fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ſes entrepriſes, & des haſards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ſes victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de ſon empire des pays infinis; ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence Romaine, qu'à ſa vraie puiſſance : &, quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à ſon triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fiſc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus expoſée (*d*).

(*b*) Mithridate l'avoit fait roi du Boſphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de ſon pere, il ſe donna la mort.

(*c*) Voyez Appian, *de bello Mithridatico*.

(*d*) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée; & Zonaras, liv. II.

CHAPITRE VIII.

Des diviſions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'univers, il y avoit, dans ſes murailles, une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans, qui ſortent ſitôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulſion des rois, le gouvernement étoit devenu ariſtocratique : les familles patriciennes obtenoient ſeules

ſeules toutes (*a*) les magiſtratures, toutes les dignités, & par conſéquent tous les honneurs militaires & civiles (*b*).

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'eſprit du peuple; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un deſir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit paſſé toute entiere entre les mains des conſuls, le peuple ſentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaiſſer le conſulat, à avoir des magiſtrats plébéiens, & à partager avec les nobles les magiſtratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car, dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique; où les richeſſes, cette voie ſourde pour acquérir la puiſſance, étoient mépriſées; la naiſſance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puiſſance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'ariſtocratie ſe changer, peu-à-peu, en un état populaire.

Ceux qui obéiſſent à un roi ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie, que ceux qui vivent dans une ariſtocratie héréditaire. Le prince eſt ſi loin de ſes ſujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu; & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puiſſe les choquer : mais les nobles qui gouvernent, ſont ſous les yeux de tous, & ne ſont pas ſi elevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe. Auſſi a-t-on vu, de tout temps, & le voit-on encore, le peuple déteſter les ſénateurs. Les républiques, où la naiſſance ne donne aucune part au gouvernement, ſont, à cet égard, les plus heureuſes; car le peuple peut moins

---

(*a*) Les Patriciens avoient même, en quelque façon, un caractere ſacré : il n'y avoit qu'eux qui puſſent prendre les auſpices. Voyez, dans Tite Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

(*b*) Par exemple : il n'y avoit qu'eux qui puſſent triompher, puiſqu'il n'y avoit qu'eux qui puſſent être conſuls & commander les armées.

envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à ſa fantaiſie.

Le peuple mécontent des patriciens, ſe retira ſur le mont-ſacré : on lui envoya des députés qui l'appaiſerent : &, comme chacun ſe promit ſecours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinſſent pas les paroles données (*c*), ce qui eût cauſé, à tous les inſtans, des ſéditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magiſtrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une magiſtrature qui pût empêcher les injuſtices faites à un plébéien (*d*). Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plébéiens, qui avoient obtenu des tribuns pour ſe défendre, s'en ſervirent pour attaquer ; ils enleverent, peu-à-peu, toutes les prérogatives des patriciens : cela produiſit des conteſtations continuelles. Le peuple étoit ſoutenu, ou plutôt animé par ſes tribuns ; & les patriciens étoient défendus par le ſénat, qui étoit preſque tout compoſé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ſes propres forces, & ſa ſupériorité dans les ſuffrages, ſes refus d'aller à la guerre, ſes menaces de ſe retirer, la partialité de ſes loix ; enfin ſes jugemens contre ceux qui lui avoient trop fait de réſiſtance. Le ſénat ſe défendoit par ſa ſageſſe, ſa juſtice, & l'amour qu'il inſpiroit pour la patrie, par ſes bienfaits, & une ſage diſpenſation des tréſors de la république, par le reſpect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands perſonnages (*e*), par la religion même, les inſ-

---

(*c*) Zonaras, liv. II.

(*d*) Origine des tribuns du peuple.

(*e*) Le peuple, qui aimoit la gloire, compoſé de gens qui avoient paſſé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuſer ſes ſuffrages à un grand homme ſous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des plébéiens, & il éliſoit des patriciens. Il fut obligé de ſe lier les mains, en établiſſant qu'il y auroit toujours un conſul plébéien : auſſi les familles plébéiennes, qui entrerent dans les charges, y

titutions anciennes, & la ſuppreſſion des jours d'aſſemblée, ſous prétexte que les auſpices n'avoient pas été favorables, par les cliens, par l'oppoſition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (*f*), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réuniſſoient tous les intérêts; enfin par une condeſcendance paternelle à accorder au peuple une partie de ſes demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime conſtante de préférer la conſervation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magiſtrature que ce fût.

Dans la ſuite des temps, lorſque les plébéiens eurent tellement abaiſſé les patriciens, que cette (*g*) diſtinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles diſputes entre le bas peuple agité par ſes tribuns, & les principales familles patriciennes ou plébéiennes, qu'on appella les nobles, & qui avoient pour elles le ſénat qui en étoit compoſé. Mais, comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richeſſes immenſes, & qu'il eſt impoſſible que les richeſſes ne donnent du pouvoir, les nobles réſiſterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait; ce qui fut cauſe de la mort des Gracches, & de pluſieurs de ceux qui travaillerent ſur leur plan (*h*).

Il faut que je parle d'une magiſtrature qui contribua

---

furent-elles enſuite continuellement portées: &, quand le peuple éleva aux honneurs quelqu'homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une eſpece de victoire qu'il remporta ſur lui-même.

(*f*) Les patriciens, pour ſe défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réuſſiſſoit admirablement bien: mais les plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus conſuls, purent auſſi être élus dictateurs; ce qui déconcerta les patriciens. Voyez, dans Tite Live, liv. VIII, comment Publilius Philo les abaiſſa dans ſa dictature: il fit trois loix qui leur furent très-préjudiciables.

(*g*) Les patriciens ne conſerverent que quelques ſacerdoces, & le droit de créer un magiſtrat, qu'on appelloit *entre-roi*.

(*h*) Comme Saturninus & Glaucias.

beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome ; ce fut celle des cenſeurs. Ils faiſoient le dénombrement du peuple ; & de plus, comme la force de la république conſiſtoit dans la diſcipline, l'auſtérité des mœurs, & l'obſervation conſtante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magiſtrat ordinaire ne pouvoit pas punir (*i*). Il y a de mauvais exemples qui ſont pires que les crimes ; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuſes, changer le cœur ou l'eſprit du citoyen, & en empêcher, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la perpétuité, les déſordres domeſtiques ou publics, étoient réformés par les cenſeurs. Ils pouvoient chaſſer du ſénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, ſans avoir part à ſes privileges (*k*).

M. Livius nota le peuple même ; &, de trente-cinq tribus, il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville (*l*). » Car, diſoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez » fait conſul & cenſeur : il faut donc que vous ayiez pré- » variqué une fois, en m'infligeant une peine ; ou deux » fois, en me créant conſul & enſuite cenſeur. «

M. Duronius, tribun du peuple, fut chaſſé du ſénat par les cenſeurs ; parce que, pendant ſa magiſtrature, il avoit abrogé la loi qui bornoit la dépenſe des feſtins (*m*).

(*i*) On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui, par une mauvaiſe interprétation, lui avoient manqué de parole.

(*k*) Cela s'appelloit : *Ærarium aliquem facere, aut in cæritum tabulas referre.* On étoit mis hors de ſa centurie, & on n'avoit plus le droit de ſuffrage.

(*l*) Tite Live, liv. XXIX.

(*m*) Valere Maxime, liv. II.

C'étoit une inſtitution bien ſage. Ils ne pouvoient ôter à perſonne une magiſtrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puiſſance publique (*n*) : mais ils faiſoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainſi dire, un citoyen de ſa nobleſſe particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuſe diviſion par centuries, que Tite Live (*o*) & Denys d'Halicarnaſſe (*p*) nous ont ſi bien expliquée. Il avoit diſtribué cent quatre-vingt-treize centuries en ſix claſſes, & mis tout le bas peuple dans la derniere centurie, qui formoit ſeule la ſixieme claſſe. On voit que cette diſpoſition excluoit le bas peuple du ſuffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la ſuite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on ſuivroit, dans les ſuffrages, la diviſion par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la ville, & trente-une de la campagne. Les principaux citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les tribus de la campagne; & celles de la ville reçurent le bas peuple (*q*), qui, y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : & cela étoit regardé comme le ſalut de la république. Et, quand Fabius remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple, qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le ſurnom de très-grand (*r*). Les cenſeurs jettoient les yeux tous les cinq ans ſur la ſituation actuelle de la république, & diſtribuoient de maniere le peuple dans ſes diverſes tribus, que les tribuns & les ambitieux ne puſſent pas ſe rendre maîtres des ſuffrages, & que le peuple même ne pût pas abuſer de ſon pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que, depuis ſa naiſſance, ſa conſtitution ſe trouva telle, ſoit par l'eſprit du peuple, la force du ſénat, ou l'autorité de certains magiſtrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

(*n*) La dignité de ſénateur n'étoit pas une magiſtrature.

(*o*) Livre I.

(*p*) Liv. IV, art. 15 & ſuiv.

(*q*) Appellé *turba forenſis*.

(*r*) Voyez Tite Live, liv. IX.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athenes tomba, parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et, parmi nous, les républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs (ſ).

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles ſont ſes erreurs, qu'elles ne ſont jamais longues, & que, par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſçauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres loix, capable de correction.

(ſ) Ni même plus de puiſſance.

CHAPITRE IX.

Deux cauſes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement ſubſiſter. Tout ſoldat étoit également citoyen : chaque conſul levoit une armée; & d'autres citoyens alloient à la guerre ſous celui qui ſuccédoit. Le nombre de troupes n'étant pas exceſſif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui euſſent aſſez de bien pour avoir intérêt à la conſervation de la ville (*a*). Enfin, le ſé-

(*a*) Les affranchis, & ceux qu'on appelloit *capite cenſi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête.

nat voyoit de près la conduite des généraux, & leur ôtoit la penſée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorſque les légions paſſerent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laiſſer pendant pluſieurs campagnes dans les pays que l'on ſoumettoit, perdirent peu à peu l'eſprit de citoyens; & les généraux, qui diſpoſerent des armées & des royaumes, ſentirent leur force, & ne purent plus obéir.

Les ſoldats commencerent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder ſur lui toutes leurs eſpérances, & à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les ſoldats de la république; mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de Céſar. Rome ne put plus ſçavoir ſi celui qui étoit à la tête d'une armée, dans une province, étoit ſon général, ou ſon ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ſes tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que ſa puiſſance même, le ſénat put aiſément ſe défendre, parce qu'il agiſſoit conſtamment; au lieu que la populace paſſoit ſans ceſſe, de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foibleſſe: mais, quand le peuple put donner à ſes favoris une formidable autorité au-dehors, toute la ſageſſe du ſénat devint inutile, & la république fut perdue.

Ce qui fait que les états libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent leur font preſque toujours perdre la liberté; au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un état où le peuple eſt ſoumis confirment également ſa ſervitude. Une

---

ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas preſſans. Servius Tullius les avoit mis dans la ſixieme claſſe, & on ne prenoit des ſoldats que dans les cinq premieres. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde: *Milites ſcribere*, dit Salluſte, *non more majorum neque claſſibus, ſed uti cujuſque libido erat*, capite cenſos *pleroſque*: de bello Jugurth. Remarquez que dans la diviſion par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient, à peu près, les mêmes que ceux qui, dans la diviſion par centuries, étoient dans la ſixieme claſſe.

république ſage ne doit rien haſarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaiſe fortune : le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpétuité de ſon état.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit ſoumis tout l'univers avec le ſecours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné, en différens temps, divers privileges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort ſouciés du droit de bourgeoiſie chez les Romains; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs uſages (*c*). Mais, lorſque ce droit fut celui de la ſouveraineté univerſelle, qu'on ne fut rien dans le monde ſi l'on n'étoit citoyens Romains, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie réſolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes; ils ſe révolterent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne; les autres alliés alloient les ſuivre (*d*). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainſi dire, les mains avec leſquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ſes murailles : elle accorda ce droit tant deſiré aux alliés qui n'avoient pas encore ceſſé d'être fideles (*e*); & peu-à-peu, elle l'accorda à tous.

Pour lors, Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même eſprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette

---

(*b*) *Jus Latii*, *jus italicum*.

(*c*) Les Eques diſoient, dans leurs aſſemblées : ceux qui ont pu choiſir ont préféré leurs loix au droit de la cité Romaine, qui a été une peine néceſſaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite Live, liv. IX.

(*d*) Les Aſculans, les Marſes, les Veſtins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénuſiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appian, de la guerre civile, livre premier.

(*e*) Les Toſcans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à ſe ſoumettre : &, comme on les fit auſſi citoyens, d'autres poſerent encore les armes; & enfin il ne reſta que les Samnites, qui furent exterminés.

jalouſie du pouvoir du ſénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de reſpect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ſes citoyens, chaque ville y apporta ſon génie, ſes intérêts particuliers, & ſa dépendance de quelque grand protecteur (*f*). La ville déchirée ne forma plus un tout enſemble : &, comme on n'en étoit citoyen que par une eſpece de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes magiſtrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes ſépultures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les ſentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes & des nations entieres, pour troubler les ſuffrages, ou ſe les faire donner ; les aſſemblées furent de véritables conjurations ; on appella *comices* une troupe de quelques ſéditieux : l'autorité du peuple, ſes loix, lui-même, devinrent des choſes chimériques, & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus ſçavoir ſi le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite (*g*).

On n'entend parler, dans les auteurs, que des diviſions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces diviſions y étoient néceſſaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des diviſions ; & ces guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'eſt vouloir des choſes impoſſibles : &, pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui ſe donne le nom de république, on peut être aſſuré que la liberté n'y eſt pas.

(*f*) Qu'on imagine cette tête monſtrueuſe des peuples d'Italie, qui, par le ſuffrage de chaque homme, conduiſoit le reſte du monde.

(*g*) Voyez les lettres de Cicéron, à Atticus, liv. IV, lettre 18.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, eſt une choſe très-équivoque : la vraie eſt une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelqu'oppoſées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la ſociété, comme des diſſonances, dans la muſique, concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble; c'eſt-à-dire, une harmonie d'où réſulte le bonheur, qui ſeul eſt la vraie paix. Il en eſt comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes, & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du deſpotiſme Aſiatique, c'eſt-à-dire, de tout gouvernement qui n'eſt pas modéré, il y a toujours une diviſion réelle; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magiſtrat, le noble, ne ſont joints que parce que les uns oppriment les autres ſans réſiſtance : &, ſi l'on y voit de l'union, ce ne ſont pas des citoyens qui ſont unis, mais des corps morts enſévelis les uns auprès des autres.

Il eſt vrai que les loix de Rome devinrent impuiſſantes pour gouverner la république : mais c'eſt une choſe qu'on a vu toujours, que de bonnes loix, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorſqu'elle s'eſt aggrandie; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les bonnes loix, & les loix convenables; celles qui font qu'un peuple ſe rend maître des autres, & celles qui maintiennent ſa puiſſance lorſqu'il l'a acquiſe.

Il y a, à préſent, dans le monde une république que preſque perſonne ne connoît (*h*), & qui, dans le ſecret & le ſilence, augmente ſes forces chaque jour. Il eſt certain que, ſi elle parvient jamais à l'état de grandeur où ſa ſageſſe, la deſtine, elle changera néceſſairement ſes loix; & ce ne ſera point l'ouvrage d'un légiſlateur, mais celui de la corruption même.

(*h*) Le canton de Berne.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ſes loix étoient admirables pour cela. Auſſi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, ſous le pouvoir des rois; dans l'ariſtocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais ceſſé de faire des entrepriſes qui demandoient de la conduite, & y a réuſſi. Elle ne s'eſt pas trouvée plus ſage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement : elle a ſoutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même ſupériorité, & n'a point eu de proſpérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne ſe ſoit ſervi.

Elle perdit la liberté, parce qu'elle acheva trop tôt ſon ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la ſecte d'Epicure, qui s'introduiſit à Rome ſur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'eſprit des Romains (*a*). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : auſſi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que, de ſon temps, les ſermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainſi dire, enchaîné (*b*).

(*a*) Cynéas en ayant diſcouru à la table de Pyrrhus, Fabricius ſouhaita que les ennemis de Rome puſſent tous prendre les principes d'une pareille ſecte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(*b*) „ Si vous prêtez aux „ Grecs un talent avec dix promeſſes, dix cautions, autant de „ témoins, il eſt impoſſible qu'ils gardent leur foi : mais, parmi les Romains, ſoit qu'on doive rendre compte des deniers publics, ou de ceux des particuliers, on eſt fidele, à cauſe du ſerment que l'on a fait. On a donc ſagement établi la crainte des enfers; & c'eſt ſans raiſon qu'on la combat aujourd'hui. Polybe, livre VI.

Il y a un fait, dans les lettres de Cicéron à Atticus (*c*), qui nous montre combien les Romains avoient changé, à cet égard, depuis le temps de Polybe.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au ſénat l'accord que ſon compétiteur & lui avoient fait avec les conſuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du conſulat pour l'année ſuivante : & eux, de leur côté, s'obligerent de payer aux conſuls quatre cens mille ſeſterces, s'ils ne leur fourniſſoient trois augures qui déclareroient qu'ils étoient préſens lorſque le peuple avoit fait la loi* curiate (*d*), *quoiqu'il n'en eût point fait; & deux conſulaires qui affirmeroient qu'ils avoient aſſiſté à la ſignature du* ſenatus-conſulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de malhonnêtes gens dans un ſeul contrat!

Outre que la religion eſt toujours le meilleur garant que l'on puiſſe avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque ſentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée ſous les meilleurs auſpices, ce Romulus leur roi & leur dieu, ce capitole éternel comme la ville, & la ville éternelle comme ſon fondateur, avoient fait autrefois, ſur l'eſprit des Romains, une impreſſion qu'il eût été à ſouhaiter qu'ils euſſent conſervée.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulieres. Mais, comme l'opulence eſt dans les mœurs & non pas dans les richeſſes, celles des Romains, qui ne laiſſoient pas d'avoir des bornes, produiſirent un luxe & des profuſions qui n'en avoient point (*e*). Ceux qui

---

(*c*) Livre IV, lettre 18.

(*d*) La loi *Curiate* donnoit la puiſſance militaire; & le ſénatus-conſulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouverneur: or, les conſuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaiſie, vouloient fabriquer une fauſſe loi, & un faux ſénatus-conſulte.

(*e*) La maiſon que Cornélie avoit achetée ſoixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta, peu de temps après, deux millions cinq cens mille. Plutarque, vie de Marius.

avoient d'abord été corrompus par leurs richeſſes, le furent enſuite par leur pauvreté. Avec des biens au-deſſus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec les deſirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; &, comme dit Salluſte (*f*), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni ſouffrir que d'autres en euſſent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de ſon inſtitution avoit été telle, qu'elle avoit conſervé une valeur héroïque & toute ſon application à la guerre, au milieu des richeſſes, de la molleſſe & de la volupté; ce qui n'eſt, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce (*g*) & les arts comme des occupations d'eſclaves (*h*); ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis, qui continuoient leur premiere induſtrie. Mais, en général, ils ne connoiſſoient que l'art de la guerre, qui étoit la ſeule voie pour aller aux magiſtratures & aux honneurs (*i*). Ainſi les vertus guerrieres reſterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

(*f*) *Ut meritò dicatur genitos eſſe, qui nec ipſi habere poſſent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'hiſtoire de Salluſte, tiré du livre de la cité de dieu, liv. II, chapitre 18.

(*g*) Romulus ne permit que deux ſortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture & la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maiſon à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnaſſe, liv. II; *idem.* liv. IX.

(*h*) Cicéron en donne les raiſons dans ſes offices, liv. I, chapitre 42.

(*i*) Il falloit avoir ſervi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, livre VI.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & Céſar.*

JE ſupplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera, dans Appien, l'épouvantable hiſtoire. Outre la jalouſie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens & les anciens ne ſe regardoient plus comme les membres d'une même république (*a*) ; & l'on ſe faiſoit une guerre qui, par un caractere particulier, étoit en même temps civile & étrangere.

Sylla fit des loix très-propres à ôter la cauſe des déſordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du ſénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaiſie, qui lui fit quitter la dictature, ſembla rendre la vie à la république : mais, dans la fureur de ſes ſuccès, il avoit fait des choſes qui mirent Rome dans l'impoſſibilité de conſerver ſa liberté.

Il ruina, dans ſon expédition d'Aſie, toute la diſcipline militaire : il accoutuma ſon armée aux rapines (*b*) & lui donna des beſoins qu'elle n'avoit jamais eus : il corrompit, une fois, des ſoldats qui devoient, dans la ſuite, corrompre les capitaines.

(*a*) Comme Marius, pour ſe faire donner la commiſſion de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit, par le ſecours du tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des ſuffrages ; ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le ſénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

(*b*) Voyez, dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluſte nous fait de cette armée.

Il entra dans Rome à main armée, & enſeigna aux généraux Romains à violer l'aſyle de la liberté (*c*).

Il donna les terres des citoyens aux ſoldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occaſion qui pût mettre les biens de ſes concitoyens entre ſes mains.

Il inventa les proſcriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de ſon parti. Dès-lors, il fut impoſſible de s'attacher davantage à la république : car, parmi deux hommes ambitieux & qui ſe diſputoient la victoire, ceux qui étoient neutres & pour le parti de la liberté, étoient ſûrs d'être proſcrits par celui des deux qui ſeroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (*e*), un homme qui, dans une cauſe impie & une victoire encore plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla, quittant la dictature, avoit ſemblé ne vouloir vivre que ſous la protection de ſes loix mêmes : mais cette action, qui marqua tant de modération, étoit elle-même une ſuite de ſes violences. Il avoit donné des établiſſemens à quarante-ſept légions, dans divers endroits d'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à ſa vie, veilloient à ſa ſûreté, & étoient toujours prêts à le ſecourir ou à le venger (*f*).

La république devant néceſſairement périr, il n'étoit plus queſtion que de ſçavoir comment, & par qui elle devoit être abbattue.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cùm armis ingreſſus eſt.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*d*) On diſtribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus; mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(*e*) Offices, livre II, chapitre 8.

(*f*) On peut voir ce qui arriva après la mort de Céſar.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne ſçavoit pas aller à ſon but ſi directement que l'autre, effacerent, par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. Pompée parut le premier; Céſar le ſuivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit caſſer les loix de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple; &, quand il eut fait à ſon ambition un ſacrifice des loix les plus ſalutaires de ſa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut: & la témérité du peuple fut ſans bornes à ſon égard.

Les loix de Rome avoient ſagement diviſé la puiſſance publique en un grand nombre de magiſtratures, qui ſe ſoutenoient, s'arrêtoient, & ſe tempéroient l'une l'autre: &, comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple, voyant paſſer devant lui pluſieurs perſonnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le ſyſtême de la république changea, les plus puiſſans ſe firent donner par le peuple des commiſſions extraordinaires: ce qui anéantit l'autorité du peuple & des magiſtrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un ſeul, ou de peu de gens (*g*).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la commiſſion à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate? tout le monde cria Pompée. Eut-on beſoin de faire venir des bleds à Rome? le peuple croit être perdu, ſi on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates? il n'y a que Pompée. Et lorſque Céſar menace d'envahir, le ſénat crie à ſon tour, & n'eſpere plus qu'en Pompée.

» Je crois bien (diſoit Marcus (*h*) au peuple) que Pom-
» pée, que les nobles attendent, aimera mieux aſſurer
» votre liberté que leur domination. Mais il y a eu un
» temps où chacun de vous devoit avoir la protection de
» plu-

(*g*) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluſte, *de conjurat. Catil.*

(*h*) Fragment de l'hiſtoire de Salluſte.

pluſieurs, & non pas tous la protection d'un ſeul; & « où il étoit inoui qu'un mortel pût donner ou ôter de « pareilles choſes. «

A Rome, faite pour s'aggrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes perſonnes les honneurs & la puiſſance; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple ſur un ſeul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſçait préciſément ce que l'on donne; mais, quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences exceſſives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets néceſſaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ſes armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple citoyen. Ces actions, qui le comblerent de gloire, firent que, dans la ſuite, quelque choſe qu'il eût faite au préjudice des loix, le ſénat ſe déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de Céſar. Celui-ci vouloit aller à la ſouveraine puiſſance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaiſoit point à Pompée: il aſpiroit à la dictature, mais par les ſuffrages du peuple; il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'eſt jamais conſtante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer ſon crédit (*i*); &, ce qui le toucha bien ſenſiblement, des gens qu'il mépriſoit, augmenterent le leur, & s'en ſervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choſes également funeſtes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit, dans les élections, un prix au ſuffrage de chaque citoyen.

(*i*) Voyez Plutarque.

De plus, il ſe ſervit de la plus vile populace pour troubler les magiſtrats dans leurs fonctions; eſpérant que les gens ſages, laſſés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par déſeſpoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec Céſar & Craſſus. Caton diſoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réuniſſant les vues & les intérêts des principaux, ne faiſoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement ſon crédit à Céſar; mais, ſans le ſçavoir, il le lui ſacrifia. Bientôt Céſar employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ſes artifices mêmes : il troubla la ville par ſes émiſſaires, & ſe rendit maître des élections; conſuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le ſénat, qui vit clairement les deſſeins de Céſar, eut recours à Pompée : il le pria de prendre la défenſe de la république, ſi l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ſes citoyens.

Je crois que ce qui perdit ſur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penſer qu'en élevant Céſar comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma, le plus tard qu'il put, à cette idée : il ne ſe mettoit point en défenſe, pour ne point avouer qu'il ſe fût mis en danger : il ſoutenoit au ſénat que Céſar n'oſeroit faire la guerre; &, parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le rediſoit toujours.

Il ſemble qu'une choſe avoit mis Céſar en état de tout entreprendre; c'eſt que, par une malheureuſe conformité de noms, on avoit joint, à ſon gouvernement de la Gaule ciſalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome; mais elle n'avoit pas ſouffert, non plus, que l'Italie fût entiérement dégarnie de trou-

pes : cela fit qu'on tint des forces conſidérables dans la Gaule ciſalpine, c'eſt-à-dire, dans le pays qui eſt depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, juſqu'aux Alpes. Mais, pour aſſurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *ſenatus-conſulte*, que l'on voit encore gravé ſur le chemin de Rimini à Ceſene, par lequel on dévouoit aux dieux infernaux, & l'on déclaroit ſacrilege & parricide, quiconque, avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, paſſeroit le Rubicon.

A un gouvernement ſi important, qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus conſidérable encore ; c'étoit celui de la Gaule tranſalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui, ayant donné à Céſar l'occaſion de faire la guerre, pendant pluſieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que ſes ſoldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les barbares. Si Céſar n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule tranſalpine, il n'auroit point corrompu ſes ſoldats, ni fait reſpecter ſon nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule ciſalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au paſſage des Alpes : au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à ſon parti la réputation, qui, dans les guerres civiles, eſt la puiſſance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, Céſar l'y répandit lorſqu'il paſſa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre, que celui qui reſte dans les affaires déſeſpérées : il ne ſçut que céder & que fuir ; il ſortit de Rome, y laiſſa le tréſor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ſes troupes, toute l'Italie, & paſſa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de Céſar : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités ſans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que, quelque armée qu'il eût comman-

dée, il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Céſar, après avoir défait les lieutenans de Pompée en Eſpagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer, & des forces ſupérieures, étoit ſur le point de voir l'armée de Céſar détruite par la miſere & la faim : mais comme il avoit ſouverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains diſcours de ſes gens, qui le railloient ou l'accuſoient ſans ceſſe (*k*). Il veut, diſoit l'un, ſe perpétuer dans le commandement, & être comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, diſoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tuſculum. Quelques ſuccès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe ſénatoriale. Ainſi, pour n'être pas blâmé, il fit une choſe que la poſtérité blâmera toujours, de ſacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorſque les reſtes de Pharſale ſe furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commandoit, ne voulut jamais ſuivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur : enflé de quelques avantages, il riſqua tout, & perdit tout : &, lorſque Brutus & Caſſius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troiſieme fois (*l*).

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durerent ſi long-temps, la puiſſance de Rome s'accrut ſans ceſſe au-dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, Céſar, Antoine, Auguſte, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui reſtoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace ſi fort les autres d'une conquête, que celui qui eſt dans les horreurs de la guerre

---

(*k*) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

(*l*) Cela eſt bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, liv. IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, ſi l'on n'avoit pas donné la bataille.

civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artiſan, laboureur, y devient ſoldat : &, lorſque, par la paix, les forces y ſont réunies, cet état a de grands avantages ſur les autres, qui n'ont gueres que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il ſe forme ſouvent de grands hommes; parce que, dans la confuſion, ceux qui ont du mérite ſe font jour, chacun ſe place & ſe met à ſon rang; au lieu que, dans les autres temps, on eſt placé, & on l'eſt preſque toujours tout de travers. Et, pour paſſer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été ſi redoutables au-dehors, qu'après les querelles des maiſons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII, & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été ſi reſpectée que ſous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la ſupériorité ſur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Eſpagnols, ſous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la ſucceſſion, ont montré, en Sicile, une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perſe renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la république fut opprimée : & il n'en faut pas accuſer l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuſer l'homme, toujours plus avide du pouvoir à meſure qu'il en a davantage, & qui ne deſire tout que parce qu'il poſſede beaucoup.

Si Céſar & Pompée avoient penſé comme Caton, d'autres auroient penſé comme firent Céſar & Pompée; & la république, deſtinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

Céſar pardonna à tout le monde : mais il me ſemble que la modération que l'on montre après qu'on a tout uſurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de ſa diligence après Pharſale, Cicéron l'accuſe de lenteur, avec raiſon. Il dit à Caſſius qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée ſe fût ainſi relevé en Eſpagne & en Afrique; &

que, s'ils avoient pu prévoir que Céſar ſe fût amuſé à ſa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils ſe ſeroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainſi un fol amour lui fit eſſuyer quatre guerres; &, en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en queſtion ce qui avoit été décidé à Pharſale.

Céſar gouverna d'abord ſous des titres de magiſtrature; car les hommes ne ſont gueres touchés que des noms. Et, comme les peuples d'Aſie abhorroient ceux de conſul & de proconſul, les peuples d'Europe déteſtoient celui de roi; de ſorte que, dans ces temps-là, ces noms faiſoient le bonheur ou le déſeſpoir de toute la terre. Céſar ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre le diadême ſur la tête: mais, voyant que le peuple ceſſoit ſes acclamations, il le rejetta. Il fit encore d'autres tentatives (*n*): & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le ſouffrir tyran, aimaſſent pour cela la tyrannie, ou euſſent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le ſénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de ſe lever; &, pour lors, les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offenſe jamais plus les hommes, que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages. Cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'eſt toujours une marque de mépris.

Céſar, de tout temps ennemi du ſénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu preſque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puiſſance: par-là, ſa clémence même fut inſultante; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris juſqu'à faire lui-même les ſenatus-conſultes; il les ſouſcrivoit du nom des premiers séna-

(*m*) Epitres familieres, livre XV.

(*n*) Il caſſa les tribuns du peuple.

teurs qui lui venoient dans l'eſprit. » J'apprends quelquefois, dit Cicéron (*o*), qu'un ſenatus-conſulte, paſſé à mon avis, a été porté en Syrie & en Arménie, avant que j'aie ſçu qu'il ait été fait; & pluſieurs princes m'ont écrit des lettres de remercimens ſur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, que non-ſeulement je ne ſçavois pas être rois, mais même qu'ils fuſſent au monde. «

On peut voir, dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (*p*), qu'on a miſes ſous le nom de Cicéron parce que la plupart ſont de lui, l'abbattement & le déſeſpoir des premiers hommes de la république à cette révolution ſubite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorſque le ſénat étant ſans fonctions, ce crédit, qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'eſpérer que dans le cabinet d'un ſeul : & cela ſe voit bien mieux dans ces lettres, que dans les diſcours des hiſtoriens. Elles ſont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un ſiecle où la fauſſe politeſſe n'avoit pas mis le menſonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent ſe tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à ſe tout dire.

Il étoit bien difficile que Céſar pût défendre ſa vie : la plupart des conjurés étoient de ſon parti (*q*), ou avoient été par lui comblés de bienfaits; & la raiſon en eſt bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans ſa victoire; mais, plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (*r*) : car, à un homme qui n'a rien,

---

(*o*) Lettres familieres, livre IX.

(*p*) Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

(*q*) Décimus Brutus, Caïus Caſca, Trébonius, Tullius Cimber, Minutius Baſillus étoient amis de Céſar. Appian, *de bello civili*, liv. II.

(*r*) Je ne parle pas des Satellites d'un tyran, qui ſeroient perdus après lui; mais de ſes compagnons dans un gouvernement libre.

il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grece & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, & l'avoit pour sa défense.

Brutus (*f*) ose bien dire à ses amis que, quand son pere reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même: &, quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu-à-peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguste, renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaicteur, ni pere: la vertu sembloit s'oublier, pour se surpasser elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de César, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?

(*f*) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de Céſar.

IL étoit tellement impoſſible que la république pût ſe rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les cauſes qui l'avoient détruite ſubſiſtoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la ſoutenir.

Après l'action faite, ils ſe retirerent au capitole ; le ſénat ne s'aſſembla pas : & le lendemain, Lépidus, qui cherchoit le trouble, ſe ſaiſit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les ſoldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenſes qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome : cela fit que le ſénat approuva tous les actes de Céſar ; & que, conciliant les extrêmes, il accorda une amniſtie aux conjurés ; ce qui produiſit une fauſſe paix.

Céſar, avant ſa mort, ſe préparant à ſon expédition contre les Parthes, avoit nommé des magiſtrats pour pluſieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinſſent, dans ſon abſence, la tranquillité de ſon gouvernement ; ainſi, après ſa mort, ceux de ſon parti ſe ſentirent des reſſources pour long-temps.

Comme le ſénat avoit approuvé tous les actes de Céſar ſans reſtriction, & que l'exécution en fut donnée aux conſuls ; Antoine, qui l'étoit, ſe ſaiſit du livre des raiſons de Céſar, gagna ſon ſecretaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut : de maniere que le dictateur regnoit plus impérieuſement que pendant ſa vie : car, ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faiſoit, l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit ; & tout homme qui avoit de mauvaiſes intentions contre la république, trouvoit ſoudain une récompenſe dans les livres de Céſar.

Par un nouveau malheur, Céſar avoit amaſſé, pour ſon expédition, des ſommes immenſes, qu'il avoit miſes dans le temple d'Ops : Antoine, avec ſon livre, en diſpoſa à ſa fantaiſie.

Les conjurés avoient d'abord réſolu de jetter le corps de Céſar dans le Tybre (*a*); ils n'y auroient trouvé nul obſtacle : car, dans ces momens d'étonnement qui ſuivent une action inopinée, il eſt facile de faire tout ce qu'on peut oſer. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva :

Le ſénat ſe crut obligé de permettre qu'on fît les obſeques de Céſar : & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuſer la ſépulture. Or, c'étoit une coutume des Romains, ſi vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de faire enſuite l'oraiſon funebre du défunt. Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe enſanglantée de Céſar, lui lut ſon teſtament où il lui faiſoit de grandes largeſſes, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maiſons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le ſénat dans toute cette affaire (*b*), qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'expoſer à périr ; & que même on n'auroit point péri : mais il ſe diſculpe ſur ce que, quand le ſénat fut aſſemblé, il n'étoit plus temps : & ceux qui ſçavent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en ſeront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faiſoit des jeux en l'honneur de Céſar, une comete à longue chevelure parut pendant ſept jours ; le peuple crut que ſon ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Aſie de bâtir des temples aux rois, & même aux pro-

---

(*a*) Cela n'auroit pas été ſans exemple : après que Tibérius Gracchus eut été tué, Lucrétius, édile, qui fut depuis appellé Veſpillo, jetta ſon corps dans le Tybre. Aurélius Victor, *de viris illuſt.*

(*b*) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre 16.

conſuls qui les avoient gouvernés (*c*) : on leur laiſſoit faire ces choſes, comme le témoignage le plus fort qu'ils puſſent donner de leur ſervitude ; les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus juſqu'à Céſar, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (*d*).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine ; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules ; on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avoit la Gaule ciſalpine, ayant refuſé de la lui remettre, il voulut l'en chaſſer : cela produiſit une guerre civile, dans laquelle le ſénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine ſon ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave ; &, au lieu de chercher à faire oublier au peuple Céſar, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave ſe conduiſit avec Cicéron en homme habile ; il le flatta, le loua, le conſulta, & employa tous ces artifices dont la vanité ne ſe défie jamais.

Ce qui gâte preſque toutes les affaires, c'eſt qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réuſſite principale, cherchent encore de certains petits ſuccès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que, ſi Caton s'étoit réſervé pour la république, il auroit donné aux choſes tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un ſecond rôle, étoit incapable du premier ; il avoit un beau génie, mais une ame ſouvent commune. L'acceſſoire, chez Cicéron,

(*c*) Voyez, là-deſſus, les lettres de Cicéron à Atticus, livre V ; & la remarque de monſieur l'abbé de Mongaut.

(*d*) Dion dit que les triumvirs, qui eſpéroient tous d'avoir quelque jour la place de Céſar, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : liv. XLVII.

c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (*e*) : Cicéron ſe voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours : celui-ci vouloit ſauver la république pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele, en diſant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton eſpéroit, Cicéron ſe confioit; que le premier voyoit toujours les choſes de ſang froid, l'autre au travers de cent petites paſſions.

Antoine fut défait à Modene : les deux conſuls Hirtius & Panſa y périrent. Le ſénat, qui ſe crut au-deſſus de ſes affaires, ſongea à abbaiſſer Octave, qui, de ſon côté, ceſſa d'agir contre Antoine, mena ſon armée à Rome, & ſe fit déclarer conſul.

Voilà comment Cicéron, qui ſe vantoit que ſa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que ſon nom étoit plus cher, & ſes droits en apparence plus légitimes (*f*).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule tranſalpine, où il avoit été reçu par Lépidus : ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils ſe donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis (*g*). Lépide reſta à Rome : les deux autres allerent chercher Brutus & Caſſius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus & Caſſius ſe tuerent avec une précipitation qui n'eſt pas excuſable; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, ſans avoir pitié de la république qui fut ainſi abandonnée. Caton s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner pluſieurs cauſes de cette coutume ſi

(*e*) *Eſſe quàm videri bonus malebat : itàque quominùs gloriam petebat, eò magis illam aſſequebatur.* Sall. de bello Catil.

(*f*) Il étoit héritier de Céſar, & ſon fils par adoption.

(*g*) Leur cruauté fut ſi inſenſée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à ſe réjouir des proſcriptions, ſous peine de la vie. Voyez Dion.

générale des Romains de ſe donner la mort : le progrès de la ſecte ſtoïque, qui y encourageoit ; l'établiſſement des triomphes & de l'eſclavage, qui firent penſer à pluſieurs grands hommes qu'il ne falloit pas ſurvivre à une défaite ; l'avantage que les accuſés avoient de ſe donner la mort, plutôt que de ſubir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confiſqués (*h*) ; une eſpece de point d'honneur, peut-être plus raiſonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geſte ou pour une parole ; enfin, une grande commodité pour le héroïſme, chacun faiſant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (*i*).

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame, toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la paſſion fait ſentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conſervation ſe transforme en tant de manieres, & agit par des principes ſi contraires, qu'il nous porte à ſacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel eſt le cas que nous faiſons de nous-mêmes, que nous conſentons à ceſſer de vivre, par un inſtinct naturel & obſcur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il eſt certain que les hommes ſont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entrepriſes ; qu'ils n'étoient lorſque, par cette puiſſance qu'on prenoit ſur ſoi-même, on pouvoit, à tous les inſtans, échapper à toute autre puiſſance.

(*h*) *Eorum qui de ſe ſtatuebant humabantur corpora, manebant teſtamenta ; pretium feſtinandi.* Tacite, annal, liv. VI.

(*i*) Si Charles I, ſi Jacques II avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de ſe tuer, ils n'auroient pas eu à ſoutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de proſcrits, qui combattoient pour leurs dernieres eſpérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieuſes; &, après bien de mauvais ſuccès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient preſque tous fini malheureuſement leur vie (*a*); & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abbattu tant de fois dans des guerres où l'on ne ſe faiſoit aucun quartier, euſſent péri de mort violente. De-là, cependant, on tira la conſéquence d'une vengeance céleſte, qui puniſſoit les meurtriers de Céſar, & proſcrivoit leur cauſe.

Octave gagna les ſoldats de Lépidus, & le dépouilla de la puiſſance du triumvirat : il lui envia même la conſolation de mener une vie obſcure, & le força de ſe trouver comme homme privé dans les aſſemblées du peuple.

On eſt bien aiſe de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république : toujours le premier à commencer les troubles; formant ſans ceſſe des projets funeſtes, où il étoit obligé d'aſſocier de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne s'eſt plu à en faire l'éloge (*b*), & cite Antoine, qui, dans une de ſes lettres, lui donne la qualité d'hon-

---

(*a*) De nos jours, preſque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'eſt qu'il n'eſt gueres poſſible de faire des actions pareilles ſans avoir, de tous côtés, de mortels ennemis, & par conſéquent ſans courir une infinité de périls.

(*b*) L'abbé de ſaint Réal.

nête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit gueres l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave eſt le ſeul de tous les capitaines Romains qui ait gagné l'affection des ſoldats, en leur donnant ſans ceſſe des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là, les ſoldats faiſoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de ſon courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, & que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'eſt pas impoſſible que les choſes qui le déshonorerent le plus aient été celles qui le ſervirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde ſe ſeroit méfié de lui ; & s'il eût eu de la hardieſſe, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine ſe préparant contre Octave, jura à ſes ſoldats que, deux mois après ſa victoire, il rétabliroit la république ; ce qui fait bien voir que les ſoldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruiſiſſent ſans ceſſe, n'y ayant rien de ſi aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium ſe donna ; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il eſt certain que, dans la ſuite, elle le trahit (*c*) : peut-être que, par cet eſprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le deſſein de mettre encore à ſes pieds un troiſieme maître du monde.

Une femme, à qui Antoine avoit ſacrifié le monde entier, le trahit : tant de capitaines & tant de rois, qu'il avoit aggrandis ou faits, lui manquerent : &, comme ſi la généroſité avoit été liée à la ſervitude, une troupe de gladiateurs lui conſerva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits ; la premiere idée que vous lui inſpirez, c'eſt de chercher les moyens de les conſerver : ce ſont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

(*c*) Voyez Dion, livre L.

Ce qu'il y a de ſurprenant dans ces guerres ; c'eſt qu'une bataille décidoit preſque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne ſe réparoit pas.

Les ſoldats Romains n'avoient point proprement d'eſprit de parti ; ils ne combattoient point pour une certaine choſe, mais pour une certaine perſonne ; ils ne connoiſſoient que leur chef, qui les engageoit par des eſpérances immenſes : mais, le chef battu n'étant plus en état de remplir ſes promeſſes, ils ſe tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus ſincérement dans la querelle ; car il leur importoit fort peu qui eût le deſſus, du ſénat ou du peuple. Ainſi, ſitôt qu'un des chefs étoit battu, elles ſe donnoient à l'autre (*d*) ; car il falloit que chaque ville ſongeât à ſe juſtifier devant le vainqueur, qui, ayant des promeſſes immenſes à tenir aux ſoldats, devoit leur ſacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu, en France, deux ſortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion ; & elles ont duré ; parce que le motif ſubſiſtoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques grands ; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguſte (c'eſt le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'eſt-à-dire, une ſervitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'uſurper la ſouveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul ; & on nomme trouble, diſſention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des ſujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux avoient travaillé à mettre une eſpece d'anarchie dans la république. Pompée, Craſſus & Céſar y réuſſirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes pu-

(*d*) Il n'y avoit point de garniſons dans les villes pour les contenir ; & les Romains n'avoient eu beſoin d'aſſurer leur empire que par des armées ou des colonies.

publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ; &, comme les bons légiſlateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduiſirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent ; &, quand on étoit accuſé de brigues, on corrompoit auſſi les juges : ils firent troubler les élections par toutes ſortes de violences ; &, quand on étoit mis en juſtice, on intimidoit encore les juges (*e*) : l'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin Gabinius, qui, après avoir rétabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (*f*).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de ſon pouvoir, & à devenir néceſſaires, en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais, lorſqu'Auguſte fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire ſentir le bonheur du gouvernement d'un ſeul.

Lorſqu'Auguſte avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des ſoldats, & non pas les conjurations des citoyens ; c'eſt pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut ſi cruel aux autres. Lorſqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : &, ayant toujours devant les yeux le deſtin de Céſar, pour éviter ſon ſort, il ſongea à s'éloigner de ſa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguſte. Il porta dans le ſénat une cuiraſſe ſous ſa robe ; il refuſa le nom de dictateur : &, au lieu que Céſar diſoit inſolemment que la république n'étoit rien, & que ſes paroles étoient des loix, Auguſte ne parla que de la dignité du ſénat, & de ſon reſpect pour la république. Il ſongea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût poſſible ſans choquer

---

(*e*) Cela ſe voit bien dans les lettres de Cicéron à Atticus.

(*f*) Céſar fit la guerre aux Gaulois, & Craſſus aux Parthes, ſans qu'il y eût eu aucune délibération du ſénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion.

ſes intérêts ; & il en fit un ariſtocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas ſoutenu par ſes propres forces, ne pouvoit ſubſiſter que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique par conſéquent.

On a mis en queſtion ſi Auguſte avoit eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impoſſible qu'il n'y eût réuſſi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'eſt qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le ſoulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites fineſſes, pour ſe faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir aſſez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguſte : &, quoique les hommes ſoient fort biſarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguſte, tous ſes réglemens tendoient viſiblement à l'établiſſement de la monarchie. Sylla ſe défait de la dictature : mais, dans toute la vie de Sylla, au milieu de ſes violences, on voit un eſprit républicain ; tous ſes réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté : Auguſte, ruſé tyran (*g*), les conduit doucement à la ſervitude. Pendant que, ſous Sylla, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : &, pendant que, ſous Auguſte, la tyrannie ſe fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, ſe perdit ſous Auguſte ; ou plutôt cet honneur devint un privilege de la ſouveraineté (*h*). La plupart des choſes qui arriverent ſous

---

(*g*) J'emploie ici ce mot dans le ſens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renverſé la démocratie.

(*h*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

les empereurs avoient leur origine dans la république (*i*), & il faut les approcher : celui-là ſeul avoit droit de demander le triomphe, ſous les auſpices duquel la guerre s'étoit faite (*k*) ; or elle ſe faiſoit toujours ſous les auſpices du chef, & par conſéquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme du temps de la république, on eut pour principe de faire continuellement la guerre ; ſous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des ſujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs ſervices à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement craignirent d'entreprendre de trop grandes choſes : il fallut modérer ſa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalouſie du prince ; & ne point paroître devant lui avec un éclat que ſes yeux ne pouvoient ſouffrir.

Auguſte fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoiſie Romaine (*l*) ; il fit des loix (*m*) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'eſclaves (*n*) ; il recommanda, par ſon teſtament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choſes étoient très-bien liées enſemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoiſie nouvelle, ni d'affranchiſſemens.

Lorſque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ſes habitans. Dans

---

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement ſans avoir été envahis, les mêmes coutumes reſterent après le changement du gouvernement, dont la forme même reſta, à-peu-près.

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea, par modeſtie, de rendre compte au ſénat de ſon expédition contre les peuples du Boſphore, & refuſa même le triomphe ; & que, depuis lui, perſonne de ſes pareils ne triompha : mais c'étoit une grace qu'Auguſte vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

(*l*) Suétone, *in Aug.*

(*m*) *Idem. Ibid.* Voyez les inſtitutes, livre I.

(*n*) Dion, *in Aug.*

les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la ſuite, pluſieurs citoyens des villes voiſines y vinrent, pour avoir part au droit de ſuffrage ; & ils s'y établirent en ſi grand nombre, que, ſur les plaintes des alliés, on fut ſouvent obligé de les leur renvoyer : enfin, on y arriva en foule des provinces. Les loix favoriſerent les mariages, & même les rendirent néceſſaires. Rome fit, dans toutes ſes guerres, un nombre d'eſclaves prodigieux : &, lorſque ſes citoyens furent comblés de richeſſes, ils en acheterent de toutes parts, mais ils les affranchirent ſans nombre, par généroſité, par avarice, par foibleſſe (*o*) : les uns vouloient récompenſer des eſclaves fideles ; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la république diſtribuoit aux pauvres citoyens ; d'autres enfin deſiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la ſuiviſſent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut preſque compoſé d'affranchis (*p*) ; de façon que ces maîtres du monde, non ſeulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine ſervile.

Le nombre du petit peuple, preſque toujours compoſé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen deſquelles on s'aſſura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit eſclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, Auguſte mit dans la ville un gouverneur & une garniſon ; il rendit les corps des légions éternels, les plaça ſur les frontieres, & établit des fonds particuliers pour les payer ; enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompenſe en argent, & non pas en terres (*q*).

(*o*) Denys d'Halicarn. liv. IV.

(*p*) Voyez Tacite, annal. livre XIII. *Latè fuſum id corpus*, &c.

(*q*) Il régla que les ſoldats prétoriens auroient cinq mille drachmes ; deux après ſeize ans de ſervice, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de ſervice. Dion, *in Auguſt.*

Il réſultoit pluſieurs mauvais effets de cette diſtribution des terres que l'on faiſoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les ſoldats d'une cohorte, ils ſe dégoûtoient de leur établiſſement, laiſſoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (*r*) ; mais, ſi on les diſtribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguſte fit des établiſſemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguſte eurent pour objet principal la ſûreté des convois, & la communication des diverſes parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée ; on ne navigeoit, dans ces temps-là, que dans cette mer ; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'hiſtoire : tout devint ſecret ; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne ſçut plus que ce que la folie & la hardieſſe des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les hiſtoriens conjecturerent.

(*r*) Voyez Tacite, annal. livre XIV, ſur les ſoldats menés à Tarente & à Antium.

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & ſans bruit les digues qu'on lui oppoſe, & enfin les renverſer dans un moment & couvrir les campagnes qu'elles conſervoient ; ainſi la puiſſance ſouveraine, ſous Au-

guſte, agit inſenſiblement, & renverſa, ſous Tibere, avec violence.

Il y avoit une *loi de majeſté* contre ceux qui commettoient quelqu'attentat contre le peuple Romain. Tibere ſe ſaiſit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour leſquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put ſervir ſa haine ou ſes défiances. Ce n'étoient pas ſeulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi; mais des paroles, des ſignes & des penſées même : car ce qui ſe dit dans ces épanchemens de cœur que la converſation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des penſées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les feſtins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les eſclaves : la diſſimulation & la triſteſſe du prince ſe communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeller, dans l'eſprit des peuples, le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la juſtice; lorſqu'on va, pour ainſi dire, noyer des malheureux ſur la planche même ſur laquelle ils s'étoient ſauvés.

Et comme il n'eſt jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'inſtrumens de ſa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put ſoupçonner. Du temps de la république, le ſénat, qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoiſſoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelloit crime de *leſe-majeſté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de baſſeſſe qui ne peut s'exprimer; les ſénateurs alloient au-devant de la ſervitude; ſous la faveur de Séjan, les plus illuſtres d'entre eux faiſoient le métier de délateurs.

Il me ſemble que je vois pluſieurs cauſes de cet eſprit de ſervitude qui regnoit pour lors dans le ſénat. Après que Céſar eut vaincu le parti de la république,

les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le ſénat, concoururent également à ôter toutes les bornes que les loix avoient miſes à ſa puiſſance, & à lui déférer des honneurs exceſſifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent juſqu'à propoſer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne ſe défia point du ſénat, & qu'il y fut aſſaſſiné; mais cela fit auſſi que, dans les regnes ſuivans, il n'y eut point de flatterie qui fût ſans exemple, & qui pût révolter les eſprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un ſeul, les richeſſes des principaux Romains étoient immenſes, quelles que fuſſent les voies qu'ils employoient pour les acquérir: elles furent preſque toutes ôtées ſous les empereurs; les ſénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens; on ne pouvoit gueres rien prendre dans les provinces que pour Céſar, ſur-tout lorſque ſes procurateurs, qui étoient, à-peu-près, comme ſont aujourd'hui nos intendans, y furent établis. Cependant, quoique la ſource des richeſſes fût coupée, les dépenſes ſubſiſtoient toujours; le train de vie étoit pris, & on ne pouvoit plus le ſoutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les magiſtrats. Tibere, qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au ſénat, c'eſt-à-dire, à lui-même (*a*): or, on ne ſçauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les magiſtrats qui les briguoient faiſoient bien des baſſeſſes: mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux ou de certains repas au peu-

(*a*) Tacite, annal. livre I. Dion, livre LIV.

ple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains ; quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir, par des libéralités, la faveur du peuple. Mais, lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, & que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le sénat : il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude ; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus ; mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires ; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulieres. Il auroit desiré un sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement ; mais il vouloit aussi un sénat qui satisfît, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines : enfin, l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire : afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés & inviolables ; & on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privileges : & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; & que l'accusation de leſe-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusations n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui : & je ne puis penser que Tibere eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec sa maison, la statue de l'empereur ; que Domitien eût fait con-

damner à mort une femme pour s'être déshabillée devant ſon image, & un citoyen parce qu'il avoit la deſcription de toute la terre peinte ſur les murailles de ſa chambre, ſi ces actions n'avoient réveillé, dans l'eſprit des Romains, que l'idée qu'elles nous donnent à préſent. Je crois qu'une partie de cela eſt fondé ſur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conſéquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être ſoupçonnée de tyrannie, où il eſt défendu de boire à la ſanté d'une certaine perſonne.

Je ne puis rien paſſer qui ſerve à faire connoître le génie du peuple Romain. Il s'étoit ſi fort accoutumé à obéir, & à faire ſa félicité de la différence de ſes maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret & de déſeſpoir, que l'on ne trouve plus parmi nous. Il faut voir les hiſtoriens décrire la déſolation publique ſi grande, ſi longue, ſi peu modérée (*b*) : & cela n'étoit point joué; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne diſſimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, compoſé preſque d'affranchis, ou de gens ſans induſtrie, qui vivoient aux dépens du tréſor public, ne ſentoit que ſon impuiſſance; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui ſe déſolent par le ſentiment de leur foibleſſe : il étoit mal; il plaça ſes craintes & ſes eſpérances ſur la perſonne de Germanicus; &, cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le déſeſpoir.

Il n'y a point de gens qui craignent ſi fort les malheurs, que ceux que la miſere de leur condition pourroit raſſurer, & qui devroient dire, *Plût à dieu que je craigniſſe !* Il y a aujourd'hui, à Naples, cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont, pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-

(*b*) Voyez Tacite.

là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Véſuve; ils ont la ſottiſe de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caïus Caligula, juſqu'à Antonin.

CALIGULA ſuccéda à Tibere. On diſoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître : ces deux choſes ſont aſſez liées; car la même diſpoſition d'eſprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puiſſance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'eſt pas moins lorſqu'on vient à commander ſoi-même.

Caligula rétablit les comices (*a*) que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de leſe-majeſté qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais princes eſt ſouvent comme la fin de celui des bons; parce que, par un eſprit de contradiction ſur la conduite de ceux à qui ils ſuccedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : & c'eſt à cet eſprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien de mauvais auſſi.

Qu'y gagne-t-on? Caligula ôta les accuſations des crimes de leſe majeſté; mais il faiſoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaiſoient : & ce n'étoit pas à quelques ſénateurs qu'il en vouloit; il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le ſénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'eſprit général des Romains. Comme ils tomberent tout-à-coup ſous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut preſque point d'intervalle chez eux entre commander & ſervir, ils ne furent point préparés à ce paſſage par des

(*a*) Il les ôta dans la ſuite.

mœurs douces ; l'humeur féroce reſta ; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés ſur le même plan. Sylla, entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athenes ; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été ſoumis qu'inſenſiblement, lorſque les loix leur manquent, ils ſont encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le ſang, à force de voir ces ſortes de ſpectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de ſon temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains, accoutumés à ſe jouer de la nature humaine, dans la perſonne de leurs enfans & de leurs eſclaves (*b*), ne pouvoient gueres connoître cette vertu que nous appellons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du genre humain ? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle ?

On eſt fatigué de voir, dans l'hiſtoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens : nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos hiſtoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante ; &, de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces ſénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles ſont plus ſûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens (*c*).

(*b*) Voyez les loix Romaines ſur la puiſſance des peres & celle des meres.

(*c*) Le duc de Bragance avoit des biens immenſes dans le Portugal : lorſqu'il ſe révolta, on félicita le roi d'Eſpagne de la riche confiſcation qu'il alloit avoir.

Le peuple de Rome, ce que l'on appelle *plebs*, ne haïſſoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce & les arts comme des choſes propres aux ſeuls eſclaves; & les diſtributions de bled qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux ſpectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter, ni de magiſtrats à élire, ces choſes vaines lui devinrent néceſſaires, & ſon oiſiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cauſe de leur folie même: car ils aimoient, avec fureur, ce que le peuple aimoit, & contribuoient, de tout leur pouvoir, & même de leur perſonne, à ſes plaiſirs (*d*); ils prodiguoient pour lui toutes les richeſſes de l'empire; &, quand elles étoient épuiſées, le peuple voyant ſans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouiſſoit des fruits de la tyrannie, & il en jouiſſoit purement; car il trouvoit ſa ſûreté dans ſa baſſeſſe. De tels princes haïſſoient naturellement les gens de bien; ils ſçavoient qu'ils n'en étoient pas approuvés: indignés de la contradiction ou du ſilence d'un citoyen auſtere, enivrés des applaudiſſemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faiſoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal intentionnés qui puſſent le cenſurer.

(*d*) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre: les Romains n'avoient gueres que des ſpectacles; & celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand perſonnage deſcendit lui-même ſur l'arene, ou montât ſur le théâtre, la gravité Romaine ne le ſouffroit pas. Comment un ſénateur auroit-il pu s'y réſoudre, lui à qui les loix défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudiſſemens mêmes du peuple avoient flétris? Il y parut pourtant des empereurs: & cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, eſt toujours marqué, chez les hiſtoriens, avec le caractere de tyrannie.

Caligula étoit un vrai ſophiſte dans ſa cruauté. Comme il deſcendoit également d'Antoine & d'Auguſte, il diſoit qu'il puniroit les conſuls s'ils célébroient le jour de réjouiſſance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas; & Druſille, à qui il accorda les honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déeſſe, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit ſa ſœur.

C'eſt ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines. Qu'on voie, dans l'hiſtoire de Rome, tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini; à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres? Quoi! ce ſénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts? On n'éleve donc ſa puiſſance, que pour la voir mieux renverſée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains?

Caligula ayant été tué, le ſénat s'aſſembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques ſoldats entrerent dans le palais, pour piller: ils trouverent, dans un lieu obſcur, un homme tremblant de peur; c'étoit Claude: ils le ſaluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ſes officiers le droit de rendre la juſtice (*e*). Les

(*e*) Auguſte avoit établi les procurateurs: mais ils n'avoient point de juriſdiction; &, quand on ne leur obéiſſoit pas, il falloit qu'ils recouruſſent à l'autorité du gouverneur de la province, ou du préteur. Mais, ſous Claude, ils eurent la juriſdiction ordinaire, comme lieutenans de la province; ils jugerent encore des affaires fiſcales; ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

guerres de Marius & de Sylla ne ſe faiſoient que pour ſçavoir qui auroit ce droit, des ſénateurs ou des chevaliers (*f*); une fantaiſie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres : étrange ſuccès d'une diſpute qui avoit mis en combuſtion tout l'univers !

Il n'y a point d'autorité plus abſolue que celle du prince qui ſuccede à la république ; car il ſe trouve avoir toute la puiſſance du peuple qui n'avoit pu ſe limiter lui-même. Auſſi voyons-nous, aujourd'hui, les rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le ſénat & les chevaliers. Nous avons vu que, juſqu'au temps des empereurs, il avoit été ſi belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville ſe diſciplinoient ſur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Veſpaſien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de ſoldats qui pouvoient s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure : comme ce n'étoit pas une ſeule armée qui eût le droit ou la hardieſſe d'en élire un, c'étoit aſſez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir déſagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainſi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui, les ayant une fois élus, auroit reſpecté l'ouvrage de ſes mains.

Les ſoldats avoient été attachés à la famille de Céſar, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procuré la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de Céſar, & que celle de Céſar, dans la perſonne de

---

(*f*) Voyez Tacite, annal. livre XII.

Néron, périt elle-même. La puiſſance civile, qu'on avoit ſans ceſſe abattue, ſe trouva hors d'état de contrebalancer la militaire; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorſque Tibere commença à regner, quel parti ne tira-t-il pas du ſénat (*g*)? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient ſoulevées : il leur accorda quelques demandes, & il ſoutint que c'étoit au ſénat à juger des autres (*h*); il leur envoya des députés de ce corps. Ceux qui ont ceſſé de craindre le pouvoir, peuvent encore reſpecter l'autorité. Quand on eut repréſenté aux ſoldats, comment, dans une armée Romaine, les enfans de l'empereur & les envoyés du ſénat Romain couroient riſque de la vie (*i*), ils purent ſe repentir, & aller juſqu'à ſe punir eux-mêmes (*k*) : mais, quand le ſénat fut entiérement abattu, ſon exemple ne toucha perſonne. En vain Othon harangua-t-il ſes ſoldats pour leur parler de l'autorité du ſénat (*l*); en vain Vitellius envoie-t-il les principaux ſénateurs pour faire ſa paix avec Veſpaſien (*m*). On ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le reſpect qui leur a été ôté ſi long-temps. Les armées ne regarderent ces députés que comme les plus lâches eſclaves d'un maître qu'elles avoient déja réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit diſtribuoit quelques deniers à chaque ſoldat : c'étoit peu de choſe (*n*). Dans les guerres ci-

---

(*g*) Tacite annal. livre I.

(*h*) *Cætera ſenatui ſervanda.* Tacite annal. livre I.

(*i*) Voyez la harangue de Germanicus. Tacite, annal. liv. I.

(*k*) *Gaudebat cædibus miles, quaſi ſemet abſolveret.* Tacite, annal. livre I. On révoqua, dans la ſuite, les privileges extorqués. Tacite, *ibid.*

(*l*) Tacite, hiſt. livre I.

(*m*) *Idem ibid.* livre III.

(*n*) Voyez, dans Tite Live, les ſommes diſtribuées dans divers triomphes. L'eſprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le tréſor public, & d'en donner peu aux ſoldats.

viles, on augmenta ces dons (*o*). On les faiſoit autrefois de l'argent pris ſur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les ſoldats vouloient un paſſage là où il n'y avoit pas de butin. Ces diſtributions n'avoient lieu qu'après une guerre; Néron les fit pendant la paix : les ſoldats s'y accoutumerent; & ils frémirent contre Galba, qui leur diſoit, avec courage, qu'il ne ſçavoit pas les acheter, mais qu'il ſçavoit les choiſir.

Galba, Othon (*p*), Vitellius ne firent que paſſer. Veſpaſien fut élu, comme eux, par les ſoldats : il ne ſongea, dans tout le cours de ſon regne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été ſucceſſivement occupé par ſix tyrans également cruels, preſque tous furieux, ſouvent imbécilles, &, pour comble de malheur, prodigues juſqu'à la folie.

Tite, qui lui ſuccéda, fut les délices du peuple Romain. Domitien fit voir un nouveau monſtre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, ſa femme même, voyant qu'il étoit auſſi dangereux dans ſes amitiés que dans ſes haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ſes méfiances ni à ſes accuſations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetterent les yeux ſur un ſucceſſeur, & choiſirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'hiſtoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né ſous ſon regne : il n'y en eut point de ſi heureux ni de

---

(*o*) Paul Æmile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne diſtribua que cent deniers à chaque ſoldat; mais Céſar en donna deux mille, & ſon exemple fut ſuivi par Antoine & Octave, par Brutus & Craſſius. Voyez Dion & Appien.

(*p*) *Suſcepére duo manipulares imperium populi Romani tranſferendum, & tranſtulerunt.* Tacite, livre I.

de ſi glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un eſprit éclairé, qui lui montroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême ſur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & repréſenter la divine.

Il exécuta le projet de Céſar, & fit, avec ſuccès, la guerre aux Parthes. Tout autre auroit ſuccombé dans une entrepriſe où les dangers étoient toujours préſens, & les reſſources éloignées, où il falloit abſolument vaincre, & où il n'étoit pas ſûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté conſiſtoit, & dans la ſituation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les ſources du Tygre & de l'Euphrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie (*q*). Entroit-on plus bas, vers le midi, par Niſibe? on trouvoit un déſert affreux qui ſéparoit les deux empires. Vouloit-on paſſer plus bas encore, & aller par la Méſopotamie? on traverſoit un pays en partie inculte, en partie ſubmergé; & le Tygre & l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans le pays ſans quitter ces fleuves, ni gueres quitter ces fleuves ſans périr.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains conſiſtoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux diſciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes Romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc, & des fleches redoutables: ils aſſiégeoient une armée plutôt

(*q*) Le pays ne fourniſſoit pas d'aſſez grands arbres pour faire des machines pour aſſiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

qu'ils ne la combattoient; inutilement pourſuivis, parce que, chez eux, fuir c'étoit combattre : ils faiſoient retirer les peuples à meſure qu'on approchoit, & ne laiſſoient dans les places que les garniſons; &, lorſqu'on les avoit priſes, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient juſqu'à l'herbe même : enfin, ils faiſoient, à-peu-près, la guerre comme on la fait encore aujourd'hui ſur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on tranſportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (*r*): les ſoldats, accoutumés à manger beaucoup dans leurs pays, y périſſoient preſque tous.

Ainſi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inacceſſible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (*ſ*), & borna l'empire à l'Euphrate : & il eſt admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'euſſent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'eſt moins étendue que lorſqu'elle ſe retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien cauſa beaucoup de murmures. On liſoit, dans les livres ſacrés des Romains, que, lorſque Tarquin voulut bâtir le capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les ſtatues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit, par la ſcience qu'il avoit dans les augures, ſi elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y conſentirent, à la réſerve de Mars, de la Jeuneſſe, & du dieu Terme (*t*). Là-deſſus, s'établirent trois opinions religieuſes; que le peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit; que la jeuneſſe Romaine ne ſeroit point ſurmontée; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant ſous Adrien.

(*r*) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(*ſ*) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnée que ſous Aurélien.

(*t*) Saint Auguſtin, de la cité de dieu, liv. VI, chap. 23 & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire, depuis Antonin juſqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la ſecte des Stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il ſembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette ſecte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent les meilleurs empereurs. Rien n'eſt capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurele, qu'il adopta. On ſent, en ſoi-même, un plaiſir ſecret lorſqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire ſa vie ſans une eſpece d'attendriſſement : tel eſt l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de ſoi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La ſageſſe de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, ſe firent reſpecter des ſoldats. Mais, lorſque de nouveaux monſtres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout ſon excès; & les ſoldats, qui avoient vendu l'empire, aſſaſſinerent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince, dans le monde, qui travaille, depuis quinze ans, à abolir dans ſes états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuſes ſur ce deſſein : je dirai ſeulement que, par la nature des choſes, deux cens gardes peuvent mettre la vie d'un prince en ſûreté, & non pas quatre-vingt mille; outre qu'il eſt plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'eſt pas.

Commode ſuccéda à Marc-Aurele, ſon pere. C'étoit un monſtre qui ſuivoit toutes ſes paſſions, & toutes celles de ſes miniſtres & de ſes courtiſans. Ceux qui en déli-

vrerent le monde mirent en ſa place Pertinax, vénérable vieillard, que les ſoldats prétoriens maſſacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ſes promeſſes : cela ſouleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été ſouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Peſcennius Niger, Sévere & Albin furent ſalués empereurs; & Julien, n'ayant pu payer les ſommes immenſes qu'il avoit promiſes, fut abandonné par ſes ſoldats.

Sévere défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La puiſſance des empereurs pouvoit plus aiſément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un aſſemblage de toutes les magiſtratures Romaines; que dictateurs ſous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconſuls, cenſeurs, grands pontifes, & quand ils vouloient, conſuls, ils exerçoient ſouvent la juſtice diſtributive; ils pouvoient aiſément faire ſoupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puiſſance par la grandeur de la puiſſance : au lieu que les rois d'Europe, légiſlateurs & non pas exécuteurs de la loi, princes & non pas juges, ſe ſont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuſe; & faiſant eux-mêmes les graces, ont commis à des magiſtrats particuliers la diſtribution des peines.

Il n'y a gueres eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere : cependant ils ſe laiſſerent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une maniere miſérable.

La malheureuſe coutume de proſcrire, introduite par Sylla, continua ſous les empereurs; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas ſuivre : car, comme ſes miniſtres & ſes favoris jettoient d'abord les yeux ſur tant de confiſcations, ils ne lui parloient que de la néceſſité de punir, & des périls de la clémence.

Les proſcriptions de Sévere firent que pluſieurs ſol-

dats de Niger (*a*) ſe retirerent chez les Parthes (*b*): ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire uſage des armes Romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de ſe défendre, furent, dans la ſuite, preſque toujours aggreſſeurs (*c*).

Il eſt remarquable que, dans cette ſuite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent preſque toujours ceux qui avoient les légions d'Aſie (*d*); & l'on trouve, dans l'hiſtoire de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de ſe ſervir de celles de Syrie.

On ſentit cette différence depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces (*e*); & elle fut telle entre les légions qu'elles étoient entre les peuples même, qui, par la nature & par l'éducation, ſont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produiſirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent preſque tous étrangers, & quelquefois barbares. Rome ne fut plus la maîtreſſe du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

(*a*) Hérodien, vie de Sévere.

(*b*) Le mal continua ſous Alexandre. Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perſes, ſe rendit formidable aux Romains; parce que leurs ſoldats, par caprice ou par libertinage, déſerterent en foule vers lui. Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.

(*c*) C'eſt-à-dire, les Perſes qui les ſuivirent.

(*d*) Sévere défit les légions Aſiatiques de Niger, Conſtantin celles de Licinius. Veſpaſien, quoïque proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mœſie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron étant dans ſon gouvernement, écrivoit au ſénat qu'on ne pouvoit compter ſur les levées faites en Aſie. Conſtantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par ſa cavalerie. Sur cela, voyez, ci-deſſous, le ſeptieme alinéa du chapitre XXII.

(*e*) Auguſte rendit les légions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps, on ne faiſoit de levées qu'à Rome, enſuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

Chaque empereur y porta quelque choſe de ſon pays, ou pour les manieres, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : & Héliogabale alla juſqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le ſien.

Ceci, indépendamment des voies ſecrettes que dieu choiſit, & que lui ſeul connoît, ſervit beaucoup à l'établiſſement de la religion chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On ſçait que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans; ils les faiſoient porter dans les triomphes : mais, lorſque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On ſçait, de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais, lorſque les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités ſous leurs propres noms, ils ne furent pas ſoufferts; & ce fut un des grands obſtacles que trouva la religion chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, non pas un tyran, mais le deſtructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener ſa fureur dans tout l'univers.

Sévere avoit employé les exactions d'un long regne, & les proſcriptions de ceux qui avoient ſuivi le parti de ſes concurrens, à amaſſer des tréſors immenſes.

Caracalla, ayant commencé ſon regne par tuer, de ſa propre main, Géta ſon frere, employa ſes richeſſes à faire ſouffrir ſon crime aux ſoldats, qui aimoient Géta, & diſoient qu'ils avoient fait ſerment aux deux enfans de Sévere, non pas à un ſeul.

Ces tréſors, amaſſés par des princes, n'ont preſque jamais que des effets funeſtes : ils corrompent le ſucceſſeur, qui en eſt ébloui; &, s'ils ne gâtent pas ſon cœur, ils gâtent ſon eſprit. Il forme d'abord de gran-

des entrepriſes avec une puiſſance qui eſt d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'eſt pas naturelle, & qui eſt plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paie des ſoldats; Macrin écrivit au ſénat que cette augmentation alloit à ſoixante & dix millions (*f*) de drachmes (*g*). Il y a apparence que ce prince enfloit les choſes : &, ſi l'on compare la dépenſe de la paie de nos ſoldats d'aujourd'hui avec le reſte des dépenſes publiques, & qu'on ſuive la même proportion pour les Romains, on verra que cette ſomme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paie du ſoldat Romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paie établie (*h*). Il paroît, par le diſcours d'un ſoldat, dans Tacite (*i*), qu'à la mort d'Auguſte elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (*k*), que Céſar avoit doublé la paie de ſon temps. Pline (*l*) dit qu'à la ſeconde guerre punique, on l'avoit diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ ſix onces de cuivre dans la premiere guerre punique (*m*); de cinq onces, dans la ſeconde (*n*); de dix, ſous Céſar; & de treize & un tiers, ſous Domitien (*o*). Je ferai ici quelques réflexions.

(*f*) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*

(*g*) La drachme attique étoit le denier Romain, la huitieme partie de l'once, & la ſoixante-quatrieme partie de notre marc.

(*h*) Il l'augmenta en raiſon de ſoixante & quinze à cent.

(*i*) Annal. livre I.

(*k*) Vie de Céſar.

(*l*) Hiſt. nat. liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna ſeize.

(*m*) Un ſoldat, dans Plaute, *in moſtellariâ*, dit qu'elle étoit de trois aſſes; ce qui ne peut être entendu que des aſſes de dix onces. Mais, ſi la paie étoit exactement de ſix aſſes dans la premiere guerre punique, elle ne diminua pas, dans la ſeconde, d'un cinquieme, mais d'un ſixieme; & on négligea la fraction.

(*n*) Polybe, qui l'évalue en monnoie Grecque, ne differe que d'une fraction.

(*o*) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils diſent la même choſe ſous différentes expreſſions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que, pour m'entendre, on n'eût pas beſoin de la connoiſſance des monnoies Romaines.

La paie que la république donnoit aiſément lorſqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faiſoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner ſans s'endetter dans la premiere guerre punique, qu'elle étendit ſes bras hors de l'Italie, qu'elle eut à ſoutenir une guerre longue, & à entretenir de grandes armées.

Dans la ſeconde guerre punique, la paie fut réduite à cinq onces de cuivre; & cette diminution put ſe faire ſans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la ſolde même, & voulurent ſervir à leurs dépens.

Les tréſors de Perſée & ceux de tant d'autres rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent ceſſer les tributs (*p*). Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la ſageſſe de ne point augmenter la paie de cinq onces de cuivre.

Quoique, ſur cette paie, on fît une déduction pour le bled, les habits & les armes, elle fut ſuffiſante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & ſon exemple ayant été ſuivi, Céſar fut obligé d'augmenter la paie.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de Céſar, on fut contraint, ſous le conſulat de Hirtius & de Panſa, de rétablir les tributs.

La foibleſſe de Domitien lui ayant fait augmenter cette paie d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'eſt pas que le luxe y regne, mais qu'il regne dans des conditions qui, par la nature des choſes, ne doivent avoir que le néceſſaire phyſique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant ſubſiſter ſans les ſoldats, il ne pouvoit ſubſiſter avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de ſon frere, le mit au rang des dieux : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par

(*p*) Cicéron, des offices, livre II.

Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiſer les ſoldats prétoriens, déſeſpérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en ſon honneur.

Cela fit que ſa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le ſénat n'oſa pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le méritoit pas plus que lui (*q*).

De deux grands empereurs, Adrien & Sévere (*r*), l'un établit la diſcipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux cauſes; les regnes qui ſuivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles; après Sévere, on vit regner toutes les horreurs.

Les profuſions de Caracalla envers les ſoldats avoient été immenſes; & il avoit très-bien ſuivi le conſeil que ſon pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarraſſer pas des autres.

Mais cette politique n'étoit gueres bonne que pour un regne; car le ſucceſſeur, ne pouvant plus faire les mêmes dépenſes, étoit d'abord maſſacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les empereurs ſages mis à mort par les ſoldats; & les méchans, par des conſpirations ou des arrêts du ſénat.

Quand un tyran qui ſe livroit aux gens de guerre avoit laiſſé les citoyens expoſés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les ſoldats, à force de détruire, alloient juſqu'à s'ôter à eux-mêmes leur ſolde. Il falloit donc ſonger à rétablir la diſcipline militaire; entrepriſe qui coûtoit toujours la vie à celui qui oſoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les ſoldats, déſeſpérés d'avoir perdu un prince qui donnoit ſans meſure, élurent Héliogabale (*ſ*) : &,

---

(*q*) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*

(*r*) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévere.

(*ſ*) Dans ce temps-là, tout le monde ſe croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez Dion, livre LXXIX.

quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ſes ſales voluptés, les laiſſoit vivre à leur fantaiſie, ne put plus être ſouffert, ils le maſſacrerent : ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la diſcipline, & parloit de les punir (*t*).

Ainſi un tyran, qui ne s'aſſuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périſſoit, avec ce funeſte avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille giganteſque, & la force de ſon corps, l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec ſon fils par ſes ſoldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troiſieme Gordien furent maſſacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec ſon fils : & Dece, qui fut élu en ſa place, périt à ſon tour, par la trahiſon de Gallus (*u*).

Ce qu'on appelloit l'empire Romain, dans ce ſiecle-là, étoit une eſpece de république irréguliere, telle à-peu-près que l'ariſtocratie d'Alger, où la milice, qui a la puiſſance ſouveraine, fait & défait un magiſtrat qu'on appelle le dey : & peut-être eſt-ce une regle aſſez générale que le gouvernement militaire eſt, à certains égards, plutôt républicain que monarchique.

Et qu'on ne diſe pas que les ſoldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs déſobéiſſances & leurs révoltes : les harangues, que les empereurs leur faiſoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les conſuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et, quoique les armées n'euſſent pas un lieu

---

(*t*) Voyez Lampridius.

(*u*) Caſaubon remarque, ſur l'hiſtoire auguſtale, que, dans les 160 années qu'elle contient, il y eut ſoixante-dix perſonnes qui eurent, juſtement ou injuſtement, le titre de Céſar : *adeò erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii ſemper incerta :* Ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cens ans de temps, que ſoixante-trois rois.

particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu, & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

Quand l'armée associa à l'empire Philippe (*x*), qui étoit préfet du prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entre eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être préfet du prétoire, & on rejetta ses prieres; enfin il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les barbares, au commencement, inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition: s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laisserent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces: & il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célebres, ravagerent l'Europe; & les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

(*x*) Voyez Jules Capitolin.

Ces eſſaims de barbares, qui ſortirent autrefois du nord, ne paroiſſent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord: tandis que la force qui les contenoit ſubſiſta, ils y reſterent; quand elle fut affoiblie, ils ſe répandirent de toutes parts (*y*). La même choſe arriva quelques ſiecles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ſes tyrannies, avoient une ſeconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : ſitôt que cet empire fut affoibli, ils ſe porterent une ſeconde fois du nord au midi. Et, ſi aujourd'hui un prince faiſoit en Europe les mêmes ravages, les nations, repouſſées dans le nord, adoſſées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme juſqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troiſieme fois.

L'affreux déſordre qui étoit dans la ſucceſſion à l'empire étant venu à ſon comble, on vit paroître, ſur la fin du regne de Valérien, & pendant celui de Gallien ſon fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perſes, & Gallien ſon fils négligeant les affaires, les barbares pénétrerent partout; l'empire ſe trouva dans cet état où il fut, environ un ſiecle après, en occident (*z*) : & il auroit dès-lors été détruit, ſans un concours heureux de circonſtances qui le releverent.

Odenat, prince de Palmire, allié des Romains, chaſſa les Perſes, qui avoient envahi preſque toute l'Aſie. La ville de Rome fit une armée de ſes citoyens, qui écarta les barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui paſſoient la mer avec ſix mille vaiſſeaux, périt par les naufrages, la miſere, la faim, & ſa grandeur même. Et, Gallien ayant été tué, Claude,

---

(*y*) On voit à quoi ſe réduit la fameuſe queſtion : *Pourquoi le nord n'eſt plus ſi peuplé qu'autrefois?*

(*z*) Cent cinquante ans après, ſous Honorius, les Barbares l'envahirent.

Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui, par un grand bonheur, ſe ſuccéderent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'état.

POUR prévenir les trahiſons continuelles des ſoldats, les empereurs s'aſſocierent des perſonnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, ſous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Céſars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas aſſez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu-à-peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de Céſar étant toujours ſubordonnée, la puiſſance, partagée entre quatre pour la ſûreté du gouvernement, ne ſeroit pourtant dans toute ſon étendue, qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'eſt que, les richeſſes des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons ſi conſidérables; de maniere que la récompenſe ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du prétoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à-peu-près comme les grands-viſirs de ces temps-là, & faiſoient à leur gré maſſacrer les empereurs pour ſe mettre en leur place, furent fort abbaiſſés par Conſtantin, qui ne leur laiſſa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus aſſurée; ils purent mourir dans leur lit, & cela ſembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne verſerent

plus le ſang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immenſe débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus ſourde : ce ne furent plus des maſſacres, mais des jugemens iniques, des formes de juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence : enfin, au lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impétuoſité à la commettre, on ne vit plus regner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaiſirs, ceux-ci la molleſſe : ils ſe montrerent moins aux gens de guerre ; ils furent plus oiſifs, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leurs palais, & plus ſéparés de l'empire.

Le poiſon de la cour augmenta ſa force, à meſure qu'il fut plus ſéparé : on ne dit rien, on inſinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les miniſtres & les officiers de guerre furent mis ſans ceſſe à la diſcrétion de cette ſorte de gens qui ne peuvent ſervir l'état, ni ſouffrir qu'on le ſerve avec gloire (*a*).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui ſeule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entiérement bannie. Le premier ne ſçut plus rien que ſur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, ſouvent même lorſqu'ils ſembloient être d'opinion contraire, ne faiſoient, auprès de lui, que l'office d'un ſeul.

Le ſéjour de pluſieurs empereurs en Aſie, & leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perſe, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & Dioclétien, d'autres diſent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faſte & cette pompe aſiatique s'établiſſant, les yeux s'y accoutumerent d'abord : &, lorſque Julien voulut mettre de la ſimplicité & de la modeſtie dans

(*a*) Voyez ce que les auteurs nous diſent de la cour de Conſtantin, de Valens, &c.

ſes manieres, on appella oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc-Aurele, il y eût eu pluſieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; & l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puiſſance unique exercée par pluſieurs.

Mais Galere & Conſtance Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire (*b*); &, par cet exemple qui fut ſuivi dans la ſuite par Conſtantin, qui prit le plan de Galere, & non pas celui de Dioclétien, il s'introduiſit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Conſtantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner ſon nom, le déterminerent à porter en Orient le ſiege de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas, à beaucoup près, ſi grande qu'elle eſt à préſent, les fauxbourgs en étoient prodigieuſement étendus (*c*): l'Italie, pleine de maiſons de plaiſance, n'étoit proprement que le jardin de Rome: les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (*d*); & les jardiniers en Italie: les terres n'étoient preſque cultivées que par les eſclaves des citoyens Romains. Mais, lorſque le ſiege de l'empire fut établi en orient, Rome preſque entiere y paſſa; les grands y menerent leurs eſclaves, c'eſt-à-dire, preſque tout le peuple; & l'Italie fut privée de ſes habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, Conſtantin voulut qu'on y diſtribuât auſſi du bled, & ordonna que celui d'Egypte ſeroit envoyé à Conſtantinople, & celui de l'Afrique à Rome; ce qui, me ſemble, n'étoit pas fort ſenſé.

(*b*) Voyez Oroze, liv. VII; & Aurélius Victor.

(*c*) *Exſpatientia recta multas addidere urbes*, dit Pline, hiſtoire naturelle, livre III.

(*d*) On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, & elle n'eſt pas encore ſtérile; mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux expoſer aux accidens la vie du peuple Romain. Annal. livre XII.

Dans le temps de la république, le peuple Romain, ſouverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le ſénat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & enſuite le lui donna pour rien. Lorſque le gouvernement fut devenu monarchique, cela ſubſiſta, contre les principes de la monarchie; on laiſſoit cet abus, à cauſe des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Conſtantin, fondant une ville nouvelle, l'y établit ſans aucune bonne raiſon.

Lorſqu'Auguſte eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le tréſor des Ptolomées; cela y fit, à-peu-près, la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains ſyſtêmes ont fait de nos jours: les fonds doublerent de prix à Rome, (*e*). Et, comme Rome continua d'attirer à elle les richeſſes d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-conſidérables en eſpeces.

Mais, lorſque l'empire eut été diviſé, ces richeſſes allerent à Conſtantinople. On ſçait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (*f*); qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (*g*); que, depuis les Carthaginois, les mines d'Eſpagne n'étoient gueres plus travaillées, ou du moins n'étoient plus ſi riches (*h*): l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit, par aucun moyen, attirer l'argent

---

(*e*) Suétone, *in Aug.* Oroze, liv. VI. Rome avoit eu ſouvent de ces révolutions. J'ai dit que les tréſors de Macédoine qu'on y apporta, avoient fait ceſſer tous les tributs. Cicéron, des offices, liv. II.

(*f*) Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On ſçait d'ailleurs, à-peu-près, l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Seſréibérus, ſur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

(*g*) Voyez Pline, l. XXXVII, art. 77.

(*h*) Les Carthaginois, dit Diodore, ſçurent très-bien l'art d'en profiter, & les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitaſſent.

gent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de ſes marchandiſes, y envoyoit le ſien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe; mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs: ce qui perdit tout.

Lorſque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, & que les choſes ſe ſont miſes dans une certaine ſituation, il eſt preſque toujours de la prudence de les y laiſſer; parce que les raiſons, ſouvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil état a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore: mais, quand on change le ſyſtême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en laiſſe d'autres que la pratique ſeule peut faire découvrir.

Ainſi, quoique l'empire ne fût déja que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps enſemble, s'étoient, pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les unes des autres.

Conſtantin (*i*), après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup ſur les frontieres; il ôta les légions qui étoient ſur le bord des grands fleuves, & les diſperſa dans les provinces: ce qui produiſit deux maux; l'un, que la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée; & l'autre, que les ſoldats (*k*) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (*l*).

Lorſque Conſtantius envoya Julien dans les Gaules,

(*i*) Dans ce qu'on dit de Conſtantin, on ne choque point les auteurs eccléſiaſtiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Euſebe, vie de Conſtantin, liv. I, chap. 9; Socrate, liv. I, chap. 1.

(*k*) Zozime, liv. VIII.

(*l*) Depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, les combats des gladiateurs devinrent rares. Conſtantin défendit d'en donner: ils furent entiérement abolis ſous Honorius, comme il paroît par Théodoret & Othon de Friſingue. Les Romains ne retinrent de leurs anciens ſpectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & ſervoit d'attrait à la volupté.

il trouva que cinquante villes, le long du Rhin (*m*), avoient été priſes par les Barbares ; que les provinces avoient été ſaccagées ; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine que le ſeul nom des ennemis faiſoit fuir.

Ce prince, par ſa ſageſſe, ſa conſtance, ſon économie, ſa conduite, ſa valeur, & une ſuite continuelle d'actions héroïques, rechaſſa les Barbares (*n*) ; & la terreur de ſon nom les contint tant qu'il vécut (*o*).

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les ſectes particulieres de ces religions, ont fait que le caractere des empereurs eſt venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples. Cet Alexandre, ſi lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gracien, tant loué par les orthodoxes, Philoſtorgue le compare à Néron.

Valentinien ſentit, plus que perſonne, la néceſſité de l'ancien plan : il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens, ſon frere, à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables ſuites.

Dans le pays qui eſt entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucaſe, & la mer Caſpienne, il y avoit pluſieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains : leurs terres étoient extrêmement fertiles ; ils aimoient la guerre & le brigandage ; ils étoient preſque toujours à cheval ou ſur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faiſoient bien quelques ravages ſur les frontieres de Perſe & d'Arménie ; mais on gardoit aiſément les portes caſpiennes, & ils pouvoient difficilement pé-

---

(*m*) Ammien Marcellin, livre XVI, XVII & XVIII.

(*n*) *Idem*, *ibid.*

(*o*) Voyez le magnifique éloge que Ammien Marcellin fait de ce prince, livre XXV. Voyez auſſi les fragmens de l'hiſtoire de Jean d'Antioche.

nétrer dans la Perſe par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût poſſible de traverſer les Palus Méotides (*p*), ils ne connoiſſoient pas les Romains ; &, pendant que d'autres Barbares ravageoient l'empire, ils reſtoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (*q*) ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une eſpece de croûte ſur le Boſphore Cimmérien, ſur laquelle ils avoient paſſé ; d'autres (*r*), que deux jeunes Scythes, pourſuivant une biche qui traverſa ce bras de mer, le traverſerent auſſi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; &, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, &, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (*ſ*).

D'abord, des corps innombrables de Huns paſſerent ; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chaſſerent devant eux. Il ſembloit que ces nations ſe précipitaſſent les unes ſur les autres ; & que l'Aſie, pour peſer ſur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés ſe préſenterent ſur les bords du Danube, & les mains jointes, demanderent une retraite. Les flatteurs de Valens ſaiſirent cette occaſion, & la lui repréſenterent comme une conquête heureuſe d'un nouveau peuple, qui venoit défendre l'empire, & l'enrichir (*t*).

Valens ordonna qu'ils paſſeroient ſans armes ; mais, pour de l'argent, ſes officiers leur en laiſſerent tant qu'ils voulurent (*u*). Il leur fit diſtribuer des terres ; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient

---

(*p*) Procope, hiſtoire mêlée.

(*q*) Zozime, livre IV.

(*r*) Jornandes, *de rebus geticis*. Hiſtoire mêlée de Procope.

(*ſ*) Voyez Sozomene, l. VI.

(*t*) Ammien Marcellin, livre XXIX.

(*u*) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame ; celui-là fut épris de la beauté d'une femme Barbare ; les autres furent corrompus par des préſens, des habits de lin & des couvertures bordées de franges : on n'eut d'autre ſoin que de remplir ſa maiſon d'eſclaves, & ſes fermes de bétail. Hiſtoire de Dexipe.

point (x) : on les priva même du bled qu'on leur avoit promis ; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche ; ils étoient armés, on leur faiſoit des injuſtices. Ils ravagerent tout depuis le Danube juſqu'au Boſphore, exterminerent Valens & ſon armée, & ne repaſſerent le Danube que pour abandonner l'affreuſe ſolitude qu'ils avoient faite (y).

(x) Voyez l'hiſtoire gothique de Priſcus, où cette différence eſt bien établie.

On demandera, peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir ſi puiſſantes, tandis que celles de l'Amérique ſont ſi petites ? C'eſt que les peuples paſteurs ont une ſubſiſtance bien plus aſſurée que les peuples chaſſeurs.

Il paroît par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point les champs ; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages, & arroſé par quantité de fleuves, comme ſont encore aujourd'hui les petits Tartares, qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

(y) Voyez Zozime, liv. IV. Voyez auſſi Dexipe, dans l'extrait des ambaſſades de Conſtantin Porphyrogénete.

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes priſes par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, ſouvent la foibleſſe de l'empire, firent que l'on chercha à appaiſer, par de l'argent, les peuples qui menaçoient d'envahir (a). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en eſt que plus en état de la faire acheter encore.

(a) On donna d'abord tout aux ſoldats ; enſuite on donna tout aux ennemis.

Il vaut mieux courir le riſque de faire une guerre malheureuſe, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on reſpecte toujours un prince, lorſqu'on ſçait qu'on ne le vaincra qu'après une longue réſiſtance.

D'ailleurs, ces ſortes de gratifications ſe changeoient en tributs; &, libres au commencement, devenoient, néceſſaires : elles furent regardées comme des droits acquis; &, lorſqu'un empereur les refuſa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perſes fut pourſuivie, dans ſa retraite, par des Arabes à qui il avoit refuſé le tribut accoutumé (*b*) : & d'abord après, ſous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des préſens moins conſidérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent; & ces peuples du Nord, déja gouvernés par le point-d'honneur, ſe vengerent de cette inſulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (*c*), qui entouroient l'empire en Europe & en Aſie abſorberent peu-à-peu les richeſſes des Romains; &, comme ils s'étoient agrandis parce que l'or & l'argent de tous les rois étoit porté chez eux (*d*), ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne ſont pas toujours libres; ſouvent ce ſont des ſuites néceſſaires de la ſituation où l'on eſt; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on l'a déja vu, étoit devenue très-à

(*b*) Ammien Marcellin, livre XXV.

(*c*) *Idem*, livre XXVI.

(*d*) „ Vous voulez des richeſſes? (diſoit un empereur à „ ſon armée qui murmuroit) : voilà „ le pays des Perſes, allons-en „ chercher. Croyez-moi, de tant „ de tréſors que poſſédoit la république Romaine, il ne reſte plus rien; & le mal vient de « ceux qui ont appris aux princes « à acheter la paix des Barbares. « Nos finances ſont épuiſées, nos « villes détruites, nos provinces « ruinées. Un empereur, qui ne « connoît d'autres biens que ceux « de l'ame, n'a pas honte d'avouer « une pauvreté honnête. " Ammien Marcellin, liv. XXIV. «

charge à l'état : les ſoldats avoient trois ſortes d'avantages, la paie ordinaire, la récompenſe après le ſervice, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-ſouvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'impuiſſance où l'on ſe trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations Barbares, qui n'avoient ni le luxe des ſoldats Romains, ni le même eſprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout-à-coup ſur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la réſolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir l'argent, à piller & à ſe battre. On étoit ſervi pour le moment : mais, dans la ſuite, on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point, dans leurs armées, un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de Romaines (*e*); &, quoique leurs alliés fuſſent proprement des ſujets, ils ne vouloient point avoir pour ſujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non-ſeulement ils n'obſerverent pas cette proportion des troupes auxiliaires; mais même ils remplirent de ſoldats Barbares les corps des troupes nationales.

Ainſi ils établiſſoient des uſages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : &, comme autrefois leur politique conſtante fut de ſe réſerver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voiſins, ils le détruiſoient pour lors chez eux, & l'établiſſoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'hiſtoire des Romains : ils vain-

(*e*) C'eſt une obſervation de Végece : & il paroît, par Tite-Live, que, ſi le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

quirent tous les peuples par leurs maximes : mais, lorſqu'ils y furent parvenus, leur république ne put ſubſiſter ; il falloit changer de gouvernement : & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités, quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non interrompue de revers, lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes ; &, ſi le haſard d'une bataille, c'eſt-à-dire, une cauſe particuliere, a ruiné un état, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet état devoit périr par une ſeule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne, avec elle, tous les accidens particuliers.

Nous voyons que, depuis près de deux ſiecles, les troupes de terre de Danemarck ont preſque toujours été battues par celles de Suede : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du ſort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet ; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin les Romains perdirent leur diſcipline militaire : ils abandonnerent juſqu'à leurs propres armes. Végece dit que les ſoldats les trouvant trop peſantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuiraſſe, & enſuite leur caſque ; de façon qu'expoſés aux coups ſans défenſe, ils ne ſongerent plus qu'à fuir (*f*).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp ; & que, par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuſe chez les premiers Romains ; elle ne faiſoit que la onzieme partie de la

(*f*) *De re militari*, liv. I, chap. 20.

légion, & très-ſouvent moins; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous, qui avons tant de ſieges à faire où la cavalerie eſt peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent preſque plus que de la cavalerie. Il me ſemble que, plus une nation ſe rend ſçavante dans l'art militaire, plus elle agit par ſon infanterie; & que, moins elle le connoît, plus elle multiplie ſa cavalerie : c'eſt que, ſans la diſcipline, l'infanterie peſante ou légere n'eſt rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans ſon déſordre même (g). L'action de celle-ci conſiſte plus dans ſon impétuoſité & un certain choc; celle de l'autre, dans ſa réſiſtance & une certaine immobilité; c'eſt plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie eſt momentanée : l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la diſcipline pour qu'elle puiſſe agir long-temps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non-ſeulement par l'art de la guerre, mais auſſi par leur prudence, leur ſageſſe, leur conſtance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorſque, ſous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur reſta, avec lequel, malgré la foibleſſe & la tyrannie de leurs princes, ils conſerverent ce qu'ils avoient acquis; mais, lorſque la corruption ſe mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes a beſoin de ſe ſoutenir par les armes. Mais comme, lorſqu'un état eſt dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en ſortir; de même lorſqu'il eſt en paix, & qu'on reſpecte ſa puiſſance, il ne vient point dans l'eſprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à eſpérer & tout à craindre, & ſouvent même il cherche à l'affoiblir.

(g) La cavalerie Tartare, ſans obſerver aucune de nos maximes militaires, a fait, dans tous les temps, de grandes choſes. Voyez les relations, & ſur-tout celle de la derniere conquête de la Chine.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné ſon poſte, ou laiſſé ſes armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient, à cet égard, rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares pris à la ſolde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille diſcipline (*h*).

Telle étoit la diſcipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir, ſans leur ordre, gagné la victoire : mais, quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contracterent un eſprit d'indépendance qui faiſoit le caractere de ces nations : &, ſi l'on lit les guerres de Béliſaire contre les Goths, on verra un général preſque toujours déſobéi par ſes officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque choſe dont Mithridate pût tirer avantage; mais, dans les temps qui ſuivirent, dès qu'un miniſtre ou quelque grand crut qu'il importoit à ſon avarice, à ſa vengeance, à ſon ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (*i*).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus beſoin de tributs que dans ceux qui s'affoibliſſent; de ſorte que l'on eſt obligé d'augmenter les charges, à meſure que l'on eſt moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces Romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que

(*h*) Ils ne vouloient pas s'aſſujettir aux travaux des ſoldats Rom. Voyez Ammien Marcellin, liv. XVIII, qui dit, comme une choſe extraordinaire, qu'ils s'y ſoumirent en une occaſion, pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défenſe.

(*i*) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mêlange avec des nations qui avoient été errantes; qui ne connoiſſoient point de patrie, & où ſouvent des corps entiers de troupes ſe joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voyez dans Procope ce que c'étoit que les Goths, ſous Vitigès.

l'on faiſoit ſur les peuples (*k*). Les citoyens, pourſuivis par les traitans, n'avoient d'autre reſſource que de ſe réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci ſervira à expliquer, dans notre hiſtoire Françoiſe, cette patience avec laquelle les Gaulois ſouffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante, entre une nation noble & une nation roturiere. Les Barbares, en rendant tant de citoyens eſclaves de la glebe, c'eſt-à-dire, du champ auquel ils étoient attachés, n'introduiſirent gueres rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (*l*).

(*k*) Voyez tout le livre V *de gubernatione dei*. Voyez auſſi, dans l'ambaſſade écrite par Priſcus, le diſcours d'un Romain établi parmi les Huns, ſur ſa félicité dans ces pays-là.

(*l*) Voyez encore Salvien, liv. V, & les loix du code & du digeſte là-deſſus.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cauſe de l'établiſſement des Barbares.* 3. *Raiſons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu.*

COMME, dans le temps que l'empire s'affoibliſſoit, la religion chrétienne s'établiſſoit, les chrétiens reprochoient aux païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion chrétienne. Les chrétiens diſoient que Dioclétien avoit perdu l'empire en s'aſſociant trois collegues (*a*); parce que chaque empereur vouloit faire d'auſſi grandes dépenſes, & entretenir d'auſſi fortes armées que s'il avoit été ſeul; que, par-là, le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas

(*a*) Lactance, de la mort des perſécuteurs.

proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent ſi grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & ſe changerent en forêts. Les païens, au contraire, ne ceſſoient de crier contre un culte nouveau, inoui juſqu'alors : & comme autrefois, dans Rome floriſſante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renverſement des anciens autels.

Ce fut le préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux empereurs, au ſujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir, contre la religion chrétienne, des raiſons populaires, &, par conſéquent, très-capables de ſéduire.

» Quelle choſe peut mieux nous conduire à la connoiſſance des dieux, diſoit-il, que l'expérience de nos proſpérités paſſées ? Nous devons être fideles à tant de ſiecles, & ſuivre nos peres qui ont ſuivi ſi heureuſement les leurs. Penſez que Rome vous parle & vous dit : Grands princes, peres de la patrie, reſpectez mes années, pendant leſquelles j'ai toujours obſervé les cérémonies de mes ancêtres : ce culte a ſoumis l'univers à mes loix : c'eſt par-là qu'Annibal a été repouſſé de mes murailles, & que les Gaulois l'ont été du capitole. C'eſt pour les dieux de la patrie que nous demandons la paix ; nous la demandons pour les dieux indigetes. Nous n'entrons point dans des diſputes qui ne conviennent qu'à des gens oiſifs ; & nous voulons offrir des prieres, & non pas des combats (*b*). «

Trois auteurs célebres répondirent à Symmaque. Oroſe compoſa ſon hiſtoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'auſſi grands malheurs que ceux dont ſe plaignoient les païens. Salvien fit ſon livre, où il ſoutient que c'étoient les déréglemens des chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares (*c*) : & ſaint Auguſtin fit voir que la cité du ciel étoit différente de

(*b*) Lettre de Symmaque, livre X, lettre 54.
(*c*) Du gouvernement de dieu.

cette cité de la terre (*d*) où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenſes auſſi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviſer toutes les puiſſances qui leur faiſoient ombrage; dans la ſuite, ils n'y purent réuſſir. Il fallut ſouffrir qu'Attila ſoumît toutes les nations du Nord : il s'étendit depuis le Danube juſqu'au Rhin, détruiſit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits ſur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

» Théodoſe, diſoit-il inſolemment, eſt fils d'un pere » très-noble, auſſi-bien que moi; mais, en me payant » le tribut, il eſt déchu de ſa nobleſſe, & eſt devenu » mon eſclave : il n'eſt pas juſte qu'il dreſſe des embû- » ches à ſon maître, comme un eſclave méchant (*e*). «

» Il ne convient pas à l'empereur, diſoit-il dans une » autre occaſion, d'être menteur. Il a promis à un de mes » ſujets de lui donner en mariage la fille de Saturnilus : » s'il ne veut pas tenir ſa parole, je lui déclare la guerre; » s'il ne le peut pas, & qu'il ſoit dans cet état qu'on oſe » lui déſobéir, je marche à ſon ſecours. «

Il ne faut pas croire que ce fut par modération qu'Attila laiſſa ſubſiſter les Romains : il ſuivoit les mœurs de ſa nation, qui le portoient à ſoumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince, dans ſa maiſon de bois où nous le repréſente Priſcus (*f*), maître de toutes les nations Barbares; &, en quelque façon, de preſque toutes celles qui étoient policées (*g*), étoit un des grands monarques dont l'hiſtoire ait jamais parlé.

On voit, à ſa cour, les ambaſſadeurs des Romains

(*d*) De la cité de dieu.

(*e*) Hiſtoire gothique, & relation de l'ambaſſade écrite par Priſcus. C'étoit Théodoſe le jeune.

(*f*) Hiſtoire gothique : *Hæ ſedes regis barbariem totam tegentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandes, *de rebus geticis.*

(*g*) Il paroît, par la relation de Priſcus, qu'on penſoit à la cour d'Attila à ſoumettre encore les Perſes.

d'Orient, & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ſes loix, ou implorer ſa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les eſclaves Romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque miniſtre de l'empereur. Il avoit mis, ſur l'empire d'Orient, un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées Romaines. Il envoyoit à Conſtantinople ceux qu'il vouloit récompenſer, afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ſes ſujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï (*h*). Prodigieuſement fier, & cependant ruſé; ardent dans ſa colere, mais ſçachant pardonner ou différer la punition ſuivant qu'il convenoit à ſes intérêts; ne faiſant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner aſſez d'avantages; fidélement ſervi des rois même qui étoient ſous ſa dépendance; il avoit gardé pour lui ſeul, l'ancienne ſimplicité des mœurs des Huns. Du reſte, on ne peut gueres louer ſur la bravoure le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres verſoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après ſa mort, toutes les nations Barbares ſe rediviſerent; mais les Romains étoient ſi foibles, qu'il n'y avoit pas de ſi petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invaſion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invaſions. Depuis celle qui fut ſi générale ſous Gallus, il ſembla rétabli parce qu'il n'avoit point perdu de terrein; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à ſa chûte, juſqu'à ce qu'il s'affaiſſa tout-à-coup ſous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechaſſé les Barbares dans leur pays; ils y ſeroient tout de même rentrés pour mettre en ſûreté leur butin. En vain on les extermina; les villes

---

(*b*) Il faut conſulter, ſur le caractere de ce prince & les mœurs de ſa cour, Jornandes & Priſcus.

n'étoient pas moins ſaccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou diſperſées (*i*).

Lorſqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui ſuccédoient, n'y trouvant plus rien, devoient paſſer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Miſie, la Pannonie; quand ces pays furent dévaſtés, on ruina la Macédoine, la Theſſalie, la Grece; de-là, il fallut aller aux Noriques. L'empire, c'eſt-à-dire, le pays habité, ſe rétréciſſoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raiſon pourquoi il ne ſe fit point, ſous Gallus & Gallien, d'établiſſement de Barbares, c'eſt qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi, lorſque les Normands, images des conquérans de l'empire, eurent, pendant pluſieurs ſiecles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entiérement déſerte, & ſe la partagerent (*k*).

La Scythie, dans ces temps-là, étant preſque toute inculte (*l*), les peuples y étoient ſujets à des famines fréquentes. Ils ſubſiſtoient, en partie, par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voiſines du Danube (*m*). Les Barbares donnoient, en retour, les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils re-

---

(*i*) C'étoit une nation bien deſtructive que celle des Goths: ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Hiſtoire byſantine de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

(*k*) Voyez, dans les chroniques recueillies par André du Cheſne, l'état de cette province, vers la fin du neuvieme & le commencement du dixieme ſiecle. *Script. Norm. hiſt. veteres.*

(*l*) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite meſure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille meſure de bled. Olympiodore, dans la bibliotheque de Photius, livre XXX.

(*m*) On voit, dans l'hiſtoire de Priſcus, qu'il y avoit des marchés, établis par les traités, ſur les bords du Danube.

cevoient pour la paix. Mais, lorſqu'on ne put plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'empire d'Occident fut le premier abbattu : en voici les raiſons.

Les barbares, ayant paſſé le Danube, trouvoient à leur gauche le Boſphore, Conſtantinople, & toutes les forces de l'empire d'Orient, qui les arrêtoient : cela faiſoit qu'ils ſe tournoient à main droite, du côté de l'Illyrie, & ſe pouſſoient vers l'Occident. Il ſe fit un reflux de nations & un tranſport de peuples de ce côté-là. Les paſſages de l'Aſie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que, dans la premiere invaſion, ſous Gallus, les forces des Barbares ſe partagerent.

L'empire ayant été réellement diviſé, les empereurs d'Orient, qui avoient des alliances avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour ſecourir ceux d'Occident. Cette diviſion dans l'adminiſtration, dit Priſcus (*o*), fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainſi les Romains d'Orient (*p*) refuſerent à ceux d'Occident une armée navale, à cauſe de leur alliance avec les Vandales. Les Wiſigoths, ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en Occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (*q*). Enfin Zénon, pour ſe défaire de Théodoric, le perſuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déja ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genſéric, roi des Vandales (*r*). Ce dernier craignoit les Goths (*ſ*) : il avoit marié ſon fils avec la fille du roi

---

(*n*) Quand les Goths envoyerent prier Zénon de recevoir dans ſon alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamar ; le Sénat, conſulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas ſuffiſans pour nourrir deux peuples Goths, & qu'il falloit choiſir l'amitié de l'un des deux. Hiſtoire de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

(*o*) Liv. II.

(*p*) Priſcus, Liv. II.

(*q*) Procope, guerre des Vandales.

(*r*) Priſcus, liv. II.

(*ſ*) Voyez Jornandes, *de rebus geticis* ; chap. 36.

des Goths; & lui ayant enſuite fait coûper le nez, il l'avoit renvoyée : il s'unit donc avec Attila. Les deux empires, comme enchaînés par ces deux princes, n'oſoient ſe ſecourir. La ſituation de celui d'Occident fut ſur-tout déplorable : il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes en Orient, (*t*), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, ſeuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales, & d'autres peuples, attaquoient par-tout les côtes d'Occident. Il vint une ambaſſade des Italiens à Conſtantinople, dit Priſcus (*u*), pour faire ſçavoir qu'il étoit impoſſible que les affaires ſe ſoutinſſent ſans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquerent pas de politique : ils jugerent qu'il falloit ſauver l'Italie, qui étoit, en quelque façon, la tête, &, en quelque façon, le cœur de l'Empire. On fit paſſer les Barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le deſſein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la ſubſiſtance : on leur donnoit les plaines; on ſe réſervoit les pays montagneux, les paſſages des rivieres, les défilés, les places ſur les grands fleuves; on gardoit la ſouveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains; & la facilité avec laquelle ces deſtructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, juſtifie aſſez cette penſée. Tout ce ſyſtême fut renverſé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, compoſée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangeres encore : elle forma, ſous Odoacer, une ariſtocratie qui ſe donna le tiers des terres de l'Italie; & ce fut le coup mortel porté à cet empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curioſité

(*t*) Cela parut, ſur-tout, dans la guerre de Conſtantin & de Licinius.

(*u*) Priſcus, livre II.

rioſité triſte, le deſtin de la ville de Rome : elle étoit, pour ainſi dire, ſans défenſe ; elle pouvoit être aiſément affamée ; l'étendue de ſes murailles faiſoit qu'il étoit très-difficile de les garder ; comme elle étoit ſituée dans une plaine, on pouvoit aiſément la forcer ; il n'y avoit point de reſſource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de ſe retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Veniſe l'eſt aujourd'hui.

Le peuple Romain, preſque toujours abandonné de ſes ſouverains, commença à le devenir, & à faire des traités pour ſa conſervation (*x*) ; ce qui eſt le moyen le plus légitime d'acquérir la ſouveraine puiſſance : c'eſt ainſi que l'Armorique & la Bretagne commencerent à vivre ſous leurs propres loix (*y*).

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres ſucceſſives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

(*x*) Du temps d'Honorius, Alaric, qui aſſiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre ſon alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y oppoſer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zozime, livre VI.

(*y*) Zozime *ibid.*

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de Juſtinien.* 2. *De ſon gouvernement.*

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient réciproquement : & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aiſé, à cauſe de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entredétruiſirent, pour

la plupart, avant d'avoir pu s'établir ; & cela fit que l'empire d'Orient ſubſiſta encore du temps.

D'ailleurs, le Nord s'épuiſa lui-même, & l'on n'en vit plus ſortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car, après les premieres invaſions des Goths & des Huns, ſur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les ſuivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorſque ces nations, qui s'étoient aſſemblées en corps d'armée, ſe furent diſperſées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes expoſées aux invaſions.

Ce fut dans ces circonſtances que Juſtinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent auſſi heureuſement contre les Wiſigoths, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarraſins.

Lorſque la religion chrétienne fut apportée aux Barbares, la ſecte Arienne étoit, en quelque façon, dominante dans l'empire. Valens leur envoya des prêtres Ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur converſion & leur établiſſement, cette ſecte fut, en quelque façon, détruite chez les Romains : les barbares Ariens, ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection ; & il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art & le génie n'étoient gueres d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laiſſerent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Béliſaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par Genſéric (*a*), comme celles d'Eſpagne le furent dans la ſuite par Vitiſa (*b*), dans l'idée de s'aſſurer de ſes habitans.

La plupart de ces peuples du Nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la molleſſe, & de-

(*a*) Procope, guerre des Vandales, livre I.

(*b*) Mariana, hiſtoire d'Eſpagne, livre VI, chapitre 19.

vinrent incapables des fatigues de la guerre (*c*) : les Vandales languiſſoient dans la volupté ; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la muſique, la danſe, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus néceſſaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (*d*), dit Malchus (*e*), depuis qu'ils avoient ceſſé d'entretenir les armées que Genſéric tenoit toujours prêtes, avec leſquelles il prévenoit ſes ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ſes entrepriſes.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc ; mais celle des Goths & des Vandales ne ſe ſervoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin (*f*) : c'eſt à cette différence que Bélifaire attribuoit une partie de ſes ſuccès.

Les Romains (ſur-tout ſous Juſtinien) tirerent de grands ſervices des Huns, peuples dont étoient ſortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puiſſance par la défaite d'Attila, & les diviſions que le grand nombre de ſes enfans fit naître, ils ſervirent les Romains en qualité d'auxiliaires, & ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations Barbares ſe diſtinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer (*g*). Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main ; les Huns étoient des archers admirables ; les Sueves de bons hommes d'infanterie ; les Alains étoient peſamment armés ; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient, dans toutes ces nations, les divers corps de troupes qui con-

---

(*c*) Procope, guerre des Vandales, livre II.

(*d*) Du temps d'Honorie.

(*e*) Hiſtoire Byzantine, dans l'extrait des ambaſſades.

(*f*) Voyez Procope, guerre des Vandales, livre I ; & le même auteur, guerre des Goths, liv. I. Les archers Goths étoient à pied ; ils étoient peu inſtruits.

(*g*). Un paſſage remarquable de Jornandes nous donne toutes ces différences : c'eſt à l'occaſion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

venoient à leurs deſſeins, & combattoient contre une ſeule avec les avantages de toutes les autres.

Il eſt ſingulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établiſſemens. On ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue ſuite d'incurſions, les peuples Barbares, ou plutôt les eſſaims ſortis d'eux, détruiſoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonſtances : &, pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert, y faiſoient des ravages effroyables. Les Goths, que le déſavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Eſpagne : les Vandales, quittant l'Eſpagne par foibleſſe, paſſerent en Afrique, où ils fonderent un grand empire.

Juſtinien ne put équiper, contre les Vandales, que cinquante vaiſſeaux; &, quand Béliſaire débarqua, il n'avoit que cinq mille ſoldats (*h*). C'étoit une entrepriſe bien hardie : & Léon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte compoſée de tous les vaiſſeaux de l'Orient, ſur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit penſé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont gueres jamais réuſſi. Comme elles épuiſent un état, ſi l'expédition eſt longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être ſecourues, ni réparées : ſi une partie ſe perd, ce qui reſte n'eſt rien, parce que les vaiſſeaux de guerre, ceux de tranſport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverſes parties dépendent du tout enſemble. La lenteur de l'entrepriſe fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il eſt rare que l'expédition ſe faſſe jamais dans une ſaiſon commode; on tombe dans le temps des orages, tant de choſes n'étant preſque ja-

(*b*) Procope, guerre des Goths, livre II.

mais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne ſe l'étoit promis.

Béliſaire envahit l'Afrique; & ce qui lui ſervit beaucoup, c'eſt qu'il tira de Sicile une grande quantité de proviſions, en conſéquence d'un traité fait avec Amalaſonte, reine des Goths. Lorſqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur ſubſiſtance de la Sicile, il commença par la conquérir; il affama ſes ennemis, & ſe trouva dans l'abondance de toutes choſes.

Béliſaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Goths & des Vandales captifs à Conſtantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés (*i*).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (*k*), les principales cauſes de ſes ſuccès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il ſe forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus ſe cachent ou ſe perdent ordinairement dans la ſervitude; mais le gouvernement tyrannique de Juſtinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la ſupériorité de ce génie.

L'eunuque Narsès fut encore donné à ce regne pour le rendre illuſtre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtiſans comme leurs plus fideles ſujets.

Mais la mauvaiſe conduite de Juſtinien, ſes profuſions, ſes vexations, ſes rapines, ſa fureur de bâtir, de changer, de réformer, ſon inconſtance dans ſes deſſeins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieilleſſe, furent des malheurs réels, mêlés à des ſuccès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes, qui avoient pour cauſe, non la force de l'empire, mais de certaines circonſtances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les ar-

---

(*i*) Juſtinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(*k*) Voyez Suidas, à l'article *Béliſaire*.

mées, de nouveaux peuples paſſerent le Danube, déſolerent l'Illyrie, la Macédoine & la Grece; & les Perſes, dans quatre invaſions, firent à l'Orient des plaies incurables (*l*).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établiſſement ſolide : l'Italie & l'Afrique furent à peine conquiſes, qu'il fallut les reconquérir.

Juſtinien avoit pris ſur le théâtre une femme qui s'y étoit long-temps proſtituée (*m*) : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les hiſtoires; &, mettant ſans ceſſe dans les affaires les paſſions & les fantaiſies de ſon ſexe, elle corrompit les victoires & les ſuccès les plus heureux.

En Orient, on a, de tout temps, multiplié l'uſage des femmes, pour leur ôter l'aſcendant prodigieux qu'elles ont ſur nous dans ces climats : mais, à Conſtantinople, la loi d'une ſeule femme donna à ce ſexe l'empire; ce qui mit quelquefois de la foibleſſe dans le gouvernement.

Le peuple de Conſtantinople étoit, de tout temps, diviſé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verds* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd diſputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; & chacun y prenoit intérêt juſqu'à la fureur.

Ces deux factions, répandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuſes, à proportion de la grandeur des villes, c'eſt-à-dire, de l'oiſiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les diviſions, toujours néceſſaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs, parce qu'elles ne produiſoient que le changement du ſouverain, & non le rétabliſſement des loix & la ceſſation des abus.

(*l*) Les deux empires ſe ravagerent d'autant plus, qu'on n'eſpéroit pas conſerver ce qu'on avoit conquis.

(*m*) L'Impératrice Théodora.

Juſtinien, qui favoriſa les *bleus*, & refuſa toute juſtice aux *verds* (*n*), aigrit les deux factions, &, par conſéquent, les fortifia.

Elles allerent juſqu'à anéantir l'autorité des magiſtrats: les *bleus* ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les protégeoit contre elles; les *verds* ceſſerent de les reſpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (*o*).

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoiſſance, furent ôtés: les familles s'entredétruiſirent: tout ſcélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus*; tout homme qui fut volé ou aſſaſſiné fut de celle des *verds*.

Un gouvernement ſi peu ſenſé étoit encore plus cruel: l'empereur, non content de faire à ſes ſujets une injuſtice générale en les accablant d'impôts exceſſifs, les déſoloit par toutes ſortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ſerois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-deſſus dans ſon hiſtoire ſecrette: parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince, dans ſes autres ouvrages, affoibliſſent ſon témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus ſtupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choſes ſont que je ſuis pour l'hiſtoire ſecrete. La premiere c'eſt qu'elle eſt mieux liée avec l'étonnante foibleſſe où ſe trouva cet empire à la fin de ce regne & dans les ſuivans.

L'autre eſt un monument qui exiſte encore parmi nous: ce ſont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la juriſprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cens dernieres années de notre monarchie.

(*n*) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verds, haïſſoit le peuple, parce qu'il applaudiſſoit à l'autre.

(*o*) Pour prendre une idée de l'eſprit de cès temps-là, il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue converſation qu'il y eut au théâtre entre les verds & l'emper.

Ces variations ſont la plupart ſur des choſes de ſi petite importance (*p*), qu'on ne voit aucune raiſon qui eût dû porter un légiſlateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'hiſtoire ſecrette, & qu'on ne diſe que ce prince vendoit également ſes jugemens & ſes loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion ſur les matieres de religion, dans des circonſtances qui rendoient ſon zele entiérement indiſcret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laiſſant toute ſorte de culte; dans la ſuite, on le réduiſit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les ſectes qui ne dominoient pas.

Ces ſectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquiſes par les Romains, avoient conſervé leur ancienne religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les ſectateurs de Montan dans la Phrygie; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens, dans d'autres provinces. Outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion groſſiere comme eux-mêmes.

Juſtinien, qui détruiſit ces ſectes par l'épée ou par ſes loix, & qui, les obligeant à ſe révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes pluſieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fideles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la deſtruction des Samaritains, la Paleſtine devint déſerte: & ce qui rend ce fait ſingulier, c'eſt qu'on affoiblit l'empire, par zele pour la religion, du côté par où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de déſeſpérant, c'eſt que, pendant que l'empereur portoit ſi loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice ſur les points les plus eſſentiels: il ſuivoit le concile de Calcédoine; &

(*p*) Voyez les nouvelles de Juſtinien.

l'impératrice favoriſoit ceux qui y étoient oppoſés, ſoit qu'ils fuſſent de bonne foi, dit Evagre, ſoit qu'ils le fiſſent à deſſein (*q*).

Lorſqu'on lit Procope ſur les édifices de Juſtinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit élever par-tout; il vient toujours dans l'eſprit une idée, mais bien fauſſe, d'un état floriſſant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places : ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de diſtance en diſtance, pour loger les ſoldats.

Mais, lorſqu'on n'eut plus que de mauvaiſes armées, que ſouvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraites & moins de ſûreté (*r*). La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (*f*), qui n'a jamais été ſi foible que lorſque tous ſes villages étoient entourés de murs.

Ainſi toutes ces liſtes de noms des forts que Juſtinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne ſont que des monumens de la foibleſſe de l'empire.

(*q*) Livre IV, chapitre 10.

(*r*) Auguſte avoit établi neuf frontieres ou marches : ſous les empereurs ſuivans, le nombre en augmenta. Les Barbares ſe montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte que, de ſon temps, ſous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit, par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que, dans le ſeul empire d'Orient, il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Lycaonie, la Pyſidie, devinrent des marches; & tout l'empire fut couvert de fortifications. Aurélien avoit été obligé de fortifier Rome.

(*f*) Et des Anglois.

CHAPITRE XXI.

Déſordres de l'empire d'orient.

DANS ce temps-là, les Perſes étoient dans une ſituation plus heureuſe que les Romains : ils craignoient peu les peuples du Nord (*a*), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, les en ſéparoit ; & qu'ils gardoient un paſſage fort étroit (*b*), fermé par une porte, qui étoit le ſeul endroit par où la cavalerie pouvoit paſſer : par-tout ailleurs, ces barbares étoient obligés de deſcendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faiſoient toute leur force, mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'oueſt à l'eſt, & dont on défendoit aiſément les paſſages (*c*).

De plus, les Perſes étoient tranquilles du côté de l'Orient ; au Midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la diviſion parmi les princes Arabes, qui ne ſongeoient qu'à ſe piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. » Nous ſçavons, diſoit un ambaſſadeur de Hormiſdas (*d*), » que les Romains ſont occupés à pluſieurs guerres, & » ont à combattre contre preſque toutes les nations, ils » ſçavent, au contraire, que nous n'avons de guerre que » contre eux. «

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perſes l'avoient-ils cultivé. » Les Perſes, diſoit » Béliſaire, à ſes ſoldats, ne vous ſurpaſſent point en courage, ils n'ont ſur vous que l'avantage de la diſcipline. «

Ils prirent, dans les négociations, la même ſupério-

(*a*) Les Huns.
(*b*) Les portes Caſpiennes.
(*c*) Procope, guerre des Perſes, livre I.
(*d*) Ambaſſades de Ménandre.

rité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garniſon aux portes Caſpiennes, ils demandoient tribut aux Romains, comme ſi chaque peuple n'avoit pas ſes frontieres à garder : ils ſe faiſoient payer pour la paix, pour les treves, pour les ſuſpenſions d'armes, pour le temps qu'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit paſſé à faire la guerre.

Les Avares ayant traverſé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur oppoſer, occupés contre les Perſes lorſqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perſes, furent encore forcés de ſe ſoumettre à un tribut; & la majeſté de l'empire fut flétrie chez toutes les nations.

Juſtin, Tibere & Maurice, travaillerent avec ſoin à défendre l'empire : ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice preſque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les priſonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-piece d'argent par tête; ſur ſon refus, il les fit égorger. L'armée Romaine indignée, ſe révolta; & les verds s'étant ſoulevés en même temps, un centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ſes enfans.

L'hiſtoire de l'empire Grec, c'eſt ainſi que nous nommerons dorénavant l'empire Romain, n'eſt plus qu'un tiſſu de révoltes, de ſéditions & de perfidies. Les ſujets n'avoient pas ſeulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes : & la ſucceſſion des empereurs fut ſi interrompue, que le titre de *porphyrogénête*, c'eſt-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre diſtinctif que peu de princes des diverſes familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les ſoldats, par le clergé, par le ſénat, par les payſans, par le peuple de Conſtantinople, par celui des autres villes.

La religion chrétienne étant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva ſucceſſivement pluſieurs héréſies qu'il

fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du ſaint Eſprit; Neſtorius, l'unité de la perſonne de Jeſus-Chriſt; Eutiches, ſes deux natures; les Monothélites, ſes deux volontés; il fallut aſſembler des conciles contre eux : mais les déciſions n'en ayant pas été d'abord univerſellement reçues, pluſieurs empereurs ſéduits, revinrent aux erreurs condamnées. Et, comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine ſi violente aux hérétiques que les Grecs, qui ſe croyoient ſouillés lorſqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que pluſieurs empereurs perdirent l'affection de leurs ſujets; & les peuples s'accoutumerent à penſer que des princes, ſi ſouvent rebelles à dieu, n'avoient pu être choiſis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, priſe de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le ſang des chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus, lorſque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéreſſoient pas directement la religion furent foiblement punis : on ſe contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la perſonne du prince (*e*) : des actions pareilles purent ſe commettre ſans danger, & même ſans courage.

Un certain reſpect pour les ornemens impériaux fit que l'on jetta d'abord les yeux ſur ceux qui oſerent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez ſoi des étoffes de pourpre; mais, dès qu'un homme s'en vêtiſſoit, il étoit d'abord ſuivi, parce que le reſpect étoit plus attaché à l'habit qu'à la perſonne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant gueres d'homme conſidérable qui n'eût, par devers lui, quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'eſprit ne ſe guériſſent gue-

(*e*) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, hiſtoire byzantine, dans l'extrait des Ambaſſades.

res (f), l'aſtrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un baſſin, avoient ſuccédé, chez les chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiſeaux, abolis avec le paganiſme. Des promeſſes vaines furent le motif de la plupart des entrepriſes téméraires des particuliers, comme elles devinrent la ſageſſe du conſeil des princes.

Les malheurs de l'empire croiſſant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais ſuccès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaiſe conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cauſe. Comme les Grecs avoient vu paſſer ſucceſſivement tant de diverſes familles ſur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naiſſance aſſez baſſe, ni de mérite ſi mince, qui pût ôter l'eſpérance.

Pluſieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'eſprit général, & firent les mœurs, qui regnent auſſi impérieuſement que les loix.

Il ſemble que les grandes entrepriſes ſoient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut gueres les cacher; parce que la communication eſt telle aujourd'hui entre les nations, que chaque prince a des miniſtres dans toutes les cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des poſtes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne peuvent ſe faire ſans argent, & que, depuis l'invention des lettres-de-change, les négocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont très-ſouvent liées avec les ſecrets de l'état; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, ſans une cauſe connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

(f) Voyez Nicétas, vie d'Andronic Comnene.

L'invention de l'Imprimerie, qui amis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques ſi communes; enfin l'établiſſement des papiers politiques, font aſſez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aiſément être éclaircis ſur les faits ſecrets.

Les conſpirations dans l'état ſont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des poſtes, tous les ſecrets particuliers ſont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conſpirateurs ſont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque : mais, à préſent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils ſont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foibleſſe de l'empire d'Orient.

PHOCAS, dans la confuſion des choſes, étant mal affermi, Héraclius vint d'Afrique, & le fit mourir : il trouva les provinces envahies & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes ſortirent de leur pays pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondés d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès ſi rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Paleſtine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perſe.

Dieu permit que ſa religion ceſſât en tant de lieux d'être dominante; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle ſoit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle eſt toujours également propre à produire ſon effet naturel, qui eſt de ſanctifier.

La proſpérité de la religion eſt différente de celle des empires. Un auteur célebre diſoit qu'il étoit bien aiſe

d'être malade, parce que la maladie eſt le vrai état du chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'égliſe, ſa diſperſion, la deſtruction de ſes temples, les ſouffrances de ſes martyrs, ſont le temps de ſa gloire; & que, lorſqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'eſt le temps ordinaire de ſon abaiſſement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au ſeul enthouſiaſme. Les Sarraſins étoient, depuis long-temps, diſtingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perſes; les Oſroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur ſervice autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient ſervis avec un grand ſuccès contre les Germains qu'ils déſoloient de loin; ſous Valens, les Goths ne pouvoient leur réſiſter (*a*); enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que, chez les Romains, les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Aſie : c'étoit tout le contraire pour la cavalerie; je parle de celle des Parthes, des Oſroéniens, & des Sarraſins : & c'eſt ce qui arrêta les conquêtes des Romains; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Aſie.

Cette cavalerie étoit peſante (*b*), & celle d'Europe étoit légere; c'eſt aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Friſe n'étoient point, pour ainſi dire, encore faites (*c*); & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie ſervoit peu.

(*a*) Zozime livre IV.

(*b*) Voyez ce que dit Zozime, liv. I, ſur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez auſſi Amien Marcellin, ſur la cavalerie des Perſes.

(*c*) C'étoit, pour la plupart, des terres ſubmergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais ſe ſont diſſipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de Valentinien ſur le Néker, & ceux des Romains ſur le Rhin (*d*), ont fait bien des changemens (*e*); &, le commerce s'étant établi, des pays qui ne produiſoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait uſage (*f*).

Conſtantin, fils d'Héraclius, ayant été empoiſonné, & ſon fils Conſtant tué en Sicile, Conſtantin *le barbu*, ſon fils ainé, lui ſuccéda (*g*) : les grands des provinces d'Orient s'étant aſſemblés, ils voulurent couronner ſes deux autres freres ; ſoutenant que, comme il faut croire en la Trinité, auſſi étoit-il raiſonnable d'avoir trois empereurs.

L'hiſtoire Grecque eſt pleine de traits pareils : &, le petit eſprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de ſageſſe dans les entrepriſes, & l'on vit des troubles ſans cauſe, & des révolutions ſans motifs.

Une bigotterie univerſelle abbattit les courages, & engourdit tout l'empire. Conſtantinople eſt, à proprement parler, le ſeul pays d'Orient, où la religion chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette pareſſe, cette molleſſe des nations d'Aſie, ſe mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, général de Maurice, qui étant prêt de donner une bataille, ſe mit à pleurer, dans la conſidération du grand nombre de gens qui alloient être tués (*h*).

Ce ſont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes, qui pleurerent de douleur, de ce que leur général avoit fait

---

(*d*) Voyez Ammien Marcellin, livre XXVII.

(*e*) Le climat n'y eſt plus auſſi froid que le diſoient les anciens.

(*f*) Céſar dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, livre IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit : *Germaniæ pecorum fœcunda, ſed pleraque improcera.*

(*g*) Zonaras, vie de Conſtantin le barbu.

(*h*) Théophidacte, livre II, chapitre 3, hiſtoire de l'empereur Maurice.

fait une treve qui les empêchoit de répandre le ſang des chrétiens (*i*).

C'eſt que la différence eſt totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit, dans nos temps modernes, dans une révolution fameuſe, lorſque l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecoſſe comme celle des Grecs.

Une ſuperſtition groſſiere, qui abbaiſſe l'eſprit autant que la religion l'éleve, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante ſtupidité pour les images : & l'on vit des généraux lever un ſiege (*k*), & perdre une ville (*l*), pour avoir une relique.

La religion chrétienne dégénéra, ſous l'empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moſcovites, avant que le czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils uſurpent.

On peut aiſément croire que les Grecs tomberent dans une eſpece d'idolâtrie. On ne ſoupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant, lorſque les hiſtoriens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce ſont nos controverſiſtes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands paſſerent pour aller dans la Terre ſainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or ſi, dans la maniere de penſer des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas aſſez de culte aux images, quel devoit être l'énormité du leur ?

Il penſa bien y avoir, en Orient, à-peu-près la même révolution qui arriva, il y a environ deux ſiecles, en Occident ; lorſqu'au renouvellement des lettres, comme

---

(*i*) Hiſtoire de la conquête de la Syrie, de la Perſe & de l'Egypte, par les Sarraſins, par M. Ockley.

(*k*) Zonare, vie de Romain Lacapene.

(*l*) Nicétas, vie de Jean Comnene.

on commença à ſentir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'égliſe, au lieu de la réformer.

Léon l'*Iſaurien*, Conſtantin *Copronyme*, Léon ſon fils, firent la guerre aux images : &, après que le culte en eût été rétabli par l'impératrice Irene, Léon l'*Arménien*, Michel *le begue*, & Théophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruiſant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (*m*); &, prenant toujours les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines (*n*), accuſés d'idolâtrie par les partiſans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accuſant, à leur tour, de magie (*o*) : & montrant au peuple les égliſes dénuées d'images & de tout ce qui avoit fait, juſques-là, l'objet de ſa vénération, ils ne lui laiſſerent point imaginer qu'elles puſſent ſervir à d'autre uſage qu'à ſacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle ſur les images ſi vive, & fit que, dans la ſuite, les gens ſenſés ne pouvoient pas propoſer un culte modéré, c'eſt qu'elle étoit liée à des choſes bien tendres : il étoit queſtion de la puiſſance ; & les moines l'ayant uſurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la ſoutenir, qu'en ajoutant ſans ceſſe au culte extérieur, dont ils faiſoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux ; & que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

(*m*) Long-temps avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandes, *de regn. ſucceſſ.*; & la loi XXVI, cod. *de decur.*

(*n*) Tout ce qu'on verra ici ſur les moines Grecs ne porte point ſur leur état ; car on ne peut pas dire qu'une choſe ne ſoit pas bonne, parce que, dans de certains temps, ou dans quelque pays, on en a abuſé.

(*o*) Léon le grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théodophile. Voyez Suidas, à l'article Conſtantin, fils de Léon.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques ſiecles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire juſqu'à ſa deſtruction. On diſputoit ſi la lumiere qui apparut autour de Jeſus-Chriſt, ſur le Thabor, étoit créée ou incréée. Dans le fonds, les moines ne ſe ſoucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit néceſſairement que cette lumiere fût incréée.

La guerre que les empereurs iconoclaſtes déclarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa, en faveur du public, les revenus publics; & qu'enfin on ôta au corps de l'état ſes entraves.

Quand je penſe à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé Grec plongea les laïcs, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle Hérodote (*p*), qui crevoient les yeux à leurs eſclaves, afin que rien ne pût les diſtraire & les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice Théodora rétablit les images; & les moines recommencerent à abuſer de la piété publique: ils parvinrent juſqu'à opprimer le clergé ſéculier même: ils occuperent tous les grands ſieges (*q*), & exclurent, peu-à-peu, tous les eccléſiaſtiques de l'épiſcopat; c'eſt ce qui rendit ce clergé intolérable: &, ſi l'on en fait le parallele avec le clergé Latin, ſi l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Conſtantinople, on verra des gens auſſi ſages que les autres étoient peu ſenſés.

Voici une étrange contradiction de l'eſprit humain. Les miniſtres de la religion, chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la ſociété civile, s'embarraſſerent peu de ſes affaires. Lorſque la religion chrétienne fut établie, les eccléſiaſtiques, qui étoient plus ſéparés des affaires du monde, s'en mêle-

(*p*) Livre IV.
(*q*) Voyez Pachymere, livre VIII.

rent avec modération : mais lorſque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le ſeul clergé, ces gens, deſtinés par une profeſſion plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embraſſerent toutes les occaſions qui purent leur y donner part; ils ne ceſſerent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage ne ſe traita que par le miniſtere des moines; les conſeils du prince en furent remplis, & les aſſemblées de la nation preſque toutes compoſées.

On ne ſçauroit croire quel mal il en réſulta. Ils affoiblirent l'eſprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant que Baſile occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une égliſe à ſaint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe : & Léon ſon ſucceſſeur, qui employa ſa flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauroménie & l'Iſle de Lemnos. (*r*)

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'aſſura que dieu étoit ſi content de ſon zele pour la paix de l'égliſe, que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Le même craignoit que dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner ſon état, & qu'il déroboit aux affaires ſpirituelles (*ſ*).

Les Grecs, grands parleurs, grands diſputeurs, naturellement ſophiſtes, ne ceſſerent d'embrouiller la religion par des controverſes. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour ſe corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il ſuivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, ſouvent à irriter des diſputes théologiques qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à meſure qu'elles ſont plus vives.

(*r*) Zonaras & Nicéphore, vie de Baſile & de Léon.
(*ſ*) Pachymere, livre VII.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité par des diſputes ſur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Aſie, diſoit, en ſoupirant, que le zele téméraire de certaines perſonnes, qui en décriant ſa conduite avoient ſoulevé ſes ſujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ſes ſoins à ſa propre conſervation, & de négliger la ruine des provinces. » Je me « ſuis contenté, diſoit-il, de pourvoir à ces parties éloi- « gnées par le miniſtere des gouverneurs, qui m'en ont « diſſimulé les beſoins, ſoit qu'ils fuſſent gagnés par ar- « gent, ſoit qu'ils appréhendaſſent d'être punis (*t*). «

Les patriarches de Conſtantinople avoient un pouvoir immenſe. Comme, dans les tumultes populaires, les empereurs & les grands de l'état ſe retiroient dans les égliſes, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à ſa fantaiſie, il ſe trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorſque le vieux Andronic (*u*) fit dire au patriarche qu'il ſe mêlât des affaires de l'égliſe, & le laiſſât gouverner celles de l'empire; » C'eſt, lui répondit le pa- « triarche, comme ſi le corps diſoit à l'ame : Je ne pré- « tends avoir rien de commun avec vous, & je n'ai « que faire de votre ſecours pour exercer mes fonctions. «

De ſi monſtrueuſes prétentions étant inſupportables aux princes, les patriarches furent très-ſouvent chaſſés de leur ſiege. Mais, chez une nation ſuperſtitieuſe, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions eccléſiaſtiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produiſit des ſchiſmes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs ſectateurs.

Ces ſortes de querelles étoient bien plus triſtes que celles qu'on pouvoit avoir ſur le dogme, parce qu'elles

---

(*t*) Pachymere, livre VI, chapitre 29. On a employé la traduction de M. le préſident Couſin.

(*u*) Paléologue. Voyez l'hiſtoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzene I, chap. 50.

étoient comme une hydre qu'une nouvelle dépoſition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des diſputes devint un état ſi naturel aux Grecs; que, lorſque Cantacuzene prit Conſtantinople, il trouva l'empereur Jean & l'impératrice Anne occupés à un concile contre quelques ennemis des moines (*x*): &, quand Mahomet II l'aſſiégea, il ne put ſuſpendre les haines théologiques (*y*); & on y étoit plus occupé du concile de Florence que de l'armée des Turcs (*z*).

Dans les diſputes ordinaires, comme chacun ſent qu'il peut ſe tromper, l'opiniâtreté & l'obſtination ne ſont pas extrêmes : mais, dans celles que nous avons ſur la religion, comme, par la nature de la choſe, chacun croit être ſûr que ſon opinion eſt vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obſtinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'hiſtoire de Pachymere connoîtront bien l'impuiſſance où étoient & où ſeront toujours les théologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (*a*) qui paſſe ſa vie à les aſſembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit, de l'autre, une hydre de diſputes qui renaiſſent ſans ceſſe; & l'on ſent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes eſpérances, la même envie de finir, la même ſimplicité pour les intrigues, le même reſpect pour leurs haines, ils ne ſe feroient jamais accommodés juſqu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la ſollicitation de l'empereur, les partiſans du patriarche Arſene firent une convention avec ceux qui ſuivoient le patriarche Joſeph, qui portoit que les deux partis écri-

---

(*x*) Cantacuzene, liv. III, chap. 99.

(*y*) Ducas, hiſtoire des derniers Paléologues.

(*z*) On ſe demandoit ſi on avoit entendu la meſſe d'un prêtre qui eût conſenti à l'union; on l'auroit fui comme le feu: on regardoit la grande égliſe comme un temple profane. Le moine Gennadius lançoit ſes anathêmes ſur tous ceux qui deſiroient la paix. Ducas, *ibid.*

(*a*) Andronic Paléologue.

roient leurs prétentions, chacun ſur un papier; qu'on jetteroit les deux papiers dans un braſier; que, ſi l'un des deux demeuroit entier, le jugement de dieu ſeroit ſuivi; & que, ſi tous les deux étoient conſumés ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis ſe réunirent, la paix dura un jour; mais, le lendemain, ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une perſuaſion intérieure, & non pas du haſard; & la guerre recommença plus vive que jamais (*b*).

On doit donner une grande attention aux diſputes des théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il eſt poſſible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faiſant voir que leur maniere de penſer eſt ſi importante, qu'elle décide du repos de l'état & de la ſûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs ſubtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établiſſant des écoles où l'on raffineroit ſur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent ſi peu de prudence, que quand les diſputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. Anaſtaſe (*c*), Juſtinien (*d*), Héraclius (*e*), Manuel Comnene (*f*), propoſerent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainſi, péchant toujours dans la forme, & ordinairement dans le fonds, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu ſi bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des diſputes vaines ſur la nature de dieu, qui, ſe cachant aux ſçavans, parce qu'ils ſont orgueilleux, ne ſe montre pas mieux aux grands de la terre.

C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards deſpotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pou-

(*b*) Pachymere, livre I.
(*c*) Evagre, livre III.
(*d*) Procope, hiſtoire ſecrette.
(*e*) Zonare, vie d'Héraclius.
(*f*) Nicétas, vie de Manuel Comnene.

voir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le grand-ſeigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perſe peut bien contraindre un fils de tuer ſon pere, ou un pere de tuer ſon fils (*g*); mais, obliger ſes ſujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a, dans chaque nation, un eſprit général, ſur lequel la puiſſance même eſt fondée; quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même, & elle s'arrête néceſſairement.

La ſource la plus empoiſonnée de tous les malheurs des Grecs, c'eſt qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puiſſance eccléſiaſtique & de la ſéculiere; ce qui fit que l'on tomba, de part & d'autre, dans des égaremens continuels.

Cette grande diſtinction, qui eſt la baſe ſur laquelle poſe la tranquillité des peuples, eſt fondée, non-ſeulement ſur la religion, mais encore ſur la raiſon & la nature, qui veulent que des choſes réellement ſéparées, & qui ne peuvent ſubſiſter que ſéparées, ne ſoient jamais confondues.

Quoique, chez les anciens Romains, le clergé ne fît pas un corps ſéparé, cette diſtinction y étoit auſſi connue que parmi nous. Claudius avoit conſacré à la Liberté la maiſon de Cicéron, lequel, revenu de ſon exil, la demanda: les pontifes déciderent que, ſi elle avoit été conſacrée ſans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre ſans bleſſer la religion. » Ils ont » déclaré, dit Cicéron (*h*), qu'ils n'avoient examiné que » la validité de la conſécration, & non la loi faite par » le peuple; qu'ils avoient jugé le premier chef comme » pontifes, & qu'ils jugeroient le ſecond comme ſénateurs. «

(*g*) Voyez Chardin.
(*h*) Lettres à Atticus, lettre IV.

CHAPITRE XXIII.

1. Raiſon de la durée de l'empire d'Orient. 2. Sa deſtruction.

APRÈS ce que je viens de dire de l'empire Grec ; il eſt naturel de demander comment il a pu ſubſiſter ſi long-temps. Je crois pouvoir en donner les raiſons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs ſe diſputerent le caliphat ; & le feu de leur premier zele, ne produiſit plus que des diſcordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perſe, & s'y étant diviſés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir ſur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte, nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Conſtantinople, ayant trouvé la compoſition d'un feu que l'on ſouffloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faiſoit qu'en augmenter la violence ; les Grecs, qui en firent uſage, furent en poſſeſſion, pendant pluſieurs ſiecles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, ſur-tout celles des Arabes qui venoient, d'Afrique ou de Syrie, les attaquer juſqu'à Conſtantinople.

Ce feu fut mis au rang des ſecrets de l'état : & Conſtantin Porphyrogénete, dans ſon ouvrage dédié à Romain ſon fils, ſur l'adminiſtration de l'empire, l'avertit que, lorſque les Barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eſt pas permis de leur en donner ; parce qu'un ange, qui l'apporta à l'empereur Conſtantin, défendit de le communiquer aux autres nations ; & que ceux qui avoient oſé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'égliſe.

Conſtantinople faiſoit le plus grand & preſque le ſeul commerce du monde, dans un temps où les nations Go-

thiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'induſtrie par-tout ailleurs : les manufactures de ſoie y avoient paſſé de Perſe; &, depuis l'invaſion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perſe même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer; cela mit dans l'état d'immenſes richeſſes, &, par conſéquent, de grandes reſſources; & ſitôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la proſpérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme, parmi tous ſes vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injuſtices & les vexations des grands, on remarqua que pendant trois ans qu'il regna, pluſieurs provinces ſe rétablirent (*a*).

Enfin les Barbares, qui habitoient les bords du Danube, s'étant établis, ils ne furent plus ſi redoutables, & ſervirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainſi, pendant que l'empire étoit affaiſſé ſous un mauvais gouvernement, des cauſes particulieres le ſoutenoient. C'eſt ainſi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe ſe maintenir, malgré leur foibleſſe, par les tréſors des Indes; les états temporels du pape, par le reſpect que l'on a pour le ſouverain; & les corſaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes (*b*).

L'empire des Turcs eſt à préſent, à-peu-près, dans le même degré de foibleſſe où étoit autrefois celui des Grecs : mais il ſubſiſtera long-temps; car ſi quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril, en pourſuivant ſes conquêtes, les trois puiſſances commerçantes de l'Europe connoiſſent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défenſe ſur le champ (*c*).

(*a*) Nicétas, vie d'Andronic Comnene, livre II.

(*b*) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

(*c*) Ainſi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait ſous le pontificat de Léon X, par lequel l'empereur devoit ſe

C'eſt leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Eſpagnols, les hommes du monde les plus propres à poſſéder inutilement un grand empire.

Dans le temps de Baſile Porphyrogénete, la puiſſance des Arabes fut détruite en Perſe. Mahomet, fils de Sambraël, qui y regnoit, appella du Nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (*d*). Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet, indigné contre ſes ſoldats, ordonna qu'ils paſſeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils ſe joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garniſon qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le paſſage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perſe, ils ſe répandirent, d'Orient en Occident, ſur les terres de l'empire; & Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le prirent priſonnier, & ſoumirent preſque tout ce que les Grecs avoient en Aſie juſqu'au Boſphore.

Quelque temps après, ſous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'Occident. Il y avoit longtemps qu'un malheureux ſchiſme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites : & elle auroit éclaté plutôt, ſi les Italiens n'avoient plus penſé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne faiſoient que haïr.

On étoit dans ces circonſtances, lorſque tout-à-coup il ſe répandit en Europe, une opinion religieuſe, que les lieux où Jeſus-Chriſt étoit né, ceux où il avoit ſouffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ſes péchés étoit de prendre les armes pour les en

---

rendre, par la Boſnie, à Conſtantinople, le roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas ſérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

(*d*) Hiſtoire écrite par Nicéphore Bryene-Céſar, vies de Conſtantin Ducas & Romain Diogene.

chaſſer. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propoſoit d'expier en ſuivant leur paſſion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croiſés étant arrivés en Orient, aſſiégerent Nicée, & la prirent; ils la rendirent aux Grecs; &, dans la conſternation des infideles, Alexis & Jean Comnene rechaſſerent les Turcs juſqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs puſſent tirer des expéditions des croiſés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir paſſer au milieu de ſes états, & ſe ſuccéder des héros ſi fiers & de ſi grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entrepriſes: & les croiſés trouverent par-tout des trahiſons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour ſe faire ſouffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous (*e*), on voit dans le fond que, chez une nation étrangere, nous ne nous contraignions point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte François alla ſe mettre ſur le trône de l'empereur: le comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit: » Vous devez ſçavoir que, quand on eſt dans un » pays, il en faut ſuivre les uſages. Vraiment, voilà un » beau payſan, répondit-il, de s'aſſeoir ici, tandis que » tant de capitaines ſont debout! «

Les Allemands qui paſſerent enſuite, & qui étoient les meilleurs gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent par-tout des eſprits que nous avions révoltés (*f*).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble: &, quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vé-

(*e*) Hiſtoire d'Alexis ſon pere, livres X & XI.

(*f*) Nicétas, Hiſtoire de Manuel Comnene, livre I.

nitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminerent les François & les Vénitiens à ſe croiſer contre les Grecs.

Ils les trouverent auſſi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouverent les Chinois. Les François ſe moquoient de leurs habillemens efféminés; ils ſe promenoient dans les rues de Conſtantinople, revêtus de leurs robes peintes; ils portoient à la main une écritoire & du papier par dériſion pour cette nation qui avoit renoncé à la profeſſion des armes (*g*); &, après la guerre, ils refuſerent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident, & y élurent empereur le comte de Flandres, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalouſie aux Italiens. Les Grecs ſe maintinrent dans l'Orient, ſéparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient pas trouvé d'obſtacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établiſſement, les Grecs repaſſerent d'Aſie en Europe, reprirent Conſtantinople, & preſque tout l'Orient.

Mais ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les reſſources ni la puiſſance.

Il ne poſſéda gueres, en Aſie, que les provinces qui ſont en-deçà du Méandre & du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent diviſées en de petites ſouverainetés.

De plus, pendant ſoixante ans que Conſtantinople reſta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant diſperſés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce paſſa entiérement aux villes d'Italie; & Conſtantinople fut privée de ſes richeſſes.

Le commerce même de l'intérieur ſe fit par les Latins. Les Grecs, nouvellement rétablis, & qui craignoient tout, voulurent ſe concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer ſans payer de droits (*h*): & les Vénitiens, qui n'accepterent point de paix, mais

---

(*g*) Nicétas, hiſtoire, après la priſe de Conſtantinople, chap. 3.
(*h*) Cantacuzene, livre IV.

quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la priſe de Conſtantinople, Manuel Comnene eût laiſſé tomber la marine; cependant, comme le commerce ſubſiſtoit encore, on pouvoit facilement la rétablir : mais quand, dans le nouvel empire, on l'eut abandonnée, le mal fut ſans remede, parce que l'impuiſſance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit ſur pluſieurs iſles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaiſſeaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles : on obligea les peuples de ſe réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; &, quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de ſe retirer dans les fortereſſes, pour ſe ſauver des Turcs (*i*).

Les Turcs faiſoient, pour lors, aux Grecs une guerre ſinguliere : ils alloient proprement à la chaſſe des hommes; ils traverſoient quelquefois deux cens lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient diviſés ſous pluſieurs ſultans, on ne pouvoit pas, par des préſens, faire la paix avec tous; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits mahométans; & le zele pour leur religion les engageoit merveilleuſement à ravager les terres des Chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuſes comme eux (*l*); &, dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus ſouffrir d'au-

---

(*i*) Pachymere, livre VII.

(*k*) Cantacuzene, liv. III, chap. 96; & Pachymere liv. XI. chap. 9.

(*l*) Cela donna lieu à cette tradition du Nord, rapportée par le Goth Jornandes, que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes ſorcieres, il les chaſſa loin de ſon armée; qu'elles errerent dans les déſerts, où des démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferociſſimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum atque exile, nec alid voce notum, niſi quæ humani ſermonis imaginem aſſignabat.*

tres (*m*). Cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois cauſé tant de maux à l'empire Romain (*n*).

Les Turcs inondant tout ce qui reſtoit à l'empire Grec en Aſie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux juſqu'au Boſphore; & ceux qui trouverent des vaiſſeaux ſe réfugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta conſidérablement le nombre de ſes habitans : mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles ſi furieuſes, que les deux factions appellerent divers ſultans Turcs; ſous cette condition (*o*), auſſi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire ſeroient menés en eſclavage; & chacun, dans la vue de ruiner ſes ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant ſoumis tous les autres ſultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis ſous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes ſur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miſeres qui ſuivirent : je dirai ſeulement que, ſous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux fauxbourgs de Conſtantinople, finit comme le Rhin, qui n'eſt plus qu'un ruiſſeau lorſqu'il ſe perd dans l'Océan.

(*m*) Michel Ducas, hiſtoire de Jean Manuel, Jean & Conſtantin, chap. 9. Conſtantin Porphyrogénete, au commencement de ſon extrait des ambaſſades, avertit que, quand les Barbares viennent à Conſtantinople, les Romains doivent bien ſe garder de leur montrer la grandeur de leurs richeſſes, ni la beauté de leurs femmes.

(*n*) Voyez la premiere note de cette page.

(*o*) Voyez l'hiſtoire des empereurs Jean Paléologue & Jean Cantaçuzene, écrite par Cantacuzene.

FIN DES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. 1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.* page 321

CHAP. II. *De la guerre chez les Romains,* 329

CHAP. III. *Comment les Romains purent s'aggrandir,* 334

CHAP. IV. 1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal,* 337

CHAP. V. *De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois,* 346

CHAP. VI. *De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples,* 356

CHAP. VII. *Comment Mithridate put leur résister,* 366

CHAP. VIII. *Des divisions qui furent toujours dans la ville,* 368

CHAP. IX. *Deux causes de la perte de Rome,* 374

CHAP. X. *De la corruption des Romains,* 379

CHAP. XI. 1. *De Sylla.* 2. *De Pompée & César,* 382

CHAP. XII. *De l'état de Rome, après la mort de César,* 393

CHAP. XIII. *AUGUSTE,* 398

CHAP. XIV. *TIBERE,* 405

CHAP. XV. *Des empereurs, depuis Caïus Caligula jusqu'à Antonin,* 410

CHAP. XVI. *De l'état de l'empire, depuis Antonin jusqu'à Probus,* 419

CHAP. XVII. *Changemens dans l'état,* 429

CHAP. XVIII. *Nouvelles maximes prises par les Romains,* 436

CHAP. XIX. 1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Causes de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu,* 442

CHAP. XX. 1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son gouvernement,* 449

CHAP. XXI. *Désordres de l'empire d'Orient,* 458

CHAP. XXII. *Foiblesse de l'empire d'Orient,* 462

CHAP. XXIII. 1. *Raison de la durée de l'empire d'Orient.* 2. *Sa destruction,* 473

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans les Conſidérations ſur les Romains.

A.

Acarnaniens, ravagés par la Macédoine & l'Etolie, *page* 349
Achaïens : Etat des affaires de ce peuple, 348
Actium (Bataille d') gagnée par Auguſte ſur Antoine, 343
ACYNDINE & BARLAAM. Leur querelle contre les moines Grecs, 467
Adreſſe. Sa définition, 330
ADRIEN (l'empereur) abandonne les conquêtes de Trajan, 418
— On en murmure, *ibid.*
— Rétablit la diſcipline militaire, 425
Affranchiſſement des eſclaves : Auguſte y met des bornes, 403
— Motifs qui les avoient rendus fréquens, 404, 405
Afrique (Villes d'), dépendantes des Carthaginois, mal fortifiées, 341
Agriculture (l') & la guerre étoient les deux ſeules profeſſions des citoyens Romains, 381
AGRIPPA, général d'Octave, vient à bout de Sextus Pompée, 398
ALEXANDRE, ſucceſſeur d'Héliogabale, tué par les ſoldats Romains, 426
ALEXIS COMNENE : Evénemens arrivés ſous ſon regne, 475
— & JEAN COMNENE repouſſent les Turcs juſqu'à l'Euphrate, 476
Allemagne : Ses forêts élaguées, ſes marais deſſéchés, 464
Allemands croiſés, paient cher les fautes des croiſés François, 476
Alliés (le titre d') du peuple Romain très-recherché, quoiqu'il emportât avec ſoi un véritable eſclavage, 358

AMALASONTE, reine des Goths, fournit des vivres à Bélisaire, 453
Ambassadeurs Romains parloient par-tout avec hauteur, 357
Ambition, mal très-commun dans l'empire Grec : pourquoi, 460
Anarchie, regne à Rome pendant les guerres civiles, 400, 401
ANDRONIC PALÉOLOGUE abandonne la marine : par quelle raison, 468
— Réponse insolente d'un patriarche de Constantinople au vieux Andronic, 469
— Passe sa vie à discuter des subtilités théologiques, 470
ANDRONIC COMNENE : le Néron des Grecs, 474
Angleterre : Sagesse de son gouvernement, 374
ANNIBAL : à quoi il dut ses victoires contre les Romains, 342
— Obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter, 344
— Justifié du reproche qu'on lui fait communément de n'avoir point assiégé Rome immédiatement après la bataille, & d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue, 345
— Ce furent ses conquêtes mêmes qui changerent sa fortune, 346
— Critique de l'auteur, sur la façon dont Tite-Live fait parler ce grand capitaine, *ibid.*
— Réduit, par Scipion, à une guerre défensive. Il perd une bataille contre le général Romain, 347
ANTIOCHUS : Sa mauvaise conduite dans la guerre qu'il fit aux Romains, 353
— Traité déshonorant qu'il fit avec eux, 354
ANTOINE s'empare du livre des raisons de César, 393
— Fait l'oraison funebre de César, 394
— Veut se faire donner le gouvernement de la Gaule cisalpine, au préjudice de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 395
— Défait à Modene, 396
— Se joint avec Lépide & Octave, *ibid.*
— & Octave poursuivent Brutus & Cassius, *ibid.*
— Jure de rétablir la république : perd la bataille d'actium, 399
— Une troupe de gladiateurs lui reste fidelle dans ses désastres, *ibid.*
ANTONINS (les deux), empereurs chéris & respectés, 419
APPIEN, historien des guerres de Marius & de Sylla, 382
APPIUS CLAUDIUS distribue le menu peuple de Rome dans les quatre tribus de la ville, 373
Arabes : Leurs conquêtes rapides, 462, 463
— Etoient les meilleurs hommes de trait, 463
— Bons cavaliers, *ibid.*
— Leurs divisions favorables à l'empire d'Orient, 473
— Leur puissance détruite en Perse, 475
ARCADIUS fait alliance avec les Wisigoths, 447

Archers Crétois, autrefois les plus eſtimés, 334
Arianiſme étoit la ſecte dominante des Barbares devenus Chrétiens, 450
— Secte qui domina quelque temps dans l'empire, *ibid.*
— Quelle en étoit la doctrine, 460
Ariſtocratie ſuccede, dans Rome, à la monarchie, 368, 369
— Se transforme peu-à-peu, en démocratie, 369
Armées Romaines n'étoient pas fort nombreuſes, 332
— Les mieux diſciplinées qu'il y eut, 333
— navales, autrefois plus nombreuſes qu'elles ne le ſont, 343, 344
— Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 400
— Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, *ibid.*
— Sous les empereurs exerçoient la magiſtrature ſuprême, 426, 427
— Dioclétien diminue leur puiſſance : par quels moyens, 429 *& ſuiv.*
— Les grandes armées, tant de terre, que de mer, plus embarraſſantes, que propres à faire réuſſir une entrepriſe, 452
Armes : Les ſoldats Romains ſe laſſent de leurs armes, 439
— Un ſoldat Romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ſes armes, 441
ARSENE & JOSEPH ſe diſputent le ſiege de Conſtantinople : acharnement de leurs partiſans, 470
Arts. Comment ils ſe ſont introduits chez les différens peuples, 325
— & commerce étoient réputés, chez les Romains, des occupations ſerviles, 381
Aſie, région que n'ont jamais quitté le luxe & la molleſſe, 353
Aſſociation de pluſieurs villes Grecques, 348
— de pluſieurs princes à l'empire Romain, 369, 429
— Regardée, par les Chrétiens, comme une des cauſes de l'affoibliſſement de l'empire, 442
Aſtrologie judiciaire, fort en vogue dans l'empire Grec, 460, 461
Athamanes, ravagés par la Macédoine & l'Etolie, 349
Athéniens : Etat de leurs affaires après les guerres puniques, *ibid.*
ATTILA ſoumet tout le Nord, & rend les deux empires tributaires, 444
— Si ce fut par modération qu'il laiſſa ſubſiſter les Romains, *ibid.*
— Dans quel aſſerviſſement il tenoit les deux empires, 445
— Son portrait, *ibid.*
— Son union avec Genſéric, 447
Avares (les) attaquent l'empire d'Orient, 459
AUGUSTE, ſurnom d'Octave, 400
— Commence à établir une forme de gouvernement nouvelle, *ibid.*
— Ses motifs ſecrets, & le plan de ſon gouvernement, 401, 402

AUGUSTE. Parallele de ſa conduite avec celle de Céſar, 401
— S'il a jamais eu véritablement le deſſein de ſe démettre de l'empire, 402
— Parallele d'Auguſte & de Sylla, *ibid.*
— Eſt très-réſervé à accorder le droit de bourgeoiſie, 403
— Met un gouverneur & une garniſon dans Rome, 404
— Aſſigne des fonds pour le paiement des troupes de terre & de mer, *ibid.*
— Avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des loix, 407
AUGUSTIN (ſaint) réfute la lettre de Symmaque, 443, 444
Autorité : Il n'en eſt pas de plus abſolue que celle d'un prince qui ſuccede à une république, 414

B.

BAJAZET manque la conquête de l'empire d'Orient : par quelle raiſon, 479
Baléares (les) étoient eſtimés d'excellens frondeurs, 334
Barbares devenus redoutables aux Romains, 427, 445
— Incurſions des Barbares ſur les terres de l'empire Romain, ſous Gallus, 427
— & ſur celui d'Allemagne, qui lui a ſuccédé, 428
— Rome les repouſſe, *ibid.*
— Leurs irruptions ſous Conſtantius, 434
— Les empereurs les éloignent quelquefois avec de l'argent, 436, 437
Barbares : épuiſoient ainſi les richeſſes des Romains, 437
— Employés dans les armées Romaines à titre d'auxiliaires, 438
— Ne veulent pas ſe ſoumettre à la diſcipline Romaine, 441
— Obtiennent, en Occident, des terres aux extrémités de l'empire, 448
— Auroient pu devenir Romains, *ibid.*
— S'entre-détruiſent la plupart, 448, 449
— En devenant Chrétiens, embraſſent l'arianiſme, 450
— Leur politique, leurs mœurs, 450, 451
— Différentes manieres de combattre des diverſes nations barbares, 451
— Ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établiſſemens, 452
— Une fois établis, en devenoient moins redoutables, 450, 451
BARLAAM & ACYNDINE : Leur querelle contre les moines Grecs, 467
BASILE (l'empereur) laiſſe perdre la Sicile par ſa faute, 468
— PORPHYROGÉNETE : Extinction de la puiſſance des Arabes en Perſe, ſous ſon regne, 475
Batailles navales dépendent plus, à préſent, des gens de mer que des ſoldats, 344
Bataille perdue, plus funeſte par le découragement qu'elle occaſionne, que par la perte réelle qu'elle cauſe, 345
BAUDOUIN, comte de Flandre, couronné empereur par les Latins, 476

BÉLISAIRE : A quoi il attribue ſes ſuccès, 450
— Débarque en Afrique, pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille ſoldats, 452
— Ses exploits & ſes victoires. Portrait de ce général, 453
Béotiens : Portrait de ce peuple, 348
Bigotiſme énerve le courage des Grecs, 464
— Effets contraires du bigotiſme & du fanatiſme, 465
Bythinie : Origine de ce royaume, 352
Bled (diſtribution de), dans les ſiecles de la république, & ſous les empereurs, 432
Bleus & *verds :* Factions qui diviſoient l'empire d'Orient, 454
— Juſtinien favoriſe les bleus, 455
Bourgeoiſie Romaine (le droit de) accordé à tous les alliés de Rome, 376, 377
— Inconvéniens qui en réſultent, 377
Bouſſole (l'invention de la) a porté la marine à une grande perfection, 343
Brigue, introduite à Rome, ſur-tout pendant les guerres civiles, 400, 401
BRUTUS & CASSIUS font une faute funeſte à la république, 388
— Se donnent tous deux la mort, 396
Butin : Comment il ſe partageoit chez les Romains, 325

C.

CALIGULA : Portrait de cet empereur. Il rétablit les comices, 410
— Supprime les accuſations du crime de *leſe-majeſté*, *ibid.*
— Bizarrerie dans ſa cruauté, 413
— Il eſt tué : Claude lui ſuccede, *ibid.*
CALLINIQUE, inventeur du feu grégeois, 473
Campanie : Portrait des peuples qui l'habitoient, 327
Cannes (Bataille de), perdue par les Romains contre les Carthaginois, 344
— Fermeté du ſénat Romain, malgré cette perte, 344, 345
Capouans, peuple oiſif & voluptueux, 327
Cappadoce : Origine de ce royaume, 352
CARACALLA : Caractere & conduite de cet empereur, 422
— Augmente la paie des ſoldats, 423
— Met Géta ſon frere, qu'il a tué, au rang des dieux, 424
— Il eſt mis auſſi au rang des dieux par l'empereur Macrin, ſon ſucceſſeur & ſon meurtrier, 425
— Effet des profuſions de cet empereur, *ibid.*
— Les ſoldats le regrettent, *ibid.*
Carthage : Portrait de cette république, lors de la premiere guerre punique, 338
— Parallele de cette république avec celle de Rome, 338, 339
— N'avoit que des ſoldats empruntés, 340

Carthage : Son établiſſement moins ſolide que celui de Rome, 340
— Sa mauvaiſe conduite dans la guerre, 341
— Son gouvernement, dur, *ibid.*
— La fondation d'Alexandrie nuit à ſon commerce, *ibid.*
— Reçoit la paix des Romains, après la ſeconde guerre punique, à de dures conditions, 347
— Une des cauſes de la ruine de cette république, 374
CASSIUS & BRUTUS font une faute funeſte à la république, 388
CATON (Mot de) ſur le premier triumvirat, 386
— Conſeilloit, après la bataille de Pharſale, de traîner la guerre en longueur, 388
— Parallele de Caton avec Cicéron, 395, 396
Cavalerie Romaine, devenue auſſi bonne qu'aucune autre, 333, 334
— Lors de la guerre contre les Carthaginois, elle étoit inférieure à celle de cette nation, 342
— *Numide*, paſſe au ſervice des Romains, *ibid.*
— *Romaine*, n'étoit d'abord que l'onzieme partie de chaque légion ; multipliée dans la ſuite, 439
— A moins beſoin d'être diſciplinée que l'infanterie, 440
— *Romaine*, exercée à tirer de l'arc, 451
— *d'Aſie*, étoit meilleure que celle d'Europe, 463
Cenſeurs. Quel étoit le pouvoir de ces magiſtrats, 372, & *ſuiv.*
— Ne pouvoient pas deſtituer un magiſtrat, 373
— Leurs fonctions, par rapport au cens, *ibid.*
Centuries, (Servius Tullius diviſe le peuple Romain par) *ibid.*
CÉSAR (Parallele de) avec Pompée & Craſſus, 385, & *ſuiv.*
— Donne du deſſous à Pompée, 386
— Ce qui le met en état d'entreprendre ſur la liberté de ſa patrie, *ibid.*
— Effraie autant Rome qu'avoit fait Annibal, 387
— Ses grandes qualités firent plus pour ſon élévation que ſa fortune tant vantée, *ibid.*
— Pourſuit Pompée en Grece, 388
— Si ſa clémence mérite de grands éloges, 389
— Si l'on a eu raiſon de vanter ſa diligence, 389, 390
— Tente de ſe faire mettre le diadême ſur la tête, 390
— Mépriſe le ſénat, & fait lui-même des ſénatus-conſultes, 390, 391
— Conſpiration contre lui, 391
— Si l'aſſaſſinat de Céſar fut un vrai crime, 392
— Tous les actes qu'il avoit faits confirmés par le ſénat, après ſa mort, 393
— Ses obſeques, 394
— Ses conjurés finiſſent preſque tous leur vie malheureuſement, 398

CÉSAR (Parallele de) avec Auguſte 401
— Extinction totale de ſa maiſon, 414
Champ de Mars, 330
Change (Variations dans le) : on en tire des inductions, 461
Chemins publics, bien entretenus chez les Romains, 332
Chevaux. On en éleve en beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas, 464
Chrétiens, Opinion où l'on étoit, dans l'empire Grec, qu'il ne falloit pas verſer le ſang des chrétiens, 460
Chriſtianiſme, Ce qui facilita ſon établiſſement dans l'empire Romain, 422
— Les païens le regardoient comme la cauſe de la chûte de l'empire Romain, 442, 443
— Fait place au mahométiſme, dans une partie de l'Aſie & de l'Afrique, 462
— Pourquoi dieu permit qu'il s'éteignit dans tant d'endroits, *ibid.*
CICÉRON (Conduite de), après la mort de Céſar, 394
— Travaille à l'élévation d'Octave, 395
— Parallele de Cicéron avec Caton, *ibid.*
Civiles (les guerres) de Rome n'empêchent point ſon aggrandiſſement, 388
— En général, elles rendent un peuple plus belliqueux & plus formidable à ſes voiſins, 388, 389
— De deux ſortes en France, 400
CLAUDE (l'empereur) donne à ſes officiers le droit d'adminiſtrer la juſtice, 413
Clémence (Si la) d'un uſurpateur heureux mérite de grands éloges, 389
CLÉOPATRE fuit à la bataille d'Actium, 399
— Avoit ſans doute en vue de gagner le cœur d'Octave, *ibid.*
Colonies Romaines, 341
Comices, devenus tumultueux, 377
Commerce : Raiſons pourquoi la puiſſance où il éleve une nation n'eſt pas toujours de longue durée, 342
— & arts étoient réputés, chez les Romains, des occupations ſerviles, 381
COMMODE ſuccede à Marc-Aurele, 419
COMNENE (Andronic) ; Voyez ANDRONIC.
— (Alexis) : Voyez ALEXIS.
— (Jean) : Voyez JEAN.
— (Manuel) : Voyez MANUEL.
Conquêtes des Romains, lentes dans les commençemens, mais continues, 326
— Plus difficiles à conſerver qu'à faire, 346
Conjuration contre Céſar, 391, 392
Conjurations fréquentes dans les commencemens du regne d'Auguſte, 392
— Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens. Pourquoi, 462
CONSTANTIN tranſporte le ſiege de l'empire en Orient, 431
— Diſtribue du bled à Conſtantinople & à Rome, *ibid.*

CONSTANTIN retire les légions Romaines, placées sur les frontieres, dans l'intérieur des provinces: suites de cette innovation, 433
CONSTANT, petit-fils d'Héraclius par Constantin, tué en Sicile, 464
CONSTANTIN, fils d'Héraclius, empoisonné, *ibid.*
CONSTANTIN *le barbu*, fils de Constant, succede à son pere, *ibid.*
Constantinople. Ainsi nommée du nom de Constantin, 431
— Divisée en deux factions, 454
— Pouvoir immense de ses patriarches, 469
— Se soutenoit, sous les derniers empereurs Grecs, par son commerce, 473
— Prise par les croisés, 476
— Reprise par les Grecs, 477
— Son commerce ruiné, *ibid.*
CONSTANTIUS envoie Julien dans les Gaules, 433
Consuls annuels. Leur établissement à Rome, 324
CORIOLAN. Sur quel ton le sénat traite avec lui, 345
Courage guerrier. Sa définition, 332
Croisades, 476
Croisés, font la guerre aux Grecs, & couronnent empereur le comte de Flandre, 477
— Possedent Constantinople pendant soixante ans, *ibid.*
Cynocéphales (journée des), où Philippe est vaincu par les Etoliens unis aux Romains, 351

D.

Danoises (les troupes de terre) presque toujours battues par celles de Suede, depuis près de deux siecles, 439
Danse, chez les Romains n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 331
Décadence de la grandeur Romaine: ses causes, 374 *& suiv.*
1. Les guerres dans les pays lointains, 375
2. La concession du droit de bourgeoisie Romaine à tous les alliés, 376
3. L'insuffisance de ses loix dans son état de grandeur, 378
4. Dépravation des mœurs, 379 *& suiv.*
5. L'abolition des triomphes, 402, 403
6. Invasion des Barbares dans l'empire, 427, 445
7. Troupes de Barbares auxiliaires incorporées en grand nombre dans les armées Romaines, 438
— Comparaison des causes générales de la grandeur de Rome, avec celles de sa décadence, 440
— de Rome: imputée par les chrétiens aux païens, & par ceux-ci aux chrétiens, 442, 443
Décemvirs, préjudiciables à l'aggrandissement de Rome, 327
Deniers (distribution de) par les triomphateurs, 415
Dénombrement des habitans de Rome, comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athenes, 335

Dénombrement. On en infere quelles étoient, lors de ces dénombremens, les forces de l'une & de l'autre ville, 335
Déſertions. Pourquoi elles ſont communes dans nos armées; pourquoi elles étoient rares dans celles des Romains, 332
Deſpotique. S'il y a une puiſſance qui le ſoit à tous égards, 471
Deſpotiſme, opere plutôt l'oppreſſion des ſujets, que leur union, 378
Dictature. Son établiſſement, 371
DIOCLÉTIEN introduit l'uſage d'aſſocier pluſieurs princes à l'empire, 429
Diſcipline militaire. Les Romains réparoient leurs pertes, en la rétabliſſant dans toute ſa vigueur, 331
— Adrien la rétablit : Sévere la laiſſe ſe relâcher, 425
— Pluſieurs empereurs maſſacrés, pour avoir tenté de la rétablir, 426
— Tout-à-fait anéantie chez les Romains, 439
— Les Barbares, incorporés dans les armées Romaines, ne veulent pas s'y ſoumettre, 441
— Comparaiſon de ſon ancienne rigidité avec ſon relâchement, *ibid.*
Diſputes, naturelles aux Grecs, 468, 470
— Opiniâtres en matiere de religion, 470
— Quels égards elles méritent, de la part des ſouverains, 471
Divination par l'eau d'un baſſin, en uſage dans l'empire Grec, 461
Diviſions. S'appaiſent plus aiſément dans un état monarchique que dans un républicain, 339
— dans Rome, 368
DOMITIEN (l'empereur), monſtre de cruauté, 416
DRUSILE. L'empereur Caligula, ſon frere, lui fait décerner les honneurs divins, 413
DUILLIUS (le conſul) gagne une bataille navale ſur les Carthaginois, 344
DURONIUS (le tribun M.) chaſſé du ſénat : pourquoi, 372

E.

Ecole militaire des Romains, 330
Egypte. Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 353
— Mauvaiſe conduite de ſes rois, 354
— En quoi conſiſtoient leurs principales forces, 355
— Les Romains les privent des troupes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grece, *ibid.*
— conquiſe par Auguſte, 432
Empereurs Romains étoient chefs nés des armées, 403
— Leur puiſſance groſſit par degrés, 406
— Les plus cruels n'étoient point haïs du bas peuple : pourquoi, 412
— Etoient proclamés par les armées Romaines, 414
— Inconvénient de cette forme d'élection, *ibid.*
— Tâchent en vain de faire reſpecter l'autorité du ſénat, 415
— Succeſſeurs de Néron, juſqu'à Veſpaſien, 416

Empereurs. Leur puiſſance pouvoit paroître plus tyrannique que celle des princes de nos jours : pourquoi, 420
— Souvent étrangers : pourquoi, 421
— Meurtres de pluſieurs empereurs de ſuite, depuis Alexandre juſqu'à Dece incluſivement, 426
— qui rétabliſſent l'empire chancelant, 429
— Leur vie commence à être plus en sûreté, *ibid.*
— Menent une vie plus molle & moins appliquée aux affaires, *ibid.*
— Veulent ſe faire adorer, 430
— Peints de différentes couleurs, ſuivant les paſſions de leurs hiſtoriens, 434
— Pluſieurs empereurs Grecs haïs de leurs ſujets, pour cauſe de religion, 460
— Diſpoſitions des peuples à leur égard, 461
— Réveillent les diſputes théologiques, au lieu de les aſſoupir, 471
— Laiſſent tout-à-fait périr la marine, 478
Empire Romain : ſon établiſſement, 402 *& ſuiv.*
— Comparé au gouvernement d'Alger, 426
— Inondé par divers peuples barbares, 427
— Les repouſſe, & s'en débarraſſe, 428
— Aſſociation de pluſieurs princes à l'empire, 429
— Partage de l'empire, 431
— d'Orient. Voyez *Orient.*
— d'Occident. Voyez *Occident.*
Empire Grec. Voyez *Grec.*
— Ne fut jamais plus foible que dans le temps que ſes frontieres étoient le mieux fortifiées, 457
— des Turcs. Voyez *Turcs.*
Entrepriſes (les grandes) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens : pourquoi, 461
Epée. Les Romains quittent la leur, pour en prendre à l'Eſpagnole, 333
Epicuriſme, introduit à Rome ſur la fin de la république, y produit la corruption des mœurs, 379
Eques, peuple belliqueux, 327
Eſpagnols modernes : comment ils auroient dû ſe conduire dans la conquête du Mexique, 365
Etoliens. Portrait de ce peuple, 348
— S'uniſſent avec les Romains contre Philippe, 351
— S'uniſſent avec Antiochus contre les Romains, 352
Eutichés, héréſiarque : quelle étoit ſa doctrine, 460
Exemples. Il y en a de mauvais, d'une plus dangereuſe conſéquence que les crimes, 372
Exercices du corps, avilis parmi nous, quoique très-utiles, 330, 331

F.

Fautes que commettent ceux qui gouvernent, font quelquefois des effets néceſſaires de la ſituation des affaires, 437
Femmes (Par quel motif la pluralité des) eſt en uſage en Orient, 454

Feſtins. Loi qui en bornoit les dépenſes à Rome, abrogée par le tribun Duronius, 372
Feu grégois. Défenſe par les empereurs Grecs, d'en donner la connoiſſance aux Barbares, 473
Fiefs (Si les loix des) ſont, par elles-mêmes, préjudiciables à la durée d'un empire, 365
Flottes. Portoient autrefois un bien plus grand nombre de ſoldats qu'à préſent : pourquoi, 344
— Une flotte en état de tenir la mer ne ſe fait pas en peu de temps, *ibid.*
Fortune. Ce n'eſt pas elle qui décide du ſort des empires, 439
François croiſés. Leur mauvaiſe conduite en Orient, 476
Friſe & Hollande, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 463
Frondeurs baléares, autrefois les plus eſtimés, 334
Frontieres de l'empire fortifiées par Juſtinien, 456, 457

G.

GABINIUS vient demander le triomphe, après une guerre qu'il a entrepriſe malgré le peuple, 401
GALBA (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 416
GALLUS. Incurſions des barbares ſur les terres de l'empire, ſous ſon regne, 427
— Pourquoi ils ne s'y établirent pas alors, 446
Gaule (gouvernement de la), tant ciſalpine que tranſalpine, confié à Céſar, 387
Gaulois. Parallele de ce peuple avec les Romains, 337
Généraux des armées Romaines : cauſes de l'accroiſſement de leur autorité, 375
GENSERIC, roi des Vandales, 447
GERMANICUS. Le peuple Romain le pleure, 409
Gladiateurs. On en donnoit le ſpectacle aux ſoldats Romains, pour les accoutumer à voir couler le ſang, 333
GORDIENS (les empereurs) ſont aſſaſſinés tous les trois, 426
Goths, reçus par Valens ſur les terres de l'empire, 435
Gouvernement libre : quel il doit être pour ſe pouvoir maintenir, 374
— de Rome : Son excellence, en ce qu'il contenoit dans ſon ſyſtême les moyens de corriger les abus, 373
— militaire : S'il eſt préférable au civil, 419
— Inconvéniens d'en changer la forme totalement, 433
Grandeur des Romains : cauſes de ſon accroiſſement, 321 & *ſuiv.*
1. Les triomphes, 322
2. L'adoption qu'ils faiſoient des uſages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, *ibid.*
3. La capacité de ſes rois, 323
4. L'intérêt qu'avoient les conſuls de ſe conduire en gens d'honneur pendant leur conſulat, 325

5. La diſtribution du butin aux ſoldats, & des terres conquiſes aux citoyens, 325
6. Continuité de guerres, *ibid.*
7. Leur conſtance à toute épreuve, qui les préſervoit du découragement, 344
8. Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 356, 357
9. L'excellence du gouvernement, dont le plan fourniſſoit les moyens de corriger les abus, 373
— de Rome, eſt la vraie cauſe de ſa ruine, 377
— Comparaiſon des cauſes générales de ſon accroiſſement, avec celles de ſa décadence, 440
Gravure. Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 462
Grec (empire). Quelles ſortes d'événemens offre ſon hiſtoire, 459
— Héréſies fréquentes dans cet empire, *ibid.*
— Envahi en grande partie par les Latins croiſés, 477
— Repris par les Grecs, *ibid.*
— Par quelles voies il ſe ſoutint encore, après l'échec qu'y ont donné les Latins, *ibid.*
— Chûte totale de cet empire, 479
Grece (état de la) après la conquête de Carthage par les Romains, 348
— *Grande Grece.* Portrait des habitans qui la peuploient, 327
Grecques (villes). Les Romains les rendent indépendantes des princes à qui elles avoient appartenu, 351
Grecques (villes). Aſſujetties par les Romains à ne faire, ſans leur conſentement, ni guerres ni alliances, 355
— Mettent leur confiance dans Mithridate, 367
Grecs. Ne paſſoient pas pour religieux obſervateurs du ſerment, 379
— Nation la plus ennemie des hérétiques qu'il y eût, 460
— Empereurs grecs, haïs de leurs ſujets, pour cauſe de religion, *ibid.*
— Ne ceſſerent d'embrouiller la religion par des controverſes, 468
Guerres perpétuelles ſous les rois de Rome, 322
— Agréables au peuple, par le profit qu'il en retiroit, 325
— Avec quelle vivacité les Conſuls Romains la faiſoient, *ibid.*
— Preſque continuelle auſſi ſous les conſuls, 316
— Effets de cette continuité, *ibid.*
— Peu déciſives, dans les commencemens de Rome : pourquoi, *ibid.*
— *Punique*, premiere, 342
— ſeconde, 344
— Elle eſt terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 347
— La guerre & l'agriculture étoient les deux ſeules profeſſions des citoyens Romains, 382
— de Marius & de Sylla, 382, 383
— Quel en étoit le principal motif, *ibid.*

Guerrieres (*les vertus*) reſterent à Rome, après qu'on eut perdu toutes les autres, 381

H.

HÉLIOGABALE veut ſubſtituer ſes dieux à ceux de Rome, 422
— Eſt tué par les ſoldats, 426
HÉRACLIUS fait mourir Phocas, & ſe met en poſſeſſion de l'empire, 462
Herniques, peuple belliqueux, 327
Hiſtoire Romaine moins fournie de faits depuis les empereurs : par quelle raiſon, 405
Hollande & *Friſe*, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 463
HOMERE juſtifié contre les cenſeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ſes héros de leur force, de leur adreſſe, ou de leur agilité, 331
Honneurs divins. Quelques empereurs ſe les arrogent par des édits formels, 430
HONORIUS, obligé d'abandonner Rome, & de s'enfuir à Ravenne, 447
Huns (les) paſſent le Boſphore cymmérien, 435
— Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 451

I.

Iconoclaſtes font la guerre aux images, 466
— Accuſés de magie par les moines, *ibid.*
JEAN & ALEXIS COMNENE rechaſſent les Turcs juſqu'à l'Euphrate, 476
Ignorance profonde où le clergé Grec plongeoit les laïcs, 467
Illyrie (Rois d') extrêmement abbattus par les Romains, 349
Images (Culte des) pouſſé à un excès ridicule ſous les empereurs Grecs, 465
— Effets de ce culte ſuperſtitieux, 466
— Les Iconoclaſtes déclament contre ce culte, 467
— Quelques empereurs l'aboliſſent : l'impératrice Théodora le rétablit, *ibid.*
Impériaux (Ornemens) plus reſpectés, chez les Grecs, que la perſonne même de l'empereur, 460
Imprimerie. Lumieres qu'elle a répandues par-tout, 462
Infanterie. Dans les armées Romaines, étoit, par rapport à la cavalerie, comme de dix à un : Il arrive, par la ſuite, tout le contraire, 439
Invaſions des Barbares du Nord dans l'empire, 427, 445
— Cauſes de ces invaſions, 428
— Pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles, *ibid.*
JOSEPH & ARSENE ſe diſputent le ſiege de Conſtantinople : opiniâtreté de leurs partiſans, 479
Italie. Portrait de ſes divers habitans, lors de la naiſſance de Rome, 326, 327
— Dépeuplée par le tranſport du ſiege de l'empire en Orient, 431

Italie. L'or & l'argent y deviennent très-rares, 432
— Cependant les empereurs en exigent toujours les mêmes tributs, 433
— L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région, 448
JUGURTHA. Les Romains le ſomment de ſe livrer lui-même à leur diſcrétion, 362
JUEIEN (DIDIUS,) proclamé empereur par les ſoldats, eſt enſuite abandonné, 420
JULIEN (l'empereur), homme ſimple & modeſte, 430
— Service que ce prince rendit à l'empire, ſous Conſtantius, 434
— Son armée pourſuivie par les Arabes : pourquoi, 437
Juriſprudence. Ses variations ſous le ſeul regne de Juſtinien, 455
— D'où pouvoient provenir ces variations, 456
Juſtice (Le droit de rendre la) confié, par l'empereur Claude, à ſes officiers, 413
JUSTINIEN (l'empereur) entreprend de reconquérir, ſur les Barbares, l'Afrique & l'Italie, 449, 450
— Emploie utilement les Huns, 451
— Ne peut équiper, contre les Vandales, que cinquante vaiſſeaux, 452
— Tableau de ſon regne, 453
— Ses conquêtes ne ſont qu'affoiblir l'empire, *ibid.*
— Epouſe une femme proſtituée : empire qu'elle prend ſur lui, 454
JUSTINIEN. Idée que nous en donne Procope, 454
— Deſſein imprudent qu'il conçut d'exterminer tous les hétérodoxes, 456
— diviſé de ſentimens avec l'impératrice, 456, 457
— Fait conſtruire une prodigieuſe quantité de forts, *ibid.*

K.

KOULI-KAN. Sa conduite, à l'égard de ſes ſoldats, après la conquête des Indes, 346

L.

Lacédémone. Etat des affaires de cette république, après la défaite entiere des Carthaginois par les Romains, 349
Latines (Villes), colonies d'Albe : par qui fondées, 327
Latins, peuple belliqueux, *ibid.*
Latins croiſés. Voyez *Croiſés.*
Légion Romaine : Comment elle étoit armée, 329
— Comparée avec la phalange Macédonienne, 351
— Quarante-ſept légions établies, par Sylla, dans divers endroits de l'Italie, 383
— Celles d'Aſie toujours vaincues par celles d'Europe, 421
— Levées dans les provinces : ce qui s'enſuivit, *ibid.*
— Retirées, par Conſtantin, des bords des grands fleuves, dans l'intérieur des provinces : mauvaiſes ſuites de ce changement, 433
LÉON. Son entrepriſe contre les Vandales échoue, 452

LÉON, ſucceſſeur de Baſile, perd, par ſa faute, la Tauroménie & l'iſle de Lemnos, 468
LÉPIDE paroît en armes dans la place publique de Rome, 393
— L'un des membres du ſecond triumvirat, 396
— Exclus du triumvirat par Octave, 398
Ligues contre les Romains, rares : pourquoi, 357
Limites poſées, par la nature même, à certains états, 352
LIVIUS (le cenſeur M.) nota trente-quatre tribus tout à la fois, 372, 373
Loix : n'ont jamais plus de force que quand elles ſecondent la paſſion dominante de la nation pour qui elles ſont faites, 340
— de Rome, ne purent prévevenir ſa perte : pourquoi, 378
— Plus propres à ſon aggrandiſſement qu'à ſa conſervation, 379
LUCRECE, violée par Sextus Tarquin : ſuite de cet attentat, 323
— Ce viol eſt pourtant moins la cauſe que l'occaſion de l'expulſion des rois de Rome, *ibid.*
LUCULLUS chaſſe Mithridate de l'Aſie, 367

M.

Macédoine & *Macédoniens :* Situation du pays ; caractere de la nation, & de ſes rois, 349, 350
Macédoniens (Secte des) : Quelle étoit leur doctrine, 460
Machines de guerre, ignorées, en Italie, dans les premieres années de Rome, 326
Magiſtratures Romaines : Comment, à qui, par qui, & pour quel temps elles ſe conféroient, lors de la république, 384
— Par quelles voies elles s'obtinrent ſous les empereurs, 407
MAHOMET. Sa religion & ſon empire font des progrès rapides, 462, 463
MAHOMET, fils de Sambraël, appelle trois mille Turcs en Perſe, 475
— Perd la Perſe, *ibid.*
MAHOMET. Il éteint l'empire d'Orient, 479
Majeſté (Loi de) : Son objet : application qu'en fait Tibere, 406
— Crime de *leſe-majeſté* étoit, ſous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 408
— Si cependant les accuſations, fondées ſur cette imputation, étoient toutes auſſi frivoles qu'elles nous le paroiſſent, *ibid.*
— Accuſations de ce crime ſupprimées par Caligula, 410
Maladies de l'eſprit, pour l'ordinaire incurables, 460, 461
Malheureux (Les hommes les plus) ne laiſſent pas d'être encore ſuſceptibles de craintes, 409
MANLIUS fait mourir ſon fils, pour avoir vaincu ſans ſon ordre, 331
MANUEL COMNENE (l'empereur) néglige la marine, 478

MARC-AURELE. Eloge de cet empereur, 419
Marches des armées Romaines, promptes & rapides, 332
MARCUS. Ses représentations aux Romains, sur ce qu'ils faisoient dépendre de Pompée toutes leurs ressources, 384
Marine des Carthaginois, meilleure que celle des Romains: l'une & l'autre assez mauvaises, 342
— Perfectionnée par l'invention de la boussole, 343
MARIUS détourne des fleuves, dans son expédition contre les Cimbres & les Teutons, 331
— Rival de Sylla, 382
Mars (Champ de), 330
MASSINISSE tenoit son royaume des Romains, 358
— Protégé par les Romains, pour tenir les Carthaginois en respect, 347
— & pour subjuguer Philippe & Antiochus, 360
MAURICE (l'empereur) & ses enfans, mis à mort par Phocas, 459
METELLUS rétablit la discipline militaire, 331
Meurtres & confiscations: Pourquoi moins communes parmi nous que sous les empereurs Romains, 411
MICHEL PALÉOLOGUE. Plan de son gouvernement, 469
Milice Romaine, 374
— A charge à l'état, 437
Militaire (art), se perfectionne chez les Romains, 329
— Application continuelle des Romains à cet art, 334
Militaire (art). Si le gouvernement militaire est préférable au civil, 419
MITHRIDATE, le seul roi qui se soit défendu avec courage contre les Romains, 366
— Situation de ses états, ses forces, sa conduite, *ibid.*
— Crée des légions, *ibid.*
— Les dissensions des Romains lui donnent le temps de se disposer à leur nuire, *ibid.*
— Ses guerres contre les Romains intéressantes, par le grand nombre de révolutions dont elles présentent le spectacle, 367
— Vaincu à plusieurs reprises, *ibid.*
— Trahi par son fils Macchabées, *ibid.*
— & par Pharnace, son autre fils, 368
— Il meurt en roi, *ibid.*
Mœurs Romaines, dépravées par l'épicurisme, 379
— par la richesse des particuliers, 380
Moines Grecs, accusent les Iconoclastes de magie, 466
— Pourquoi ils prenoient un intérêt si vif au culte des images, *ibid.*
— Abusent le peuple, & oppriment le clergé séculier, 467
— S'immiscent dans les affaires du siecle, 467, 468
— Suites de ces abus, 468
— Se gâtoient à la cour, & gâtoient la cour eux-mêmes, *ibid.*
Monarchie Romaine, remplacée par un gouvernement aristocratique, 368, 369

Monarchique (état) ſujét à moins d'inconvéniens, même quand les loix fondamentales en ſont violées, que l'état républicain en pareil cas, 338
— Les diviſions s'y appaiſent plus aiſément, 339
— Excite moins l'ambitieuſe jalouſie des particuliers, 369
Monothélites, hérétiques : quelle étoit leur doctrine, 460
Multitude (la) fait la force de nos armées : la force des ſoldats faiſoit celle des armées Romaines, 332

N.

NARSÉS (l'eunuque), favori de Juſtinien, 453
Nations (reſſources de quelques) d'Europe, foibles par elles-mêmes, 474
Négocians, ont quelque part dans les affaires d'état, 461
NÉRON diſtribue de l'argent aux troupes même en paix, 416
NERVA (l'empereur) adopte Trajan, *ibid.*
Neſtorianiſme. Quelle étoit la doctrine de cette ſecte, 460
Nobles (les) de Rome, ne ſe laiſſent pas entamer par le bas peuple, comme les patriciens, 371
— Comment s'introduiſit, dans les Gaules, la diſtinction de nobles & de roturiers, 442
Nord (invaſion des peuples du) dans l'empire. Voyez *Invaſions*.
Normands (anciens) comparés aux Barbares qui déſolerent l'empire Romain, 446
Numide (cavalerie) autrefois la plus renommée, 342
— Des corps de cavalerie Numide paſſent au ſervice des Romains, *ibid.*
Numidie. Les ſoldats Romains y paſſent ſous le joug, 331

O.

Occident (pourquoi l'empire d') fut le premier abbattu, 447
— Point ſecouru par celui d'Orient, *ibid.*
— Les Viſigoths l'inondent, *ibid.*
— Trait de bonne politique de la part de ceux qui le gouvernoient, 448
— Sa chûte totale, 449
OCTAVE flatte Cicéron, & le conſulte, 395
— Le ſénat ſe met en devoir de l'abbaiſſer, 396
— & Antoine, pourſuivent Brutus & Caſſius, *ibid.*
— Défait Sextus Pompée, 398
— Exclut Lépide du triumvirat, *ibid.*
— Gagne l'affection des ſoldats, ſans être brave, 399
— Surnommé Auguſte. Voyez AUGUSTE.
ODENAT, prince de Palmyre, chaſſe les Perſes de l'Aſie, 429
ODOACER porte le dernier coup à l'empire d'Occident, 448
Oppreſſion totale de Rome, 389
OPS (temple d') : Céſar y avoit dépoſé des ſommes immenſes, 394
Orient (état de l') lors de la défaite entiere des Carthaginois, 348, *& ſuiv.*

Orient. Cet empire ſubſiſte encore après celui d'Occident: pourquoi, 447
— Les conquêtes de Juſtinien ne font qu'avancer ſa perte, 453, 454
— Pourquoi, de tout temps, la pluralité des femmes y a été en uſage, 454
— Pourquoi il ſubſiſta ſi long-temps après celui d'Occident, 473, *& ſuiv.*
— Ce qui le ſoutenoit, malgré la foibleſſe de ſon gouvernement, 474
— Chûte totale de cet empire, 479.
OROSE répond à la lettre de Symmaque, 443
Oſroéniens, excellens hommes de trait, 463
OTHON (l'empereur) ne tient l'empire que peu de temps, 416

P.

Paix; ne s'achete point avec de l'argent : pourquoi, 436
— Inconvéniens d'une conduite contraire à cette maxime, 437
Partage de l'empire Romain, 431
— En cauſe la ruine : pourquoi, 433
— *Parthes*, vainqueurs de Rome : pourquoi, 352
— Guerre contre les Parthes, projettée par Céſar, 393
— Exécutée par Trajan, 417
— Difficultés de cette guerre, *ib.*
— Apprennent, des Romains réfugiés, ſous Sévere, l'art militaire, & s'en ſervent dans la ſuite contre Rome, 421
Patriarches de Conſtantinople : leur pouvoir immenſe, 469
— Souvent chaſſés de leur ſiege par les empereurs, *ibid.*
Patriciens : leur prééminence, 369
— A quoi le temps la réduiſit, 371
Patrie (l'amour de la) étoit, chez les Romains, une eſpece de ſentiment religieux, 380
Paie : en quel temps les Romains commencerent à l'accorder aux ſoldats, 328
— Quelle elle étoit dans les différens gouvernemens de Rome, 423, 424
Peines contre les ſoldats lâches, renouvellées par les empereurs Julien & Valentinien, 441
Pergame : origine de ce royaume, 352
Perſes, enlevent la Syrie aux Romains, 427
— Prennent Valérien priſonnier, 428
— Odénat, prince de Palmyre, les chaſſe de l'Aſie, *ibid.*
— Situation avantageuſe de leur pays, 458
— N'avoient de guerres que contre les Romains, *ibid.*
— Auſſi bons négociateurs que bons ſoldats, 459
PERTINAX (l'empereur) ſuccede à Commode, 420
Peuple de Rome veut partager l'autorité du gouvernement, 369
— Sa retraite ſur le mont ſacré, 370
— Obtient des tribuns, *ibid.*
— Devenu trop nombreux : on en tiroit des colonies, 404

Peuple de Rome perd, ſous Auguſte, le pouvoir de faire des loix, 407
— & ſous Tibere, celui d'élire les magiſtrats, *ibid.*
— Caractere du bas peuple ſous les empereurs, 412
— Abatardiſſement du peuple Romain ſous les empereurs, 414
Phalange Macédonienne, comparée avec la légion Romaine, 351
Pharſale (Bataille de), 388
PHILIPPE de Macédoine donne de foibles ſecours aux Carthaginois, 348
— Sa conduite avec ſes alliés, 350
— Les ſuccès des Romains, contre lui, les menent à la conquête générale, 351
PHILIPPE, un des ſucceſſeurs du précédent s'unit avec les Romains contre Antiochus, 353
PHILIPPICUS : Trait de bigotiſme de ce général, 464
PHOCAS (l'empereur) ſubſtitué à Maurice, 459
— Héraclius, venu d'Afrique, le fait mourir, 462
Pillage, le ſeul moyen que les anciens Romains euſſent pour s'enrichir, 325
PLAUTIEN, favori de l'empereur Sévere, 420
Plébéiens, admis aux magiſtratures, 369
— Leurs égards forcés pour les patriciens, 370
— Diſtinction entre ces deux ordres, abolie par le temps, 371
POMPÉE, loué par Salluſte, pour ſa force & ſon adreſſe, 331
— Ses immenſes conquêtes, 368
— Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 384
— Avec quel étonnant ſuccès il y réuſſit, *ibid.*
— Maître d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abſtient deux fois, 385
— Parallele de Pompée avec Céſar, 385, 386
— Corrompt le peuple par argent, 386
— Aſpire à la dictature, 385
— Se ligue avec Céſar & Craſſus, 386
— Ce qui cauſe ſa perte, *ibid.*
— Son foible, de vouloir être applaudi en tout, 388
— Défait à Pharſale, ſe retire en Afrique, *ibid.*
POMPÉE (SEXTUS) fait tête à Octave, 398
Porphyrogénete : Signification de ce nom, 459
Poſte : Un ſoldat Romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ſon poſte, 441
Poſtes : Leur utilité, 461
Prédictions (faiſeurs de), très-communs ſur la fin de l'empire Grec, 460
Préfets du prétoire, comparés aux grands-viſirs, 429
PROCOPE : Créance qu'il mérite dans ſon hiſtoire ſecrette du regne de Juſtinien, 455
Proſcriptions Romaines, enrichiſſent les états de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 366
Proſcriptions, inventées par Sylla, 383

Proſcriptions pratiquées par les empereurs, 420
— Effets de celles de Séve-re, *ibid.*
PTOLOMÉES (tréſors des) apportés à Rome : quels effets ils y produiſirent, 432
Puiſſance Romaine : Tradition à ce ſujet, 418
— *eccléſiaſtique & ſéculiere :* diſtinction entre l'une & l'autre, 472
— Les anciens Romains connoiſſoient cette diſtinction, *ibid.*
Punique (guerre) la premiere, 338
— La ſeconde, 344
— Elle eſt terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 347
PYRRHUS : Les Romains tirent de lui des leçons ſur l'art militaire : Portrait de ce prince, 337

R.

Régille (Lac) : Victoire remportée ſur les Latins, par les Romains, près de ce lac : fruits qu'ils tirerent de cette victoire, 365
RÉGULUS battu par les Carthaginois dans la premiere guerre punique, 342
Religion chrétienne : ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire Romain, 422
Reliques (Culte des), pouſſé à un excès ridicule dans l'empire Grec, 465
— Effets de ce culte ſuperſtitieux, *ibid.*
République : Quel doit être ſon plan de gouvernement, 375
République. N'eſt pas vraiment libre, ſi l'on ne voit pas arriver des diviſions, 377
— N'y rendre aucun citoyen trop puiſſant, 385
— *Romaine :* Son entiere oppreſſion, 389
— Conſternation des premiers hommes de la république, 391
— Sans liberté, même après la mort du tyran, 393
Républiques modernes d'Italie : Vices de leur gouvernement, 374
Rois de Rome : Leur expulſion, 324
Rois : Ce qui les rendit tous ſujets de Rome, 366
Romains, religieux obſervateurs du ſerment, 325, 379
— Leur habileté dans l'art militaire : comment ils l'acquirent, *ibid.*
— Les anciens Romains regardoient l'art militaire comme l'art unique, 329
— Soldats Romains, d'une force plus qu'humaine, *ibid.*
— Comment on les formoit, 330
— Pourquoi on les ſaignoit, quand ils avoient fait quelques fautes, 332
— Plus ſains & moins maladifs que les nôtres, *ibid.*
— Se défendoient, avec leurs armes, contre toute autre ſorte d'armes, 333
— Leur application continuelle à la ſcience de la guerre, 334
— Comparaiſon des anciens Romains avec les peuples d'aprélent, *ibid.*
— Paralele des anciens Romains avec les Gaulois, 337

Romains. N'alloient point chercher des ſoldats chez leurs voiſins, 340
— Leur conduite à l'égard de leurs ennemis & de leurs alliés, 356
— Ne faiſoient jamais la paix de bonne foi, 357
— Etablirent, comme une loi, qu'aucun roi d'Aſie n'entrât en Europe, 359
— Leurs maximes de politique conſtamment gardées dans tous les temps, 360
— Une de leurs principales étoit de diviſer les puiſſances alliées, *ibid.*
— Empire qu'ils exerçoient, même ſur les rois, 361
— Ne faiſoient point de guerres éloignées, ſans y être ſecondés par un allié voiſin de l'ennemi, *idid.*
— Interprétoient les traités avec ſubtilité, pour les tourner à leur avantage, 362
— Ne ſe croyoient point liés par les traités que la néceſſité avoit forcé leurs généraux de ſouſcrire, *ibid.*
— Inſéroient, dans leurs traités avec les vaincus, des conditions impraticables, pour ſe ménager les occaſions de recommencer la guerre, 362, 363
— S'érigeoient en juges des rois même, 363
— Dépouilloient les vaincus de tout, *ibid.*
— Comment ils faiſoient arriver à Rome l'or & l'argent de tout l'univers, 363, 364
Romains. Reſpect qu'ils imprimerent à toute la terre, 364
— Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient ſoumis, *ibid.*
— Devenus moins fideles à leurs ſermens, 380
— L'amour de la patrie étoit, chez eux, une ſorte de ſentiment religieux, *ibid.*
— Conſervent leur valeur au ſein même de la molleſſe & de la volupté, 381
— Regardoient les arts & le commerce comme des occupations d'eſclaves, *ibid.*
— La plupart d'origine ſervile, 404
— Pleurent Germanicus, 409
— Rendus féroces par leur éducation & leurs uſages, 411
— Toute leur puiſſance aboutit à devenir les eſclaves d'un maître barbare, 413
— Appauvris par les Barbares qui les environnoient, 437
— Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique; déchus, pour en avoir changé, 439
— Se laſſent de leurs armes, & les changent, *ibid.*
— Soldats Romains, mêlés avec les Barbares, contractent l'eſprit d'indépendance de ceux-ci, 441
— Accablés de tributs, *ibid.*
Rome naiſſante, comparée avec les villes de la Crimée, 321
— Mal conſtruite d'abord, ſans ordre & ſans ſymmétrie, 321, 322
— Son union avec les Sabins, 322, 327

Rome adopte les uſages étrangers qui lui paroiſſent préférables aux ſiens, 322
— Ne s'aggrandit d'abord que lentement, 326, 327
— Se perfectionne dans l'art militaire, 329
— Nouveaux ennemis qui ſe liguent contre elle, 328
— Priſe par les Gaulois, ne perd rien de ſes forces, *ibid.*
— La ville de Rome ſeule fournit dix légions contre les Latins, 336
— Etat de Rome, lors de la premiere guerre punique, 338, 339
— Parallele de cette république avec celle de Carthage, 339
— Etat de ſes forces, lors de la ſeconde guerre punique, 340
— Sa conſtance prodigieuſe, malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre, 344
— Etoit comme la tête qui commandoit à tous les états ou peuples de l'univers, 365
— N'empêchoit pas les vaincus de ſe gouverner par leurs loix, *ibid.*
— N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 368
— Ses diviſions inteſtines, *ibid.*
— Excellence de ſon gouvernement, en ce qu'il fourniſſoit les moyens de corriger les abus, 373
— Il dégénere en anarchie: par quelle raiſon, 377
— Sa grandeur cauſe ſa ruine, *ibid.*
Rome n'avoit ceſſé de s'aggrandir, par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 379
— Par quelles voies on la peuploit d'habitans, 403
— Abandonnée par ſes ſouverains, devient indépendante, 449
— Cauſes de ſa deſtruction, *ibid.*
ROMULUS, & ſes ſucceſſeurs, toujours en guerre avec leurs voiſins, 322
— Il adopte l'uſage du bouclier ſabin, *ibid.*
Rubicon, fleuve de la Gaule ciſalpine, 387

S.

Sabins: Leur union avec Rome, 322
— Peuple belliqueux, 327
Saignée: Par quelle raiſon on ſaignoit les ſoldats Romains qui avoient commis quelque faute, 332
SALVIEN réfute la lettre de Symmaque, 443
Samnites, peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 328
— Alliés de Pyrrhus, 338
— Auxiliaires des Romains, contre les Carthaginois & contre les Gaulois, 340
— Accoutumés à la domination Romaine, 341
Schiſme entre l'égliſe Latine & la Grecque, 475
SCIPION EMILIEN: Comment il traite ſes ſoldats, après la défaite près Numance, 331
SCIPION enleve aux Carthaginois leur cavalerie Numide, 342

Scythie : Etat de cette contrée, lors des invaſions de ſes peuples dans l'empire Romain, 446
SÉJAN, favori de Tibere, 420
SÉLEUCUS, fondateur de l'empire de Syrie, 352
Sénat Romain avoit la direction des affaires, 339
— Sa maxime conſtante de ne jamais compoſer avec l'ennemi, qu'il ne fût ſorti des états de la république, 345
— Sa fermeté après la défaite de Cannes : ſa conduite ſinguliere à l'égard de Térentius Varron, *ibid.*
— Sa profonde politique, 356
— Sa conduite avec le peuple, 370
— Son aviliſſement, 390, 391
— Après la mort de Céſar, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 393
— Accorde l'amniſtie à ſes meurtriers, *ibid.*
— Sa baſſe ſervitude ſous Tibere : cauſes de cette ſervitude, 407
— Quel parti Tibere en tire, 415
— Ne peut ſe relever de ſon abbaiſſement, *ibid.*
Serment : Les Romains en étoient religieux obſervateurs, 325, 379
— Les Grecs ne l'étoient point du tout, 379
— Les Romains devinrent, par la ſuite, moins exacts ſur cet article, 380
SÉVERE (l'empereur) défait Niger & Albin, ſes compétiteurs à l'empire, 420
SÉVERE, gouverné par Plautien, ſon favori, 420
— Ne peut prendre la ville d'Atra en Arabie : pourquoi, 421
— Amaſſe des tréſors immenſes : par quelles voies, 422
— Laiſſe tomber dans le relâchement la diſcipline militaire, 425
Soldats : Pourquoi la fatigue les fait périr, 330
— Ce qu'une nation en fournit à préſent : ce qu'elle en fourniſſoit autrefois, 334
Stoïciſme, favoriſoit le ſuicide chez les Romains, 397
— En quel temps il fit plus de progrès parmi eux, 419
Suffrages, à Rome, ſe recueilloient ordinairement par tributs, 373
Suicide : Raiſons qui en faiſoient, chez les Romains, une action héroïque, 397
SYLLA exerce ſes ſoldats à des travaux pénibles, 331
— Vainqueur de Mithridate, 367
— Porte une atteinte irréparable à la liberté Romaine, 382, 383
— Eſt le premier qui ſoit entré en armes dans Rome, 383
— Fut l'inventeur des proſcriptions, *ibid.*
— Abdique volontairement la dictature, 382, 383
— Parallele de Sylla avec Auguſte, 402
SYLVIUS (LATINUS), fondateur des villes Latines, 327
SYMMAQUE : Sa lettre aux empereurs au ſujet de l'autel de la Victoire, 443

Syrie : Pouvoir & étendue de cet empire, 352, 353
— Les rois de Syrie ambitionnent l'Egypte, 353
— Mœurs & diſpoſition des peuples, *ibid.*
— Luxe & molleſſe de la cour, *ibid.*

T.

Tarentins, peuple oiſif & voluptueux, 327
— Deſcendus des Lacédémoniens, 338
TARQUIN : Comment il monte ſur le trône ; comment il regne, 323
— Son fils viole Lucrece ; ſuites de cet attentat, *ibid.*
— Prince plus eſtimable que l'on ne croit communément, 324
Tartares (un peuple de) arrête les progrès des Romains, 463
Terres des vaincus, confiſquées par les Romains au profit du peuple, 325
— Ceſſation de cet uſage, 328
— Partage égal des terres chez les anciennes républiques, 334
— Comment, par ſucceſſion de temps, elles retomboient dans les mains de peu de perſonnes, 335
— Ce partage rétablit la république de Sparte, déchue de ſon ancienne puiſſance, 335, 336
— Ce même moyen tire Rome de ſon abbaiſſement, 336
Téſin (journée du) malheureuſe pour les Romains, 344
THÉODORA (l'impératrice) rétablit le culte des images, détruit par les Iconoclaſtes, 467
THÉODOSE *le jeune* (l'empereur) : avec quelle inſolence Attilla en parle, 444
Théologiens, incapables d'accorder jamais leurs différends, 476
Theſſaliens, aſſervis par les Macédoniens, 349
Thraſimene (bataille de) perdue par les Romains, 344
TIBERE (l'empereur) étend la puiſſance ſouveraine, 406
— Soupçonneux & défiant, *ibid.*
— Sous ſon empire, le ſénat tombe dans un état de baſſeſſe qu'on ne ſçauroit exprimer, *ibid.*
— Il ôte au peuple le droit d'élire les magiſtrats, pour le tranſporter à lui-même, 407
— S'il faut imputer à Tibere l'aviliſſement du ſénat, 408
TITE (l'empereur) fait les délices du peuple Romain, 416
TITE LIVE : Critique de l'auteur ſur la façon dont cet hiſtorien fait parler Annibal, 346
Toſcans, peuple amolli par les richeſſes & le luxe, 327
TRAJAN (l'empereur), le prince le plus accompli dont l'hiſtoire ait jamais parlé, 416
— Portrait de ce prince : il fait la guerre aux Parthes, 416, 417
Traité déshonorant, n'eſt jamais excuſable, 354
Trébies (bataille de) perdue par les Romains, 344
Tréſors amaſſés par les princes, funeſtes à leurs ſucceſſeurs : pourquoi, 422
— Tréſors des Ptolomées apportés à Rome : effets qu'ils y produiſirent, 432
Tribuns : leur création, 370

Tribuns. Empereurs revêtus de la puiſſance des tribuns, 408
Tribus : Diviſion du peuple par tribus, 372, 373
Tributs : Rome en eſt déchargée, 424
— Ils ſont rétablis à Rome, *ibid.*
— Ne deviennent jamais plus néceſſaires, que quand un état s'affoiblit, 441
— Portés, par les empereurs, à un excès intolérable, 441, 442
Trinité (par alluſion à la) les Grecs ſe mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs, 464
Triomphe : Son origine : combien il influe ſur l'accroiſſement des grandeurs Romaines, 322
— A quel titre il s'accordoit, 325
— L'uſage du triomphe aboli ſous Auguſte : par quelle raiſon, 402, 403
Triumvirat (premier), 386
— (ſecond), 396
TULLIUS (SERVIUS), comparé à Henri VII, roi d'Angleterre, 324
— Cimente l'union des villes Latines avec Rome, 327
— Diviſe le peuple Romain par centuries, 373
Turcs : Leur empire à-peu-près auſſi foible à préſent qu'étoit celui des Grecs, 474
— De quelle maniere ils conquirent la Perſe, 475
— Repouſſés juſqu'à l'Euphrate par les empereurs Grecs, 476
— Comment ils faiſoient la guerre aux Grecs, & par quels motifs, 478, 479
Turcs, éteignent l'empire d'Orient, 479
Tyrans (meurtre des) paſſoit pour une action vertueuſe dans les républiques de Grece & d'Italie, 392
— Quel étoit leur ſort à Rome, 425
Tyrannie : La plus cruelle eſt celle qui s'exerce à l'ombre des loix, 406

V.

Vaiſſeaux rhodiens, autrefois les plus eſtimés, 334
— Autrefois ne faiſoient que côtoyer les terres, 342
— Depuis l'invention de la bouſſole, ils voguent en pleine mer, 343
VALENS (l'empereur) ouvre le Danube : ſuite de cet événement, 434, 435
— Reçoit les Goths dans l'empire, 435
— Victime de ſon imprudente facilité, 436
VALENTINIEN fortifie les bords du Rhin, 434
— Eſſuie une guerre de la part des Allemands, 437
VALÉRIEN (l'empereur) pris par les Perſes, 428
VARRON (TERENTIUS) : Sa fuite honteuſe, 345
Veies (ſiege de), 328
Vélites : Ce que c'étoit que cette ſorte de troupe, 333
Verds & *bleus :* Factions qui diviſoient l'empire d'Orient, 454
— Juſtinien ſe déclare contre les verds, 455

VESPASIEN (l'empereur) travaille, pendant ſon regne, à rétablir l'empire, 416
VITELLIUS ne tient l'empire que peu de temps, *ibid.*
Union d'un corps politique : en quoi elle conſiſte, 378
Volſques, peuple belliqueux, 327

Z.

ZAMA (bataille de) gagnée par les Romains contre les Carthaginois, 342
ZÉNON (l'empereur) perſuade Théodoric d'attaquer l'Italie, 447

Fin de la Table des matieres.

DIALOGUE

DE SYLLA

ET D'EUCRATE.

DIALOGUE
DE SYLLA
ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla ſe fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philoſophes lui faiſoit ſouhaiter de me voir. Il étoit à ſa maiſon de Tibur, où il jouiſſoit des premiers momens tranquilles de ſa vie. Je ne ſentis point devant lui le déſordre où nous jette ordinairement la préſence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes ſeuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige preſque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient ſur tous les hommes ? La fortune ſemble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, ſi je ne ſuis plus en ſpectacle à l'univers, c'eſt la faute des choſes humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma deſtinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choſes. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple eſclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un uſurpateur : mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des loix, cette

diſcipline d'une milice tranquille, mon ame ne ſçauroit s'en occuper.

IL EST ſingulier, lui dis-je, que vous ayiez porté tant de délicateſſe dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'aient été ſenſibles au plaiſir de gouverner, & de faire rendre à leur fantaiſie, le reſpect qui n'eſt dû qu'aux loix.

ET MOI, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été ſi peu content, que lorſque je me ſuis vu maître abſolu dans Rome; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux, ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des eſclaves. Veux-tu, me ſuis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puiſſent être touchés de ta gloire? Et, puiſque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de prince ſi lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus mêmes?

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute; mais je ne ſoupçonnois pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, ſembloit me montrer un homme dévoré du deſir de commander, & qui, plein des plus funeſtes paſſions, ſe chargeoit, avec plaiſir, de la honte, des remords, & de la baſſeſſe même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout ſacrifié à votre puiſſance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé ſans pitié les fonctions de la plus terrible magiſtrature qui fut jamais. Le ſénat ne vit qu'en tremblant un défenſeur ſi impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, juſqu'à quand répandras-tu le ſang Romain? Veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors vous publiâtes ces tables qui déciderent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

ET C'EST tout le ſang que j'ai verſé qui m'a mis

en

en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'euſſent fait quitter le gouvernement! Mais je me ſuis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon ſeul aſyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens; & j'ai oſé leur dire : Je ſuis prêt à rendre compte de tout le ſang que j'ai verſé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains ſe ſont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez me paroît bien imprudente. Il eſt vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſéveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

VOUS appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le ſalut de la république? Vouliez-vous que je viſſe tranquillement des ſénateurs trahir le ſénat, pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être auſſi extrême que le peut être l'eſclavage, cherchoit à abolir la magiſtrature même?

Le peuple, gêné par les loix & par la gravité du ſénat, a toujours travaillé à renverſer l'un & l'autre. Mais celui qui eſt aſſez ambitieux pour le ſervir contre le ſénat & les loix, le fut toujours aſſez pour devenir ſon maître. C'eſt ainſi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le ſénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à ſoumettre tant de nations dont l'obéiſſance nous peſe. A préſent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel ſeroit le deſtin de la république? Et, ſans moi,

le ſénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans ſa fureur aveugle pour la liberté, ne ſe livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait eſpérer l'indépendance ?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté preſque autant de malheurs qu'à la ſervitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble fierté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaiſſeaux, elle ſubmerge des pays entiers ; & elle eſt pourtant utile aux humains.

La poſtérité jugera ce que Rome n'a pas encore oſé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas verſé aſſez de ſang, & que tous les partiſans de Marius n'ont pas été proſcrits.

IL FAUT que je l'avoue ; Sylla, vous m'étonnez. Quoi ! c'eſt pour le bien de votre patrie que vous avez verſé tant de ſang ? & vous avez eu de l'attachement pour elle ?

EUCRATE, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer juſqu'aux murailles de ſa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chaſſa les Gaulois du capitole. Je ne me ſuis jamais piqué d'être l'eſclave ni l'idolâtre de la ſociété de mes pareils : & cet amour tant vanté eſt une paſſion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me ſuis uniquement conduit par mes réflexions, & ſur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le ſeul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant ſur la terre, il falloit que j'y fuſſe libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à uſurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorſqu'avec mes ſoldats je ſuis entré dans Rome, je ne reſpirois ni la fureur, ni la vengeance. J'ai jugé ſans haine, mais auſſi ſans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous voulez vivre eſclaves? Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là : & je ne me ſuis point embarraſſé ſi je ſerois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles; la crainte a ſuſpendu les jalouſies; & même n'a jamais été ſi tranquille.

Vous voilà inſtruit de ce qui m'a déterminé à toutes les ſanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens, tranquilles dans leurs maiſons, y rendoient aux dieux une ame libre, vous m'auriez vu paſſer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de ſang & de ſueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il eſt heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : nés pour la médiocrité, nous ſommes accablés par les eſprits ſublimes. Pour qu'un homme ſoit au-deſſus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une paſſion commune; & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raiſonne. Le deſir inſatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la réſolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïſme de principe eût été plus funeſte qu'un héroïſme d'impétuoſité? Mais ſi, pour vous empêcher d'être eſclave, il vous a fallu uſurper la dictature, comment avez-vous oſé la rendre? Le peuple Romain, dites-vous, vous a vu déſarmé, & n'a point attenté ſur votre vie. C'eſt

un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple ſoumis.

J'AI un nom, me dit-il; & il me ſuffit pour ma ſûreté & celle du peuple Romain. Ce nom arrête toutes les entrepriſes; & il n'y a point d'ambition qui n'en ſoit épouvantée. Sylla reſpire; & ſon génie eſt plus puiſſant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene & Signion; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domeſtique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; &, dans les ſonges mêmes, je lui apparoîtrai couvert de ſang; il croira voir les funeſtes tables, & lire ſon nom à la tête des proſcrits. On murmure en ſecret contre mes loix; mais elles ne ſeront pas effacées par des flots même de ſang Romain. Ne ſuis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai ſur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de licteurs, en ſuis-je moins Sylla? J'ai pour moi le ſénat, avec la juſtice & les loix; le ſénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conſerve preſque toujours quelque choſe de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; & c'eſt beaucoup. Repaſſez dans votre mémoire l'hiſtoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Reſſouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme ſans nom, fier de la baſſeſſe de ſa naiſſance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple : &, dans cette ſituation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me réſolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ſes mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorſque, par le caprice du ſort, je fus obligé de ſortir de Rome, je me conduiſis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate ; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laiſſai ce Romain jouir de ſon pouvoir ſur la populace, je multipliois ſes mortifications ; & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux dieux des ſuccès dont je le déſeſpérois. Je lui faiſois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faiſoient au roi Barbare. Il ne ſortoit pas un ſeul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace ; & mes moindres actions, toujours ſuperbes, étoient pour Marius, de funeſtes préſages. Enfin, Mithridate demanda la paix, les conditions étoient raiſonnables : &, ſi Rome avoit été tranquille, ou ſi ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît ſa flotte, & qu'il rendît aux rois ſes voiſins tous les états dont il les avoit dépouillés. Je te laiſſe, lui dis-je, le royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laiſſe la main avec laquelle tu as ſigné l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate reſta immobile ; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a ſi bien ſervi contre Mithridate, contre Marius, contre ſon fils, contre Téléſinus, contre le peuple, qui a ſoutenu toute ma dictature, a auſſi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : & ce jour aſſure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raiſonnoit comme vous, lorſque, couvert du ſang de ſes ennemis, & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus & de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui ſera ſuivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne ſera qu'admirer.

Quand les dieux ont ſouffert que Sylla ſe ſoit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proſcrit la li-

berté pour jamais. Il faudroit qu'ils fiſſent trop de miracles, pour arracher, à préſent, du cœur de tous les capitaines Romains, l'ambition de regner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, & la garder ſans péril. Vous avez divulgué ce fatal ſecret, & ôté ce qui fait ſeul les bons citoyens d'une république trop riche & trop grande, le déſeſpoir de pouvoir l'opprimer.

IL CHANGEA de viſage, & ſe tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir pluſieurs Marius. Le haſard, ou bien un deſtin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde ſans ceſſe; j'étudie ſon ame: il y cache des deſſeins profonds. Mais, s'il oſe jamais former celui de commander à des hommes que j'ai fait mes égaux, je jure par les dieux que je punirai ſon inſolence.

FIN DU DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

LE TEMPLE

DE GNIDE.

. . . . . Non murmura veſtra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant oſcula conchæ.

Fragment d'un épithalame de l'empereur GALLIEN.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Un ambaſſadeur de France à la Porte ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'auteurs Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils aient péri dans la ruine des bibliotheques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs auteurs; &, ce qui eſt à-peu-près la même

choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un évêque Grec.

On ne ſçait ni le nom de l'auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon ouvrage.

Quant à ma traduction, elle eſt fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon auteur n'étoient point des beautés; & j'ai ſouvent quitté l'expreſſion la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux-mêmes à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit roman eſt une eſpece de tableau où l'on a peint, avec choix, les objets les plus agréables. Le public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les deſcriptions, & de la naïveté dans les ſentimens.

Il y a trouvé un caractere original, qui a fait demander aux critiques quel en étoit le modele; ce qui devient un grand éloge, lorſque l'ouvrage n'eſt pas mépriſable d'ailleurs.

Quelques ſçavans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'eſt point, diſent-ils, ſelon les regles. Mais ſi l'ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui ſe mêle de traduire, ne ſouffre point patiemment que l'on n'eſtime pas ſon auteur autant qu'il le fait; & j'avoue que ces meſſieurs m'ont mis dans une furieuſe colere : mais je les prie de laiſſer les jeunes gens juger d'un livre qui, en quelque langue qu'il ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs déciſions. Il n'y a que des têtes bien friſées & bien poudrées qui connoiſſent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau ſexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter

dans ma vie, je ſouhaite, de tout mon cœur, que cet ouvrage puiſſe lui plaire. Je l'adore encore; &, s'il n'eſt plus l'objet de mes occupations, il l'eſt de mes regrets.

Que ſi les gens graves deſiroient de moi quelque ouvrage moins frivole, je ſuis en état de les ſatisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous ſçavons ſur la métaphyſique, la politique & la morale, & tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés ſur ces ſciences-là.

LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfere le ſéjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne deſcend point de l'Olympe, ſans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à ſa vue, qu'il ne ſent plus cette horreur ſacrée qu'inſpire la préſence des dieux. Quelquefois elle ſe couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui ſort de ſes cheveux parfumés d'ambroiſie.

La ville eſt au milieu d'une contrée ſur laquelle les dieux ont verſé leurs bienfaits à pleines mains. On y jouit d'un printemps éternel; la terre, heureuſement fertile, y prévient tous les ſouhaits; les troupeaux y paiſſent ſans nombre; les vents ſemblent n'y regner que pour répandre par-tout l'eſprit des fleurs; les oiſeaux y chantent ſans ceſſe, vous diriez que les bois ſont harmonieux; les ruiſſeaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y reſpire qu'avec la volupté.

Auprès de la ville, eſt le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens; il travailla pour ſon

infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les dieux.

Il me ſeroit impoſſible de donner une idée des charmes de ce palais; il n'y a que les Graces qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... Mais j'en peins les richeſſes, & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchantés: Flore & Pomone en ont pris ſoin; leurs nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille; les fleurs ſuccedent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ſes Gnidiennes, vous diriez que, dans leurs jeux folâtres, elles vont détruire ces jardins délicieux: mais, par une vertu ſecrette, tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses nymphes ſe confondent avec elles. La déeſſe prend part à leurs jeux; elle ſe dépouille de ſa majeſté; aſſiſe au milieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives; il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorſque les nymphes approchent de ſes bords, il s'arrête; & ſes flots, qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais, lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore: ſes eaux tournent autour d'elle; quelquefois il ſe ſouleve pour l'embraſſer mieux: il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer: mais il la ſoutient ſur les flots; &, charmé d'un fardeau ſi cher, il la promene ſur ſa plaine liquide; enfin, déſeſpéré de la quitter; il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie, eſt un bois de myrtes, dont les routes ſont mille détours. Les amans y viennent ſe

conter leurs peines : l'Amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecrettes.

Non loin de-là, eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus ſaint, ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce temple que Vénus vit, pour la premiere fois, Adonis : le poiſon coula au cœur de la déeſſe. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ! hélas ! je ſens que je l'adore. Qu'on ne m'adreſſe plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorſque, piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta. Elle étoit en doute ſi elle s'expoſeroit nue aux regards du berger Troyen. Elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux ; ſes nymphes la parfumerent ; elle monta ſur ſon char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ſes regards errerent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la déeſſe : il voulut parler, & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mere, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe ! Je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah ! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le dieu des Plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer : l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens que les dieux ne ſentent eux-mêmes que lorſqu'ils ſont dans la démeure céleſte.

Tout ce que la nature a de riant, eſt joint à tout

ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus; le raviſſement des dieux qui la virent; ſon embarras de ſe voir toute nue; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la déeſſe. Le peintre a repréſenté le dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une pouſſiere épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes; il ſourit à Vénus : vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre; ils ſoupirent; & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il y a un appartement ſéparé, où le peintre a repréſenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la cour céleſte y eſt aſſemblée. Le dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La déeſſe regarde d'un air froid la joie commune; elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober; elle retire de deſſus lui des regards qui portent à peine, & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les dieux ſourient; & Vulcain l'écoute avec plaiſir.

De l'autre côté, on voit le dieu impatient qui entraîne ſa divine épouſe : elle fait tant de réſiſtance, que l'on croiroit que c'eſt la fille de Cérès que Pluton va ravir, ſi l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais ſe tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter ſur le lit nuptial. Les dieux ſuivent en foule. La déeſſe ſe débat, & veut échapper des bras qui la tiennent.

nent. Sa robe fuit ſes genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce beau déſordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin, on le voit qui vient de la poſer ſur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune ſe retire : il eſt charmé de la voir s'éloigner. Les déeſſes jouent entre elles : mais les dieux paroiſſent triſtes; & la triſteſſe de Mars a quelque choſe d'auſſi ſombre que la noire Jalouſie.

Charmée de la magnificence de ſon temple, la déeſſe elle-même y a voulu établir ſon culte : elle en a réglé les cérémonies, inſtitué les fêtes; & elle y eſt, en même temps, la divinité & la prêtreſſe.

Le culte qu'on lui rend preſque par toute la terre, eſt plutôt une profanation, qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la ville ſe proſtituent en ſon honneur, & ſe font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en ſa vie, ſe donner à celui qui la choiſit, & jette dans le ſanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtiſanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a, enfin, où les hommes ſe font eunuques, & s'habillent en femmes, pour ſervir dans le ſanctuaire, conſacrant à la déeſſe, & le ſexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les ſacrifices ſont des ſoupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adreſſe ſes vœux à ſa maîtreſſe, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où ſe trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté eſt auſſi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le temple; ils vont embraſſer les autels de la Fidélité & de la Conſtance.

Ceux qui ſont accablés des rigueurs d'une cruelle, y viennent ſoupirer : ils ſentent diminuer leurs tourmens; ils trouvent dans leur cœur la flatteuſe eſpérance.

La déeſſe, qui a promis de faire le bonheur des vrais amans, le meſure toujours à leurs peines.

La jalouſie eſt une paſſion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en ſecret les caprices de ſa maîtreſſe, comme on adore les décrets des dieux, qui deviennent plus juſtes, lorſqu'on oſe s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les tranſports de l'amour, & la fureur même : car, moins on eſt maître de ſon cœur, plus il eſt à la déeſſe.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur ſont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le temple : ils adreſſent de loin leurs vœux à la déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des deſirs.

La déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous les tréſors qu'elle cache.

Mais jamais, dans ces lieux fortunés, elles n'ont rougi d'une paſſion ſincere, d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit ſe rendre : mais c'eſt une profanation de ſe rendre ſans aimer.

L'Amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens : il choiſit les traits dont il les bleſſe. Lorſqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire ſans ceſſe ſur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait ſoudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une paſſion languiſſante : on ne paſſe point par les dégoûts avant de ceſſer d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'amour a ôté de ſon carquois les traits cruels dont il bleſſa Phedre & Ariane, qui, mêlés d'amour & de haine ſervent à montrer ſa puiſſance, comme la foudre ſert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A meſure que le dieu donne le plaiſir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le ſanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des ſentimens naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, diſoit une d'elles, ma flamme pour Thirſis eſt éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais ſeulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre diſoit tout bas : Puiſſante déeſſe, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déeſſe de Cythere, diſoit une autre, je cherche la ſolitude; les jeux de mes compagnes ne me plaiſent plus. J'aime peut-être. Ah! ſi j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : ſouvent ils chantent ſa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main ſa maîtreſſe, chantoit ainſi : Amour, lorſque tu vis Pſyché, tu te bleſſas ſans doute des mêmes traits dont tu viens de bleſſer mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien; car tu ſentois mes feux, & moi j'ai ſenti tes plaiſirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je reſterai toute ma vie à Gnide avec elle; & je ſerai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le temple; & jamais il n'y ſera entré un amant ſi fidele : nous irons dans le palais de Vénus; & je croirai que c'eſt le palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai ſur ſon ſein : peut-être que je pourrai la conduire dans le boccage, où tant de routes vont ſe confondre : &, quand elle ſera égarée..... L'Amour, qui m'inſpire, me défend de révéler ſes myſteres.

SECOND CHANT.

Il y a à Gnide un antre ſacré que les nymphes habitent, où la déeſſe rend ſes oracles. La terre ne mugit point ſous les pieds; les cheveux ne ſe dreſſent point ſur la tête; il n'y a point de prêtreſſes, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, ſans ſe jouer de leurs eſpérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'iſle de Crete étoit venue à Gnide: elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens; elle ſourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, ſoutenoit ſon bras ſur un troiſieme, crioit à deux autres de la ſuivre. Elle étoit belle & parée avec art; le ſon de ſa voix étoit impoſteur comme ſes yeux. O ciel! que d'alarmes ne cauſa-t-elle point aux vraies amantes! Elle ſe préſenta à l'oracle, auſſi fiere que les déeſſes : mais ſoudain nous entendîmes une voix, qui ſortoit du ſanctuaire : Perfide, comment oſes-tu porter tes artifices juſques dans les lieux où je regne avec la Candeur? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes; mais je te laiſſerai le cœur comme il eſt. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtiſane de Nocrétis vint enſuite, toute brillante des dépouilles de ſes amans. Va, dit la déeſſe, tu te trompes, ſi tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaiſirs; mais elle ne les donne pas. Ton cœur eſt comme le fer; & quand tu verrois mon fils même, tu ne ſçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent & qui s'en dégoûtent; va leur montrer tes charmes, que l'on voit ſoudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriſer ma puiſſance.

Quelque temps après, vint un homme riche, qui

levoit les tributs du roi de Lydie. Tu me demandes, dit la déeſſe, une choſe que je ne ſçaurois faire, quoique jé ſois la déeſſe de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes. Tes tréſors ne te ſeront point inutiles; ils te ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe préſenta enſuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduement amoureux : il ſentoit tout l'excès de ſon amour; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la déeſſe; tu ſçais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand roi du monde; mais les rois la méritent moins que les bergers.

Je parus enſuite avec Thémire. La déeſſe me dit : Il n'y a point, dans mon empire, de mortel qui me ſoit plus ſoumis que toi. Mais que veux-tu que je faſſe? Je ne ſçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah! lui dis-je, grande déeſſe, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne penſe qu'à moi; qu'elle ne voie que moi; qu'elle ſe réveille en ſongeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je ſuis préſent; qu'elle m'eſpere dans mon abſence; que, toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a paſſés ſans moi.

TROISIEME CHANT.

Il y a à Gnide des jeux ſacrés, qui ſe renouvellent tous les ans : les femmes y viennent, de toutes parts, diſputer le prix de la beauté. Là, les bergeres ſont confondues avec les filles des rois; car la beauté ſeule y porte les marques de l'empire. Vénus y préſide elle-même. Elle décide ſans balancer; elle ſçait bien quelle eſt la mortelle heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Hélene remporta ce prix pluſieurs fois : elle triompha lorſque Théſée l'eut ravie ; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorſque les dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'eſpérances : ainſi ce prince, au jugement de Vénus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théſée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du ſoleil. Il en vint quinze de l'iſle de Lesbos ; & elles ſe diſoient l'une à l'autre, je me ſens toute émue, il n'y a rien de ſi charmant que vous : ſi Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits : tout faiſoit voir, ou promettoit un beau corps ; & les dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'iſle de Chypre. Nous avons, diſoient-elles, paſſé notre jeuneſſe dans le temple de Vénus ; nous lui avons conſacré notre virginité & notre pudeur même. Nous ne rougiſſons point de nos charmes : nos manieres, quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage ſur une pudeur qui s'alarme ſans ceſſe.

Je vis les filles de la ſuperbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeſte : & cependant elles faiſoient les prudes, & ſoutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſçavez conſerver des dépots précieux. Vous vous calmâtes, lorſque le navire Argo porta la toiſon d'or ſur votre plaine liquide ; & lorſque cinquante beautés ſont parties de Colchos, & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane, ſemblable aux déeſſes. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane ; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas ! diſoit-il, je ſuis heureux ; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſçue que de Vénus & de moi : mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle reine, quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune ; montrez-vous à l'univers ; laiſſez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de-là, étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : Les loix nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des loix ; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux dieux ; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre, dans le ſein de votre famille, le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette ville puiſſante qui envoie ſes vaiſſeaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe ; toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour: elles étoient filles de l'Aurore; &, pour la voir, elles ſe levoient tous les jours avant elle. Elles ſe plaignoient du Soleil, qui faiſoit diſparoître leur mere; elles ſe plaignoient de leur mere qui ne ſe montroit à elles que comme au reſte des mortels.

Je vis, ſous une tente, une reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ſes filles, qui déja faiſoient eſpérer les charmes de leur mere: des eunuques la ſervoient, & leurs yeux regardoient la terre: car, depuis qu'ils avoient reſpiré l'air de Gnide, ils avoient ſenti redoubler leur affreuſe mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui ſont aux extrémités de la terre, diſputerent auſſi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages: mais il n'y a que les plus grands hommages qui puiſſent appaiſer l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent enſuite. Belles ſans ornemens, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit ſur leur tête que les préſens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embraſſemens de Zéphir. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit: Je ne veux point diſputer le prix de la beauté; il me ſuffit que mon cher Ariſtée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par ſa préſence. Elle n'y venoit point diſputer le prix: car les déeſſes ne ſe comparent point aux mortelles. Je la vis ſeule, elle étoit belle comme Vénus: je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un ſi grand ſpectacle: les peuples étoient ſéparés des peuples; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant juſqu'à l'aurore: il ſembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les dieux ont partagé la beauté entre les nations, comme la nature l'a partagée entre les déeſſes. Là, on

voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici, la grandeur & la majeſté de Junon ; plus loin, la ſimplicité de Diane, la délicateſſe de Théris, le charme des Graces, & quelquefois le ſourire de Vénus.

Il ſembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer ſa pudeur, & que toutes ces femmes vouluſſent ſe jouer des yeux : les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſéance.

Les dieux ſont ſi charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les déeſſes, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaiſir, & que les dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une roſe au milieu des fleurs qui naiſſent dans l'herbe, on diſtingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ſes rivales : elles furent vaincues avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces : Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'eſt la ſeule qui vous reſſemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ſes compagnes au culte de la déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire : j'y trouvai le tendre Ariſtée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été conſulter l'oracle ; c'en fut aſſez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la préſence d'un habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux amis, lorſqu'après une longue abſence ils ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous ſentîmes que notre cœur ſe donnoit ; il ſembloit que la tendre Amitié étoit deſ-

cendue du ciel, pour ſe placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choſes de notre vie. Voici, à-peu-près, ce que je lui dis.

Je ſuis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés & les beſoins; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un ſommeil tranquille; on donne des prix aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles; les citoyens ne ſe ſouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des magiſtrats qui les ont gouvernés.

On y abuſe de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des dieux ſur Sybaris ne ſervent qu'à encourager le luxe & la molleſſe.

Les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre; chaque jour voit finir les deſirs & les eſpérances de chaque jour: on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé; on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi ſauſſement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre: & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la derniere; tout cela eſt inconnu à Sybaris.

Encore, ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire: mais non; les yeux ſont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien-loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Sybarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué, toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſieges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués : ils ſont briſés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Sybaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long-temps cet air empoiſonné : tous ces eſclaves de la molleſſe ſont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai, pour la derniere fois, au temple ; &, m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois ſacrifié : Grande déeſſe, dis-je à haute voix, j'abandonne ton temple, & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens ; mais il ſera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette iſle eſt toute pleine de monumens de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour ſatisfaire les égaremens de Paſiphaé : le labyrinthe, dont l'Amour ſeul ſçut éluder l'artifice ; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait ſa mere, & le temple d'Ariane, qui, déſolée dans les déſerts,

abandonnée par un ingrat, ne ſe repentoit pas encore de l'avoir ſuivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres capitaines Grecs: car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colere, trouverent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette iſle, ſi odieuſe à une déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai; & la tempête me jetta à Lesbos. C'eſt encore une iſle peu chérie de Vénus: elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylene eſt la capitale de Lesbos; c'eſt la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos; & le ſort me fit trouver une iſle plus profane encore; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple: jamais les Lemniens ne lui adreſſerent de vœux. Nous rejettons, diſent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La déeſſe les en a ſouvent punis: mais, ſans expier leur crime, ils en portent la peine; toujours plus impies à meſure qu'ils ſont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des dieux; les vents me porterent à Délos. Je reſtai quelques mois dans cette iſle ſacrée. Mais, ſoit que les dieux nous préviennent quelquefois ſur ce qui nous arrive; ſoit que notre ame retienne de la divinité, dont elle eſt émanée, quelque foible connoiſſance de l'avenir; je ſentis que mon deſtin, que mon bonheur même m'appelloient dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame, plus à elle-même, ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie, il m'apparut; je ne ſçus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou une déeſſe. Un charme ſecret étoit répandu ſur toute ſa perſonne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ſes traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous enſemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ſes cheveux tomboient négligemment ſur ſes épaules, mais cette négligence étoit heureuſe : ſa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux peintres mêmes. Elle vit mon étonnement; elle en ſourit. Dieux! quel ſouris! Je ſuis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la ſeconde des Graces : Vénus, qui m'envoie, veut te rendre heureux; mais il faut que tu ailles l'adorer dans ſon temple de Gnide. Elle fuit; mes bras la ſuivirent : mon ſonge s'envola avec elle; & il ne me reſta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaiſir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'iſle de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je reſpirai l'amour. Je ſentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je ſentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la préſence de quelque beauté divine. J'avançai; & je vis, de loin, de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Inſenſé que je ſuis! diſois-je : j'ai, ſans aimer, tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déja vers des objets inconnus; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle; & je crois que je ſerois mort de douleur, ſi elle n'avoit tourné ſur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puiſque vous devez me rendre heureux, faites que ce ſoit avec cette bergere : je renonce à toutes les autres beautés; elle ſeule peut remplir vos promeſſes & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

JE parlois encore au jeune Ariſtée de mes tendres amours; ils lui firent ſoupirer les ſiens; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien; car je ſuis inſpiré par le même dieu qui le faiſoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-ſimple : mes aventures ne ſont que les ſentimens d'un cœur tendre, que mes plaiſirs, que mes peines; &, comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auſſi toute l'hiſtoire de ma vie.

Camille eſt fille d'un des principaux habitans de Gnide; elle eſt belle; elle a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des ſouhaits demandent aux dieux les graces de Camille; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeſte, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer, mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle penſera ſenſément; ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la ſimplicité; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces ſi légeres, ſi fines, ſi délicates, ſe font remarquer, mais ſe font encore mieux ſentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle eſt ravie quand

elle me voit, elle eſt fâchée quand je la quitte; &, comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le ſçait; mais elle eſt ravie, comme ſi elle ne le ſçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la ſienne. Enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'eſpérois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille, tes charmes me touchoient; mais ils me diſoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je ſuis heureux! je n'ai pu y réuſſir; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne deſire plus que ta préſence; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toi s'eſt évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur : bientôt regne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle ? parle-moi de nos amours : ou, ſi tu n'as rien penſé, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant : Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je : mais la triſteſſe des amans eſt

délicieuſe; je ſens couler mes larmes, & je ne ſçais pourquoi, car tu m'aimes; je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains: Ne me retire point de la langueur où je ſuis; laiſſe-moi ſoupirer en même-temps mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour, mon ame eſt trop agitée; elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en jouir: au lieu qu'à préſent je goûte ma triſteſſe même. N'eſſuie point mes larmes: qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux.

Quelquefois Camille me dit: Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu? Hélas! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois: car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoiſſent: ces louanges me touchent, comme ſi elles m'étoient perſonnelles; & j'en ſuis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'eſprit, que je ſuis enchanté de ſes moindres paroles; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand, tout-à-coup, je fais réflexion que je ne ſerois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impoſtures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai: ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi; mais je jure, par les dieux, que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon eſprit s'égare: elle approche, & mon cœur s'agite: j'arrive auprès d'elle, & il ſemble que mon ame veut me quitter, que cette ame eſt à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur; elle me refuſe, &, dans un inſtant, elle m'en accorde une autre. Ce n'eſt point un artifice: combattue par ſa pudeur & ſon amour, elle voudroit me tout refuſer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit: Ne vous ſuffit-il pas que je vous aime? que

que pouvez-vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille, si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puisse-t-elle effacer le reste d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant.

Aristée soupira, & se tut; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; &, après avoir erré long-temps, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits, par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obscur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. Oh dieux! qui auroit pensé que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressèrent sur la tête. Une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour : à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra & que les vents n'agiterent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible : la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffloient sur sa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha

un de ſes ſerpens, & le jetta ſur moi : je voulus le prendre ; déja, ſans que je l'euſſe ſenti, il s'étoit gliſſé dans mon cœur. Je reſtai un moment comme ſtupide : mais, dès que le poiſon ſe fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut embraſée ; &, dans ſa violence, tout mon corps la contenoit à peine : j'étois ſi agité, qu'il me ſembloit que je tournois ſous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos tranſports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalouſie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalouſie : nous criions, Thémire ! nous criions, Camille ! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumiere du jour ; elle nous parut importune, & nous regrettâmes preſque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de laſſitude ; & ce repos même nous parut inſupportable. Nos yeux nous refuſerent des larmes, & notre cœur ne put plus former des ſoupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verſer ſur moi ſes doux pavots. Oh dieux ! ce ſommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois, à chaque inſtant, ſur une infidélité de Thémire ; je la voyois.... Non, je n'oſe encore le dire ; & ce que j'imaginois ſeulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux ſommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres & la lumiere ! Thémire, la cruelle Thémire, m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur ſeroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi. Allons exterminer les troupeaux qui paiſſent dans cette prairie : pourſuivons ces bergers dont les amours ſont ſi paiſibles. Mais non : je vois de loin un temple ; c'eſt peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons briſer ſa ſtatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il ſembloit que l'ardeur

de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guérets ; nous ne fûmes pas arrêtés un inſtant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit conſacré à Bacchus. Que la puiſſance des dieux eſt grande ! Notre fureur fut auſſitôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec ſurpriſe le déſordre où nous étions.

Grand dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaiſé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et, m'approchant de la prêtreſſe : Nous ſommes aimés du dieu que vous ſervez ; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agités ; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente : nous voulons lui faire un ſacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſtée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes : nos plaiſirs ſont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon : mais, quand quelque divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire Jalouſie tient l'Amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le peuple s'aſſembla autour de nous ; & je racontai à la prêtreſſe comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalouſie. Et, tout-à-coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mêlange confus de voix & d'inſtrumens de muſique. Nous ſortîmes du temple ; & nous vîmes arriver une troupe de bacchantes, qui frappoient la terre de leurs thyrſes, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Sylene ſuivoit, monté ſur ſon âne : ſa tête ſembloit chercher la terre ; & ſitôt qu'on abandonnoit ſon corps, il ſe balançoit comme par meſure. La troupe

avoit le viſage barbouillé de lie. Pan paroiſſoit enſuite avec ſa flûte ; & les Satyres entouroient leur roi. La joie regnoit avec le déſordre ; une folie aimable mêloit enſemble les jeux, les railleries, les danſes, les chanſons. Enfin, je vis Bacchus : il étoit ſur ſon char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ſes côtés, étoit la belle Ariane. Princeſſe, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Théſée, lorſque le dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel. Il eſſuya vos larmes. Si vous n'aviez pas ceſſé de pleurer, vous auriez rendu un dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi : Théſée fuit ; ne vous ſouvenez plus de ſon amour, oubliez juſqu'à ſa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus deſcendre de ſon char ; je vis deſcendre Ariane ; elle entra dans le temple. Aimable dieu, s'écria-t-elle, reſtons dans ces lieux, & ſoupirons-y nos amours. Faiſons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'eſt auprès de ces lieux que la reine des cœurs a poſé ſon empire ; que le dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déja ſi fortunés.

Pour moi, grand dieu, je ſens déja que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puiſſent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'eſperent, & qui ſont plus bornés quand ils deſirent, que quand ils jouiſſent.

Tu ſeras ici mes éternelles amours. Dans le ciel, on n'eſt occupé que de ſa gloire ; ce n'eſt que ſur la terre & dans les lieux champêtres, que l'on ſçait aimer. Et, pendant que cette troupe ſe livrera à une joie inſenſée, ma joie, mes ſoupirs & mes larmes mêmes, te rediront ſans ceſſe mes amours.

Le dieu ſourit à Ariane ; il la mena dans le ſanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs : nous ſentîmes

une émotion divine. Saiſis des égaremens de Silene, & des tranſports des bacchantes, nous prîmes un thyrſe, & nous nous mêlames dans les danſes & dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

NOUS quittâmes les lieux conſacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes ſentir que nos maux n'avoient été que ſuſpendus. Il eſt vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la ſombre Triſteſſe avoit ſaiſi notre ame, & nous étions dévorés de ſoupçons & d'inquiétudes.

Il nous ſembloit que les cruelles déeſſes ne nous avoient agités, que pour nous faire preſſentir des malheurs auxquels nous étions deſtinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de ſentir, lorſque, ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déja ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſtée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que ſçais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O dieux! l'infidelle prend plaiſir à l'entendre!

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Thyrſis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je diſpute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille : que j'étois inſenſé! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me ſouviens que Thyrſis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : malheureux que je ſuis! elle les a miſes ſur ſon ſein! C'eſt un préſent de Thyrſis, di-

ſoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-temps que j'allois, avec Camille, faire à Vénus un ſacrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent, & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours : je les liſois & reliſois ſans ceſſe : un matin, je les trouvai effacées.

Camille, ne déſeſpere point un malheureux qui t'aime ; l'amour, qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſques dans le temple ; & je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre ſacré où la déeſſe rend ſes oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Ariſtée : déja il avoit embraſſé ſa Camille ; & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vue, je ſentis renaître mes premieres fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'eſt ainſi que les dieux renvoient les furies, lorſqu'elles ſortent des enfers.

O dieux ! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le ſoleil a parcouru ſa carriere ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'oracle. Je n'ai point demandé ſi tu m'aimois ; hélas ! je ne voulois que ſçavoir ſi tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, ſi ſon ame en étoit capable. Les dieux, dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon : ces dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalouſie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet

avantage, que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donç avec moi, viens dans ce bois ſolitaire: il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidelle. Jamais les bois de l'Elyſée, que les dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chériſſent; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future; ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un ſatyre, qui ſuivoit une nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans! s'écria-t-il; vos yeux ſçavent s'entendre & ſe répondre; vos ſoupirs ſont payés par des ſoupirs! Mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une bergere farouche; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lorſque je l'ai atteinte.

Une jeune nymphe, ſeule dans ce bois, nous apperçut & ſoupira. Non, dit-elle, ce n'eſt que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon aſſis auprès d'une fontaine. Il avoit ſuivi Diane, qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ſes blonds chêveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit ſa lyre; elle attire les rochers; les arbres la ſuivent, les lions reſtent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour? Je le trouvai ſur les levres de Thémire; je le trouvai enſuite ſur ſon ſein: il s'étoit ſauvé à ſes pieds; je l'y trouvai encore: il ſe cacha ſous ſes genoux; je le ſuivis; & je l'aurois toujours ſuivi, ſi Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté. Il étoit à ſa derniere retraite: elle eſt ſi charmante, qu'il ne ſçauroit la quit-

ter. C'eſt ainſi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent ſur ſes petits, reſte immobile ſous la main avide qui s'approche, & ne peut conſentir à les abandonner.

Malheureux que je ſuis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prieres, & elle devint plus ſévere. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je ſentis que mes ſoupirs alloient être mes derniers ſoupirs, ſi Thémire n'avoit mis la main ſur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne ſuis pas ſi cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, ſi tu ne veux que les miens ſe ferment pour jamais.

Elle m'embraſſa : je reçus ma grace, hélas ! ſans eſpérance de devenir coupable.

FIN DU TEMPLE DE GNIDE.

Comme la piece ſuivante m'a paru être du même auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphiſe, je trouvai l'Amour qui dormoit caché ſur des fleurs, & couvert par quelques branches de myrte qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les jeux & les ris, qui le ſuivent toujours, étoient allé folâtrer loin de lui : il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtés; &, ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des dieux : elle y mit un trait, ſans que je m'en apperçuſſe, & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant : prends-en un ſecond; fais-moi une autre bleſſure; celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait; il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement : c'étoit le trait le plus peſant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baiſſai : Ah! Céphiſe, tu veux donc me faire mourir? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle; il s'eſt fatigué à lancer ſes traits. Il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah! je n'y puis conſentir; car il nous a toujours favoriſés. Je vais donc, dit-elle, prendre ſes armes, & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il ſe réveillera, lui dis-je. Eh bien! qu'il ſe réveille: que pourra-t-il faire que nous bleſſer davantage? Non, non; laiſſons-le dormir; nous reſterons auprès de lui, & nous en ſerons plus enflammés.

Céphiſe prit alors des feuilles de myrte & de roſes. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jetta ſur lui; & elle rioit de voir le petit dieu preſque enſéveli. Mais à quoi m'amuſai-je, dit-elle? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus ſur la terre

d'hommes volages; car ce dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconſtance. Elle prit ſes ciſeaux, s'aſſit; &, tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je ſentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphiſe. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le ſommet des aîles de l'Amour, laiſſa ſes ciſeaux, & s'enfuit.

Lorſqu'il ſe fut réveillé, il voulut voler; & il ſentit un poids qu'il ne connoiſſoit pas. Il vit ſur les fleurs le bout de ſes aîles; il ſe mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles ſur votre ſein; on me les a coupées: que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus grandes? Embraſſez-moi: elles croiſſent: vous les aurez bientôt comme vous les aviez; j'en vois déja le ſommet qui ſe dore: dans un moment.... C'eſt aſſez: volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me haſarder. Il s'envola; il ſe repoſa auprès de Vénus, & revint d'abord ſur ſon ſein. Il reprit l'eſſor; il alla ſe repoſer un peu plus loin, & revint encore ſur le ſein de Vénus. Il l'embraſſa; elle lui ſourit: il l'embraſſa encore, & badina avec elle: & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne ſur toute la nature.

L'Amour, pour ſe venger de Céphiſe, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez! Je veux bien porter la peine de ſon crime: mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir?

FIN.

ESSAI
SUR LE GOÛT.
FRAGMENT.

ESSAI
SUR LE GOÛT,
DANS LES CHOSES
DE LA NATURE ET DE L'ART.
FRAGMENT.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois ſortes de plaiſirs : il y en a qu'elle tire du fond de ſon exiſtence même ; d'autres qui réſultent de ſon union avec le corps ; d'autres enfin qui ſont fondés ſur les plis & les préjugés que de certaines inſtitutions, de certains uſages, de certaines habitudes lui ont fait prendre.

Ce ſont ces différens plaiſirs de notre ame qui forment les objets du goût, comme le beau, le bon, l'agréable, le naïf, le délicat, le tendre, le gracieux, le je ne ſçais quoi, le noble, le grand, le ſublime, le majeſtueux, *&c.* Par exemple, lorſque nous trouvons du plaiſir à voir une choſe avec une utilité pour nous, nous diſons qu'elle eſt bonne ; lorſque nous trouvons du plaiſir à la voir, ſans que nous y démêlions une utilité préſente, nous l'appellons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci ; ils regardoient comme des qualités poſitives toutes les quali-

tés relatives de notre ame ; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raiſonner Socrate, ces dialogues ſi admirés des anciens, ſont aujourd'hui inſoutenables, parce qu'ils ſont fondés ſur une philoſophie fauſſe : car tous ces raiſonnemens tirés ſur le bon, le beau, le parfait, le ſage, le fou, le dur, le mou, le ſec, l'humide, traités comme des choſes poſitives, ne ſignifient plus rien.

Les ſources du beau, du bon, de l'agréable, &c. ſont donc dans nous-mêmes ; & en chercher les raiſons, c'eſt chercher les cauſes des plaiſirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ſes actions & dans ſes paſſions, cherchons-la dans ſes plaiſirs ; c'eſt là où elle ſe manifeſte davantage. La poéſie, la peinture, la ſculpture, l'architecture, la muſique, la danſe, les différentes ſortes de jeux, enfin, les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaiſir : voyons pourquoi, comment & quand ils le lui donnent ; rendons raiſon de nos ſentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'eſt autre choſe que l'avantage de découvrir avec fineſſe & avec promptitude la meſure du plaiſir que chaque choſe doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE NOTRE AME.

L'AME, indépendamment des plaiſirs qui lui viennent des ſens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux & qui lui ſont propres ; tels ſont ceux que lui donnent la curioſité, les idées de ſa grandeur, de ſes perfections, l'idée de ſon exiſtence oppoſée au ſentiment de la nuit, le paiſir d'embraſſer tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choſes, &c. celui de comparer, de joindre & de ſéparer les idées. Ces plaiſirs ſont dans la nature de l'ame, indépendamment des ſens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui penſe ; & il eſt fort indifférent d'examiner ici ſi notre ame a

ces plaiſirs comme ſubſtance unie avec le corps, ou comme ſéparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils ſont les objets du goût : ainſi nous ne diſtinguerons point ici les plaiſirs qui viennent à l'ame de ſa nature, d'avec ceux qui lui viennent de ſon union avec le corps; nous appellerons tout cela plaiſirs naturels, que nous diſtinguerons des plaiſirs acquis que l'ame ſe fait par de certaines liaiſons avec les plaiſirs naturels; &, de la même maniere & par la même raiſon, nous diſtinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il eſt bon de connoître la ſource des plaiſirs dont le goût eſt la meſure : la connoiſſance des plaiſirs naturels & acquis pourra nous ſervir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où eſt notre être, & connoître quels ſont ſes plaiſirs, pour parvenir à meſurer ſes plaiſirs, & même quelquefois à ſentir ſes plaiſirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu; mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à préſent nous n'aimons preſque que ce que nous ne connoiſſons pas.

Notre maniere d'être eſt entiérement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous ſommes, ou autrement. Mais, ſi nous avions été faits autrement, nous aurions ſenti autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poéſie; une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poéſie : par exemple, ſi la conſtitution de nos organes nous avoit rendu capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la diſpoſition du ſujet à la meſure de notre attention, ne ſeroient plus; ſi nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui ſont fondées ſur la meſure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les loix établies ſur ce que notre machine eſt d'une certaine façon, ſeroient différentes, ſi notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuſe,

il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : ſi notre vue avoit été plus diſtincte, & notre ame capable d'embraſſer plus de choſes à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : ſi nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos inſtrumens de muſique. Je ſçais bien que les rapports que les choſes ont entre elles auroient ſubſiſté ; mais, le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choſes qui, dans l'état préſent, font un certain effet ſur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts eſt de nous préſenter les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puiſqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaiſir.

On croit d'abord qu'il ſuffiroit de connoître les diverſes ſources de nos plaiſirs, pour avoir le goût ; & que, quand on a lu ce que la philoſophie nous dit là-deſſus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'eſt pas une connoiſſance de théorie ; c'eſt une application prompte & exquiſe des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'eſt pas néceſſaire de ſçavoir que le plaiſir que nous donne une certaine choſe que nous trouvons belle, vient de la ſurpriſe ; il ſuffit qu'elle nous ſurprenne, & qu'elle ſurprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainſi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis ; c'eſt-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel : car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel ; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, ſans conſidérer s'il eſt bon ou mauvais, juſte ou non, eſt ce qui nous attache à une choſe par le ſentiment ; ce qui n'empêche pas qu'il ne puiſſe s'appliquer aux choſes intellectuelles,

tuelles, dont la connoiſſance fait tant de plaiſir à l'ame, qu'elle étoit la ſeule félicité que de certains philoſophes puſſent comprendre. L'ame connoît par ſes idées & par ſes ſentimens; elle reçoit des plaiſirs par ces idées & par ces ſentimens : car, quoique nous oppoſions l'idée au ſentiment, cependant, lorſqu'elle voit une choſe, elle la ſent; & il n'y a point de choſes ſi intellectuelles, qu'elle ne voie, ou qu'elle ne croie voir, & par conſéquent qu'elle ne ſente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT eſt le genre qui a ſous lui pluſieurs eſpeces, le génie, le bon ſens, le diſcernement, la juſteſſe, le talent, le goût.

L'eſprit conſiſte à avoir des organes bien conſtitués, relativement aux choſes où il s'applique. Si la choſe eſt extrêmement particuliere, il ſe nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaiſir délicat des gens du monde, il ſe nomme goût; ſi la choſe particuliere eſt unique chez un peuple, le talent ſe nomme eſprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chaſſe chez les ſauvages, *&c.*

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame eſt faite pour penſer, c'eſt-à-dire, pour appercevoir; or un tel être doit avoir de la curioſité : car, comme toutes les choſes ſont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en ſuit une autre, on ne peut aimer à voir une choſe ſans deſirer d'en voir une autre; &, ſi nous n'avions pas ce deſir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaiſir à celle-là. Ainſi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous ſouhai-

tons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaiſir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'eſt donc le plaiſir que donne un objet qui nous porte vers un autre; c'eſt pour cela que l'ame cherche toujours des choſes nouvelles, & ne ſe repoſe jamais.

Ainſi on ſera toujours sûr de plaire à l'ame, lorſqu'on lui fera voir beaucoup de choſes, ou plus qu'elle n'avoit eſpéré d'en voir.

Par-là, on peut expliquer la raiſon pourquoi nous avons du plaiſir lorſque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorſque nous voyons un lieu brut & champêtre: c'eſt la même cauſe qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en pluſieurs lieux, parcourir plus d'eſpace: enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainſi dire, étendre la ſphere de ſa préſence; ainſi, c'eſt un grand plaiſir pour elle de porter ſa vue au loin. Mais comment le faire? Dans les villes, notre vue eſt bornée par des maiſons: dans les campagnes, elle l'eſt par mille obſtacles; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre ſecours, & nous découvre la nature qui ſe cache elle-même; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'eſt-à-dire, la nature dérobée à nos yeux: mais, quand nous trouvons de belles ſituations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des ruiſſeaux, des collines, & ces diſpoſitions qui ſont, pour ainſi dire, créées exprès, elle eſt bien autrement enchantée que lorſqu'elle voit les jardins de le Nôtre; parce que la nature ne ſe copie pas, au lieu que l'art ſe reſſemble toujours. C'eſt pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde; c'eſt que la peinture ne prend la nature que là où elle eſt belle, là où la vue ſe peut porter au loin & dans toute ſon étendue; là où elle eſt variée, là où elle peut être vue avec plaiſir.

Ce qui fait ordinairement une grande penſée, c'eſt

lorſqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions eſpérer qu'après une grande lecture.

Florus nous repréſente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal : » Lorſqu'il pouvoit, dit-il, ſe ſervir « de la victoire, il aima mieux en jouir ; « *cùm victoriâ poſſet uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit : » Ce fut vaincre que d'y entrer ; « *introiſſe victoria fuit.* «

Il nous donne tout le ſpectacle de la vie de Scipion, quand il dit de ſa jeuneſſe : » C'eſt le Scipion qui croît pour la deſtruction de l'Afrique ; « *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ creſcit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la ſituation de l'univers, & toute la grandeur du peuple Romain, lorſqu'il dit : » Annibal fugitif cherchoit au « peuple Romain un ennemi par tout l'univers ; « *qui, profugus ex Africâ hoſtem populo Romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne ſuffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choſes ; il faut les lui montrer avec ordre : car, pour lors, nous nous reſſouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame ſe félicite de ſon étendue & de ſa pénétration : mais, dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame ſent à chaque inſtant troubler celui qu'elle y veut mettre. La ſuite que l'auteur s'eſt faite, & celle que nous nous faiſons, ſe confondent ; l'ame ne retient rien, ne prévoit rien ; & elle eſt humiliée par la confuſion de ſes idées, par l'inanité qui lui reſte ; elle eſt vainement fatiguée, & ne peut goûter aucun plaiſir : c'eſt pour cela que, quand le deſſein n'eſt pas d'exprimer ou de mon-

trer la confuſion, on met toujours de l'ordre dans la confuſion même. Ainſi les peintres grouppent leurs figures; ainſi ceux qui peignent les batailles mettent-ils ſur le devant de leurs tableaux les choſes que l'œil doit diſtinguer, & la confuſion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS, s'il faut de l'ordre dans les choſes, il faut auſſi de la variété: ſans cela l'ame languit; car les choſes ſemblables lui paroiſſent les mêmes; &, ſi une partie d'un tableau qu'on nous découvre reſſembloit à une autre que nous aurions vue, cet objet ſeroit nouveau ſans le paroître, & ne feroit aucun plaiſir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, ſemblables à celles de la nature, ne conſiſtent que dans les plaiſirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres, le plus que l'on peut, à varier ces plaiſirs; il faut faire voir à l'ame des choſes qu'elle n'a pas vues; il faut que le ſentiment qu'on lui donne ſoit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'eſt ainſi que les hiſtoires nous plaiſent par la variété des récits; les romans, par la variété des prodiges; les pieces de théâtre, par la variété des paſſions; & que ceux qui ſçavent inſtruire modifient, le plus qu'ils peuvent, le ton uniforme de l'inſtruction.

Une longue uniformité rend tout inſupportable; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue: les mêmes nombres & les mêmes chûtes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcou à Petersbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée; & celui qui aura voyagé long-temps dans les Alpes, en deſcendra dégoûté des ſituations les plus heureuſes, & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété; mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle eſt faite pour connoître &

pour voir : il faut donc qu'elle puiſſe voir, & que la variété le lui permette; c'eſt-à-dire, il faut qu'une choſe ſoit aſſez ſimple pour être apperçue, & aſſez variée pour être apperçue avec plaiſir.

Il y a des choſes qui paroiſſent variées & ne le ſont point, d'autres qui paroiſſent uniformes & ſont très-variées.

L'architecture gothique paroît très-variée, mais la confuſion des ornemens fatigue par leur petiteſſe; ce qui fait qu'il n'y en a aucun que nous puiſſions diſtinguer d'un autre, & leur nombre fait qu'il n'y en a aucun ſur lequel l'œil puiſſe s'arrêter : de maniere qu'elle déplaît par les endroits même qu'on a choiſis pour la rendre agréable.

Un bâtiment d'ordre gothique eſt une eſpece d'énigme pour l'œil qui le voit; & l'ame eſt embarraſſée, comme quand on lui préſente un poëme obſcur.

L'architecture Grecque, au contraire, paroît uniforme : mais, comme elle a les diviſions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie préciſément ce qu'elle peut voir ſans ſe fatiguer, mais qu'elle en voie aſſez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaiſir.

Il faut que les grandes choſes aient de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes ſont compoſées d'autres montagnes qui ſont au-deſſus & au-deſſous; c'eſt la nature des choſes qui fait cela.

L'architecture Grecque, qui a peu de diviſions & de grandes diviſions, imite les grandes choſes; l'ame ſent une certaine majeſté qui y regne par-tout.

C'eſt ainſi que la peinture diviſe en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle repréſente dans un tableau : elle imite la nature; une nombreuſe troupe ſe diviſe toujours en pelotons : & c'eſt encore ainſi que la peinture diviſe en grande maſſe ſes clairs & ſes obſcurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété ; cependant, dans la plupart des choſes, elle aime à voir une eſpece de ſymmétrie. Il ſemble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'expliquerai cela.

Une des principales cauſes des plaiſirs de notre ame, lorſqu'elle voit des objets, c'eſt la facilité qu'elle a à les appercevoir ; & la raiſon qui fait que la ſymmétrie plaît à l'ame, c'eſt qu'elle lui épargne la peine, qu'elle la ſoulage, & qu'elle coupe, pour ainſi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là ſuit une regle générale : par-tout où la ſymmétrie eſt utile à l'ame & peut aider ſes fonctions, elle lui eſt agréable ; mais, par-tout où elle eſt inutile, elle eſt fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choſes que nous voyons ſucceſſivement doivent avoir de la variété ; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil, doivent avoir de la ſymmétrie. Ainſi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la façade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la ſymmétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embraſſer d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil ſoit ſimple, il faut qu'il ſoit unique, & que les parties ſe rapportent toutes à l'objet principal : c'eſt pour cela encore qu'on aime la ſymmétrie ; elle fait un tout enſemble.

Il eſt dans la nature qu'un tout ſoit achevé ; & l'ame, qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'eſt encore pour cela qu'on aime la ſymmétrie ; il faut une eſpece de pondération ou de balancement : & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, eſt auſſi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.

DES CONTRASTES.

L'AME aime la ſymmétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande des peintres & des ſculpteurs, qu'ils mettent de la ſymmétrie dans les parties de leur figures; elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, ſont inſupportables; la raiſon en eſt que cette ſymmétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi; &, comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; &, ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſur-tout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymmétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtyle de quelques écrivains, qui, dans chaque phraſe, mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antitheſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme ſaint Evremont. Le tour

de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement ; ce contraſte perpétuel devient ſymmétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que, lorſque vous avez vu une partie de la phraſe, vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots oppoſés, mais oppoſés de la même maniere ; vous voyez un tour dans la phraſe, mais c'eſt toujours le même.

Bien des peintres ſont tombés dans le défaut de mettre des contraſtes par-tout & ſans ménagement ; de ſorte que, lorſqu'on voit une figure, on devine d'abord la diſpoſition de celles d'à côté : cette continuelle diverſité devient quelque choſe de ſemblable. D'ailleurs, la nature, qui jette les choſes dans le déſordre, ne montre pas l'affectation d'un contraſte continuel ; ſans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement, & dans un mouvement forcé. Elle eſt plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes ſortes de mouvement.

Si la partie de l'ame qui connoît aime la variété, celle qui ſent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas ſoutenir long-temps les mêmes ſituations, parce qu'elle eſt liée à un corps qui ne peut les ſouffrir. Pour que notre ame ſoit excitée, il faut que les eſprits coulent dans les nerfs : or, il y a là deux choſes, une laſſitude dans les nerfs, une ceſſation de la part des eſprits qui ne coulent plus, ou qui ſe diſſipent des lieux où ils ont coulé.

Ainſi tout nous fatigue à la longue, & ſur-tout les grands plaiſirs : on les quitte toujours avec la même ſatisfaction qu'on les a pris ; car les fibres, qui en ont été les organes, ont beſoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous ſervir, & diſtribuer, pour ainſi dire, le travail.

Notre ame eſt laſſe de ſentir : mais ne pas ſentir, c'eſt tomber dans un anéantiſſement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ſes modifications : elle ſent, & elle ne ſe laſſe pas.

DES PLAISIRS DE LA SURPRISE.

CETTE diſpoſition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaiſirs qui viennent de la ſurpriſe ; ſentiment qui plaît à l'ame par le ſpectacle & la promptitude de l'action : car elle apperçoit ou ſent une choſe qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une choſe peut nous ſurprendre comme merveilleuſe, mais auſſi comme nouvelle, & encore comme inattendue ; & dans ces derniers cas, le ſentiment principal ſe lie à un ſentiment acceſſoire, fondé ſur ce que la choſe eſt nouvelle ou inattendue.

C'eſt par-là que les jeux de haſard nous piquent ; ils nous font voir une ſuite continuelle d'événemens non attendus : c'eſt par-là que les jeux de ſociété nous plaiſent, ils ſont encore une ſuite d'événemens imprévus, qui ont pour cauſe l'adreſſe jointe au haſard.

C'eſt encore par-là que les pieces de théâtre nous plaiſent : elles ſe développent par degrés, cachent les événemens juſqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux ſujets de ſurpriſe, & ſouvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin les ouvrages d'eſprit ne ſont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des ſurpriſes agréables, & ſuppléent à l'inſipidité des converſations preſque toujours languiſſantes, & qui ne ſont point cet effet.

La ſurpriſe peut être produite par la choſe, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une choſe plus grande ou plus petite qu'elle n'eſt en effet, ou différente de ce qu'elle eſt ; ou bien nous voyons la choſe même, mais avec une idée acceſſoire qui nous ſurprend. Telle eſt, dans une choſe, l'idée acceſſoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la perſonne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la

maniere dont elle a été faite, ou de quelque autre circonſtance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un ſang-froid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout-à-coup & dit : L'univers ayant ſouffert ce monſtre pendant quatorze ans, enfin, il l'abandonna : *tale monſtrum per quatuordecim annos perpeſſus, terrarum orbis tandem deſtituit.* Ceci produit dans l'eſprit différentes ſortes de ſurpriſes; nous ſommes ſurpris du changement de ſtyle de l'auteur, de la découverte de ſa différente maniere de penſer, de ſa façon de rendre en auſſi peu de mots une des grandes révolutions qui ſoit arrivée : ainſi l'ame trouve un très-grand nombre de ſentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui compoſer un plaiſir.

DES DIVERSES CAUSES qui peuvent produire un ſentiment.

Il faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſçavoir frapper pluſieurs organes à la fois; &, ſi l'on examine les divers écrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage ſont ceux qui ont excité dans l'ame plus de ſenſations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des cauſes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confuſion d'arbres : 1°. parce que notre vue, qui ſeroit arrêtée, ne l'eſt pas : 2°. chaque allée eſt une, & forme une grande choſe; au lieu que, dans la confuſion, chaque arbre eſt une choſe & une petite choſe : 3°. nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir : 4°. nous ſçavons bon gré de la peine que l'on a priſe : 5°. nous admirons le ſoin que l'on a de

combattre ſans ceſſe la nature, qui, par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre; ce qui eſt ſi vrai, qu'un jardin négligé nous eſt inſupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît; quelquefois c'eſt la facilité; &, comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépenſe du maître, nous voyons quelquefois avec plaiſir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépenſe & de travail.

Le jeu nous plaît, parce qu'il ſatisfait notre avarice, c'eſt-à-dire l'eſpérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont ſur notre bonheur: il ſatisfait notre curioſité en nous donnant un ſpectacle: enfin il nous donne les différens plaiſirs de la ſurpriſe.

La danſe nous plaît par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par ſa liaiſon avec la muſique, la perſonne qui danſe étant comme un inſtrument qui accompagne; mais ſur-tout elle plaît par une diſpoſition de notre cerveau, qui eſt telle qu'elle ramene en ſecret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choſes nous plaiſent & déplaiſent à différens égards : par exemple, les *virtuoſi* d'Italie nous doivent faire peu de plaiſir : 1°. parce qu'il n'eſt pas étonnant qu'accommodé comme ils ſont, ils chantent bien; ils ſont comme un inſtrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des ſons : 2°. parce que les paſſions qu'ils jouent ſont trop ſuſpectes de fauſſeté : 3°. parce qu'ils ne ſont ni du ſexe que nous aimons, ni de celui que nous eſtimons. D'un autre côté, ils peuvent nous plaire, parce qu'ils conſervent long-temps un air de jeuneſſe, & de plus

parce qu'ils ont une voix flexible & qui leur eſt particuliere. Ainſi chaque choſe nous donne un ſentiment, qui eſt compoſé de beaucoup d'autres, leſquels s'affoibliſſent & ſe choquent quelquefois.

Souvent notre ame ſe compoſe elle-même des raiſons de plaiſir, & elle y réuſſit ſur-tout par les liaiſons qu'elle met aux choſes. Ainſi une choſe qui nous a plu nous plaît encore, par la ſeule raiſon qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainſi une actrice, qui nous a plu ſur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre; ſa voix, ſa déclamation, le ſouvenir de l'avoir vue admirer, que dis-je ? l'idée de la princeſſe jointe à la ſienne, tout cela fait une eſpece de mêlange qui forme & produit un plaiſir.

Nous ſommes tous pleins d'idées acceſſoires. Une femme, qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention ſur leur naiſſance ou leurs biens, les honneurs ou l'eſtime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

Les gens délicats ſont ceux qui, à chaque idée ou à chaque goût, joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts acceſſoires. Les gens groſſiers n'ont qu'une ſenſation; leur ame ne ſçait compoſer ni décompoſer; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne: au lieu que les gens délicats dans l'amour ſe compoſent la plupart des plaiſirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des ſenſations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'eſprit ont & ſe ſont fait une infinité de ſenſations que les autres hommes n'ont pas.

DU JE NE SÇAIS QUOI.

Il y a quelquefois, dans les perſonnes ou dans les choſes un charme inviſible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeller le je ne ſçais quoi. Il me ſemble que c'eſt un effet principalement fondé ſur la ſurpriſe. Nous ſommes touchés de ce qu'une perſonne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire ; & nous ſommes agréablement ſurpris de ce qu'elle a ſçu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent, & que le cœur ne croit plus : voilà pourquoi les femmes laides ont très-ſouvent des graces, & qu'il eſt rare que les belles en aient. Car une belle perſonne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir ſurpris en bien, elle nous ſurprend en mal : mais l'impreſſion du bien eſt ancienne, celle du mal nouvelle ; auſſi les belles perſonnes ſont-elles rarement les grandes paſſions, preſque toujours réſervées à celles qui ont des graces, c'eſt-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas ſujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & ſouvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majeſté des draperies de Paul Véroneſe ; mais nous ſommes touchés de la ſimplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véroneſe promet beaucoup, & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Correge promettent peu & paient beaucoup, & cela nous plaît davantage.

Les graces ſe trouvent plus ordinairement dans l'eſprit que dans le viſage ; car un beau viſage paroit d'abord & ne cache preſque rien : mais l'eſprit ne ſe montre que peu-à-peu, que quand il veut, & autant qu'il veut ; il peut ſe cacher pour paroître, & donner cette eſpece de ſurpriſe qui fait les graces.

Les graces ſe trouvent moins dans les traits du vi-

ſage que dans les manieres ; car les manieres naiſſent à chaque inſtant, & peuvent à tous les momens créer des ſurpriſes : en un mot, une femme ne peut gueres être belle que d'une façon, mais elle eſt jolie de cent mille.

La loi des deux ſexes a établi, parmi les nations policées & ſauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder : de-là il arrive que les graces ſont plus particuliérement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geſte, tout ce qui, ſans choquer le premier devoir, ſe montre en elles, tout ce qui ſe met en liberté, devient une grace : & telle eſt la ſageſſe de la nature, que ce qui ne ſeroit rien ſans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuſe loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne ſçauroient nous ſurprendre, les graces ne ſe trouvent ni dans les manieres gênées ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui eſt entre les deux extrémités ; & l'ame eſt agréablement ſurpriſe de voir que l'on a évité les deux écueils.

Il ſembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aiſées ; ce ſont celles qui le ſont le moins ; car l'éducation, qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or, nous ſommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorſqu'elle eſt dans cette négligence, ou même dans ce déſordre qui nous cache tous les ſoins que la propreté n'a pas exigés, & que la ſeule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais tant de graces dans l'eſprit, que lorſque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorſque vous dites des choſes qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'eſprit, & non pas des graces dans l'eſprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque choſe de naïf & de

ſimple en vous ne promettoit rien de cela, ſoient doucement ſurpris de s'en appercevoir.

Ainſi les graces ne s'acquierent point; pour en avoir, il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'eſt celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien n'eſt plus propre à faire ſentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui ſemblent être données à une perſonne par un pouvoir inviſible, & qui ſont diſtinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majeſtueuſe de Junon; car la majeſté demande une certaine gravité, c'eſt-à-dire, une contrainte oppoſée à l'ingénuité des graces: elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas; car la fierté eſt oppoſée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut ſouvent être ſoupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

Ce qui fait les grandes beautés, c'eſt lorſqu'une choſe eſt telle que la ſurpriſe eſt d'abord médiocre, qu'elle ſe ſoutient, augmente, & nous mene enſuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil: il imite ſi bien la nature, que l'on n'en eſt d'abord pas plus étonné que ſi l'on voyoit l'objet même, lequel ne cauſeroit point de ſurpriſe: mais une expreſſion extraordinaire, coloris plus fort, une attitude biſarre d'un peintre moins bon, nous ſaiſit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les peintres de Veniſe avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper enſuite plus: Lucain frappe d'abord plus, pour frapper enſuite moins.

L'exacte proportion de la fameuſe égliſe de ſaint Pierre

fait qu'elle ne paroît pas d'abord auſſi grande qu'elle l'eſt; car nous ne ſçavons d'abord où nous prendre pour juger de ſa grandeur. Si elle étoit moins large, nous ſerions frappés de ſa longueur; ſi elle étoit moins longue, nous le ſerions de ſa largeur. Mais, à meſure que l'on examine, l'œil la voit s'aggrandir, l'étonnement augmente. On peut la comparer aux Pyrenées, où l'œil, qui croyoit d'abord les meſurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & ſe perd toujours davantage.

Il arrive ſouvent que notre ame ſent du plaiſir lorſqu'elle a un ſentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une choſe abſolument différente de ce qu'elle ſçait être; ce qui lui donne un ſentiment de ſurpriſe dont elle ne peut pas ſortir. En voici un exemple: Le dôme de ſaint Pierre eſt immenſe; on ſçait que Michel-Ange voyant le panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc ſur ce modele le dôme de ſaint Pierre: mais il fit les piliers ſi maſſifs, que ce dôme, qui eſt comme une montagne que l'on a ſur la tête, paroît léger à l'œil qui le conſidere. L'ame reſte donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle ſçait, & elle reſte ſurpriſe de voir une maſſe en même-temps ſi énorme & ſi légere.

DES BEAUTÉS
qui réſultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la ſurpriſe vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le lac majeur; c'eſt une petite mer dont les bords ne montrent rien que de ſauvage. A quinze mille dans le lac, ſont deux iſles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui eſt, à mon avis, le ſéjour du monde le plus enchanté. L'ame eſt étonnée de ce contraſte roma-

romaneſque, de rappeller avec plaiſir les merveilles des romans, où, après avoir paſſé par des rochers & des pays arides, on ſe trouve dans un lieu fait pour les fées.

Tous les contraſtes nous frappent, parce que les choſes en oppoſition ſe relevent toutes les deux : ainſi, lorſqu'un petit homme eſt auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces ſortes de ſurpriſes ſont le plaiſir que l'on trouve dans toutes les beautés d'oppoſition, dans toutes les antitheſes & figures pareilles. Quand Florus dit : » Sore & « Algide, qui le croiroit ! nous ont été formidables, Sa- « trique & Cornicule étoient des provinces : nous rou- « giſſions des Borilliens & des Véraliens ; mais nous en « avons triomphé : enfin Tibur, notre fauxbourg, Préneſte « où ſont nos maiſons de plaiſance, étoient le ſujet des « vœux que nous allions faire au capitole ; « cet auteur, dis-je, nous montre en même temps la grandeur de Rome, & la petiteſſe de ſes commencemens, & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antitheſes d'idées, d'avec les antitheſes d'expreſſion. L'antitheſe d'expreſſion n'eſt pas cachée, celle d'idées l'eſt : l'une a toujours le même habit, l'autre en change comme on veut : l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et, par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être : de même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand

nez, nous rions; à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts auſſi bien que des beautés. Lorſque nous voyons qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtrumens de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame; & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſſede, elle peut exciter la pitié : ſi elle la regarde avec l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos deſirs, elle la regarde avec un ſentiment d'averſion.

De même dans nos penſées, lorſqu'elles contiennent une oppoſition qui eſt contre le bon ſens, lorſque cette oppoſition eſt commune & aiſée à trouver, elles ne plaiſent point & ſont un défaut, parce qu'elles ne cauſent point de ſurpriſe; & ſi, au contraire, elles ſont trop recherchées, elles ne plaiſent pas non plus. Il faut que, dans un ouvrage, on les ſente parce qu'elles y ſont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer; car pour lors la ſurpriſe ne tombe que ſur la ſottiſe de l'auteur.

Une des choſes qui nous plaît le plus, c'eſt le naïf; mais c'eſt auſſi le ſtyle le plus difficile à attraper : la raiſon en eſt qu'il eſt préciſément entre le noble & le bas; & il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très-difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les muſiciens ont reconnu que la muſique qui ſe chante le plus facilement eſt la plus difficile à compoſer : preuve certaine que nos plaiſirs, & l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien éle-

vés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'aggrandiſſent, cela nous paroît noble : cela ſe ſent ſur-tout dans les comparaiſons, où l'eſprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque choſe, faire voir la choſe plus grande, ou, s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien ſe donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle ſe le ſeroit caché ſi elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer deux choſes fines, l'ame aime mieux voir comparer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une choſe à une choſe, comme un héros à un lion, une femme à un aſtre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange eſt le maître pour donner de la nobleſſe à tous ſes ſujets. Dans ſon fameux Bacchus, il ne fait point comme les peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui eſt, pour ainſi dire, en l'air. Cela ſeroit indigne de la majeſté d'un dieu. Il le peint ferme ſur ſes jambes; mais il lui donne ſi bien la gaieté de l'ivreſſe, & le plaiſir à voir couler la liqueur qu'il verſe dans ſa coupe, qu'il n'y a rien de ſi admirable.

Dans la Paſſion qui eſt dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde ſon Fils crucifié, ſans douleur, ſans pitié, ſans regret, ſans larmes. Il la ſuppoſe inſtruite de ce grand myſtere, & par-là lui fait ſoutenir avec grandeur le ſpectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque choſe de noble. On trouve du grand dans ſes ébauches mêmes, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans ſa chambre des Géans à Mantoue, où il a repréſenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les dieux effrayés; mais Junon eſt auprès de Jupiter; elle lui montre, d'un air aſſuré, un géant ſur

lequel il faut qu'il lance la foudre ; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres dieux : plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés : & cela eſt bien naturel ; car, dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage.....

FIN DE L'ESSAI SUR LE GOUT.

POÉSIES.

PORTRAIT

De madame la duchesse de MIREPOIX.

LA beauté que je chante ignore ses appas.
Mortels, qui la voyez, dites-lui qu'elle est belle;
Naïve, simple, naturelle,
Et timide sans embarras.
Telle est la Jacinte nouvelle;
Sa tête ne s'éleve pas
Sur les fleurs qui sont autour d'elle:
Sans se montrer, sans se cacher,
Elle se plaît dans la prairie;
Elle y pourroit finir sa vie,
Si l'œil ne venoit l'y chercher.

MIREPOIX reçut en partage
La candeur, la douceur, la paix:
Et ce sont, entre mille attraits,
Ceux dont elle veut faire usage.
Pour altérer la douceur de ses traits,
Le fier dédain n'osa jamais
Se faire voir sur son visage.
Son esprit a cette chaleur
Du soleil qui commence à naître;
L'Hymen peut parler de son cœur:
L'Amour pourroit le méconnoître.

ADIEUX à GENES (a), en 1728.

ADIEU, Genes déteſtable;
Adieu, ſéjour de Plutus.
Si le Ciel m'eſt favorable,
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, Bourgeois & Nobleſſe,
Qui n'a pour toutes vertus
Qu'une inutile richeſſe:
Je ne vous reverrai plus.

Adieu, ſuperbes palais,
Où l'ennui, par préférence,
A choiſi ſa réſidence;
Je ne vous reverrai jamais.

Là le magiſtrat querelle
Et veut chaſſer les amans,
Et ſe plaint que ſa chandelle
Brûle depuis trop long-temps.

Le vieux noble, quel délice!
Voit ſon page à demi-nud,
Et jouit d'une avarice
Qui lui fait montrer le cul.

(a) Cette piece avoit été donnée par M. de Monteſquieu à un de ſes amis, à condition de ne la point faire voir, diſant que c'étoit une plaiſanterie faite dans un moment d'humeur; d'autant qu'il ne s'étoit jamais piqué d'être poëte. Il la fit, étant embarqué pour partir de Genes, où il diſoit s'être beaucoup ennuyé, parce qu'il n'y avoit formé aucune liaiſon, ni trouvé aucun de ces empreſſemens qu'on lui avoit marqués par-tout ailleurs en Italie. Il faut que les Génois ſe ſoient bien civiliſés depuis, & aient beaucoup changé de méthode dans l'accueil qu'ils font aux étrangers; ou bien l'ennui fit que l'Auteur voulut ſe divertir par cette petite ſatyre, qui ne ſauroit être priſe pour une choſe ſérieuſe, ni comme un jugement de ce voyageur éclairé.

Vous entendez d'un jocriſſe
Qu'il ne dort ni nuit ni jour,
Qu'il a gagné la jauniſſe
Par l'excès de ſon amour.

Mais un vent plus favorable
A mes vœux vient ſe prêter.
Il n'eſt rien de comparable
Au plaiſir de vous quitter.

FIN.

LETTRES FAMILIERES

DE

M. LE PRÉSIDENT

DE MONTESQUIEU.

AVERTISSEMENT.

NOUS joignons ici les Lettres familieres de M. de MONTESQUIEU, *qui viennent de paroître en Italie. Celui qui les a publiées n'a pas prétendu augmenter la gloire de M. de* MONTESQUIEU, *en rendant publiques des lettres qui n'étoient pas écrites pour le devenir. Il a cherché à ſe ſatisfaire lui-même ; & nous ne les mettons à la fin de notre édition que pour ne laiſſer rien à deſirer au Public.*

LETTRES FAMILIERES

DE

M. LE PRÉSIDENT *DE MONTESQUIEU.*

LETTRE PREMIERE.

Au pere CERATI (*a*), *de la congrégation de l'Oratoire de Saint-Philippe.*

A ROME.

J'EUS l'honneur de vous écrire par le courier paſſé, M. R. P. je vous écris encore par celui-ci. Je prends du plaiſir à faire tout ce qui peut vous rappeller une amitié qui m'eſt ſi chere. J'ajoute à ce que je vous mandois ſur l'affaire.... que, ſi monſeigneur Fouquet (*b*)

(*a*) M. Cerati eſt natif d'une famille noble de Parme. Jean-Gaſton, dernier grand-duc de Toſcane l'avoit nommé de l'ordre de ſaint Etienne, & provéditeur de l'univerſité de Piſe. M. de Monteſquieu, dans ſon voyage d'Italie, l'avoit connu chez M. le cardinal de Polignac.

(*b*) Jéſuite revenu de la Chine avec M. Mezzabarba. Ce miſſionnaire s'étoit déclaré con-

exige au-delà de la ſomme que j'ai paru vous fixer; vous pouvez vous étendre, & donner plus; & faire, par rapport aux autres conditions, tout ce qui ne ſera pas viſiblement déraiſonnable. Je connois ici le chevalier Lambert, banquier fameux, qui m'a dit être en correſpondance avec Belloni. Je ferai remettre ſur le champ par lui l'argent dont vous ſerez convenu; car il me paroît que les volontés de M. Fouquet ſont ſi ambulatoires (*c*), qu'il ne vaut pas la peine de rien faire avant qu'elles ne ſoient fixées.

Je ſuis ici dans un pays qui ne reſſemble gueres au reſte de l'Europe. Nous n'avons pas encore ſçu le contenu du traité d'Eſpagne; on croit ſimplement qu'il ne changeoit rien à la quadruple alliance, ſi ce n'eſt que les ſix mille hommes, qui iront en Italie pour faire leur cour à D. Carlos, ſeront Eſpagnols, & non pas neutres. Il court ici tous les jours, comme vous ſçavez, toutes ſortes de papiers très-libres & très-indiſcrets. Il y en avoit un, il y a deux ou trois ſemaines, dont j'ai été très en colere. Il diſoit que M. le cardinal de Rohan avoit fait venir d'Allemagne, avec grand ſoin, pour l'uſage de ſes diocéſains, une machine tellement faite, que l'on pouvoit jouer aux dez, les mêler, les pouſſer, ſans qu'ils reçuſſent aucune impreſſion de la main du joueur, lequel pouvoit auparavant, par un art illicite, flatter ou bruſquer les dez ſelon l'occaſion; ce

---

tre les Rits Chinois, & en avoit parlé au Pape, ſelon ſa conſcience. Comme, après cette déclaration, il fit ſentir à ſa Sainteté, que l'air du college ne lui convenoit plus, Benoît XIII le fit Evêque *in partibus*, & le logea en *Propaganda*. M. de Monteſquieu l'avoit beaucoup connu chez M. le cardinal de Polignac, & eut depuis avec lui une négociation pour la réſignation, en faveur de l'abbé Duval, ſon Secretaire, d'un bénéfice, que ce prélat avoit obtenu de la cour de Rome, en Brétagne.

(*c*) Les difficultés que M. Fouquet faiſoit naître coup ſur coup au ſujet de la penſion, ou de la ſomme d'argent, qui devoit être ſtipulée, faiſoient encore dire à M. de Monteſquieu, que l'on voyoit bien que Monſeigneur n'avoit pas encore ſecoué la pouſſiere.

qui établiſſoit la fripponnerie dans des choſes qui ne ſont établies que pour récréer l'eſprit. Je vous avoue qu'il faut être bien hérétique & janſéniſte pour faire de ces mauvaiſes plaiſanteries-là. S'il s'imprime dans l'Italie quelque ouvrage qui mérite d'être lu, je vous prie de me le faire ſçavoir. J'ai l'honneur d'être avec toute ſorte de tendreſſe & d'amitié.

De Londres, le 21 Décembre, 1729.

LETTRE II.

AU MÊME.

PERE Cerati, vous êtes mon bienfaicteur; vous êtes comme Orphée; vous faites ſuivre les rochers. Je mande à l'abbé Duval (*a*) que je n'entends pas qu'il abuſe de l'honnêteté de M. Fouquet, mais qu'il pourſuive, & que ce qui reviendra ſoit partagé à l'amiable entre monſeigneur & lui.

Enfin, Rome eſt délivrée de la baſſe tyrannie de Bénévent, & les rênes du pontificat ne ſont plus tenues par ſes viles mains. Tous ces faquins, S. Marie à leur tête, ſont retournés dans les chaumieres où ils ſont nés, entretenir leurs parens de leur ancienne inſolence. Coſcia n'aura plus pour lui que ſon argent & ſa goutte. On pendra tous les Bénéventins qui ont volé, afin que la prophétie s'accompliſſe ſur Bénévent : *Vox in Rama audita eſt; Rachel plorans filios ſuos noluit conſolari, quiâ non ſunt.*

Donnez-nous un pape qui ait un glaive comme ſaint Paul, non pas un roſaire comme ſaint Dominique, ou une beſace comme ſaint François. Sortez de votre lé-

(*a*) Ce fut lui qui porta le manuſcrit des lettres Perſanes en Hollande, & l'y fit imprimer; ce qui coûta à leur auteur beaucoup de fraix ſans aucun profit.

thargie ; *Exoriare aliquis.* N'avez-vous point de honte de nous montrer cette vieille chaire de ſaint Pierre avec le dos rompu, & pleine de vermoulure ? Voulez-vous qu'on regarde votre coffre, où ſont tant de richeſſes ſpirituelles, comme une boëte d'orviétan ou de mithridate ? En vérité, vous faites un bel uſage de votre infaillibilité ; vous vous en ſervez pour prouver que le livre de Queſnel ne vaut rien, & vous ne vous en ſervez pas pour décider que les prétentions de l'Empereur ſur Parme & Plaiſance ſont mauvaiſes. Votre triple couronne reſſemble à cette couronne de laurier que mettoit Céſar pour empêcher qu'on ne vît qu'il étoit chauve. Mes adorations à M. le cardinal de Polignac. Je fus reçu, il y a trois jours, membre de la ſociété royale de Londres. On y parla d'une lettre de M. Thomas Dhiſam à ſon frere, qui demandoit le ſentiment de la ſociété ſur les découvertes aſtronomiques de M. Bianchini. Embraſſez, s'il vous plaît, de ma part, l'abbé, le cher abbé Niccolini. Je vous ſalue, cher pere, de tout mon cœur.

De Londres, le premier Mars, 1730.

LETTRE III.

A monſieur l'abbé VÉNUTI (*a*).

A CLÉRAC.

J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec beaucoup plus de joie que

(*a*) Ce ſçavant Italien, d'une famille de condition de Tortone, avoit été envoyé en France par le chapitre de Saint-Jean de Latran, comme vicaire-général de l'abbaye de Clérac, que Henri IV conféra à ce chapitre après ſon abſolution. Il eſt paſſé à la prévôté de Livourne, que l'Empereur lui conféra comme grand-duc de Toſcane, & enfin il s'eſt retiré dans ſa patrie.

je n'aurois cru, parce que je ne ſçavois pas que M. l'abbé de Clérac, que j'honorois déja beaucoup, fût le frere de M. le chevalier Vénuti, avec qui j'ai eu le plaiſir de contracter amitié à Florence, & qui m'a procuré l'honneur d'une place dans l'académie de Cortone. Je vous ſupplie, monſieur, d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'a eues M. votre frere. M. Campagne m'a écrit le beau préſent que vous lui aviez remis pour moi, dont je vous ſuis infiniment obligé. M. Baritaut m'avoit déja fait lire une partie de cet ouvrage : & ce qui m'a touché dans vos diſſertations, c'eſt qu'on y voit un ſçavant qui a de l'eſprit ; ce qui ne ſe trouve pas toujours.

Vous êtes cauſe, monſieur, que l'académie de Bourdeaux me preſſe l'épée dans les reins, pour obtenir un arrêt du conſeil pour la création de vingt aſſociés, au lieu de vingt éleves. L'envie qu'elle a de vous avoir, & la difficulté d'autre part, que toutes les places d'aſſociés ſont remplies, fait qu'elle deſire de voir de nouvelles places créées. Les affaires de M. le cardinal de Polignac, & d'autres, font que cet arrêt n'eſt pas encore obtenu. J'écris à nos meſſieurs, que cela ne doit pas empêcher ; & que vous méritez, ſi la porte eſt fermée, que l'on faſſe une breche pour vous faire entrer. J'eſpere, monſieur, que l'année prochaine, ſi je vais en province, j'aurai l'honneur de vous voir à Clérac, & de vous inviter à venir à Bourdeaux. Je chérirai tout ce qui pourra faire & augmenter notre connoiſſance ; perſonne n'eſt au monde plus que moi, & avec plus de reſpect, &c.

P. S. Quand vous écrirez à M. le chevalier Vénuti, ayez la bonté, monſieur, de lui dire mille choſes de ma part : ſes belles qualités me ſont encore préſentes.

De Paris, ce 17 Mars 1739.

LETTRE IV.

A M. l'abbé marquis NICCOLINI.

A FLORENCE.

J'AI reçu, cher & illuſtre Abbé (*a*), avec une véritable joie, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous êtes un de ces hommes que l'on n'oublie point, & qui frappez une cervelle de votre ſouvenir. Mon cœur, mon eſprit ſont tout à vous, mon cher Abbé.

Vous m'apprenez deux choſes bien agréables; l'une, que nous verrons monſeigneur Cérati en France; l'autre, que madame la marquiſe Ferroni ſe ſouvient encore de moi. Je vous prie de cimenter auprès de l'un & de l'autre cette amitié que je voudrois tant mériter. Une des choſes dont je prétends me vanter, c'eſt que moi, habitant d'au-delà des Alpes, aie été auſſi enchanté d'elle que vous tous.

Je ſuis à Bourdeaux depuis un mois, & j'y dois reſter trois ou quatre mois encore. Je ſerois inconſolable, ſi cela me faiſoit perdre le plaiſir de voir le cher Cérati. Si cela étoit, je prétendrois bien qu'il vînt me voir à Bourdeaux. Il verroit ſon ami; mais il verroit mieux la France, où il n'y a que Paris, & les provinces éloignées qui ſoient quelque choſe, parce que Paris n'a pas pu encore les dévorer. Il feroit les deux côtés du quarré, au lieu de faire la diagonale, & verroit les belles provinces qui ſont voiſines de l'Océan, & celles qui le ſont de la Méditerranée.

Que

(*a*) Lorſque l'abbé marquis Niccolini, médiocre admirateur du miniſtere Lorrain, eut ordre de ne point rentrer en Toſcane, M. de Monteſquieu s'écria en apprenant cette nouvelle: „ Oh! il faut que mon ami Niccolini ait dit quelque grande vérité. “

Que dites-vous des Anglois ? voyez comme ils couvrent toutes les mers. C'eſt une grande baleine : *Et latum ſub pectore poſſidet æquor.* La reine d'Eſpagne a appris à l'Europe un grand ſecret ; c'eſt que les Indes, qu'on croyoit attachées à l'Eſpagne par cent mille chaînes, ne tiennent qu'à un fil. Adieu, mon cher & illuſtre Abbé ; accordez-moi les ſentimens que j'ai pour vous. Je ſuis avec toute ſorte de reſpect.

De Bourdeaux, le 6 Mars, 1740.

LETTRE V.

A Monſeigneur CERATI.

A PISE.

J'AI reçu votre lettre bien tard, monſeigneur ; car elle eſt datée du 10 janvier, & je ne l'ai reçue que le 5 de mai à Bourdeaux, où je ſuis depuis un mois, & où je reſterai trois ou quatre autres. Promettez-moi, & jurez-moi que, ſi je ne ſuis pas à Paris quand vous y paſſerez, vous viendrez me voir à Bourdeaux, & vous prendrez cette route en retournant en Italie. Je l'ai mandé à Niccolini ; il ne s'agit que de faire les deux côtés du parallélogramme, au lieu de la diagonale ; & vous verrez la France : au lieu que, ſi vous traverſez par le milieu du royaume, vous ne verrez que Paris, & vous ne verrez pas votre ami. Mais je dis tout cela en cas que je ne ſois pas à Paris. Quand vous y ſerez, je vous en ferai les honneurs, ſoit que j'y ſois, ou que je n'y ſois pas, & je vous introduirai ſur le mont Parnaſſe. Si vous paſſez en Angleterre, mandez-le-moi, afin que je vous donne des lettres pour mes amis. Enfin, j'eſpere que vous voudrez bien m'écrire pendant votre voyage, & me donner des nouvelles de votre marche. Mon adreſſe eſt à Bourdeaux, ou à Paris, rue ſaint Domi-

nique. Vous allez faire le voyage le plus agréable que l'on puiſſe faire. A l'égard des finances, ſi je ſuis à Paris, je ſerai votre Mentor. Vous y trouverez à pied une infinité de gens de mérite, & la plupart des carroſſes pleins de faquins. M. le cardinal de Polignac a fort bien fait de n'aller pas au conclave, & de laiſſer cette affaire à d'autres. Il ſe porte très-bien; & c'eſt la plus grande de ſes affaires. Vous le verrez auſſi aimable, quoiqu'il ne ſoit pas à la mode. Adieu, monſeigneur; j'ai, & j'aurai pour vous, toute ma vie, les ſentimens du monde les plus tendres : autant que tout le monde vous eſtime, autant moi je vous aime; & en quelque lieu du monde que vous ſoyez, vous ſerez toujours préſent à mon eſprit. J'ai l'honneur d'être avec toute ſorte de reſpect & de tendreſſe.

LETTRE VI.

A Monſieur l'abbé VENUTI,

A CLÉRAC.

JE n'ai que le temps de vous écrire un mot, monſieur; quelques-uns de vos amis m'ont demandé de parler à madame de Tencin ſur des lettres que l'on écrit contre vous (*a*). Comme je ne ſçais rien de tout ceci,

(*a*) A peine M. l'abbé Venuti eut-il pris l'adminiſtration de l'abbaye de Clérac, qu'il s'éleva à Rome un parti contre lui dans le chapitre qui l'avoit envoyé, travaillant à le faire rappeller, & ſe ſervant, pour cet effet du canal de M. le cardinal de Tencin pour le deſſervir. Le principal grief qu'on avoit contre lui, étoit que les remiſes des revenus de l'abbaye n'étoient pas aſſez abondantes, faute qu'on mettoit ſur ſon compte, & qui provenoit des groſſes décimes, dont l'abbaye étoit chargée, des fraix de réparation & de procès, auxquels une partie des revenus devoit être employée. Outre ces raiſons, il n'étoit pas regardé de bon œil par les miſſionnaires Jéſuites, chargés dès les

& que j'ignore ſi ce ſont les premieres lettres ou des nouvelles, je vous prie de m'éclaircir ſur ce que je dois dire au cardinal qui va arriver, & de croire que perſonne ne prend plus la liberté de vous aimer, ni d'être avec plus de reſpect.

De Paris, le 17 Avril 1742.

---

temps de Henri IV, de prêcher toutes les fêtes & dimanches dans l'égliſe abbatiale de cette Ville, qui, malgré cela, a continué d'être preſque entiérement habitée par des proteſtans, ſans qu'on puiſſe citer d'exemple de la converſion d'un ſeul huguenot.

LETTRE VII.

A Monſieur l'abbé DE GUASCO,

A TURIN.

Je ſuis fort aiſe, mon cher ami, que la lettre que je vous ai donnée pour notre ambaſſadeur, vous ait procuré quelques agrémens à Turin, & un peu dédommagé des duretés du marquis d'Orméa (*a*). J'étois bien sûr que M. & Madame de Sénectere ſe feroient un plaiſir de vous connoître; & dès qu'ils vous connoîtroient, qu'ils vous recevroient à bras ouverts. Je vous charge de témoigner combien je ſuis ſenſible aux égards qu'ils ont eus à ma recommandation. Je vous félicite du plaiſir que vous avez eu de faire le voyage avec M. le comte d'Egmond; il eſt effectivement de mes amis, & un des ſeigneurs pour leſquels j'ai le plus d'eſtime. J'accepte l'appointement de ſouper chez lui avec vous à ſon retour de Naples; mais je crains bien que ſi la guerre continue, je ne ſois forcé d'aller planter des choux à la Brede. Notre commerce de Guienne ſera bientôt aux

---

(*a*) Miniſtre du roi de Sardaigne.

abois, nos vins nous reſteront ſur les bras; & vous ſçavez que c'eſt toute notre richeſſe. Je prévois que le traité proviſionnel de la cour de Turin avec celle de Vienne, nous enlevera le commandeur de Solar, & en ce cas je regretterai moins Paris. Dites mille choſes pour moi à M. le marquis de Breil. L'humanité lui devra beaucoup pour la bonne éducation qu'il a donnée à M. le duc de Savoye, dont j'entends dire de très-belles choſes. J'avoue que je me ſens un peu de vanité de voir que je me formai une juſte idée de ce grand homme, lorſque j'eus l'honneur de le connoître à Vienne. Je voudrois bien que vous fuſſiez de retour à Paris, avant que j'en parte; & je me réſerve de vous dire alors le ſecret du Temple de Gnide (*b*). Tâchez d'arranger vos intérêts domeſtiques le mieux que vous pourrez; & abandonnez à un avenir plus favorable, la réparation des torts du miniſtere contre votre maiſon; c'eſt dans vos principes, vos occupations & votre conduite, que vous devez chercher, quant-à-préſent, des armes, des conſolations & des reſſources. Le marquis d'Orméa n'eſt pas un homme à reculer; & dans les circonſtances où l'on ſe trouve à votre cour, on fera peu d'attention à vos repréſentations. L'ambaſſadeur vous ſalue. Il commence à ouvrir les yeux ſur ſon amie; j'y ai un peu contribué, & je m'en félicite, parce qu'elle lui faiſoit faire mauvaiſe figure. Adieu.

De Paris, 1742.

(*b*) Il lui avoit fait préſent de cet ouvrage, lorſqu'il prit congé de lui en partant de Turin, ſans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Il le lui apprit depuis, en lui diſant que c'étoit une idée à laquelle la ſociété de mademoiſelle de Clermont, princeſſe du ſang, qu'il avoit l'honneur de fréquenter, avoit donné occaſion, ſans d'autre but, que de faire une peinture poétique de la volupté.

LETTRE VIII.

Au comte DE GUASCO, *colonel d'infanterie.*

J'AI été enchanté, M. le Comte, de recevoir une marque de votre ſouvenir, par la lettre que m'a envoyée M. votre frere. Madame de Tencin, & les autres perſonnes auxquelles j'ai fait vos complimens, me chargent de vous témoigner auſſi leur ſenſibilité & leur reconnoiſſance. Je ſuis fâché de ne pouvoir ſatisfaire votre curioſité touchant les ouvrages de notre amie. C'eſt un ſecret (*a*) que j'ai promis de ne point révéler.

La confiance, dont vous m'honorez, exige que je vous parle à cœur ouvert ſur ce qui fait le ſujet intéreſſant de votre lettre. Je ne dois point vous cacher que je l'ai communiquée à M. le commandeur de Solar, qui eſt de vos amis; & nous nous ſommes trouvés d'accord, que les offres que vous fait M. de Belle-Iſle pour vous attacher, vous & M. votre frere (*b*), au ſervice de France, ne ſont point acceptables. Après tout le bien que les lettres de M. de la Chétardie lui ont dit de vous, il eſt inconcevable qu'il ait pu ſe flatter de vous retenir, en vous propoſant des grades au-deſſous de ceux que vous avez. Je ne ſçais ſur quoi il fonde, que l'on ne conſidere pas tout-à-fait en France les grades du ſervice étranger, comme ceux de nos troupes. Cette

---

(*a*) Le jour de la mort de madame de Tencin, en ſortant de ſon anti-chambre, il dit au frere du comte de Guaſco, qui étoit avec lui: „ A préſent vous „ pouvez mander à M. votre frere, „ que madame de Tencin eſt l'au- „ teur du comte de Cominges, & „ du ſiege de Calais, ouvrages qu'elle a faits en ſociété avec „ M. de Pontvel (ſon neveu). „ Je crois qu'il n'y a que M. de Fontenelle & moi qui ſçachions ce ſecret.

(*b*) Actuellement lieutenant-général, & ci-devant commandant de Dreſde pendant la derniere guerre.

maxime ne ſeroit ni juſte, ni obligeante, & nous priveroit de fort bons officiers. Je penſe que vous avez très-bien fait de ne point vous engager dans ſon expédition, avant que d'avoir de bonnes aſſurances de la cour, ſur les conditions qui vous conviennent; mais puiſqu'il paroît que vous êtes déja décidé pour le refus, il eſt inutile de vous préſenter ici d'autres réflexions.

Les propoſitions du miniſtre de Pruſſe, pour la levée d'un régiment étranger, méritent ſans doute plus d'attention, dès qu'elles peuvent ſe combiner avec vos finances. Mais il faut calculer pour l'avenir : quelle aſſurance, qu'à la paix, le régiment ne ſoit point réformé ? & en ce cas, quel dédommagement pour les avances que vous ſeriez obligé de faire ? En matiere d'intérêt, il faut bien ſtipuler avec cette cour. Je doute d'ailleurs que le génie Italien s'accommode avec l'eſprit du ſervice Pruſſien; j'aurois bien des choſes à vous dire là-deſſus, mais vous êtes trop clair-voyant.

A l'égard des avantages que l'on vous fait entrevoir au ſervice du nouvel empereur, vous êtes plus à portée que moi de juger de leur ſolidité, & trop ſage pour vous laiſſer éblouir. Pour moi, qui ne ſuis pas encore bien perſuadé de la ſtabilité du nouveau ſyſtême politique d'Allemagne; je ne fonderois pas mes eſpérances ſur une fortune précaire, & peut-être paſſagere. Par ce que j'ai l'honneur de vous dire, vous ſentez que je ne puis qu'approuver la préférence que vous donneriez à des engagemens pour le ſervice d'Autriche. Outre que c'eſt là votre premiere inclination, l'exemple de nombre de vos compatriotes vous prouve que c'eſt le ſervice naturel de votre nation; quels que ſoient les revers actuels de la cour de Vienne, je ne les regarde que comme des diſgraces paſſageres; car une grande & ancienne puiſſance, qui a des forces naturelles & intrinſeques, ne ſçauroit tomber tout-à-coup. En ſuppoſant même quelques échecs, le ſervice y ſera toujours plus ſolide que celui d'une puiſſance naiſſante. Il y a tout à parier que la cour de Turin, dans la guerre préſente, ſera cauſe commune avec celle de Vienne;

par conſéquent, les raiſons qui vous détournerent, en quittant le Piémont, de paſſer au ſervice Autrichien, ceſſent dans les circonſtances préſentes; je ne vois pas même de meilleur moyen de vous moquer de l'inimitié du marquis d'Orméa, que de ſervir une cour alliée, dans laquelle, en conſidérant ce qui s'eſt paſſé (c) autrefois, il ne doit pas avoir beaucoup de crédit. Vous êtes prudent & ſage; ainſi je ſoumets à votre jugement des conjectures auxquelles le deſir ſincere de vos avantages a peut-être autant de part que la raiſon. J'apprendrai avec bien du plaiſir le parti que vous aurez pris; & j'ai l'honneur de vous aſſurer de mon reſpect.

A Francfort, *en* 1742.

(c) Sous ſon miniſtere, la cour de Turin, dans la guerre précédente, avoit abandonné l'alliance avec la cour de Vienne, & étoit devenue alliée de la France. On prétend que le marquis d'Orméa, dans cette occaſion, avoit propoſé pour prix d'une négociation avec la cour de Vienne, qu'il paſſeroit à ſon ſervice, & qu'il y auroit une charge conſidérable; de quoi l'empereur Charles VI avertit le roi de Sardaigne, en envoyant, ſous d'autres prétextes à Turin, le prince T..... qui devoit faire connoître la choſe au roi, ſans que le miniſtre ſe doutât de ſa commiſſion.

LETTRE IX.

A l'abbé de GUASCO.

L'ABBÉ Venuti m'a fait part, mon cher Abbé, de l'affliction que vous a cauſée la mort de votre ami, le prince Cantimir, & du projet que vous avez formé de faire un voyage dans nos provinces méridionales, pour rétablir votre ſanté. Vous trouverez par-tout des amis pour remplacer celui que vous avez perdu; mais la Ruſſie ne remplacera pas ſi aiſément un ambaſſadeur du mé-

rite du prince Cantimir. Or, je me joins à l'abbé Venuti pour vous preſſer d'exécuter votre projet : l'air, les raiſins, le vin des bords de la Garonne, & l'humeur des Gaſcons, ſont d'excellens antidotes contre la mélancolie. Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de la Brede, où vous trouverez un château gothique à la vérité, mais orné de dehors charmans, dont j'ai pris l'idée en Angleterre. Comme vous avez du goût, je vous conſulterai ſur les choſes que j'entends ajouter à ce qui eſt déja fait ; mais je vous conſulterai ſur-tout ſur mon grand ouvrage (*a*) qui avance à pas de géant, depuis que je ne ſuis plus diſſipé par les dîners & les ſoupers de Paris. Mon eſtomac s'en trouve auſſi mieux ; & j'eſpere que la ſobriété avec laquelle vous vivrez chez moi, ſera le meilleur ſpécifique contre vos incommodités. Je vous attends donc cette automne, très-empreſſé de vous embraſſer.

De Bourdeaux, le premier Août 1744.

(*a*) L'Eſprit des loix.

LETTRE X.

AU MÊME.

NOUS partirons lundi, docte Abbé, & je compte ſur vous. Je ne pourrai pas vous donner une place dans ma chaiſe de poſte, parce que je mene madame de Monteſquieu ; mais je vous donnerai des chevaux. Vous en aurez un qui ſera comme un batteau ſur un canal tranquille, & comme une gondole de Veniſe, & comme un oiſeau qui plane dans les airs. La voiture du cheval eſt très-bonne pour la poitrine, monſieur de Sidenham la conſeille ſur tout ; & nous avons eu un grand médecin qui prétendoit que c'étoit un ſi bon remede qu'il

eſt mort à cheval. Nous ſéjournerons à la Brede juſqu'à la ſaint Martin ; nous y étudierons, nous nous promenerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies. Adieu, mon cher Abbé, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Bourdeaux, le 30 *Septembre* 1744.

LETTRE XI.

AU MÊME.

JE ſerai en ville après demain. Ne vous engagez pas à dîner, mon cher Abbé, pour vendredi ; vous êtes invité chez le préſident Barbot. Il faudra y être à dix heures préciſes du matin, pour commencer la lecture du grand ouvrage (*a*) que vous ſçavez ; on lira auſſi après dîner ; il n'y aura que vous, avec le préſident & mon fils ; vous y aurez pleine liberté de juger & de critiquer (*b*).

Je viens d'envoyer votre anacréontique à ma fille ; c'eſt une piece charmante dont elle ſera fort flattée. J'ai auſſi lu votre étrenne ou épitre Pétrarqueſque à madame de Pontac (*c*) ; elle eſt pleine d'idées agréables. L'Abbé, vous êtes poëte ; & on diroit que vous ne vous en doutez pas. Adieu.

De la Brede le 10 *Février* 1745.

(*a*) L'Eſprit des loix.

(*b*) Dès qu'on relevoit quelque choſe, il ne faiſoit point la moindre difficulté de la corriger, de la changer, ou de l'éclaircir.

(*c*) Dame de Bourdeaux qui brille, autant par ſon eſprit & par ſes liaiſons avec les gens de lettres, qu'elle a brillé par ſa beauté.

LETTRE XII.

A la comteſſe de PONTAC,

DE CLÉRAC A BOURDEAUX.

VOUS êtes bien aimable, madame, de m'avoir écrit ſur le mariage de ma fille (*a*); elle & moi vous ſommes très-dévoués; & nous vous demandons tous deux l'honneur de vos bontés. J'apprends que les jurats (*b*) ont envoyé une bourſe de jettons, de velours brodée, à l'abbé Venuti; je croyois qu'ils ne ſçauroient pas faire cela même. Le préſent n'eſt pas important; mais c'eſt le préſent d'une grande cité; & ce régal auroit encore très-bon air en Italie; mais là, il n'a beſoin de bon air, parce que l'abbé y eſt ſi connu, qu'on ne peut rien ajouter à ſa conſidération. Dites, je vous prie, à l'abbé de Guaſco, que je ne puis comprendre comment les échos ont pu porter à M. le Mercure de Paris des vers faits (*c*) dans le bois de la Brede. Je ſuis fort

(*a*) Il venoit de la marier à M. de Secondat d'Agen, gentilhomme d'une autre branche de ſa maiſon, dans la vue de conſerver ſes terres dans ſa famille, au cas que ſon fils, qui étoit marié depuis pluſieurs années, continuât de n'avoir point d'enfans. Mademoiſelle de Monteſquieu fut d'un grand ſecours à ſon pere dans la compoſition de l'Eſprit des loix, par les lectures journalieres qu'elle lui faiſoit pour ſoulager ſon lecteur ordinaire. Les livres même les plus ingrats à lire, tels que Beaumanoir, Joinville & autres de cette eſpece, ne la rebutoient point; elle s'en divertiſſoit même, & égayoit fort ces lectures, en répétant les mots qui lui paroiſſoient riſibles.

(*b*) Titre des premiers magiſtrats de la ville de Bourdeaux; ils firent ce préſent à M. l'abbé Venuti, pour lui marquer la reconnoiſſance de la ville, pour les inſcriptions & autres compoſitions qu'il avoit faites à l'occaſion des fêtes données à Bourdeaux, au paſſage de madame la Dauphine, fille du roi d'Eſpagne.

(*c*) Ce ſont les mêmes, dont il eſt parlé dans la Lettre précédente.

fâché de ne l'avoir pas ſçu plutôt, parce que j'aurois donné ce ſonnet en dot à ma fille. J'ai l'honneur d'être, madame, avec toute ſorte de reſpect.

LETTRE XIII.

A Monſeigneur CERATI.

J'APPRENDS, monſeigneur, par votre lettre, que vous êtes arrivé heureuſement à Piſe. Comme vous ne me dites rien de vos yeux, j'eſpere qu'ils ſe ſeront fortifiés. Je le ſouhaite bien, & que vous puiſſiez jouir agréablement de la vie, pour vous & pour les délices de vos amis. Vous m'exhortez à publier.... Je vous exhorte fort vous-même à nous donner une relation des belles réflexions que vous avez faites dans les divers pays que vous avez vus. Il y a beaucoup de gens qui paient les chevaux de poſte; mais il y a peu de voyageurs, & il n'y en a aucun comme vous. Dites à l'abbé Niccolini, qu'il nous doit un voyage en France; & je vous prie de l'aſſurer de l'amitié la plus tendre.

Je voudrois bien pouvoir vous tenir tous deux dans la terre de la Brede, & là y avoir de ces converſations que l'ineptie & la folie de Paris rendent rares. J'ai dit à M. l'abbé Venuti que ſes médailles étoient vendues. Nous avons ici l'abbé de Guaſco qui me tient fidelle compagnie à la Brede. Il me charge de vous faire bien des complimens. Il faut avouer que l'Italie eſt une belle choſe, car tout le monde veut l'avoir. Voilà cinq armées qui vont ſe la diſputer. Pour notre Guienne, ce ne ſont que des armées de gens d'affaires qui en veulent faire la conquête, & ils la font plus sûrement que le comte de Gages. Je crois qu'à préſent il ſe fait bien des réflexions ſous la grande perruque du marquis d'Orméa. Je n'irai à Paris d'un an tout au plutôt. Je n'ai pas un ſou pour aller dans cette ville qui dévore les provinces, & que l'on prétend donner des plaiſirs, parce

qu'elle fait oublier la vie. Depuis deux ans que je ſuis ici, j'ai continuellement travaillé à la choſe dont vous me parlez (*a*); mais ma vie avance & l'ouvrage recule, à cauſe de ſon immenſité; vous pouvez être bien sûr que vous en aurez d'abord des nouvelles; on m'avertit que mon papier finit. Je vous embraſſe mille fois.

De Bourdeaux, le 16 Juin, 1745.

(*a*) L'Eſprit des loix.

LETTRE XIV.

A M. l'abbé de GUASCO,

A CLÉRAC.

VOUS avez bien deviné, & depuis trois jours j'ai fait l'ouvrage de trois mois; de ſorte que ſi vous êtes ici au mois d'avril, je pourrai vous donner la commiſſion dont vous voulez bien vous charger pour la Hollande, ſuivant le plan que nous avons fait. Je ſçais à cette heure tout ce que j'ai à faire. De trente points, je vous en donnerai vingt-ſix; or, pendant que vous travaillerez de votre côté, je vous enverrai les quatre autres. Le pere Deſmolets m'a dit qu'il avoit trouvé un libraire pour votre manuſcrit des ſatyres (*a*), mais que perſonne ne veut de votre ſçavante diſſertation, parce qu'on eſt sûr du débit de ce qui porte le nom de ſatyres, & très-peu des diſſertations ſçavantes. Votre cenſeur eſt mort, mais je m'en conſole, puiſque l'auteur eſt encore en vie. Vous avez bien tort de me reprocher de ne pas vous écrire des nouvelles, vous qui ne m'avez rien dit ſur le mariage de mademoiſelle Mimi,

(*a*) Satyres Ruſtiques du Prince Cantimir.

ni ſur mes vendanges de Clérac, qui ne ſeront sûrement pas ſi bonnes qu'elles l'auroient été, par la conſommation de raiſins que vous avez faite dans mes vignes. On ne croit pas que les affaires de mylord Morthon (*b*) ſoient auſſi mauvaiſes qu'on l'a cru dans le public, aigri par la guerre contre les Anglois. Le pere Deſmolets n'a point eu de tracaſſeries dans ſa congrégation, d'autant plus qu'il ne porte point de perruque (*c*); mais il dit que vous lui donnez trop de commiſſions. Je vous donne la deviſe du porc-épic *Cominus Eminus*. Le pere Deſmolets dit que vous avez plus d'affaires que ſi vous alliez faire la conquête de la Provence....; remarquez que c'eſt le pere Deſmolets qui dit cela. Pendant que vous ſerez à Clérac, prenez bien garde à trois choſes; à vos yeux, aux galanteries de M. de la Mire, & aux citations de ſaint Auguſtin dans vos diſputes de controverſe. J'envie à madame de Monteſquieu le plaiſir qu'elle aura de vous revoir. Adieu, je vous embraſſe.

De Paris, 1746.

(*b*) Ce Seigneur étant venu à Paris, durant la guerre, on l'avoit mis à la Baſtille.

(*c*) Dans le chapitre général, tenu par la congrégation de l'Oratoire, on déclara la guerre à l'appel de la Bulle *Unigenitus*, & aux perruques de poil de chevre, dont quelques-uns ſe ſervoient au lieu de grandes calottes.

LETTRE XV.

AU MÊME.

Je ne ſçais quel tour a fait la lettre que vous m'avez écrite de Barege; elle ne m'eſt parvenue que depuis peu de jours. J'ai été très-ſcandaliſé de la tracaſſerie de M. le chevalier D'.....; c'eſt un plaiſant homme que ce prétendu gouverneur de Barege; il faut que le cordon bleu lui ait tourné la tête. Quand je le verrai à

Paris, je ne manquerai pas de lui demander ſi vous avez fait bien des progrès en politique par la lecture de ſes gazettes. J'ai conté ici la querelle d'Allemand qu'il vous a faite; faiſant bien remarquer qu'il eſt fort ſingulier qu'un homme né dans les états du roi de Sardaigne, ſoit inquiet de la petite vérole de ce monarque, & que, tenant par deux freres à la cour de Vienne, il montre d'être fâché de ſes échecs. Sçachez, mon cher ami, qu'il y a des ſeigneurs avec qui il ne faut jamais diſputer après dîner. Vous avez agi très-prudemment en lui écrivant après ſon réveil. Votre lettre eſt digne de vous, & je ſuis enchanté qu'elle l'ait déſarmé. Vous devez être glorieux d'avoir triomphé le jour de ſaint Louis, d'un de nos lieutenans-généraux, ſans que perſonne vous ait aidé.

Mandez-moi ſi vous accompagnerez madame de Monteſquieu à Clérac; car mon ouvrage avance (*a*); & ſi vous prenez la route oppoſée, il faut que je ſçache où vous faire tenir la partie qui va être prête. Je ſouhaite que votre voyage ſur le pic de midi ſoit plus heureux que la chaſſe d'amiante, & la pêche des truites du lac des Pyrénées. Mon ami, je vois que les choſes difficiles ont de grands attraits pour vous, & que vous ſuivez plus votre curioſité que vous ne conſultez vos forces. Souvenez-vous que vos yeux ne valent gueres mieux que les miens: laiſſez, que mon fils, qui en a de bons, grimpe ſur les montagnes, & y aille faire des recherches ſur l'hiſtoire naturelle; mais gardez les vôtres pour les choſes néceſſaires. Si l'on vous a regardé comme un politique dangereux, parce que vous aimez à lire les gazettes, vous courez riſque que l'on vous faſſe paſſer pour un ſorcier, ſi vous allez grimpant ſur des rochers eſcarpés. Adieu.

De Paris, en Août 1746.

(*a*) L'Eſprit des loix.

LETTRE XVI.

AU MÊME.

J'AI lu, docte Abbé, votre diſſertation avec plaiſir, & je ſuis sûr que je vous mettrai ſur la tête un ſecond laurier de mon jardin, ſi vous êtes à la Brede, comme je l'eſpere lorſqu'il vous aura été décerné par l'académie. Le ſujet eſt beau, vaſte, intéreſſant, & vous l'avez fort bien traité. Je ſuis bien aiſe de vous voir, vous, chaſſer ſur mes terres. Il y a deux choſes dans votre diſſertation que je voudrois que vous éclairciſſiez; la premiere, c'eſt qu'on pourroit croire que vous mettez Carthage, après la ſeconde guerre punique, au rang des villes *Autonomes* ſoumiſes à l'empire Romain; vous ſçavez qu'elle continua d'être un état libre, & abſolument indépendant; la ſeconde remarque regarde ce que vous dites du titre d'*Eleutherie*. Vous n'indiquez point de différence entre les villes qui prenoient ce titre, & celles qui prenoient celui d'*Autonomes*. Vous n'avez fait que toucher ce point, & il mériteroit d'être éclairci. Vous ſçavez qu'on diſpute là-deſſus, & que des ſçavans prétendent que l'*Eleutherie* diſoit quelque choſe de plus que l'*Autonomie*. Je vous conſeille d'examiner un peu la choſe, & de faire à ce ſujet une addition à votre diſſertation.

J'ai fait faire une berline, afin que je vous mene plus commodément à Clérac que vous aimez tant. Nous ne diſputerons plus ſur l'uſure, & vous gagnerez deux heures par jour; mes prés ont beſoin de vous. L'Eveillé (*a*) ne ceſſe de dire : *Oh, ſi M. l'Abbat étoit ici!* je vous promets qu'il ſera docile à vos inſtructions. Il fera tant de rigoles que vous voudrez. Mandez-moi ſi je puis me

(*a*) Chef des manœuvres de la campagne de M. de Monteſquieu.

flatter que vous prendrez la route de la Garonne; parce qu'en ce cas, je profiterai d'une occaſion qui ſe préſente pour envoyer directement mon manuſcrit à l'Imprimeur (*b*). Pour vous avoir, je vous dégage de votre parole; auſſi bien l'impreſſion ne doit point être faite en Hollande, encore moins en Angleterre, qui eſt une ennemie avec laquelle il ne faut avoir de commerce qu'à coups de canon. Il n'en eſt pas de même des Piémontois; car il s'en faut bien que nous ſoyons en guerre avec eux; ce n'eſt que par maniere d'acquit que nous aſſiégeons leurs places, & qu'ils prennent priſonniers tant de nos bataillons (*c*); vous n'avez donc point de raiſons de nous quitter; vous ſerez toujours reçu comme ami en Guienne. Nous nous piquerons de ne pas céder au Languedoc & à la Provence. Je vous remercie d'avoir parlé de moi *al Sereniſſimo*, très-flatté qu'il ſe ſoit ſouvenu que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Modene. Je vous enverrai mon livre que vous me demandez pour lui. Vous trouverez ci-joint les éclairciſſemens (*d*) peu éclairciſſans que vous envoie le chapitre de Cominges. L'Abbé, vous êtes bien ſimple de vous figurer que des gens de chapitre ſe donnent la peine de faire des recherches littéraires; ce n'eſt pas moi, c'eſt mon frere qui eſt doyen d'un chapitre, qui vous dit de vous mieux adreſſer. Que cela ne vous faſſe cependant pas ſuſpendre votre hiſtoire de Clément V (*e*). Vous l'avez promiſe à notre académie. Revenez, & vous y travaillerez plus à l'aiſe ſur le tombeau (*f*) de ce pape. Je prétends que vous ne laiſſiez

---

(*b*) C'eſt toujours de l'Eſprit des loix que parle M. de Monteſquieu.

(*c*) Il s'agit ici de l'affaire d'Aſti, où neuf bataillons François furent faits priſonniers par le roi de Sardaigne.

(*d*) Ils regardoient l'hiſtoire de Clément Goût, qui fut évêque de Cominges, archevêque de Bourdeaux, & enſuite pape.

(*e*) Cette hiſtoire n'a pas encore paru.

(*f*) Le tombeau de ce pape eſt dans la collégiale d'Uſeſte, près de Bazas, où il fut enterré dans une Seigneurie de la maiſon de Goût.

laiſſiez pas l'article de Bruniſſende (*g*), car je crains que vous ne ſoyez trop timoré pour nous en parler ; je ne vous demande que de mettre une note. Vos recherches vous feront lire des ſçavans ; & un trait de galanterie vous fera lire de ceux qui ne le ſont pas. J'ai envoyé votre médaille à Bourdeaux, avec ordre de la remettre à M. de Tourni, pour la remettre à M. l'Intendant du Languedoc. Mon cher Abbé, il y a deux choſes difficiles, d'attraper la médaille, & que la médaille vous attrape. Adieu, je vous attends ; je vous deſire ; & vous embraſſe de tout mon cœur.

(*g*) Quelques hiſtoriens ont avancé que Bruniſſende, comteſſe de Périgord, étoit la maîtreſſe de Clément, lorſqu'il étoit archevêque de Bourdeaux, & qu'il continua de la diſtinguer durant ſon pontificat.

LETTRE XVII.

Au même abbé DE GUASCO.

MON cher Abbé, je vous ai dit juſqu'ici des choſes vagues, & en voici de préciſes. Je deſire de donner mon ouvrage le plutôt qu'il ſe pourra. Je commencerai demain à donner la derniere main au premier volume ; c'eſt-à-dire, aux treize premiers livres, & je compte que vous pourrez les recevoir dans cinq à ſix ſemaines. Comme j'ai des raiſons très-fortes pour ne point tâter de la Hollande, & encore moins de l'Angleterre, je vous prie de me dire ſi vous comptez toujours de faire le tour de la Suiſſe avant le voyage des deux autres pays. En ce cas, il faut que vous quittiez ſur le champ les délices du Languedoc ; & j'enverrai le paquet à Lyon, où vous le trouverez à votre paſſage. Je vous laiſſe le choix entre Geneve, Soleure & Baſle. Pendant que vous feriez le voyage, & que l'on com-

menceroit à travailler ſur le premier volume, je travaillerai au ſecond, & j'aurai ſoin de vous le faire tenir auſſi-tôt que vous me le marquerez; celui-ci ſera de dix livres, & le troiſieme de ſept; ce ſeront des volumes *in*-4°. J'attends votre réponſe là-deſſus, & ſi je puis compter que vous partirez ſur le champ, ſans vous arrêter ni à droite ni à gauche. Je ſouhaite ardemment que mon ouvrage ait un parrain tel que vous. Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe.

De Paris, le 6 Décembre 1746.

LETTRE XVIII.

AU MÊME.

MA lettre, à laquelle vous venez de répondre, a fait un effet bien différent que je n'attendois : elle vous a fait partir; & moi je comptois qu'elle vous feroit reſter juſqu'à ce que vous euſſiez reçu des nouvelles du départ de mon manuſcrit; au moins étoit-ce le ſens littéral & ſpirituel de ma lettre. Depuis ce temps, ayant appris le paſſage du Var, je fis réflexion que vous étiez Piémontois, & qu'il étoit déſagréable pour un homme qui ne ſonge qu'à ſes études & à ſes livres, & point aux affaires des princes, de ſe trouver dans un pays étranger, dans des conjonctures pareilles à celles-ci; de ſorte que vous prendriez peut-être le parti de retourner dans votre pays, ſur-tout s'il eſt vrai que votre bon ami le marquis d'Orméa eſt mort, ou n'a plus de crédit (*a*), comme le bruit en court. Je parlai à notre ami Gendron de la ſituation déſagréable dans la-

(*a*) L'un & l'autre étoit vrai. Ce miniſtre s'appercevant que ſon crédit étoit fort baiſſé, tomba dans une maladie lente, & mourut au milieu des douleurs & des rugiſſemens.

quelle cela vous mettoit, & il penſe comme moi. Mais nous eſpérons qu'à la paix, vous pourrez jouir tranquillement de l'aménité de la France, que vous aimez, & où l'on vous aime. Peut-être, mon cher ami, ai-je porté mes ſcrupules trop loin ; ſur cela vous êtes prudent & ſage.

Du reſte, dans la ſituation préſente, je ne crois pas qu'il me convienne d'envoyer mon livre pour le faire imprimer ; d'autant moins que je ſuis incertain du parti que vous prendrez ; ſi vous croyez devoir reſter en France, je ne doute pas que vous ne revoyiez la Garonne, & que vous ne travailliez à une autre diſſertation pour remporter encore un prix à l'académie des inſcriptions. Vous imiterez en cela l'abbé le Beuf (*a*) ; mais vous ne ſerez pas ſi bœuf que lui. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, le 24 Décembre 1746.

(*b*) L'abbé le Beuf, chanoine d'Auxerre, & depuis membre de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, remporta deux ou trois prix à cette académie. Ses diſſertations ſont pleines d'utiles recherches, mais fort peſamment écrites.

LETTRE XIX.

Au même abbé DE GUASCO.

VOUS m'avez bien envoyé l'extrait de ma lettre ; mais il y a des points qui ne valent rien. Je vous avois mandé que je vous enverrois une partie de mon ouvrage, mais que quand vous l'auriez reçue, vous ne vous amuſeriez plus à autre choſe ; là-deſſus vous êtes parti pour faire toutes vos courſes, au lieu d'attendre mon manuſcrit. Mon cher ami, quand il y aura une métempſycoſe, vous renaîtrez pour faire la profeſſion de voyageur ; je vous conſeille de commencer à vous faire dérater : mais venons au fait.

Dans trois mois d'ici, vous recevrez quinze ou vingt livres, qui n'ont beſoin que d'être relus & recopiés; c'eſt-à-dire, de cinq parties vous en recevrez trois, qui ſeront le premier volume; & après cela je travaillerai au ſecond, que vous recevrez deux ou trois mois après. S'il ne vous reſte plus de courſes littéraires ou galantes à faire dans le Languedoc, vous ferez bien d'aller reprendre votre poſte de confeſſeur de mademoiſelle de Monteſquieu, ou celui de pénitent de M. l'évêque d'Agen.

Quoi qu'il en ſoit, en quelqu'endroit que vous me marquiez, je vous enverrai, à la fin d'avril, le premier volume. Si vous croyez avoir beſoin d'un paſſeport de la cour, je ſerai votre pis-aller; croyant qu'il vaut mieux que vous employiez pour cela M. le Nain ou M. de Tourni, ce que je ne dis point du tout pour me diſpenſer de faire la choſe, mais parce que les intendans ont plus de crédit qu'un ex-préſident. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, le 20 Février 1747.

LETTRE XX.

AU MÊME.

J'AI parlé à M. de Boze; il m'a renvoyé aſſez rudement & aſſez mauſſadement, & m'a dit qu'il ne ſe mêloit pas de ces choſes-là; qu'il falloit s'adreſſer à M. Freret (*a*) & à M. le comte de Maurepas; que c'étoit la chimere de ceux qui avoient gagné un prix, de croire qu'on les recevroit d'abord à l'académie. Je ne ſçais pas s'il n'auroit pas quelqu'autre en vue. Je parlai le même jour à M. Duclos, qui me paroît d'aſſez bonne volonté; mais c'eſt un des derniers. Or, vous ne pouvez avoir M. de Maurepas, que par la ducheſſe

(*a*) Alors ſecretaire perpétuel de l'académie.

d'Aiguillon, votre muſe favorite. Vous ſçavez que je ſuis brouillé avec M. Freret; vous ferez donc bien d'écrire à Madame d'Aiguillon; ſi je le lui propoſe, il eſt sûr & très-sûr qu'elle n'en fera rien; mais ſi vous écrivez, elle m'en parlera, & je lui dirai des choſes qui pourront l'engager. Si vous gagnez encore un prix, cela applanira les difficultés. Le pere Deſmolets m'a dit que vous travailliez; moi je travaille de mon côté, mais mon travail s'appeſantit.

Le chevalier Caldwel m'a écrit que vous étiez tenté d'aller avec lui en Egypte; je lui ai mandé que c'étoit pour aller voir vos confreres les Momies. Son aventure (*b*) de Toulouſe eſt bien riſible; il paroît que dans cette ville-là on eſt auſſi fanatique en fait de politique, qu'en fait de religion.

Faites, je vous prie, mes reſpectueux complimens à M. le premier préſident (*c*) Bon; la premiere choſe

(*b*) Le chevalier Caldwel, Irlandois, s'étant arrêté à Toulouſe, s'amuſoit à aller prendre des oiſeaux hors de la ville. Comme on le voyoit ſortir tous les matins de bonne heure, & rôder autour de la ville avec un petit garçon, tenant ſouvent du papier & un crayon en main, les capitouls ſoupçonnerent qu'il pourroit bien s'occuper à en lever le plan, dans un temps où l'on étoit en guerre avec l'Angleterre. On l'arrêta en conſéquence; & comme, en fouillant dans ſes poches, on lui trouva un deſſein, qui étoit celui de la machine avec laquelle il apprenoit à prendre les oiſeaux, & pluſieurs cartes, avec un catalogue de mots, qui étoient les noms des oiſeaux qu'on n'entendoit pas, parce qu'ils étoient écrits en Anglois, on ne douta pas que tout cela n'eût rapport à l'entrepriſe ſuppoſée, & on le mit aux arrêts, juſqu'à ce qu'il eût fait connoître ſon innocence, la bêtiſe du ſoupçon, & juſqu'à ce que quelqu'un eût répondu de lui. *Nota*, que Toulouſe n'eſt point fortifiée.

(*c*) Premier préſident de la cour des aides de Montpellier, conſeiller d'état, & de l'académie des ſciences, qui trouva le ſecret de faire filer des toiles d'araignées, d'en faire des bas, & d'en extraire des gouttes égales à celles d'Angleterre contre l'apoplexie. Il découvrit auſſi le moyen de rendre utiles les marons d'Inde pour en nourrir les pourceaux, & en faire de la poudre; il avoit un cabinet d'antiquité fort curieux.

phyſique que j'ai vue en ma vie, c'eſt un écrit ſur les araignées, fait par lui. Je l'ai toujours regardé comme un des plus ſçavans perſonnages de France; il m'a toujours donné de l'émulation, quand j'ai vu qu'il joignoit tant de connoiſſances de ſon métier, avec tant de lumieres ſur le métier des autres : remerciez-le bien des bontés qu'il me fait l'honneur de me marquer.

J'ai eu auſſi l'honneur de connoître M. le Nain (*d*) à la Rochelle, où j'étois allé voir M. le comte de Matignon. Je vous prie de vouloir bien lui rafraîchir la mémoire de mon reſpect : on dit ici qu'il a chaſſé les ennemis de Provence par ſes bonnes diſpoſitions économiques, & que nous lui devons l'huile de Provence. Votre lettre de change n'eſt point encore arrivée, mais un avis ſeulement. Vous voyez bien que vous êtes vif, & que vous avez envoyé M. Jude à perte d'haleine, pour une choſe qu'il pouvoit faire avec toute ſa gravité. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, ce premier Mars 1747.

(*d*) Intendant du Languedoc.

LETTRE XXI.

A Monſeigneur CERATI.

J'AI reçu, Monſieur, mon illuſtre ami, étant à Paris, la lettre que je dois à votre amitié. Vous ne me parlez pas de votre ſanté, & je voudrois en avoir pour garant quelque choſe de mieux que des preuves négatives. Vous avez mis dans votre lettre un article que j'ai relu bien des fois, qui eſt que vous deſireriez venir paſſer deux ans à Paris, & que vous pourriez de-là aller juſqu'à Bourdeaux : voilà des idées bien agréa-

bles; & moi je forme le projet d'aller quelque jour à Piſe pour corriger chez vous mon ouvrage; car qui pourroit le faire mieux que vous, & où pourrois-je trouver des jugemens plus ſains? La guerre m'a tellement incommodé, que j'ai été obligé de paſſer trois ans & demi dans mes terres; de-là je ſuis venu à Paris; & ſi la guerre continue, j'irai me remettre dans ma coquille juſqu'à la paix. Il me ſemble que tous les princes de l'Europe demandent cette paix; ils ſont donc pacifiques? non, car il n'y a de princes pacifiques que ceux qui ſont des ſacrifices pour avoir la paix, comme il n'y a d'homme généreux que celui qui cede de ſes intérêts, ni d'homme charitable que celui qui ſçait donner : diſcuter ſes intérêts avec une très-grande rigidité, eſt l'éponge de toutes les vertus. Vous ne me parlez pas de vos yeux; les miens ſont préciſément dans la ſituation où vous les avez laiſſés. Enfin, j'ai découvert qu'une cataracte s'eſt formée ſur le bon œil; & mon *Fabius Maximus*, M. Gendron, me dit qu'elle eſt de bonne qualité; & qu'on ouvrira le volet de la fenêtre. J'ai remis cette opération au printemps prochain, pour raiſon de quoi je paſſerai ici tout l'hyver. Du reſte, notre excellent homme, M. Gendron, ſe porte bien. Avez-vous reçu des nouvelles de M. Cerati, diſons-nous toujours? Il eſt auſſi gai que vous l'avez vu, & fait d'auſſi bons raiſonnemens. A propos, je trouvai, en arrivant, Paris délivré de la préſence du fou le plus incommode, & du fléau le plus terrible que j'aie vu de ma vie. Son voyage d'Angleterre m'avoit permis quatre ou cinq mois de reſpirer à Paris; & je ne le vis que la veille de mon départ, pour ne le revoir jamais. Vous entendez bien que c'eſt du marquis de Loc-Maria dont je veux parler, qui ennuie & excede à préſent ceux qui ſont en enfer, en purgatoire, ou en paradis.

L'ouvrage va paroître en cinq volumes. Il y en aura quelque jour un ſixieme de ſupplément; dès qu'il en ſera queſtion, vous en aurez des nouvelles. Je ſuis accablé de laſſitude : je compte de me repoſer le reſte de mes jours. Adieu, Monſieur; je vous prie de me

conſerver toujours votre ſouvenir; je vous garde l'amitié la plus tendre. J'ai l'honneur d'être, Monſeigneur, avec tout le reſpect poſſible.

De Paris, ce 31 Mars 1747.

LETTRE XXII.

A M. l'abbé DE GUASCO,

A AIX.

JE vous donne avis, victorieux Abbé, que vous avez remporté un ſecond triomphe (*a*) à l'académie; je n'ai point parlé de votre affaire à Madame d'Aiguillon, parce qu'elle eſt partie pour Bourdeaux comme un éclair; elle n'eſt occupée que du *franc-aleu*; tout doit céder à cela, même ſes amis.

Je vous donne auſſi avis qu'au commençement du mois prochain, l'ouvrage en queſtion ſera fini de copier. Je ſuis quaſi d'avis de le mettre *in*-12; ce que je vous enverrai, formera cinq volumes diſtingués dans la copie. Ayez la bonté de me mander où il faut que je vous adreſſe le paquet. Je compte recevoir votre réponſe avant que l'on ait fini; ainſi vous ne devez pas perdre de temps à m'écrire & à me mander où vous ſerez tout le mois de Juin. Je ſuis bien aiſe que votre ſanté ſoit meilleure; votre eſquinancie m'a alarmé. Adieu, mon cher ami.

De Paris, le 4 Mai 1747.

(*a*) Le ſujet du prix propoſé par l'académie, étoit d'expliquer *en quoi conſiſtoit la nature & l'étendue de l'*Autonomie *dont jouiſſoient les villes ſoumiſes à une puiſſance étrangere.*

LETTRE XXIII.

AU MÊME.

ÉTANT auſſi en l'air que vous, mon cher ami, & prêt à partir pour la Lorraine avec Madame de Mirepoix, j'adreſſe ma lettre à M. le Nain. Je ne me ſuis pas bien expliqué, ſans doute, dans ma lettre. Je lui ai dit qu'il y avoit toutes les apparences que vous ſeriez de l'académie, & non pas que vous en étiez. Je ne doute pas que l'on ne vous en accorde la place, en vous préſentant à Paris après cette ſeconde victoire. Je crois vous avoir déja mandé que j'avois remis votre ſeconde médaille à M. Dalnet de Bourdeaux. Comme M. Dalnet a deux ou trois millions de bien, j'ai cru ne pouvoir pas choiſir mieux, pour confier votre tréſor. Votre lettre m'ayant totalement déſorienté, vous voyant des entrepriſes pour un ſiecle, & ne ſçachant d'ailleurs où vous prendre parmi dix ou douze villes que vous me citiez; voyant de plus que dans les lieux où j'étois obligé de m'adreſſer pour l'impreſſion à cauſe de la guerre, vous ne trouveriez pas vos convenances, je me ſuis ſervi d'une occaſion (*a*) que j'ai trouvée ſous ma main, & j'ai cru que cela vous convenoit plus que de déranger la ſuite de vos ouvrages.

Je ſouhaite plutôt que vous preniez la route de Bourdeaux; ſi vous y êtes l'automne prochaine ou le printemps prochain, je vous y verrai avec un grand plaiſir, & j'entends que vous preniez une chambre dans mon

(*a*) Ce fut M. Saraſin, Réſident de Geneve, qui s'en retournoit dans ſon pays, dont l'auteur profita pour envoyer le manuſcrit de *l'Eſprit des Loix* au ſieur Barillot, Imprimeur de cette Ville. M. le profeſſeur Vernet fut chargé de préſider à l'édition, dans laquelle il ſe crut permis de changer quelques mots, ce dont l'auteur fut fort piqué, & il les fit corriger dans l'édition de Paris.

hôtel; mais je ne traiterai pas ſi familiérement un homme qui a remporté deux triomphes à l'académie. Adieu, mon cher Abbé; je vous embraſſe mille fois.

De Paris, ce 30 *Mai* 1747.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

J'AI eu l'honneur de vous mander, mon cher Abbé, que votre lettre ne me diſant rien que de très-vrai, & ne me parlant que des difficultés que vous trouveriez dans cette affaire, & d'un nombre infini de voyages commencés, projettés, ou à achever, j'ai pris le parti d'une occaſion très-favorable qui s'eſt offerte, & qui vous délivre d'une grande peine.

Je vous dirai que j'ai jugé à propos de retrancher, quant-à-préſent, le chapitre ſur le Stathouderat; dans les circonſtances préſentes, il auroit peut-être été mal reçu en France (*a*), & je veux éviter toute occaſion de chicane; cela n'empêchera pas que je ne vous donne dans la ſuite ce chapitre pour la traduction Italienne que vous avez entrepriſe. Dès que mon livre ſera imprimé, j'aurai ſoin que vous en ayiez un des premiers exemplaires, & vous traduirez plus commodément ſur l'imprimé que ſur le manuſcrit.

J'ai été comblé de bontés & d'honneurs à la cour de Lorraine, & j'ai paſſé des momens délicieux avec le Roi Staniſlas. Il y a grande apparence que je ſe-

(*a*) Il fait voir dans ce chapitre la néceſſité d'un Stathouder, comme partie intégrale de la conſtitution de la république. L'Angleterre venoit de faire nommer le prince d'Orange, ce qui ne plaiſoit point à la France, actuellement en guerre, parce qu'elle profitoit de la foibleſſe du gouvernement acéphale des Hollandois, pour pouſſer ſes conquêtes en Flandres.

rai à Bourdeaux avant la fin du mois d'août : en attendant mon retour, vous devriez bien aller trouver Madame de Monteſquieu à Clérac. Je ne manquerai pas de vous envoyer les deux exemplaires de la nouvelle édition de mes romans, que je vous ai promis pour S. A. S. & pour M. le Nain. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, le 17 Juillet 1747.

LETTRE XXV.

AU MÊME.

Je vous demande pardon de vous avoir donné de fauſſes eſpérances de mon retour; des affaires que j'ai ici m'ont empêché de partir comme je l'avois projetté. Je ſuis auſſi en l'air que vous; je ſerai pourtant au commencement de mars à Bourdeaux. Faites, en attendant, bien ma cour à la charmante comteſſe de Pontac, chez qui je crois que vous êtes à préſent, & d'où j'eſpere que vous deſcendrez à Bourdeaux, où nous diſputerons politique & théologie. J'enverrai le livre à M. le Nain; je puis bien envoyer un roman (*a*) à un conſeiller d'état; à vous il faut les penſées de M. Paſcal; quoique dix-huit ou vingt Dames, que le prince de Wurtemberg m'a dit que vous avez ſur votre compte en Languedoc & en Provence, vous auront ſans doute beaucoup changé & rendu plus croyant, touchant les aventures galantes; vous ferez comme cet hermite que le diable damna, en lui montrant un petit ſoulier; car je vous ai toujours vu enclin aux belles paſſions, & je ſuis perſuadé que dans votre dévotion vous enragiez de bon cœur; mais il faudra vous divertir à Bourdeaux, & je chargerai ma belle-fille d'avoir ſoin de vous. Je vis l'autre jour M. de Boze,

(*a*) Le Temple de Gnide, qu'il lui avoit fait demander.

avec qui je parlai beaucoup de vous; quand vous ſerez ici, vous entrerez à l'académie par la porte cochere; mais je vous conſeille d'écrire encore ſur le ſujet du prix propoſé pour l'année prochaine. Comme ce ſujet tient à celui que vous avez traité (*b*), & que vous tenez le fil des regnes précédens, vous trouverez moins de difficultés dans vos nouvelles recherches. Si les mémoires ſur leſquels je travaillai l'hiſtoire de Louis XI, n'avoient point été brûlés (*c*), j'aurois pu vous fournir quelque choſe ſur ce ſujet.

Si vous remportez ce troiſieme prix, vous n'aurez beſoin de perſonne, & votre réception n'en ſera que plus glorieuſe. Vous aurez tant de loiſir que vous voudrez à Clérac & à la Brede, où les voyages & les Dames ne vous diſtrairont plus; vous êtes en haleine dans cette carriere, & vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Adieu, je vous embraſſe mille fois.

De Paris, ce 19 Octobre 1747.

(*b*) Le ſujet propoſé étoit l'*état des lettres en France, ſous le regne de Louis XI.* Le conſeil de M. de Monteſquieu ayant été ſuivi, ſon correſpondant remporta un troiſieme prix à l'académie. Nous ne connoiſſons pas cette diſſertation, qui n'eſt point imprimée dans l'édition faite à Tournay, des diſſertations de cet auteur.

(*c*) A meſure qu'il compoſoit, il jettoit au feu les mémoires dont il avoit fait uſage; mais ſon ſecretaire fit un ſacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal compris ce que M. de Monteſquieu lui dit, de jetter au feu le brouillon de ſon hiſtoire de Louis XI, dont il venoit de terminer la lecture de la copie tirée au net, il jetta celle-ci au feu; & l'auteur ayant trouvé, en ſe levant, le brouillon ſur ſa table, crut que le ſecretaire avoit oublié de le brûler, & le jetta auſſi au feu; ce qui nous a privés de l'hiſtoire d'un regne des plus intéreſſans de la Monarchie Françoiſe, écrite par la plume la plus capable de le faire connoître. Le malheur n'eſt point arrivé dans ſa derniere maladie, comme l'a avancé M. Freron, dans ſes feuilles périodiques, mais en l'année 1739 ou 1740, puiſque M. de Monteſquieu conta l'accident qui lui étoit arrivé à un de ſes amis, à l'occaſion de l'hiſtoire de Louis XI par M. Duclos, qui parut quelque temps après l'an 1740.

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

TOUT ce que je puis vous dire, c'eſt que je pars au premier jour pour Bourdeaux, & que là j'eſpere avoir le plaiſir de vous voir. Je ſçais que je vous dois des remerciemens pour les deux petits chiens de Bengale, de la race de l'Infant D. Philippe que vous me menez; mais comme les remerciemens doivent être proportionnés à la beauté des chiens, j'attends de les avoir vus, pour former les expreſſions de mon compliment. Ce ne ſeront point deux aveugles, comme vous & moi, qui les formeront, mais mon chaſſeur qui eſt très-habile, comme vous ſçavez.

J'ai envoyé mon roman (*a*) à M. le Nain, & je trouve fort extraordinaire que ce ſoit un théologien qui ſoit le propagateur d'un ouvrage ſi frivole. Je vais auſſi envoyer un exemplaire de la nouvelle édition de la décadence des Romains au prince Edouard, qui, en m'envoyant ſon manifeſte, me dit qu'il falloit de la correſpondance entre les auteurs, & me demandoit mes ouvrages.

Je fais bien ici vos affaires; car j'ai parlé de vous à Madame la comteſſe de Senectere, qui ſe dit être fort de vos amies. Je n'ai pas daigné parler pour vous à la mere, car ce n'eſt pas des meres dont vous vous ſouciez; bien des complimens à Madame la comteſſe de Pontac; quoi que vous puiſſiez dire de ſa fille, je tiens pour la mere; je ne ſuis pas comme vous.

Dites à l'abbé Venuti, que j'ai parlé à l'abbé de S. Cyr, & qu'il fera une nouvelle tentative auprès de M. l'évêque de Mirepoix. Je n'ai jamais vu un homme qui faſſe

(*a*) Le Temple de Gnide.

tant de cas de ceux qui adminiſtrent la religion, & ſi peu de ceux qui la prouvent (*b*).

M. Lomelini m'a conté comme, pendant votre ſéjour en Languedoc, vous étiez devenu citoyen de S. Marin (*c*), & un des plus illuſtres ſénateurs de cette république; je m'en ſuis beaucoup diverti. Ce n'eſt pas cette qualité, ſans doute, qui donnoit envie au maréchal de Belle-Iſle de vous avoir ſur les bords du Var. C'eſt qu'il vous ſçavoit bien d'un autre pays, & je crois que vous avez bien fait de ne point accepter ſon invitation. Dieu ſçait comment on auroit interprété ce voyage dans votre pays.

Je ſouhaite ardemment de vous trouver de retour à Bourdeaux quand j'y arriverai, d'autant plus que je veux que vous me diſiez votre avis ſur quelque choſe qui me regarde perſonnellement. Mon fils ne veut point de la charge de préſident à mortier, que je comptois lui donner. Il ne me reſte donc que de la vendre, ou de la reprendre moi-même. C'eſt ſur cette alternative que nous conférerons, avant que je me décide; vous me direz ce que vous penſez, après que je vous aurai expliqué le pour & le contre des deux partis à prendre: tâchez donc de ne vous pas faire attendre long-temps. Adieu.

De Paris, ce 28 Mars 1748.

(*b*) Ceci a rapport à la traduction Italienne du poëme de la religion, par l'abbé Venuti.

(*c*) Plaiſanterie fondée ſur ce que ce voyageur, étant arrivé en Languedoc, préciſément dans les temps que les Autrichiens & les Piémontois avoient paſſé le Var, à la queſtion que quelqu'un lui fit, de quelle partie d'Italie il étoit, répondit en plaiſantant, „ de la république de S. Marin, qui n'a rien à démêler avec les puiſſances belligérantes. “

LETTRE XXVII.

A Monſeigneur CERATI.

J'AI reçu, Monſeigneur, non-ſeulement avec du plaiſir, mais avec de la joie, votre lettre par la voie de M. le prince de Craon; comme vous ne me parlez point du tout de votre ſanté, & que vous écrivez, cela me fait penſer qu'elle eſt bonne, & c'eſt un grand bien pour moi. M. Gendron (*a*) n'eſt pas mort, & je compte que vous le reverrez encore à Paris, ſe promenant dans ſon jardin avec ſa petite canne, très-modeſte admirateur des jéſuites & des médecins. Pour parler ſérieuſement, c'eſt un grand bonheur que cet excellent homme vive encore, & nous aurions perdu beaucoup vous & moi. Il commence toujours avec moi ſes converſations par ces mots : » Avez-vous des nouvelles de M. Cerati ? « L'abbé de Guaſco eſt de retour de ſon voyage de Languedoc ou de Provence; vous l'avez vu un homme de bien : il s'eſt perdu comme David & Salomon. Le prince de Wurtemberg m'a dit qu'il avoit vingt-une femmes ſur ſon compte; il dit qu'il aime mieux qu'on lui en donne vingt-une qu'une, & il pourroit bien avoir raiſon. Au milieu de ſa galanterie vagabonde, il ne laiſſe pas de remporter des prix à l'académie de Paris; il a gagné le prix de l'année paſſée, & il vient de gagner celui de cette année.

(*a*) Ancien médecin de M. le Régent, & le meilleur oculiſte qu'il y eût en France. Il s'étoit retiré à Auteuil, dans la maiſon de M. Deſpréaux, ſon ami, qu'il avoit achetée après ſa mort. C'eſt par alluſion à ces deux hôtes, que M. de Monteſquieu, ſe promenant un jour avec M. Gendron, fit ces deux vers, qu'il faudroit mettre, dit-il en badinant, ſur la porte.

Apollon dans ces lieux prêt à nous ſecourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

Je dois quitter Paris dans une quinzaine de jours, & paſſer quatre ou cinq mois dans ma province, & je menerai l'abbé de Guaſco à la Brede faire pénitence de ſes déréglemens. Madame Geofrin a toujours très-bonne compagnie chez elle, & elle voudroit bien fort que vous augmentaſſiez le cercle, & moi auſſi. Vous me feriez un grand plaiſir, ſi vous vouliez faire un peu ma cour à M. le prince de Craon, & lui dire combien je ſerois content de la fortune, ſi elle m'avoit par haſard, dans quelque moment de ma vie, approché de lui : en attendant, je fais ma cour à un homme qui le repréſentera bien ; c'eſt M. le prince de Beauvau : ſoyez sûr qu'il y a en lui plus d'étoffe qu'il n'en faut pour faire un grand homme. Je me pique de ſçavoir deviner les gens qui iront à la gloire, & je ne me ſuis pas beaucoup trompé.

A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon ſecret. On l'imprime dans les pays étrangers ; je continue à vous dire ceci dans un grand ſecret. Il aura deux volumes *in*-4°., dont il y en a un d'imprimé ; mais on ne le débitera que lorſque l'autre ſera fait : ſitôt qu'on le débitera, vous en aurez un que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai penſé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui ſera un livre de l'origine & des révolutions de nos loix civiles de France. Cela formera trois heures de lecture ; mais je vous aſſure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en ſont blanchis. Il faudroit, pour que mon ouvrage fût complet, que je puſſe achever deux livres ſur les loix féodales. Je crois avoir fait des découvertes ſur une matiere la plus obſcure que nous ayions, qui eſt pourtant une magnifique matiere. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la derniere main à ces deux livres, ſinon mon ouvrage s'en paſſera. La faveur que votre ami, M. Hein, me fait de venir ſouvent paſſer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de ſon françois, que par

par la longueur de ſes détails; il vient me demander de vos nouvelles; il ſe plaint beaucoup d'une ancienne dyſurie que M. le Dran a beaucoup de peine à vaincre, & il ne me paroît gueres plus content du Stathouder. Je vous prie de me conſerver toujours un peu de part dans votre amitié, & de ne pas oublier celui qui vous aime & vous reſpecte.

De Paris, ce 18 Mars 1748.

LETTRE XXVIII.

Au Prince CHARLES ÉDOUARD.

MONSEIGNEUR, j'ai d'abord craint qu'on ne trouvât de la vanité dans la liberté que j'ai priſe de vous faire part de mon ouvrage; mais à qui préſenter les héros Romains, qu'à celui qui les fait revivre (*a*)? J'ai l'honneur d'être avec un reſpect infini.

(*a*) Par les avantages que ce prince avoit remportés contre l'armée Angloiſe, dans ſon expédition.

LETTRE XXIX.

A M. le Grand-Prieur SOLAR, ambaſſadeur de Malthe,

A ROME.

MONSIEUR, mon illuſtre Commandeur, votre lettre a mis la paix dans mon ame, qui étoit embarbouillée d'une infinité de petites affaires que j'ai ici. Si j'étois à Rome avec vous, je n'aurois que des plaiſirs &

des douceurs, & je mettrois même au nombre des douceurs toutes les perſécutions que vous me feriez. Je vous aſſure bien que ſi le deſtin me fait entreprendre de nouveaux voyages, j'irai à Rome; je vous ſommerai de votre parole, & je vous demanderai une petite chambre chez vous. Rome *antica, e moderna*, m'a toujours enchanté; & quel plaiſir que celui de trouver ſes amis à Rome! Je vous dirai que le marquis de Breille s'eſt ſouvenu de moi; il s'eſt trouvé à Nice avec M. de Serilly; ils m'ont écrit tous deux une lettre charmante. Jugez quel plaiſir j'ai eu de recevoir des marques d'amitié d'un homme que vous ſçavez que j'adore. Je lui mande que ſi j'habitois le Rhône comme la Garonne, j'aurois été le voir à Nice. Je ne ſuis pas ſurpris de voir que vous aimiez Rome; & ſi j'avois des yeux, j'aimerois autant habiter Rome que Paris. Mais comme Rome eſt toute extérieure, on ſent continuellement des privations, lorſqu'on n'a pas des yeux. Le départ de M. de Mirepoix & de M. le duc de Richemont eſt retardé. On a dit à Paris que cela venoit de ce que le Roi d'Angleterre ne vouloit pas envoyer un homme titré, ſi on ne lui en envoyoit un. Ce n'eſt pas cela; la haute naiſſance de M. de Mirepoix le diſpenſe du titre (*a*); & le feu empereur Charles VI, qui avoit pour ambaſſadeur M. le prince de Lichtenſtein, n'eut point cette délicateſſe ſur M. de Mirepoix. La vraie raiſon eſt, que le duc de Richemont n'eſt pas content de l'argent qu'on veut lui donner pour ſon ambaſſade; de plus, la ducheſſe de Richemont eſt malade; & le Duc qui l'adore, ne voudroit pas la quitter & paſſer la mer ſans elle. Nos négocians diſent ici que les négociations entre l'Eſpagne & l'Angleterre vont fort mal; on n'eſt pas même convenu du point principal qui occaſionna la guerre; je veux dire la maniere de commercer en Amérique, & les 90000 livres ſterl. pour le dédommagement des priſes faites. De plus, on dit qu'en Eſpagne, on fait

(*a*) Il étoit alors marquis, & fut fait duc & pair après ſon ambaſſade d'Angleterre.

aux vaiſſeaux Anglois, nouvellement arrivés, difficultés ſur difficultés. Remarquez que je vous dis de belles nouvelles pour un homme de province, & que vous aurez beaucoup de peine à me payer cela en préconiſations, & en congrégations; le commerce de Bourdeaux ſe rétablit un peu, & les Anglois ont eu même l'ambition de boire de mon vin cette année; mais nous ne pouvons nous bien rétablir qu'avec les Iſles de l'Amérique, avec leſquelles nous faiſons notre principal commerce. Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content de l'*Eſprit des Loix*. Les éloges que la plupart des gens pourroient me donner là-deſſus, flatteroient ma vanité, les vôtres augmentent mon orgueil, parce qu'ils ſont donnés par un homme, dont les jugemens ſont toujours juſtes (*b*), & jamais téméraires. Il eſt vrai que le ſujet eſt beau & grand, je dois bien craindre qu'il n'eût été beaucoup plus grand que moi; je puis dire que j'y ai travaillé toute ma vie. Au ſortir du college, on me mit dans les mains des livres de droit; j'en cherchai l'eſprit; j'ai travaillé, je ne faiſois rien qui vaille. Il y a vingt ans que je découvris mes principes; ils ſont très-ſimples; un autre qui auroit autant travaillé que moi, auroit fait mieux que moi; mais j'avoue que cet ouvrage a penſé me tuer; je vais me repoſer; je ne travaillerai plus. Je vous trouve fort heureux d'avoir à Rome M. le duc de Nivernois; il avoit autrefois de la bonté pour moi, il n'étoit pour lors qu'aimable: ce qui doit me piquer, c'eſt que j'ai perdu auprès de lui à meſure qu'il eſt devenu plus raiſonnable. M. le duc de Nivernois a auprès de lui un homme qui a beaucoup de mérite & de talens; c'eſt M. de la Bruere (*c*). Je lui dois un remerciement; ſi vous le voyez chez M. le duc de Nivernois, je vous prie de vouloir bien le lui faire pour moi.

(*b*) Lorſque M. de Solar eut lu la premiere fois l'*Eſprit des loix*, il dit: „ Voilà un livre qui „ opérera une révolution dans les „ eſprits en France: “ c'eſt une des preuves que ſes jugemens étoient juſtes.

(*c*) Auteur de la vie de Charles-Magne, & de pluſieurs ouvrages faits pour le théâtre.

Vous voyez bien qu'il n'eſt point queſtion de *Votre Excellence*, & que vous n'aurez pas à me dire » que » diable ! avec Votre Excellence. « J'ai l'honneur de vous embraſſer mille fois.

De Paris, ce 7 Mars 1749.

LETTRE XXX.

A M. l'abbé, comte DE GUASCO,

A PARIS.

POUR vous prouver, illuſtre abbé, combien vous avez eu tort de me quitter, & combien peu je puis être ſans vous, je vous donne avis que je pars pour vous aller joindre à Paris ; car depuis que vous êtes parti, il me ſemble que je n'ai plus rien à faire ici. Vous êtes un imbécille de n'avoir point été voir l'Achevêque (*a*), puiſque vous vous êtes arrêté quelques jours à Tours. C'étoit, peut-être, la ſeule perſonne que vous aviez à voir ; & il vous auroit très-bien reçu ; vous auriez dû faire un demi tour à gauche à Verret ; M. & Madame d'Aiguillon vous en auroient loué. Cela valoit bien mieux que votre abbaye de Marmoutier, où vous n'aurez vu que des choſes gothiques, & de vieilles paperaſſes, qui vous gâtent les yeux. Votre Irlandois de Nantes m'a beaucoup diverti. Un banquier a raiſon de ſe figurer, qu'un homme qui s'adreſſe à lui pour chercher des Académies, parle de celles de jeu, & non des académies littéraires, où il n'y a rien à gagner pour lui. Le curé voit en ſonge ſon clocher ; & ſa ſervante y voit la culotte. Je ſçavois bien que vous aviez fait vos preuves de cou-

(*a*) M. de Raſtignac, un des plus illuſtres prélats de France de ſon temps.

reur ; mais je n'aurois pas cru que vous puiſſiez faire celle de courier. M. Stuart dit que vous l'avez mis ſur les dents; quand vous vous embarquerez une autre fois, embarquez votre chaiſe avec vous; car on ne remonte pas les rivieres, comme on les deſcend. J'eſpere que vous ne vous preſſerez pas de partir pour l'Angleterre; il ſeroit bien mal à vous, de ne pas attendre quelqu'un, qui fait cent cinquante lieues pour vous aller trouver. Je compte d'être à Paris vers le dix-ſept; vous avez le temps, comme vous voyez, de vous tranſporter dans la rue des Roſiers; car il ne faut pas que vous vous éloigniez trop de moi. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Bourdeaux, le 2 Juillet 1749.

BILLET AU MÊME.

MONSIEUR d'Eſtoutevilles (*a*), mon cher abbé, me perſécute pour que je vous engage de lui accorder une heure fixe tous les ſoirs, pour achever la lecture & la correction de ſa traduction de *Dante*. Il promet s'en rapporter à vous, pour tous les changemens (*b*) que vous jugerez à propos qu'il faſſe; & il ne vous demande grace que pour ſa préface (*c*); vous ſçavez qu'il

(*a*) Le comte Colbert d'Eſtoutevilles, petit-fils du grand Colbert, homme d'eſprit, mais tourné à la ſingularité, conçut le projet de traduire le *Dante* en françois; il avoit depuis long-temps exécuté ce projet, par une traduction en proſe, ſur laquelle il ſe réſervoit de conſulter quelqu'Italien; cette traduction n'a pas été imprimée.

(*b*) Ce traducteur avoit inſéré beaucoup de penſées & de choſes, tirées des commentaires de ce poëte, dans le texte qu'il traduiſit; & il n'étoit pas toujours docile dans les corrections à faire; ce qui avoit fait abandonner cette lecture.

(*c*) Elle eſt fort ſinguliere & fort courte; il dit que, dans ſon enfance, ſa mie lui a ſouvent parlé de paradis, d'enfer & de purgatoire, ſans lui en donner

a ſon ſtyle particulier, auquel il ne renonce pas, même quand il parle aux miniſtres (*d*). Marquez-moi ce que je dois lui répondre ; il viendra chez vous tous les ſoirs, juſqu'à ce que la lecture ſoit terminée. Bon ſoir.

De Paris à ſon logis, en 1749.

---

aucune idée; qu'avancé en âge, ſes précepteurs lui ont ſouvent répété les mêmes choſes, ſans l'éclairer davantage ; que dans l'âge mûr il a conſulté différens théologiens, & qu'ils l'ont laiſſé dans la même obſcurité ; mais qu'ayant fait un voyage en Italie, il a trouvé que le premier poëte de cette nation étoit le ſeul qui l'eût ſatisfait ſur la nature de ces trois demeures dans l'autre monde, ce qui l'avoit déterminé de le traduire en françois, pour être utile à ſes concitoyens.

(*d*) Il demandoit un jour quelque choſe à M. Chauvelin, alors garde des ſceaux, touchant le procès qu'il avoit pour le duché d'Eſtoutevilles, qu'on lui conteſtoit ; ce miniſtre s'étoit ſervi de ces termes en lui parlant. „ Monſieur, je dois vous dire « que ni le roi, ni M. le Cardinal, « ni moi, n'y conſentirons jamais. « A quoi M. d'Eſtoutevilles repliqua ſur le champ : „ Ma foi, « Monſieur, voilà deux beaux pendans que vous donnez au roi, « M. le Cardinal & vous. Je ſuis « fils & petit-fils de Miniſtres ; mais « ſi mon pere ou mon grand-pere « euſſent tenu un pareil propos, « on les eût mis aux petites-maiſons ; " il ſe retira.

LETTRE XXXI.

A Monſeigneur CERATI.

J'AI trouvé, en paſſant à la campagne, meſſieurs de Sainte-Palaye, qui m'ont parlé de Monſeigneur Cerati ; je les ai perpétuellement interrogés ſur Monſeigneur Cerati. Quelque choſe me déplaiſoit, c'étoit de n'être point à Rome avec le grand homme dont ils me parloient. Ils m'ont dit que vous vous portiez bien ; j'en rends graces à l'air de Rome ; & je m'en félicite avec tous vos amis.

M. de Buffon vient de publier trois volumes, qui ſeront ſuivis de douze autres ; les trois premiers contiennent des idées générales ; les douze autres contiendront une deſcription des curioſités du jardin du Roi. M. de Buffon a, parmi les ſçavans de ce pays-ci, un très-grand nombre d'ennemis ; & la voix prépondérante des ſçavans emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps ; pour moi, qui y trouve de belles choſes, j'attendrai avec tranquillité & modeſtie la déciſion des ſçavans étrangers. Je n'ai pourtant vu perſonne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avoit beaucoup d'utilité à le lire.

M. de Maupertuis, qui a cru toute ſa vie, & qui peut-être a prouvé qu'il n'étoit point heureux, vient de publier un écrit ſur le bonheur. C'eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit ; & on y trouve du raiſonnement & des graces. Quant à mon livre de l'*Eſprit des Loix*, j'entends quelques frélons qui bourdonnent autour de moi ; mais ſi les abeilles y cueillent un peu de miel, cela me ſuffit ; ce que vous m'en dites, me fait un plaiſir infini : il eſt bien agréable d'être approuvé des perſonnes que l'on aime : agréez, je vous prie, Monſeigneur, mes ſentimens les plus reſpectueux.

De Paris, le 11 *Novembre*, 1749.

LETTRE XXXII.

A Monſieur l'abbé VENUTI.

JE dois vous remercier, mon cher Abbé, du beau livre dont M. le marquis de Venuti (*a*) m'a fait préſent. Je ne l'ai pas encore lu, parce qu'il eſt chez mon

(*a*) C'étoit le premier ouvrage qui ait été fait ſur les découvertes d'*Herculanum*.

relieur ; mais je ne doute pas qu'il ne ſoit digne du nom qu'il porte. Je vous ſouhaite une très-bonne année ; & ſi vous n'êtes pas à Bourdeaux quand j'y reviendrai, je ſerai bien fâché, & je croirai que l'académie aura perdu ſon eſprit & ſon ſçavoir. Faites bien mes complimens très-humbles à la comteſſe (*b*) ; je lui demande permiſſion de l'embraſſer ; & je vous embraſſe auſſi vous, qui n'êtes pas ſi aimable.

De Paris, ce 17 Janvier 1750.

(*b*) La comteſſe de Pontac.

LETTRE XXXIII.

A M. l'abbé, Comte DE GUASCO, A LONDRES.

J'AVOIS déja appris par milord Albermal, mon cher Comte, que vous ne vous étiez point noyé en traverſant de Calais à Douvres, & la bonne réception qu'on vous a faite à Londres. Vous ſerez toujours plus content de vos liaiſons avec le duc de Richemont, milord Ceſterfield, & milord Grand-Ville. Je ſuis ſûr que de leur côté ils chercheront de vous avoir le plus qu'ils pourront. Parlez-leur beaucoup de moi ; mais je n'exige point que vous *toſtiez* (*a*) ſi ſouvent, quand vous dînerez chez le duc de Richemont. Dites à milord Ceſterfield, que rien ne me flatte tant que ſon approbation ; mais que, puiſqu'il me lit pour la troiſieme fois, il ne ſera que plus en état de me dire ce qu'il y a à cor-

(*a*) On appelle *toſte* en Angleterre les ſantés des perſonnes abſentes, que l'on ſe porte réciproquement, & que l'on ne peut refuſer ſans impoliteſſe.

riger & à rectifier dans mon ouvrage. Rien ne m'inſtruiroit mieux que ſes obſervations & ſa critique.

Vous devez être bien glorieux d'avoir été lu par le Roi, & qu'il ait approuvé ce que vous avez dit ſur l'Angleterre; moi je ne ſuis pas sûr de ſi hauts ſuffrages; & les Rois ſeront peut-être les derniers qui me liront, peut-être même ne me liront-ils point du tout. Je ſçais cependant qu'il en eſt un dans le monde qui m'a lu; & M. de Maupertuis m'a mandé qu'il avoit trouvé des choſes, où il n'étoit pas de mon avis. Je lui ai répondu, que je parierois bien que je mettrois le doigt ſur ces choſes. Je vous dirai auſſi que le duc de Savoie a commencé une ſeconde lecture de mon livre. Je ſuis très-flatté de tout ce que vous me dites de l'approbation des Anglois; & je me flatte que le traducteur de l'*Eſprit des Loix* me rendra auſſi bien que le traducteur des Lettres Perſanes. Vous avez bien fait, malgré le conſeil de Mademoiſelle Pit, de rendre les lettres de recommandation de milord Bath. Vous n'avez que faire d'entrer dans les querelles du parti; on ſçait bien qu'un étranger n'en prend aucun, & voit tout le monde. Je ne ſuis point ſurpris des amitiés que vous recevez de ceux que vous avez connus à Paris, & ſuis sûr que plus vous reſterez à Londres, plus vous en recevrez; mais j'eſpere que les amitiés des Anglois ne vous feront point négliger vos amis de France, à la tête deſquels vous ſçavez que je ſuis. Pour vous faire bien recevoir à votre retour, j'aurai ſoin de faire voir l'article de votre lettre, où vous dites qu'en Angleterre, les hommes ſont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Puiſque le prince de Galles me fait l'honneur de ſe ſouvenir de moi, je vous prie de me mettre à ſes pieds; je vous embraſſe.

De Paris, le 12 Mars 1750.

LETTRE XXXIV.

A Monſieur l'Abbé VENUTI,

A BOURDEAUX.

JE ſuis bien fâché, mon cher Abbé, que vous partiez pour l'Italie, & encore plus que vous ne ſoyez pas content de nous. Je vois pourtant, ſur ce qui m'eſt revenu, qu'on n'a pas penſé à manquer à la conſidération qui vous eſt due ſi légitimement. Je ſouhaite bien que vous ayiez ſatisfaction dans votre voyage d'Italie; & je ſouhaiterois bien, qu'après ce temps de pélerinage, vous paſſaſſiez dans une plus heureuſe tranſmigration, & telle que votre mérite perſonnel le demande. Si vous pouvez retirer votre diſſertation de chez le préſident Barbot, qu'il a gardée comme des livres Sibyllains, j'en ferai uſage ici à votre profit; mais votre lettre ne le fait pas eſpérer. Faites, je vous prie, mes complimens à notre comteſſe (*a*) & à madame Dupleſſis (*b*); ſi vous faites votre voyage entiérement par terre, vous verrez à Turin le commandeur de Solar, qui y viendra de Rome. Adieu, mon cher abbé, conſervez-moi de l'amitié; & croyez qu'en quelque lieu du monde que je ſois, vous aurez un ami fidele.

De Paris, ce 18 *Mai* 1750.

(*a*) Madame de Pontac.

(*b*) Dame de Bourdeaux, qui aimoit les lettres, & ſur-tout l'hiſtoire naturelle, dont elle raſſembloit une collection.

LETTRE XXXV.

A Monſeigneur CERATI.

JE vous ſupplie, Monſeigneur, d'agréer que j'aie l'honneur de vous recommander M. Forthis, profeſſeur à l'univerſité d'Edimbourg, qui eſt extrêmement recommandable par ſon ſçavoir & ſes beaux ouvrages, entre autres, celui qu'il a donné ſur l'éducation. M. le profeſſeur a beaucoup de bonté pour moi, & m'honore de ſon amitié; ainſi, je vous prie d'agréer que je le recommande à la vôtre. Je vous prie de faire connoître cet habile homme à l'abbé Niccolini, que j'embraſſe. Nous avons perdu cet excellent homme, M. Gendron; j'en ſuis très-affligé; & je ſuis sûr que vous le ſerez auſſi: c'étoit une bonne tête phyſique & morale: & je me ſouviens que nous trouvions qu'il en ſortoit de très-bonnes choſes. Je vous ſupplie de m'aimer, s'il ſe peut, autant que je vous aime, &, s'il ſe peut, autant que je vous honore & que je vous admire. Notre ami l'abbé de Guaſco, devenu célebre voyageur, eſt dans ma chambre, & me charge de vous faire mille complimens; il arrive d'Angleterre.

De Paris, ce 23 Octobre 1750.

LETTRE XXXVI.

A Monſieur l'abbé VENUTI.

MON cher Abbé, je ne vous ai point encore remercié de la place diſtinguée que vous m'avez donnée

dans votre *Triomphe* (*a*) ; vous êtes Pétrarque, & moi pas grand'choſe. M. Tercier (*b*) m'a écrit pour me prier de vous remercier de ſa part, de l'exemplaire que je lui ai envoyé, & de vous dire que M. de Puyſieux avoit reçu le ſien avec toute ſorte de ſatisfaction (*c*) ; comme il n'en eſt venu ici que très-peu d'exemplaires, je ne pourrai pas encore vous marquer le ſuccès de l'ouvrage ; mais j'en ai ouï dire du bien ; & il me paroît que c'eſt de la belle poéſie.

Et te fecere Poetam
Pyerides.

Je ne puis pas m'accoutumer, mon cher Abbé, à penſer que vous n'êtes plus à Bourdeaux ; vous y avez laiſſé bien des amis, qui vous regrettent beaucoup ; je vous aſſure que je ſuis bien de ce nombre. Ecrivez-moi quelquefois ; j'exécuterai vos ordres à l'égard d'Huart, & du recueil de vos diſſertations ; vous vous mettrez très-fort à la raiſon ; & il doit ſentir votre généroſité. Je verrai M. de la Curne ; je ferai parler à l'abbé le Beuf ; & s'il n'eſt pas un bœuf, il verra qu'il y a très-peu à corriger à votre diſſertation. Le préſident Barbot (*d*) pour avoir, en qualité de cenſeur royal, donné ſon approbation pour l'impreſſion du livre de l'Eſprit. Il eſt mort en 1762.

(*a*) IL TRIONFO LITTERARIO DELLA FRANCIA. *Le Triomphe littéraire de la France*, où il eſt dit, en parlant de M. de Monteſquieu : „ Si une ame auſſi „ grande ſe fût trouvée dans le Sé- „ nat Latin, la liberté Romaine vi- „ vroit encore à la honte des Ty- „ rans. Son nom ſurpaſſera la du- „ rée du Roc Tarpéien, & ſa gloire „ ne périra point, tant que Thémis „ dictera ſes oracles ſur les bancs „ François, & que les dieux con- „ ſerveront à l'homme le don de „ la penſée. "

(*b*) L'un des premiers commis du bureau des affaires étrangeres, & fort ſçavant académicien de Paris, le même qui eſſuya depuis tant de mortifications

(*c*) Le poëme de M. l'abbé Venuti eſt dédié à M. de Puyſieux, alors miniſtre des affaires étrangeres.

(*d*) Secretaire perpétuel de l'académie de Bourdeaux, homme d'un eſprit très-aimable, & d'une vaſte littérature, mais très-irréſolu, lorſqu'il s'agit de travailler & de publier quelque choſe ; ce qui fait que les mémoires de cette académie ſont fort arriérés, & que nous ſommes privés d'excellens morceaux de cet écrivain, qui ſont enfouis dans ſon vaſte cabinet.

devroit bien vous trouver la diſſertation, perdue comme une épingle, dans la botte de foin de ſon cabinet. Effectivement il eſt bien ridicule d'avoir fait une incivilité à madame de Pontac, en faiſant tant valoir une augmentation de loyer que nous ne toucherons point, & d'avoir ſi mal fait les affaires de l'académie (*e*). Envoyez-moi ce que vous voulez ajouter aux diſſertations que j'ai. Adieu, mon cher abbé, je vous ſalue & embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, ce 30 *Octobre* 1750.

(*e*) Il entend parler des affaires littéraires; parce que ce ſecretaire de l'Académie n'avoit jamais voulu ſe donner la peine de réduire ſes mémoires, & en faire part au public.

LETTRE XXXVII.

A M. l'abbé VENUTI.

Il ne faut point vous flatter, mon cher abbé, que l'abbé de Guaſco vous écrive de ſa main triomphante; mais ſi vous étiez ex-miniſtre des affaires étrangeres, il iroit dîner chez vous pour vous conſoler (*a*). Le pauvre homme promene ſon œil ſur toutes les brochures, prodigue ſon mauvais eſtomac pour toutes les invitations de dîners d'ambaſſadeur, & ruine ſa poitrine au ſervice de ſon Cantimir, & de ſon Clément V; ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve ſon Cantimir très-froid; mais c'eſt la faute de feu ſon excellence.

Il n'y a aucune apparence que j'aille en Angleterre;

(*a*) M. le marquis d'Argenſon, ci-devant miniſtre des affaires étrangeres, après ſa démiſſion, donnoit à dîner à ſes confreres tous les jours d'aſſemblée d'Académie, ſe dédommageant ainſi de ſon déſœuvrement, avec les gens de lettres; & M. l'abbé de Guaſco, qui venoit d'être reçu à l'académie des inſcriptions, avoit été admis au nombre des convives.

il y en a une beaucoup plus grande que j'irai à la Brede. J'écris une lettre de félicitation au préſident de la Lane, ſur ſa réception à l'académie. Bonardi, le préſident de cette académie, qui eſt venu me raconter tous les dîners qu'il a faits depuis ſon retour, chez tous les beaux eſprits qui dînent, avec la généalogie (*b*) des dîneurs, m'a dit qu'il adreſſoit ſa premiere lettre à notre nouvel aſſocié; & je penſe que vous trouverez que cela eſt dans les regles. Je vois que notre académie ſe change en ſociété de Francs-Maçons, excepté qu'on n'y boit, ni qu'on y chante; mais on y bâtit; & M. de Tourny eſt notre Roi Hiran, qui nous fournira les ouvriers; mais je doute qu'il nous fourniſſe les cedres.

Je crois que le prince de Craon eſt actuellement à Vienne; mais il va arriver en Lorraine, & ſi vous m'envoyez votre lettre, je la lui ferai tenir. Il faut bien que je vous donne des nouvelles d'Italie ſur l'*Eſprit des Loix*. M. le duc de Nivernois en écrivit, il y a trois ſemaines, à M. de Forqualquier d'une maniere que je ne ſçaurois vous répéter ſans rougir : il y a deux jours qu'il en reçut une autre, dans laquelle il mande que dès qu'il parut à Turin, le roi de Sardaigne le lut; il ne m'eſt pas non plus permis de répéter ce qu'il en dit; je vous dirai ſeulement le fait : c'eſt qu'il le donna pour le lire à ſon fils, le duc de Savoie, qui l'a lu deux fois : le marquis de Breille me mande qu'il lui a dit qu'il vouloit le lire toute ſa vie. Il y a bien de la fatuité à moi, de vous mander ceci; mais comme c'eſt un fait public, il vaut autant que je le diſe qu'un autre; & vous concevez bien que je dois aveuglément ap-

(*b*) Plaiſanterie qui fait alluſion à l'étude particuliere qu'un Gentilhomme de Languedoc a faite de la généalogie de toutes les familles, & qui fait le ſujet ordinaire des entretiens qu'il a avec les gens de lettres. L'abbé Bonardi, dans ſa tournée, avoit été viſiter ce gentilhomme dans ſon château, & s'étoit fort enrichi d'érudition généalogique, dont il ne manquoit pas de faire étalage à ſon retour à Paris, & alloit quelquefois en favoriſer M. de Monteſquieu; ce qui l'ennuyoit beaucoup, & lui faiſoit perdre des heures précieuſes.

prouver le jugement des princes d'Italie. Le marquis de Breille me mande que S. A. R. le duc de Savoie a un génie prodigieux, une conception & un bon ſens admirable.

Huart, libraire, voudroit fort avoir la traduction en vers Latins du docteur Clanfy (*c*) du commencement du Temple de Gnide, pour en faire un corps avec la traduction Italienne (*d*) & l'original : voyez lequel des deux vous pourriez faire, ou de me faire copier ces vers, ou d'obtenir de l'académie de m'envoyer l'imprimé, que je vous renverrois enſuite.

A propos, le portrait de madame de Mirepoix a fait à Paris & à Verſailles une très-grande fortune ; je n'y ai point contribué pour la ville de Bourdeaux ; car j'avois détaché l'abbé de Guaſco pour en dire du mal. Vous qui êtes l'eſprit de tous les eſprits, vous devriez le traduire, & j'enverrois votre traduction à madame de Mirepoix à Londres. Je n'en ai point de copie ; mais le préſident Barbot l'a, ou bien M. Dupin : vous ſçavez que tout ceci eſt une badinerie qui fut faite à Lunéville, pour amuſer une minute le roi de Pologne.

J'oublios de vous dire que tout eſt compenſé dans ce monde ; je vous ai parlé des jugemens de l'Italie ſur l'*Eſprit des Loix* ; il va paroître à Paris une ample critique faite par M. Dupin, fermier-général : ainſi, me voilà cité au tribunal de la maltôte, comme j'ai été cité à celui du Journal de Trévoux. Adieu, mon cher abbé ; voilà une épitre à la Bonardi (*e*) ; je vous ſalue & vous embraſſe de tout mon cœur.

(*c*) Sçavant Anglois entiérement aveugle ; excellent Poëte Latin, qui, pendant le ſéjour qu'il fit à Paris, entreprit la traduction du Temple de Gnide en vers Latins, mais dont il ne donna que le premier chant.

(*d*) Ouvrage de M. l'abbé Venuti. Le Temple de Gnide de M. de Monteſquieu vient d'être traduit encore une fois en Italien, par M. Veſpaſiano. 1766, *in*-12.

(*e*) On a déja parlé, dans une autre note, de cet écrivain fort verſé dans l'hiſtoire de la littérature moderne de France, mais fort prolixe dans ſes écrits & dans ſes lettres : il eſt mort en laiſſant quantité de manuſcrits ſur les auteurs anonymes & pſeudonimes.

Ne ſoyez point la dupe de la traduction ; car ſi l'eſprit ne nous en dit rien, il ne vaut pas la peine que vous y rêviez un quart-d'heure.

De Paris.

LETTRE XXXVIII.

A l'abbé, comte DE GUASCO.

MON cher Abbé, il eſt bon d'avoir l'eſprit bien fait ; mais il ne faut pas être la dupe de l'eſprit des autres. M. l'Intendant peut dire ce qui lui plaît ; il ne ſçauroit ſe juſtifier d'avoir manqué de parole à l'académie, & de l'avoir induite en erreur par de fauſſes promeſſes. Je ne ſuis pas ſurpris que, ſentant ſes torts, il cherche à ſe juſtifier ; mais vous, qui avez été témoin de tout, ne devez point vous laiſſer ſurprendre par des excuſes qui ne valent pas mieux que ſes promeſſes. Je me trouve trop bien de lui avoir rendu ſon amitié pour en vouloir encore. A quoi bon l'amitié d'un homme en place, qui eſt toujours dans la méfiance, qui ne trouve juſte que ce qui eſt dans ſon ſyſtême, qui ne ſçait jamais faire le plus petit plaiſir ni rendre aucun ſervice ? Je me trouverai mieux d'être hors de portée de lui en demander ni pour les autres, ni pour moi ; car je ſerai délivré par-là de bien des importunités :

Dulcis inexpertis cultura potentis amici :
Expertus metui.

Il faut éviter une coquette qui n'eſt que coquette, & ne donne que de fauſſes eſpérances. Voilà mon dernier mot. Je me flatte que notre Ducheſſe entrera dans mes raiſons ; ſon franc-aleu n'en ira ni plus ni moins.

Je ſuis très-flatté du ſouvenir de M. l'abbé Oliva (*a*).

Je

(*a*) Bibliothécaire du cardinal de Rohan à l'hôtel de Soubiſe, chez qui s'aſſembloit, un jour la ſemaine, pluſieurs gens

Je me rappelle toujours avec délices les momens que je paſſai dans la ſociété littéraire de cet Italien éclairé, qui a ſçu s'élever au-deſſus des préjugés de ſa nation. Il ne fallut pas moins que le deſpotiſme, & les tracaſſeries d'un pere Tournemine, pour me faire quitter une ſociété dont j'aurois voulu profiter. C'eſt une vraie perte pour les gens de lettres, que la diſſolution de ces ſortes de petites académies libres; & il eſt fâcheux pour vous que celle du pere Deſmolets (*b*) ſoit auſſi culbutée. J'exige que vous m'écriviez encore avant votre départ pour Turin, & je vous ſomme d'une lettre dès que vous y ſerez arrivé. Adieu.

A Paris, le 5 Décembre 1750.

---

de lettres, pour converſer ſur des ſujets littéraires. M. de Monteſquieu, dans le premier voyage qu'il fit à Paris, fréquentoit cette ſociété; mais trouvant que le pere Tournemine vouloit y dominer, & obliger tout le monde à ſe plier à ſes opinions, s'en retira peu-à-peu, & n'en cacha pas la raiſon. Ce qui donna ſujet au pere Tournemine de lui faire des tracaſſeries dans l'eſprit du cardinal de Fleury, au ſujet des *Lettres Perſanes*. On a entendu compter à M. de Monteſquieu, que, pour s'en venger, il ne fit jamais autre choſe que de demander à ceux qui lui parloient : Qui eſt-ce que le pere Tournemine? Je n'en ai jamais entendu parler; ce qui piquoit beaucoup ce Jéſuite, qui aimoit paſſionnément la célébrité.

(*b*) On a pluſieurs volumes de fort bons Mémoires littéraires, lus dans cette ſociété, recueillis par ce bibliothécaire de l'Oratoire, chez qui s'aſſembloient ceux qui en ſont les auteurs. Les Jéſuites, ennemis des peres de l'Oratoire, ayant peint ces aſſemblées, quoique ſimplement littéraires, comme dangereuſes, à cauſe des diſputes théologiques du temps, elles furent diſſoutes, non ſans un préjudice réel pour le progrès de la littérature.

LETTRE XXXIX.

A Monſieur l'abbé DE GUASCO.

J'AI reçu, Monſieur le Comte, à la Brede où je ſuis, & où je voudrois bien que vous fuſſiez, votre lettre datée de Turin. M. le marquis de Saint-Germain (*a*), qui s'intéreſſe vivement à ce qui vous regarde, m'avoit déja appris la maniere diſtinguée dont vous avez été reçu à votre cour, & la juſtice qu'on vous y a rendue. Il eſt conſolant de voir un Roi réparer les torts que ſon Miniſtre a fait eſſuyer; & je vois avec joie, qu'avec le temps, le mérite eſt toujours reconnu par les princes éclairés, qui ſe donnent la peine de voir les choſes par eux-mêmes. Les bons offices que M. le marquis de Saint-Germain vous a rendus par ſes lettres, augmentent la bonne opinion que j'avois de lui. Je vous fais bien mes complimens ſur l'inveſtiture de votre comté; & ſi j'avois appris que vous aviez été inveſti d'une abbaye, ma ſatisfaction ſeroit auſſi complette qu'eût été la réparation. Au reſte, mon cher ami, je ne voudrois point qu'il vous vînt la tentation de nous quitter; vous ſçavez que nous vous rendons juſtice en France; & que vous y avez des amis. Ce ſeroit une ingratitude à vous d'y renoncer pour un peu de faveur de cour; permettez-moi de me repoſer à cet égard ſur la maxime, qu'on n'eſt pas prophete dans ſa patrie.

J'ai eu ici Milord Hide (*b*), qui eſt allé de Paris à Verret, chez notre Ducheſſe, de-là à Richelieu chez M. le Maréchal, de-là à Bourdeaux & à la Brede, de-là

(*a*) Ambaſſadeur de Sardaigne à Paris, qui y fut fort eſtimé.

(*b*) Ou de Corn-Bury, dernier deſcendant du célebre chancelier Hide, fort aimé en France, où il demeuroit depuis quelques années, & où il mourut de conſomption, très-regretté de tous ceux qui connoiſſoient ſon excellent caractere & ſon eſprit.

à Aiguillon, où M. le Duc a mandé qu'on lui fît les honneurs de ſon château; de ſorte qu'il trouve par-tout les empreſſemens qui ſont dus à ſa naiſſance, & ceux qui ſont dus à ſon mérite perſonnel. Milord Hide vous aime beaucoup, & auroit bien voulu auſſi vous trouver à la Brede.

Vous avez touché la vanité qui ſe réveille dans mon cœur, dans l'endroit le plus ſenſible, lorſque vous m'avez dit que S. A. R. avoit la bonté de ſe reſſouvenir de moi: préſentez, je vous prie, mes adorations à ce grand Prince; ſes vertus & ſes belles qualités forment pour moi un ſpectacle bien agréable. Aujourd'hui l'Europe eſt ſi mêlée, & il y a une telle communication de ſes parties, qu'il eſt vrai de dire que celui qui fait la félicité de l'une, fait encore la félicité de l'autre; de ſorte que le bonheur va de proche en proche; & quand je fais des châteaux en Eſpagne, il me ſemble toujours qu'il m'arrivera de pouvoir encore aller faire ma cour à votre aimable Prince. Dites au marquis de Breille, & à M. le grand Prieur, que, tant que je vivrai, je ſerai à eux; la premiere idée qui me vint, lorſque je les vis à Vienne, ce fut de chercher à obtenir leur amitié, & je l'ai obtenue. Madame de Saint-Maur me mande que vous êtes en Piémont, dans une nouvelle Herculée (*c*): où, après avoir gratté huit jours la terre, vous avez trouvé une ſauterelle d'airain. Vous avez donc fait deux cens lieues pour trouver une ſauterelle. Vous êtes tous des charlatans, meſſieurs les antiquaires. Je n'ai point de nouvelles, ni de lettres de l'abbé Venuti depuis ſon départ de Bourdeaux; il avoit quelque bonté pour moi, avant que d'être prêtre & prévôt. Mandez-moi ſi vous retournerez à Paris; pour moi je paſſerai ici l'hyver & une partie du

(*c*) Ancienne ville d'Induſtria, dont on a découvert des ruines près des bords du Pô en Piémont, mais dont la découverte n'a pas produit beaucoup de richeſſes antiques; les morceaux les plus précieux qu'on ait trouvés, ſont un beau trépié de bronze, quelques médailles & quelques inſcriptions.

printemps. La province eſt ruinée ; & dans ce cas, tout le monde a beſoin d'être chez ſoi. On me mande qu'à Paris le luxe eſt affreux ; nous avons perdu ici le nôtre, & nous n'avons pas perdu grand'choſe. Si vous voyiez l'état où eſt à préſent la Brede, je crois que vous en ſeriez content. Vos conſeils ont été ſuivis, & les changemens que j'ai faits ont tout développé, c'eſt un papillon qui s'eſt dépouillé de ſes nymphes. Adieu, mon ami ; je vous ſalue & embraſſe mille fois.

De la Brede, ce 9 Novembre 1751.

LETTRE XL.

AU MÊME.

Ce que vous me mandez par votre billet d'hier, ne ſçauroit me déterminer à renoncer au principe que je me ſuis fait (*a*). Par le détail que vous me ferez à votre retour de ce que vous avez entendu des deux conſeillers au parlement en queſtion, je verrai s'il vaut la peine que je donne quelques éclairciſſemens ſur les points qui ont paru les choquer. Je m'imagine qu'ils ne parlent que d'après le nouvelliſte eccléſiaſtique, dont les déclamations ne devroient jamais faire d'impreſſion ſur les bons eſprits. A l'égard du plan que le petit miniſtre de Wurtemberg voudroit que j'euſſe ſuivi dans un ouvrage qui porte le titre d'*Eſprit des Loix*, répondez-lui que mon intention a été de faire mon ouvrage, & non pas le ſien. Adieu.

De Paris à Fontainebleau.

(*a*) De ne point répondre aux critiques de l'*Eſprit des Loix*.

LETTRE XLI.

AU MÊME.

MON cher ami, vous volez dans les vaſtes régions de l'air ; je ne fais que marcher, & nous ne nous rencontrons pas. Dès que j'ai été libre de quitter Paris, je n'ai pas manqué de venir ici, où j'avois des affaires conſidérables. Je pars dans ce moment pour Clérac, & j'ai avancé mon voyage d'un mois pour trouver M. le duc d'Aiguillon & finir avec lui (*a*), parce que ſes gens d'affaires barbouillent plus qu'ils n'ont jamais fait. J'ai envoyé le tonneau de vin à milord Eliban, que vous m'avez demandé pour lui. Milord me le paiera ce qu'il voudra ; & s'il veut ajouter à l'amitié ce qu'il voudra retrancher du prix, il me fera un préſent immenſe ; vous pouvez lui mander qu'il pourra le garder tant de temps qu'il voudra, même quinze ans s'il veut ; mais il ne faut pas qu'il le mêle avec d'autres vins, & il peut être sûr qu'il l'a immédiatement comme je l'ai reçu de Dieu : il n'eſt pas paſſé par les mains des marchands.

Mon cher Abbé, à votre retour d'Italie, pourquoi ne paſſeriez-vous pas par Bourdeaux, & ne voudriez-vous pas voir vos amis, & le château de la Brede que j'ai ſi fort embelli depuis que vous ne l'avez vu ? c'eſt le plus beau lieu champêtre que je connoiſſe.

Sunt mihi Cœlicolæ, ſunt cætera numina Fauni.

Enfin, je jouis de mes prés pour leſquels vous m'avez tant tourmenté ; vos prophéties ſont vérifiées ; le

(*a*) Des biens, ſous la ſeigneurie d'Aiguillon, cauſoient un procès qui duroit depuis long-temps, au ſujet du *Franc-Aleu* : procès qui avoit failli le brouiller avec madame la ducheſſe d'Aiguillon, ſon ancienne amie, & qui lui tenoit par cette raiſon fort à cœur de le voir terminé.

ſuccès eſt beaucoup au-delà de mon attente ; & l'Eveillé dit, » *boudri bien que M. l'abbé de Guaſco bis aco.* «

J'ai vu la Comteſſe ; elle a fait un mariage déplorable, & je la plains beaucoup. La grande envie d'avoir de l'argent fait qu'on n'en a point. Le chevalier Citran a auſſi fait un grand mariage dans le même goût aux Iſles, qui lui a porté en dot ſept bariques de ſucre une fois payées. Il eſt vrai qu'il a fait un voyage aux Iſles, & a penſé apparemment crever. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De la Brede, le 16 *Mars* 1752.

LETTRE XLII.

AU MÊME.

A BRUXELLES.

VOUS êtes admirable, mon cher Comte : vous réuniſſez trois amis qui ne ſe ſont vus depuis pluſieurs années, ſéparés par des mers ; & vous ouvrez un commerce entre eux. M. Michel (*a*) & moi, ne nous étions point perdus de vue ; mais M. d'Ayrolles, que j'ai eu l'honneur de voir à Hannovre, m'avoit entiérement oublié. Je n'ai plus de vin de l'année paſſée ; mais je garderai un tonneau de cette année pour l'un & pour l'autre. Je vous ai déja mandé que je comptois être à Paris au mois de Septembre ; & comme vous devez y être en même temps, je vous porterai la réponſe du Négociant à l'Abbé de la Porte. Ce n'eſt pas

(*a*) Alors commiſſaire d'Angleterre pour les affaires de la Barriere à Bruxelles, & actuellement miniſtre plénipotentiaire à Berlin, homme de beaucoup d'eſprit, & d'un caractere fort aimable. M. Ayrolles étoit miniſtre de la même cour à Bruxelles.

un Négociant ſoi-diſant, comme vous croyez; c'en eſt un bien réel & un jeune homme de notre Ville, qui eſt l'auteur de cet écrit.

Je vous dirai, mon cher Abbé, que j'ai reçu des commiſſions conſidérables d'Angleterre pour du vin (*b*) de cette année; & j'eſpere que notre province ſe relevera un peu de ſes malheurs; je plains bien les pauvres Flamands, qui ne mangeront plus que des huîtres, & point de beurre.

Je crois que le ſyſtême a changé à l'égard des places de la Barriere, & que l'Angleterre a ſenti qu'elles ne pouvoient ſervir qu'à déterminer les Hollandois à ſe tenir en paix, pendant que les autres ſeront en guerre. Les Anglois penſent auſſi, que les Pays-Bas ſont plus forts, en y ajoutant douze cens mille florins (*c*) de revenu, qu'ils ne le ſeroient par les garniſons des Hollandois, qui les défendent ſi mal; de plus la reine de Hongrie a éprouvé, qu'on ne lui donnoit la paix en Flandre, que pour porter la guerre ailleurs. Je ne ſerois pas étonné non plus, que le ſyſtême de l'équilibre & des alliances changeât à la premiere occaſion. Il y a bien des raiſons de ceci; nous en parlerons à notre aiſe au mois de Septembre, ou d'Octobre. J'ai reçu une belle lettre de l'abbé Venuti, qui, après m'avoir gardé un ſilence continuel pendant deux ans ſans raiſon, l'a rompu auſſi ſans raiſon.

De la Brede, ce 27 Juin 1752.

(*b*) Il ne faut pas être ſurpris que l'auteur parle ſouvent de ſon vin; car le vin étoit ſon principal revenu.

(*c*) Subſide que la cour de Vienne s'étoit engagée de payer aux Hollandois pour les garniſons des places de la Barriere.

LETTRE XLIII.

Au même abbé DE GUASCO.

SOYEZ le bien arrivé, mon cher Comte; je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge Mlle. Betti vous a pris pour un revenant, & a fait un ſi grand cri, en vous voyant, que tous les voiſins en ont été éveillés. Je vous remercie de la maniere dont vous avez reçu mon protégé. Je ſerai à Paris au mois de Septembre, ſi vous êtes de retour de votre réſidence, avant que je ſois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme extraordinaire: à peine avez-vous bu de l'eau des citernes de Tournay, que Tournay vous envoie en députation. Jamais cela n'eſt arrivé à aucun chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudiſſemens qu'elle recevoit ſur l'ouvrage de ſes députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire (*a*). Je ſuis là-deſſus extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire que ce que le Nouvelliſte eccléſiaſtique a dit; & je leur dirai ce que j'ai dit au Nouvelliſte eccléſiaſtique; ils ne ſont pas plus forts avec ce Nouvelliſte, & ce Nouvelliſte n'eſt pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raiſon; mon livre eſt un livre de politique, & non pas un livre de théologie; & leurs objections ſont dans leurs têtes, & non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'eſprit pour m'entendre; tous les livres qu'il lit, il les fait; après quoi, il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je vous remer-

(*a*) Après avoir tenu long-temps l'*Eſprit des Loix* ſur les fonts, la Sorbonne juges à propos de ſuſpendre ſa cenſure.

cle de la critique du P. Gerdil (*b*); elle eſt faite par un homme qui mériteroit de m'entendre, & puis de me critiquer. Je ſerois bien-aiſe, mon cher ami, de vous revoir à Paris : vous me parleriez de toute l'Europe, moi je vous parlerois de mon village de la Brede, & de mon château, qui eſt à préſent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays :

Et maris & terræ, numeroque carentis arenæ
Menſorem.

Madame de Monteſquieu, M. le doyen de S. Surin, & moi, ſommes actuellement à Baron, qui eſt une maiſon entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils eſt à Clérac, que je lui ai donné pour ſon domaine avec Monteſquieu. Je pars dans quelques jours pour Niſor, abbaye de mon frere; nous paſſerons par Toulouſe, où je rendrai mes reſpects à Clémence Iſaure (*c*), que vous connoiſſez ſi bien. Si vous y gagnez le prix, mandez-le moi; je prendrai votre médaille, en paſſant; auſſi-bien n'avez-vous plus la reſſource des intendans. Il vous faudroit un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai auſſi à Toulouſe, une viſite de votre part à votre Muſe, madame Montégu (*d*); pourvu que je ne ſois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelle, que les jurats comblent, dans ce moment, les excavations qu'ils avoient faites devant l'académie. Si les Hollandois avoient auſſi-bien défendu Bergop-Zoom, que M. notre intendant (*e*) a

---

(*b*) Barnabite.

(*c*) Dame qui fonda le premier prix des jeux floraux dans le quatorzieme ſiecle. On conſerve ſa ſtatue avec honneur à l'hôtel-de-ville; & on la couronne de fleurs tous les ans.

(*d*) Femme d'un tréſorier de France qui cultivoit la poéſie.

(*e*) M. de Tourni, intendant de Guienne, à qui Bourdeaux doit les embelliſſemens de cette ville, pour ſuivre un plan des édifices qu'il entreprit, & faire un alignement, venoit de maſquer le bel hôtel de l'académie : elle s'y oppoſa, & obtint de la cour gain de cauſe contre M. l'intendant.

défendu ſes foſſés, nous n'aurions pas aujourd'hui la paix; c'eſt une terrible choſe que de plaider contre un intendant; mais c'eſt une choſe bien douce, que de gagner un procès contre un intendant. Si vous avez quelque relation avec M. de Larrey à la Haye, parlez-lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je ſuis bien-aiſe d'apprendre ſon crédit à la cour du Stathouder; il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embraſſe, mon cher ami, de tout mon cœur.

De Raymond en Gaſcogne, le 8 Août 1752.

LETTRE XLIV.

Au même abbé DE GUASCO.

VOTRE lettre, mon cher Comte, m'apprend que vous êtes à Paris, & je ſuis étonné moi-même de ce que je n'y ſuis point. Le voyage que j'ai été obligé de faire à l'abbaye de Niſor avec mon frere, qui a duré près d'un mois, a rompu toutes mes meſures, & je n'y ſerai qu'à la fin de ce mois ou au commencement de l'autre; car je veux abſolument vous voir, & paſſer quelques ſemaines avec vous avant votre départ. Mais, mon cher Abbé, vous êtes un innocent, puiſque vous avez deviné que je n'arriverois point ſi-tôt, de ne pas vous mettre dans mon appartement d'en bas; & je donne ordre à la demoiſelle Betti de vous y recevoir, quoiqu'elle n'ait pas beſoin d'ordre pour cela; ainſi je vous prie de vous y camper. Vous allez à Vienne; je crois que j'y ai perdu, depuis vingt-deux ans, toutes mes connoiſſances. Le prince Eugene vivoit alors, & ce grand homme me fit paſſer des momens délicieux (*a*). MM. les

(*a*) Dans un petit écrit que M. de Monteſquieu avoit fait ſur la Conſidération, en parlant du prince Eugene, il avoit dit

comtes Kinski, M. le prince de Lichtenſtein, M. le marquis de Prié, M. le comte d'Harak, & toute ſa famille, que j'eus l'honneur de voir à Naples où il étoit vice-roi, m'ont honoré de leurs bontés; tout le reſte eſt mort, & moi je mourrai bientôt; ſi vous pouvez me rappeller dans leur ſouvenir, vous me ferez beaucoup de plaiſir. Vous allez paroître ſur un nouveau théâtre, & je ſuis sûr que vous y figurerez auſſi-bien que vous avez fait ailleurs. Les Allemands ſont bons, mais un peu ſoupçonneux; prenez garde, ils ſe méfient des Italiens, comme trop fins pour eux; mais ils ſçavent qu'ils ne leur ſont point inutiles, & ſont trop ſages pour s'en paſſer.

Vous avez grand tort de n'avoir point paſſé par la Brede, quand vous revîntes d'Italie. Je puis dire que c'eſt à préſent un des lieux auſſi agréable qu'il y ait en France, au château près (*b*), tant la nature s'y trouve dans ſa robe de chambre, & au lever de ſon lit. J'ai reçu d'Angleterre la réponſe pour le vin que vous m'avez fait envoyer à milord Eliban; il a été trouvé extrêmement bon; on me demande une commiſſion pour quinze tonneaux; ce qui fera que je ſerai en état de finir ma maiſon ruſtique. Le ſuccès que mon livre a eu dans ce pays-là, contribue, à ce qu'il paroît, au ſuccès de mon vin. Mon fils ne manquera pas d'exécuter votre commiſſion. A l'égard de l'homme en queſtion, il multi-

---

qu'on n'eſt pas plus jaloux des grandes richeſſes de ce prince, qu'on l'eſt de celles qui brillent dans les temples des dieux. Le prince, flatté de ces expreſſions, fit un accueil très-diſtingué à M. de Monteſquieu, à ſon arrivée à Vienne, & l'admit dans ſa ſociété la plus intime.

(*b*) La ſingularité de ce château mérite une petite note. C'eſt un bâtiment exagone, à pont-levis, entouré de doubles foſſés d'eau vive, revêtu de pierres de taille. Il fut bâti ſous Charles VII, pour ſervir de château fort; & il appartenoit alors aux meſſieurs de la Lande, dont la derniere héritiere épouſa un des ancêtres de M. de Monteſquieu. L'intérieur de ce château n'eſt effectivement pas fort agréable, par la nature de ſa conſtruction; mais M. de Monteſquieu en a fort embelli les dehors, par des plantations qu'il y a faites.

plie avec moi ſes torts, à meſure qu'il les reconnoît; il s'aigrit tous les jours, & moi je deviens ſur ſon ſujet plus tranquille; il eſt mort pour moi. M. le Doyen, qui eſt dans ma chambre, vous fait mille complimens, & vous êtes un des chanoines du monde qu'il honore le plus : lui, moi, ma femme & mes enfans vous regardons & chériſſons tous comme de notre famille. Je ſerai bien charmé de faire connoiſſance avec M. le comte de Sartiranne (*c*); quand je ſerai à Paris, c'eſt à vous à lui donner bonne opinion de moi. Je vous prie de faire mes tendres complimens à tous ceux de mes amis que vous verrez; mais ſi vous allez à Montigny, c'eſt là qu'il faut une effuſion de mon cœur. Vous autres Italiens, êtes pathétiques; employez-y tous les dons que la nature vous a donnés; faites-en ſur-tout uſage auprès de la ducheſſe d'Aiguillon & de madame Dupré de Saint-Maur; dites ſur-tout à celle-ci combien je lui (*d*). ſuis attaché; je ſuis de l'avis de milord Eliban ſur la vérité du portrait que vous avez fait d'elle.

Il faut que je vous conſulte ſur une choſe; car je me ſuis toujours bien trouvé de vous conſulter. L'auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques m'a attribué, dans une feuille du 4 juin, que je n'ai vue que fort tard, une brochure intitulée : *Suite de la défenſe de l'Eſprit des Loix*, faite par un proteſtant, écrivain (*e*) habile, qui a infiniment d'eſprit. L'eccléſiaſtique me l'attribue pour en prendre le ſujet de me dire des injures atroces : je n'ai pas jugé à propos de rien dire, 1°. par mépris; 2°. parce que ceux qui ſont au fait de ces choſes ſçavent que je ne ſuis point auteur de cet ouvrage; de ſorte que toute cette manœuvre tourne contre le calomniateur. Je ne connois point l'air actuel du bureau de Paris; & ſi ces feuilles ont pu faire impreſſion ſur quelqu'un, c'eſt-à-dire,

(*c*) Ambaſſadeur de Sardaigne à Paris, homme de beaucoup d'eſprit, & plus véridique qu'on ne ſouhaite dans les ſociétés.

(*d*) Il diſoit d'elle, qu'elle étoit également bonne à en faire ſa maîtreſſe, ſa femme, ou ſon amie.

(*e*) L'auteur de cet écrit étoit M. de la Beaumelle.

ſi quelqu'un a cru que je fuſſe l'auteur de cet ouvrage, que sûrement un catholique ne peut avoir fait, ſeroit-il à propos que je donnaſſe une petite réponſe en une page, *cum aliquo grano ſalis?* Si cela n'eſt pas abſolument néceſſaire, j'y renonce, haïſſant à la mort de faire encore parler de moi. Il faudroit que je ſçuſſe ſi cela a quelque relation avec la Sorbonne. Je ſuis ici dans l'ignorance de tout, & cette ignorance me plaît aſſez. Tout ceci entre nous, & ſans qu'il paroiſſe que je vous en aie écrit; mon principe a été de ne point me remettre ſur les rangs avec des gens mépriſables. Comme je me ſuis bien trouvé d'avoir fait ce que vous voulûtes, quand vous me pouſſâtes, l'épée dans les reins, à compoſer ma défenſe, je n'entreprendrai rien qu'en conſéquence de votre réponſe. Huart veut faire une nouvelle édition des Lettres Perſanes; mais il y a quelques *juvenilia* (*f*) que je voudrois auparavant retoucher, quoiqu'il faut qu'un Turc voie, penſe & parle en Turc, & non en Chrétien : c'eſt à quoi bien des gens ne font point attention en liſant les Lettres Perſanes.

Je vois que le pauvre Clément V retombera dans l'oubli, & que vous allez quitter les affaires de Philippe le Bel pour celles de ce ſiecle-ci. L'hiſtoire de mon pays y perdra auſſi-bien que la république des lettres; mais le monde politique y gagnera. Ne manquez pas de m'écrire de Vienne, & n'oubliez point de me ménager la continuation de l'amitié de M. votre frere; c'eſt un des militaires (*g*) que je regarde comme deſtiné à

(*f*) Il a dit à quelques amis, que s'il avoit eu à donner actuellement ces lettres, il en auroit omis quelques-unes, dans leſquelles le feu de la jeuneſſe l'avoit tranſporté : qu'obligé par ſon pere, de paſſer toute la journée ſur le code, il s'en trouvoit le ſoir ſi excédé, que pour s'amuſer, il ſe mettoit à compoſer une Lettre Perſane, & que cela couloit de ſa plume, ſans étude.

(*g*) Il étoit alors général-major au ſervice d'Autriche : il fut choiſi dans la derniere guerre, pour quartier-maître général de l'armée de Bohême : il eut part en cette qualité, à la victoire de Planian; & la réputation qu'il s'eſt faite dans les défenſes mémorables de Dreſde & de Schweid-

faire les plus grandes choſes. Adieu, mon cher ami, je vous embraſſe de tout mon cœur.

De la Brede le 4 Octobre 1752.

---

nitz, prouve que M. de Monteſquieu ſe connoiſſoit en hommes. Il mourut d'apoplexie à Koniſgberg, il étoit priſonnier de guerre, dans le grade de général en chef d'infanterie & chevalier grand'croix de l'ordre militaire de Marie-Thérese. Elle honora par des regrets très-marqués, la perte de ce général, auquel l'ennemi même rendit les honneurs les plus diſtingués, durant ſa captivité & à ſa mort; mort qu'il eut peut-être évitée, ſi les témoignages honorables, que le roi de Pruſſe rendit à ſa capacité après le ſiege de Schweidnitz, euſſent été accompagnés de la grace de pouvoir aller prendre les bains, ſuivant la convention faite verbalement avec le général ennemi, lors de la reddition de la place.

LETTRE XLV.

AU MÊME.

A VIENNE.

J'AI reçu, mon cher Comte, votre lettre de Vienne du 28 décembre. Je ſuis fâché d'avoir perdu ceux qui m'avoient fait l'honneur d'avoir de l'amitié pour moi; il me reſte le prince de Lichtenſtein, & je vous prie de lui faire bien ma cour. J'ai reçu des marques d'amitié de M. Duval, bibliothécaire (*a*) de l'empereur, qui fait beaucoup d'honneur à la Lorraine, ſa patrie. Dites auſſi, je vous prie, quelque choſe de ma part à M. Van Swieten; je ſuis un véritable admirateur de cet

---

(*a*) C'eſt-à-dire, de ſa bibliotheque particuliere, un homme d'autant plus eſtimable, que né dans un état bien éloigné de la culture des lettres, il eſt parvenu à les cultiver, ſans ſecours, par la ſeule force du talent.

illuſtre (*b*) Eſculape. Je vis hier M. & madame de Senectere ; vous ſçavez que je ne vois plus que les peres & les meres dans toutes les familles ; nous parlâmes beaucoup de vous ; ils vous aiment beaucoup. J'ai fait connoiſſance avec (*c*).... Tout ce que je puis vous en dire, c'eſt que c'eſt un ſeigneur magnifique, & fort perſuadé de ſes lumieres ; mais il n'eſt pas notre marquis de Saint-Germain ; auſſi n'eſt-il pas un ambaſſadeur Piémontois (*d*). Bien de ces têtes diplomatiques ſe preſſent trop de nous juger ; il faudroit nous étudier un peu plus. Je ſerois bien curieux de voir les relations que certains ambaſſadeurs font à leurs cours ſur nos affaires internes. J'ai appris ici que vous relevâtes fort à propos l'équivoque touchant la qualification de mauvais citoyen. Il faut pardonner à des miniſtres, ſouvent imbus des principes du pouvoir arbitraire, de n'avoir pas des notions bien juſtes ſur certains points, & de haſarder des apophthegmes (*e*).

(*b*) Il ſçavoit que c'étoit à lui que les libraires de Vienne devoient la liberté de pouvoir vendre l'*Eſprit des Loix*, dont la cenſure précédente des Jéſuites empêchoit l'introduction à Vienne ; car M. le baron Van Swieten n'eſt pas ſeulement l'Eſculape de cette ville impériale, par ſa qualité de premier médecin de la cour ; il eſt encore l'Apollon qui préſide aux Muſes Autrichiennes, tant par ſa qualité de bibliothécaire impérial ; charge qui, par un uſage particulier à cette cour, eſt unie à celle de premier médecin, que par celle de préſident de la cenſure des livres, & des études du pays ; malgré la ſatyre qu'on lit dans les dialogues de M. de Voltaire, portant également ſur les fonctions des deux miniſteres de ce ſçavant médecin, Vienne lui doit déja quelques changemens utiles au bien des études ; & ce poëte célebre lui doit ſurtout, que ſon hiſtoire univerſelle ſoit, contre toute attente, entre les mains de tout le monde dans ce pays-là.

(*c*) Ce nom n'a pas pu ſe lire, l'écriture étant effacée.

(*d*) Il avoit été intimement lié avec M. le marquis de Breille, M. le commandeur Solar ſon frere, & M. le marquis de Saint-Germain, tous les trois ambaſſadeurs de Sardaigne ; le premier à Vienne, les deux autres à Paris ; tous les trois hommes du premier mérite.

(*e*) Etant queſtion de l'*Eſprit des Loix* à un dîner d'un am-

La Sorbonne cherche toujours à m'attaquer; il y a deux ans qu'elle travaille ſans ſçavoir gueres comment s'y prendre. Si elle me fait mettre à ſes trouſſes, je crois que j'acheverai de l'enſévelir (*f*). J'en ſerois bien fâché, car j'aime la paix par-deſſus toute choſe. Il y a quinze jours que l'abbé Bonardi m'a envoyé un gros paquet pour mettre dans ma lettre pour vous; comme je ſçais qu'il n'y a dedans que de vieilles rapſodies que vous ne liriez point, j'ai voulu vous épargner un port conſidérable; ainſi je garde la lettre juſqu'à votre retour, ou juſqu'à ce que vous me mandiez de vous l'envoyer, en cas qu'il y ait autre choſe que des nouvelles des rues. J'ai appris avec bien du plaiſir tout ce que vous me mandez ſur votre ſujet; les choſes obligeantes que vous a dit l'impératrice, font honneur à ſon diſcernement, & les effets de la bonne opinion qu'elle vous a marquée lui feront encore plus d'honneur. Nous liſons ici la réponſe du roi d'Angleterre au roi de Pruſſe, & elle paſſe dans ce pays-ci pour une réponſe ſans replique. Vous qui êtes docteur dans le droit des gens, vous jugerez cette queſtion dans votre particulier.

Vous avez très-bien fait de paſſer par Lunéville; je juge, par la ſatisfaction que j'eus moi-même dans ce voyage, de celle que vous avez éprouvée par la gracieuſe réception du roi Staniſlas. Il exigea de moi que je lui promiſſe de faire un autre voyage en Lorraine. Je ſouhaiterois bien que nous nous y rencontraſſions à votre retour d'Allemagne : l'inſtance que le Roi vient de vous faire, par ſa gracieuſe lettre, d'y repaſſer, doit vous engager à reprendre cette route. Nous voilà donc, encore

---

baſſadeur, S. E. prononça qu'il le regardoit comme l'ouvrage d'un mauvais citoyen: „ Monteſquieu mauvais citoyen! s'é„ cria ſon ami; pour moi je re„ garde l'*Eſprit des Loix* même „ comme l'ouvrage d'un bon ſu„ jet; car on ne ſçauroit donner une plus grande preuve d'amour & de fidélité à ſes maîtres, que de les éclairer & les inſtruire. "

(*f*) Il venoit de paroître un ouvrage intitulé : *le Tombeau de la Sorbonne*, fait ſous le nom de l'*abbé de Prade*.

encore une fois, confreres en Apollon (g); en cette qualité recevez l'accolade.

De Paris, ce 5 Mars 1753.

(g) Le roi Staniſlas les avoit fait aggréger à ſon académie de Nanci.

LETTRE XLVI.

Au même abbé DE GUASCO.

Je trouve, mon cher Comte, vos raiſons aſſez bonnes pour ne point vous engager légérement; mais je crois que celles qu'on a pour vous retenir, ſont encore meilleures; & j'eſpere que votre eſprit patriotique s'y rendra. Je vois par-là, avec bien de la joie, que ce que l'on m'a dit des ſoins qu'on prend de l'éducation des archiducs, eſt très-réel. Il ne ſuffit pas de mettre auprès d'eux des gens ſçavans; il leur faut des gens qui aient des vues élevées, & qui connoiſſent le monde; & je crois, ſans bleſſer votre modeſtie, qu'à ces titres vous devriez avoir des préférences. Le département de l'étude de l'hiſtoire eſt un de ceux qui importent le plus à un prince; mais il faut lui faire conſidérer l'hiſtoire en philoſophe; & il eſt bien difficile qu'un régulier, ordinairement pédant & livré par état à des préjugés, la lui développe dans ce point de vue; lors ſur-tout qu'il s'agira de temps critiques & intéreſſans pour l'Empire. Si l'on délivre de cette épine le département que l'on vous propoſe, j'aime trop le bien des hommes, pour ne pas vous conſeiller de paſſer par-deſſus les autres difficultés, qui s'oppoſent à la réuſſite de cette affaire; avec quelques précautions, le climat de Vienne ne nuira pas plus à vos yeux, que celui de Flandre; à moins que vous ne préfériez la bierre au vin de Tokai:

Quant aux convenances d'étiquette de cour (*a*), je ſuis perſuadé qu'on penſe aſſez juſte, pour ne pas perdre un homme utile, pour de ſi petites choſes. Je me repoſe, là-deſſus, ſur les vues ſupérieures de Marie-Théreſe. Vous voyez que je ne vous dis pas un mot des vues de fortune, parce que je ſçais que ce n'eſt pas ce qui vous touche le plus. Je vous prie de ne me pas laiſſer ignorer votre réſolution, ou la déciſion de la cour : elle m'intéreſſe autant pour elle, que pour vous.

Si vous continuez d'être libre, je vous conſeille l'entrepriſe dont vous me parlez. Un chanoine doit être bien plus en état qu'un profane, de traiter de l'Eſprit des Loix eccléſiaſtiques. Votre plan ſeroit fort bon; mais je trouve le repos encore meilleur; & j'abandonne ce champ de gloire à votre zele infatigable. Adieu.

A Vienne, en 1753.

(*a*) L'uſage de la cour de Vienne eſt de ne point donner un précepteur en chef aux princes de la maiſon, mais ſeulement des précepteurs particuliers ſur chacun des objets qu'on leur fait apprendre.

LETTRE XLVII.

AU MÊME.

A VÉRONE.

Mon cher ami, vos titres ſe multiplient tellement, que je ne puis plus les retenir; voyons..... comte de Clavieres, chanoine de Tournay, chevalier d'une croix impériale (*a*), membre de l'académie des inſcriptions,

(*a*) L'impératrice venoit d'accorder, à la ſollicitation de l'abbé Guaſco, une croix de diſtinction, portant l'aigle impériale, avec le chiffre du nom de Marie-Théreſe, au chapitre de Tour-

de celles de Londres, de Berlin, & de tant d'autres, juſqu'à celle de Bourdeaux ; vous méritez bien tous ces honneurs, & bien d'autres encore.

Je ſuis bien aiſe que vous ayiez eu du ſuccès dans la négociation pour votre chapitre. Il eſt heureux de vous avoir, & fait bien de vous députer à la cour pour ſes affaires, plutôt que de vous retenir pour chanter & pour boire ; car je ſuis sûr que vous négociez auſſi-bien, que vous chantez mal & buvez peu. Je ſuis fâché que l'affaire qui vous regardoit perſonnellement, ait manqué ; vous n'êtes pas le ſeul qui y perdiez ; & il vous reſte votre liberté, qui n'eſt pas une petite choſe ; mais l'étiquette ne dédommagera pas de l'avantage dont on s'eſt privé ; quoique je ſoupçonne qu'il pourroit bien y avoir d'autres raiſons que l'étiquette, que l'exemple des autres cours auroit pu faire abandonner. Quand certaines gens ont pris racine, ils ſçavent bien trouver des moyens pour écarter les hommes éclairés ; d'ailleurs vous n'êtes point un bel eſprit du pays de Liege, ou de Luxembourg. Je me réſerve là-deſſus mes penſées.

Votre lettre m'a été rendue à la Brede où je ſuis. Je me promene du matin au ſoir en véritable campagnard ; & je fais ici de fort belles choſes en dehors.

Vous voilà donc parti pour la belle Italie. Je ſuppoſe que la galerie de Florence vous arrêtera long-temps. Indépendamment de cela, de mon temps, cette ville étoit un ſéjour charmant ; & ce qui fut pour moi un objet des plus agréables, fut de voir le premier miniſtre du grand duc ſur une petite chaiſe de bois, en caſaquin & chapeau de paille devant ſa porte. Heureux pays ! m'écriai-je, où le premier miniſtre vit dans une ſi grande ſimplicité, & dans un pareil déſœuvre-

---

nay, le plus ancien des Pays-Bas, & le ſeul où l'on entre, faiſant preuves de nobleſſe. Elle venoit auſſi de fixer le nombre de degrés de nobleſſe que l'on doit prouver pour être reçu dans la claſſe des nobles ; & d'ordonner que l'on ne pourroit entrer dans la claſſe des gradués, qu'après avoir fait un cours d'étude en regle, pendant cinq ans, à l'univerſité de Louvain.

ment. Vous verrez madame la marquiſe Ferroni & l'abbé Niccolini; parlez-leur de moi. Embraſſez bien de ma part monſeigneur Cerati à Piſe; & pour Turin, vous connoiſſez mon cœur, notre grand-Prieur, MM. les marquis de Breille & de Saint-Germain. Si l'occaſion ſe préſente, vous ferez ma cour à S. A. S. Si vous écrivez à M. le comte de Cobentzel, à Bruxelles, je vous prie de le remercier pour moi, & marquez-lui combien je me ſens honoré par le jugement qu'il porte ſur ce qui me regarde. Quand il y aura des miniſtres comme lui, on pourra eſpérer que le goût des lettres ſe ranimera dans les états Autrichiens, & alors vous n'entendrez plus de ces propoſitions erronées & mal-ſonnantes (*b*) qui vous ont ſcandaliſé.

Je crois bien que je ſerai à Paris dans le temps que vous y viendrez. J'écrirai à madame la ducheſſe d'Aiguillon combien vous êtes ſenſible à ſon oubli; mais, mon cher Abbé, les dames ne ſe ſouviennent pas de tous les chevaliers; il faut qu'ils ſoient paladins. Au reſte, je voudrois bien vous tenir huit jours à la Brede à votre retour de Rome; nous parlerions de la belle Italie & de la forte Allemagne.

Voilà donc Voltaire qui paroît ne ſçavoir où repoſer ſa tête (*c*) : *Ut eadem tellus, quæ modò victori defuerat, deeſſet ad ſepulturam.* Le bon eſprit vaut mieux que le bel eſprit.

A l'égard de M. le duc de Nivernois, ayez la bonté de lui faire ma cour, quand vous le verrez à Rome, & je ne crois pas que vous ayiez beſoin d'une lettre

---

(*b*) La premiere étoit, qu'à l'occaſion d'un ouvrage qu'il avoit fait imprimer, un ſeigneur lui dit, qu'il ne convenoit point à un homme de condition de ſe donner pour auteur. La ſeconde étoit d'un militaire du premier rang, dite à ſon frere, à propos des lectures aſſidues qu'il faiſoit des livres du métier : les livres, lui fut-il dit, ſervent peu pour la guerre; je n'en ai jamais lu; & je ne ſuis pas moins parvenu aux premiers grades.

(*c*) Ceci a rapport à ſon départ de Berlin, & à ſa fâcheuſe aventure de Francfort.

particuliere pour lui. Vous êtes ſon confrere à l'académie, & il vous connoît; cependant ſi vous croyez que cela ſoit néceſſaire, mandez-le-moi. Adieu.

De la Brede, le 28 Septembre 1753.

LETTRE XLVIII.

Au même abbé DE GUASCO.

J'ARRIVAI avant-hier au ſoir de Bourdeaux; je n'ai encore vu perſonne; & je ſuis plus preſſé de vous écrire que de voir qui que ce ſoit. Je verrai Huart (*a*); & s'il n'a pas rempli vos ordres, je les lui ferai exécuter; vous avez pourtant plus de crédit que moi auprès de lui; je ne lui donne que des phraſes, & vous lui donnez de l'argent.

Je ſuis bien glorieux de ce que M. l'auditeur Bertolini a trouvé mon livre aſſez bon pour le rendre meilleur, & a goûté mes principes. Je vous prierai, dans le temps, de me procurer un exemplaire de l'ouvrage de M. Bertolini; j'ai trouvé ſa préface extrêmement bien; tout ce qu'il dit eſt juſte, excepté les louanges. Mille choſes bien tendres pour moi à M. l'abbé Niccolini. J'eſpere, mon cher Abbé, que vous viendrez nous voir à Paris cet hyver, & que vous viendrez joindre les titres d'Allemagne & d'Italie à ceux de France. Si vous paſſez par Turin, vous ſçavez les illuſtres amis que j'y ai; je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, le 26 Septembre 1753.

(*a*) Imprimeur de ſes ouvrages à Paris.

LETTRE XLIX.

AU MÊME.

A NAPLES.

JE ſuis à Paris depuis quelque temps, mon cher Comte. Je commence par vous dire que notre libraire Huart ſort de chez moi, & il m'a dit de très-bonnes raiſons qu'il a eues pour vous faire enrager; mais vous recevrez au premier jour votre compte & votre mémoire.

Vous avez une boëte pleine de fleurs d'érudition, que vous répandez à pleines mains dans tous les pays que vous parcourez. Il eſt heureux pour vous d'avoir paru avec honneur devant le pape; c'eſt le pape des ſçavans: or, les ſçavans ne peuvent rien faire de mieux que d'avoir pour leur chef celui qui l'eſt de l'égliſe. Les offres qu'il vous a faites ſeroient tentantes pour tout autre que pour vous, qui ne vous laiſſez pas tenter, même par les apparences de la fortune, & qui avez les ſentimens d'un homme qui l'auroit déja faite. Les belles choſes que vous me dites de M. le C. de Firmian (*a*) ne ſont point entiérement nouvelles pour moi: il eſt de votre devoir de me procurer l'honneur de ſa connoiſſance; & c'eſt à vous à y travailler, ſans quoi vous avez très-mal fait de me dire de ſi belles choſes. Je ne me ſouviens point d'avoir connu à Rome le pere Contucci (*b*). Le ſeul Jeſuite que je voyois étoit le pere Vitri, qui venoit ſouvent dîner chez le cardinal de Polignac; c'étoit

---

(*a*) Alors miniſtre impérial à Naples, & actuellement miniſtre plénipotentiaire des états de Lombardie à Milan, admirateur des ouvrages de M. de Monteſquieu, & ami des gens de lettres de tous les pays.

(*b*) Bibliothécaire du college Romain, & garde du cabinet des antiquités que le pere Kirker laiſſa à ce college.

un homme fort important (*c*), qui faiſoit des médailles antiques, & des articles de foi.

J'ai droit de m'attendre, mon cher ami, que vous m'écriviez bientôt une lettre datée d'Herculée, où je vous vois parcourant déja tous les ſouterreins. On nous en dit beaucoup de choſes; celles que vous m'en direz, je les regarderai comme les relations d'un auteur grave; ne craignez point de me rebuter par les détails.

Je ſuis de votre avis ſur les querelles de Malthe (*d*), que l'on traite de Turc à Maure; c'eſt cependant l'ordre, peut-être le plus reſpectable qu'il y ait dans l'univers, & celui qui contribue le plus à entretenir l'honneur & la bravoure dans toutes les nations où il eſt répandu. Vous êtes bien hardi de m'adreſſer votre révérend Capucin : ne craignez-vous pas que je ne lui faſſe lire la lettre Perſane ſur les Capucins?

Je ſerai au mois d'Août à la Brede, *O. Rus, quando te aſpiciam!* Je ne ſuis plus fait pour ce pays-ci, ou bien il faut renoncer à être citoyen; vous devriez bien revenir par la France méridionale; vous trouverez votre ancien laboratoire, & vous me donnerez de nouvelles idées ſur mes bois & mes prairies. La grande étendue de mes landes (*e*) vous offre de quoi exer-

(*c*) Ce Jéſuite avoit à Rome beaucoup de part dans les affaires de la conſtitution *Unigenitus*, & brocantoit des médailles; on connoiſſoit ſon projet d'un nouveau ſaint Auguſtin, pour l'oppoſer à l'Auguſtin de *Janſénius*; ſes principes là-deſſus étoient tels, que les paradoxes du pere Hardouin n'euſſent fait que blanchir; & le Pélagianiſme ſe ſeroit renouvellé dans toute ſon étendue.

(*d*) Il s'étoit alors élevé une diſpute entre la cour de Naples & l'ordre de Malthe, au ſujet des droits de la monarchie de Sicile qu'on prétendoit s'étendre ſur cette iſle.

(*e*) Il gagna un procès contre la ville de Bourdeaux, qui lui porta onze cens arpens de landes incultes, où il ſe mit à faire des plantations de bois & des métairies, l'agriculture faiſant ſa principale occupation dans les momens de relâche. Il avoit fait préſent de cent arpens de ces terres incultes à ſon ami, pour qu'il pût exécuter librement ſes projets d'agriculture; mais ſon départ & ſes engagemens ailleurs ont fait reſter ce terrein en friche.

ger votre zele pour l'agriculture; d'ailleurs j'eſpere que vous n'oubliez point que vous êtes propriétaire de cent arpens de ces landes, où vous pourrez remuer la terre, planter & ſemer tant que vous voudrez. Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur.

De Paris, le 9 Avril 1754.

LETTRE LI.

Au même abbé DE GUASCO.

MON cher Abbé, vous devez avoir reçu la lettre que je vous ai écrite à Naples, & celle que j'adreſſai depuis à Rome. Je ne ſçais plus en quel endroit de la terre vous êtes; mais comme une de vos lettres du 13 Août 1754, eſt datée de Boulogne, & m'annonce votre prochain retour à Paris, j'adreſſe celle-ci à Turin chez votre ami le marquis de Barol.

Je commence par vous remercier de votre ſouvenir pour le vin de Roche-Maurin, vous aſſurant que je ferai, avec la plus grande attention, la commiſſion de Milord Penbrok; c'eſt à mes amis, & ſur-tout à vous qui en valez dix autres, que je dois la réputation, où s'eſt mis mon vin dans l'Europe, depuis trois ou quatre ans; à l'égard de l'argent, c'eſt une choſe dont je ne ſuis jamais preſſé, Dieu merci. Vous ne me dites point ſi Milord Penbrok, qui vous parle de mon vin, ſe ſouvient de ma perſonne; je l'ai quitté, il y a deux ans, plein d'eſtime & d'admiration pour ſes belles qualités: vous ne me parlez point de M. de Cloire qui étoit avec lui, & qui eſt un homme de très-grand mérite, très-éclairé, & que je voudrois fort revoir. Je voudrois bien que vos affaires vous permiſſent de paſſer de Turin à Bourdeaux. Vous qui voyez tout, pourquoi ne voudriez-vous point voir vos amis & la Brede, toute prête à vous

recevoir avec des *Io ;* mais peut-être vous verrai-je à Paris, où vous ne devez point chercher d'autre logement que chez moi, d'autant plus que la dame Boyer, votre ancienne hôteſſe, n'eſt plus : dès que je vous ſçaurai arrivé, je hâterai mon départ.

Ce que vous a dit le pape de la lettre (*a*) de Louis XIV, à Clément XI, eſt une anecdote aſſez curieuſe. Le confeſſeur n'eut pas ſans doute plus de difficulté d'engager le Roi à promettre qu'il feroit rétracter les quatre propoſitions du clergé, qu'il en eut à faire promettre que ſa bulle ſeroit reçue ſans contradiction ; mais les Rois ne peuvent pas tenir tout ce qu'ils promettent, parce qu'ils promettent quelquefois ſur la foi de ceux qui les conſeillent ſuivant leurs intérêts. Adieu, mon cher Comte ; je vous ſalue & embraſſe mille fois.

De la Brede, le 3 Novembre 1754.

(*a*) Sa Sainteté lui avoit dit, avoir entre ſes mains une lettre par laquelle ce monarque promettoit à Clément XI de faire rétracter ſon clergé de la délibération, touchant les quatre propoſitions du clergé de France, de 1682 ; que cette lettre lui avoit tenu ſi fort à cœur, que pour la tirer des mains du cardinal Annibal Albani Camerlingue, qui faiſoit difficulté de la livrer, il avoit été obligé de lui accorder, non ſans quelque ſcrupule, diſoit-il, certaines diſpenſes que ce cardinal exigeoit. Le pere le Tellier étoit allé dans le même temps trouver le cardinal de Polignac, & lui avoit dit que le Roi étant déterminé de faire ſoutenir dans toute la France l'infaillibilité du Pape, il prioit ſon éminence d'y donner la main, à quoi le cardinal avoit répondu : " Mon pere, ſi vous entreprenez une pareille choſe, " vous ferez mourir le Roi bientôt. " Ce qui avoit fait ſuſpendre les démarches & les intrigues du confeſſeur à ce ſujet.

LETTRE LI.

A Monſeigneur CERATI.

JE commence par vous embraſſer, bras deſſus & bras deſſous. J'ai l'honneur de vous préſenter M. de la Condamine de l'académie des ſciences de Paris. Vous connoiſſez ſa célébrité; il vaut mieux que vous connoiſſiez ſa perſonne; & je vous le préſente, parce que vous êtes toute l'Italie pour moi. Souvenez vous, je vous prie, de celui qui vous aime, vous honore & vous eſtime plus que perſonne dans le monde.

De Bourdeaux, le premier Décembre 1754.

LETTRE LII.

A l'abbé, marquis NICCOLINI.

PERMETTEZ, mon cher Abbé, que je me rappelle à votre amitié; je vous recommande M. de la Condamine. Je ne vous dirai rien, ſinon qu'il eſt de mes amis; ſa grande célébrité vous dira d'autres choſes, & ſa préſence dira le reſte. Mon cher Abbé, je vous aimerai juſqu'à la mort.

De Bourdeaux, le premier Décembre 1754.

LETTRE LIII.

A l'abbé, comte DE GUASCO.

SOYEZ le bien venu, mon cher Comte; je ne doute pas que ma concierge n'ait fait bien échauffer votre lit. Fatigué, comme vous deviez l'être, d'avoir couru la poſte jour & nuit, & des courſes faites à Fontainebleau, vous aviez beſoin de ces petits ſoins pour vous remettre. Vous ne devez point partir de ma chambre ni de Paris que je n'arrive, à moins que vous ne vouliez venir à Paris pour me dire que je ne vous verrai pas. Je vois que vous allez en Flandres. Je voudrois bien que vous euſſiez d'aſſez bonnes raiſons de reſter avec nous, outre celle de l'amitié; mais je vois qu'il ne faudra bientôt plus à nos prélats, pour co-opérateurs, que des D..... (*a*). Euſſiez-vous cru que ce laquais métamor-

(*a*) Pierre D.... fut laquais du fils de M. de Monteſquieu, pendant qu'il étoit au college de Louis le Grand; ayant appris un peu de latin, il ſe ſentit appellé à l'état eccléſiaſtique; & par l'interceſſion d'une Dame, il obtint de monſeigneur l'évêque de Bayonne, dont il étoit diocéſain, la permiſſion d'en prendre l'habit. Devenu prêtre & bénéficier dans l'égliſe, il vint à Paris demander à M. de Monteſquieu ſa protection auprès de M. le comte de Maurepas, pour avoir un meilleur bénéfice qui vaquoit; le priant, à cet effet, de ſe charger d'une requête pour le miniſtre. Elle débutoit par ces mots: *Pierre D.... prêtre du dioceſe de Bayonne, ci-devant employé par feu M. l'évêque à découvrir les complots des Janſéniſtes; ces perfides qui ne connoiſſent ni pape, ni roi*, &c. M. de Monteſquieu ayant lu ce début, plia la requete, la rendit au ſuppliant, & lui dit: „ Allez, M., la préſenter vous-même; elle vous fera honneur, & aura plus d'effet; mais auparavant paſſez dans ma cuiſine pour déjeûner avec mes valets; “ ce que M. D.... n'oublioit jamais de faire dans les viſites fréquentes qu'il faiſoit à ſon ancien Maître. Il parvint quelque temps après à la dignité de tréſorier, dans un chapitre d'une cathédrale en Bretagne.

phoſé en prêtre fanatique, conſervant les ſentimens de ſon premier état, parvînt à obtenir une dignité dans un chapitre? J'aurai bien des choſes à vous dire, ſi je vous trouve à Paris comme je l'eſpere; car vous ne brûlerez pas un ami qui abandonne ſes foyers pour vous courir, dès qu'il ſçait où vous prendre.

Je ſuis fort aiſe que S. A. R. monſeigneur le duc de Savoie agrée la dédicace de votre traduction Italienne; & très-flatté que mon ouvrage paroiſſe en Italie ſous de ſi grands auſpices. J'ai achevé de lire cette traduction, & j'ai trouvé par-tout mes penſées rendues auſſi clairement que fidelement. Votre épitre dédicatoire eſt auſſi très-bien; mais je ne ſuis pas aſſez fort dans la langue Italienne pour juger de la diction.

Je trouve le projet & le plan de votre Traité ſur les ſtatues intéreſſant & beau; & je ſuis bien curieux de le voir. Adieu.

De la Brede, le 2 Décembre 1754.

LETTRE LIV.

AU MÊME.

DANS l'incertitude où je ſuis que vous m'attendiez, je vous écrirai encore une lettre avant de partir. Vous êtes chanoine de Tournay; & moi je fais des prairies. J'aurois beſoin de cinquante livres de graines de treſle de Flandre, que l'on pourroit m'envoyer par Dunkerque à Bourdeaux. Je vous prie donc de charger quelqu'un de vos amis à Tournay, de me faire cette commiſſion, & je vous paierai comme un gentilhomme, ou, pour mieux dire, comme un marchand; & quand vous viendrez à la Brede, vous verrez votre treſle dans toute ſa gloire. Conſidérez que mes prés ſont de votre création: ce ſont des enfans à qui vous devez continuer l'éducation. Je compte que vous aurez vu nos amis,

& que vous leur aurez un peu parlé de moi. Je vous verrai certainement bientôt ; mais cela ne doit point vous empêcher de faire des hiſtoires du Prétendant à mademoiſelle Betti (*a*) ; vous n'en ſerez que mieux ſoigné. Je vous marquerai, par une lettre particuliere, le jour de mon arrivée, que je ne ſçais point ; & quand je ne vous écrirois pas, en cas que j'apparuſſe devant vous, ſans vous avoir prévenu, vous aurez bientôt tranſporté votre pelliſſe, votre bréviaire & vos médailles dans l'appartement de mon fils. Quand vous verrez madame Dupré de Saint-Maur, demandez-lui ſi elle a reçu une lettre de moi ? Préſentez-lui, je vous prie, mes reſpects, & à M. de Trudaine, notre reſpectable ami : l'Abbé, encore une fois, attendez-moi.

Puiſque vous êtes d'avis que j'écrive à M. l'auditeur Bertolini, je vous adreſſe la lettre pour la lui faire tenir. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

De la Brede, ce 5 Décembre 1754.

(*a*) Irlandoiſe, concierge de la maiſon qu'il tenoit à Paris, fort zélée pour le Prétendant.

LETTRE LV.

A M. l'auditeur BERTOLINI,

A FLORENCE.

JE finis la lecture des deux morceaux de votre préface (*a*), Monſieur, & je prends la plume pour vous

(*a*) Ce magiſtrat éclairé, de Florence, a fait un ouvrage, dans lequel il prouve que les principes de l'*Eſprit des Loix* ſont ceux des meilleurs écrivains de l'antiquité. Cet ouvrage n'a point été imprimé ; & la république des lettres a droit de le lui demander. Le diſcours préliminaire de cet ouvrage eſt actuellement ſous preſſe.

dire que j'en ai été enchanté ; & quoique je ne l'aie vue qu'au travers de mon amour-propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'euſſe pu y trouver tant de beautés, ſi elles n'y étoient point. Il y a un endroit que je vous ſupplie de retrancher : c'eſt l'article qui concerne les Anglois, & où vous dites que j'ai fait mieux ſentir la beauté de leur Gouvernement, que leurs auteurs mêmes. Si les Anglois trouvent que cela ſoit ainſi, eux qui connoiſſent mieux leurs livres que nous, on peut être sûr qu'ils auront la généroſité de le dire ; ainſi renvoyons-leur cette queſtion. Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un étranger poſſéder ſi bien notre langue ; & j'ai encore des remerciemens à vous faire ſur mon apologie que vous faites, vous qui m'entendez ſi bien, contre des gens qui m'ont ſi mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas ſeulement lu. D'ailleurs, je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occaſion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Monſieur, l'honneur d'être avec des ſentimens remplis de reſpect & de conſidération.

LETTRE LVI.

A l'abbé, comte DE GUASCO.

TOUT bien peſé, je ne puis encore me déterminer à livrer mon roman d'Arſace (*a*) à l'imprimeur. Le triomphe de l'amour conjugal de l'Orient eſt peut-être trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il ſeroit bien

(*a*) Ce roman n'a pas été imprimé depuis ſa mort ; & le manuſcrit eſt entre les mains de ſon fils M. le baron de Secondat. La ſaine politique dont il eſt rempli, perd peut-être autant à cette ſuppreſſion, que l'amour conjugal, qui en fait la baſe.

reçu en France. Je vous apporterai ce manuſcrit; nous le lirons enſemble, & je le donnerai à lire à quelques amis : à l'égard de mes voyages, je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loiſir, & nous deviſerons à Paris ſur la forme (*b*) que je leur donnerai. Il y a encore trop de perſonnes, dont je parle, vivantes pour publier cet ouvrage; & je ne ſuis pas dans le ſyſtême de ceux qui conſeillerent à M. de Fontenelle de *vuider le ſac* avant que de mourir. L'impreſſion de ſes comédies n'a rien ajouté à ſa réputation.

Puiſque vous vous piquez d'être quelquefois antiquaire, je ne vois point d'inconvénient de donner à votre collection le titre de *Galerie de portraits politiques de ce ſiecle;* & pour moi, qui ne ſuis point antiquaire, je la préférerai à une galerie de ſtatues. Vous ſongez, ſans doute, qu'un pareil ouvrage ne doit être que pour le ſiecle à venir, auquel on peut être utile ſans danger; car, comme vous le remarquez, le caractere & les qualités perſonnelles des négociateurs & des miniſtres, ayant une grande influence ſur les affaires publiques & les événemens politiques, l'entrée de ce ſanctuaire eſt dangereuſe aux profanes. Adieu.

De la Brede, ce 8 Décembre 1754.

(*b*) Il héſitoit s'il réduiroit les mémoires de ſes voyages en forme de lettres, ou en ſimple récit : prévenu par la mort, nous ſommes privés juſqu'ici de l'ouvrage d'un voyageur philoſophe, qui ſavoit voir là où les autres ne font que regarder.

LETTRE LVII.

BILLET AU MÊME.

VOUS fûtes hier de la diſpute avec M. de Mairan (*a*) ſur la Chine. Je crains d'y avoir mis trop de vivacité, & je ſerois au déſeſpoir d'avoir fâché cet excellent homme. Si vous allez dîner aujourd'hui chez M. de Trudaine, vous l'y trouverez peut-être; en ce cas, je vous prie de ſonder un peu s'il a mal pris ce que j'ai dit; & ſur ce que vous me rendrez, j'agirai de façon avec lui, qu'il ſoit convaincu du cas que je fais de ſon mérite & de ſon amitié.

De Paris, en 1755.

(*a*) Ces deux ſçavans n'étoient pas du même avis ſur quelques points qui regardoient les Chinois, ſur leſquels M. de Mairan étoit prévenu par les lettres du pere Parannin, Jéſuite, & dont M. de Monteſquieu ſe méfioit. Lorſque le voyage de l'amiral Anſon parut, il s'écria: „ Ah! „ je l'ai toujours dit, que les Chinois n'étoient pas ſi honnêtes „ gens, qu'ont voulu le faire croire „ les Lettres édifiantes. „

LETTRE LVIII.

Au Grand-Prieur SOLAR,

A TURIN.

VOTRE Excellence a beau dire; je ne trouve pas les excuſes que vous m'apportez de la rareté de vos Lettres, aſſez bonnes, pour la pardonner; & c'eſt parce que je ne trouve pas vos raiſons aſſez bonnes, que je vous écris en cérémonie pour me venger.

Je

Je vous dirai pour nouvelle, que l'on vient d'exiler un conſeiller de notre parlement, parce qu'il a prêté ſa plume à coucher les remontrances que le corps a cru devoir faire au Roi; &, ce qu'il y a de plus incroyable encore, eſt que l'exil a été ordonné, ſans qu'on ait même lu les remontrances.

L'abbé de Guaſco eſt de retour de ſon voyage de Londres, dont il eſt fort content. Il ſe loue beaucoup de M. & de Madame de Mirepoix, à qui vous l'aviez recommandé; il dit qu'ils ſont fort aimés dans ce pays-là. Notre abbé enthouſiaſmé des ſuccès de l'inoculation, dont il s'eſt donné la peine de faire un cours à Londres, s'eſt aviſé de la prôner un jour en préſence de madame la ducheſſe du Maine, à Sceaux; mais il en a été traité comme les apôtres qui prêchent des vérités inconnues. Madame la ducheſſe ſe mit en fureur, & lui dit qu'on voyoit bien qu'il avoit contracté la férocité des Anglois, & qu'il étoit honteux qu'un homme de ſon caractere, ſoutînt une theſe auſſi contraire à l'humanité. Je crois que ſon apoſtolat ne ſera pas fortune à Paris. En effet, comment ſe perſuader qu'un uſage Aſiatique, qui a paſſé en Europe par les mains des Anglois, & nous eſt prêché par un étranger, puiſſe être cru bon chez nous, qui avons le droit excluſif du ton & des modes? L'abbé compte de faire un voyage en Italie au printemps prochain : il me charge de vous dire qu'il ſe fait d'avance un grand plaiſir de vous trouver à Turin. Je voudrois bien pouvoir me flatter de le partager avec lui; mais je crois que mon vieux château, & mon cuvier me rappelleront bientôt dans ma province; car, depuis la paix, mon vin fait encore plus de fortune en Angleterre, qu'en a fait mon livre. Je vous prie de dire les choſes les plus tendres de ma part à M. le marquis de Breille, & de me donner bientôt des nouvelles des deux perſonnes que j'aime, & que je reſpecte le plus à Turin.

LETTRE LIX.

Fragment d'une lettre de M. de Monteſquieu, au roi de Pologne, duc de Lorraine (a).

SIRE, il faudra que Votre Majeſté ait la bonté de répondre elle-même à ſon académie, du mérite que je puis avoir. Sur ſon témoignage, il n'y aura perſonne qui ne m'en croie beaucoup. Votre Majeſté voit que je ne perds aucune des occaſions qui peuvent un peu m'approcher d'elle; & quand je penſe aux grandes qualités de Votre Majeſté, mon admiration demande toujours de moi ce que le reſpect veut me défendre.

(a) Pour demander à Sa Majeſté une place dans l'académie de Nancy.

LETTRE LX.

Fragment de la réponſe du roi de Pologne à la lettre précédente.

MONSIEUR, je ne puis que bien augurer de ma ſociété littéraire, du moment qu'elle vous inſpire le deſir d'y être reçu. Un nom auſſi diſtingué que le vôtre dans la république des lettres; un mérite plus grand encore que votre nom, doivent la flatter ſans doute; & ce qui la flatte me touche ſenſiblement. Je viens d'aſſiſter à une de ſes ſéances particulieres. Votre Lettre, que j'ai fait lire, a excité une joie qu'elle s'eſt chargée elle-même de vous exprimer. Elle ſeroit bien plus grande, cette joie, ſi la ſociété pouvoit ſe promettre de vous

posséder de temps en temps. Ce bonheur, dont elle connoîtroit le prix, en feroit un pour moi, qui ſerois véritablement ravi de vous revoir à ma cour. Mes ſentimens pour vous ſont toujours les mêmes; & jamais je ne ceſſerai d'être bien ſincérement, Monſieur votre bien affectionné, STANISLAS ROI (*a*).

(*a*) Cette lettre fut envoyée à M. de Monteſquieu, en même temps que celle du ſecretaire perpétuel, écrite au nom de l'académie. Le ſecretaire lui marquoit que la ſociété avoit vu avec joie la lettre qu'il avoit écrite à Sa Majeſté: „ Vous lui „ demandez, Monſieur, diſoit-il, „ une grace que nous aurions été „ empreſſés de vous demander à „ vous-même, ſi l'uſage nous l'a- „ voit permis. Nous nous eſtimons „ heureux que vous préveniez nos „ deſirs. Vous pouvez, plus qu'un „ autre, nous faire entrer dans „ l'Eſprit de nos Loix, & nous „ apprendre à remplir les vues du „ Monarque que vous aimez, & „ que nous voulons tâcher de ſa- „ tisfaire. C'en eſt déja un moyen, que de vous donner une place " parmi nous; & nous vous l'ac- " cordons avec d'autant plus de " plaiſir, que nous pouvons par-là " nous acquitter envers Sa Ma- " jeſté, d'une partie de notre re- " connoiſſance, *&c.* " La ſatisfaction qu'avoit l'académie de répondre aux deſirs de Monſieur de Monteſquieu, fut bientôt augmentée par l'envoi que ce nouveau confrere lui fit d'un Ecrit qui a pour titre *Lyſima-que* : il étoit accompagné de la lettre ſuivante, adreſſée au ſecretaire de la ſociété. On y verra quelle étoit la raiſon qui engageoit M. de Monteſquieu à préférer à tout autre ſujet, celui qu'il traite dans cet ouvrage.

LETTRE XLI.

A M. de SOLIGNAC, *ſecretaire de la ſociété littéraire de Nancy.*

MONSIEUR, je crois ne pouvoir mieux faire mes remerciemens à la ſociété littéraire, qu'en payant le tribut que je lui dois, avant même qu'elle me le demande, & en faiſant mon devoir d'académicien au moment de

ma nomination ; & comme je fais parler un monarque, que ſes grandes qualités éleverent au trône de l'Aſie, & à qui ſes mêmes qualités firent éprouver de grands revers, je le peins comme le pere de la patrie, l'amour & les délices de ſes ſujets ; j'ai cru que cet ouvrage convenoit mieux à votre ſociété qu'à toute autre. Je vous ſupplie d'ailleurs, de vouloir bien lui marquer mon extrême reconnoiſſance, &c.

De Paris, le 4 Avril 1751.

LETTRE LXII.

De M. DE MONTESQUIEU à l'Auteur du Coup-d'œil ſur la Philoſophie *du Lord BOLINGBROOCK.*

Extrait d'une gazette Angloiſe, du 16 Août.

J'AI reçu, monſieur, avec une reconnoiſſance très-grande, les deux magnifiques ouvrages que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ſur les *Œuvres poſthumes de milord Bolingbroock ;* & comme cette lettre me paroît être plus à moi que les deux ouvrages qui l'accompagnent, auxquels tous ceux qui ont de la raiſon ont part, il me ſemble que cette lettre m'a fait un plaiſir particulier. J'ai lu quelques ouvrages de milord *Bolingbroock :* & s'il m'eſt permis de dire comment j'en ai été affecté, certainement il a beaucoup de chaleur : mais il me ſemble qu'il l'emploie ordinairement contre les choſes ; & il ne faudroit l'employer qu'à peindre les choſes. Or, monſieur, dans cet ouvrage poſthume dont vous me donnez une idée, il me ſemble qu'il vous prépare une matiere continuelle de triomphe. Celui qui attaque la *Religion révélée*, n'attaque que la Religion révélée ; mais

celui qui attaque la *Religion naturelle*, attaque toutes les religions du monde. Si l'on enſeigne aux hommes qu'ils n'ont pas ce frein-ci, ils peuvent penſer qu'ils en ont un autre ; mais il eſt bien plus pernicieux de leur enſeigner qu'ils n'en ont pas du tout.

Il n'eſt pas impoſſible d'attaquer une religion révélée, parce qu'elle exiſte par des faits particuliers, & que les faits, par leur nature, peuvent être une matiere de diſpute : mais il n'en eſt pas de même de la *Religion naturelle ;* elle eſt tirée de la nature de l'Homme dont on ne peut pas diſputer, & du ſentiment intérieur de l'homme dont on ne peut pas diſputer encore. J'ajoute à ceci, quel peut être le motif d'attaquer la religion révélée en Angleterre ? On l'y a tellement purgée de tout préjugé deſtructeur, qu'elle n'y peut faire de mal, & qu'elle y peut faire, au contraire, une infinité de biens. Je ſçais qu'un homme, en Eſpagne ou en Portugal, que l'on va brûler, ou qui craint d'être brûlé, parce qu'il ne croit point de certains articles dépendans ou non de la religion révélée, a un juſte ſujet de l'attaquer, parce qu'il peut avoir quelque eſpérance de pourvoir à ſa défenſe naturelle. Mais il n'en eſt pas de même en Angleterre où tout homme qui attaque la religion révélée, l'attaque ſans intérêt ; & où cet homme, quand il réuſſiroit, quand même il auroit raiſon dans le fond, ne feroit que détruire une infinité de biens pratiques, pour établir une vérité purement ſpéculative.

J'ai été ravi, &c.

MONTESQUIEU.

LETTRE LXIII.

*A Madame la Ducheſſe d'*AIGUILLON.

J'AI, madame, reçu l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire dans le temps que je quit-

rois la Brede pour partir pour Paris. Je reſterai pourtant ſept ou huit jours à Bourdeaux pour mettre en ordre un vieux procès que j'ai. Je pars donc, & vous pouvez être sûre que ce n'eſt pas pour la Sorbonne que je pars, mais pour vous. Je quitte la Brede avec regret, d'autant mieux que tout le monde me mande que Paris eſt fort triſte. Je reçus, il y a deux ou trois jours, une lettre aſſez originale. Elle eſt d'un bourgeois de Paris, qui me doit de l'argent, & qui me prie de l'attendre juſqu'au retour du Parlement; & je lui mande qu'il feroit bien de prendre un terme un peu plus fixe. C'eſt un grand fléau que cette petite vérole : c'eſt une nouvelle mort à ajouter à celle à laquelle nous ſommes tous deſtinés. Les peintures riantes qu'Homere fait de ceux qui meurent, de cette fleur qui tombe ſous la faulx du moiſſonneur, ne peuvent pas s'appliquer à cette mort-là.

J'aurois eu l'honneur de vous envoyer les chapitres que vous voulez bien me demander, ſi vous ne m'aviez appris que vous n'étiez plus dans le lieu où vous voulez les faire voir. Mais je vous les apporterai; vous les corrigerez, & vous me direz : Je n'aime pas cela. Et vous ajouterez : Il falloit dire ainſi. Je vous prie, madame, d'avoir la bonté d'agréer les ſentimens du monde les plus reſpectueux.

MONTESQUIEU.

De la Brede, ce 3 Décembre 1753.

LETTRE LXIV.

*De madame la ducheſſe d'*AIGUILLON *à M. l'abbé* DE GUASCO.

JE n'ai pas eu le courage, M. l'Abbé, de vous apprendre la maladie, encore moins la mort de M. de

Monteſquieu. Ni le ſecours des médecins, ni la conduite de ſes amis, n'ont pu ſauver une tête ſi chere. Je juge de vos regrets par les miens. *Quis deſiderio ſit pudor tam cari capitis!* L'intérêt que le public a témoigné pendant ſa maladie; le regret univerſel; ce que le Roi en a dit (*a*) publiquement, que c'étoit un homme impoſſible à remplacer, ſont des ornemens à ſa mémoire, mais ne conſolent point ſes amis. Je l'éprouve; l'impreſſion du ſpectacle, l'attendriſſement s'effaceront avec le temps; mais la privation d'un tel homme dans la ſociété, ſera ſentie à jamais par ceux qui en ont joui. Je ne l'ai pas quitté (*b*) juſqu'au moment qu'il a perdu

(*a*) S. M. envoya outre cela, chez lui, un ſeigneur de la cour, pour avoir des nouvelles de ſon état.

(*b*) Cette aſſiſtance ne fut pas inutile au repos du malade, & on lui devra peut-être un jour quelque nouvelle richeſſe littéraire de cet homme illuſtre, dont le public auroit été probablement privé; car on a appris qu'un jour, pendant que madame la ducheſſe d'Aiguillon étoit allée dîner, le pere Routh, Jéſuite Irlandois, qui l'avoit confeſſé, étant venu, & ayant trouvé le malade ſeul avec ſon ſecretaire, fit ſortir celui-ci de la chambre, & s'y enferma ſous clef. Madame d'Aiguillon, revenue d'abord après dîner, trouva le ſecretaire dans l'anti-chambre qui lui dit que le pere Routh l'avoit fait ſortir, voulant parler en particulier à M. de Monteſquieu. Comme, en s'approchant de la porte, elle entendit la voix du malade qui parloit avec émotion, elle frappa, & le Jéſuite ouvrit: *Pourquoi tourmenter cet homme mourant*, lui dit-elle alors? M. de Monteſquieu reprenant lui-même la parole, dit: *Voilà, Madame, le pere Routh qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* Madame d'Aiguillon fit des reproches de cette violence au confeſſeur, qui s'excuſa, en diſant: *Madame, il faut que j'obéiſſe à mes ſupérieurs*, & il fut renvoyé ſans rien obtenir. Ce fut ce Jéſuite qui publia, après la mort de M. de Monteſquieu, une lettre ſuppoſée, adreſſée à Mgr. Gaultier, alors nonce à Paris, dans laquelle il fait dire à cet illuſtre écrivain, „ que c'étoit le “ goût du neuf & du ſingulier, “ le deſir de paſſer pour un génie “ ſupérieur aux préjugés & aux “ maximes communes; l'envie de “ plaire & de mériter les applaudiſſemens de ces perſonnes qui “ donnent le ton à l'eſtime publique, & qui n'accordent jamais “ plus ſûrement la leur, que quand “

toute connoiſſance, dix-huit heures avant la mort; Madame Dupré lui a rendu les mêmes ſoins; & le Chevalier de Jaucour (*c*) ne l'a quitté qu'au dernier moment. Je vous ſuis, monſieur l'Abbé, toujours auſſi dévouée.

De Pontchartrain, le 17 Février 1755.

„ on ſemble les autoriſer à ſecouer
„ le joug de toute dépendance &
„ de toute contrainte. " Le pere Routh eut l'imprudence de faire mettre un aveu ſi peu aſſorti au caractere de ſincérité de cet écrivain, dans la gazette d'Utrecht, d'abord après ſa mort.

(*c*) Ce gentilhomme, fort ami de M. de Monteſquieu, a fait une étude particuliere de la médecine, & l'exerce ſimplement par goût & par amitié. C'eſt celui qui a fourni le plus d'articles à l'Encyclopédie.

LETTRE LXVI.

Article d'une lettre du baron SECONDAT DE MONTESQUIEU *à l'Abbé Comte* DE GUASCO.

Je n'ai pu lire votre lettre de Florence du 8 Février, ſans le plaiſir le plus ſenſible & la plus tendre reconnoiſſance. Je connois depuis long-temps, de réputation, M. l'Abbé Marquis Niccolini & Monſeigneur Cerati. J'en ai cent fois entendu parler à mon pere dans les termes les plus affectueux, & qui peignoient le mieux la ſympathie qui étoit entre leurs ames & la ſienne. J'accepte vos offres (*a*) & les leurs; elles ſont trop ho-

(*a*) Cet ami lui avoit écrit que monſeigneur Cerati & monſieur l'abbé Niccolini, quoiqu'ils ne fuſſent point membres de l'académie de Bourdeaux, vouloient s'aſſocier à l'offre qu'il avoit déja faite lui-même de contribuer à la dépenſe d'un buſte en marbre de M. de Monteſquieu, qu'il feroit exécuter en Italie par un des plus habiles ſculpteurs, pour être placé dans la ſalle de ſes aſſemblées; & cela, pour faciliter l'effet de la délibération que l'académie avoit priſe d'ériger un pareil monu-

norables à la mémoire de mon pere, pour n'être pas reçues avec tout le reſpect & toute la tendreſſe poſſibles. Quelques académiciens contribueront avec plaiſir à la dépenſe, mais nous ne pouvons pas faire beaucoup de fonds ſur ces ſecours. Je ne puis même vous dire à préſent, juſqu'où s'étendroit leur généroſité. Je ne ſçais ſi les François ſont trop vains; mais nous croyons avoir à préſent en France, des ſculpteurs auſſi habiles que ceux de l'Italie. On étoit même convenu de prix avec M. Lemoine. C'eſt l'homme du monde le plus généreux & le plus déſintéreſſé. L'Académie françoiſe ayant deſiré d'avoir un portrait (*b*) de mon pere, & les peintres fameux de Paris ayant refuſé de s'en charger, vu la difficulté de réuſſir avec le ſeul ſecours de la médaille frappée par les Anglois, M. Lemoine ſe prêta, de la meilleure grace du monde, à aider un jeune peintre, par un médaillon en grand, qu'il eut la bonté de faire très-reſſemblant à la petite médaille. Or M. Lemoine ayant eu une fois dans ſa tête la figure de mon pere, ſera plus en état qu'un autre, de la rendre dans un buſte de marbre; & comme il a gardé le modele de ce qu'il a fait, & qu'il l'a fait voir à pluſieurs perſonnes qui ont connu mon pere, & lui ont fait remarquer les défauts qui étoient reſtés dans ces eſſais, c'eſt encore une raiſon de plus, pour le faire réuſſir dans un ouvrage de conſéquence.

De Bourdeaux, le 25 Mars 1765.

---

ment, mais qui étoit arrêtée, faute de fonds dans la caiſſe de ladite académie.

(*b*) M. de Monteſquieu ne s'étoit jamais ſoucié de ſe faire peindre; & ce ne fut qu'après des difficultés infinies, qu'il accorda aux inſtances de M. l'abbé Guaſco, qui étoit à Bourdeaux avec lui, de ſe laiſſer tirer par un peintre Italien qui paſſoit par cette Ville en revenant d'Eſpagne. Cet ami poſſede ce portrait, qui eſt aſſez reſſemblant, & le ſeul qui exiſte, fait d'après nature. Il m'a dit que le peintre aſſuroit n'avoir jamais peint un homme, dont la phyſionomie changeât tant d'un moment à l'autre, & qui eût ſi peu de patience à prêter ſon viſage.

LETTRE LXVI.

Article d'une autre lettre du même au même.

JE vois que vous n'avez point reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Paris, dans laquelle je vous parlois amplement du buſte de l'Auteur de l'Eſprit des Loix. M. le prince de Beauvau, ayant été nommé commandant de la Guienne, en 1765, parut deſirer une place à l'académie de Bourdeaux; ſur le champ elle lui fut offerte, & il l'accepta : il pria l'Académie d'agréer qu'il fît faire un buſte en marbre de l'Auteur de l'Eſprit des Loix, pour être placé dans la ſalle de ſes aſſemblées; cela fut agréé avec beaucoup de reconnoiſſance. M. Lemoine travaille à ce buſte, & il ſera bientôt achevé. Si monſeigneur Cerati, & M. le marquis Niccolini pouvoient deſirer d'être aſſociés étrangers de l'académie de Bourdeaux, je me ferois gloire de les propoſer par principe d'eſtime & de reconnoiſſance. Je ſçais qu'il y a mille choſes à en dire; mon pere ne me parloit d'eux, qu'avec des ſentimens les plus vifs de reſpect & d'amitié; mais comme je n'ai pas bien retenu tout ce qu'il m'en diſoit, je parlerai mieux d'après ce que vous m'en écrirez; & comme ancien membre de notre académie, vous devez vous intéreſſer à ſa gloire.

De Bourdeaux.

FIN DES LETTRES FAMILIERES & DU DERNIER VOLUME.

550591